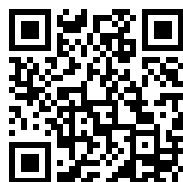


---

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google<sup>TM</sup> books

<https://books.google.com>





## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

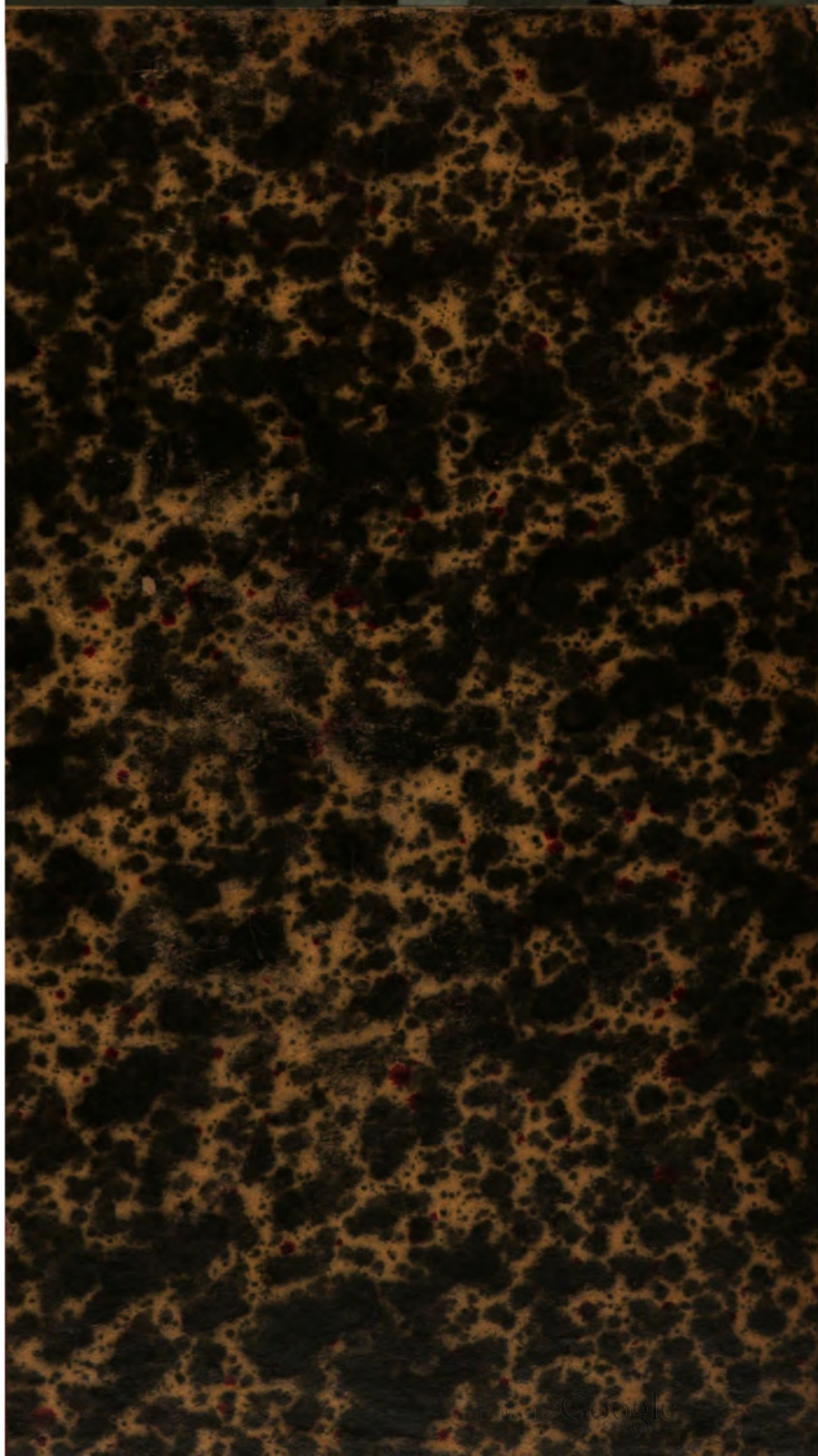
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Fe. 29. 12

Harvard College Library



GIFT OF

Archibald Cary Coolidge, Ph.D.

(Class of 1887)

PROFESSOR OF HISTORY













**REVUE**  
**DU CALVADOS.**



# REVUE

DU

## CALVADOS.

---

DEUXIÈME ANNÉE.

---

CAEN,

AU BUREAU DE LA REVUE,

CHEZ A. HARDEL, IMPRIMEUR, RUE FROIDE, 2.

---

1841.



Fm 29.12

Harvard College Library

FEB 1 1913

Gift of  
Prof. A. C. Coolidge

## MARGUERITE.

CHRONIQUE CAENNAISE DU XVI<sup>e</sup>. SIÈCLE.

### I.

#### LA BELLE-CROIX.

Sur la place Belle-Croix , en face de la venelle , dite alors *venelle tendant à la Fontaine-au-lard* , et aujourd'hui *rue St.-Laurent* , existait au commencement du XVI<sup>e</sup>. siècle une maison de respectable apparence. C'était la demeure d'un gros marchand mercier , dont la boutique occupait le rez-de-chaussée.

Ce jour-là, cette boutique était religieusement fermée, car Christophe Canivet était trop bon catholique et trop honnête bourgeois, pour n'avoir pas suivi la loi de Dieu et l'ordre des Echevins.

C'était le dimanche des Rameaux. Le mercier après la grand'messe s'était assis à l'une des croisées du premier étage, où il respirait avec béatitude les premières bouffées des tièdes haleines du printemps ; car, bien qu'on fût encore dans les derniers jours de mars, la température était déjà douce et embaumée. D'ailleurs, un parfum de buis et de laurier s'exhalait alors sur cette place , où la foule venait de tous les points de la ville pour adorer la Croix.

Cette Croix, d'une structure fort ancienne, s'élevait majestueusement au milieu du carrefour , sans qu'on connût précisément l'époque à laquelle elle avait été érigée. On y arrivait par une vingtaine de degrés qui formaient un piédestal sous lequel , selon la tradition populaire ,

avait existé primitivement une chapelle consacrée à S<sup>te</sup>. Catherine. Sur ce massif s'élevaient cinq colonnes de vingt pieds de hauteur, supportant une plate-forme, où, parmi diverses statuette, sculptures et images, se tenaient quatre statues de grandeur naturelle. Ces statues soutenaient un chapiteau sur lequel se dressait une croix haute de cinq pieds. Ce monument, que les protestants devaient détruire quelques années plus tard, avait dans son ensemble près de cinquante pieds d'élévation.

C'était là que chaque année, à Pâques fleuries, les fidèles venaient déposer leurs rameaux bénits; aussi Christophe se plaisait-il à contempler cette foule mouvante et recueillie qui, passant continuellement sous ses yeux, lui offrait tout à la fois un spectacle religieux et animé.

A l'autre fenêtre de l'appartement, se tenait une jeune fille contemplant, ainsi que l'honnête mercier, la cérémonie qui avait lieu sur la place. C'était une enfant de seize ans, belle et ravissante; encore ce jour-là plus ravissante qu'à l'ordinaire, tant lui allait bien la riante parure qu'elle venait de mettre pour la première fois.

Une petite toque de satin rose piqué était coquettement posée sur ses longs cheveux noirs qui s'en échappaient de chaque côté. Deux touffes épaisses et lisses s'arrondissaient mollement sur ses joues, en se repliant vers les tempes, où elles étaient fixées, selon les lois de cette mode à laquelle la belle Féronière a donné son nom. Ses yeux noirs fendus en amande, encadrés dans cette noire garniture de cheveux, semblaient y puiser un nouvel éclat, et donnaient l'expression la plus vive à son visage frais et velouté, tandis que sa bouche mignonne un peu entr'ouverte, laissait voir, dans un demi-sourire qui lui semblait familier, les plus jolies dents du monde. Une *saye* ou corsage de velours gros bleu, bordé d'une nervure rose, dessinait à merveille sa taille souple et élancée : les manches très-amples vers l'épaule descendaient en rétrécissant jusqu'au poignet, et

des revers de même couleur que la toque , tombaient en larges parements, d'où se dégageaient deux mains blanches gracieusement effilées. Le corsage couvrait à peine les formes naissantes de la gorge , mais une modeste collette prêtait un chaste voile , et montant jusques sous le menton arrondi de la jeune fille formait un triple collier de petites ruches sur lesquelles reposait cette tête délicieuse , comme une rose sur une corbeille de jasmins. Une jupe d'une étoffe légère à raies rouges et blanches relevait, par la vivacité de ses couleurs , le ton un peu foncé du corsage.

Marguerite était le nom de cette suave jeune fille ; et le bon Christophe Canivet avait reporté sur cet unique enfant toute l'affection qu'il avait vouée à une compagne, dont la mort avait laissé Marguerite sans mère , à l'âge de cinq ans.

Après avoir regardé un instant la scène du dehors , Christophe avait bientôt laissé prendre un autre tour à ses pensées. Il voyait Marguerite grandie , il voyait poindre la femme sous l'insouciant enfant , et il songeait à épier les premiers battements de son cœur , pour tâcher de les diriger , pour les étouffer même , si cela devenait nécessaire à l'accomplissement des projets qu'il s'était plu à rêver. Mais Marguerite n'avait laissé entrevoir aucun de ces symptômes qui trahissent une passion naissante ; aussi Christophe ne doutait-il pas que son cœur toujours libre n'acceptât le premier *bon parti* qu'il parviendrait à *dénicher* pour elle ; et quand il songeait aux deux mille écus tenus en réserve pour la dot , il était bien convaincu que les prétentions qu'il pouvait avoir pour sa fille n'étaient que fort raisonnables : quoi qu'il en soit, du point de l'échelle sociale des partis où le mercier était monté dans ce moment ; ses idées furent interrompues par l'arrivée d'un nouveau personnage.

— Ah ! c'est toi , Jean Petit , fit le mercier.

— Moi-même, sauf votre permission, maître Canivet.

— Eh ! bien, tu viens de faire tes dévotions ?

— Comme vous dites, maître, et je crois qu'il n'y a pas bien long-temps que Mademoiselle Marguerite est revenue de faire les siennes, ajouta-t-il en se tournant vers la fille du mercier.

— Est-ce que vous m'avez rencontrée, Monsieur Jean, fit Marguerite ?

— Comme vous dites, Mademoiselle : j'étais, sauf votre permission, tout près de vous quand M. Robert Le Roux vous a demandé une branche de votre buis ; avez-vous remarqué, ajouta-t-il avec un coup-d'œil plein de malice, comme il a baisé en sournois le petit rameau que vous lui donniez ?

— Ah ! vraiment, je n'ai pas fait attention, dit la jeune fille en rougissant.

— Eh pourquoi, interrompit Christophe, qui remarqua aisément ce léger trouble, pourquoi laisser son rameau bénit à la maison pour en demander à ses voisins ?.. C'est que M. Robert est un étourdi qui n'en fait jamais d'autres ; la semaine dernière il m'a perdu une pièce de futaine presque en entier.... trois fausses coupes !.... Je ne sais comment je pourrai m'en défaire.

— Sans moi, dit Jean Petit, il aurait fait encore mieux que cela.

— Toujours du nouveau ? dit Christophe.

— Un des Echevins, continua Jean Petit, le gros.... le plus gros, enfin.... vous savez celui qui avait crevé son pourpoint dans le dos, à la procession des métiers.....

— Eh bien ! après, fit Marguerite, avec impatience.

— Après, continua Jean Petit, après que M. L'Echevin eut choisi deux aunes de drap, M. Robert allait fendre la pièce en long, sauf votre permission, au lieu de la couper en travers.

— Ah ! dit Christophe, ce n'est pas avec une tête éventée

comme la sienne , qu'on fait jamais ses affaires... il faut décidément que je règle un petit compte avec lui.

— Comme vous dites , maître Christophe, et tout justement..... Jean Petit s'arrêta court en voyant arriver Robert Le Roux.

— Hum... hum... fit le mercier.

— Bonjour, maître Christophe, bonjour Marguerite, dit le jeune homme en entrant.

— Bonjour, Monsieur Le Roux , répondirent ensemble, mais d'un ton bien différent , Christophe et sa fille.

— Eh bien Marguerite ! continua Robert, en s'approchant de celle à qui il s'adressait , je viens de chez le sieur Du Londel, je me suis exactement acquitté de votre message.

— Que vous a-t-on dit ?

— Monseigneur le dauphin arrive de mardi prochain en huit. Le roi François I<sup>er</sup>. arrivera le lendemain ; c'est certain à présent.

— Et ce chanoine de Bayeux , qui vient, dit-on, de la Prébende de Missy pour organiser les allégories qu'on représentera devant le roi , est-il arrivé ?

Maître André Blondel (1), n'est-ce pas !... Il est arrivé d'hier ; et après demain, il fera répéter les rôles, pour juger comment on s'en acquitte.

— Après demain dites-vous ?

— Oui, après demain soir, à six heures, dans la grande-salle de la maison de ville: vous voyez si je suis un fidèle messager.

— Oui , et un bon apprenti , reprit le mercier : c'est aux demandes des pratiques , M. Le Roux , qu'il faudrait savoir répondre à point nommé.

(1) Ce chanoine envoyé pour organiser les allégories, était le même qui avait composé , en 1527 , le premier chant présenté au Palinod de Caen , composition qui avait été couronnée.



— Maître Christophe, dit Robert, vous savez bien que la pièce de futaine n'est pas perdue.

— Pardieu ! allez donc la tailler et retailer encore, si ce n'est assez de ce que vous avez fait pour la perdre : mais il ne s'agit pas seulement de futaine... Hum... hum... nous parlerons de cela plus tard.

Robert demeura un peu interdit, mais Marguerite, avec ce tact particulier à son sexe, vint au secours de celui qui s'acquittait si exactement des commissions qu'elle lui confiait : avez-vous vu Mademoiselle Perrine Du Londel, demanda-t-elle ? sa robe est-elle finie ? sait-elle son personnage ?

— Oui, Marguerite, je l'ai vue, elle venait de mettre sa robe, et elle s'exerçait à son rôle.

— Comment la trouvez-vous ?

— Son gros damas rouge l'écrase ;..... et puis son petit nez retroussé.....

— Je crois bien, dit Jean Petit, en jetant sur Marguerite un regard tout-à-fait séduisant ; je serais bien marri si la fille de notre patron n'était la plus jolie et la plus pimpante de toutes celles qui se présenteront devant le roi : eh, eh ! c'est un connaisseur que François I<sup>er</sup>, et un bel homme, ajouta-t-il en toisant Robert Le Roux d'un air narquois.

— Il est bel homme vraiment ! fit Marguerite.

— Très-bel homme, répondit Robert, il a un pied de plus que Monsieur Jean Petit, et il est taillé à l'avenant, ainsi.....

— Chacun est comme il est, interrompit Jean Petit avec humeur, au moins il a faissé sur le pourpoint des Suisses, à Marignan, la preuve qu'il s'entend à couper le drap.

— Allons, enfants, dit Christophe Canivet, ces choses-là ne regardent que moi ; silence ! est-ce que vous n'entendez pas Geneviève qui nous appelle, il est deux heures, descendons dîner.

## II.

### UN PRESENTIMENT.

Le lendemain, après avoir envoyé son second apprenti, Jean Petit, faire quelques courses par la ville, le mercier était sorti lui-même pour ses affaires; laissant sa boutique aux soins de Robert Le Roux, et sa fille à la garde de sage et discrète personne Geneviève Morin qui avait vu naître Marguerite et l'avait élevée.

Depuis quelques instants, Robert s'était établi au comptoir, d'où il regardait machinalement les tisserands occupés à déplier leurs toiles sur les petites échoppes portatives rangées tout autour de la place. Il entendit bientôt ouvrir doucement la porte de l'arrière-boutique; il se détourna et vit entrer furtivement Marguerite qui vint se placer debout auprès de lui.

— Monsieur Robert, dit-elle, mon père vous a-t-il parlé de quelque chose ?

— Que voulez-vous dire, Marguerite ?

Robert ne disait jamais Mademoiselle Marguerite, si ce n'est dans les moments de froideur, et ils étaient bien rares; d'ailleurs cette familiarité lui était bien permise, à lui premier apprenti chez Christophe depuis tant d'années, à lui qui avait vu Marguerite enfant de neuf ans quand il n'en avait lui-même que quatorze. C'était seulement depuis peu que le mercier avait cru devoir établir entre les deux jeunes gens un peu plus de réserve, sans pourtant leur interdire cette familiarité insignifiante qui, toujours sans danger, devient souvent même une sauve-garde. Ces faibles lignes de l'étiquette qu'on franchit peu à peu, auprès d'une femme, sans l'offenser brusquement, servent bien plus à l'attaque qu'à la défense; ce sont autant de points de repère qui, laissés en arrière, révèlent jour

par jour le chemin que l'on a fait : leur absence n'est qu'une entrave de plus ; elle ne laisse que la ressource d'une attaque directe , sans donner les moyens de sonder le terrain avant de la risquer. Qu'on nous pardonne cette théorie des fortifications du cœur féminin , nous revenons à Robert demandant à Marguerite l'explication de ses premières paroles.

— Jean Petit a tout dit , lui répondit la jeune fille.

— Et qu'a-t-il pu dire ?

— Il a conté à mon père que je vous avais donné une branche de buis , et que vous l'aviez baisée avant de la mettre au pied de la croix.

— Eh bien ! quel mal y a-t-il à cela, Marguerite ?

— La jeune fille demeura fort embarrassée, elle ne savait que répondre ; il lui semblait bien qu'il y avait quelque chose à dire , mais elle n'osait trop s'avouer à elle-même ce quelque chose , et moins encore l'expliquer à Robert qui semblait n'y comprendre aucun mystère. Elle se contenta donc de lui rapporter la dernière partie de la conversation de Jean Petit, en lui recommandant plus d'attention à l'avenir , pour ne pas mécontenter son père.

— Est-ce que j'étais ainsi distrait autrefois, Marguerite ? dit Robert , en la regardant avec attendrissement.

— Eh bien ! pourquoi le devenir maintenant ?

— Ah ! si vous saviez, Marguerite, je suis si malheureux !

— Qu'avez-vous donc ?

— Bientôt il faudra que je quitte cette maison.

— Vous partirez, Monsieur Robert ? ah, c'est bien mal !

— Vous croyez , Marguerite ? mais , moi , je sens que je nuis à votre père depuis quelque temps , soyez sûre qu'il cherche à nous séparer.

— Eh bien ! dit Marguerite, en regardant Robert avec émotion , attendez du moins qu'il vous le dise :..... mais non , il ne vous le dira pas ,... il n'y songe pas , j'en suis certaine.

— Et moi, je vous dis qu'il y songe, ajouta Robert; la douce intimité qui jusqu'ici a régné entre nous lui déplaît à présent; il croit que l'amitié de son premier apprenti n'est pas digne de la vôtre.

— Il ne m'a jamais parlé ainsi, fit Marguerite.

— Il ne vous en dit rien, c'est vrai, mais il a sur vous des vues que cette amitié-là gêne sans doute; nous ne savons ni vous ni moi quel est son but, mais à coup sûr il veut nous séparer tout-à-fait.

— Robert, écoutez-moi, ce sont là des folies; est-ce que je ne suis pas toujours la même avec vous?

— Oui, Marguerite, toujours bonne, toujours douce, toujours charmante; mais *lui*, il a bien changé à mon égard.

— C'est peut-être un peu votre faute?

— Non, non, Marguerite, ce n'est pas ma faute; votre père, que son amour pour vous aveugle, entre dans une fausse et dangereuse voie. Qu'avait-il besoin de se donner tant de peine pour vous faire admettre au nombre des jeunes filles qui paraîtront devant la cour. A quoi bon mettre tant d'amis sur pied pour obtenir un rôle; et encore, c'est bien plus à votre beauté qu'à ses démarches qu'on l'a accordé, Marguerite, croyez-le bien. Pourquoi ces vues de grandeur qu'il laisse percer à chaque instant? Dieu veuille que je me trompe, Marguerite, mais je ne suis pas maître de mes inquiétudes.

— Et qu'y a-t-il donc dans tout cela d'inquiétant pour vous?

— Marguerite, un triste pressentiment me poursuit sans cesse, comme si quelque malheur devait me frapper; ce qui fait la joie de votre père, la vôtre même, eh bien, tout cela fait mon tourment.

— Oh dites-moi! Robert; je ne veux pas vous causer de peine, dites ce que vous voulez, je vous écouterai, je suivrai vos avis.

— Ce que je veux , je ne le sais moi-même ; je ne puis définir mes craintes : seulement promettez-moi de renoncer à jouer votre personnage devant la cour.

— Oh ! mon père n'écouterait jamais un pareil refus ; encore si vous aviez des raisons.....

— J'en ai des raisons , Marguerite ! Je ne puis souffrir cette pensée de vous voir sur le théâtre , en présence du roi , des seigneurs et des gens-d'armes ; vous si belle , si pure , vous serez profanée par leurs regards. Les courtisans sont sans mœurs , le roi leur donne l'exemple de la dissolution ; et quand je songe aux émotions que votre beauté peut éveiller dans leur cœur corrompu , cela m'irrite , cela me fait mal. Un seul mot vous dira tout ce que je souffre : je suis jaloux , Marguerite , je vous aime et je suis jaloux , sans pouvoir m'en dire la raison : j'ai peur pour vous , pour moi ; je suis jaloux des seigneurs , des officiers , du roi , de la foule même , jaloux de tous ces regards qui saliront votre innocence ; oh ! l'amour ! la jalousie me rendent fou ; il faut me promettre de renoncer à ce rôle , de refuser de paraître devant eux..... Il le faut , Marguerite , ici , à l'instant même , il faut me le promettre.

— Monsieur Robert ! ah ! je n'ose vous répondre tant je suis émue. — Et elle laissa échapper quelques larmes , Robert venait de lui révéler pour la première fois , par un aveu formel , tout son amour et toute la violence de sa passion ; elle restait oppressée , tremblante.

— Vous hésitez , Marguerite , ajouta Robert.

— Mais , mon père ! Monsieur Robert , s'écria-t-elle , mon père !

— Votre père est un imprudent ! Marguerite.....

— Oui-dà , Monsieur Le Roux ! et bien imprudent vraiment , de livrer ainsi sa fille aux bons conseils d'un écervelé , dit tout-à-coup une voix qui se fit entendre derrière eux. Les deux jeunes gens se détournèrent et

pâlirent, c'était Christophe qui rentrait. Marguerite essuya vivement ses beaux yeux et alla se jeter au cou de son père pour distraire son attention. Celui-ci l'embrassa tendrement et l'emmena avec lui d'un air caressant, ce qui ne l'empêcha pas de grommeler à part lui : Ah Geneviève ! Geneviève ! vous êtes une sainte et digne fille, mais les jeunes vous en remontreront bientôt, si vous n'y prenez garde.

### III.

#### ENTRÉE DU ROI FRANÇOIS I<sup>er</sup>.

L'an mil cinq cent trente-deux, le mercredi troisième jour d'avril, *férié de Pâques*, selon le langage du temps, les principales rues de Caen étaient tendues de tapisseries savamment historiées avec des sujets mythologiques. Partout brillaient des draperies de soie de diverses couleurs, au-dessus desquelles étaient suspendus, de distance en distance, des chapeaux de triomphe, où la salamandre des armoiries du roi se mêlait aux léopards d'or du duché de Normandie et aux fleurs de lys de la ville de Caen.

Les dames et damoiselles, dans leurs plus gracieux atours, se pressaient à toutes les fenêtres des beaux et riches hôtels qui garnissaient les deux côtés de la grande rue Humoise ou Exmoisine (aujourd'hui rue St.-Jean). On remarquait surtout la reine de Navarre, la duchesse de Vendôme, madame l'Admirale, et plusieurs autres dames de qualité ; une foule immense s'agitait sous ces fenêtres dans une sorte de fiévreuse impatience : on attendait le roi François I<sup>er</sup>. Ce bon peuple avait assisté la veille à l'entrée pompeuse de Monseigneur le Dauphin, mais sa curiosité n'était pas encore lasse.

Enfin les canons qui avaient été disposés sur la petite île, existant alors entre le pont de Vaucelles et la porte

Millet (1), annoncèrent, par leurs détonations répétées, l'arrivée de Sa Majesté.

En tête du cortège, s'avançaient les quatre ordres mendiants, les religieux de St.-Etienne, le clergé des paroisses, de l'Hôtel-Dieu, et les chanoines du St.-Sépulcre avec leurs croix et reliquaires, derrière lesquels marchaient l'official, le promoteur, le scelleur et autres officiers ecclésiastiques. Vingt-quatre bedeaux, vêtus de violet et tenant en main leur masse d'argent, précédaient le recteur de l'université qui, couvert d'écarlate rouge et de sa chappe rectorale, marchait *en modeste et très-honneste gravité* escorté de deux jeunes enfants à cheval qui portaient les armes et les couleurs de l'université. Il était suivi par les docteurs en théologie, vêtus de noir, par ceux de droit canon, de droit civil et de médecine, ainsi que par les principaux des arts, tous avec leurs chappes doctorales et magistrales. Après eux venaient cinq à six cents écoliers en *accoustrements scolastiques*.

Six cents hommes de pied vêtus de satin violet, avec des nervures de taffetas incarnat, précédaient les *enfants de la ville*, de l'âge du dauphin, lesquels figuraient aussi dans cette cérémonie, ces enfants étaient habillés de taffetas noir brodé d'or.

Marchaient ensuite les cinquante archers et mortes-payes du château de Caen, conduits par le sieur De la Menardière, leur lieutenant, ils étaient suivis par les *officiers de la ville, les brements, francs-porteurs, courtiers, mesureurs de sel, mesureurs de blé, et verdiers*, et les sergents ordinaires de Caen ayant chacun un bâton blanc à la main. Enfin venaient encore toutes les autorités, les magistrats et les corporations.

Tous étaient allés au-devant du roi jusque dans les

(1) Cette porte était au bout de la rue St.-Jean sur un petit bras de rivière qui a été comblé il y a une vingtaine d'années.

plaines de Cormelles, où plusieurs discours en français et en latin avaient été prononcés, entre autres, le suivant qui lui fut adressé par un capitaine des gens de pied :

*Roy sur les roys , seul guidon de prouesse ,  
A toi , offrons corps et biens tous entiers ,  
A exposer en pièces et quartiers ,  
Pour soutenir ta très-haute noblesse .*

Mais, ce n'étaient ni les frères mendiants, ni les bedeaux de l'Université, ni les écoliers, ni les échevins, ni telles ou telles autorités de l'ordre administratif ou judiciaire, qui composaient la partie la plus remarquable du cortège. Au milieu de cette procession toute de taffetas, d'hermine, de velours et de soie, s'avancait un char resplendissant d'or et d'azur, portant le dieu Mars en personne. Des sauvages, au nombre de six, conduisaient ce char devant lequel caracollaient, sur diverses montures, les neuf preux en vêtements de soie de différentes couleurs ; trois des preux, vêtus à la judaïque, représentaient Josué monté sur un éléphant, David sur un chameau, et Judas Machabée sur un cerf. Trois autres, vêtus à la turque, représentaient Hector monté sur une licorne, Alexandre sur un griffon, et César sur un dromadaire. Ces montures n'étaient que des figures d'animaux, en bois ou en carton, et de grandeur naturelle. Enfin, les trois derniers preux s'avançaient sur de véritables chevaux ; ils étaient costumés à la française ; c'étaient Arthur, Charlemagne et Godefroi de Bouillon. Le dieu Mars débita au roi un discours en vers, dans lequel il nommait François I<sup>er</sup>. le dixième preux, et le déclarait digne d'entrer dans la compagnie des neuf autres déjà reconnus pour tels.

Un nombre immense d'autorités et de dignitaires de tous rangs et même de tous pays, suivaient le char, revêtus de leurs insignes, et d'accoutrements où tout le luxe d'alors était déployé à profusion.



Enfin, le dernier de ce magnifique et curieux cortège, parut François I<sup>er</sup>. lui-même, vêtu d'une chamarrée de satin gris à broderie d'or, et d'un pourpoint cramois également brodé d'or. Il était monté sur un coursier gris pommelé, et escorté par six laquais avec des justeaucorps de velours, aux couleurs de leur royal maître.

Plusieurs théâtres étaient dressés sur le chemin que le roi avait à parcourir, et Sa Majesté devait s'y arrêter, pour voir les représentations de diverses allégories. Il y en avait un à la porte Millet qui était considérée comme l'entrée proprement dite de la ville. Un second l'attendait auprès de l'église St.-Jean, et un troisième enfin à l'Hôtel-de-Ville.

#### IV.

##### HOTEL-DE-VILLE.

Sur le pont St.-Pierre, d'abord appelé pont de Caen ou de Darnetal, et sur le même emplacement où avait existé la douane, du temps des ducs de Normandie, on avait vu s'élever un hôtel municipal aussitôt que Jean-sans-Terre eut affranchi la commune de Caen. Ce bâtiment, avec ses fortifications et brèches, qui en étaient à cette époque le complément indispensable, se nommait aussi le Châtelet. Il avait été détruit dans nos guerres avec les Anglais. Vers le milieu du XIV<sup>e</sup>. siècle, on avait rebâti sur les anciens débris un nouvel Hôtel-de-Ville, qui ne disparut qu'en 1730. Ce monument couvrait totalement le pont, laissant seulement sous une arcade, le passage nécessaire à la circulation. Il se composait de quatre étages soutenus sur des arcs-boutants dont les piliers, portant dans la rivière, formaient une partie des arches. Une tourelle existait à chacun des quatre coins, et dans l'une de ces tourelles était le beffroi. On apercevait sur

les façades de l'édifice, du côté de la rue St.-Jean et de la place St.-Pierre, de beaux cadrans fort dorés et si bien ordonnez, qu'on y remarque les heures de part et d'autre, crois et décrois de la lune ; et au-dessous était écrit en grosses lettres : *Un Dieu, un Roy, une Foy, une Loy.*

On lisait en outre sur le timbre de cette horloge les vers suivants :

*Puisque la ville me loge  
Sur ce pont, pour servir d'auloge,  
Je ferai les heures ouïr  
Pour le commun peuple resjouïr.  
M'a fait Beaumont l'an mil trois cent quatorze.*

Le théâtre dressé devant la maison commune était le plus somptueux de tous ; des balustres, des chapeaux de triomphe, des tentures enrichies d'or et d'argent disposées avec art, offraient un admirable coup-d'œil, et des inscriptions, en vers latins et en vers français analogues à la circonstance, décoraient la plate-bande : entre autres, on lisait les quatre vers suivants qui n'étaient que l'explication de l'une des allégories que l'on devait représenter :

*Par tes vertus comme Prudence et Force,  
Es parvenu au beau verger d'honneur,  
Où Renommée en montrant le bonheur,  
Sur tous les cieuz ton nom porter s'efforce.*

La scène offrait les cinq villes principales de la Normandie, Rouen, Caen, Dieppe, Pont-Audemer et Honfleur. Toutes ces villes étaient bien dorées et bien enrichies, tandis que Caen restait dans l'ombre, mais l'espérance brillait au-dessus ; et au moment où le roi arriva, le soleil se leva, avec sept autres planètes, sur cette ville qui, se trouvant éclairée d'une vive lumière, parut alors claire, bril-

lante et dorée autant et plus que les autres. François I<sup>er</sup> vit ce que la bonne ville attendait de sa venue, et quand il se fut bien pénétré du sens de l'allégorie, on en commença une autre.

Le théâtre offrait cette fois, à l'une de ses extrémités, une ville dont un homme, représentant Samson, enlevait les portes. Un lion mort gisait aux pieds de ce personnage qui était conduit par deux jeunes filles, l'une d'elles vêtue de damas vert tenait en main une tour et s'appelait Force; l'autre vêtue de damas gris portait une horloge et s'appelait Prudence. Ces deux jeunes filles conduisirent Samson au *verger d'honneur*, qui se trouvait à l'autre bout du théâtre.

*Au milieu de ce verger était préparé un siège triomphal fort enrichi et diapré, où était assise une autre belle fille, à savoir, Renommée vêtue de damas bleu. Deux divinités accompagnaient Renommée, l'une vêtue de damas blanc et tenant une branche d'olivier à sa main, s'appelait Paix; l'autre, déjà connue du lecteur, offrait sous les traits de M<sup>lle</sup>. Perrine Du Londel, Justice qui tenait en main une épée. Le sieur Du Londel, étant magistrat, n'avait cru pouvoir trouver un emblème plus ingénieux pour sa fille.*

Lorsque Samson arriva au verger d'honneur, Renommée qui avait des ailes aux bras et aux pieds s'envola sur un nuage, et Samson prit place sur le siège qu'elle venait de quitter.

Renommée, dans cette allégorie, remplissant un rôle principal, au milieu de jeunes filles de douze ou quatorze ans, devait avoir quelques années de plus que ses compagnes; aussi avait-elle sur elles tous les avantages de la taille de l'adolescence et de la beauté dans sa fleur. Seule aussi elle avait, pour ainsi dire, captivé l'attention de la foule; mais lorsqu'elle se fut levée, lorsque sa taille élégante, sa démarche et ses manières gracieuses se déve-

loppèrent librement, les applaudissements éclatèrent de toutes parts; bientôt même on oublia le sujet qui se jouait sur le théâtre, et tous les yeux furent fixés sur ses formes séduisantes qui se balançaient alors dans les airs : ses contours si gracieux étaient encore devenus plus suaves, plus célestes, et semblaient n'avoir plus rien de cette terre que la douce enfant venait de quitter. C'était une jolie fée passant sur un nuage, et dont le regard était un talisman plus sûr que la blanche baguette d'Urgande, c'était un ange égaré dans l'espace : c'était tout ce que l'imagination pouvait créer de plus gracieux; aussi vit-on bientôt des fleurs pleuvoir de toutes parts autour de Renommée; et des applaudissements enthousiastes la suivirent dans son vol aérien, jusqu'à ce qu'elle eût tout-à-fait disparu dans les nuages. Dans ce moment, une voix partie de la foule, et oubliant la présence du monarque, cria avec une sorte de frénésie : Ah ! bravo ! bravo Marguerite : c'était en effet la fille du mercier, et celui qui la saluait ainsi de son acclamation n'était autre que Jean Petit. Un dixainier lui ayant imposé silence en le menaçant de le remettre aux mains du guet s'il troublait le spectacle, le malencontreux Jean Petit ne put que lui répondre : — Comme vous dites, j'ai tort, mais je vais me retirer, sauf votre permission. Ce qu'il crut prudent d'exécuter immédiatement.

Cependant, le roi, très-flatté de s'être ainsi reconnu sous les traits de Samson, et de se voir entouré de tant de vertus dans l'opinion des bourgeois de Caen, déclara qu'il était fort satisfait de ces sortes d'allégories, et promit de passer une quinzaine parmi des gens qui le recevaient si bien. Pauvres bourgeois, ils ne pensaient guères alors, qu'il ne dût leur rester du séjour de ce monarque qu'une funeste épidémie qui, sous le nom de peste, devait exercer de cruels ravages parmi eux.

Les jeunes filles, après la représentation, étaient rentrées

dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville, où une élégante collation les attendait ; Renommée, étant la plus âgée, dut faire les honneurs : elle s'en acquitta avec un peu d'embarras, mais avec grâce, et après ce léger repas elle se retira avec le bon Christophe qui était venu prendre part à la gloire de sa fille.

V.

LE BOUQUET.

Au moment où Marguerite sortait, avec son père, de l'Hôtel-de-Ville, un jeune officier de la suite de François I<sup>er</sup>. s'approcha d'elle, et lui présentant un bouquet des mieux choisis pour la saison : Belle demoiselle, dit-il, souffrez que je vienne à mon tour offrir mon hommage, j'ai craint, en jetant ces fleurs à vos pieds, qu'elles n'eussent le sort commun de se flétrir, oubliées sur les tapis que vous avez foulés ; et j'ai voulu me réserver le bonheur de les présenter moi-même, en réclamant pour elles une plus douce place où elles puissent mourir.

Marguerite rougit et baissa les yeux à ces paroles prononcées d'une voix douce et pénétrante, puis, elle chercha dans le regard de son père la réponse qu'il était convenable de faire à l'élégant cavalier ; mais Christophe dont la tête en ce moment était toute pleine d'idées excessivement brillantes, la tira promptement d'embarras.

— Seigneur gentilhomme, dit-il, ma fille ne sait pas dédaigner les témoignages flatteurs qui lui sont adressés ; vos fleurs n'auront pas un pire destin que les autres, pour avoir été si gracieusement offertes... Marguerite, ajouta-t-il, ce bouquet-là doit être bien venu.

La jeune fille leva ses beaux yeux noirs sur le cavalier qui lui parut fort ému ; ce ne fut pas non plus sans un trouble dont elle ne pouvait deviner la cause, qu'en re-

cevant le bouquet , elle sentit , à ses doigts délicats , une indiscrete pression qui lui sembla ne pas être tout-à-fait involontaire.

Le cavalier salua avec courtoisie , et se retira en adressant un bien tendre regard à Marguerite.

Dans ce moment , la jeune fille était loin de se repentir d'avoir consenti à remplir son rôle. Il est vrai qu'après son entretien avec Robert , elle avait essayé d'y renoncer pour ne pas affliger ce dernier ; mais ne pouvant se rendre compte des raisons qui le portaient à réclamer d'elle ce sacrifice , elle n'avait opposé sur ce point qu'une faible résistance à la volonté de son père , à qui d'ailleurs elle n'osait avouer la cause de son refus.

Cependant , après ce qu'il avait entendu , Christophe n'était pas dupe de ce qu'il appelait la petite menée de Robert Le Roux , aussi avait-il eu soin de ne plus donner occasion à de nouveaux tête-à-tête , et Geneviève , en conséquence de cette résolution , avait été chapitrée convenablement. L'antipathie de Christophe pour Robert s'était visiblement accrue , et Jean Petit lui-même prévoyant une brouille prochaine n'avait pas manqué d'en répandre d'avance la nouvelle dans le voisinage , n'étant pas fâché pour son propre compte de voir , comme il le disait , *déguerpir ce Monsieur Le Roux*.

La jeune fille cheminait donc lentement au bras de son père , parlant fort peu , mais se livrant intérieurement à toute sa joie. Un faible instinct de vanité flattée faisait battre le cœur de la simple bourgeoise ; elle venait d'effacer les grandes dames de la cour ; elle les avait même rendues jalouses des applaudissements que les jeunes seigneurs lui avaient prodigués , jalouses des fleurs dont ils l'avaient pour ainsi dire couronnée. Ce *beau monde* n'était donc pas tel que Robert l'avait dépeint ; maintenant elle savait bon gré à son père de n'avoir pas écouté ses scrupules d'enfant et dans l'exigence de Robert , elle ne voyait plus qu'une jalousie aveugle et

insensée qui voulait la priver de son plus beau triomphe. Il lui semblait que ce n'était pas pour elle qu'il éprouvait tant de craintes ; il avait peur plutôt d'être comparé à tous ces jeunes seigneurs aux élégantes manières, parce qu'il sentait son infériorité ; et pourtant ces jeunes seigneurs l'avaient admirée, applaudie, proclamée reine de beauté. Puis elle arrêta son regard avec complaisance sur ses jolis bouquets, où d'ingénieuses devises, mêlées aux fleurs, faisaient l'éloge de ses charmes dans un langage et avec des tournures tout-à-fait inconnues au premier apprenti de son père. Elle se croyait donc en bon droit de tirer une petite vengeance de Robert, et, peut-être, était-ce dans cette intention qu'elle s'était parée des fleurs les plus belles et les plus rares entre celles qu'elle avait reçues, pour se montrer à lui dans tout l'éclat de ses avantages.

En rentrant, elle le trouva triste et soucieux, il sembla même devenir plus sombre en revoyant Marguerite ainsi parée, minauder avec ses bouquets : Déjà coquette, dit-il, tout bas !.....

— Eh bien, Monsieur Robert, fit la jeune fille, est-ce que vous n'étiez pas aux allégories ?

— Non, Mademoiselle Marguerite, dit Robert froidement.

— C'était pourtant bien beau.

— Je n'en doute pas, puisque votre personne faisait le principal ornement du spectacle

— Mais oui, M. Robert, et pourtant mal ne m'en a pris.

— C'est tout ce que je souhaitais reprim, Robert.

— Ah tant mieux..... Comment trouvez-vous ces fleurs ?

— Fort belles, mais cela fanera vite, Marguerite.

— Ah ! voilà encore des allégories, je crois, ... vous voyez pourtant ce qu'il en est de vos craintes.

— Tant mieux, Marguerite, tant mieux ; mais le serpent.....

— Se cache sous les fleurs , n'est-ce pas ? oh ! pour le coup j'ai peur de votre sérieux , au revoir M. Robert , au revoir ; et elle disparut.

Robert en la voyant s'éloigner poussa un profond soupir ; ses pressentiments , si vagues d'abord , prenaient déjà plus de consistance : il sentait que Marguerite lui échappait.

## VI.

### LE SONNET.

Marguerite, ce jour-là, après avoir raconté à Geneviève dans les plus petits détails toutes les circonstances flatteuses de la veille, s'était bientôt occupée de nouveau des soins de sa toilette ; elle avait cherché parmi ses gracieux colifichets tout ce qu'elle avait de plus frais et de plus coquet, et l'avait arrangé avec un soin minutieux pour s'en parer plus tard. Ce soir même une nouvelle fête l'attendait, et déjà elle se demandait bien bas si elle devait y trouver des admirateurs aussi empressés que ceux de la veille ; enfin, mille pensées qu'une jeune fille n'ose même définir tout-à-fait glissaient, vagues et insaisissables, dans son esprit, comme autant de visions dorées, sans cesse évanouies et sans cesse renaissantes.

Pour calmer l'espèce de petite fièvre qui l'agitait en ce moment, elle s'était mise à relire avec beaucoup d'attention toutes les devises qui lui avaient été adressées. Il lui semblait qu'en les imprimant dans sa mémoire, elle dût en reconnaître plus aisément les auteurs à la fête du soir ; c'était pour elle une intrigue de bal masqué dont elle attendait impatiemment le dénouement ; et pourtant ceux qui avaient écrit ces devises lui étaient sans doute bien indifférents ; autrement, on n'eût pas vu les fleurs qu'ils avaient offertes, éparses ça et là, dédaignées et flétries sur le plancher.



Marguerite interrompit bientôt pourtant sa frivole occupation; son attention fut appelée au-dehors par le passage du roi qui allait à St.-Etienne visiter les saintes reliques. Peut-être un intérêt plus puissant que la curiosité attirait-il en ce moment ses regards sur le cortège, car, après l'avoir long-temps suivi avec anxiété, elle laissa échapper un petit mouvement d'humeur : « Sans doute il n'y est pas, se dit-elle avec une expression de désappointement, car je l'aurais vu.... puis elle ajouta : « au surplus cela m'est assez indifférent », et faisant une moue enfantine, elle referma la fenêtre et s'assit auprès. Devant elle, sur une petite table, était posé avec soin dans un vase, le bouquet qui lui avait été offert au sortir de l'Hôtel-de-Ville, le seul qui eût obtenu d'elle cet égard. Tantôt elle admirait l'éclat des primevères, tantôt elle respirait amoureusement le parfum des violettes et des hyacinthes, en même temps qu'elle s'amusait à dérouler sous ses doigts un joli ruban qui en avait entouré les tiges. Puis, elle relisait, avec un charme toujours nouveau, ce galant sonnet tracé en son honneur sur le blanc satin :

Ne tient qu'à vous, par le pouvoir d'amour,  
Au premier rang, sur beauté brune ou blonde,  
Etre placée, et ouïr à la cour,  
Clamer de vous louanges à la ronde.

Ne tient qu'à vous, ô! bienheureux pourtraict  
De la Vénus qu'on dit fille de l'onde,  
Faire à mon cœur d'amour bénir le traict,  
Dont, tous mortels, ce bel œil noir inonde.

Pouvez encor, d'un regard sans courroux;  
Guérir en moi la blessure profonde,  
Et de mes pleurs tourner l'amer en doux.

Point ne voudrais chercher l'or des Pérous,  
Car des trésors d'Indus et de Golconde,  
Cil qui vous vit un jour, ne tient qu'à vous.

— Tenez, M. Robert, dit Marguerite en montrant le sonnet à l'apprenti qui entraît dans ce moment, voilà quelque chose de galant, j'espère.

— Il se passe quelque chose de plus galant encore, dit Robert, sans paraître voir le sonnet, et je viens vous en avertir, puisque la galanterie vous plaît tant à présent.

— Eh bien ! qu'est-ce donc ?...

— Un beau cavalier qui salue la dame de ses pensées, sans doute, et qui reçoit probablement douce œillade en retour.

— Où donc ? dit Marguerite, en tournant étourdiment la tête du côté de la place, comme si un instinct lui eût révélé de qui Robert voulait parler ; et à l'instant, ses yeux rencontrèrent ceux du jeune seigneur qui lui avait adressé les vers qu'elle venait de lire. Elle comprit soudain pourquoi elle ne l'avait pas vu dans le cortège du roi ; mais elle crut prudent de feindre de ne pas l'apercevoir. Robert cependant l'épiait de trop près pour ne pas remarquer son trouble, aussi l'infortuné éprouva-t-il au cœur un frisson mortel, quand il eut vu leurs regards d'intelligence se croiser. Un affreux mystère lui restait encore à pénétrer, et il ne put se contenir jusqu'à ce qu'il eût sondé la profondeur de l'abîme ouvert devant lui. — Marguerite, dit-il d'une voix concentrée, vous connaissez ce muguet ?

— Qui voulez-vous dire, fit la jeune fille en jouant l'étonnement ?

— Ce beau seigneur qui se tient depuis un quart-d'heure au coin de la place, là, en pourpoint rouge avec un sur-tout bleu et la dague au côté.

— Pourquoi donc cette question, M. Robert ?

— Bien ! Marguerite, je n'en voulais pas davantage.... Vous savez encore mal dissimuler : vous le connaissez, cela me suffit ; tenez, regardez, il recommence à vous saluer.

— Ce n'est pas ma faute, n'est-ce pas ?

— Vous croyez , Marguerite ?... Du moins , ajouta-t-il ironiquement , rendez-lui son salut , il faut de la courtoisie avec les gentilshommes. Les *demoiselles* ne peuvent se permettre de les traiter comme on ferait un simple apprenti.... allons donc , politesse pour politesse , Marguerite , il faut rendre le salut.

— Eh bien , soit , M. Robert , dit-elle en faisant une légère inclinaison de tête au cavalier , je le fais pour suivre votre avis , au moins vous ne m'en voudrez pas.

— Oh ! non , Marguerite , je ne vous en veux pas , s'écria l'apprenti... je n'en veux qu'à moi-même de m'être abusé ; heureusement vous m'avez promptement tiré de mon erreur , et je vous en remercie ; je dois profiter de l'expérience.... maintenant je n'ai plus qu'à sortir d'une maison où ma présence pèse à tout le monde.

— Robert , ce n'est pas moi qui vous chasse , dit Marguerite un peu émue.

— C'est tout le monde , reprit-il , c'est votre père , c'est Jean Petit , c'est Geneviève , vous enfin , Marguerite , vous qui tournez en dérision mon attachement , vous qui prenez un plaisir cruel à me déchirer l'âme ; adieu , Marguerite , pour cette fois , adieu ; vous saurez plus tard si je fus votre ami.

Ces dernières paroles touchèrent vivement Marguerite , elle se tint d'abord la tête baissée sans oser regarder l'apprenti... Robert , dit-elle enfin , est-ce que vous partez ?

— Vous l'avez voulu , Marguerite.

— Oh ! jamais , s'écria la jeune fille en levant sur lui des yeux où brillaient quelques larmes , jamais , je vous le jure , restez , Robert , restez ; j'ai été étourdie , coquette , je l'avoue , mais vous ne douterez plus de mon affection ; tenez , voilà le prix que je mets à ces présents qui vous ont rendu malheureux ! Et déchirant à l'instant même le ruban qu'elle tenait encore entre ses doigts , elle en épar-

pilla les morceaux autour d'elle avec une sorte de colère ; puis elle regardait Robert d'un air de bonheur et de fierté, comme si elle venait de faire une bonne action.

— Vous m'aimez encore , Marguerite , s'écria ce dernier , vous m'aimez ?

— Et vous Robert ?

— Oh ! plus que jamais , Marguerite ; et se précipitant à ses genoux , il s'empara de ses mains qu'il couvrit de baisers , puis se relevant après un court moment d'extase : Eh ! bien , Marguerite , dit-il , pour vous prouver ma confiance , je ne veux plus être jaloux , je veux au contraire vous voir belle , brillante , je veux prendre part à tous vos avantages , je veux jouir de l'admiration que vous excitez , je veux que vous soyez éblouissante à la fête de ce soir , promettez-moi de m'avertir quand vous serez parée , pour que je vous voie bien belle.

— Je vous le promets , Robert , dit Marguerite , mais vous , promettez-moi de ne plus me gronder.

Oh ! jamais , jamais à présent , dit Robert.... à ce soir donc , Marguerite , à ce soir.... Je suis heureux maintenant , si vous saviez de quel poids j'ai le cœur soulagé!... Robert déposa encore un dernier baiser sur la jolie main blanche que la jeune fille lui avait abandonnée ; puis il descendit reprendre au comptoir sa place accoutumée.

## VII.

### L'ÉLÉPHANT D'OR.

François I<sup>er</sup>. avait reçu , après son dîner , Messieurs de l'Université avec leurs bedeaux portant les masses des cinq Facultés ; lesquels avaient été admis par l'accès de Monsieur l'Amiral en la chambre du roi , auquel lieu , notre maître Guillaume-le-Rat , docteur en théologie , lui fit , avec très-

*humble révérence, une singulière oraison en français par grande éloquence d'histoires bien appropriées à la personne du roi, dont il (le roi) fut moult joyeux et content.*

Une députation des notables bourgeois et Messieurs de la ville se rendirent ensuite au Château de Caen, où le roi avait établi sa résidence, pour lui offrir *un éléphant d'or du poids de cinq cents écus, et à Monseigneur le dauphin un cerf d'or de trois cents écus sol.*

Là, une réception brillante était préparée, car, sous cette monarchie tout absolue qu'elle était, les communes étaient des corps imposants, jouissant de nombreux privilèges et d'une grande influence; et la bourgeoisie avait parfois, aussi bien que la noblesse, ses représentants auprès du trône dans les affaires et dans les plaisirs; c'était surtout, lorsqu'un roi visitait une ville de son royaume, que la commune sentait alors toute son importance, et brillait dans la plénitude de tous ses droits et prérogatives. Aussi le gracieux monarque avait-il daigné, pour se rendre agréable aux membres de la députation, admettre avec eux, en sa présence, leurs enfants qui devaient lui être présentés dans cette solennité; et Christophe Canivet, tout gonflé de la joie que ce nouvel honneur lui inspirait, n'avait pas négligé d'amener sa fille.

Marguerite, d'abord dépaysée et timide au milieu de cette foule brillante, s'était cependant bientôt mêlée à un groupe de jeunes filles, parmi lesquelles elle venait de reconnaître *Justice*, ou plutôt Perrine Du Londel, dont l'emblématique costume de damas rouge venait rappeler encore au roi la profession de son père: Du Londel était juge avant tout, et quel fonctionnaire public oserait le blâmer d'agir ainsi; il visait au mortier de président.

Depuis un instant, Marguerite exerçait son joli babil de jeune fille avec ses amies, lorsqu'une voix bien tendre vint murmurer ces paroles à son oreille:—Jedois vous remercier, Mademoiselle, d'avoir daigné vous parer de ces fleurs au-

jourd'hui , et je viens regretter ici qu'elles ne soient pas plus dignes de la place que vous leur avez accordée.

Le bouquet favori brillait en effet sur l'élégant corsage de Marguerite , tout près de son cœur , et sa fraîcheur témoignait assez du soin que l'on avait pris pour le conserver. Marguerite, probablement, avait oublié de lui faire partager le sort du sonnet déchiré ; et au moment de partir pour le bal , elle l'avait trouvé si élégant qu'elle n'avait pu résister au désir de l'attacher à son corsage.

La jeune fille tressaillit au son de cette voix qui ne lui était pas inconnue , elle se détourna et reconnut le galant cavalier qui, depuis deux jours, faisait preuve, envers elle, d'une admiration dont elle croyait bien sincèrement lui devoir grande reconnaissance.

Ce jeune seigneur était le comte Arthur de Langy , lieutenant aux gardes du roi. Il épiait en effet toutes les occasions de s'entretenir avec elle ; aussi profita-t-il de l'instant favorable , convaincu , en voyant le prix que la belle enfant attachait à ses présents, que cette victoire qu'il cherchait ne lui échapperait pas ; il connaissait d'ailleurs tous ses avantages, et il en avait éprouvé l'effet assez souvent pour ne pas douter du succès.

Il était bien fait , d'une taille élevée ; son menton était ombragé d'une barbe naissante , semblable à la *chèvre moderne* ; ses cheveux rasés très-court laissaient voir un beau front sous un beret de velours noir , que surmontait une blanche plume d'autruche, fixée au-devant du beret par une riche émeraude. Ses yeux bleus donnaient à sa physionomie un air de douceur et de timidité même qui s'harmoniait avec ses manières. Cependant un œil plus exercé que celui de Marguerite eût pu , dans l'expression de ses lèvres fines et serrées, découvrir quelque indice de fausseté et d'hypocrisie ; mais l'innocente enfant ne voyait qu'une fort jolie bouche bien proportionnée. Le reste des vêtements ressemblait à tous ceux des autres

seigneurs de la cour de François I<sup>er</sup> , et il serait inutile de les décrire.

Le regard naïf de Marguerite s'était arrêté sur Arthur de Langy , et celui-ci ne fut pas sans s'apercevoir que cet examen furtif, où elle semblait se complaire, était tout à son avantage.

— Vous devez trouver cette fête bien belle , ajouta-t-il après une courte pause , pendant laquelle les compagnes de Marguerite avaient cru devoir s'éloigner par discrétion.

— Oh ! très-belle , Monseigneur.

— Si ces fêtes , si ces divertissements pouvaient vous plaire , dit Arthur , il ne tiendrait qu'à vous , Marguerite , d'y briller chaque jour de tout l'éclat de vos charmes.

— Vous savez mon nom , Monseigneur , qui vous l'a dit ?

— Je l'ai deviné , charmante demoiselle , en vous voyant si belle , j'ai cru que le nom n'était pas moins joli que vous , et je n'en ai pas trouvé de plus séduisant que celui de Marguerite. .

— Ah ! Monseigneur , fit la jeune fille , vos paroles sont trop flatteuses.

— Enfant , dit Arthur , est-il possible de ne pas dire à la rose : tes parfums sont suaves ; au lys et au jasmin : ta blancheur est éblouissante ; à Marguerite : vous êtes adorable.

Ces tournures de galanterie outrée , alors très-fort en vogue , manquaient rarement leur but , aussi Marguerite éprouva bientôt les dangereux effets du poison de la cajolerie ; cependant , elle crut devoir se défendre encore comme le font tant de femmes déjà vaincues , et seulement peut-être pour amener de nouvelles attaques.

— Vous oubliez , Monseigneur , répondit-elle , que je suis une simple bourgeoise , et vous me parlez comme à ces belles dames que vous êtes habitué à courtiser.

— Oui , à courtiser , Marguerite , c'est vrai , mais non

à aimer.... C'est vous, vous si belle, si douce que l'on ne courtise pas, mais qu'on aime sincèrement; c'est pour vous qu'on éprouve l'amour le plus respectueux; oh! Marguerite, ajouta-t-il, si vous daigniez écouter les vœux de mon cœur, la simple bourgeoise serait bientôt aussi une grande dame, bientôt elle effacerait les autres par sa beauté, par ses vertus, par sa modestie surtout.... Je vous en supplie, Marguerite, un mot d'espoir, et vous me rendez le plus heureux des hommes. Je souffre de penser que tant de candeur, tant d'attraits pourraient devenir la possession de quelque époux grossier, incapable d'apprécier et de célébrer vos mérites... Ah! Marguerite, si pourtant vous vouliez....

— Monseigneur.... je ne sais que répondre, je suis si émue....

— Oh! ne craignez rien, répondez, laissez-moi jouir de cette heureuse émotion, laissez-moi croire qu'elle m'est favorable.

— Monseigneur, que voulez-vous que je dise?

— Que vous voulez que je sois heureux, Marguerite.

— Hélas! Monseigneur, je le désire.

— Eh! bien, je le suis déjà, je le suis de cet aveu, je le suis de ces espérances que vous me donnez; oui, Marguerite, croyez que je sais comprendre la réserve d'un ange aussi naïf, aussi pur que vous.

— Allons, allons, Marguerite, dit Christophe en s'approchant de sa fille, il faut partir, il est tard.

— Tard, reprit Arthur, c'est le moment où la fête est plus brillante que jamais.

— Restons encore un moment, mon père, dit Marguerite.

— Est-ce que tu crois, ma colombe, répondit Christophe, que je veux m'exposer.... t'exposer, s'entend, à heure indue par les rues de la ville: eh! eh! je ne veux pas tomber aux mains des soudards qui voulaient battre le guet la nuit dernière.



— Vous n'avez rien à craindre pour vous ni pour votre aimable enfant, maître Christophe, dit Arthur, car pour vous rassurer, je vous demanderai la permission de vous accompagner jusqu'à votre logis.

— Monseigneur.... balbutia le mercier, comment.... mais en vérité....

— Vous ne pouvez refuser, ajouta Arthur, la sûreté de votre fille exige que vous acceptiez.

Les craintes de Christophe, il faut l'avouer, et l'insistance d'Arthur à offrir ses services étaient assez naturelles à une époque où les rues de la ville n'étaient pas éclairées la nuit, et surtout dans un moment où les mercenaires de tous pays, qui formaient la plus grande partie des troupes soldées, inondaient la ville à la suite du roi. Ces raisons avaient trop de valeur aux yeux de Christophe pour qu'il n'acceptât pas la protection du comte de Langy. Vous avez raison, Monseigneur, lui dit-il, ces soudarts sont-bon-bance pendant les fêtes, et quand ils sont, *vous m'entendez*, ils ne sont pas moins endiablés que les lansquenets qui tuèrent ce pauvre *défunt* Vaillant de la rue Froide-Rue.

— Il n'y a soudarts ni lansquenets qui osent se montrer impertinents envers ceux que cette lame protège, dit Arthur en portant la main sur sa dague.

— C'est trop de bonté Monseigneur, mais puisque vous le voulez..... partons, Marguerite.

Et tous les trois sortirent, Christophe continuant à raconter dans tous ses détails, comment Vaillant avait été tué dans la semaine sainte, en 1513, pendant qu'il fermait sa boutique, et comment sa femme avait vengé sa mort en tuant elle-même deux ou trois lansquenets. En conversant ainsi, ils eurent bientôt franchi le pont-levis du château.

— Vous sentez bien, dit Christophe à Arthur, que ce n'est pas pour moi que je suis inquiet, mais voilà une enfant qui, je crois, aurait grand peur si elle me voyait batailler.

— Sans doute , sans doute , répondit Arthur , mais puisque vous acceptez ma protection au nom de cette belle enfant , vous permettrez que je soutienne d'un bras celle que je dois défendre de l'autre , et il s'approcha , offrant son bras à Marguerite qui paraissait toute prête à l'accepter.

— Elle n'a besoin ni de votre soutien ni de votre protection ! dit d'un ton de colère un homme qui s'était soudainement jeté entre Arthur et Marguerite.

— Ciel ! M Robert , s'écria la jeune fille toute tremblante.

— Qu'est-ce , dit Christophe ?

— Pardon , Monseigneur , dit ironiquement Robert Le Roux , car Marguerite ne s'était point trompée , les bourgeois n'ont pas besoin de la protection des gens de la cour , le bras du premier apprenti de son père offre à Marguerite un appui aussi efficace que le vôtre..... et moins suspect.....

— Taisez-vous , Robert , dit Christophe... eh qui diable après tout vous croyait là ?

— Maître Canivet ! partout où Marguerite sera en danger , vous m'y trouverez.

— C'est bon , cela suffit , répondit Christophe , sans comprendre à quel danger Robert faisait allusion... Marguerite , prends mon bras , mon enfant : et après avoir trouvé , ce moyen terme , comme il disait d'arranger les choses , le mercier voulut faire ses excuses à Arthur.

— Pas d'excuses , maître Canivet , dit avec fierté celui-ci , nous autres gentilshommes , nous n'entrons pas en lice avec vos apprentis , et dès que vous n'avez plus d'inquiétude pour votre fille , cela suffit : et , pirouettant sur ses talons avec dédain , le comte de Langy s'éloigna , non toutefois sans échanger , avec Marguerite , un coup-d'œil plein d'un dépit que la jeune fille semblait partager.

— Un gentilhomme !... murmura convulsivement

Robert..... et tous les trois continuèrent leur route sans  
échanger une seule parole. A médée FAUVEL.

( La suite au prochain numéro ).

---

## LA DIVINE ÉPOPÉE (1)

POÈME PAR M. ALEXANDRE SOUMET.

Que diriez-vous si l'on transportait le chœur antique au milieu des frémisssements et des impertinences du drame moderne ? Que diriez-vous si l'on faisait contraster la sereine majesté de ces belles filles d'Euripide avec les fureurs convulsives et les imprécations bouffonnes de nos petits héros de théâtre ? Ce serait drôle, n'est-ce pas ? Et je doute comme vous que la chose réussît. Voyez pourtant ce qui se passe : au milieu des agitations de chaque jour, au sein de ce drame vivant, plein de rumeurs et de colères, où la presse a le premier rôle et les plus longues tirades, est-ce que la poésie n'est pas comme le chœur antique, grave, prophétique, recueillie, toujours prête à consoler et à bénir ? Encore hier elle a trouvé son tour ; sa réplique était un chant d'amour et d'espérance dont il faut que je vous parle.

Une muse tendre et religieuse qui a chanté autrefois sur nos berceaux, et qui semblait, depuis quelque temps, se tenir à l'écart, réservait ses plus hauts et ses plus fiers accents pour les jours de notre virilité. — *La Divine Épopée*, c'est le nom du poème de M. Soumet, ne justifie que la moitié de son titre pour ceux qui veulent que les épopées soient toujours des poèmes nationaux et des histoires chantées ; en effet, elle n'a son point d'appui ni sur la terre, ni dans le passé ; elle n'a ses racines ni dans la

(1) 2 vol. — Se vend chez Arthus Bertrand.

réalité du monde sensible, ni dans la mémoire des hommes.

Il faut à M. Soumet les horizons sans fin du ciel et de l'avenir. Le merveilleux domine donc toute cette œuvre, suffisamment préservée de l'intempérance mythologique de Dante et de Milton par l'esprit de notre époque et le

- caractère de l'auteur. Qu'elle reste une divine épopée par la grandeur de l'action, par l'élévation des caractères, par la magnificence des tableaux, ce qui doit, malgré cela, lui manquer toujours, c'est l'ordinaire popularité du genre : comment en effet vaincre le scepticisme de la foule et l'intéresser aux récits anticipés d'une seconde expiation dans un siècle qui cherche à oublier la première ? Et pourtant le sujet de ce nouveau poème n'est pas autre chose qu'une seconde immolation du Christ, plus puissante et plus douloureuse que le sacrifice du Calvaire, puisque son sang versé de nouveau doit racheter l'enfer malgré lui.....

« Préoccupé de l'amour de Jésus-Christ pour sa création, dit M. Soumet, absorbé dans la contemplation de son sacrifice, j'ai fait de la force expiatrice une seconde âme universelle ; j'ai supposé l'expiation plus forte que toutes les iniquités ; j'ai supposé que l'ange prévaricateur n'avait pu donner à l'édifice du mal l'éternité pour ciment. » Puis il ajoute : « lorsque le poète, dans un élan d'espérance, ose dépasser les limites de la clémence suprême et demander un dernier miracle à l'amour divin, le chrétien se prosterne avec respect devant le mystère le plus redoutable du Christianisme. »

Il ne manque rien à ce poème pour être l'expression complète de cette littérature moderne qui s'adresse aux sens par le luxe charnel des descriptions, par une rare fécondité de détails, par des alliances inattendues qui produisent le vague dans l'expression et qui rejoignent comme deux mondes, par des combinaisons étranges de mots, froids et languissants tant qu'ils sont isolés, puis soudainement épris l'un pour l'autre d'une indicible sym-

pathie qui les fait se féconder et se rajeunir. Il se rattache donc à l'école des Images, cette école prodigue, élégante, capricieuse, qui a d'heureuses témérités et de bonnes fortunes de style, qui veut ses défauts et qui les aime, comme on aime certains vices qui trouvent grâce devant le monde, parce qu'ils sont l'excès des qualités du cœur, et qu'ils ne peuvent germer dans l'âme qu'à côté de la vertu. Cependant ces défauts sont réels, et ils se reflètent au plus haut degré dans la *Divine Epopée*; c'est ainsi que la donnée si simple et si grande du rachat de l'Enfer est surchargée d'épisodes qui rompent l'unité et ralentissent l'action. Ce sont de charmants petits hors-d'œuvre qui devraient être autour de l'idée fondamentale du poème, comme des médaillons autour d'une grande toile, et qui ont au contraire des dimensions ambitieuses, qui tranchent avec le ton général de l'œuvre par la couleur et le dessin, et qui brillent souvent aux dépens du sujet, qu'on démêle à peine sous les somptueuses frivolités de l'ornementation.

Ce reproche que je fais à l'auteur avec les réserves qui se doivent aux grands noms va devenir mon excuse. Je me suis cru dispensé de suivre le poète dans les magnifiques développements de son drame mystique, et d'enregistrer une à une les mille circonstances accessoires et souvent indifférentes du sujet. Je ne me sens pas le courage de ces inventaires, petits chefs-d'œuvres de patience, qui ne nous font grâce de rien. J'aime mieux offrir la copie très-réduite de ce modèle démesuré, et conserver, si je le puis, au moyen de citations choisies l'éclat de cette poésie sensuelle et descriptive qui veut être sauvé avant tout.

Le sujet du poème est déjà connu, c'est le *Rachat de l'Enfer*. Au moment où s'ouvre le récit, la figure du monde a passé : l'Infini, voilà la scène immense où se déroule la *Divine Epopée*; puis se partageant l'Infini et restées seules en présence pour survivre à la ruine universelle des mondes, deux choses : le Ciel et l'Enfer.

Considérés sous un premier rapport, le Ciel et l'Enfer deviennent dans ce poème les deux principes opposés d'une lutte intéressante qui doit se terminer par le triomphe décisif du bien sur le mal, de la grâce sur le péché.

Envisagés sous un second point de vue, le Ciel et l'Enfer, avec leurs attributs respectifs et les images qu'ils éveillent, deviennent l'occasion d'un perpétuel contraste de tableaux qui s'offrent tour à tour sous la plume vigoureuse et colorée du poète ; de plus, une sorte de symétrie dans la disposition matérielle des chants est la conséquence de ce dualisme dans la pensée fondamentale du sujet.

Trois grandes figures dominent cette composition : Sémida, Idaméel et Jésus-Christ.

Sémida est une vierge languissante et qui se meurt de tristesse au sein des splendeurs du ciel. Rien ne peut distraire l'humaine douleur de la sainte dédaigneuse. Placée comme Eve sur la limite du temps et de l'éternité, ce fut pour pleurer sur le tombeau du monde, car elle fut la dernière femme. Sur la terre, elle aimait Idaméel qui n'a point partagé sa glorieuse destinée. Ce qui rend amères pour elle les ineffables joies du ciel, c'est le souvenir de ce cher blasphémateur qu'elle ne verra jamais.

Idaméel est, à cette heure, le roi de l'enfer. Satan détrôné par lui est comme l'un de ses obscurs sujets. Cette tête de révolté, au milieu des terribles magnificences d'un enfer presque somptueux, ressemble à ces monstrueuses idoles du mal que le manichéisme de l'Inde entoure d'attributs effrayants. Vainqueur de toutes les puissances de l'abîme, il s'écrie :

« La vengeance du monde est dans ma royauté. »

Eh ! quoi ! les soupirs de Sémida si belle et si pure, malgré ses irrésistibles langueurs, ont un écho dans l'Enfer ! de cette nuit, de cette fange s'élève une voix qui répond à la sienne. C'est celle d'Idaméel qui ne se con-

sole point de régner sans Sémida, et qui voudrait la reprendre à Dieu comme ces héros d'Homère qui se disputent une esclave. Chaque jour monte vers elle l'orangeux hommage de ce cœur où règne son souvenir.

Ainsi Sémida et Idaméel sont deux types opposés dans lesquels se personnifient et se résument les deux portions de l'humanité, la portion fidèle et la portion réprouvée. Sémida, par un poétique mélange des souvenirs de la terre et du sentiment de sa béatitude est le lien touchant du Ciel et de l'Enfer ; elle seule pouvait fléchir Jésus-Christ, et tenter encore une fois son inépuisable clémence.

En effet, le Ciel tout entier se voile de deuil pour une seule âme en souffrance. Jésus se trouble à cette vue, il est vaincu par cet immense concert de soupirs et de larmes et redevient un homme de douleur. Le Golgotha, la croix, le calice amer semblent flotter dans un nuage de tristesse ; un nouveau sacrifice se prépare ; Dieu le Père accepte l'holocauste et dit en voyant son fils :

« Tu veux, mon fils, tu veux dans leur nuit inféconde  
Racheter les enfers, comme autrefois le monde,  
Attirer sur toi seul, Dieu des crucifixions,  
En Sauveur infini, l'infini des tourments :

. . . . .  
Mais l'amour pourra-t-il vaincre l'éternité !

Cependant les damnés s'enflamment aux récits d'Idaméel qui vient de dérouler à leurs yeux l'histoire de ses amours sur la terre, de ses révoltes et de ses courts triomphes contre le Ciel, de sa chute et de la fin du monde. L'Enfer s'enivre de ses discours pleins d'une atroce poésie. Il veut s'armer contre le Ciel, y ravir Sémida et la rapporter à son roi. Soudain un inconnu se présente devant Idaméel qui l'accueille avec une royale hospitalité. Le conseil des démons s'assemble pour organiser la révolte et délibérer la perte de Dieu. L'étranger va siéger parmi eux aux côtés d'Idaméel ; tout-à-coup Lucifer s'écrie qu'il a reconnu Jésus-Christ. L'enfer s'émeut et

tremble devant sa proie : pourtant à la voix d'Idaméel il revient de son premier effroi.

Le roi de l'Enfer laisse éclater sa joie. Un tel captif flatte son orgueil. S'adressant à Jésus, il lui dit dans l'ironique accent du triomphe :

L'ennui du Paradis te jette en notre enfer !  
Tu pourras te distraire à parcourir nos voies ,  
L'abîme a plus de maux que le ciel n'a de joies !  
Tu les connaîtras tous , je dois t'en prévenir ;  
Et ton père , ô Jésus , nous apprend à punir.

Et il livre Jésus à toutes les puissances du mal.

Les mortelles langueurs du Gethsemani vont recommencer pour le Christ. Le drame sanglant du Calvaire avait été comme un douloureux prélude des souffrances qu'on lui réserve ici ; cette fois la Passion aura les proportions de l'Enfer, la douleur sera profonde comme l'abîme : il faut que cette seconde agonie du Sauveur soit l'abrégé d'une éternité de tourments ; le rachat des damnés est à ce prix. La vengeance du Père est plus implacable, et la chancelante humanité du Christ ne sera pas même fortifiée par un ange ; sa mère ne sera pas là pour recueillir son adieu ; l'abandon et la solitude auront des amertumes inouïes ; trente mille ans de forfaits s'appesantissent sur la victime ; la colère de Dieu les évoque et les rassemble tous pour en faire un hideux cortège à son fils ; ils sont là transfigurés en des formes vivantes et terribles. Comme une blanche jeune fille enveloppée tout-à-coup par une chaîne ignominieuse de forçats, le Christ se surprend au milieu d'un cercle mouvant de blasphèmes et d'horreur. Mais son amour se mesure à leur haine ; l'abaissement du Sauveur est si profond, la prostration de sa nature humaine est si grande, que l'Enfer en vient à douter si celui qu'il torture est bien le Christ. Comment reconnaître un Dieu dans cette victime défigurée par la souffrance ? Idaméel s'indigne à cette pensée ; le doute est une injure , sa fureur s'en irrite, sa rage redouble, le Christ est bien



son prisonnier. Sa foi, c'est de l'orgueil. « *A l'œuvre, enfants du mal.* » Taillez-lui sa croix dans les flancs d'un rocher ; Anne, Philon, Caïphe relisez sa sentence ; Judas, décide architecte, refais dans ta mémoire l'enceinte de Jérusalem, donne les plans de la ville sainte.

Et pour que rien ne manque au bienheureux mystère,  
Chargeons le sol maudit, avant sa Passion,  
D'un Golgotha pareil à celui de Sion ;  
Prends, ô Jérusalem, la pâleur de ta fête.

Bientôt Jésus gravit ce nouveau Calvaire, où doit l'attacher la rage d'Idaméel. A la vue de tant de souffrances Sémida se prend à regretter sa funeste victoire sur le cœur de Jésus ; et dit aux élus :

Pourquoi dans votre Eden ai-je pleuré la terre ?

Idaméel triomphe ; la mort du Christ ne peut pas satisfaire sa vengeance ; ce qu'il rêve, c'est une agonie éternelle, des tortures sans cesse renaissantes, il lui dit :

*Que son corps douloureux, du trépas respecté,  
Doit lui fournir du sang pendant l'éternité.....*

La croix se dresse chargée de la victime ; aussitôt Lucifer s'en va, comme un messager de pardon, prêcher le repentir aux damnés. L'enfer reconnaît à ce cri puissant, la voix de son premier maître ; peuples et cités de l'abîme, tous se prosternent en imprimant dans le sang théandrique leurs lèvres qui s'ouvrent à la prière.

Alors Jésus s'écrie : O force expiatrice,  
Pardon, souffrance, amour, trinité redemptrice,  
Triomphe, achève. . . . .  
L'autel est maintenant assez haut pour l'hostie ;  
Martyr universel, Sauveur illimité,  
Ce Calvaire manquait à ma divinité ;  
O mon père !! mon père !!

A ce mot, le Ciel s'abaisse, les deux infinis se cherchent et se confondent, les élus tendent la main aux damnés,

les familles s'appellent, tout l'enfer se suspend aux lèvres d'Idaméel, un mot de prière, un signe de repentir et la rédemption est consommée; lui seul n'a pas encore fléchi le genou. Lucifer qui brûle de reprendre sa place dans les rangs fraternels des anges le conjure de se rendre.

Tu m'as vaincu jadis !... que je puisse sans armes  
Remporter à genoux ma victoire de larmes.

. . . . .

Si je te rends à Christ, que m'importe le reste ?  
Fais du corps de Satan ton marchepied céleste ,  
Quand même tu devrais , en sortant de l'enfer ,  
De la grande amnistie excepter Lucifer !  
Jette , jette , mon fils , sous la croix invoquée  
Ta pourpre d'anathème en lambeaux abdiquée.  
Repens-toi , repens-toi !!!

Son orgueil inflexible n'entend pas ce langage :

L'archange perdit l'homme et par un juste échange  
L'homme arrête aujourd'hui le rachat de l'archange.

Idaméel poursuit son œuvre de colère et enfonce sa lance déicide au cœur de Jésus. C'en est fait de la rédemption , le Christ se détache de la croix.

« Il entraîne en tombant le salut en ruine. »

Les bûchers se raniment , l'Enfer a ressaisi sa proie. Jésus-Christ se réfugie dans le sein de Dieu. La vengeance reprend son cours.

Dieu le Père a résolu de perdre les rebelles ; puisqu'ils n'ont pas voulu du pardon, il leur offre le néant ; tout fuit devant sa foudre ; Idaméel seul affronte la destruction et la mort ; l'éclair jaillit , Idaméel vaincu s'agenouille. Mais le feu du ciel a tout dévoré :

« Il ne reste plus rien que la grande figure  
Du Christ , dont les soupirs , tant de fois triomphants ,  
N'ont conquis que la mort pour ses nouveaux enfants .

O sacrifice vain ! ô rédempteur stérile !  
Combien pesait alors ce calvaire inutile.  
Vous criâtes alors : « Moi, le fils bien-aimé,  
» Je reste où fut l'enfer : tout n'est pas consommé !...  
» Père, j'attends ; j'attends sans remonter encore,  
» Et sous ta volonté je me tais et j'adore. »

O prodige ! ô dernier miracle de l'amour de Dieu ! tout renaît : la destruction a régénéré les démons ; il n'y a plus de démons , ils ont tous dépouillé la laideur et la difformité , tristes attributs du péché ; ce sont de blanches formes qui prennent leur vol vers le ciel. Là où Jésus-Christ lui-même fut vaincu ; il fallait Jéhova ; avec l'amour il fallait la puissance. Idaméel est uni à Sémida par les chastes liens d'un hymen mystique. La famille humaine est rachetée , et Jésus-Christ peut s'écrier cette fois : *Tout est consommé.*

C'est sur cette simple donnée que la fantaisie du poète a su édifier douze chants où sont entassées avec une étonnante profusion toutes les richesses et toutes les prodigalités de sa muse. Sa verve descriptive ne se lasse jamais. Il dépeint avec une patience qui n'exclut point la vigueur ; il décrit long-temps et avec bonheur les différents milieux où agissent ses héros. Sous ce rapport, on peut dire qu'il a une mise en scène magnifique. Quand il tient une figure , il s'y arrête avec amour, il y revient , il polit ses contours, elle est bien ; il faut qu'elle devienne un ange ; un vers de plus lui fait franchir la sphère de l'Idéal, et l'on ne conçoit plus rien au-delà dans l'ordre du Beau. La langue poétique, si rebelle et si capricieuse, devient dans ses mains l'instrument docile de sa pensée. Il a le secret de tout dire en vers , c'est à confondre ceux qui connaissent le procédé technique. Il donne un corps aux abstractions les plus métaphysiques et aux êtres les plus impalpables. Il y a dans son poème des parties didactiques sur la science et sur l'art, qui paraissent dans ce genre la limite du possible. Il traduit pour le cœur les émotions les plus

insaisissables , il fixe sous un mot les nuances les plus fugitives de la sensibilité humaine.

S'il parle de la peinture , il s'écrie sans l'élan d'un poétique enthousiasme :

Raphaël , Raphaël , viens le premier , dis-moi  
Si les tableaux d'Eden ne sont pas tous de toi !  
O toi qui prodiguas tant d'âme à ta palette ,  
Qu'il ne t'en resta plus pour vivre , jeune athlète !

Raphaël ! la beauté , ce rayon sans mélange  
Qui pour voler vers toi , franchissait Michel Ange ,  
Sur la terre autrefois t'inondait de son jour.  
Les séraphins prenaient tes songes pour séjour ;  
Tes pinceaux transparents , colorés de prières ,  
Donnaient à l'art antique un autre sanctuaire ;  
Ton œil transformateur , plein d'éclairs inconnus  
Voyait éclore un ange en contemplant Vénus.  
Pour toi , comme deux luths aux voix mélodieuses  
La forme et la couleur , ces deux sœurs radieuses ,  
Semblaient n'avoir qu'une âme.....

Tes vierges dans l'Eden se sont donc envolées ,  
Elles par tes pinceaux sur la terre-exilées.

Et ton ciel s'est peuplé des regards de tes filles ,  
Et des chastes amours de tes saintes familles ,  
Les voila , les voilà ! leurs beaux groupes sacrés  
Des modèles divins ne sont plus séparés.

Dans plusieurs endroits , M. Soumet a divinisé la musique. Partout se révèle un profond sentiment de l'Esthétique appliquée aux sons. L'auteur avait à lutter avec une insaisissable Protée ; et pourtant il a su fixer , pour ainsi dire , le vol des notes et enchaîner le son sous un réseau brillant de métaphores. S'il parle d'un concert immense , commémoratif de la mort du Christ et chanté par le ciel tout entier , il l'appelle un :

« Poème de soupirs où les basses funèbres  
En rythmes lents et froids traduisent les ténèbres ;  
Où des trombes d'airain la sombre cavité ,  
Abtîne de tristesse et de sonorité ,

Fait rouler pesamment, dans des nuits nuageuses,  
Les tonnerres plaintifs des gammes orageuses,

.....  
Nous sillonnant le cœur à la même blessure,  
Par le retour sans fin d'une seule mesure;  
Modulant la souffrance et d'effort en effort,  
Donnant la mélodie aux frissons de la mort.

Oui, l'ange voit passer aux feux du tabernacle,  
Dans l'accord transparent le douloureux miracle;  
Voit expirer le Christ dans l'hymne agonisant;  
Chaque note distille une goutte de sang;  
Dans ce drame complet du Dieu qu'on sacrifie  
Le rythme se fait glaive et le son crucifie. »

Ces deux morceaux sont empreints d'un vague sentiment du Beau, joint aux raffinements de l'analyse. L'auteur se désaltère aux sources vulgaires; mais il s'inspire de son breuvage et fait subir aux sensations communes une sorte de *transformation* poétique et mystérieuse. Il agrandit la sphère des sens, il s'ouvre un monde inconnu en dégageant l'élément intellectuel de chaque chose. C'est ce sens intime du poète qui produit l'enthousiasme et l'élévation dans la pensée; le mouvement, la richesse et la nouveauté dans l'expression. Son secret, c'est de sentir mieux et d'une manière plus intense. C'est pour le poète qu'il faut réserver la formule philosophique que *tout nous vient par les sens*. Le nombre, la correction, le bon goût, l'heureux choix des images concourent dans les deux passages cités pour en faire de petits chefs-d'œuvres dans le genre gracieux. La Divine Epopée, poème multiple et varié offre aussi des modèles de vigueur et de poétique énergie. Les deux morceaux suivant qui présentent un sens complet par eux-mêmes, parce que ce sont deux comparaisons qui se lient au reste du poème par un rapport que j'ai pu supprimer sans péril pour l'idée, m'ont paru offrir le double intérêt de la pensée nationale et d'une forme grande, belle, et à peu près irréprochable sous tous les rapports.

....Quand Moscou levant sa torche indépendante,  
Se faisait pour sa mort une chapelle ardente;  
Un *Géant*, qu'ombrageaient cent drapeaux frémissants,  
Dans le cercle embrasé tordait ses bras puissants.  
Il explore en fureur le réseau de murailles  
Où son aigle, surpris dans les brûlantes mailles,  
Interrompait ce vol, dont l'arc universel  
S'appuyant sur Cadix, penchait vers Archangel.

. . . . .  
. . . . .

Que lui sert d'écraser le Russe qui l'assiège!  
Chaque champ de triomphe est un tombeau de neige,  
Et dans ces longues nuits, où se voile son sort,  
Le sommeil, comme à Sparte, est frère de la mort.  
Et la faim, spectre blême, en pleurs dans l'ombre noire,  
Ronge les chevaux morts qu'attelaient la victoire.

. . . . .  
. . . . .

O chute d'un héros, fatidique naufrage!  
L'âme de l'avenir gémit dans cet orage;  
A force d'augmenter son poids de demi-dieu,  
Du char de la victoire il a rompu l'essieu.

. . . . .

Lancé par le destin plus haut que tous les rois,  
Il écrase son trône en tombant du pavois!!!  
Bientôt l'exil, la mort.... immesurable perte!  
Qu'un seul homme de moins rend la gloire déserte!

« Quand la France en travail et croyant grandir l'homme,  
Se déchirait les flancs pour accoucher de Rome,  
Ou venait en champ clos, sous ses drapeaux flottants,  
Jeter son gant de fer au spectre des vieux temps;  
Quand les pouvoirs tombaient, pour laisser la parole  
Monter impératrice au nouveau capitole,  
Et que son sceptre lourd sur les peuples courbés,  
Pesait plus à lui seul que tous les rois tombés;  
Au moderne Froum, quand des voix plébéiennes  
Venaient entrechoquer leurs fureurs citoyennes;  
Quand Septembre de loin montrait ses deux bras nus,  
Mirabeau dominait tous ces dieux parvenus;  
Son souffle d'orateur emportait les couronnes,  
Du poids de la tribune il écrasait les trônes!  
Retentissante encore de son long cri plaintif,  
La Bastille croulait sous son ancien captif.

Lion démuselé, de sa tête arrogante,  
Sa fureur hérissait la crinière éloquente ;  
Sur l'orageux troupeau son ongle s'appuyait.  
La foule palpitait muette.... on le voyait  
Heurtant tous les pouvoirs démolis pierre à pierre,  
Blesser du même bond Louis et Robespierre.  
Masque cyclopéen de ce multiple acteur,  
Sa laideur formidable ajoute à sa hauteur.  
Comme son front rayé de coutures profondes,  
Du soc, de sa parole il labourait deux mondes ;  
Pensif il gravissait, sans nul chemin frayé,  
Des jeunes libertés, le mont si foudroyé !  
Et pour une moisson haute de cent coudées,  
Semait sous leur volcan le grain de ses idées ;  
Et déjà d'une main faite à ces durs travaux,  
De quinze siècles morts déracinant les os,  
Elargissait de l'autre, au bruit de sa victoire,  
L'orbite lucalculée où vient tourner l'histoire.  
La révolution sur son char triomphant,  
Mère soumise encore à ce terrible enfant,  
Pour en faire jaillir un lait puissant comme elle,  
Avec des cris d'amour lui livrait sa mamelle.  
Son œil du siècle en marche illuminait l'élan ;  
Joignant pour les lancer contre un monde croulant,  
Le roc de la colère au dard de l'ironie.  
L'avenir, comme un temple, habitait son génie ;  
Et de ce Dieu tonnant reconnaissant les lois,  
Se suspendait lui-même aux foudres de sa voix.

Dans cet extrait comme dans toutes les allusions politiques du livre, on n'accusera pas M. Soumet de briguer la popularité facile de ces muses qui chantent les deux pieds dans le sang, qui flattent les instincts les plus turbulents, qui exaltent les passions les plus orageuses ; M. Soumet n'est point un de ces courtisans de la foule : il s'écarte toujours de cette civique enflure et produit des effets plus durables avec des procédés plus simples et une pensée aussi généreuse.

Puissent ces extraits gagner quelques lecteurs choisis à M. Soumet ; si nous avons servi par hasard à propager

son œuvre dans le monde littéraire de Caen , nous commencerions à nous acquitter envers lui des jouissances intellectuelles que nous a procurées cette lecture. Nous ne dissimulons pas qu'à côté de véritables beautés , il y a des parties où l'intérêt ne se soutient pas , où l'abus des images amène la confusion , où le retour trop fréquent des appositions produit la monotonie et l'obscurité. Puis l'auteur a voulu prêter aux sciences les plus arides le charme de la poésie ; il a de la versification encyclopédique , de vastes synthèses , des lois générales , des noms même qui sont pour ainsi dire réfractaires à la poésie ; tout y entre de force ou de gré : qu'arrive-t-il ? C'est que , par exemple , certaines esquisses rétrospectives où Idamée déroule rapidement l'histoire de l'humanité , ressemblent à des formules mnémoniques où l'on ne saisit que des noms bizarres et des consonnances exotiques à travers quelques centaines de vers.

Malgré ces taches légères que la critique trouve à reprendre dans une œuvre aussi longue , ce poème vient de se placer , à sa naissance , au premier rang de notre littérature nationale. Il n'a pas attendu comme tant d'autres à la porte du temple , il a entraîné l'opinion , il a séduit la critique ; la sanction du temps peut venir , mais elle ne fera rien pour la gloire de l'auteur.

Adolphe DELANGE.

---

## MARY O'BRIEN.

---

### BALLADE ÉCOTSAISE.

La nuit s'étendait sur les monts , les blanches vapeurs du soir enveloppaient les pics majestueux du Ben Loirlich et descendaient en nuages transparents sur le Loch-Erne dont les eaux paisibles dorment au pied de la montagne.



Les jeunes filles de Muthil-Kirk et de Comries s'étaient égarées sur les bruyères solitaires cherchant l'herbe aux talismans , car cette nuit était la nuit de Noël, la nuit du magique Halloween (1).

Des feux lointains et épars jetaient leurs pâles reflets au flanc des rouges granits de la montagne , et devant ces feux où se consumait l'herbe aux talismans les jeunes filles de Muthil-Kirk et de Comrie interrogeaient l'avenir, car cette nuit était la nuit de Noël, la nuit du magique Halloween.

Seule et bien loin de ses compagnes , Mary O'Brien s'était assise sur les bords du lac, veillant avec anxiété sur les herbes mystérieuses qui brûlaient dans le feu qu'elle venait d'allumer. Elle attendait que l'apparition surnaturelle qui n'a jamais manqué aux blondes filles de l'Ecosse , dans cette nocturne cérémonie , vint enfin lui révéler le sort de son amour (2).

Depuis long-temps , Harry Fergusmoor , son fiancé , avait quitté les monts pour aller combattre , aux champs d'Andalousie et de Castille, les vainqueurs de l'Espagne , et Mary attendait que l'ombre de son bien-aimé vint calmer ses angoisses et lui ordonner de sécher ses pleurs.

Mais , les herbes recueillies avec tant de peines sur les bruyères s'étaient consumées , le feu s'éteignait rapidement , et nulle apparition ne venait révéler à la jeune fille le destin d'Harry Fergusmoor , son fiancé.

Triste , elle songeait à s'éloigner des cendres presque éteintes , son cœur était oppressé par une cruelle incertitude , l'invocation avait manqué son effet ; Harry serait-il infidèle ?...

Tout-à-coup une brise âcre et sifflante passa sur les cendres , et , les emportant vers le lac , réveilla quelques

(1) Nuit de fête pour les esprits.

(2) On a encore recours à d'autres charmes pour provoquer cette apparition.

étincelles qui, rouges et brillantes, tournoyèrent un instant à la surface des eaux.

Et, dans cette haleine froide de la nuit, un bruit lointain se fit entendre. Mary crut distinguer d'étranges échos, répétés par les gorges des monts et semblables aux roulements du tonnerre. Des piétinements de chevaux résonnaient dans la distance, et les sons aigus du Pibroch, se mêlant au cliquetis des claymores, s'approchaient de plus en plus. Mary eut peur, elle voulut fuir, mais les forces lui manquèrent, elle fit quelques pas et tomba évanouie sur le sol glacé.

Alors, passèrent sur la jeune filles d'étranges tableaux de bataille et de carnage; à ces bruits indicibles qui ne cessaient de gronder autour d'elle, se joignit une horrible vision.

Du sein de bosquets embaumés et fleuris s'élançaient des Highlanders en armes poussant le terrible hurrah! des batailles; au cri perçant des fils de la montagne répondaient le bruit du mousquet et le sifflement des balles.

Au milieu de cette scène effrayante, le visage de Fergusmoor menaçant et animé par la fureur du combat, flotta quelques instants devant les yeux fascinés de la jeune fille, puis, un nuage épais se déroula sur le clan écossais, un nuage de poussière et de fumée voila pour un instant la fatale vision.

En ce moment, quelques-unes des compagnes de Mary qui revenaient d'accomplir les rites mystérieux de cette nuit redoutable, la trouvèrent dans ce triste état d'égarément, étendue au bord du lac. Elles voulurent l'emmener avec elles, mais elle résista à leurs prières.

« Ecoutez, écoutez, criait-elle dans son délire, entendez-vous la voix de mon fiancé qui s'élève pour moi au-dessus des cris de mort? voyez-vous mon fiancé victorieux renverser autour de lui ses ennemis sous sa tranchante claymore? il s'élance sur les bataillons vaincus comme l'aigle de nos monts, sur les bandes de ramiers

craintifs..... Et soudain elle s'arrêta , une oppression subite étouffait ses paroles , et des sanglots pouvaient à peine se faire passage dans sa douleur.

C'est qu'en ce moment, la pauvre jeune fille voyait le clan écossais disparaître, abîmé sous les pieds des chevaux. Des sons de trompette infernale vibraient dans l'air , des hommes bardés de fer , des soldats au casque luisant et à la crinière flottante écrasaient sous leurs escadrons les Montagnards qui n'avaient pu soutenir ce terrible choc ; puis du sein de la mêlée un cri perçant vint frapper son oreille et il lui sembla que les sommets du Ben Loirlich et les roseaux de Loch-Erne répétaient sur un mode lugubre : *Talavera, Talavera.*

Mary se réveilla soudain de sa léthargie, elle regarda avec étonnement ses compagnes qui l'entouraient , elle les interrogea , mais pas une n'osa lui répondre la vérité. Mary en s'éveillant avait tout oublié ; la terrible vision était effacée , elle retourna au village avec les filles du Glen et long-temps encore elle attendit Fergusmoor son fiancé , long-temps elle parla de lui , espéra son retour et se plut à conter à ses compagnes ses rêves d'amour et d'avenir.

Mais ses compagnes la plaignaient en silence chaque fois qu'elle prononçait le nom de Harry , car elles se souvenaient de la nuit de Noël , de la nuit du magique Halloween.

Un soir, Mary s'était arrêtée plus long-temps qu'à l'ordinaire sur les rives du lac , elle revenait à sa chaumière en murmurant tout bas le nom de Fergusmoor , puis tout bas encore elle priait pour lui , car une vague inquiétude l'agitait ce soir-là.

En rentrant , elle vit quelques traces de larmes sur le visage de son père , une lettre frappa ses regards , elle voulut la saisir comme si elle eût deviné que cette lettre contenait sa destinée , mais le vieux pâtre arrêta doucement sa fille, et la pressant avec émotion sur son cœur, il

ne put que prononcer ces paroles : Mary, du courage ! mon enfant .... Il est mort à Talavera.

Mary poussa un cri perçant et tomba dans les bras de son père , elle se souvenait alors d'avoir déjà entendu ce mot terrible.

Et chaque année , les blondes filles de l'Ecosse vont brûler pendant la nuit de Noël l'herbe aux talismans , mais elles n'osent passer, ce soir là, sur les bords du Loch-Erne , car une ombre mélancolique erre sur les eaux du lac , et allume sur le bord le feu mystérieux du magique Halloween.

Et pourtant , Mary O'Brien dort dans le cimetière de Comrie.  
Ellen DONALDSON.

---

## Poésie.

---

### VERS INÉDITS DE HUET ,

*Adressés à Madame de MONTESPAN (1).*

A Saint-Xavier je vous invite ,  
Nous faisons sa fête aujourd'hui :  
Venez le prier au plus vite  
Et vous recommander à lui.  
Chaise à bras vous sera gardée ,  
Par moi vous y serez guidée ;  
Je me mettrai derrière vous ,  
Et si j'osais , j'en jure ,  
Sans l'honneur de la prélature ,  
Je me mettrais à vos genoux.

(1) Nous devons à l'obligeance de M. Méritte-Longchamp , l'un de nos bibliophiles distingués , la communication de cette charmante pièce du célèbre évêque d'Avanches.

## FÊTES DU MONDE.

Il m'arrive souvent , quand je vais dans le monde ,  
Chaos noir , rose et blanc que la lumière inonde ,  
Gracieux tourbillon de gaze et de rubans ,  
Mobile amas de fleurs , de bijoux , de turbans ,  
Rendez-vous où l'orgueil , l'intrigue , la richesse ,  
Eclipsent la beauté , surpassent la jeunesse ,  
Où le sourire ment ainsi que le regard ,  
Où la lèvre et la joue ont chacune leur fard ,  
Où l'orchestre lançant ses bruyantes volées ,  
Rend l'art et le génie en œuvres mutilées ,  
Où devenant l'objet de volages amours ,  
La femme , hélas ! se prend aux perfides discours ,  
Il m'arrive souvent pendant la danse folle  
De donner un soupir à tout ce qu'on immole.  
Oh ! la fête a pour moi , bien indulgent pourtant ,  
Quelque chose d'amer , de sombre , d'attristant ;  
Car il me semble entendre au milieu du délire  
Le juge qui condamne et l'ange qui soupire.  
Sur ce parquet tremblant , sonore , où les bouquets  
S'effeuillent au plaisir comme au vent les bosquets ,  
On dirait qu'il n'est plus pour la foule insensée  
Qu'un unique et seul vœu , qu'une même pensée :  
S'étourdir du présent , oublier l'avenir  
Et d'un passé rongeur chasser le souvenir.  
Soucieux , accablé , je crois voir à cette heure  
Fouler les saints débris de tout ce que je pleure.  
Gloire , amour , dévotement , religion , vertu ,  
Sous les pieds , ô mon Dieu ! tout me semble abattu ?  
Tout me semble immolé dans une triste joie ,  
Devant ce lustre d'or dont la gerbe flamboie ,  
Soleil faux qui n'a pas comme l'autre soleil ,  
Un pudique déclin , signal de tout sommeil !

Désordre, vanité, présomption, folie,  
Règnent seuls dans un siècle où le devoir s'oublie.  
L'homme déshérité d'espérance et de foi  
Veut mourir enivré; — le plaisir est sa loi;  
Ou peut-être il a peur comme un enfant qui chante.  
La liqueur qu'il a bue est vive, desséchante.  
Mais le bruit du plaisir peut soudain réveiller  
Un spectre impitoyable en train de sommeiller.  
L'homme entend l'Esprit pur que Dieu mit à sa garde.  
Le blâmer, l'avertir; à peine il le regarde.  
Mais au jour du péril, si le bon ange a fui,  
Contre le spectre alors plus d'espoir, plus d'appui!

Oh ! oui, dansez !... l'Enfer sait d'où lui vient sa proie :  
C'est l'abîme toujours sur lequel on tournoie.  
Le plaisir téméraire, ardent, impétueux,  
Est le dernier adieu des jours tumultueux.  
Un peuple qui finit, un empire qui tombe,  
Une race qui meurt, creusent ainsi leur tombe ;  
Et dans nos jours mauvais, au milieu d'un vain bruit,  
Peut-on rien réparer, lorsque tout se détruit?

Voilà dans quels pensers toujours le bal me plonge.  
A peine est-il fini, comme d'un triste songe  
Je crois enfin sortir, je reprends quelque espoir :  
Ce monde peut un jour retourner au devoir,  
Mais pour le garantir d'un terrible naufrage  
Il faut lui faire entendre une voix forte et sage.  
Oh ! que l'homme bientôt semblable au flot calmé,  
Dompte les passions dont il est animé !  
S'il n'a pas oublié qu'au temps de sa croyance  
Il fit avec Dieu même une sainte alliance,  
Retournant à la source où ses mains ont puisé,  
Qu'il prépare un bonheur jadis prophétisé !  
Mais jusqu'au jour paisible où la famille humaine

Verra briller aux cieux une aurore sereine ,  
Trêve , trêve au plaisir qui long-temps l'égara :  
David pourra danser quand l'arche reviendra.

Alph. LE FLAGUAIS.

---

A MARTINEZ DE LA ROSA ,

ET A MON AMI DON MANUEL D'A\*\*\*.

La vertu , nous dit-on , ne vous conduit à rien ,  
Ce n'est que duperie et que stérile bien ;  
Mais , frères , dites-moi , quand on a pour maîtresse  
Une femme divine , ah ! que fait sa richesse ?  
Y pense-t-on jamais ? N'est-ce pas faire affront  
A la sévérité de son sublime front ?  
Martinez , tu le sais , ô toi ! que cette belle ,  
Que la vertu vaut bien qu'on l'aime un peu pour elle ;  
Et qu'elle a dans son sein de merveilleux trésors  
Que n'atteindra jamais l'avare et ses efforts.  
Ah ! lorsqu'après quinze ans d'exil et de souffrance ,  
Chez ton ami d'A\*\*\*. tu t'en revins en France ,  
Tu n'apportais , hélas ! banni , que ton malheur ,  
Ton antique génie et ton généreux cœur.  
Un mois après , avec la vertu , ta compagne ,  
Au milieu des cortez tu gouvernais l'Espagne.

ANTONI DESCHAMPS

## LETTRE

SUR LE THÉÂTRE DE CAEN.

Madame ,

Vous me demandez une causerie sur la réouverture de notre salle de spectacle. Savez-vous que je tremble de m'aventurer encore sur ce petit océan qui s'appelle le théâtre, océan fécond en tempêtes et en naufrages, où le feuilletonniste a beau louvoyer avec précaution, il est exposé néanmoins à toucher à tout moment sur un archipel d'amours-propres plus ou moins à fleur d'eau. Quand on a vingt ans, que l'on possède à fond son Gymnase et sa Porte St.-Martin et qu'on tourne la phrase dans un certain style, oh ! c'est alors que la vanité est agréablement chatouillée, lorsqu'on peut se dire : « l'exécuteur des hautes-œuvres de nos grands auteurs dramatiques, c'est moi ! Celui qui imprime dans le premier journal du département tout ce qu'on y lit de spirituel, c'est.... eh ! pourquoi hésiter ? oui, c'est moi ! » Mais quand nos vingt ans sont déjà loin et qu'on a le malheur de ne chercher l'esprit, l'intelligence, le sentiment, ni dans le pied mignon d'une actrice, ni dans ses mains effilées, ni dans ses œillades friponnes ; quand on a le malheur (car c'en est peut-être un !) de soulever l'art plastique pour tenter de découvrir l'art véritable, oui, Madame, la critique devient un rude métier.—Dès qu'une faculté d'appréciation plus délicate a modifié le jugement despotique des sens, on est moins exposé aux accès de l'enthousiasme, mais, par contre-coup, on est bien près de tourner au pessimisme. Cette faculté de juger, que l'âge mûr nous octroie, ne nous en enorgueillissons cependant pas outre mesure ; car si, chez quelques-uns, elle a acquis de la limpidité, en se dépouillant des idolâtries juvéniles, chez le plus grand nombre, c'est bien plutôt l'atonie de l'esprit. Voilà pourquoi les froids arrêts didactiques des lourds penseurs ne prévaudront jamais sur l'enthousiasme irréfléchi du sentiment. — Je me souviens que vous m'avez dit, dans l'une de nos dernières discussions littéraires : « Je crois qu'un critique ne doit être ni écolier, ni professeur. » J'ai trouvé tant de justesse dans vos paroles, qu'elles m'ont servi de texte à la longue amplification que vous venez de me pardonner.

Mais pourquoi ces divagations métaphysiques sur l'art à propos de notre théâtre ? Vous voulez que je vous parle de nos acteurs, et j'ai une presque irrésistible envie de vous parler de toute autre



chose ; de tout ce qui n'est déjà plus et que nous avons admiré , adoré ; de ce qui nous a profondément émus, du *grand Trajédien* et de la *grande Comédienne*.

Sans être trop sévère pour le présent , vous réservez , Madame, votre exaltation pour vos souvenirs, et vous n'avez pas tort. Pour ma part , je commence à croire que si les dieux et les rois s'en vont , les acteurs s'en vont avec eux. C'est , du reste , partir en assez bonne compagnie.

Vous ne m'écoutez plus ; vous avez raison. J'admets avec vous que j'ai beaucoup parlé sans avoir rien dit..... de nos acteurs. Je vous obéis enfin. J'ai fort heureusement sous les yeux le tableau de la nouvelle troupe , et je vais en détacher les noms les plus saillants.

M. *Edouard Haquette* , le directeur , ne figure que dans la série de l'administration , mais je prends la liberté de lui donner la première place dans la série des emplois ; c'est un droit de conquête que nul ne lui contestera.

A part quelques légères observations critiques que vous m'avez faites quelquefois sur le genre de talent de M. *Haquette* , et que je me réserve de discuter avec vous un peu plus tard , vous m'avez souvent parlé de cet artiste en termes les plus flatteurs ; vous m'avez vanté surtout son héroïsme. En effet , c'est de l'héroïsme aujourd'hui d'être directeur de spectacle en province , lorsqu'on est capable de tenir dignement et avec profit un emploi sur une scène de la capitale. Que voulez-vous ? par le temps qui court , où tout a une tendance au bouleversement , on ne doit pas s'étonner qu'au lieu de recevoir une subvention , ce soit un directeur qui subventionne le public de son talent et de son pécule. Un âge d'or est peut-être sur le point d'éclorre , où nous aurons un gouvernement qui nous paiera ses impôts.

Je suis forcé de glisser rapidement sur huit ou dix nouveaux noms d'acteurs que j'aperçois , ne voulant pas suivre les errements traditionnels de Messieurs les critiques de haut lieu ; juger sans avoir entendu. Je vous dirai seulement , Madame , que le physique du *Jeune premier* , peu en harmonie avec son emploi , rendra peut-être incertaine son admission , bien que cet acteur m'ait semblé avoir de la facilité et du naturel.—Le *Premier comique* économise sans doute ses moyens pour produire de l'effet lors de ses débuts , car il ne m'a pas encore déridé. Cet acteur , dont je suis loin de vouloir préjuger le mérite , a d'ailleurs deux cordes à son arc : il peint , m'a-t-on dit , le décors avec un vrai talent.

Je ne vous dirai rien d'*Aymar* que vous connaissez : cet excellent acteur , le benoni du public , à justes titres , nous a rapporté

sa naïveté charmante et son adorable bêtise ; en comique de bon goût , il cotoie la trivialité sans jamais y patauger.

M. Léon , le troisième amoureux , a chanté dans les entr'actes des romances et des chansonnettes. Ce jeune acteur possède un timbre de voix délicieux et paraît être musicien. Ce sera un fort agréable chanteur , quand il sera arrivé à dramatiser son chant , car il échoue dans les couplets qui exigent du relief ou l'accent de la passion.

Si je faisais des articles spectacle, ce dont Dieu me garde ! je me permettrais de donner le même avis à M<sup>me</sup>. Théodore qui du reste a été accueillie au mieux. Cette actrice a fait depuis un an de notables progrès : elle travaille avec zèle , et ses rôles sont tous sus irrécusablement. — Je vous écris , le grand dimanche de la foire , après le spectacle , et j'entends bourdonner à mes oreilles les bravos unanimes que M<sup>me</sup>. Théodore a recueillis dans le rôle de *Marie de la Grâce de Dieu*. Si je connaissais M<sup>me</sup>. Théodore , je l'engagerais tout bas à ne point dire toutes ses phrases sur le ton de l'élégie ; avec un peu d'étude , ce *chantonnement* monotone disparaîtrait , et comme M<sup>me</sup>. Théodore étudie avec zèle et conscience , on applaudirait bientôt son jeu autant que sa jolie voix.

M<sup>lle</sup>. Isoline , la soubrette , nous est revenue. — Qu'en dit-on ? Eh bien , Madame , les uns disent *oui* , les autres disent *non*. Je devine lequel vous diriez ; je vous laisse deviner celui que je dis. Mais , vous et moi , nous ne sommes pas le public et , après tout , ce n'est pas notre faute à nous si , plus on nous souligne une équivoque grossière , moins nous la comprenons. — Ah ! M<sup>lle</sup>. Déjazet , vous avez un bien grand talent , mais vous ne savez peut-être pas que vous avez fait des élèves encore plus fortes que vous.

Il se fait tard , Madame , et ma lampe pâlit , et je m'aperçois que le babillage dont j'ai abusé au commencement de cette lettre est cause qu'il ne me reste plus que quelques lignes pour vous dire que M<sup>me</sup>. Sircourt , notre duègne , a été fêtée à sa rentrée , d'une façon tout exceptionnelle ; c'est que depuis quelques années déjà , cette dame a acquis par sa constante application à lui plaire , des titres réels à la prédilection du public. — M<sup>me</sup>. Aymar , la seconde amoureuse , a reçu également le plus favorable accueil. Elle joue avec finesse et intelligence. Dans une seconde lettre je vous parlerai de M<sup>me</sup>. Renard qui remplace M<sup>me</sup>. Martial. Cette actrice est fort jolie , sa physionomie remplie d'expression et la manière dont elle a joué le rôle de la *Marquise de Prétentaille* , me font augurer que j'aurai à vous rendre compte d'un succès complet. Je voudrais être aussi rassuré sur celui de mes lettres.

AUG. LE FLAGUAIS.

## BULLETIN.

*Foire de Caen.* En novembre 1470, Louis XI fit expédier des lettres-patentes pour l'érection de deux foires franches à Caen, l'une se tenait le mercredi d'après la Pentecôte, l'autre le mercredi d'après la Notre-Dame de septembre. Chacune durait quinze jours. Ces foires se tenaient dans la rue des Quais et dans les rues adjacentes. En 1477, Louis XI les transféra à Rouen, sur la demande des habitants de cette dernière ville, jaloux de la prospérité de ces foires.

Henri IV rétablit une foire franche en 1594; elle durait pendant les quinze premiers jours de juillet. Les bourgeois de Falaise s'étant plaints du préjudice que la foire de Gulbray en éprouvait, cette foire fut fixée à la première semaine du carême, mais une autre foire ayant encore lieu à Rouen à peu près dans le même temps, la nôtre fut transférée, en 1599, au lendemain du dimanche de Quasimodo, puis enfin, en 1601, au second lundi d'après la fête. Le 16 septembre 1595, on acheta des pères Jacobins pour 233 écus et un tiers, de rente, partie du terrain de la cerce pour y tenir la foire, et quelques années après on y bâtit, par adjudication, les loges qui existent encore aujourd'hui sur ce même emplacement.

— Parmi les artistes dont les tableaux figurent au Louvre nous avons à citer M<sup>lle</sup>. Célestine Faucon et M. Lottier qui appartiennent à notre ville. Si le talent de M<sup>lle</sup>. Faucon n'a pas faibli, on peut dire que celui de M. Lottier a grandi d'une manière sensible. Les tableaux de cet artiste ont un cachet particulier qui leur assigne déjà une belle place parmi les ouvrages de peinture de notre époque.

M. Lottier a visité l'Orient, et l'éclat de cette terre riche et brillante a été heureusement reproduit dans sa *vue de Constantinople* ainsi que dans son *coucher du soleil*.

Sa *vue de la rade de Toulon*, ses *barques génoises* et sa *plage de la Méditerranée* promettent à l'école Française un nouveau peintre de marine.

— C'est à la fin de mai que doit avoir lieu à l'Académie française la réception de Victor Hugo.

— M. Alfred Guillard vient d'être nommé conservateur du Musée de peinture de la ville de Caen. Nous ne pouvons que féliciter l'administration du choix qu'elle a fait de cette artiste dont le talent est depuis long-temps apprécié.

— M. de Caumont conçu, il y a long-temps, le projet de mnémoriser les grands événements de notre histoire normande, au moyen de colonnes commémoratives portant des inscriptions.

Déjà plusieurs colonnes ont été placées ; d'autres sont préparées depuis long-temps. Une de ces colonnes sera plantée prochainement sur la butte de Dives , près du port où fut équipée une partie de la flotte qui fit voile pour la conquête de l'Angleterre en 1066. Une autre sera élevée sur la chaussée de Varaville , en mémoire de la victoire remportée par le duc Guillaume sur l'armée du roi de France qui avait fait une incursion dans nos campagnes.

Ces jours derniers , M. de Caumont a consacré par un monument semblable le souvenir de l'importante bataille, livrée en 1047, par le duc Guillaume aux seigneurs qui avaient juré sa perte et soulevé contre lui le Cotentin et le Bessin.

Nous voulons parler de la bataille du *Val-ès-Dunes*.

L'emplacement que M. de Caumont a choisi à Vimont pour cette colonne, offre l'avantage d'être, en même temps, en vue du gué Berenger , par où passa l'armée du duc ; en vue d'Aïran , par où vint celle du roi de France au secours de Guillaume , en vue de Valmerai où le roi de France entendit la messe et en vue de la campagne de Billy où s'engagea la bataille. Ces différents points se trouvent à peu près à 1 1/2 lieue de l'emplacement où le monument est élevé.

La colonne a 22 pouces de diamètre , 7 pieds de hauteur ; elle repose sur un socle de 30 pouces , lequel est assis sur un dallage élevé de 3 pouces au-dessus du sol : elle est placée tout près de la route royale dans un terrain acheté par M. de Caumont , et planté d'arbres verts : elle porte les inscriptions suivantes :

#### AU SOUVENIR DE LA BATAILLE DU VAL-ÈS-DUNES.

PRÈS D'ICI, VERS LE SUD-OUEST, AU LIEU DIT LE *VAL-ÈS-DUNES*, FUT LIVRÉE LA BATAILLE GAGNÉE PAR LE DUC GUILLAUME SUR LES BARONS NORMANDS RÉ-VOLTÉS CONTRE LUI, LE 10 AOUT 1047.

LE DUC PASSA LA MUANCE AU GUÉ BERENGER, PRÈS D'ARGENCES, OPÉRA SA JONCTION A VALMERAY AVEC SON ALLIÉ HENRY I<sup>er</sup>. , ROI DE FRANCE, ET DE CONCERT AVEC LUI ATTAQUA LES INSURGÉS DANS LA PLAINE DU VAL-ÈS-DUNES : CEUX-CI FURENT DÉFAITS APRÈS AVOIR SOUTENU PENDANT QUELQUE TEMPS AVEC COURAGE L'ATTAQUE DES DEUX ARMÉES, ET PRIRENT LA FUITE DANS LE PLUS GRAND DÉSORDRE.

— M<sup>me</sup>. la comtesse E... d'Hautefeuille a fait paraître une petite brochure que nous recommandons à nos lecteurs. Sous ce titre *Mélaneolie*, l'auteur a écrit une narration touchante et animée. Les détails heureux et les idées de saine morale dont cet opuscule est rempli, en font une lecture très-attachante et laissent dans

l'âme une religieuse impression. Le produit de la vente est destiné à secourir une jeune orpheline incapable de subvenir à ses besoins.

— Encouragé par les nombreux succès déjà obtenus, M. Thévenot va publier incessamment un poème en douze chants sur Napoléon. L'auteur a su faire habilement entrer dans sa nouvelle œuvre les morceaux brillants qu'il avait déjà publiés sur le même sujet.

— M. Marie Du Mesnil, dont nous avons donné quelques vers dans notre dernier numéro, vient de publier une nouvelle *Neustrienne* sous ce titre : *Aux Français. — La Liberté, la Paix, Napoléon.*

Ces vers sont pleins de belles pensées exprimées avec une vigueur qui révèle un talent fort distingué.

— Nous avons annoncé dans notre dernier numéro que le docteur Lecœur se proposait de faire l'opération du bégaiement. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer aujourd'hui que cette opération a été suivie d'un plein succès.

— M. J.-F. Destigny (de Caen) publie en ce moment à Paris une Revue poétique du salon de 1841.

Avant d'entreprendre une telle Revue des ouvrages de peinture, sculpture et gravure admis à l'exposition, l'auteur ne s'est dissimulé ni les écueils qui l'attendent, ni l'étendue du travail; mais, fort de son indépendance et confiant dans la fécondité de sa verve, il a voulu essayer de rendre par la poésie les inspirations et les grands effets de la peinture. Une telle œuvre d'un auteur déjà bien connu ne peut manquer de trouver de nombreux lecteurs. Voir aux annonces.

— *L'amour impossible*, chronique parisienne, par M. Jules Barbey d'Aurevilly, vient d'être édité à Paris, par Delanchy.

Les personnes qui ont connu l'auteur n'ont pas oublié combien on doit attendre de son esprit original jusqu'à l'étrangeté, hardi jusqu'à la témérité. Nous pouvons affirmer que l'œuvre de M. Jules Barbey sera classée parmi les créations les plus neuves de la littérature moderne.

— Nous avons sous les yeux la 76<sup>e</sup>. livraison de la *Revue du Lyonnais* qui est arrivée à sa 7<sup>e</sup>. année. Elle contient deux pièces de vers : l'une, sous le titre de *Deux âmes* par M. Eugène Faure, est peut-être un peu longue, mais assez harmonieusement versifiée; l'autre adressée à *des proscrits* ne manque ni de couleur ni d'énergie. Toutefois nous trouvons trop hardies les deux rimes suivantes :

Que des mines du Nord, oisives désormais,  
Des voix arriveront chantant l'air du *Trois-Mai*.

Les observations sur une antique inscription chrétienne qui mentionne une école pour les lecteurs de l'église de Lyon, par M. l'abbé H. Greppo, sont d'un haut intérêt pour les archéologues qui ne se bornent pas à n'étudier que l'église et le château de la petite ville où ils sont nés. L'article de M<sup>lle</sup>. Jane Dubuisson sur Palma est plein de charme et de vérité. M. Colombet, dont le nom a franchi le Lyonnais depuis long-temps, a payé aussi son tribut en donnant une étude sur les historiens de sa province. Son jugement sur M. Passeron nous paraît sage et impartial. On lira aussi avec intérêt le discours de M. Demogeot sur les origines de la *poésie italienne* et l'article de M. Bouillier sur le cours de M. Victor Considérant, disciple de Fourier et rédacteur principal de la *Phalange*.

Le succès de la Revue du Lyonnais est assuré depuis long-temps. Cette publication prouve que les travaux consciencieux entrepris loin de la capitale, peuvent encore vaincre les dédaîns ou l'indifférence d'un public trop long-temps exclusif admirateur de la Presse Parisienne.

On souscrit à Lyon, chez L. Boitel, directeur-gérant, quai St.-Antoine, 36. Il paraît douze N<sup>os</sup>. par an. Prix de chaque livraison : 2 fr.

— Notre collaborateur M. Walns-Desfontaines, poète, connu par ses nombreux succès académiques, vient de publier un nouveau morceau de poésie sur l'*inauguration du buste de Marmontel, à Bort, sa ville natale*. On trouve dans cette pièce une harmonieuse facilité, et une franchise d'expression remarquable.

— Depuis un an la Bibliothèque de la ville de Caen a reçu un certain nombre de visiteurs célèbres dans les sciences et la littérature. M. le baron *Thénard*, l'illustre chimiste; M. *Renouard*, conseiller à la Cour de cassation, et auteur de plusieurs bons ouvrages de législation; M. *Ravaisson*, inspecteur des bibliothèques de France; M. *Rayer*, médecin du roi, à qui nous devons le beau travail sur les maladies des reins; M. *De La Renaudière*, une des sommités de la science géographique et l'un de nos bibliophiles distingués. Nous devons rappeler également M. *Stapleton*, membre de la Société des antiquaires de Londres, et M. *Beithmann*, membre de la Société historique de l'Allemagne qui y sont venus, le premier pour offrir un ouvrage de l'un de ses compatriotes, l'autre chargé de recueillir dans les diverses bibliothèques de France des documents pour la collection des historiens d'Allemagne.

— Une Romance avec la musique paraîtra dans la 3<sup>e</sup>. livraison.  
G. F.

## ANNONCES.

Une page sera consacrée aux annonces, prix 25 c. la ligne.

*Librairie française et étrangère*, au prix de Paris, pont Saint-Pierre, 7. E. RUPALLEY, successeur de Léonce HAULARD.

En lecture au mois ou au volume : Romans français et anglais ; Revues périodiques ; Journaux de Paris et de Caen.

En vente : Ouvrages de luxe, publications illustrées, livres pour les enfants ; Ouvrages de droit, de littérature et de sciences ; Abonnements aux Journaux, Revues, Publications par livraison, etc.

— *Mélancolie*, par M<sup>me</sup>. la comtesse d'Hautefeuille, se trouve chez Avonde, libraire, rue Saint-Jean ; prix, 50 c.

— *Revue poétique du salon de 1841*, par J.-F. Destigny. 28 feuilles grand in-4° formant 14 livraisons, et enrichi de 28 dessins, exécutés avec le plus grand soin, tant sur pierre que sur acier, sera imprimé en caractères neufs. Chaque livraison préservée par une couverture élégante, renfermera deux beaux dessins et environ 350 vers. La première livraison a paru lors de l'ouverture du Salon, et les suivantes continuent à paraître tous les jeudis.

20 fr. pour Paris. — 1 fr. 50 c. la livraison. — Par la poste, 23 fr. — 1 fr. 70 c. la livraison.

On souscrit au Bureau central, rue de la Harpe, 64, à Paris ; et chez E. Rupalley, pont Saint-Pierre, 7, à Caen.

— *Hygie*, gazette de santé, bulletin médical, industriel et d'économie domestique ; Mélanges scientifiques et littéraires ; Revue des théâtres et modes. Ce journal paraît le 5, le 15 et le 25 de chaque mois.

Bureau : rue des Petits-Pères, à Paris. Prix, 10 fr. par an, 5 fr. pour 6 mois.

— La Fête de la Conception Notre-Dame dite la fête aux Normands, poème de Wace, trouvère anglo Normand, publié par MM. G. Mancel et Trébutien, paraîtra vers le mois de juillet prochain.

G. F. directeur.

---

## BIOGRAPHIE.

---

### L'ABBÉ DE LA RUE.

---

Un antiquaire anglais qui visitait la Normandie, il y a une dizaine d'années, étant venu à Caen, n'eut rien de plus pressé que de demander au premier passant qu'il rencontra la demeure de l'abbé De La Rue, et il s'étonna que tout le monde ne connut pas l'illustre savant dans la ville qu'il habitait. Pour lui, étranger, voyageant à la recherche de toutes les choses qu'il savait grandes et célèbres, l'abbé De La Rue était ce qu'il y avait de plus remarquable dans notre province, et qu'il admirait à l'égal des monuments des anciens âges. Il y a, en effet, des hommes, artisans laborieux de quelque œuvre grave et sérieuse, dont la renommée s'étend au-dehors et jette un lointain éclat avant d'être acceptée et reconnue par leurs compatriotes. Ils ressemblent à nos cathédrales Normandes dont l'effet imposant et l'harmonieux ensemble ne peuvent être appréciés qu'à distance. M. De La Rue fut un de ces hommes. Il était plus célèbre en Angleterre qu'en France, dans le reste de la France que dans sa ville natale, et, depuis qu'il est mort, sa réputation n'a fait que s'élever et grandir. L'impérissable monument qui fonde sa gloire a été, pour ainsi dire, son testament. C'est d'une main que la mort allait bientôt glacer qu'il achevait les pages de sa grande *Histoire des Trouvères*, et, bien différent en cela des fiévreuses et hâtives intelligences de notre siècle qui veulent, d'un premier jet, créer leur chef-d'œuvre, il attendit à quatre-vingt trois ans pour dire le dernier mot de ses recherches. L'abbé De La Rue fut immensément savant, savant à la manière des Huet et des Bochart ;



mais il ne se borna pas à mettre au service d'une érudition, souvent plus respectable qu'utile, ses rares facultés et ses grandes connaissances. Il eut le bonheur, ou plutôt le mérite, de retrouver toute une littérature perdue, de remettre en lumière tout le travail de l'esprit humain pendant plusieurs siècles. C'est là ce qui fera vivre son nom ; c'est là ce qui le placera bien haut parmi les historiens qui, racontant la civilisation passée, nous donnent des conseils pour la civilisation future.

A la fin du XVIII<sup>e</sup>. siècle, chacun partageait les idées de La Harpe sur la littérature française et ses origines. Il était bien convenu que toute poésie, tout développement intellectuel datait de François I<sup>er</sup>. , de l'ère de la *renaissance*, comme on l'appelait. Tout ce qui avait précédé cette bienheureuse restauration de l'art classique était regardé comme une suite d'essais barbares, capables tout au plus de fournir à Voltaire de spirituelles plaisanteries sur le mauvais goût et l'ignorance des *Welches*, nos ancêtres. Les monuments du moyen âge étaient peu étudiés parce qu'on les enveloppait dans un mépris systématique ; la plupart étaient complètement inconnus. L'abbé De La Rue lui-même, dans des recherches que le besoin de son cours d'histoire au collège du Bois lui avait fait entreprendre, ne faisait pas remonter le mouvement littéraire plus haut que le XVI<sup>e</sup>. siècle. Cependant, dès cette époque, ses goûts de savant et d'antiquaire, le portaient à lire ce qu'on possédait alors de *fabliaux* et de *mystères* du moyen âge ; et il serait curieux de connaître par quelles transitions cet esprit, d'abord sévèrement classique, en vint à s'occuper d'une étude qu'il devait bientôt restaurer et asseoir sur de nouvelles bases.

La bienveillance des antiquaires anglais l'accueillit sur la terre étrangère où la proscription venait de le jeter. Les trésors archéologiques de la Tour de Londres lui furent ouverts. Il en profita pour compléter ses *Essais his-*

*toriques sur la ville de Caen* qu'il avait déjà commencés dans sa patrie. Il se mit à compulsuer, à fouiller les archives; il cherchait des chartes et de vieux titres, il trouva « cette masse énorme de *poèmes Français du moyen âge*, « monuments inconnus de cette ancienne littérature, « pour laquelle il s'était d'avance épris d'un goût si vif! » C'était un nouveau monde qui lui était révélé, et qu'il allait à son tour révéler à l'Europe savante.

L'abbé De La Rue publia d'abord sa découverte en Angleterre. Il montra que l'esprit humain ne sommeille jamais entièrement pour se réveiller tout-à-coup et enfanter une littérature. La langue française, qui était aussi celle des Normands vainqueurs de l'Angleterre, n'avait cessé de produire, pendant plusieurs siècles, un grand nombre de poèmes dont on ne soupçonnait plus l'existence, et qui, cependant, aux jours de leur apparition, avaient été regardés comme des chefs-d'œuvre. Ces poèmes, vivante image de la civilisation de ce temps-là, jettent une grande lumière sur les idées, les mœurs, les croyances du moyen-âge; l'histoire littéraire est toujours le souffle qui anime l'histoire politique et lui donne la vie. Ils révèlent une richesse d'imagination, une fertilité de ressources, une science de rythme qui vengent les siècles où ils furent produits des orgueilleux dédains des modernes, et suffiraient pour les absoudre du reproche de barbarie, si jamais une époque avait besoin d'apologie, et ne trouvait pas toujours en elle sa raison d'être, et de quoi légitimer ce qu'elle fut. La découverte de l'abbé De La Rue recula de bien des années la prétendue renaissance des lettres, ou plutôt elle prouva que tout se tient et s'enchaîne dans la vie de l'humanité, qu'une littérature est toujours fille de celle qui l'a précédée, et qu'enfin, lorsqu'on veut retracer quelques phases de l'histoire d'un peuple, on est involontairement ramené de degrés en degrés jusqu'à son berceau,

Revenu de l'exil, l'abbé De La Rue continua et compléta ses recherches, dont le résultat, encore imparfaitement connu en France, était déjà célèbre à l'étranger. Il voyait ce qu'on appelait alors les savants et les hommes lettrés, émettre les opinions les plus étranges, propager les erreurs les plus bizarres sur les *Troubadours* et les *Trouvères*, qu'on s'obstinait à confondre; le malin antiquaire se contentait de sourire. « J'aime mieux, disait-il, leur laisser dire des sottises et les relever après. » Cependant Chénier, l'auteur de Timoléon et de Charles IX, se méprit si fort et afficha tant de prétentions, que l'abbé De La Rue n'y tint pas; il prit la plume, et, mettant au service de sa science une causticité toute normande, il montra les bévues du poète législateur, et prouva que lui seul connaissait quelque chose sur la matière. C'en fut assez pour donner l'éveil; on devina tout le trésor que possédait l'abbé De La Rue; on le pressa de publier ses précieuses recherches; on lui accorda de la réputation presque sur parole, et il fut peut-être le seul savant qui jouit de la gloire de son ouvrage avant de l'avoir mis au jour.

Comme je l'ai dit, ce ne fut que bien tard, en 1834, que parut l'histoire des Trouvères, un an avant la mort de l'auteur. C'est une œuvre qui servira de texte aux commentateurs. Tout fut dit, et dit pour la première fois. L'inventeur avait en même temps perfectionné, et celui qui était paru le premier dans la lice, n'avait presque laissé rien à faire aux successeurs qui devaient l'y suivre.

Il n'entre pas dans mon plan, et il serait au-dessus de mes forces, de donner une idée, même sommaire, de ce grand ouvrage. D'autres l'ont fait, et avec bonheur. J'ai voulu seulement rappeler une des plus grandes découvertes littéraires de nos jours. L'histoire des Idées est plus importante que celle des Faits. Elle retrace les seules réalités existantes, dont les événements extérieurs ne sont que

l'image et la traduction grossière. Elle montre les Causes ; elle apprend à connaître les véritables Forces motrices de l'humanité.

J'aime mieux dire quelques mots sur la vie intime de notre célèbre compatriote ; et ici encore , comme plus haut , je devrai presque tout à une excellente notice sur l'abbé De La Rue que vient de publier son ancien ami , M. le professeur F. Vaultier (1). Chacun connaît le talent plein de correction et d'élégance de cet écrivain , qui , lui-même , en louant un savant et un littérateur , semble nous donner des leçons et nous fournir des matériaux pour le monument que nous élèverons , le plus tard possible , à sa mémoire.

« L'abbé De La Rue était d'une stature moyenne. Sa constitution était bonne. Il avait le crâne bien développé surtout dans la région frontale. Sa poitrine était large et bien conformée. La prédominance sanguine se faisait remarquer dans son tempérament. L'expression de son visage indiquait de la finesse et de la pénétration. Ses yeux , habituellement couverts par la paupière supérieure , ajoutaient encore à cette expression. Ils étaient vifs et brillants , même à un âge où ils se ternissent communément. Son sourire avait quelque chose d'ironique.

« L'abbé De La Rue était doué d'une mémoire prodigieuse. Il en avait donné des preuves dès sa plus tendre jeunesse. Il avait encore accru cette faculté précieuse par ses études et ses recherches. Il parlait peu. Son langage était simple , peu châtié , mais original. Il affectait souvent de se servir de locutions *bas-normandes*. Il maniait fort bien l'épigramme , à laquelle il donnait plus de piquant , en l'accompagnant d'un sourire malin..... »

(1) Les passages guillemetés dans cet article sont textuellement empruntés à la notice de M. Vaultier. — V. aux Annonces.

On sent vivement la justesse de quelques-unes de ces remarques dues au docteur Trouvé, en contemplant le beau portrait gravé par Hopwood qui accompagne la notice de M. Vaultier. La tête de l'abbé De La Rue est une de celles qu'on ne devait pas oublier facilement. Grave et spirituelle à la fois, elle présente l'alliance de l'énergie et de la méditation. Il semble que ces types-là soient un peu effacés de nos jours. Cette noble et intelligente figure me fait songer à celle de l'excellent abbé Ph\*\*\*\*\*, contemporain de M. De La Rue, mais qui vit encore pour le bonheur de ses amis. J'ai à féliciter M. Mancel d'avoir procuré à la ville de Caen un aussi remarquable portrait. C'est dignement comprendre l'art; c'est se montrer véritablement généreux envers le public qui devra lui en tenir compte et lui en savoir gré.

Un ouvrier tisserand et une marchande de fruits qui tenait son échoppe dans la paroisse Saint-Sauveur, furent les parents de M. De La Rue (1). Ainsi l'homme qui devait s'occuper de l'histoire des temps féodaux, et retrouver les titres oubliés de plus d'une famille conquérante d'Angleterre, sortait des dernières classes de la société. Etrange contraste, mais qui cependant semblait le résultat d'une loi, tant il s'est répété de fois à toutes les époques. Les chefs des démocraties naissantes ont été le plus souvent des nobles de grande race, et presque toutes les aristocraties ont confié leur drapeau à des plébéiens. De Maury et de Mirabeau, l'un était né dans une boutique d'artisan, l'autre dans un palais blasonné; et de nos jours, en tête de ceux qui voulaient restaurer les vieilles institutions, nous avons vu l'avocat Ravez et Corbière, le fils d'un paysan. L'abbé De La Rue était donc ainsi pauvre et obscur. Alors la destinée des hommes de cœur et de talent, sans appui et sans fortune, se

(1) M. De La Rue est né le 7 septembre 1751.

faisait par l'église ; le jeune Gervais De La Rue prit la soutane après avoir terminé de bonnes études. Il avait eu le bonheur de rencontrer , au seuil de sa carrière , pour le protéger , un homme dont l'ancienne Université a conservé le nom. C'était le principal du collège du Bois , « le bon vieux chanoine Irlandais, Mac-Parlan , » dont j'ai plus d'une fois , au coin du feu , entendu raconter les saillies originales et les actions généreuses , par un de ses anciens élèves. M De La Rue avait trop d'activité dans l'esprit pour se contenter des paisibles fonctions du ministère ; il se fit professeur en attendant qu'il devint un savant du premier ordre , et bientôt , il fut élu doyen de la faculté des *arts* , comme on appelait alors les belles-lettres. Dans quelques notes qu'il a lui-même écrites en tête d'un de ses ouvrages, il nous apprend qu'il fut nommé membre de l'académie de Caen, et que ce fut le lieutenant-général du bailliage , M. Duperré-Delisle , qui répondit à son discours de réception.

La révolution arriva , et força les savants d'être avant tout des citoyens. Il fallut que chacun se prononçât ; M. De La Rue sacrifia sa position à sa conscience, et préféra l'exil à un serment qu'il regardait comme impie. Mais avant ces jours de proscription , il avait contracté une amitié célèbre qui devait durer jusqu'à sa mort ; je veux parler de M. de Mathan. Cette liaison influa sur toute sa vie ; « elle contribua jusqu'à un certain point à le confirmer » dans les goûts de recherches d'antiquités locales , en « l'introduisant ainsi intimement au sein d'une famille » historique , dont le nom se rattache aux souvenirs de « la conquête , et qui a droit de s'en vanter , puisque » depuis lors , elle n'en a pas laissé obscurcir l'éclat. »

L'exil fut pour M. De La Rue la source de la célébrité, j'ajouterais du bonheur , si la gloire pouvait quelquefois le donner. C'est là qu'il trouva un autre de nos compatriotes , M. Moysant , ancien bibliothécaire de notre

Université, qui, passé en Angleterre pour continuer des recherches savantes, fut porté sur la liste des émigrés sans le savoir. Mais les protections ne manquèrent pas à ces deux hommes. M. Moysant voulait publier les chartes des anciens monastères Normands « et créer un *Monasticon Neustriacum*, sur le modèle du *Monasticon Anglicanum* de Dodsworth et de Dudgale (1). » Ce fut le rêve de sa vie, et il échoua. M. De La Rue fut plus heureux, et mettant à profit les amitiés illustres de son savant collègue, il se procura toutes les facilités nécessaires à ses investigations.

Lorsque, bien ou mal, Bonaparte eut arrêté la Révolution, l'abbé De La Rue revint en France ; mais son Université, sa Faculté des arts, dont il avait été le dernier doyen, tout cela n'existait plus, tout cela était mort et pour toujours. M. De La Rue resta caché près de dix ans chez son ami M. de Mathan, obscur, inconnu, mais travaillant à compléter son trésor, et se recueillant, pour ainsi dire, avant de le mettre au jour. Enfin, il put reprendre sa place dans le corps enseignant. Napoléon avait fondé son Université, qui n'a pas trente ans d'existence, et qu'on cherche déjà à faire crouler de toutes parts. Il appela, pour en occuper les emplois, tous les anciens professeurs des universités supprimées. La mission de ce grand génie semblait être de renouer partout la chaîne des temps et de réconcilier les institutions vivantes avec le souvenir de celles qui n'étaient plus. M. De La Rue fut nommé professeur d'histoire. Disons tout de suite les titres qu'il obtint. D'abord secrétaire de la Faculté des lettres, il en devint le doyen à vie en 1821 ; il fut correspondant de l'ancienne Académie Celtique de Paris, membre des Sociétés des Antiquaires de Londres, d'Ecosse et de France, correspondant et ensuite membre

(1) M. Georges Mancel, *Notice sur la Bibliothèque de Caen*.

libre de l'Institut, et chevalier de la légion d'honneur. J'oubliais de mentionner qu'il fut aussi membre de toutes les Sociétés académiques et savantes de notre localité.

Sa vie dès lors s'écoula paisiblement entre ses occupations de professeur et ses travaux historiques. Il donna successivement un *mémoire sur les Bardes Armoricains* (1) (1815); des *Essais sur la ville de Caen* (1820); des *Recherches sur la tapisserie de la reine Mathilde* (1824), et enfin ses *Essais historiques sur les Bardes, les Trowères et les Jongleurs Normands et Anglo-Normands* (1834). Il reste encore de lui plusieurs œuvres importantes qui seront publiées plus ou moins prochainement. « On remarquera entre autres peut-être un *mémoire sur les restes d'antiquités romaines subsistant dans la Neustrie inférieure*, et une dissertation *sur les invasions des Saxons et leurs colonies au diocèse de Bayeux* (2). »

Ses *Essais sur la ville de Caen* ne sont pas non plus terminés; une seconde partie devait comprendre l'*Histoire militaire* et l'*Histoire littéraire* de notre cité. L'histoire militaire existe en manuscrit et ne tardera pas à paraître.

Quant à l'histoire littéraire, elle n'est pas sortie des limites d'un simple projet. Cela est d'autant plus à regretter que la pensée patriotique qui devait y présider promettait de jeter un nouvel éclat sur le rôle de Caen à toutes les époques de notre histoire.

(1) L'édition du *mémoire sur les Bardes Armoricains*, qui fut tiré à 500 exemplaires, fut enlevée en très-peu de temps. Un antiquaire de Rennes, M. Revers, je crois, le fit réimprimer à ses frais. Cette seconde édition disparut comme la première, et l'ouvrage fut tellement recherché à l'étranger qu'il est presque impossible d'en retrouver aucun exemplaire dans les ventes de livres qui se font en Normandie. L'auteur a refondu presque entièrement ce mémoire dans ses *Essais sur les Bardes*, etc.

(2) On sait que le nom du pays retient le souvenir d'une double invasion, *Bis Saxne, Bessin*.



C'est, en effet, une chose digne d'attention, que presque toujours les poètes de Caen ou de l'école de Caen, se sont trouvés à la tête du mouvement littéraire du temps : Robert Wace et Ph. de Than d'abord ; — plus tard, Alain Chartier ; ensuite les Marot ; — puis Bertaut, Vauquelin de la Fresnaye ; — puis enfin Malherbe, etc.

Ainsi notre ville, qui ne fut, du reste, étrangère à aucune sorte de renommée, peut se vanter d'avoir fourni une noble phalange de guides à l'esprit humain ! Au moment où va s'effaçant de toutes parts l'illustration des vieilles provinces devant l'astre dévorant de la centralisation, il y a quelque chose de glorieux et de touchant à la fois dans ces souvenirs. Que partout un zèle pieux s'empresse de les recueillir et de les mettre en lumière ! Ils sont le seul héritage qui reste à tant de cités dépossédées ! S'il nous est refusé de continuer ces traditions, au moins ne les laissons pas périr. Les hommes des temps modernes, forcés de subir la loi monotone et un peu sévère de l'unité, aimeront peut-être à jeter un regard en arrière pour retrouver quelques traits de la vie des provinces, avec leur caractère individuel, la diversité de leurs institutions, et l'acharnement de leurs luttes qui ne furent pas sans gloire.

L'abbé De La Rue mettait dans ses travaux une patience tenace et, pour ainsi dire, minutieuse. Ainsi, on trouve dans ses manuscrits un petit carré de papier qui porte le nom d'un Trouvère, avec quelques détails sur sa vie et ses œuvres. La note en reste là ; l'auteur a continué ses infatigables recherches, et long-temps après, on voit paraître une feuille plus grande, où le germe déposé plus haut est près d'éclore, où le trait est devenu esquisse. C'est déjà le plan d'un chapitre ; mais les faits y sont groupés sans ordre, avec des lacunes, des points encore obscurs, des problèmes à résoudre. Laissez au temps le

soin de mûrir et de développer tout cela ; encore quelques années , et ce dédale de faits et de dates va s'éclairer comme par enchantement. Tout s'épure et se coordonne ; les doutes de l'auteur ont été levés ; il a complété ses découvertes au moyen de travaux qui eussent fait pâlir un bénédictin dans sa cellule , et vous rencontrez dans son portefeuille quelques pages de l'histoire des Trouvères. Le génie est patient parce qu'il est fort et sûr de lui ; l'abbé De La Rue a travaillé comme il a vécu , ne se pressant pas , mettant de longues années entre les livres qu'il faisait , comme entre les places qu'il obtenait. Il est mort chargé de titres et d'années , et l'incubation de son esprit , puissante dans sa lenteur , a enfanté des chefs-d'œuvre.

Le seul bruit qui venait le réveiller dans sa retraite , c'était , il faut le dire , les attaques des critiques contre ses idées , qui étaient ses filles chéries. Alors malheur aux imprudents qui l'avaient provoqué ! Il mettait impitoyablement à nu leur présomptueuse ignorance. Depuis M. Joseph Chénier jusqu'à M. Pluquet , qui s'empara de sa copie du *Roman de Rou* et la publia comme de lui , tous eurent à se repentir d'avoir distrait de ses travaux l'irascible antiquaire. Mais aussi quel concours empressé autour de lui de noms célèbres ou de savants plus modestes , qui venaient lui adresser des remerciements ou lui demander des conseils !

« M. De La Rue figure constamment comme une  
« espèce d'*oracle vivant des anciens âges*, que chacun peut  
« se permettre de consulter , à son besoin , sur toutes  
« les questions des recherches antiques , sur celles-là  
« même dont il semble qu'il aurait pu avoir intérêt de se  
« réserver personnellement le secret.

« .... Ce sont des savants qui s'empressent de lui  
« communiquer leurs travaux et leurs idées. — Ce sont  
« des ignorants ou des débutants qui réclament l'assis-  
« tance de ses lumières. — Ce sont des artisans de

« science , qui se soumettent à sa direction. — Ce sont,  
« que sais-je ? de grands seigneurs étrangers qui recou-  
« rent à lui pour éclaircir les obscurités de leur généa-  
« logie normande. — Des administrations locales qui  
« sollicitent ses investigations pour décider des ques-  
« tions de propriété ou de servitude..... »

Sa correspondance est une mine féconde qui sera peut-être exploitée quelque jour , et qui pourrait fournir plus d'un traité véritable sur de nombreuses questions scientifiques. Elle renferme de précieux autographes. Le nom de Châteaubriand s'y lit à côté de ceux de Cuvier et de Lally-Tollendal , et Walter-Scott a aussi écrit un billet plein d'une admiration vivement sentie pour notre compatriote.

« L'abbé De La Rue est mort le 24 septembre 1835.  
« Il a été inhumé dans le cimetière de la paroisse de  
« Cambes , au lieu qu'il avait lui-même désigné à cet  
« effet de son vivant. »

Je ne saurais mieux finir cette incomplète esquisse qu'en citant les paroles qui terminent l'excellent travail de M. Vaultier. L'influence et la gravité de sa parole feront peut-être excuser la faiblesse de la mienne.

« M. De La Rue se distingua dans un genre de recher-  
« ches scientifiques , dont il fut le premier et restera  
« peut-être l'unique modèle. Il fut homme de bien, fidèle  
« à ses devoirs , capable de longues et fidèles affections.  
« Quelques défauts plus ou moins réels , quelques bizar-  
« reries d'humeur surtout , ont pu , comme on l'a dit ,  
« déparer un peu son caractère : — Apparemment , il  
« eut aussi de quoi se les faire pardonner ; car le petit  
« nombre de voix obscures qui ont pu s'en plaindre se  
« perd au milieu des mille voix amies et illustres dont  
« l'éclatant témoignage le recommande à nos respects ,  
« comme ses précieux travaux lui assurent notre juste  
« et profonde admiration. »                    Georges BESNARD.

Avril 1841.

---

## HISTOIRE.

---

### PRISE ET SAC DE CAEN

PAR LES ANGLAIS, EN 1346.

( Fragment inédit de l'abbé De La Rue. ) (1)

Avant de connaître cet important document historique, nous avons eu le projet de placer cette grande époque de nos chroniques locales sous les yeux de nos lecteurs. Nous avons fait de nombreuses recherches, spécialement sur les faits qui s'étaient passés dans notre ville ; mais *Froissart*, *De Bras*, *les Grandes Chroniques*, *l'Histoire de la maison d'Harcourt* et beaucoup d'autres ouvrages ne nous avaient fourni que peu de détails, comparativement à ce que nous avons rencontré dans le récit de l'abbé De La Rue. Tous les renseignements épars dans les autres historiens se trouvent ici groupés habilement et épurés au creuset d'une saine et savante critique : bien plus, un

(1) Nous sommes en mesure de promettre pour cette année quelques articles importants inédits, du genre de ce fragment. Nous devons la communication de celui-ci à M. Mancel. Ce libraire qui a toujours saisi, avec intelligence, les occasions de mettre au jour les livres les plus remarquables sur la Normandie, a bien voulu le détacher d'un ouvrage dont il prépare en ce moment la publication, et qui ne peut manquer de fixer l'attention du monde savant. Après avoir déjà donné au public les divers travaux de l'abbé De La Rue, notamment *l'Histoire des Bardes, des Jongleurs et des Trouvères*, et *les Essais historiques sur la ville de Caen*, il va, dans quelques mois, éditer deux nouveaux volumes, faisant suite à ces *Essais*. Les deux volumes se composent de *Recherches inédites laissées, à sa mort, par l'illustre antiquaire dont M. Mancel a été assez heureux pour acquérir les manuscrits.*

N. du D.

grand nombre de faits intéressants, dont les chroniqueurs ne font pas mention, nous sont donnés par l'auteur, qui les a puisés dans les manuscrits authentiques. L'abbé De La Rue a dévoué sa vie, biens moins à compiler des ouvrages publiés, qu'à rechercher, à découvrir et à mettre en lumière tous les documents enfouis dans la poudre des archives, dans les matrologes, les cartulaires et les chartriers. Pendant huit ans consécutifs, accomplissant une pénible, mais glorieuse mission, il a fouillé les rôles de la tour de Londres, et lu toutes ces pièces importantes que les Anglais nous ont enlevées, à l'époque de leur domination, et c'est de là, surtout, qu'il a su tirer tant de trésors dont il a enrichi notre histoire.

En livrant au public l'œuvre de notre savant compatriote, nous croyons devoir la faire précéder de quelques observations qui, en reliant ce fragment à notre histoire générale, exposent les causes de cette guerre sanglante, source de tant de désastres pour la France.

Charles-le-Bel, troisième et dernier fils de Philippe IV, étant mort sans postérité masculine, la couronne de France appartenait à Philippe de Valois, oncle du dernier roi. Cependant, Edouard III, roi d'Angleterre, prétendait à la couronne, du chef de sa mère Isabelle de France, fille de Philippe IV : mais on lui opposait la loi salique, loi purement coutumière, il est vrai, et non écrite, mais assez bien reconnue déjà, pour que, dès le VI<sup>e</sup>. siècle, l'historien Agathias l'appelle *loi du pays*. De temps immémorial, en effet, les mâles seuls avaient été appelés au trône.

Edouard, malgré ses largesses corruptrices, n'ayant pu éluder cette loi, se vit bientôt contraint de rendre hommage à son heureux compétiteur, pour les fiefs de Guyenne et de Ponthieu, et cette cérémonie humiliante achevant d'envenimer la blessure faite à son amour propre, il crut devoir en appeler à son épée.

Nous verrons dans cette malheureuse lutte plus d'un seigneur français, banni ou mécontent, offrir son bras au monarque Anglais, contre le roi de France : mais, toute coupable qu'était une telle démarche, remarquons qu'elle n'avait pourtant pas, alors, le caractère de bassesse et de trahison qu'on serait tenté d'y voir aujourd'hui.

Les droits d'Edouard et de Philippe avaient donné lieu à une longue contestation, la loi salique invoquée contre Edouard, bien que reconnue, comme nous l'avons dit, n'était cependant pas aussi solidement établie que de nos jours. Ces transfuges aussi, étaient loin de rêver la domination anglaise ; et cette querelle qui jeta dans les deux nations une haine vivace qui devait dégénérer en hostilité nationale, n'était qu'une querelle de personnes, une guerre de succession. Le roi de France était des deux côtés, car Edouard en avait pris le titre et les armes avec cette devise : *Dieu et mon droit*. Une considération principale surtout domine toutes les autres. Il ne faut pas oublier que les seigneurs étaient des vassaux bien plus que des sujets, qu'ils se croyaient rebelles à leur suzerain et non traîtres à la patrie. La patrie pour eux c'était leur duché ; leurs sujets, c'étaient des Bretons, des Normands, des Flamands, des Gascons, bien plus que des Français, l'homogénéité nationale n'existait pas. C'est seulement au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, dit M. Michelet, que commence véritablement la France et que nous avons une patrie. Le duché était une propriété patrimoniale, tellement qu'un prince étranger en devenait souvent maître, pourvu qu'il fit hommage au roi de France dont il devenait le vassal et non le sujet.

Edouard s'étant donc préparé au rôle important qu'il voulait jouer, résolut de faire valoir ses prétentions à la couronne de France. Et dans cette lutte qu'il s'app préparait à engager, des événements imprévus dont la Normandie était le théâtre, allaient encore augmenter ses ressources,

en lui donnant dans Geoffroi d'Harcourt un général habile et expérimenté pour conduire son armée. C'est ici que se placent naturellement les pages précieuses que nous devons à l'abbé De La Rue, les voici :

G. F.

1346.

Nous avons dit que Jeanne Bacon, Dame du Mollay-Bacon, de Villers-Bocage, etc., avait comme une seconde Hélène, amené la guerre dans notre Basse Province, et de là, dans tout le nord de la France (1).

Sortie d'une de nos plus anciennes familles, et considérée comme la plus riche héritière de son temps, elle avait été recherchée dès l'année précédente par les Seigneurs les plus marquants de la province. Geoffroy d'Harcourt, Baron de St.-Sauveur-le-Vicomte, prétendit que Roger Bacon, son père la lui avait promise pour son neveu. Robert Bertrand, Vicomte de Roncheville, Baron de Bricquebec et Maréchal de France, soutenait qu'elle avait été accordée à Robert son fils. Au milieu de ces prétentions, qui causaient une fâcheuse dissention entre ces familles, le Roi intervient, et veut concilier les parties. Mais les concurrents s'aigrissent de plus en plus, et en viennent au point de mettre l'épée à la main, en présence du Roi qui les fait, sur-le-champ, sommer de se rendre au Parlement, pour y être prononcé sur la contestation.

Mais Geoffroy d'Harcourt, loin de comparaitre, va assiéger le château de Neuilly-l'Évêque, appartenant à Guillaume Bertrand, Évêque de Bayeux et frère du Maréchal. La division gagne bientôt les membres des différentes familles alliées des prétendants; leurs amis s'engagent dans leur querelle, des partis se forment, enfin

(1) V. nos Ess., etc. t. II. pag. 405.

Guillaume Bacon, oncle de la jeune Baronne, Jean Tesson et Richard de Percy, prennent ouvertement le parti de Geoffroy d'Harcourt.

Philippe de Valois, qui n'avait pu réussir à calmer les esprits, fit maladroitement d'une querelle particulière une affaire d'état. On supposa à ces Seigneurs le ridicule projet de vouloir faire de Geoffroy d'Harcourt un Duc de Normandie, et nous avons dit ci-dessus comment ils avaient été, sans information préalable, ni forme juridique, décapités l'année précédente et leurs têtes exposées au marché de St.-Lo.

Par suite de ces mesures arbitraires et sanglantes, Geoffroy d'Harcourt, qui n'avait pas comparu au Parlement de Paris, et qui véritablement, d'après la Charte Normande, n'était pas justiciable de ce tribunal, fut banni du royaume et eut tous ses biens confisqués. Après avoir entraîné ses partisans dans sa disgrâce, il se retira d'abord en Flandre, et revint bientôt à la cour d'Édouard III, où la haine de ce Prince contre la France lui offrait un asile plus assuré. Une flotte de mille vaisseaux allait porter l'armée anglaise dans la Guyenne, menacée par le Duc de Normandie. Geoffroy suit le Roi Édouard dont la flotte, au moment d'arriver, est repoussée, par les vents contraires, sur les côtes de la Bretagne, et forcée de rester six jours à l'ancre. Pendant ce temps, le violent Geoffroy d'Harcourt, fait tant d'instances auprès du Monarque, qu'il le détermine à porter toutes ses forces sur la Normandie. Ce Prince descend le 12 juillet à la Hogue de St.-Vaast, où il reste, pendant six jours, pour faire débarquer son armée et la mettre en marche. Elle était composée, suivant l'historien Froissart, de trois mille hommes d'armes, six mille archers et dix mille hommes de pied, que le Roi et le Prince de Galles conduisaient, sans compter le corps d'armée qui longeait la côte, en même temps que la flotte qui portait également des trou-



pes. Geoffroy d'Harcourt fut nommé Maréchal Général de l'armée, parce qu'il connaissait mieux le pays que les Anglais. Il marcha donc à la tête des troupes, portant le fer et la flamme dans sa patrie désolée.

Pendant six jours qu'il avait passés à la Hogue, Edouard avait envoyé des détachements prendre Cherbourg et Barfleur et brûler les vaisseaux de guerre qui étaient dans ces ports. Alors, n'ayant rien à redouter sur les derrières de son armée, il la fit mettre en mouvement le mardi 18 et alla coucher à Valognes; le 29, il vint au pont de Douvre, que les habitants de Carentan avaient rompu. Il le fit réparer dans le jour, et le 20 il arriva à Carentan, dont son armée brûla une grande partie. après l'avoir pillé. Les nobles du pays et beaucoup de gens-d'armes, arrivent pour arrêter l'ennemi à St.-Lo, mais ne se trouvant pas en nombre suffisant pour le combattre, ils se retirent, et Edouard prend la ville le 22. Ses soldats y trouvent des vivres en abondance et font un butin considérable. Le dimanche 23, le Prince vint coucher à l'Abbaye de Cerisy, et sa troupe, répandue dans les communes voisines, brûla beaucoup de villages. Le lundi et le mardi, il continua sa route par Baleroy, laissant Bayeux à sa gauche et couchant dans les châteaux. Mais avant de venir camper sous nos murs, il paraît qu'il tourna à sa gauche afin de se rapprocher du corps d'armée de la côte, et de ne se présenter devant notre ville qu'avec toutes ses forces réunies. Cette réunion eut lieu à Oistreham; la flotte jeta l'ancre au havre de cette commune; elle avait, pendant sa route, brûlé dans différents ports, soixante-un bâtiments de guerre, ayant *chotels* à leur avant et à leur arrière, vingt-deux *craïères* et un grand nombre de vaisseaux de vingt à trente tonneaux. Enfin le 26, sur les trois heures après-midi, Edouard vint, avec son armée, camper dans les plaines d'Ardenne, de Couvrechef et d'Hérouville.

Le Comte d'Eu , Connétable de France , et le Comte de Tancarville , Chambellan de Normandie , envoyés par le Roi de France , commandaient dans la ville. Leur premier soin , à l'approche de l'armée Anglaise , fut de diriger vers Falaise toutes les femmes enceintes , pour y séjourner avec les enfants qu'elles pourraient avoir. Beaucoup d'autres femmes sortirent de la ville et prirent la même route , emmenant leurs enfants avec elles. D'autres , enfin , se réfugièrent dans l'île Saint-Jean , et celles d'un plus haut rang dans le château. Robert de Wargnies , alors gouverneur de cette forteresse , avait une garnison de trois cents Gênois , et il admit dans la place tout ce qu'il put , tant les personnes que les objets précieux qu'on voulut y déposer. Guillaume Bertrand , Evêque de Bayeux , s'y retira ainsi que son frère , le Maréchal de Bricquebec. Les moines et les religieux de nos deux abbayes abandonnèrent leur monastère. Chacun fuyait devant un ennemi qui ne voulait que le meurtre , l'incendie et le pillage. Cependant , tout fut assez tranquille pendant la nuit. Mais le jeudi matin , 27 , on s'empessa de se mettre en défense. Les murs bâtis par Guillaume-le-Conquérant , ou avaient dépéri , ou la troupe qui était dans la ville ne parut pas suffisante pour les défendre. Le Connétable avait amené avec lui quelques gens-d'armes génois ; la noblesse du pays était venue se réunir à lui , enfin la garde bourgeoise était sous ses ordres. Telles étaient les forces qu'il avait à opposer à une armée aguerrie et composée de trente-cinq à quarante mille combattants. Il défendit donc à tous les hommes de sortir de la ville ; il leur ordonna d'en garder les portes , les ponts et la rivière , et de laisser aux Anglais les faubourgs des deux Abbayes , qui n'étaient pas fermés , prétendant qu'ils en auraient assez de défendre le corps de la ville. Alors , suivant l'historien Froissart , les bourgeois refusèrent d'obéir , alléguant qu'ils étaient

assez forts pour aller sur les champs combattre les Anglais; et le Connétable, profitant d'un si beau mouvement d'enthousiasme, leur déclara qu'ils ne combattraient pas sans lui et ses gens. On sortit donc de la ville pour aller dans la plaine; mais en voyant l'armée d'Edouard rangée en trois corps de bataille, les bannières et les penons flottants de toutes parts, les armures étincelantes des Chevaliers et des Ecuyers, les bourgeois, effrayés, s'empressèrent de rentrer en désordre dans la ville, et les Anglais les voyant fuir, se jetèrent pêle-mêle avec eux et pénétrèrent dans la cité.

Tel est le récit de Froissart, historien partial et toujours favorable aux Anglais. Les grandes chroniques de St.-Denis disent, au contraire, que les Caennais ne furent point à la rencontre du Roi d'Angleterre, et qu'ils l'attendirent dans leur ville où ils se défendirent avec le plus grand courage. Mais ce qui est bien plus fort, Michel de Northbury, l'un des Clercs et des Conseillers du Roi Edouard, marchant à sa suite, et par conséquent témoin oculaire, dit dans sa lettre sur la prise de Caen, que les bourgeois s'étaient retirés dans la partie de leur ville qui est au-delà de l'Orne, c'est-à-dire dans l'île St.-Jean, afin que, protégés par la forteresse qui était alors sur le pont St.-Pierre, ils pussent combattre l'ennemi avec plus d'avantage, l'arrêter dans sa marche et repousser l'invasion dont il menaçait le pays (1).

Au milieu de ces détails divergents, disons que le bon sens veut qu'on croie un témoin oculaire et surtout un témoin ennemi qui, voyant en Angleterre les détails de la journée de Caen, avait intérêt à les rendre fidèlement, puisque tant d'autres témoins anglais auraient pu le démentir.

Quoi qu'il en soit, les portes de Caen furent sûrement

(1) V. Rob. d'Aresbury, p. 143.

forcées, puisque les Anglais y entrèrent et se trouvèrent maîtres de toute la partie en-deçà de l'Orne. Il restait à s'emparer de la partie au-delà. Pour réussir, l'ennemi devait, avant tout, se rendre maître de la forteresse du Pont St.-Pierre. C'était là qu'il fallait forcer le passage : aussi ce point de la ville fut le lieu du combat. L'attaque, sous les ordres du Comte de Warwick, fut des plus sanglantes. Les Anglais y perdirent beaucoup d'hommes ; mais comme leur armée leur en fournissait continuellement pour les remplacer, la forteresse fut emportée. — D'ailleurs les Comtes d'Eu et de Tancarville, qui s'y étaient placés, prévoyant sa reddition, et craignant pour eux-mêmes, avaient appelé Thomas Holland, Chevalier Anglais, et s'étaient rendus ses prisonniers, donnant ainsi, malheureusement, le premier signal de la défection.

Les Anglais entrèrent donc dans l'île St.-Jean, où le carnage et le pillage continuèrent. Pendant ces scènes d'horreur, l'armée pénétrait dans la ville et se livrait à tous les excès.—La fureur fut au comble, et les bourgeois, barricadés dans leurs maisons, lançaient, par les fenêtres, tout ce qui pouvait écraser ou blesser les Anglais. La précaution leur avait fait amasser sous leurs toits tout ce qui pouvait servir à leur défense, et tout devint une arme dans leurs mains. Pierres, mortier, tuiles, bûches, masses de fer, eau bouillante, tout vint fondre sur l'ennemi. Les rues, alors plus étroites par la saillie des maisons, doublent le carnage. Hommes et femmes s'y acharnent à l'envi.

Plus de cinq cents Anglais périrent dans les rues, par une défense que commande le désespoir. Edouard, à cette nouvelle, ordonne de passer les habitants de Caen au fil de l'épée, et de mettre le feu aux quatre coins de la ville. Mais Geoffroi d'Harcourt lui remontre que, par cette mesure, il perdra un grand nombre de ses soldats, que les Caennais vendront cher leur vie, et qu'ayant

dessein de parcourir le nord de la France avec son armée, il fallait, pour résister à l'ennemi, ménager soigneusement ses troupes. Le Roi se rend à des raisons aussi fortes, et laisse ce Général maître des moyens propres à rétablir l'ordre dans la ville. Alors Geoffroy d'Harcourt, portant sa bannière, parcourt les rues de la ville, arrête la fureur des soldats et les hostilités des bourgeois. Mais le pillage des maisons resta permis. Il eut lieu de sang-froid pendant trois jours, et en s'y livrant, un grand nombre d'Anglais furent tués secrètement, dans l'intérieur des appartements qu'ils prétendaient piller. On transporta tout le butin, par la rivière, jusqu'à Oistreham, où la flotte anglaise fut chargée de toutes les richesses enlevées à notre ville, et alla les étaler dans les rues de Londres.

En venant de la Hogue de St.-Vaast, jusqu'à Caen, l'armée d'Edouard, qui marchait depuis St.-Lo sur un front de plus de six lieues d'étendue, avait fait un grand nombre de prisonniers, qui furent obligés de payer à Caen de fortes rançons pour se libérer. Quant à ceux faits dans notre ville, les historiens varient sur leur nombre; mais on convient assez de cent Chevaliers, de cent vingt à cent quarante Ecuyers et de trois cents des plus riches Bourgeois, qui furent tous conduits en Angleterre, et qui n'en revinrent qu'après avoir payé de fortes rançons. Le Roi Edouard acheta le Connétable de France et le Chambellan de Normandie, prisonniers de Thomas Holland, au prix de vingt mille nobles. Le nombre des morts fut des plus considérables. Plusieurs le portent de trois à quatre mille, mais Michel de Northbury, Secrétaire du Roi Edouard, marchant à sa suite, dit : « Et morts sont Chevaliers, Ecuyers et autre gens de la ville, grand foison en les rues, mesons et ès jardins, que homme ne port mya sçavoir quel nombre. »

Le butin obtenu par les Anglais, en draps, bijoux, vaisselle d'or et d'argent, fut très-considérable; nous

l'avons fait connaître ailleurs (1). Et pour l'obtenir , il paraît que l'ennemi avait fouillé jusque dans les retraites les plus cachées des maisons , car on y découvrit la convention faite entre le Roi de France et les Normands , en 1336 , pour la conquête de l'Angleterre. Elle fut saisie et envoyée à Londres , où l'Archevêque de Cantorbéry , pour animer le peuple anglais contre les Normands , la lut publiquement le jour de l'Assomption , dans le cimetière de St -Paul de Londres.

Après le sac de la ville de Caen , celle de Bayeux , redoutant le même sort , envoie des Députés offrir au Roi Edouard de se rendre à lui ; mais celui-ci les renvoie et marche sur Lisieux , qui lui ouvre ses portes. Il y trouve des Légats du Pape , qui entreprennent de négocier la paix ; mais il rejette leurs propositions , et laissant partout d'horribles traces de son passage , il gagne la Picardie , où bientôt ses armes obtiennent un avantage décisif sur celles de la France , dans la funeste journée de Crécy.

Après tous les désastres arrivés au mois de juillet dans notre ville , le Roi Philippe de Valois , au mois d'octobre suivant , ordonne la reconstruction de nos murs et autres fortifications , dépense énorme qu'il laisse à la charge des habitants ruinés par les ravages de l'invasion. Par manière de dédommagement , et par une disposition de la même ordonnance , il défendit à tous les marchands forains de s'établir et vendre aucune marchandise dans la ville , s'ils n'y sont nés , ou s'ils n'y ont acquis un domicile de jour et an et payé leur quote-part des charges municipales ; faible ressource pour des travaux aussi considérables ; secours peu généreux , d'ailleurs , puisqu'il ne coûtait rien à ce Prince , tandis qu'il dédommageait en argent les Sires de Tilly , de Clinchamps et autres Seigneurs dont les terres avaient été dévastées.

(1) V. nos Ess. etc. t. 11. p. 325. etc.

---

## MARGUERITE.

CHRONIQUE CAENNAISE DU XVI<sup>e</sup>. SIÈCLE.

( Suite et fin ).

### VIII.

#### LE DÉPART.

La conversation suivante qui s'établit entre Robert Le Roux et Jean Petit, dans la boutique du mercier, nous met au courant des conséquences que la scène de la veille avait amenées.

Or ça, décidément vous partez, M. Robert ?

— Oui, décidément, Jean Petit.

— Voilà ce que je ne comprends pas. Est-ce que c'est vous qui voulez vous en aller, ou bien...

— Je pars et cela suffit.

— Ah ! comme vous dites... c'est juste... mais Mademoiselle Marguerite va être bien triste.

— Tu la consoleras, Jean Petit.

— Oui, je crois que j'y serais bien venu ;..... mais elle ne sait rien encore de cela.

— Qui te l'a dit ?

— C'est moi qui le dis, parce qu'elle ne chanterait pas, si elle le savait...

— Elle chante, dis-tu ?

— Elle chantait du moins tout à l'heure, répondit Jean Petit, flatté d'avoir frappé si juste sur la sensibilité de son compagnon ; oui, elle fredonnait une nouvelle ballade, où elle parlait du Pérou, de Golconde et tous les trésors du monde.

— Ah qu'importe ! fit Robert.

— Ça va changer de note quand elle va savoir l'événement.

— Ecoute, Jean Petit, ne fais pas tant le bon apôtre,

mon garçon... elle sait ce que tu appelles l'événement, et elle chante; ainsi tu vois si je te laisse beau jeu.

— Ah ! vous riez, M. Robert; vous savez bien ce qui en est d'elle à moi ; je ne crois pas avoir de chances.

— Tu as raison, il n'y en a pour aucun de nous.... Je sais un jeune seigneur qui a des vues, et je crois que maître Canivet se laisse duper complètement.

— Pas possible !

— Oh ! si fait, si fait : vois-tu, Jean Petit, maître Canivet est tout dans ses intérêts, et c'est pour avoir rudoyé le beau cavalier que j'ai mon congé ce matin. Je me doutais bien hier au soir qu'il serait à la poursuite de Marguerite dans ce maudit bal, mais il n'a eu que courte joie de sa galanterie ; je l'attendais à point, et sans maître Canivet... Au reste, si je me repents de quelque chose, c'est... mais tout n'est peut-être pas fini.

— Et vous croyez que Mademoiselle Marguerite aime ce seigneur-là, dit Jean Petit d'un air inquiet?

— J'en suis certain maintenant.... D'abord je voulais partir sans la voir, mais je n'ai pu m'empêcher de lui dire adieu. Eh bien ! quand elle a appris mon départ sais-tu ce qu'elle a répondu ?

— Elle a demandé si je partais aussi ? dit Jean Petit en se dandinant d'un air important sur son aune où il s'appuyait dans l'attitude du soldat au repos.

— Si telle est la volonté de mon père, a-t-elle dit, poursuivit Robert, tout le monde ici doit s'y soumettre.... et cela avec un air froid, glacial. Oh ! Jean Petit, cela m'a brisé le cœur ; pas même un regard ! il semblait qu'elle pensât à tout autre chose qu'à mes paroles.

— Oh les femmes ! fit Jean Petit.

— Les femmes ! répéta Robert, l'ambition, l'éclat, les fêtes, les flatteries, voilà ce qu'elles demandent ; mais un cœur vrai, elles s'en jouent, elles le déchirent : il faut être leur victime ou qu'elles soient la nôtre ; leur sincé-



rité, leurs épanchements sont pour celui qui les trompe ; mais vois-tu, Jean Petit, il faut encore les plaindre plus que les maudire ; elles n'ont qu'un jour de triomphe et des années de remords.

— M. Robert, entre nous, c'est plus la faute de maître Canivet que celle de sa fille, si les choses tournent ainsi.

— Je le sais bien ; aussi tu verras qu'avant peu il portera la peine de sa folie, il s'en repentira : souviens-toi de mes paroles, tu verras qu'il s'en repentira.

— Ah ! fit Jean Petit, je n'aurais jamais cru ça.

— Allons, adieu, mon ami, adieu, j'entends descendre Marguerite, et je ne veux pas qu'elle me retrouve ici. Je te demanderai seulement un petit service.

— Parlez, parlez, M. Robert.

— Envoie-moi le paquet que jelaissais dans ma chambre, à l'auberge de la Vierge Marie, rue Catehoule (1) ; adieu.....

Dans le moment où Robert sortait, Marguerite entra par la porte du fond : — Est-ce que M. Le Roux est parti, dit-elle ?

— Oui, Mademoiselle, sauf votre permission.

— Ah ! c'est bien, reprit la jeune fille ; et elle se retira en faisant une petite moue qui trahissait son désappointement.

— Tout ça, tout ça, je n'y comprends plus rien, se dit Jean Petit à lui-même ; ah ! comme dit maître Canivet, il n'est si beau drap qui n'ait sa tare..... Enfin c'est à moi de savoir me conduire, et alors on verra oui ou non si je suis un imbécille.

## IX.

### LA CHAUSSÉE DES PRÈS.

D'abord, Marguerite avait ressenti quelque chagrin du

(1) Aujourd'hui rue de Geole ; ce nom, comme celui de Houlgate, vient de l'Anglo-Saxon, et signifie chemin creux.

départ de Robert Le Roux, et ce n'était pas sans effort qu'elle était parvenue à déguiser, devant lui, ses vrais sentiments sous une indifférence apparente. Elle avait cru devoir agir ainsi pourtant, blessée qu'elle était des jalousies continuelles et de la rudesse de Robert. Peut être, y avait-il pour ce dernier un sentiment vrai et durable au fond du cœur de Marguerite ; mais quand elle comparait ses procédés avec les manières flatteuses d'Arthur, avec les attentions galantes dont il l'assiégeait, elle sentait infailliblement ses préférences de jeune fille pencher vers le comte de Langy : ce n'était peut-être qu'une hallucination passagère, mais elle était irrésistible, et son cœur cédait alors à toutes les séductions dont il était environné.

Qui sait encore si, dans ses rêves d'avenir, elle n'avait pas déjà comparé cette vie séduisante qui s'exhalait au sein des fêtes et des plaisirs, cette passion qui entourait alors d'un culte exclusif la beauté dont elle faisait une reine adorée, une divinité même ; qui sait si l'éclat d'une cour polie et brillante, ces propos doux et spirituels, ce luxe débordant de toutes parts, n'avaient pas déjà donné à son esprit fasciné bien des rêves vagues et incertains, mais rians et dorés, dont elle avait peut-être, dans sa confiance naïve, osé rêver l'accomplissement ! Alors sans doute le prisme qui prêtait à ses idées tant de riches couleurs, se brisait bien vite quand elle reportait ses regards sur la vie obscure qui devait être probablement son partage. Ce n'était déjà plus à ses yeux ce bonheur calme et pur, ces jours sans secousse qu'elle avait rêvé passer avec Robert, dans une douce effusion d'amour ; ce n'était plus, cette simplicité de cœur, ces jouissances paisibles qui l'avaient rendue si heureuse jusqu'alors, ce n'était plus, peut-être, l'amour qu'il lui fallait ; c'était le monde éblouissant avec sa coquetterie, c'était les dehors et non le cœur.

Le dimanche qui suivit le départ de Robert, Marguerite, préoccupée sans doute de toutes ces pensées, se promenait silencieuse avec son père, sur la Chaussée des Prés qui s'étendait depuis la rue de la Boucherie (aujourd'hui Venelle-aux-Chevaux), jusqu'au pont St-Jacques. C'était là que dans les beaux jours, et le dimanche surtout après l'office divin, nos pères allaient se *récréer et s'ébattre*, ce qui avait fait donner aux prés que traversait la chaussée, le nom de *prés des ébats*.

Mais Marguerite avait pris bien peu de plaisir à tous les gais passe-temps dont elle venait d'être témoin, et son père avait fait de vains efforts pour animer un peu la conversation. Cependant la nuit commençait à tomber, et le mercier songeait à quitter la promenade, quand il se vit accosté par le comte de Langy.

Le jeune gentilhomme salua Marguerite qui lui rendit ses civilités avec un bien doux sourire; car, quelles que fussent les pensées de la jeune fille, quelle que fût l'hésitation de son cœur entre les deux poursuivants, dont la rivalité s'était si ostensiblement déclarée, la présence du comte levait tous les doutes dans l'âme de Marguerite et faisait pencher toute la faveur de son côté. Robert, au contraire, perdait toujours ses avantages auprès d'elle, par son langage plus vrai, peut-être, mais moins caressant. Les femmes n'aiment pas les donneurs d'avis.

— J'espère, maître Canivet, dit Arthur, que vous m'accorderez aujourd'hui l'honneur d'accompagner l'adorable Marguerite; c'est une réparation que je suis en droit d'exiger.

— Monseigneur, répondit Christophe, c'est trop d'honneur pour ma fille et pour moi, je suis confus de votre politesse, et j'espère que vous avez oublié...

— Ne parlons plus de cela;..... mais sans le respect que j'ai pour le beau sexe et surtout pour Mademoiselle, j'aurais donné à l'insolent la correction que tout gentilhomme doit à un manant en pareil cas.

— Je lui ai aussi donné sa leçon, reprit Christophe, il a quitté la maison dès le lendemain ; mais Dieu le conduise ! et n'en parlons plus.

Le comte de Langy adressa fort peu la parole à Marguerite ; il s'entretenait avec Christophe d'un sermon que tous les deux avaient entendu l'après-midi à St.-Etienne, et le bon bourgeois n'était pas médiocrement édifié de cette conversation qui, du reste, était alors aussi naturelle que le serait de nos jours quelque entretien politique. Ce sermon était, selon eux, un morceau d'éloquence et de discussion foudroyant contre les réformés dont les doctrines commençaient à faire bruit en France (1). De tels sujets engendraient parfois des querelles sérieuses ; mais Christophe et le jeune seigneur se trouvaient être parfaitement du même avis, ce qui signifie que le galant répétait tout simplement, selon l'usage établi depuis des siècles, tout ce que disait le père de la jeune fille.

Livrés à l'entraînement de cette conversation, ils ne songèrent à quitter la Chaussée qu'après avoir vu les promeneurs se retirer, et quand l'obscurité était déjà tout-à-fait venue. Une solitude complète régnait autour d'eux ; ils marchaient cependant lentement, s'approchant du petit pont jeté sur l'Odon pour joindre la Chaussée à la Venelle-aux-Chevaux ; ils n'étaient plus qu'à quelques pas de la porte des Prés qui protégeait ce pont, quand tout-à-coup ils se trouvèrent assaillis par plusieurs hommes qui se ruèrent sur eux, dans l'intention, crut le mercier, de les dévaliser. Arthur dégatna aussitôt, et tint un peu les assaillants en respect ; mais le bourgeois, qui n'avait pas d'épée au côté, se trouvait serré de plus près. Cependant, grâce au secours du comte, il commençait à se dé-

(1) Les prédications de Luther avaient lieu depuis plus de dix ans en Allemagne, Calvin commençait les siennes en Picardie, et Nicolas Roussin, gardien des Cordeliers, prêchait à Caen le luthéranisme. depuis l'année précédente.

gager, lorsqu'à quelques pas en arrière, il entend Marguerite pousser un cri perçant; il se retourne et, malgré l'obscurité, il la voit attaquée à son tour; il veut la défendre, mais les cris s'éloignent; ils s'éloignent avec une telle rapidité, qu'il ne lui reste plus de doute sur ce qui se passe: on enlève son enfant....

— Ah! sauvez ma fille, crie-t-il à Arthur, sauvez ma fille et laissez-moi périr ici.

A ces mots, Arthur s'élance après les ravisseurs qui déjà avaient sur lui une avance marquée. Christophe avait aussi redoublé d'efforts, et par une lutte désespérée, il avait réussi à se débarrasser des assaillants. Il voulut alors porter secours à sa fille, mais les forces lui manquèrent; un tremblement involontaire agitait ses membres, il ne put que crier: Marguerite! Marguerite!!.... Mais la voix de sa fille ne pouvait plus répondre à ce cri; déjà même le bruit des pas des ravisseurs ne parvenait plus jusqu'à lui; partout le silence, partout l'obscurité.... long-temps il resta cloué à cette place, sanglotant et se désolant sur le sort de son enfant; une pensée terrible surtout fit passer un frisson dans tout son corps: si l'on enlevait Marguerite par l'ordre du..... et il n'osait achever. Oh! non, dit-il, le roi peut être débauché, mais il n'est pas un lâche.... et pourtant.... Mon dieu, ajouta-t-il, ce serait donc moi qui aurais perdu ma fille! pardonne-moi, mon Dieu; pardonne-moi, Marguerite; mon enfant, pardonne à ton père! — Et ce fut en faisant de telles exclamations que Christophe, brisé par ses émotions et par la lutte qu'il venait de soutenir, s'éloigna de ce lieu où le malheur le frappait si cruellement.

## X.

### SOUPÇON.

Lorsque la bonne Geneviève eut appris la catastrophe qui venait d'arriver à sa jeune maîtresse, elle partagea le

désespoir et les alarmes de Christophe. Puis, la *vieille fille* reprenant le dessus, elle se mit à commenter longuement des suppositions et des soupçons qui tous aboutissaient à jeter de la perplexité dans la situation, au lieu de l'éclairer ; aussi Christophe, plongé dans un morne silence, s'abstenait-il de toute réponse, si ce n'est qu'à de longs intervalles on l'entendait répéter avec un accent déchirant : Mais où la chercher, Geneviève, où retrouver ma fille ?

Jean Petit, présent à cette scène, parlait peu et semblait penser beaucoup. Enfin, comme frappé d'une idée soudaine : Maître Canivet, dit-il, vous allez encore me dire que je suis un imbécille, mais je suis sûr que je sais qui a fait le coup.

— Qui ? dirent à la fois Christophe et Geneviève, qui ?

— C'est quelqu'un qui a menacé de le faire, reprit Jean Petit.

— Nomme-le donc.

— Eh bien ! ça n'est pas un autre que Robert Le Roux ; il en fit la menace devant moi quand il partit l'autre jour.

— Et tu ne m'en as rien dit.

— Ah ! mais, sauf votre permission, c'est tout-à-l'heure seulement que je comprends la chose. Jean Petit, me dit-il en s'en allant, souviens-toi de mes paroles : Maître Christophe se repentira. Et il dit deux fois que vous vous repentiriez.

— Bon Jésus ! fit Geneviève.

— Robert ! s'écria Christophe, pensant alors que Jean Petit pouvait bien ne pas se tromper.... Robert ! ah ! du moins, ajouta-t-il avec plus de calme, elle ne serait pas déshonorée.... Puis la colère croissant de nouveau : si c'est lui, dit-il, oh ! il expiera rudement son crime : mais il faut d'abord s'assurer si tu ne te trompes pas, Jean Petit : il faut faire arrêter Robert avant tout. Quoique la nuit fût déjà avancée. Christophe se rendit chez le Procureur du Roi qui lui délivra un ordre pour obtenir l'assistance du

guet de nuit dans ses recherches , et pour s'assurer de la personne de Robert , si on le trouvait.

Christophe , en approchant de l'Hôtel de Ville où les hommes du guet stationnaient , ne put s'empêcher de s'angoisser de nouveau devant ce monument où , quelques jours auparavant , il avait contemplé sa fille dans tout l'éclat de sa beauté et de son triomphe , enivré lui-même des fleurs , de l'admiration et des applaudissements prodigués à son enfant ; tout l'orgueil de père , dont son cœur avait été gonflé ce jour-là , se changeait soudainement en amertume ; son âme se brisait sans retour. Christophe aimait son enfant à l'idolâtrie , non par une ambition égoïste , mais par un sentiment vrai et profond ; s'il avait de la vanité , de folles idées de grandeur , c'était son amour qui l'aveuglait , c'était qu'il pensait trouver le bonheur pour sa fille chérie dans une de ces positions élevées , si brillantes à la surface , si tristes et si arides au fond.

Ce fut à l'auberge de la Vierge Marie , où Jean Petit avait indiqué le logement de Robert , que l'on alla faire les premières poursuites , mais l'hôte déclara que cette nuit , Robert Le Roux n'était pas rentré ; et après une perquisition minutieuse qui n'amena aucune découverte , Christophe et les agents de la force publique , ayant laissé deux des leurs pour se saisir de Robert à son retour , se retirèrent , ne doutant plus que l'accusation de Jean Petit ne fût fondée.

Ils passèrent le reste de la nuit à parcourir les quartiers les plus isolés de la ville , mais sans obtenir aucun résultat.

Robert était rentré le matin à son logement dans un état bien capable de confirmer tous les soupçons que l'on avait sur son compte ; ses yeux égarés , son air hagard , ses vêtements en désordre auraient révélé aux gens les moins versés dans les poursuites criminelles , quelle nuit vagabonde et agitée il avait dû passer. De tels signes sont et seront en tous temps et pour tous les gens de justice

du monde des indices incontestables de culpabilité. On dirait que ces Messieurs ne savent pas que l'honnête citoyen qui vient d'être dévalisé a souvent un air plus effaré que le voleur accoutumé à faire de tels coups.... Quoi qu'il en soit, Robert n'échappa point à ceux qui épiaient leur proie ; il se vit dûment arrêté et transféré dans la geole où il attendit, non sans anxiété, que le magistrat l'appelât devant lui pour l'interroger.

## XI

### LA MAISON ISOLÉE

Lorsque le seigneur de Langy s'était mis à la poursuite des ravisseurs de Marguerite, il avait dû les suivre longtemps avant de les atteindre. Déjà ceux-ci, après avoir dirigé leur fuite par les rues les plus solitaires, étaient parvenus à gagner une partie déserte du faubourg St.-Gilles, voisine de l'abbaye St<sup>e</sup>.-Trinité, lorsqu'Arthur les serrant de près, mit l'épée à la main et fondit menaçant sur eux....ils n'attendirent pas le choc, et lâchant soudain leur proie, ils s'enfuirent. Arthur arriva auprès de la jeune fille au moment où elle défaillait d'épuisement et de frayeur ; il la reçut dans ses bras, et sans perdre de temps à tâcher de la rappeler à elle-même, il l'emporta rapidement vers une petite maison isolée qui se trouvait tout près de ce lieu.

Au premier coup qu'il frappa contre la porte, une vieille femme vint l'entr'ouvrir avec précaution ; mais comme si elle eût reconnu Arthur, malgré l'obscurité : Ah ! c'est vous, dit-elle ?

— Silence !

— Evanouie, poursuivit la vieille en voyant Marguerite inanimée dans les bras d'Arthur, c'est comme cela qu'on les amène toutes.



— Silence ! reprit le comte d'un ton impérieux, un coup de langue peut faire bien du mal.... tiens, ajouta-t-il à mi-voix, en lui mettant dans la main quelques écus sol : de la discrétion.... et pour que ta langue ne te démange pas trop, tu vas quitter céans jusqu'à ce qu'on te donne avis d'y rentrer. Et sans attendre sa réponse, il referma vivement la porte derrière la vieille qui sortait en ricana-

nant.

— Il a joué de bonheur tout de même, grommelait-elle en s'éloignant ; la petite m'a paru fort bien.... Ah ! ces soudarts, ce sont de vrais diables pour ces tours là ! Cela me fait encore souvenir de ce beau capitaine anglais... dame ! il y a déjà long-temps de ça, j'avais tout juste quinze ans.... eh ! c'est que la petite n'en a pas beaucoup de plus, c'est une jeunesse ; enfin, Dieu la garde, comme il m'a gardée, et puis *amen*. La vieille jeta encore un regard sur les beaux écus reluisant dans sa main, puis elle les mit à sa poche et disparut.

L'élégance de la chambre où Arthur de Langy avait transporté Marguerite contrastait singulièrement avec l'extérieur délabré de la maison, et semblait indiquer que cet appartement était destiné à des personnes d'un rang élevé, bien plus qu'à la maîtresse du logis qui se contentait d'une salle basse et sombre située au-dessous de cette chambre. Arthur avait déposé Marguerite sur un lit de repos, et s'étant assis près d'elle, il essayait à rappeler ses esprits, mais ce ne fut pas sans difficulté qu'il y parvint. D'ailleurs une fièvre violente s'empara d'elle aussitôt qu'elle eut rouvert les yeux, et le comte de Langy redoutant les suites funestes de la secousse éprouvée par la frêle jeune fille, crut prudent de l'abandonner à elle-même, espérant que le repos lui rendrait un peu de calme. Avant de s'éloigner, cependant il vint déposer bien doucement un baiser sur ses lèvres.

— Oh ! les infâmes ! s'écria-t-elle , avec un tressaillement convulsif, en sentant une bouche effleurer la sienne.

— Rassurez-vous , Marguerite , dit le comte , c'est moi , c'est Arthur , c'est votre libérateur ; vous êtes en sûreté , rassurez-vous.

— Ah ! c'est vous , Monseigneur , dit-elle d'une voix défaillante..... Et elle retomba dans un profond assoupissement.

Pendant les quelques jours qui suivirent , Arthur mit tout en œuvre pour captiver l'affection de la jeune fille ; et ses protestations d'un amour si pur , ses prévenances si attentionnées , sa soumission en apparence si absolue chassaient peu à peu du cœur de Marguerite le souvenir et même les regrets que Robert avait pu y laisser ; car , pendant les premières heures de délire , c'était lui dont elle invoquait le nom , c'était lui qu'elle appelait à son secours. Le jeune comte sentait bien qu'il fallait à tout prix faire oublier ce nom qui semblait un obstacle à tous ses projets ; aussi avait-il redoublé de petits soins et de témoignages d'amour. Déjà Marguerite laissait percer envers Arthur une reconnaissance si naïve et si tendre , que celui-ci eût pu croire à un succès assuré , si la jeune fille n'eût opposé à toutes ses flatteries le désir constant et la volonté inébranlable d'être rendue à son père. Rendez-moi à mon père , disait-elle , si vous m'aimez , rendez-moi à mon pauvre père qui meurt de chagrin ; puis elle demandait avec inquiétude si son père avait été sauvé sans accident de l'attaque dont il avait été l'objet. Arthur la rassurait sur le sort de Christophe et lui promettait de la ramener auprès de lui ; seulement , ajoutait-il , puisqu'un destin favorable nous a réunis , je ne puis consentir à me séparer de vous , avant qu'un doux aveu de votre bouche ait assuré mon bonheur. Mais plus il s'obstinait à demander un tel aveu , plus elle devenait inflexible.

De vagues défiances même pénétraient dans son âme, et elle commençait à accuser intérieurement, du crime dont elle était la victime, celui qui semblait vouloir en profiter. Cependant, cette âme innocente ne pouvait croire à tant de perfidie, et bientôt son cœur s'épanouissait auprès d'Arthur, qu'il lui semblait doux de regarder comme son libérateur; aussi lui répétait-elle souvent : Si vous m'aimez, Monseigneur, si vous voulez me prouver votre amour, rendez-moi à mon père, ne me retenez pas plus long-temps, car moi je ne pourrais plus vous aimer.

— Vous m'aimez donc, Marguerite?

— Je ne sais, Monseigneur, mais il faut que je sorte d'ici. Et elle se prenait à pleurer.

Comme Arthur demeurait insensible à ses prières, elle sentit sa défiance envers lui s'accroître rapidement, et bientôt elle ne put s'empêcher de lui témoigner sa froideur, son aversion, et même de lui reprocher le mystère dont il l'entourait. Le jeune seigneur comprit alors qu'il fallait renoncer à gagner Marguerite par la douceur; il vit qu'il devenait urgent de brusquer les événements pour s'en tirer, selon lui, à son honneur.

Une étroite fenêtre en ogive éclairait la chambre où la jeune fille était renfermée; cette fenêtre était munie de barreaux de fer qui lui paraissaient destinés bien plutôt à empêcher un prisonnier de fuir, qu'à défendre l'appartement contre les attaques du dehors. Le front appuyé à ces barreaux, Marguerite avait long-temps suivi des yeux les derniers rayons du soleil s'éteignant à l'horizon. Son cœur, gonflé de tristesse, était encore plus triste à l'approche de la nuit; une crainte indéfinissable venait la saisir; il lui semblait que l'orbe brillant qui avait éclairé sa prison était l'œil protecteur du Tout-Puissant veillant sur elle, et quand le dernier rayon l'avait quittée, elle était retombée dans son isolement, dans sa faiblesse.

Long-temps encore elle avait cherché, dans la campagne que ses yeux pouvaient parcourir, quelques lieux connus qui lui aidassent à se faire une idée de l'endroit où elle se trouvait ; l'absence de tout point de vue familier lui manquait, et elle se sentait perdue, égarée comme dans un immense désert de sable, sans savoir de quel côté lui viendrait un guide pour la sauver : et pourtant ce guide devenait bien nécessaire, car elle éprouvait intérieurement ces vagues inquiétudes, ces soudaines et indicibles frayeurs, qui font frissonner l'oiseau timide, au bruit du reptile qui glisse dans les broussailles.

Enfin, elle s'était assise le cœur brisé de découragement, pensant à son père, à elle-même, à Robert peut-être aussi, et ne sachant lequel des trois était le plus à plaindre. Ses mains jointes reposaient avec abandon sur ses genoux, sa tête était à demi penchée, une larme brillait dans ses yeux, tout avait en elle l'attitude d'une sublime résignation ; on l'eût prise pour une de ces vierges chrétiennes des premiers temps de l'église, attendant le martyr, car sur son front brillait un rayon céleste, une chaste sérénité qui semblait révéler l'espérance du salut.

Immobile dans cette attitude et plongée dans ses tristes pensées, elle s'était à peine aperçue de l'entrée d'Arthur. Celui-ci s'approcha doucement, passa son bras autour du cou de la jeune fille, et posant ses lèvres sur son front : Cette fois, dit-il, la farouche Marguerite ne me refusera que trop tard.

— Monseigneur ! s'écria Marguerite en le repoussant vivement, ce ne sont pas de tels procédés qui vous gagneront mon amour. Ce que vous venez de faire est une offense.

— Enfant ! crois-tu que je veuille t'offenser ?

— Non sans doute, Monseigneur, mais retirez-vous.

— Allons, allons, ma belle, apaise-toi, est-ce que tu douterais de mon affection ? Et il cherchait à passer son bras autour de la taille de la jeune fille.

— Monseigneur ! dit Marguerite en se levant vivement, je suis prisonnière ici , je le vois bien , mais de grâce , ne me faites pas regretter d'avoir été sauvée par vous.

— Or ça , belle damoiselle , vous croyez donc qu'on vous aura délivrée sans exiger le prix d'une telle protection ?

— Monseigneur , vous m'effrayez ! ne parlez pas ainsi.

— Ah ! sans doute , j'aurais dû être assez simple pour vous reconduire en triomphe à ce Robert... votre fiancé. . oh ! non pas , belle amie ; chacun son tour , votre Robert ne viendra pas cette fois s'interposer entre nous deux et faire valoir ses droits ; c'est à moi maintenant de faire valoir les miens.

— Robert n'est pas mon fiancé , Monseigneur , mais il n'insulterait pas une pauvre fille sans défense , et si j'avais suivi ses conseils.....

— Vous ne seriez pas en mon pouvoir , n'est-ce pas ? je vous comprends , mais les regrets sont inutiles ; tenez , pour finir ces débats , regardez froidement votre position : Cette maison est isolée , nulle oreille humaine ne peut entendre votre voix , nul soupçon ne peut conduire à la découverte de ce mystère.

— Ah ! je suis donc perdue ! s'écria Marguerite. Mon père , sauvez votre enfant !

— Il n'est âme vivante qui puisse vous soustraire à mes vœux ; le mot est dur , mais il faut céder.

— Mon Dieu , sauvez-moi , dit-elle en tombant à genoux , puis , se relevant soudain , elle s'élança vers la fenêtre , comme si elle oubliait l'obstacle qui devait l'arrêter.

Arthur de Langy fixait constamment sur elle un regard ardent et impassible qui la fascinait. Allons , dit-il , calme-toi , enfant , plus tard tu retrouveras ton père.

— Infâme , ne profane pas le nom de mon père !... Et voyant le comte s'approcher , elle recula vivement , roulant ses regards autour de l'appartement , comme si elle

cherchait quelque arme pour se défendre ou pour mettre fin à ses jours.

Arthur tenta de nouveau de faire un pas vers elle, mais elle, se jetant jusqu'au fond de la chambre : Oh ! pardon, mon Dieu, s'écria-t-elle, pardon, Arthur, ayez pitié de moi, je vous en supplie, épargnez celle qui s'est confiée à vous. Monseigneur ! vous avez une mère, des sœurs peut-être qui pourraient un jour avoir besoin de protection.... épargnez-moi, je vous aime, Arthur, eh bien ! je vous aime, épargnez-moi.... Vous ne me répondez pas ; votre regard m'effraie.... Eh bien ! Monseigneur, je me donnerai la mort ; n'approchez pas ou je me brise la tête contre ces murs, sur ces pavés ; il faut que je meure... au nom du ciel, n'approchez pas !

Marguerite avait, à ce moment, dans son regard quelque chose de si résolu et de si imposant, qu'Arthur hésita entre la crainte de laisser échapper ce trésor, et celle de le dépouiller de tout son charme par un triomphe brutal. Devant cette lutte imminente et terrible, il se sentit faiblir un instant, mais trop vil et trop dissolu pour être généreux jusqu'au bout, il essaya de se replier sur lui-même comme le serpent pour mieux enlacer sa victime : il prit un air plus doux, il sourit, et tendant la main à la jeune fille :

— Allons, calme-toi, ma belle Marguerite, dit-il, est-ce que tu crois Arthur de Langy capable d'user envers toi d'une telle rigueur ; viens, calme-toi, et faisons la paix. Tu ne vois donc pas, enfant, que c'est une plaisanterie ; est-ce que je ne t'aime pas trop pour avoir de pareils procédés.

L'infortunée sembla respirer un instant, mais elle ne voulut pas approcher d'Arthur.

— Approche donc ; petite peureuse, et viens t'asseoir auprès de moi.

— Monseigneur, n'essayez pas de me retenir ici plus long-temps : j'ai trop de frayeur.

— Pur enfantillage , ma bonne Marguerite ; je vois d'ailleurs que tu aimes ce Robert Le Roux bien sincèrement ; eh bien ! tu l'épouseras , je ne veux rien prétendre à ton cœur , s'il est donné à un autre ; pourtant , tu étais libre d'accepter un sort si brillant avec moi , tu n'avais qu'un mot à dire , et cette vie de fêtes , d'enchantements , de plaisirs qui n'a duré qu'un instant pour toi , eût duré toujours ; de l'amour , du bonheur avec ton Arthur , vois ce que tu refuses , Marguerite , vois ce que tu perds , ce que tu échanges contre une misérable boutique et un comptoir ! Et moi , j'aurais mis tout à tes pieds , je t'aurais entourée d'un culte exclusif d'amour et d'adoration ; nulle dame n'eût trouvé de cœur plus brûlant , de bras plus dévoué , de chevalier plus soumis ; j'aurais tout sacrifié pour toi , et tu me repousses sans pitié..... tu repousses ton Arthur qui t'aime avec tant de passion , tant d'ivresse ; oh ! non , n'est-ce pas , ma bonne Marguerite ? Tu as voulu résister , tu as bien fait , méchante ; mais tu ne me bais pas , tu te laisseras fléchir par ma soumission. Allons , jolie espiègle , donnez-moi seulement un de vos gracieux sourires , aimez-moi un peu , et vous serez . . .

— Votre maltresse , interrompit vivement Marguerite , ah ! laissez-moi , jamais ! jamais !!

— Eh bien ! s'écria le comte de Langy laissant éclater toute sa fureur qu'il avait essayé de déguiser un instant : puisque rien n'a pu te vaincre , voyons enfin si mon bras sera plus fort que mes paroles.... c'est se jouer trop longtemps.... tu céderas , pauvre insensée , tu céderas.... Oh ! vois-tu cette main te broierait quand tu serais de fer : rien ne peut te sauver ; l'enfer s'ouvrît-il sous mes pieds à cet instant , je t'y entraînerais pour te posséder. Et cédant à sa violente frénésie , Arthur s'élança vers la jeune fille défaillante , prêt à l'enlacer de ses bras.

— Ah ! je meurs , s'écria Marguerite avec un accent déchirant. Et elle tomba sur le plancher comme un cadavre.

— Lâche ! cria tout-à-coup une voix qui se fit entendre dans l'appartement dont la porte venait de s'ouvrir avec violence : lâche !... et une main vigoureuse arrêta le bras du comte au moment où il allait relever Marguerite. Il se détourna soudainement et rencontra le regard foudroyant de Robert. Celui-ci avait enfoncé la première porte avec peu d'efforts et sans que le bruit eût été entendu de la chambre où se passait cette terrible scène. Arthur pâlit et porta la main à son épée.

— Ah ! fit Robert avec une rage ironique : le gentil-homme entre cette fois en lice avec l'apprenti. Et tirant à son tour une épée de sous son manteau, il s'éloigna d'un pas, comme pour laisser à son rival la liberté de se mettre en défense. Arthur eut en vain recours aux passes habiles qui lui étaient si familières, elles causèrent sa perte, il atteignit Robert, au premier choc, d'un coup mal assuré et lui traversa l'épaule ; mais ce dernier, au lieu de chercher à se dégager, profita du moment où la lame de son adversaire était retenue dans sa blessure, et lui passa la sienne dans la poitrine. Arthur tomba baigné dans son sang auprès de sa victime qui venait de lui échapper si miraculeusement.

Robert releva Marguerite, la posa doucement sur son lit, et s'étant assuré que la vie ne s'était pas retirée du cœur, il courut, à peu de distance, chercher une femme à la garde de laquelle il la confia, et se hâta d'aller avertir Christophe Canivet de tout ce qui venait d'arriver.

## XII.

### CONCLUSION.

Le soir même où l'enlèvement de Marguerite avait eu lieu, Robert l'avait appris par hasard de quelques bourgeois attardés que le bruit de la lutte avait attirés sur



le lieu du guet-à-pens. Il avait donc passé la nuit à la recherche de celle qu'il aimait sans cependant pouvoir découvrir sa trace. Pourtant , à l'aide de quelques soupçons assez vagues, il avait espéré parvenir peut-être à pénétrer ce mystère. Dans sa course nocturne, il avait rencontré fort tard et dans un quartier désert une vieille femme dont l'allure inquiète et suspecte avait attiré son attention. Il lui avait demandé quelques renseignements, et le trouble ainsi que l'hésitation qu'elle avait laissé apercevoir dans ses réponses, l'avaient déterminé à poursuivre ses démarches de ce côté. Il avait donc suivi la vieille adroitement pour s'assurer du lieu de sa demeure, se promettant d'y retourner dans le jour, après avoir réfléchi aux moyens d'en tirer quelque explication. Malheureusement, Robert, on s'en souvient, avait été arrêté en rentrant à l'auberge de la Vierge Marie, et son emprisonnement avait interrompu tous ses projets.

On se figure aisément les tortures morales auxquelles il fut en proie dans sa prison, lui plus inquiet que tout autre sur le sort de Marguerite, arrêté dans ses recherches au moment où il espérait qu'elles allaient devenir utiles; et pendant qu'il gémissait dans son cachot, Marguerite était en proie à toutes les infâmes tentatives d'un ravisseur; cette femme si pure, si ardemment aimée, était perdue pour lui et perdue sans retour, car la délivrance, désormais, serait sans doute inutile et tardive. Oh! comme alors il lui pardonnait sa coquetterie, sa frivolité, comme il oubliait les fautes de la jeune fille pour ne songer qu'aux dangers qui la menaçaient.....

Cependant Robert n'avait pas eu beaucoup de peine à établir son innocence en donnant l'explication simple et naturelle de sa conduite, et au bout de trois jours il avait obtenu enfin sa liberté. Il avait aussitôt volé chez la vieille, qui n'était en effet autre que celle qui avait mis son bouge

à la disposition du comte de Langy, pour l'exécution de ses infâmes projets : il en avait arraché par prières et par menaces l'explication de ce qui s'était passé ; et c'est à l'aide de ces renseignements qu'il était arrivé à temps pour sauver Marguerite du déshonneur et la venger.

Aussitôt que Christophe Canivet eut entendu le récit de Robert, il accourut auprès de sa fille qu'il trouva encore dans un état complet d'évanouissement ; cependant il réussit à la tirer un peu de sa léthargie, et bientôt il put la faire transporter chez lui pour lui prodiguer les soins que son état réclamait.

Pendant quelques jours elle demeura plongée dans un profond accablement, Robert Le Roux, à qui Christophe devait tant de réparations et de reconnaissance, ne quittait pas le chevet de son lit ; Marguerite souvent levait sur lui ses grands yeux noirs sans prononcer une seule parole ; un moment pourtant, on vit une larme rouler au bord de ses longs cils, on la crut sauvée par une crise heureuse, mais elle ne put que prononcer ces mots : J'ai été coquette envers vous, Robert, Dieu m'a punie. Et le timbre de sa voix, altéré par la souffrance, émut vivement l'infortuné qui tomba à genoux auprès d'elle, en lui jurant qu'il l'aimait toujours et qu'il lui pardonnait. Mais l'espérance que ce moment fit naître fut de courte durée ; les yeux de la jeune fille redevinrent secs et hagards, les larmes qui pouvaient la sauver ne coulèrent pas, la fièvre du cerveau les avait séchées. Sa voix s'anima d'une expression étrange, des phrases incohérentes s'échappèrent de ses lèvres ; c'étaient des visions sans fin qui obsédaient sa tête et qu'elle prenait plaisir à décrire : souvent elle croyait figurer dans des scènes allégoriques ; puis elle parlait de fleurs, d'applaudissements, de galantes devises comme pour achever de briser par des retours amers le cœur de son père. Tantôt elle s'effrayait, appelait du secours, demandait où était Robert, et quand celui-ci s'ap-

prochait et lui prenait la main, la pauvre malade laissait échapper d'horribles éclats de rire, puis retombait épuisée sans plus proférer un mot.... Elle était folle!.....

Robert Le Roux, déjà frappé au cœur par cette terrible catastrophe, devait encore expier la généreuse protection qu'il avait donnée à Marguerite : accusé d'assassinat sur la personne d'un gentilhomme de la suite du roi, il invoqua en vain pour se justifier le témoignage de la vieille ; celle-ci avait pris la fuite après lui avoir fait ses révélations, pensant bien qu'il en arriverait malheur. L'action de Robert fut attribuée à la jalousie, d'avoir surpris sa maîtresse en rendez-vous galant, et Marguerite, dans le triste état où elle était, ne put se justifier elle-même, ni sauver d'un mot celui qu'elle aimait. La justice d'ailleurs ne voulait voir dans cet enlèvement, malgré les déclarations de Christophe, qu'une fuite volontaire, bien facile à supposer en pareil cas. Robert fut donc condamné à être brûlé vif (1) ; mais François I<sup>er</sup>. qui connaissait mieux ses courtisans que Messieurs les juges, sachant fort bien que le seigneur de Langy était capable de recourir aux moyens dont on l'accusait pour assouvir sa passion, crut devoir en conscience commuer la peine de mort en une prison perpétuelle.

Christophe, dont la santé était fortement ébranlée par la perte irréparable qu'il avait éprouvée, mourut de chagrin peu d'années après.

Quant à Jean Petit, il prit la suite des affaires de maître Canivet, et continua à vendre de la mercerie et du drap dans la boutique de la place Belle-Croix. Le mercier lui avait légué en mourant une partie de sa fortune, à condition qu'il prendrait soin de la pauvre folle, à cette époque où il n'y avait encore aucun asile public pour les

(1) Le supplice de la roue ne fut en usage que quelques années plus tard.

aliénés. Jean Petit s'acquitta religieusement de l'obligation qui lui avait été imposée, et prospéra dans son commerce.

Amédée FAUVEL.

---

(NOTA. Le monument de la place Belle-Croix que nous avons décrit dans le 1<sup>er</sup>. chapitre de cette chronique fut détruit en 1562. Une croix de moindre dimension fut rétablie sur la même place, en 1651, et y subsista jusqu'à la première révolution.)

A. F.

---

### QUELQUES MOTS SUR LA POÉSIE (1).

La France a eu sa poésie avant d'avoir sa langue ; ses chants inspirés sur un instrument incomplet ou à demi-barbare. Du Bellay, Ronsard, Rémi Belleau, d'Aubigné, et quelques poètes de la *Pléiade* du XVI<sup>e</sup>. siècle, étaient, à vrai dire, des Théocrite, des Horace, des Tibulle, pour la grâce, la verve, la fraîcheur et le coloris. Ils se servaient merveilleusement d'un idiôme rebelle et d'une grammaire défectueuse, sans avoir pourtant la force ni la volonté de les régulariser et de les épurer.

Enfin, *Malherbe vint*, et la belle langue française avec lui.... mais la poésie s'en alla peu à peu, à mesure que le langage se perfectionnait ; l'instrument fut créé, mais on ne créa plus de mélodies ; le chanteur avait fait place au

(1) Cet article est destiné à servir d'avant-propos à deux recueils de poésie de MM. Antoni et Emile Deschamps qui paraîtront incessamment. V. au Bulletin.

luthier. Phénomène unique dans l'histoire des littératures ! la poésie et la langue française sont nées à un siècle de distance, et n'ont presque jamais pu marcher ensemble (si ce n'est au théâtre) jusqu'à notre époque, où elles se sont enfin reconnues et embrassées sous la lyre d'André Chénier, pour ne plus se quitter.

Ceci a besoin d'une courte explication pour ne pas ressembler beaucoup à un blasphème. Je commence par me prosterner avec tout le monde devant le génie de nos grands poètes dramatiques des deux derniers siècles ; je reste dans la même attitude en récitant les poésies légères de Voltaire ; les épltres et les poèmes didactiques ou héroï-comiques de Boileau, et surtout les fables de l'inimitable La Fontaine.... mais je suis forcé de reconnaître l'infériorité de nos deux siècles classiques dans l'*Epique*, le *Lyrique* et l'*Elégiaque*, c'est-à-dire dans ce qui est la poésie même.

Il était réservé aux poètes du XIX<sup>e</sup>. siècle d'appliquer à ces trois genres suprêmes les procédés perfectionnés de la langue telle que l'ont faite les maîtres, et de poétiser encore les autres genres, sans oublier la chanson. Notre époque peut avoir de grands torts, même littéraires ; ne lui déniez pas au moins ses mérites et ses gloires incontestables.

Ma préface des *Etudes françaises et étrangères*, qui soulevait, en 1828, ces questions et beaucoup d'autres, souleva en même temps une vive polémique. Tout cela s'est apaisé ; le champ de bataille étant resté aux écrivains dits de la nouvelle école. Il y aurait donc peu d'utilité à reproduire cette préface après les différentes éditions de mes *Etudes*. Cependant je regrette que l'espace manque ici pour ce trop long manifeste : le suffrage de l'illustre Goëthe, douce compensation de tant de critiques, m'ayant fait un devoir sacré d'en répandre, en toute circonstance, les principes et les applications.

Et que de beaux talents poétiques se sont élevés, depuis que je rendis hommage à nos grands poètes de l'époque ! Il faut du courage pour lancer huit mille vers au milieu de toutes ces belles et fortes poésies. Mais une fois sur la pente littéraire, on ne s'arrête pas : on écrit ce que l'on éprouve ; on publie ce que l'on écrit ; et il arrive ce qui peut de ce qu'on publie.

Un mot pourtant de ce recueil :

Il est composé de mes *Etudes*, moins quelques pièces, qui m'ont paru maintenant trop faibles à moi-même, et plus quatre mille vers environ qui n'avaient pas encore été imprimés ou réunis. La première partie, consacrée à la poésie étrangère, contient la traduction de la *Cloche* de Schiller, et de la *Fiancée de Corinthe* de Goëthe : deux poèmes que M<sup>me</sup>. de Staël ne croyait pas qu'on pût faire passer dans le vers français. J'ai bien peur qu'on ne croie M<sup>me</sup>. de Staël sur sa parole et plus encore sur les miennes. Mon œuvre, de ce genre, la plus importante, est le poème de *Rodrigue*, tiré de ces admirables romances espagnoles, si bien nommées une Iliade sans Homère. J'en ai traduit quelques-unes et j'en ai développé ou inventé entièrement plusieurs autres en m'inspirant de toutes les chroniques du temps ; j'ai conservé la forme lyrique des romances, en prenant soin de varier les rythmes comme les tons ; et j'ai tâché de coordonner tous ces matériaux de manière à présenter un intérêt suivi, une espèce d'épopée dramatique, ayant son exposition, son nœud et sa catastrophe. — Viennent ensuite des traductions de poésies des différentes langues de l'Europe, depuis le *Portugais* de Camoëns et l'*Anglais* de Shakespeare jusqu'au *Turc* de Reschid-Pacha : sorte de *Specimen* littéraire où j'ai voulu saisir et fixer quelques traits caractéristiques de la physionomie de chaque Muse. — Enfin, la seconde moitié du volume est remplie des compositions qui m'appartiennent : Poésies de de tout genre et de toute dimension, depuis l'Élégie et

l'Épître jusqu'au Rondeau et au Madrigal ; depuis l'Ode et l'Idylle jusqu'à la Chanson ; depuis le Sonnet et la Ballade jusqu'à l'Épigramme.

Il y a dans tout cela des choses qui peuvent paraître surannées pour la forme comme pour le fond , et d'une toute autre famille que les poésies allemandes ou anglaises qu'on affectionne si justement de nos jours et pour lesquelles j'ai fait moi-même de la propagande. Mais j'ai suivi naïvement les impulsions de mon cœur ou de ma fantaisie ; et je pense d'ailleurs qu'autant il faut se faire *un autre* quand on traduit , autant il faut être *soi* quand on compose. J'ai l'horreur des imitations déguisées en prétendue originalité. Si donc , à côté de morceaux qui ont le sérieux ou la mélancolie actuels , on en trouve qui , par le ton et l'allure , sentent un peu trop leur Louis XV , c'est que mon idée était là dans le moment ; car j'ai pris le parti de n'avoir de parti pris sur rien. Au surplus , par respect pour le public et pour moi , je me suis toujours efforcé , du mieux que j'ai pu , de corriger la futilité du genre par la sévérité de l'exécution ; bien persuadé que dans les arts , comme en toute chose , la manière est pour beaucoup. Et puis , de même que j'ai tenté de naturaliser parmi nous quelques fleurs de toutes les poésies de l'Europe , j'ai cherché à ressusciter , par échantillons , toutes les variétés de notre vieille poésie nationale. Enfin , à ceux qui me feraient le reproche d'avoir , en certains cas , répudié lestement les types des poésies étrangères , pour retomber dans les moules français du dernier siècle , je répondrais , qu'à tout prendre , il vaut peut-être mieux quelquefois ressembler à son père qu'à son voisin.

Emile DESCHAMPS

Avril 1844.

---

## Poésie.

---

### LE MATIN D'UN BAL.

A\*\*\*

Çà , monsieur le coiffeur , à trois heures précises ,  
On vous attend là-bas , au quartier des marquises.  
Courez vite , ou le diable à votre seuil , je crois ,  
Accrochera vos fers et vos peignes en croix !  
Allez donc , et cherchez dans toute votre tête  
Quelque rare coiffure à surprendre une fête ;  
Mais coiffure légère et jeune , car ce soir  
Il s'agit de danser , et non pas de s'asseoir  
Sur le rouge velours de ces mornes banquettes  
Où gisent les débris des anciennes coquettes.  
Donc , point de hauts turbans , aux aigrettes en pleurs ,  
Point d'or , point de rubis.... des fleurs , et puis des fleurs ;  
Quelque rose mêlée à ses cheveux d'ébène  
Nattés en rond , ainsi qu'une dame thébaine ;  
Ou quelque plume encor , blanc panache du bal ,  
Enseigne de danger , comme un cimier royal.

Que si , par un oubli funeste à la toilette ,  
*Batton* a renvoyé sa corbeille incomplète ,  
Oh ! les fleurs pour cela ne vous manqueront pas.  
La danseuse est déesse , il en nait sous ses pas.  
Regardez : vous n'avez que l'embarras du nombre.  
Quelque souci jaunâtre y répand-il son ombre ?  
Poussez cet étranger du pied avec dédain ,  
Et rapportez-le moi.... J'en ai tout un jardin.



Mais qu'importe, pourvu qu'elle soit belle et gaie.  
Qu'elle ait de doux propos l'oreille fatiguée,  
Qu'elle jette, en tournant, son charme à vingt miroirs,  
Et se fasse un bonheur de tous nos désespoirs;  
Pourvu qu'après le bal, quand, de retour chez elle,  
Madame ira trouver son lit de demoiselle,  
Elle dise, en rouvrant mes vers à peine lus :  
C'est lui que j'oubliais, et qui m'aime le plus !

Emile DESCHAMPS.

---

## ÉPILOGUE.

A M. SAINTE-BEUVE,

Sur le recueil de ses poésies complètes.

De ton vol, dans ma main, je tiens l'immensité.  
Trois fois béni le livre, ô mon cher Sainte-Beuve,  
Où rayonne, à nos yeux, ta multiple unité !  
Comme des séraphins la robe toujours neuve,  
Ta poésie est fraîche, et son souffle agité  
Ressuscite en nous même, après bien des années,  
Tout un printemps de fleurs que l'on croyait fanées.

Ton vivace laurier traverse les hivers ;  
Et moi qui, dans les temps, te saluai poète,  
Qui de ton auréole ai protégé mes vers ;  
Ma voix, plus que mon cœur, ne sera pas muette,  
Aujourd'hui que j'apprends, sur ces feuillets ouverts,  
Quelle angoisse céleste et quels douloureux charmes  
De vivre encor ta vie et repleurer tes larmes !

Protée, au cœur naïf, dans la foule isolé,  
A tes vers, comme toi, mon âme se transforme,

Ainsi qu'un vêtement sur les membres collé.  
Oui, je souffre et je meurs avec Joseph Delorme ;  
Plus tard, tu l'as voulu, je renaïs consolé ;  
Puis, ton brûlant *Août* me verse ses pensées,  
D'orages flamboyants et d'azur nuancées.

Ton astre poétique a décrit dans le ciel  
Sa courbe d'harmonie, et de toutes ses phases  
Mon cœur ému suivit le jeu continuél ;  
Car, tu pleuras sans faste et chantas sans emphases ;  
Car, sous ton art toujours palpite le réel ;  
Et la ronce ou la fleur, la moisson ou l'ivraie,  
Gonflent tes vers, nourris de toute chose vraie.

Et quelques-uns t'ont dit infidèle et changeant !...  
Non ; la variété n'est pas de l'inconstance.  
Selon le ciel, selon ses bords, le lac d'argent  
Prend une autre couleur, de distance en distance ;  
C'est la même onde où vont mille reflets nageant,  
Et pourpre du soleil, et brumes de la terre....  
Et plus le lac est pur, plus son cristal s'altère.

Je n'ai glorifié que le poète encor ;  
Cette gloire suffit et les comporte toutes.  
Ta prose cependant épancha son trésor,  
Et de la foule aveugle ayant vaincu les doutes,  
Aux talents contestés donna la palme d'or.  
Toi, dont on parle tant, tu vins parler des autres....  
Le Dieu s'est bien souvent mis au rang des apôtres.

Ah ! si tous avaient su, comme tu le voulais,  
Se tenir en faisceau d'amour et de génie ;  
De cités en cités on dirait : Voyez-les !  
Sous leurs simples lambris, ces rois de l'harmonie  
Égaleraient les Rois, habitants des palais ;

Et l'on n'aurait pas vu de cyniques harpies  
Mêler leur sale joie à nos guerres impies !

Emile DESCHAMPS.

---

CORDOUE.

Africaine Cordoue , ô ma mère chérie ,  
Belle fleur de savoir et de chevalerie ,  
Pardonne au fils ingrat que tes flancs ont porté  
S'il n'a pas dit encor toute ta majesté....  
Mais, ton front radieux jette tant de lumière  
Que je n'ose vers toi relever ma paupière ,  
Et de la profondeur de mon humilité  
Regarder le soleil de ta divinité.  
Sans cela , belle fleur de la chevalerie ,  
Africaine Cordoue , ô ma mère chérie ,  
Je t'aurais fait des vers tout confits de douceur ,  
Et puis j'aurais parlé de Grenade , ta sœur ,  
Et resserrant encor le nœud qui vous rassemble ,  
Je vous célébrerais toutes les deux ensemble ,  
Car vous êtes deux sœurs d'une grande beauté :  
Vos yeux ont tant d'éclat et de sérénité  
Qu'on croirait qu'autrefois la nuit , levant son voile ,  
Détacha de son front une quadruple étoile ,  
Et vous donnant , un soir , ce trésor précieux ,  
Vous dit en souriant : Faites-vous en des jeux.

Antoni DESCHAMPS.

---

## SECONDE LETTRE

SUR LE THÉÂTRE DE CAEN.

J'aurais grande envie, Madame, de sauter à pieds joints par dessus les débuts, pour vous dire bien vite : « Le comédien par excellence, le comédien qui seul possède le secret de tirer du cœur de vraies larmes et d'exciter un rire naturel et sincère comme lui; Bouffé, Madame, est arrivé chez nous. Ne perdez pas votre temps à lire ma lettre; jetez la Revue dans un coin de votre salon; Bouffé répète; Bouffé, entendez-vous, c'est Bouffé qui joue ce soir ! Accourez et louez une loge, s'il en reste encore une. »

Mais je vous entends me répondre avec votre sollicitude accoutumée : « Eh ! pourquoi cette bonne nouvelle que vous m'apprenez me rendrait-elle indifférente envers des artistes qui n'ont pas la même célébrité sans doute, mais auxquels devraient s'intéresser les plus insoucians, ne fut-ce qu'en considération de leur labeur journalier, labeur rude et incessant; car je présume que la vie de l'acteur de province, dont le nom retentira un jour dans Paris, doit être une vie d'agitations, d'angoisses, de vives jouissances et d'après déplaissirs. »

Je suis de votre avis, Madame; et si l'aréopage qui siège annuellement sur les banquettes de notre parterre pensait comme vous et moi, il écouterait d'abord, et mettrait surtout moins de rudesse de forme dans le prononcé de ses condamnations. En procédant de cette manière, c'est-à-dire avec moins de passion que d'attention, il y aurait chance du moins d'accorder la justice avec l'équité.—Il y a vraiment des gens qui ne savent pas qu'ils sont le peuple le plus poli, le plus spirituel du globe.

M. Poujin, le jeune premier, a subi de rudes épreuves : il a tenu tête à l'orage, comme doit le faire un homme qui a de la dignité, comme un acteur qui a la conscience de ce qu'il vaut. Il a conservé un maintien calme et résigné, bien préférable aux bravades et aux boutades de mauvais goût de certains acteurs qui, la main sur la hanche, se posent en victimes de la cabale; immortels invalides de l'art dramatique qui comptent autant de blessures que de campagnes et finissent un beau jour (beau jour pour le public), par inhumer et embaumer leur gloire de comédien dans la boîte du souffleur.

M. Poujin est sorti victorieux d'une lutte acharnée où le bon droit devait triompher.

Je vous ai promis dans ma dernière lettre de vous parler de M<sup>me</sup>. Renard. Ayant vu peu jouer cette actrice, je m'étais borné

à vous dire qu'elle était jolie. A présent que je l'ai vue jouer, je vous dirai qu'elle est fort jolie. Le parterre a paru l'accueillir favorablement. J'attends, pour juger cette dame, son troisième début dans *Louise de Lignerolles*.

M. *Le Brun*, le premier-comique, sera admis. J'étais dernièrement au spectacle à côté de quelques habitués, gens d'esprit assurément, qui prônaient beaucoup cet acteur. Je finirai peut-être par me convertir à leur sentiment.

Vous me trouvez sévère à l'égard de M<sup>lle</sup>. *Isoline*. Je vais me hâter de lui rendre justice : elle a eu naguère un très-beau mouvement.... de bras, dans le *Naufrage de la Méduse*. Les musiciens de l'orchestre ont été aspergés d'une eau plus ou moins limpide, et ils n'ont pas été les seuls à rire de cette espièglerie.

M<sup>me</sup>. *Théodore* poursuit le cours de ses succès, mais elle fera bien de combattre une fâcheuse propension à la minauderie qui finirait par affadir entièrement son jeu. L'artiste doit se surveiller, car les qualités grandissent rarement à proportion des défauts.

Maintenant, Madame, vous voyez que, tout compensé, notre théâtre doit offrir quelque attrait aux personnes qui aiment le spectacle; et, avec le zèle constant du directeur, il ne faut pas désespérer de nos plaisirs. Certes, les personnes qui ne connaissent pas Bouffé tiendront compte à M. Haquette de leur avoir fait aimer le comédien le plus charmant, le plus vrai de notre scène, n'en déplaise à Messieurs les sociétaires de la Comédie-française. — Bouffé n'est pas un comédien de convention; Bouffé, c'est le produit de l'étude la plus sincère et la plus intelligente, enfin c'est le plus parfait comédien de l'époque. Vous vous rappelez, Madame, quel enthousiasme *Talma*, et plus tard M<sup>lle</sup>. *Mars* excitèrent dans notre vieille salle, quels rires inextinguibles éclataient aux représentations de Potier. Grâce à Bouffé, ces belles soirées vont renaître. Je vous le prédis, Madame, la nature a eu beau reverdir et prodiguer ses trésors aux châtelains et aux châtelaines, les châtelains et les châtelaines laisseront les tilleuls et les orangers fleurir et s'embaumer mutuellement, les fauvettes et les rossignols chanter, les tourterelles roucouler. Puisque Bouffé devait nous visiter ce mois-ci, le printemps a commis une grande maladresse de venir cette année lui faire concurrence. Ou je me trompe fort, Madame, ou plus d'une de nos jolies dévotes ne pourra résister à la tentation; oui, dans quelque temps, plus d'une ira porter au confessionnal le péché mignon d'avoir applaudi Bouffé. Je présume que si nos vieux confesseurs (je ne parle pas des jeunes) lui voyaient jouer *Michel Perrin*, ils seraient fort embarrassés quelle pénitence infliger à leurs pénitentes.

Aug. LEFLAGUAI.

---

## BULLETIN.

---

L'éditeur Delloye va bientôt augmenter sa *bibliothèque choisie* de deux volumes de poésie de MM. Emile et Antony Deschamps. M. E. Deschamps a bien voulu nous communiquer quelques-unes des pièces encore inédites. Ce n'est pas à nous, qui sommes honorés de la collaboration de ces écrivains d'élite, à leur prodiguer des éloges qu'ils ont tant de fois mérités et obtenus. La manière dont le public a toujours accueilli leurs œuvres est le garant d'un grand succès pour cette nouvelle publication. Nous promettons de bientôt livrer à nos lecteurs les délicieuses compositions qui sont restées dans le portefeuille de la Revue.

— UNE VOIX DU MORVAND, par M. Antony Duvivier de Nevers. Le poète a épanché, dans ce volume, toute cette jeune poésie qui remplit l'âme à cet âge où l'homme conserve encore ses plus douces illusions. La mélancolie de ses compositions n'a rien que de suave et de gracieux ; on sent que l'âme du poète n'a pas connu les douleurs cuisantes : ses larmes sont pures et mélodieuses, elles appellent les larmes et font pressentir une douce consolation. L'auteur a long-temps habité le Morvand, il a souvent suivi entre deux haies odorantes, ces *violettes* tortueux qui découvrent à chaque pas des horizons nouveaux cachés par les plis des montagnes. La contrée, où ces poésies ont été inspirées, est une de ces thébaïdes propices aux méditations graves et touchantes, où le germe poétique se développe rapidement. *Le soir sur l'Appenelle, Mes soirées d'hiver, Ce que l'on sait, Fanverille, La chapelle du chêne et une épître à M. Gallois*, offrent surtout des pensées délicates et souvent brillantes et fortes, exprimées dans des vers tour à tour naturels, simples et énergiques.

M. Antony Duvivier n'est pas seulement un poète distingué ; archéologue instruit et laborieux, il prouve que la science et la poésie, loin de s'exclure, peuvent se prêter une grâce et un soutien mutuels. Nous devons à M. Duvivier plusieurs travaux intéressants, entre autres, une notice sur les Amognes. Ce nom qui, selon lui, est d'origine celtique, désigne la fertile contrée comprenant au XI<sup>e</sup>. siècle le pays entre Nevers et Avallon ; on y trouve de curieux monuments gallo-romains ; et le moyen-âge surtout y a laissé d'intéressants souvenirs pour le poète et l'historien.

M. Duvivier fait partie du comité historique des arts et des monuments près le ministère de l'instruction publique, et nous sommes heureux d'ajouter qu'il vient d'être nommé membre de la Société des antiquaires de Normandie.

Ceux qui ont lu *Une Voix du Morvand* accueilleront avec plaisir l'annonce d'un nouveau recueil de M. Duvivier, *Les sentiers perdus*, que l'éditeur Masgagna ne tardera pas à publier. L'auteur a bien voulu nous en communiquer à l'avance une fort belle pièce intitulée *Dieu* ; nous la donnerons dans notre prochaine livraison ainsi qu'une jolie fable de M. Wains-Desfontaines.

— Henri Mondeux, ce jeune pâtre qui a deviné les mathématiques transcendantes, est actuellement dans notre ville où il a donné une séance. L'auditoire a été émerveillé.

— L'Association Normande tiendra ses séances générales à Cherbourg, du 19 au 23 juillet prochain.

— La 9<sup>e</sup>. session du congrès scientifique de France s'ouvrira à Lyon le 1<sup>er</sup>. septembre prochain.

— *La Touraine*, revue littéraire qui se publie à Tours, vient de faire paraître sa 4<sup>e</sup>. livraison ; nous en rendrons compte au prochain Bulletin. On s'abonne place de la cathédrale, 2, à Tours, et chez M. Rupalley, libraire à Caen.

G. F., Directeur.

---

## ANNONCES.

Ouvrages de M. Antony Duvivier

en vente chez M. Rupalley, libraire, pont Saint-Pierre, 7, à Caen.

*Une voix du Morvand*, 1 vol. in-8°. *Le Conscriit*, poème, in-8°. *Histoire de la Chartreuse d'Apponay*, in-8°. *Notice sur les noces de campagne dans le Morvand*, in-8°. *Mazagran*, récit poétique, in-8°.

— Pour paraître en septembre 1841.

*Leçons d'histoire de la philosophie professées à la Faculté des lettres de Caen par M. Charma (années 1840—1841)*, publiées par Joachim Ménant.

— *Notice sur la vie et les travaux littéraires de feu M. l'abbé de La Rue*, par M. Vaultier, professeur à la Faculté des lettres de Caen. 1841. Caen, chez Mancel, libraire, rue St.-Jean. 1 vol. in-8°.

|                                                |       |
|------------------------------------------------|-------|
| Papier ordinaire.                              | 1 fr. |
| Id. avec portrait.                             | 1 50  |
| Papier de chine.                               | 2     |
| Grand format de Hollande, tiré à petit nombre. | 4     |

---

## GUIBRAY AU TEMPS DE LOUIS XIII.

Parmi les vieilles institutions qui meurent , les antiques monuments qui tombent , les mœurs et les coutumes qui s'effacent , rien peut-être n'offre plus d'intérêt , plus de curieux souvenirs que ces vastes marchés annuels qui , s'ouvrant sous le nom de foires , attireraient dans leur sein une multitude variée de marchands et de visiteurs de tous pays.

Ce devait être un spectacle bien beau que ces grands centres , où se donnaient rendez-vous tous les membres de la fraternité des commerçants ; où toutes les industries concouraient à satisfaire les besoins de la changeante civilisation. Nous avons peine à nous figurer maintenant , avec quelle impatience nos bons aïeux attendaient cette époque importante. Nous ne comprenons plus le pittoresque de ces assemblées , la poésie de ces pèlerinages si longs , si pénibles , souvent même si dangereux. Nous oublions que venir alors de Paris à Guibray , c'était entreprendre un voyage aussi difficile que d'aller de nos jours à St.-Pétersbourg. Aussi, les aventures de voyage ne manquaient pas , les détails sur ce qui se passait dans la capitale , ou dans telle autre ville que le marchand avait visitée , étaient-ils attendus impatiemment par les confrères qui avaient l'habitude de traiter avec le voyageur. Et ces confrères avaient aussi des nouvelles à donner , en échange de celles qu'ils apprenaient ; et tous étaient heureux d'entendre et de conter , tous étaient crédules , car tous étaient trop honnêtes gens pour se jouer de la bonne foi de leurs auditeurs.

Une des foires les plus anciennes et les plus fréquentées , est sans contredit celle de Guibray , et comme tant d'autres institutions , qui peu à peu se sont métamorphosées avec le temps , celle-ci , aujourd'hui toute consa-



crée au commerce, dut son origine à la piété ; et ce concours immense de trafiquants ne fut d'abord qu'une réunion de pieux pèlerins.

Dans les premières années du VIII<sup>e</sup>. siècle, le terrain où est bâti le faubourg de Guibray était couvert d'une forêt de chênes et de châtaigniers. Un berger s'aperçut qu'un de ses moutons, au lieu de pâtre l'herbe, s'était arrêté à gratter le sol avec une insistance peu ordinaire ; il essaya de le faire rejoindre le troupeau, mais le mouton répondait par des bêlements tout à fait extraordinaires et surnaturels ; puis, il recommençait à gratter avec une nouvelle ardeur. Le berger se décida donc à fouiller la terre avec sa houlette, et bientôt il découvrit une statue de la Vierge Marie tenant un enfant dans ses bras.

On dut alors s'occuper de déposer la relique dans un lieu convenable, où elle pût être exposée à la dévotion des fidèles ; aussi vers l'année 720, époque de cette découverte, on s'empressa d'élever sur le lieu même, au milieu de la forêt, une humble chapelle consacrée à la Vierge. Tel fut le miracle qui devait pendant tant de siècles faire la prospérité de Falaise. Remarquons ici le rôle important que les bergers et les moutons jouaient autrefois dans toutes les découvertes de ce genre ; aujourd'hui, les antiquaires ont beau fouiller partout, ils ne dénichent plus de pareils trésors : il n'est donc pas étonnant si la crédulité publique se prit un jour à considérer les bergers comme sorciers ; mais les pauvres moutons sont restés moutons, et les antiquaires sont toujours antiquaires comme devant. Cependant par amour pour ces derniers, nous dirons deux mots sur l'étymologie du nom de Guibray. Ce faubourg de Falaise, éloigné d'environ un kilomètre de la ville, a tiré son nom, selon les uns, du mot bray, dérivé du celtique *braia*, qui signifie terre, boue, et selon les autres, du bray ou cri des druides appelant le peuple à cueillir le gui dans la forêt, ou encore

bray ou bêlement du mouton qui découvrit la statue dont nous avons parlé. Pour repousser cette dernière opinion, il suffit de remarquer que le mot bray entre dans la composition du nom de plusieurs lieux voisins, où le cri des druides et surtout le bêlement du mouton merveilleux ne se sont jamais fait entendre.

Quant à la première partie de ce mot, elle a donné lieu également à diverses conjectures. Vient-elle du latin *Viscus* signifiant *Gui*, ou de l'anglo-saxon *Whit* qui signifie *blanc*? Ce nom serait alors *terre du gui* ou *terre blanche*; nous laisserons le choix au lecteur, en faisant remarquer, toutefois, que le changement du W en G est ordinaire dans l'anglo-saxon et dans l'anglais moderne: de William, on a fait Guillaume; de Wash, gouache; de Wasp, guêpe; de Wimple, guimpe; de Wales, Galles: les citations ne finiraient pas. Cependant, est-il bien probable qu'un peuple forme le nom d'un lieu de deux mots tirés de deux langues diverses, si on excepte les noms composés par les savants? Peut-être la première partie de ce mot ne serait-elle en définitive qu'un nom propre.

Une léproserie avait été établie à Guibray vers la fin du XII<sup>e</sup>. siècle, au retour des croisades, il en reste encore une chapelle consacrée à St.-Marc et dont partie est de reconstruction plus moderne: on y va de Falaise en procession, le jour de la fête du saint. C'est encore des habitants de Guibray que le duc de Gloucester, général d'Henri V, roi d'Angleterre, attaqua Falaise à la fin de l'année 1407. Mais revenons à l'image de la Vierge Marie.

Quoi qu'il en soit de la manière dont l'image fut trouvée, et la chapelle érigée; le bruit du miracle, auquel cette pieuse fondation devait son origine, attira bientôt un nombreux concours de fidèles. Alors accoururent aussi de tous côtés des colporteurs et marchands ambulants, venant s'établir autour de la chapelle, pour vendre des images et

des reliques de la Vierge. Alors s'élevèrent ces petites échoppes, telles qu'on en voit encore dans le voisinage des lieux fréquentés par les pèlerins. Alors aussi les auberges s'ouvrirent en grand nombre, pour se prêter aux exigences de cette foule toujours croissante.

Bientôt enfin on comprit les avantages qu'on pouvait tirer de cette assemblée annuelle, et on songea à la fixer d'une manière permanente dans le voisinage de la ville.

Croyant sans doute favoriser cette dernière, Robert-le-Libéral, père de Guillaume-le-Conquérant, assigna d'abord un emplacement plus voisin de Falaise que ne l'était le premier. Ce fut ce même terrain où, en 1785, on fit des fouilles pour découvrir du charbon de terre, et près duquel se trouve l'hôpital général actuel. Cet emplacement porte encore le nom de Camp ou Champ-de Foire. Le Champ-Priseur, le Champ-aux-OEufs, le Pré-Cochon qui, depuis huit siècles, ont conservé leur nom, indiquent assez l'usage dont ils l'ont tiré.

Non loin de ce dernier champ, était la croix Hérault ou de Hin-Ha dont on voit encore les débris au carrefour, sur le chemin de Saint-Clair. Le nom de cette croix lui viendrait-il de ce qu'un hérault se serait placé au pied pour faire les proclamations alors en usage, et qu'on aurait voulu imiter son cri, ou le bruit de l'instrument dont il se serait servi par les sons hin-ha ? Ces proclamations du reste commençaient toujours par les mots : *oyez*, *oyez* : cet usage s'est conservé en Angleterre, seulement le crieur a défiguré ces mots de notre vieux langage qu'il ne comprenait plus, et il se contente, en agitant sa clochette, de crier : *o yes*, *o yes*, ce qui n'a plus le sens commun ; mais n'empêche pas le public de se presser autour de lui pour l'entendre.

Ce fut également Robert-le-Libéral qui érigea, en foire proprement dite, cette réunion qui jusqu'alors s'était faite sans ordre et sans règles : mais, on ne tarda pas à s'aper-

cevoir qu'on ne laissait pas impunément de côté, à cette époque, la patronne dont on avait d'abord cherché la protection. La foire placée plus près de la ville que de la chapelle, perdait trop vite de son caractère religieux ; et cette brusque transition, refroidissant dévots et chalands, on comprit qu'il fallait se rapprocher du lieu où se trouvait l'image protectrice, sous peine de jeter à la fois du discrédit sur la chapelle et sur le marché.

Guillaume-le-Conquérant reporta cette foire sur le lieu même où les premiers marchands s'étaient installés, et où de nos jours elle existe encore. C'est peut-être cette circonstance qui a fait croire à quelques auteurs et notamment à d'Expilly, que Guillaume-le-Conquérant en était le fondateur. Toujours est-il que cet établissement lui dut un grand nombre d'immunités et de privilèges qui en firent la prospérité.

Il est vrai qu'en 1532 François I<sup>er</sup>. enleva aux bourgeois et aux marchands certains privilèges qu'il prétendait avoir été usurpés par ceux-ci ; mais malgré ces ordonnances toutes fiscales, cette foire prit un développement tel, qu'elle devint bientôt la première en France, après celle de Beaucaire.

Cependant, l'accroissement rapide de pèlerins et de marchands avait, dès les premiers temps, nécessité une transformation dans l'édifice ouvert à leur piété ; aussi en 1076 la petite chapelle ayant été abattue, Mathilde, fille de Beaudouin, comte de Flandre, et épouse du Conquérant, devenu roi d'Angleterre, avait fait reconstruire sur le même lieu une église qui porte encore le nom de Notre-Dame de Guibray.

Le style primitif de cette église a été défiguré par un revêtement moderne qui tient un peu du style grec ; au reste, c'est ainsi qu'on traite tous nos monuments. Le portail et l'apside encore intacts sont des morceaux remarquables ; ce replâtrage fut fait en 1771, et c'est, nous

croyons, à cette époque que l'image miraculeuse, devenue trop grossière, fut reléguée du chœur où elle se trouvait dans une chapelle latérale, et qu'une plus belle statue, ayant été apportée du ciel par les anges, fut mise à la place de la première (1).

L'ouverture de la foire avait lieu jadis le premier mercredi d'après l'Assomption ; alors deux inspecteurs allaient par les magasins visiter les marchandises et s'assurer de la qualité, avec droit de saisie sur toutes celles qui n'étaient pas confectionnées selon les règlements, mais la liberté du commerce a détruit cette institution qui était la garantie de l'acheteur. Maintenant, c'est le 15 août, jour même de la fête, à cinq heures du soir, que l'ouverture a lieu. Le clergé fait ce jour-là une procession tout autour du champ de foire, et les opérations du négoce commencent ensuite. Le lendemain une quête pour les pauvres se fait chez tous les marchands. La durée de la foire est fixée à 15 jours, mais c'est dans la première semaine, appelée la grande semaine ou semaine des franchises, que se font toutes les affaires ; et même les plus considérables sont terminées dès les quatre premiers jours. Lors du déballage qui a lieu le 13 août, les pompes sont essayées en présence du maire, et elles stationnent pendant la quinzaine suivante près d'une citerne, située au milieu du champ de foire, pour la sauve-garde des marchandises qui y sont agglomérées à cette époque. On ne pouvait autrefois vendre ni dresser d'échoppes en dehors des limites prescrites, mais ce règlement n'est guère bien observé aujourd'hui. Vers 1778, selon M. Coquebert de Monbret qui a puisé ses renseignements dans les archives du commerce, les opérations s'élevaient à 7 ou 8 millions, M. Rulhières les porte même jusqu'à 25 millions,

(1) P. S. Langevin, prêtre. Recherches hist. sur Falaise, 1<sup>re</sup>. partie, p. 24. Edition de Brée, année 1814.

et M. Galeron pense qu'elles ont dû beaucoup approcher de ce chiffre, mais dès 1780, cette foire commença à perdre de son importance, et depuis ce temps elle a toujours décliné : d'un côté, la facilité des communications, et de l'autre, le refroidissement des fidèles pour la patronne lui ont porté un coup funeste ; terribles effets de la vapeur et de la philosophie. Cependant, malgré l'état de décadence où tombent toutes ces institutions d'une autre époque qui disparaissent une à une avec les besoins qui les ont fait naître, le commerce de Guibray offrait encore des résultats assez satisfaisants, il y a une douzaine d'années ; aujourd'hui même, il est encore considérable si on le compare à celui des autres foires. Les marchandises qu'on y trouve consistent surtout en laines, frocs, flanelles, draps, toiles et rouenneries. Les aciers, la quincaillerie de Laigle et de Paris, les bois de teinture et les cuirs de Pont-Audemer, de Saint-Germain et d'Harcourt forment aussi quelques-uns des principaux articles, ainsi que la bonneterie de Falaise qui, pendant le cours de l'année, occupe un nombre considérable d'ouvriers.

Tous ces documents que nous venons de donner suffisent sans doute pour montrer l'antiquité de cette foire et l'importance qu'elle put avoir jadis ; mais ces dates, ces chiffres, au moyen desquels tout se traduit à l'esprit du lecteur, n'offrent, à vrai dire, qu'un tableau bien pâle et bien incomplet. La physionomie de cette scène animée a disparu et le langage est impuissant à la reproduire ; aussi M. Galeron qui sait quelle infinie supériorité un tableau possède en pareil cas sur toutes les descriptions du monde, se prend-il à regretter vivement qu'une excellente gravure, représentant la foire de Guibray telle qu'elle était il y a plus de deux siècles, soit devenue tellement rare qu'il n'ait pu parvenir malgré ses recherches à se la procurer ; en conséquence il a cru devoir engager ceux qui la retrouveraient à la reproduire par la litho-

graphie. La lithographie ! Quoi M. Galeron vous cherchiez un tableau qui vous retraçât les vieux costumes, les vieilles mœurs de nos ancêtres, il y a plus de deux cents ans, et vous voulez les reproduire par un procédé moderne ! Vous voulez obtenir la physionomie de l'époque, et votre lithographie née d'hier détruira la physionomie du tableau. Il faut à ces reproductions, le crayon du temps, le burin du graveur contemporain ou tout est gâté. Eh ! bien M. Mancel a compris ces vérités et nous devons, dans l'intérêt de l'art, l'en féliciter. M. Mancel a réussi à se procurer cette fameuse gravure dont il avait vu à la bibliothèque royale de Paris un exemplaire déchiré ou brûlé en partie, et il s'est empressé de songer à la reproduire en lui conservant son originalité, sa vérité dans les plus petits détails. Et certes il a eu raison de ne pas hésiter à préférer la gravure au procédé lithographique. Il s'agissait d'enrichir les collections des amateurs, bien plus que de faire une spéculation. D'ailleurs la lithographie qui, dans certains cas, peut avoir quelques avantages sur la gravure, échoue toujours quand il s'agit de retracer un assemblage d'objets de petite dimension ; ce procédé ne donne alors qu'une sorte *d'estompé*, pâle, confus et insaisissable. Dix-huit mois ont été consacrés par un habile graveur de la capitale à rendre la planche trait pour trait, coup de burin pour coup de burin, aussi à l'exception de la couleur du papier, est-ce à se tromper entre l'original et la copie.

La voilà donc maintenant cette foire de Guibray, vivante et animée, folle et commerçante, riche et brillante, telle que vous eussiez pu la voir il y a deux cents ans, cela vaut sans doute la peine de se déranger, et vous ne demanderez pas mieux, j'en suis sûr, que de la parcourir.

Faisons toutefois une remarque sur les gravures de cette époque, c'est qu'elles manquent de perspective ;

mais loin que cela soit une faute dans de telles compositions, nous pensons que c'est un grand avantage. La perspective nuit au tableau qui représente des scènes multiples de ce genre ; on a sur le premier plan quelques personnages bien exprimés et les autres plans n'offrent qu'une foule confuse. La perspective ici ne serait autre chose qu'une foire vue d'un point fixe adopté par le peintre, et Dieu sait si jamais on peut se faire une idée nette d'une foire vue de cette manière ; l'absence de perspective, au contraire, nous donne un tableau sur lequel on avance de scène en scène, et où tout se déroule avec suite et enchaînement, comme sur le terrain véritable. L'artiste d'ailleurs a eu le soin de diminuer la proportion des figures à mesure qu'elles s'éloignent du spectateur, mais sans les déranger de leur place naturelle, de sorte qu'il faut faire une véritable promenade sur la gravure pour la voir dans tous ses détails, et Dieu sait si ces détails sont nombreux, curieux et variés, naturels surtout, parfois même au-delà de l'expression raffinée de notre langage moderne : Je vais vous donner une preuve concluante de mes assertions.

Il me souvient, bon lecteur et aimable lectrice, qu'en l'année seize cents et quelques, si je ne me trompe, j'étais allé à cette fameuse foire de Guibray, en compagnie de plusieurs honnêtes bourgeois et de leurs charmantes moitiés : depuis ce temps, ceci avait bien déserté ma mémoire, lorsqu'en jetant les yeux sur la gravure que j'ai eu l'honneur de vous signaler, je me prends à m'ébahir et à me reconnaître comme si c'était encore hier que j'eusse fait cette excursion. Vous voyez que je suis le vieux des vieux, ne vous étonnez donc pas si j'aime à conter, et, si cela ne vous ennuie pas, je vais vous retracer la chose comme elle se passa, en vous engageant à suivre mon itinéraire sur la planche que vous avez ou devriez avoir sous les yeux.



Je sors donc après un bon diner de l'auberge *du sermon*, qui se trouve sur notre main droite, j'offre le bras à l'une de ces dames, et tout guilleret je me lance dans la foule pour faire voir à ma jolie promeneuse les curiosités. Vous pensez bien que nous ne nous égarâmes guères au milieu de cette cohue qui n'est autre que le marché au bétail; d'ailleurs, je ne vous ferai pas la description de la race bovine qui l'occupait, vu que c'est une espèce de quadrupède éminemment inaccessible à la civilisation, et dont les mœurs et le costume sont toujours restés les mêmes depuis des siècles.

Nous jetâmes pourtant en revanche un coup-d'œil sur le marché aux chevaux, cela valait s'arrêter, car c'était la fine fleur de nos chevaux normands. Noble conquête ! s'est écrié Buffon depuis, en voyant l'élégant et vigoureux quadrupède; et pourtant, Buffon n'avait pas vu encore notre hippodrome, ni ces courses brillantes, où nos rapides coursiers rivalisent de grâce et de vitesse; Buffon ne les avait pas vus triomphant devant un nombreux concours de spectateurs qui leur prodiguent des applaudissements, auxquels, tout chevaux qu'ils sont, ils ne manquent pas d'être fort sensibles, l'amour-propre ayant toujours été un point extrêmement saillant dans le caractère du cheval et de l'auteur dramatique. Je crois que ma belle dame avait quelque petite peur de ces fiers animaux, mais elle se risquait néanmoins, peut-être à cause de tous les élégants gentils-hommes qui chevauchaient à l'entour avec leurs riches costumes, leurs longues moustaches, leur rapière plus longue encore et leur plume flottante, balancées sur le chapeau à grands bords qui depuis est tombé dans le domaine exclusif des brigands Italiens.

Il faut convenir que voilà bien ces galants cavaliers peints au naturel, portant le noble oiseau sur le poing et caracolant à plaisir sur leurs fringants destriers; voilà

bien ces pages , ces écuyers ,

Et ces piqueurs alertes ,  
Qui sur leurs manches vertes  
Portent les noirs faucons.

Tous , il est vrai , n'ont pas au poing l'agile chasseur , mais sans doute ils s'empressent de venir l'acheter , car on en vend encore à ce marché où l'on vend déjà tant de choses ; c'est du moins ce que nous dit le bon M. de Bras. Là , *de toutes nations s'assemblent un grand nombre d'hommes qui se fournissent tant de grands chevaux , haquenées de prix , de bestiaux , oyseaux de proie , etc. , etc. , et s'y assemble encore*, continue le même auteur , *si grand nombre de peuple , que les bateleurs , baladins et pauvres quaymans s'y treuvent pour en profiter*. Et vous pouvez en effet voir sur la gravure deux ou trois *quaymans* qui mendient à en importuner les promeneurs.

Tout près du marché aux chevaux , se trouvent les boutiques des selliers où se confectionnent , et aux devantures desquelles on voit pendre les colliers des chevaux de trait , tels à peu près qu'on les fait encore aujourd'hui.

Mais tout cela intéressait bien moins ma promeneuse que ce farceur qui , monté sur deux tonneaux pour théâtre , amusait par ses tours et ses chansons les spectateurs qui l'entouraient ; et pourtant , nous passâmes assez lestement. Alléchés que nous étions par un autre genre de spectacle , nous allâmes nous arrêter devant ce singulier théâtre dressé en plein vent et qui attirait une foule immense. Ne sont-ce pas vraiment des figures à peindre que toutes ces bonnes faces ébahies tournées vers ce baladin vêtu en grand seigneur , et qui fait l'annonce de son spectacle ? Là sont accourus gentils-hommes et bourgeois , les uns à pied , les autres à cheval , nobles dames et humbles demoiselles , et tous écar-

quillent les yeux et ouvrent les oreilles bien grandes , pour ne pas perdre un geste , pour ne pas laisser échapper un mot. Avouons aussi que la *curiosité* était digne des curieux : c'était un maraud de bateleur Italien qui s'avisait de faire voir la huitième merveille du monde , chacun se pressait, se poussait avec fureur pour passer derrière le rideau qui cachait cette merveille , et que trouvait-on ? Une femme muette de naissance. Bateleur impertinent , va ! je ne voulus pas entrer et je fis bien : le charmant babil de ma dame était pour moi une merveille bien plus précieuse ; nous avions perdu le mari dans la foule , où nous n'avions pu le retrouver , bien que nous ne le cherchassions pas , mais c'est ainsi que les maris se retrouvent toujours.

Plus loin , ce sont des voltiges sur la corde avec pirouette et suspension la tête en bas , selon la coutume encore suivie de nos jours dans ce périlleux exercice. J'aurais bien voulu m'arrêter plus long-temps devant ce saltimbanque des jours anciens , qui se tient en l'air à la force du jarret , sur la corde non roide , mais la prudence nous fit un devoir de nous esquiver le plus tôt possible. Hélas ! c'est que la police n'était pas faite alors aussi sévèrement qu'elle l'est de nos jours ; et si vous en doutiez , je vous montrerais ces deux champions qui ont mis l'épée à la main et s'escriment bravement au milieu de la foule effrayée qui se disperse autour d'eux. Ce n'est pas , du reste , la seule scène de ce genre qui se passât alors dans ces sortes de réunions , en voici encore plusieurs autres de la même force qui sont si fidèlement reproduites , que je vous ferai grâce de la description.

Non loin de là se trouvent les *bewettes* , non pas fermées de toiles comme celles que nous avons l'avantage de posséder maintenant dans nos foires et notamment sur le Cours-la-Reine. Ces *bewettes* étaient alors bien loin du luxe que l'on remarque aujourd'hui chez ces braves gens

qui débitent à 8 sous le pot du cidre sans tache , dont ils exposent un échantillon dans une bouteille suspendue au bout d'une perche , sur laquelle le coq gaulois se tient fièrement perché. On ne voyait pas le Pompier trinquer avec le Grenadier aussi cordialement que cela se voit sur les enseignes modernes où l'on annonce le cognac première qualité à *un sou le petit vert*, suivant l'orthographe historique. Non certes ces *beuvettes* étaient loin d'être aussi confortables , mais elles étaient mieux aérées et ce devait être un grand avantage. Simples hangards couverts en chaume , elles abritaient les joyeux buveurs , qui semblaient , pour être un peu plus à l'air , n'en pas prendre moins gaiement leur *quarte* du plus pur *pays d'Auge*.

D'autres lurons , non moins altérés et non moins heureux que les premiers , sont attablés hors même du chétif abri de la *beuette* , tout près de la broche en plein vent , dont nous retrouvons l'échantillon dans toutes nos assemblées de campagne. Là tourne le morceau de lard sacramentel dont le fumet réjouit l'odorat du gastronome champêtre.

Viennent aussi les amateurs du fameux jeu de quilles , le *billard de la guinguette* , le complément de toute buvette respectable et fréquentée. Voilà des amateurs plus ou moins adroits qui jouent leur dépense faite ou à faire , l'une et l'autre peut-être , car quand on a joué ce qu'on a pris , il faut nécessairement jouer encore quelque chose à prendre , et c'est ce qui fait l'avantage de tout bon établissement. Aussi la guinguette moderne comme la *beuette* antique , n'oublie-t-elle pas le jeu de quilles , ne fût-ce que pour avoir l'honneur de mettre sur son enseigne ce spirituel distique qu'on lit sur celle d'une *petite chaumière* voisine , je crois , de la barrière du Trône :

Grâce au vin généreux qui de ce broc découle ,  
On peut perdre la quille et conserver la boule.

( *historique* ).

Je sais bien que les beaux jours de ce jeu sont passés, et j'avoue que c'est une des institutions d'avant la révolution que je regrette le plus vivement.

Mais laissons là les joueurs pour continuer notre promenade. Au milieu de cette foule à pied, ne voyez-vous pas s'avancer deux équipages d'un modèle fort curieux et fort peu en harmonie avec les formes d'aujourd'hui ? Ce doit être de bien grands seigneurs que ceux qui passent ainsi dans les rues de cette foire, car les équipages alors étaient d'une rareté princière, plus rares même que les princes, je crois, car il était bien des princes sans équipages, mais pas d'équipage sans prince. Pourquoi, d'ailleurs, ne croirions-nous pas que ce sont de très-hauts et très-puissants personnages, nous à qui les chroniqueurs disent, que les princes et la noblesse venaient aussi bien que la bourgeoisie prendre part aux divertissements qu'offrait cette foire. Les Anglais y accouraient aussi en grand nombre, et l'on voit une des rues porter encore leur nom.

Et puisque nous voilà sur le chapitre des rues, je vous engagerai à visiter avec nous les principales, et je prendrai l'occasion de vous indiquer celles qui ont changé de nom depuis le jour où je fis la fameuse excursion dont je vous ai parlé. L'emplacement occupé par les magasins et les boutiques offre, comme vous le voyez, un carré long traversé par une douzaine de rues parallèles, aboutissant à deux rues latérales qui prolongent le champ de foire proprement dit, dans toute son étendue. Cette rue large et belle où se presse la foule des promeneurs, a conservé le nom qu'elle a porté depuis des siècles; c'est la rue du Pavillon, ainsi appelée parce qu'elle conduit au pavillon où pendant douze jours siège l'autorité municipale au temps de la foire. A l'autre extrémité se trouve la rue de Caen, qui porte aujourd'hui le nom de rue de Rugles; cette rue est peu fréquentée des prome-

neurs , mais elle est garnie d'étoffes de tout genre et c'est là surtout qu'on trouve les acheteurs.

On peut se faire une idée de la nature des marchandises et du pays des marchands qui se trouvaient dans toutes les rues , par la diversité des noms qu'elles portent encore aujourd'hui. C'est la rue de la Quincaillerie , de la Dindanderie ou Dinanderie et de la Boucherie. Là vous trouverez aussi ces larges places où venaient s'entasser les divers articles auxquels elles étaient destinées , nos ancêtres leur donnaient le nom de fosses ; c'est la *fosse aux Thoilles* , la *fosse aux Draps* , la *fosse aux Cuirs* , qui est devenue la rue de Trun. Il est à regretter qu'on ne trouve pas la *fosse aux Lions* ; mais le lion est une suave création de la fashion moderne : espérons que l'espèce , pour être d'origine récente , ne périra pas de sitôt ; et pourtant , on ne manquait pas alors d'élégants qui , comme ceux de nos jours , avaient de beaux cheveux , mais on ne s'était pas avisé de considérer cet ornement comme une crinière ; il faut avouer que la mode est bien féroce aujourd'hui.

Viennent ensuite la rue de Rouen , la rue de l'Épicerie et la rue de Paris , où les orfèvres et joailliers de la capitale venaient étaler les brillantes parures qui se transmettaient dans une famille de génération en génération , comme les bijoux de la couronne. C'est la rue d'Alençon , la rue de Tours , la rue de la vieille Mercerie , où se déployaient aux regards toute la richesse des étoffes d'or , d'argent et de soie , destinées aux vêtements de l'aristocratie , ainsi que les toiles de fil ou de coton et la serge dont se vêtissaient les classes plus humbles , des bourgeois. Là s'étaient encore les riches pelleteries et les chaudes et moëlleuses fourures. Mais vous vous tromperiez étrangement si vous comptiez trouver aujourd'hui dans ces rues les marchands et les marchandises que nous y trouvions jadis. Tout a bien changé depuis le jour où l'artiste confia au papier l'image de cette vieille foire

de Guibray. Les corporations qui établissaient un lien indissoluble et respecté entre tous les membres d'un même corps de métier ont été abolies , et chaque artisan, au lieu de voir désormais un ami dont il cherchait le voisinage et au besoin l'appui, n'a plus vu, dans un confrère, qu'un concurrent dont il s'est défié et dont il cherche à s'éloigner le plus possible. Aussi chacun s'est-il dispersé selon son caprice, dans les diverses rues, sans tenir compte du nom qu'elles portent ; et d'ailleurs les trafiquants des autres villes ne viennent plus en assez grand nombre pour peupler celles qu'ils occupaient jadis. On chercherait également en vain ces chevaux bretons , ces chevaux allemands , auxquels de longues files d'écuries , bien allignées du côté du *vieil simetière*, étaient destinées avec ce titre : *escuries pour les chevaux bretons , escuries pour les chevaux allemands*.

Chevaux et marchands étrangers , denrées abondantes , riches marchandises de tout pays , acheteurs et promeneurs de toute nation , ont bientôt tout-à-fait disparu. Nous devons donc nous trouver trop heureux de posséder cette gravure ancienne, où comme dans un vivant panorama , la foule qui encombrait Guibray aux beaux jours de sa prospérité , s'agite et se meut à nos regards avec cette vérité de mœurs , de costumes et d'ensemble qui donne un si haut prix à de telles productions. Les environs même de Guibray , les chapelles , l'église de Notre-Dame , les nobles habitations voisines , rien ne manque à l'effet du coup-d'œil , tout est là , rendu avec une scrupuleuse fidélité , si bien qu'en parcourant ces scènes curieuses , vous seriez tous tentés de vous croire aussi vieux que moi et de vous imaginer , comme j'ai l'habitude de le faire , que je me suis promené dans cette foire au temps de Louis XIII.

Edouard RÉVILLE.

## NOTE.

Un des principaux épisodes de l'intéressante gravure de la foire de Guibray, publiée par M. Mancel, libraire, semble ne pas être de pure invention. On peut croire qu'il n'a pas été uniquement destiné par l'artiste, à retracer une de ces rixes, si fréquentes dans toute assemblée aussi nombreuse qu'une foire, ou à imiter les scènes de son contemporain Jacques Callot qui venait de mettre à la mode les gueux, les bohémiens et les spadassins. Les champions qui se chargent avec acharnement, au second plan à droite du spectateur, paraissent devoir rappeler une aventure qui venait d'arriver à l'époque où la gravure fut exécutée, et qui devait avoir vivement frappé les esprits.

En 1631, plusieurs gentilshommes, depuis long-temps ennemis, s'étant pris de querelle dans les rues de Guibray, avaient mis l'épée à la main et s'étaient battus à outrance. Les suites de ce combat avaient été funestes de part et d'autre : deux gentilshommes avaient été tués, un troisième blessé, et un quatrième, frère Jacques de Sérant, sieur d'Audrieu, chevalier de St.-Jean de Jérusalem, avait été emprisonné et condamné à mort. Ce seigneur n'avait pu se soustraire à l'arrêt qui l'atteignait qu'en levant la Fierté à Rouen. Encore ne fût-ce pas sans difficultés qu'il obtint l'application de ce privilège. Des contestations s'élevèrent, à ce sujet, entre le chapitre de la cathédrale de Rouen et le parlement de Normandie, ce qui occasionna des troubles, *armements et tumultes*, dans la capitale de la province, à ce point que le roi, Louis XIII, fut obligé d'intervenir. Cependant frère Jacques de Sérant n'avait pu être rendu à la liberté que le jour de l'Ascension, 1634. ( Voir les détails de cette affaire dans l'histoire du privilège de St.-Romain par A. Floquet, t. 1, p. 543 et suiv., t. 2, p. 465.)

Il ne serait pas étonnant qu'un artiste, qui avait entrepris de représenter les lieux où un semblable drame avait commencé, ait cherché à le reproduire, lorsqu'il en avait encore les circonstances présentes à la mémoire, et lorsqu'il en entendait, peut-être, encore parler tous les jours. (*G. Mancel.*)



---

## UN TACTICIEN EN AMOUR

### I.

Mon bon Gustave, tu vois devant toi l'homme le plus malheureux, le plus désespéré, le plus à plaindre, prêt à se jeter dans la Seine, si tu ne lui accordes le secours généreux de ton amitié !

Gustave ne répondit pas, d'abord ; il conserva la pose favorable et délicieusement nonchalante qu'il avait rencontrée sur son riche canapé de velours bleu ; seulement, ses lèvres, légèrement entr'ouvertes, donnèrent passage à une bouffée de tabac turc ambré. Quand il eut vu s'évanouir les derniers atômes de sa spirale vaporeuse et parfumée, il avala quelques gorgées d'une liqueur contenue dans un verre de Sicile, nuancé de diverses couleurs et à rebords inclinés, puis il dit :

— Tu l'aimes donc toujours, infortuné !

— Plus que jamais ! Je crois que ses rigueurs et son indifférence n'ont fait qu'accroître ma folie. Je l'aime de toute la haine que je parais lui avoir inspirée.

— Pauvre Rodolphe ! passé à l'état d'incurable ! enfant ! tu as nourri dans ton sein un serpent, qui, pour te récompenser, y a allumé un feu perfide et difficile à éteindre !

— Dis impossible.

— A merveille. Tous les malades se ressemblent, à ce que je vois. Ils demandent l'avis du médecin, mais ils ne veulent pas être guéris. Le contre-poison qu'on leur offre, ils le refusent.

— C'est que cette fièvre dévorante qui nous consume,

ces tortures d'un amour méconnu, tout cela est encore une volupté. Tu ne sais pas quel charme on éprouve à la pensée d'une femme chérie, à l'espérance de vaincre ses refus, de la forcer à accepter le sacrifice de votre vie toute entière !

— Pendant que Rodolphe parlait ainsi, Gustave avait recommencé son travail d'aspiration tabagique, et, le regard fixé sur les nuages bleus dont l'air soulevait les légers flocons, il semblait poursuivre une idée. Tout-à-coup il applique sa main droite sur son front, de la manière d'un homme qui a trouvé la formule long-temps cherchée, et prenant un air inspiré, il prononce gravement ces paroles :

— Apollon, ou plutôt le génie de l'amitié m'inspire. Faible mortel, écoute ce qu'il te transmet par ma voix.

De tous les sentiments que, pour la plus grande félicité des hommes, le diable souffle au cœur des femmes, la vanité, sans contredit, est le plus puissant, le plus efficace. C'est le côté faible du sexe, le défaut de sa cuirasse. C'est par là que quiconque veut en triompher doit l'attaquer. Malgré la plus apparente froideur, toute fille d'Eve ressent en elle un vif besoin de plaire, sinon d'aimer. Or, là où se trouvent deux beautés, là aussi deux rivales sont en présence. Le talent de l'homme adroit consiste donc à piquer les deux vanités, à intéresser les deux amours-propres et à profiter, en habile compère, de ce conflit de sentiments féminins. Sais-tu maintenant le rôle qui te reste à jouer ?

— Je ne te comprends pas.

— C'est que tu as l'intelligence rebelle. Pour éclaircir le problème, je n'explique.

Tous nos amis et amies savent que tu es fou de Mademoiselle Clotilde, qui ne te le rend guère ; eh ! bien, mon cher Rodolphe, c'est à toi de changer tes batteries, d'ordonner à l'artillerie de tes yeux de changer de direc-

tion, et de faire feu d'un autre bord : en un mot , je te conseille d'adresser tes hommages à une autre.

— Y penses-tu ?

— Certes ! Or , à ta place , Madame Darcy aurait une déclaration de ma part.

— Madame Darcy , la belle veuve ! l'amie de Clotilde !

— Madame Darcy ! oui , la belle veuve ! l'amie de Clotilde ! ton inhumaine , si vraiment elle ne t'aime pas , s'occupera peu dans le commencement de la perte d'un volage ; mais , à force d'entendre le cercle de ses bonnes amies murmurer , chuchoter à ses oreilles que les grâces de Madame Darcy ont guéri la blessure que d'autres charmes moins puissants avaient faite à ton cœur , elle finira par s'apercevoir qu'un esclave manque à son char , et ne négligera rien pour le reconquérir et l'y atteler de nouveau. Aie soin de paraître oublieux. Plus tu sembleras détaché du passé , plus ton tyran actuel sera soumis , plus certaine et durable sera ta victoire.

— Mais , je n'aime pas Madame Darcy , et ma bouche ne pourra jamais exprimer ce qui n'est pas dans mon cœur.

— Candide jeune homme ! Ah ! Mademoiselle Clotilde , vous ne méritez guère un amoureux de cette force-là !

— Et si Madame Darcy allait prendre au sérieux ce qui ne sera qu'un jeu de ma part ?

— Ma foi , mon cher , je te vois bien à plaindre , alors. Il faudrait te résoudre à quelque chose , car tu n'aurais plus qu'une ressource , et ce serait d'exploiter ta fâcheuse situation. Tu aurais semé , pour toi serait la moisson.

— Je suivrai ton avis , dit Rodolphe , quoique je me reproche intérieurement d'agir ainsi.

— Des scrupules avec les femmes ! Ah ça , mais , d'où viens-tu donc ? En ont-elles avec toi ? En vérité , Monsieur , vous n'êtes pas de votre siècle.

Gustave avait terminé cette phrase , d'une philosophie

toute moderne, par un sourire dont l'ironie n'échappa point à Rodolphe. Ce dernier sentit une espèce de flamme lui monter au visage, et, serrant la main de son professeur, il sortit en disant :

— Dès aujourd'hui je mets ta théorie à l'essai, et je prétends être bientôt à la hauteur de mon époque ; va, tu seras content de moi.

— Je le souhaite, dit Gustave sans quitter sa posture horizontale, et, comme l'élève était parti, il ralluma sa pipe, éteinte au milieu de la leçon qu'il venait de donner.

## II

Au moment où nous reprenons ce récit, un mois à peine s'est écoulé. Malgré un espace de temps si court, on aurait tort de penser qu'un grand développement n'ait pas été donné aux événements. On verra, au contraire, si l'on se donne la peine de lire ce qui suit, que les positions s'étaient bien modifiées. Rodolphe, en effet, d'après les inspirations de Gustave, avait changé de route pour arriver à son but. Comme ces marins qui, voulant entrer au port, sont obligés de courir de nombreuses bordées, il parut s'aventurer sur les flots d'une autre passion, résolu de faire du cœur de la belle veuve un chemin de traverse pour arriver plus vite et plus sûrement à celui qu'il convoitait. Mais, dirigé par un diplomate habile en affaires sentimentales, vrai Talleyrand de boudoir, il ne transporta pas brutalement son culte d'un objet à l'autre. Son encens flotta quelques instants, indécis, avant de s'arrêter sur l'autel de la nouvelle divinité, et tout le monde, à l'exception de ceux qui tenaient le secret de la comédie, fut trompé. Madame Darcy, la charmante et spirituelle veuve, si expérimentée cependant, se laissa prendre à la glu des tendres propos. Elle s'imagina, tant, il est vrai, comme l'avait dit Gustave, que la vanité jette

un voile sur les prunelles les plus clairvoyantes, que Rodolphe avait enfin apprécié tout son mérite; elle fut flattée de cet hommage rendu à sa beauté. Quelqu'émoussée que soit la fleur de sensibilité primitive cachée dans l'âme d'une femme, il est rare que l'amour d'un homme n'y réveille pas quelque sensation délicieuse. Les plus grandes conservent toujours, au milieu de la sécheresse et de l'aridité de leur nature, quelque mystérieuse et fraîche oasis de passion véritable. Telle était Madame Darcy, telle la trouva Rodolphe quand il résolut de la faire servir à l'accomplissement de ses desseins. S'il ne créa pas chez elle un de ces sentiments brûlants qui absorbent toute l'existence, du moins il occupa sa pensée agréablement, galvanisant quelques-unes des fibres endormies, pour ne pas dire mortes, de son cœur blasé. Cette métamorphose fut le résultat des attentions particulières de Rodolphe, de l'affectation qu'il mit insensiblement à rester près d'elle ou à donner sa main pour les bals dont leur monde commun leur offrait le rapprochement, des fleurs qu'il lui apportait, de la contemplation incessante de ses charmes dans laquelle elle le surprenait. Rodolphe agissait mal, sans doute, car les innocents ne doivent pas payer pour les coupables, mais Gustave voulait qu'il en fût ainsi, et Adolphe continuait son manège de séduction. Pourquoi t'accuser, lui disait gravement son Mentor? tu n'es que le juste vengeur des victimes innombrables de la coquetterie de ces dames. D'ailleurs, la fin excuse les moyens: c'est la morale du jour. Voudrais-tu point être d'un autre temps et d'un autre pays que le tien? Qu'avait Rodolphe à répondre à un pareil raisonnement? Rien; aussi, chaque jour se vengeait-il de plus en plus.

### III.

Pendant que les choses allaient de la sorte chez Ma-

dame Darcy , disons quels combats devaient se livrer dans le cœur de sa rivale , Mademoiselle Clotilde.

Celle-ci n'avait pas tardé à s'apercevoir du changement qui s'était opéré dans les manières de son platonique amant , et c'était avec peine qu'elle l'avait vu reporter ses attentions vers un autre objet. L'esprit de la femme est ainsi fait que tant qu'elle est sûre de posséder un sujet dévoué, fidèle, elle est sans pitié, ni merci. Vienne un jour où l'esclave révolté brise sa chaîne et redevienne libre, aussitôt la coquetterie, employée d'abord à désespérer, est mise en jeu, mais pour captiver, pour flatter, pour caliner, pour apaiser et ramener l'affranchi dans ses fers. N'est-ce pas l'histoire de tous les despotes ?

Clotilde suivit cette loi morale de choses; l'amant que ses rigueurs avaient éloigné, elle chercha à le ramener à elle avec autant de soin qu'elle en avait mis à l'attrister, à le chagriner; mais Rodolphe devenu sage n'eut garde de céder à la séduction; à son tour il fut impitoyable. Clotilde ne savait où elle en était : ce Rodolphe qu'elle avait blessé dans ses plus chères illusions ne cherchait plus sa présence; au spectacle, c'était toujours à Madame Darcy qu'il adressait la parole; elle n'osait à cet égard demander une explication, et l'impossibilité de se satisfaire, où la mettait son orgueil, augmentait de jour en jour la désaffection qu'elle sentait naître en elle pour son ancienne et habile amie. Un jour enfin, un bal eut lieu, dans lequel Rodolphe ne put se dispenser d'inviter la triste abandonnée. Loin de lui faire, comme naguère, sentir le prix de cette faveur, elle accepta comme une grâce l'honneur de cette invitation et le remercia d'un sourire; il fut sur le point de perdre en un instant l'avantage obtenu par un mois de cruelles représailles, mais un regard de Gustave entoura sa poitrine d'un triple airain.

L'intervalle qui sépare entre elles les figures de la contredanse ne fut pas perdu par Clotilde; armée de l'air le

plus indifférent qu'elle put prendre, elle dit à Rodolphe, en cherchant à saisir sur ses traits l'effet de chacune de ses paroles :

— C'est une bien belle femme que Madame Darcy.

— Oh ! oui, bien belle ! répondit Rodolphe, digne vraiment de présider à la fête qu'elle nous donne.

Ces mots avaient été prononcés d'un air et d'un ton de conviction qui la firent frissonner, elle reprit :

— Bien séduisante, n'est-ce pas ?

— Plus que vous ne pensez ! Sa beauté seule et sa jeunesse ne sont pas ses armes les plus redoutables, son esprit assure son empire encore plus ; ceux qui ne la connaissent pas, qui ne sont pas à même de l'apprécier, en plongeant par delà une superficie élégante et magique, ne connaissent pas la plus belle partie de cette ravissante créature dont l'âme est ouverte à tous les nobles instincts, accessible à toutes les poésies.

— Vous l'aimez donc ! dit avec une pénible émotion la pauvre Clotilde, on ne trouve ordinairement tant de perfection que chez la femme qu'on préfère.

— Je n'ai pas dit cela ; mais quand il en serait ainsi, mon amour serait bien naturel : elle ne me repousse pas, elle ; les plus grandes folies de mon imagination, les épanchements rêveurs que ma bouche glisse à son oreille ne sont pas accueillis avec dédain, ironie et mépris. Je ne sais pas encore si je l'aime, mais je sens que je l'aimerai.

— Vous la croyez donc capable d'un sentiment réel ?

— Pourquoi non ? Sous l'apparence la plus frivole ne peut-il se rencontrer un cœur, une raison digne d'estime ? J'ai bien sous la plus riche écorce trouvé la sève la plus amère, le ver le plus triste au sein du plus beau fruit.

— Et si vous vous étiez trompé dans les deux cas, si vos yeux avaient mal vu !

— Prouvez-le moi.

— Est-ce à moi de vous ouvrir les yeux ?

La fin de la contredanse vint très-mal à propos interrompre cette conversation, dont les conséquences sont rapportées dans le chapitre suivant.

#### IV.

Comme on le devine bien, Rodolphe, pendant le reste du bal, ne pensa qu'à une chose, à l'entretien qu'il venait d'avoir avec Clotilde; quand la fête fut finie, quand de ce tourbillon de plaisir il ne resta plus que des fleurs desséchées et jonchant le parquet, Gustave et lui se retirèrent rapidement, et chemin faisant, il fit à son ami la confidence complète de ce qui s'était passé entre lui et celle qu'il aimait.

— Que dois-je faire maintenant ? demanda-t-il à son conseiller ordinaire.

— Si je ne me trompe, répondit Gustave, tes affaires sont en bon chemin, je les vois qui prennent une heureuse tournure ; c'est donc à toi de profiter de ta position : l'ennemi est démoralisé : livre une bonne bataille décisive ; si tu la perds, tu sauras ton sort, si tu la gagnes, eh bien ! tu conviendras que je ne suis pas trop mauvais tacticien.

— Que dois-je faire ?

— Ecrire, brûler le papier, répandre ton âme dans quelques phrases bien sentimentales et demander, exiger, mais adroitement, une réponse.

— J'y pensais.

— Tiens, comme cette rencontre d'idées est heureuse. Décidément le ciel est pour toi.

Arrivés chez Adolphe, ils montèrent.

Pendant que le fer est chaud, il faut le battre ; à l'œuvre, de l'encre, une plume, du papier.

Rodolphe fit ce que lui disait Gustave, et écrivit cette lettre :



« J'aimais une jeune fille à qui je prêtai, selon les vœux de mon cœur, toutes les perfections morales, une âme bonne, aimable, sensible. J'espérais qu'elle accepterait le dévouement d'une vie entière que j'apportais à ses genoux. Je fus long-temps à m'apercevoir qu'elle ne comprenait ni ma pensée, ni mes désirs, ni mes vœux. Le jour où je fis cette découverte, où le voile tomba de ma vue, je fus bien malheureux, je voulais mourir. Un ami me retint sur le bord de l'abîme où le désespoir m'entraînait. Le ciel ou le hasard fit briller à mes regards une autre femme dont le commerce spirituel, dont les charmes aimables calmèrent peu à peu l'amertume de ma douleur. Je m'habituai à la voir, à l'entendre; insensiblement j'éprouvai le besoin de sa société, et l'amour que j'avais pour un autre n'est pas loin d'être remplacé par mon amour pour elle. Pourtant si celle qui m'a repoussé m'encourageait, d'un mot, d'un sourire, si je pouvais ajouter foi aux espérances qu'a réveillées au fond de moi une conversation de quelques minutes, je le sens, je reviendrais à ses pieds comme par le passé, lui offrant de nouveau ma vie avec tout ce qu'elle contient de tendresse, d'amour, d'abnégation.

« Un mot, un sourire, une espérance, et je paierai du dévouement de mes jours une promesse de bonheur.

« RODOLPHE. »

Cette lettre écrite, il fallait la faire parvenir à son adresse.

Rien ne fut plus facile, Clotilde demeurant chez une tante qui la laissait à peu près libre de ses actions. Or, le jeune homme fit une visite, la jeune fille fut attirée vers la fenêtre par un bruit étranger, et le chef-d'œuvre épistolaire déposé dans un endroit où celle-ci sut bien le retrouver.

On devine facilement que le timide amoureux, après avoir si bien réussi dans le début de ses projets, n'attendit

pas de pied ferme le dénouement qu'il avait si bien préparé. Il se retira , mais la caresse peu habituelle du regard de Clotilde , la calinerie inusitée de sa parole portèrent dans son cœur une espérance pleine de douceur et de charmes. Madame Darcy durant tout ce même jour , ne lui revint pas en mémoire. Il avait bien autre chose à faire , ma foi ! qu'à s'occuper de la belle veuve ! L'égoïste , au contraire , s'enivra d'une autre pensée , avec une volupté extrême ; se laissant aller au flot de ses rêves de bonheur les plus extravagants : il ne se trompait pas du reste. La lutte entre l'amour et la fierté était finie. Dans le cœur de Clotilde l'amour seul survivait. Quand elle eut aperçu la lettre , une rougeur subite , née de mille sentiments divers , colora son visage , et ce fut en tremblant qu'elle brisa le cachet. Son amour propre de femme se révolta bien un peu d'abord à la pensée d'être forcée de prendre son parti de suite et d'accepter comme une sorte de grâce la décision qu'on attendait d'elle ; mais , comme je l'ai dit , elle était vaincue et la raison , cette fois du moins , vint en aide à l'amour. Pauvre Clotilde ! ainsi sont les femmes , on a souvent bien de la peine à leur faire accepter leur bonheur

V.

Madame Darcy fut donc bientôt tout-à-fait oubliée. Heureusement les essais de séduction tentés par Rodolphe auprès d'elle n'avaient pas jeté de racines bien profondes. Aussi comprit-elle à merveille les raisons que , quelque temps après les événements que l'on vient de lire , l'ami de Rodolphe , Gustave Le Roué , se crut obligé de lui donner. Notre Dandy était un soir assis à côté d'elle sur un sofa. La conversation languissait depuis quelques instants. Madame Darcy , surmontant à la fin une contrainte qui lui pesait , lui demanda d'un air dont la froideur in-

tentionnelle était démentie par les vibrations presque chagrines de la voix :

— Qu'avez-vous fait de notre ami Gustave ?

— Ce que *Mon* peut faire d'un homme, qui après avoir aimé long-temps sans espoir, entend tomber de la bouche adorée l'aveu qu'il est enfin payé de retour, c'est-à-dire un fou égoïste perdu dans la contemplation enivrante de l'objet chéri et pour qui le reste de l'univers a disparu.

— Que m'apprenez-vous là ?

— La vérité. Vous savez que mon ami avait offert ses vœux à M<sup>lle</sup>. Clotilde, soit qu'elle voulût éprouver la constance de ses feux, soit que l'heure de la tendresse n'eût pas encore sonné pour elle, elle l'avait refusé, désespéré. Dans son malheur il demanda un conseil, et celui que je lui donnai lui a parfaitement réussi.

Et cet avis..... dit M<sup>me</sup>. Darcy plus agitée à mesure que Rodolphe parlait.

— C'était de faire la cour à une autre femme.

— Mais c'est une infamie ! vous êtes un traître, un monstre. Se jouer ainsi du cœur d'une femme innocente du crime d'une autre, si c'est un crime de ne pas prêter l'oreille aux propos d'un fou. Oh ! les hommes ! et ils crient contre les femmes !

— Pardieu, Madame, la vie n'est-elle pas un jeu où chaque partie cherche à tricher l'autre : au plus adroit le profit, voilà ma philosophie.

— Elle est belle ! mais savez-vous que je connais cette femme, que vous avez prise pour un ballon d'essai, dont vous avez fait l'instrument de vos nobles projets ?

— Si je le sais, répondit sans se déconcerter Gustave, si je la connais ! c'est moi qui la lui ai montrée. .. mais si elle veut bien m'entendre, je suis presque certain qu'elle me pardonnera,

— Et que lui direz-vous pour votre justification ?

— Je lui montrerai le vrai jour, les choses, et je lui

dirai pour commencer : Rodolphe ne vous convenait pas , parce que c'est un homme des temps passés, égaré dans le nôtre ; parce que vous auriez été continuellement par lui entraînée dans vos goûts , dans vos solitudes ; parce que ce qu'il vous faut , à vous , c'est le monde avec ses ivresses , ses folies , ses bals , ses spectacles , ses concerts , ses promenades au bois de Boulogne avec un mari qui ne sera point jaloux de voir caracoler autour de votre calèche de beaux et jeunes cavaliers vous débitant le chapelet ordinaire de leurs galanteries ; parce que avec Rodolphe vous n'auriez eu rien de tous ces plaisirs , de toutes ces joies ; parce que vous seriez obligée , pour lui plaire , de consumer les plus belles fleurs de votre beauté dans la solitude de votre maison de ville , ou dans les déserts d'une campagne , et d'en abandonner les plus doux parfums aux rustres ; parce que , si vous le vouliez , tout ce monde que vous étiez menacée de perdre , tout ce tourbillon enchanteur de fêtes sans fin dont il eût fallu vous sévrer avec lui , ce monde et ce tourbillon , je vous les offre moi , je veux m'y perdre avec vous.

En achevant cette phrase , Gustave s'était laissé glisser aux genoux de la veuve , et ses yeux spirituels et pleins de feu , en se fixant sur ceux de Madame Darcy , semblaient vouloir faire rayonner sur elle un reflet de ce vaste ciel dont il lui avait raconté les splendeurs ; celle à qui s'adressaient ces paroles et ces regards , réfléchit quelques instants pendant lesquels sa jolie et mignonne main recevait en baisers nombreux les arrhes de la félicité promise.

— Que faites-vous donc , dit-elle lentement et en semblant sortir d'un songe ?

— Je sollicite mon pardon , espérant que mon juge ne sera pas inflexible.

— Esclave , relevez-vous , dit en riant Madame Darcy , votre maîtresse vous pardonne.

— Voulez-vous qu'un même jour éclaire le bonheur de Rodolphe et le mien ?

— Êtes-vous aussi bon maître de cérémonies que bon diplomate ?

— Je ferai de mon mieux , et j'aurai réussi si je parviens à faire passer en vous une partie seulement des sentiments que vous m'avez inspirés.

— Pour vous plaire, ma jolie future femme , je suis capable de tout , maintenant scellons notre contrat d'un baiser.

Le Roué le prit et sortit.

## VI.

Un mois après , deux couples , dont l'un était Rodolphe et Clotilde ; l'autre , Gustave et Madame Darcy , étaient unis devant Dieu par le curé de l'église St -Louis.

Ch. WOINEZ.

---

## MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DE CAEN.

Nous avons déjà signalé la publication des *Mémoires de l'Académie de Caen* pour l'année 1840 , nous bornant à citer quelques noms et les titres seulement d'un petit nombre d'articles. Le temps ou l'espace nous manquant alors pour faire plus , nous avons cru qu'il était mieux d'agir ainsi que de donner un compte rendu fait à la hâte , qui n'eût été digne ni des lecteurs , ni des œuvres à examiner.

Ces mémoires d'Académies que bien des gens ne s'empressent pas de lire (ceci est une vérité un peu amère pour les Académiciens), contiennent souvent un grand nombre d'articles fort intéressants. Lorsque le choix des

pièces est fait avec sagacité, cette publication devient, par le mélange des œuvres, une sorte de revue où chacun trouve à puiser des connaissances diverses, selon le genre de lectures qu'il affectionne.

Nous ne reviendrons pas sur les articles lus dans la séance publique du 26 novembre dernier, parmi lesquels se trouve la biographie de M. Le Menuet de la Jugannière. Nous avons donné dans un précédent numéro notre opinion sur ces morceaux remarquables. Nous ferons aujourd'hui un résumé succinct des autres ouvrages qui méritent également une attention particulière.

M. H. Martin, professeur de littérature ancienne à la faculté des lettres de Rennes, a publié dans ce recueil un travail sur les œuvres poétiques de Bertaut, de Desportes, de Malherbe, de Racan et de quelques poètes de la même époque. Les jugements qu'il porte sur ces auteurs nous ont paru souvent justes et bien appuyés par le choix des citations; il est vrai de dire pourtant que cette manière de juger, la seule que le critique puisse employer devant le lecteur, a cet inconvénient, que dans presque tous les écrits des poètes, celui qui loue et celui qui blâme peuvent trouver des citations pour justifier leur opinion. Quoi qu'il en soit, l'auteur nous semble avoir bien apprécié les œuvres dont il parle.

M. Martin attaque, non sans raison, la renommée usurpée d'Alain Chartier et de Ronsard, il veut donner le pas à Charles d'Orléans sur Villon, qui, sans être dépourvu de mérite, est loin d'avoir droit à la place qu'il a long-temps occupée. Quant à Clément Marot, l'auteur reconnaissant qu'il a été assez bien jugé, passe rapidement sur ses œuvres pour s'arrêter avec plus de complaisance sur celles de Desportes, dont la Harpe n'a dit qu'un mot. Tout en avouant la faiblesse habituelle de ce poète, il cite de lui plusieurs compositions qui ne manquent pas les unes de force, les autres

de grâce ni de fratcheur , témoin cette pièce bien connue,  
sans doute, mais que nous ne pouvons résister au plaisir  
de citer.

Rozette , pour un peu d'absence ,  
Votre cœur vous avez changé ,  
Et moi sachant cette inconstance ,  
Le mien autre part j'ai rangé.  
Jamais plus beauté si légère  
Sur moy tant de pouvoir n'aura :  
Nous verrons , volage bergère ,  
Qui premier s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs je me consume ,  
Maudissant cet esloignement ,  
Vous qui n'aimez que par coustume ,  
Caressiez un nouvel amant :  
Jamais légère girouette  
Au vent si tost ne se vira.  
Nous verrons , bergère Rozette ,  
Qui premier s'en repentira.

Où sont tant de promesses saintes ,  
Tant de pleurs versez en partant ?  
Est-il vrai que ces tristes plaintes  
Sortissent d'un cœur inconstant ?  
Dieux ! que vous estes mensongère !  
Maudit soit qui plus vous croira !  
Nous verrons , volage bergère ,  
Qui premier s'en repentira.

Celui qui a gagné ma place ,  
Ne vous peut aimer tant que moy ;  
Et celle que j'aime vous passe  
De beauté , d'amour et de foy.  
Gardez bien vostre amitié neuve ,  
La mienne plus ne varira :  
Et puis nous verrons à l'espreuve  
Qui premier s'en repentira.

Nous passerons sous silence quelques noms assez insi-

gnifiants qui semblent ne figurer dans cet article que pour le compléter, et nous arriverons aux pages consacrées à Bertaut, poète né à Caen vers le milieu du seizième siècle.

M. Martin veut rendre à Bertaut la justice que Boileau lui a refusée, il s'attache à démontrer que c'est à lui bien plus qu'à Malherbe que nous devons la première application des règles de la versification que Desportes avait déjà commencé à observer. Dans cette question, notre gloire nationale étant tout-à-fait désintéressée, puisque ces deux poètes sont Caennais, nous ne pouvons être accusés de partialité.

Nous convenons que Bertaut a rajeuni la langue et appliqué les principes d'un système épuré. Nous reconnaissons avec M. Martin qu'il a souvent de l'ame, de la sensibilité, de l'idéal, parfois plus que Malherbe, et c'est beaucoup pour sa gloire, puisqu'il a précédé Malherbe; mais ce dernier le suivait de près, était son contemporain, et il a, certes! bien complété ce que son devancier avait commencé. Malherbe a moins de vieux termes dans ses vers que Bertaut, il a parfois du mauvais goût, mais Bertaut n'en est pas exempt; il prend parfois le sentiment à faux, mais cela ne l'empêche pas d'exprimer sa pensée toute mauvaise qu'elle est avec précision, clarté et harmonie, et c'est de ce côté qu'on l'a jugé. Nous devons dire aussi que la trempe des vers de Malherbe est bien plus forte que celle des vers de Bertaut, et si parfois elle va jusqu'à la raideur, on y trouve souvent une force que le second n'a presque jamais. Malherbe se pose toujours vigoureusement et avec une noble fierté, et de ce côté on doit encore lui savoir gré d'avoir secoué le joug servile qu'un très-grand nombre de ses devanciers avaient volontiers subi; s'il se place haut et avec orgueil, c'est qu'il se sent le représentant de la poésie et qu'il est grand lui-même de la divinité qu'il représente si noblement.



Il nous semble , en tout cas , que si M. Martin , eût choisi les meilleures pièces de Malherbe pour les opposer aux meilleures de Bertaut , il se fût montré plus juste qu'il ne l'a fait. Nous ajouterons encore une simple remarque , c'est qu'une langue ne change pas du jour au lendemain ; un auteur , quelque puissant qu'il soit , ne peut l'étreindre complètement ; on ne crée pas , on n'efface pas ainsi à jamais des mots , des tournures d'un seul coup de plume ; les changements les plus marquants ont toujours un anneau de transition d'une époque à l'autre , et c'est à celui qui sait les incorporer à demeure à la langue , que cette langue en est surtout redevable. Que Desportes et surtout Bertaut aient préparé la voie , c'est justice de le dire , mais d'autres intermédiaires avant eux avaient aussi préparé ces changements qu'ils ont adoptés , et c'est à celui qui sait choisir au milieu de l'hésitation qui se manifeste , c'est à celui qui d'une tentative de transition sait faire sortir une position fixe , stable et bien dessinée , à celui qui coordonne les matériaux trouvés et employés confusément avant lui , qu'appartient en définitive le titre de créateur.

Du reste , nous pensons que l'auteur de cet article a bien fait de réhabiliter Bertaut , trop méconnu : ce poète doit participer aux honneurs rendus à Malherbe , et c'est justice de ne pas vouloir qu'on pose ce dernier en roi du langage , en génie dominant

Qui fut tout par lui-même et rien par ses ayeux.

en réformateur sans antécédents , qui , sans rien devoir au passé , sans rien recevoir de ses prédécesseurs , naisse pour donner un dictateur aux siècles à venir ; mais c'est justice aussi de ne pas le dépouiller de tous ses titres , et de reconnaître que si l'œuvre de régénération de notre langue lui appartient en commun avec quelques autres , du moins il y a pris la plus large part. G. F.

*( La suite prochainement. )*

## Poésie.

---

### DIEU.

Nature féconde en merveilles,  
Nature, ô mère des humains,  
Qui nous allaitez, qui nous veilles,  
Et qui nous berces de tes mains,  
A mes pieds effeuille une rose,  
Égrène un épi mûr, arrose  
Sous la grappe ma lèvre en feu ;  
Pour sanctifier mon délire  
D'un rayon couronne ma lyre,  
O soleil ! je vais chanter Dieu.

Chanter Dieu, profane poète !  
Penche ton front sur le chemin ;  
Que long-temps ta lyre muette  
Fatigue ton cœur et ta main....  
Et cependant ma poésie  
Est une fleur que j'ai choisie  
Dans un Éden du ciel aimé ;  
Elle a pu fleurir pour la terre,  
Mais elle relève, en mystère,  
Vers Dieu son calice embaumé.

Après un rêve salulaire,  
Je vais m'asseoir sur le penchant  
De la colline solitaire,  
A l'heure du soleil couchant ;  
Et mon âme prend sa volée  
Dans les splendeurs de la vallée

En abeille qui fait son miel ;  
Elle s'arrête avec ivresse,  
Écoutant le chant d'allégresse  
Que la nature élève au ciel.

Allez donc, âme vagabonde ,  
Respirer autour des buissons ;  
Suivez gaiement le cours de l'onde ,  
Au bruit de rustiques chansons ;  
Cherchez vos belles rêveries  
Sur le bord touffu des prairies ,  
Sur les ailes du papillon ;  
Bercez-vous dans la marjolaine ,  
Auprès du cheval hors d'haleine  
Qui hennit au bout du sillon.

En tête du troupeau , le pâtre  
S'en revient, le front incliné :  
Il rêve qu'il voit devant l'âtre  
Sa compagne et son nouveau-né.  
Caressant son chien à la chaîne ,  
Il jette à la ferme prochaine  
Un regard d'envie en passant.  
Là-bas , dans son insouciance ,  
L'écolier, cherchant la science ,  
Secoue un arbre jaunissant.

L'écolière , comme une abeille .  
A chaque pas prend un détour  
Pour recueillir dans sa corbeille  
Ces bouquets si doux au retour !  
Prends garde , ô ma pauvre écolière ,  
Que ta corbeille hospitalière  
N'accueille ce serpent maudit  
Qui surprit Ève ta grand'mère ,  
Et lui vanta la pomme amère  
Si bien , hélas ! qu'elle y mordit.

Voyez dans ce petit domaine ,  
Un joyeux enfant à la main ,  
Ce beau vieillard qui se promène ,  
Et bénit Dieu sur son chemin ;  
Il a , durant des jours prospères ,  
Cultivé le champ de ses pères  
Au grand soleil , en liberté ;  
Simple et gai , fier et charitable ,  
Accueillant le pauvre à sa table  
Dans une humble fraternité.

Ses jours furent des jours de fête :  
Il suivait toujours le bonheur ,  
Il n'a jamais courbé la tête  
Que devant tes autels , Seigneur !  
La liberté , voilà sa vie ;  
Sa vieillesse est digne d'envie ;  
Du travail recueillant le fruit ,  
Il attend que la mort l'endorme ,  
Près de l'église et du vieil orme ,  
Un soir , sous un beau ciel , sans bruit.

Plus loin , sous l'arbre de la rive ,  
Le front penché languissamment ,  
La tendre paysanne arrive  
Pour rêver seule à son amant.  
Son regard se perd dans l'espace ,  
Chaque flot agité qui passe  
Conseille à son cœur d'espérer.  
Dans le bocage une voix chante  
Quelque vieille chanson touchante,  
Qui la fait sourire et pleurer.

— Mais tu t'égares , ô mon ame !  
Est-ce ainsi qu'il faut chanter Dieu ?  
— J'ai chanté le sublime drame ,  
Le sentier vert sous le ciel bleu ,

La jeunesse riante et pure ,  
Les merveilles de la nature ,  
Le travail et la liberté ;  
L'enfant qui joue avec son père ,  
L'amante dont le cœur espère...  
Mon Dieu, ne t'ai-je pas chanté !

Arsène HOUSSAYE.

---

## LA LINOTTE.

A JASMIN.

Viendra l'heure cruelle  
Qu'à très-hauts prix voudrions payer ses maux !  
*Clotilde de Surville.*

### I.

— C'était aux jours où tout arbre au bocage  
A sa famille et son berceau ;  
Aux jours où , sous l'abri de son épais feuillage,  
Tout buisson cache un nid d'oiseau ;  
— Sous la verdure printannière  
J'étais venu m'asseoir et goûter les douceurs  
Des parfums que le mois des fleurs  
Exhale, en passant sur la terre ,  
Quand tout-à-coup je vis une jeune bergère,  
Qui, le front rayonnant de joie et de bonheur,  
Emportait, captifs, au village,  
Quatre petits oiseaux dénichés sous l'ombrage,  
Et que leur pauvre mère, hélas ! avec douleur  
Suivait, en attristant des cris de son malheur  
Tous les échos du voisinage...

### II

« Rends-les moi, disait-elle, oh ! rends-moi mes petits !  
« Il ne leur fallait plus que quelques jours encore...

« Peut être seraient-ils partis,  
« Demain , au lever de l'aurore!  
« Ce sont les premiers fruits de mon premier amour;  
« Jeune fille! rends-moi cette chère couvée!  
« Ma tendresse et mes soins des serres du vautour  
« Jusqu'ici l'avaient préservée!...

« Pourquoi me les ravir ces malheureux enfants?  
« Quel est mon crime? — Sur vos treilles,  
« Dans vos jardins ou dans vos champs,  
« Mon bec a-t il détruit ou les bourgeons naissants,  
« Ou les jaunes épis , ou les grappes vermeilles?  
« Innocente Linotte! — un simple vermisseau,  
« Un moucheron , — une chenille,  
« Et l'onde claire du ruisseau,  
« Voilà ce que j'ai pris pour nourrir ma famille!

« Loin de moi , désormais , que vont-ils devenir?  
« Tandis que je viendrai pleurer sous ce bocage,  
« Privés de mon amour , il leur faudra périr  
« Emprisonnés dans une cage;...  
« Il leur faudra périr et de froid et de faim!...  
« Oh non ! pitié pour eux!...—pitié, jeune bergère!  
« Et que le ciel , un jour! t'épargne mon destin,  
« Si , comme moi , tu deviens mère!...

« Pitié! rends-moi, de grâce! oh! rends-moi mes petits!  
« Rends-les moi ! quand l'hiver glacera ce rivage,  
« Quand , par les aquilons , ces bois seront flétris,  
« Pour prix de ton bienfait , chaque jour , au village,  
« Avec mes fils reconnaissants  
« Des noirs frimas bravant l'injure,  
« Tu me verras , comme au printemps.  
« Venir sur ta fenêtre , apporter mes accents,  
« Dussé-je y mourir de froidure!! »

III.

— Sans écouter les cris du pauvre oiseau,  
Sous le bosquet la jeune fille  
Se perdit , emportant la plaintive famille;...  
— Deux ans après , je revins au hameau;  
— Sur ses genoux , épouse et mère,  
Elle berçait un jeune enfant.....  
— Qu'elle était radieuse et fière!  
Comme son cœur battait , heureux et triomphant...  
— Son fils était si beau!!... — De sa bouche vermeille,  
En voyant le sourire et l'incarnat si pur,  
Sa tête blonde et ses regards d'azur,  
Vous eussiez dit un ange qui sommeille!!

Tout-à-coup détruisant ses rêves de bonheur,  
Sur cet enfant , la Mort posa sa main jalouse,  
Et ! plaintive à son tour , on vit la jeune épouse  
Remplir les airs des cris de sa douleur;  
— O mort ! pitié pour une mère!  
« Laissez-moi mon enfant!... » — Hélas! cris superflus:  
— La Mort fut sourde à sa prière,  
Et du hameau le cimetière  
Compta , le lendemain , une fosse de plus!!

IV.

— Depuis ce jour fatal , pour elle plus de joie,  
Plus de bonheur , plus d'avenir!!  
— L'infortunée , aux noirs chagrins en proie,  
Ne vécut plus que pour gémir.....  
— Sous un saule aux rameaux funèbres,  
Un soir qu'elle pleurait au tombeau de son fils,  
Un oiseau , voltigeant à travers les ténèbres,

Vint troubler sa douleur par de sinistres cris; —  
— C'était la linotte fidèle  
Qui revenait, hélas! comme jadis,  
Fatigant les échos de sa plainte éternelle,  
Murmurer : — Rends-moi mes petits!!

Th. WAIN-DESFONTAINES, de Falaise.

---

## DÉBUTS POÉTIQUES DU BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Notre estimable et estimé confrère le Bulletin Académique, s'exprime ainsi dans sa neuvième et dernière livraison :

« Si le Bulletin n'a donné jusqu'à ce jour aucune pièce de vers, ce n'est pas que la poésie soit exclue de son cadre; mais il n'a reçu que des morceaux *qu'il n'a pas dû publier* : il s'empresse aujourd'hui d'accueillir les principaux fragments d'une épître adressée à *son professeur de rhétorique* (on demande si c'est le professeur de rhétorique du Bulletin), par M..., ancien professeur de mathématiques au collège de St.-Lo. »

Voilà donc ces pauvres auteurs qui ont envoyé leurs vers au Bulletin dûment avertis que ces vers étaient tels qu'on *n'a pas dû les publier*. Ils sont donc bien terribles ces Messieurs du comité? aussi doit-on s'attendre que l'œuvre qu'ils *s'empressent d'accueillir* sera d'une confection irréprochable.

Les vers de M... X, — la véritable initiale est R..., mais nous mettons X pour faire planer le soupçon ailleurs, — les vers de M. X, disons-nous, ayant été mis au jour par le Bulletin, à une époque où ce dernier avait atteint son neuvième mois, promettaient, certes! d'être bien cons-



titués , et ils le sont en effet. Ce sont de gros et grands Alexandrins de douze pieds ; quelques-uns même en ont treize.

Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer.

Mais de ces trois , l'auteur en mettra deux sur le compte de l'imprimeur , vu , comme il le dit lui-même , qu'il n'est ni parent , ni allié du prote. Il est un de ces vers pourtant dont M. X. ne peut renier la mesure comme étant bien de sa propre main , le voici :

Vainement de Racine veut effacer le nom.

Peut-être le coquin de prote a-t-il écrit Racine par malice ; en lisant *Racin* le vers y serait. Ah ! Monsieur le professeur de mathématiques , où donc sont vos notions du système métrique ? mais vous n'êtes plus qu'un ex-professeur , et voilà comme on s'émancipe quand on a obtenu sa retraite.

Le Bulletin dit que les vers ne sont pas exclus de son cadre ; fort bien ! il sera obligé d'élargir immensément son cadre si on allonge ainsi les vers qu'il y fait entrer. Mais que faisait donc alors la *commission des six membres pris dans les six fractions du corps enseignant* ? Quoi ! sur les six , il ne s'en est pas trouvé un qui osât retrancher le pied de trop. Vous l'avez vu , Messieurs , de telles choses n'échappent à personne et encore moins à vous qu'à tous les autres. Mais vous l'avez donc laissé passer par indulgence ? prenez garde , pourtant : si vous tolérez aujourd'hui un vers de treize pieds , demain on vous en glissera de quinze ou de dix-huit , et qui sait où cela s'arrêtera. Au reste , ce sont de ces fautes qui pourraient échapper à un bon poète , mais qui ne lui échappent jamais. Oublions cependant la forme et jugeons les pensées.

Je voulais , dit le poète ,

M'adresser à mon siècle , une lyre à la main.

Mais le professeur de rhétorique à qui il s'adresse d'abord , une lyre à la main , lui dit :

Qu'au sanctuaire ainsi tour à tour se hasarde  
La muse décrépité ou la muse batarde ,  
Le Dieu de son encens a détourné les yeux.

L'auteur a voulu dire le nez , car c'est l'odorat seul auquel l'encens peut s'adresser ; mais cela ne fait rien , le mathématicien répond :

Eh ! que m'importe à moi , que dans la vaste lice ,  
Telle gloire succombe ou tel drapeau périsse.  
A Paris , à Paris!....

Ici le poète semble dire : je saurai bien tenir mon drapeau ; mais le professeur de rhétorique modère la noble ardeur de l'ex-mathématicien en lui disant : sais-tu quel est Paris.

Alors description des intrigues littéraires de la capitale , avec allusion aux spéculations de bourse ; puis viennent les bureaux des journaux ,

Antres d'où chaque soir le cou dans la fumée  
Sur mille tons divers glapit la renommée.

Enfin , c'est là que se trouve la fameuse question

Es-tu cousin du prote ou l'ami du facteur ,  
Paies-tu pour te faire louer le café au rédacteur ?

Cette dernière ligne n'est pas de M. X. c'est le résumé de son idée. On pourrait , vu la rime , croire que c'est encore un de ses vers tout d'un bloc , tout d'une venue , comme dit S<sup>te</sup>.-Beuve , et qui s'échappent avant qu'on ait eu le temps de les mesurer.

Là dessus , M. X. qui n'a pas de relations avec le prote ni avec le facteur , répond :

Non , je vis étranger au grand monde.

Eh bien ! quitte Paris , reprend son interlocuteur ; et

nouvelle description de la capitale , toujours du même ton  
et terminée par un avis fort sage selon nous.

O mon fils (dit le professeur de rhétorique) ,

Loin de toi cette funeste envie  
D'un déplorable nom que la vertu renie.

Plutôt que de rimer , fais-toi pêcheur. C'est un plaisir  
bien innocent : voici le texte.

Mais comme le pêcheur qu'un ombrage riant  
Fixe en des bords fleuris ; d'un bras insouciant  
Tends les légers filets sans quitter cette plage ,

Cela , comme on le voit , fait un petit dialogue fort  
intéressant. Hélas ! le professeur de rhétorique avait bien  
raison , mais le professeur de mathématiques n'en a tenu  
compte ; il a voulu rimer , il a rimé ; il a voulu être im-  
primé , il est imprimé , et dans le *Bulletin académique* , ce  
qui n'est pas un petit honneur : peut-être , comme disent  
les gens bien élevés , l'honneur est réciproque. Hélas !  
de ce bruit de renommée qu'il attendait , voilà le premier  
souffle qui va passer sur lui , nous avouerons que ce souffle  
n'est pas très-caressant , mais nous avons dû dire les choses  
à temps ; puissent nos paroles épargner à M. X.... de  
nouveaux malheurs et l'engager à suivre cet avis du  
professeur de rhétorique.

Tends les légers filets..... sans écrire une page.

Certes , le Bulletin , dans sa spécialité , offre un haut  
intérêt et une grande utilité , mais des choses de ce genre ,  
quoi qu'il en dise , l'éloignent un peu de son caractère  
naturel , et l'exposent , comme on le voit , à se fourvoyer.  
Que le Bulletin de l'instruction publique soit ce qu'il doit  
être , sérieux et utile , c'est son destin , et qu'il laisse dans  
ses cartons tous ces vers éminemment narcotiques , pour  
qu'ils y jouissent en paix de ce même sommeil dont ils  
affligent les lecteurs.

C. D.

---

## BOUFFÉ.

D'ordinaire, lorsqu'un acteur ou une actrice en renom venait visiter notre scène, le public caennais, au lieu de répondre à l'appel de la première et de la seconde représentation, se bornait aux économiques émotions de l'affiche ou du programme. Il a dérogé cette fois à ses prudentes habitudes. Hâtons-nous de l'en féliciter; il le mérite. Encore quelques bons petits mouvements spontanés comme celui-là, et nous ne désespérons pas de le voir un peu plus tard tout-à-fait artiste. — A la première représentation de Bouffé, la salle était à peu près pleine; à la seconde, elle était comble.

De graves esprits dont l'autorité a du poids, ont assuré que le théâtre était à l'agonie. A voir nos chfs-d'œuvre traduits comme ils le sont par la plupart des comédiens *ordinaires* de la rue Richelieu, il est en effet bien rationnel de s'écrier : le théâtre se meurt ! — Oui, le théâtre se meurt, mais il n'est pas encore mort. — A ses détracteurs ne pouvons-nous pas dire : Entendez l'Angleterre, cette sœur jalouse et envieuse, battre des mains, en prodiguant ses fleurs et son or à une frêle jeune fille qui seule sert d'interprète à nos grands maîtres et force l'étranger à rendre hommage à l'une de nos gloires.

Dites, si bon vous semble, que le drame moderne est mort. Ce ne sera pas nous qui essaierons de le galvaniser en vous répondant : Regardez comme il vit. — Hélas ! Frédéric Le Maître, Bocage et M<sup>me</sup>. Dorval l'avaient fait vivre tout un grand jour. Mais aussi quelle vie il a vécu celui-là ! Près de lui, Don Juan et Lovelace n'étaient que des enfants, et il a pu dire en mourant comme certaine duchesse du temps de la régence : « J'ai fait courte et bonne.

Devant les couteaux et le poison qui viennent d'échap-

per aux mains glacées du drame moderne, est-ce à dire qu'il faille se voiler la figure comme César? Parce que quelques téméraires ont nié la lumière qui les avait guidés, après avoir eu la folle impiété de prétendre l'éteindre, en affirmant que le flambeau qu'ils allaient allumer jetterait une lueur bien autrement vive, bien autrement éclatante; non il ne faut pas s'écrier que le théâtre se meurt. Eh! n'en est-on pas venu au contraire à reconnaître l'impuissance du libre-arbitre, du caprice et de la fantaisie en matière d'art, et à proclamer non-seulement la légitimité, mais encore la nécessité rigoureuse de la tradition, pour pouvoir réédifier un théâtre national. — Non, mille fois non, Molière, Corneille et Racine ne doivent plus être relégués dans la poudre de nos bibliothèques; et à moins de renoncer désormais à voir s'agiter les grandes passions, les vertus briller, les vices et les petites faiblesses du cœur humain grimacer, c'est à ces grands génies enfin qu'il faudra recourir.

Pourquoi ces déclamations quasi classiques à propos de Bouffé? C'est que ce comédien n'a plus que *deux ans à faire* au Gymnase, où l'a condamné pour 12 ans un engagement irréfléchi, et que le théâtre Français s'empressera de l'accueillir comme un de ses sauveurs.

Parmi les sincères amis de Bouffé, il y en a qui redoutent pour lui la brusque transition d'une scène secondaire sur notre scène nationale. Au Gymnase, disent-ils, Bouffé est roi; à cet acteur de genre, mais de genre exquis, vrai comme Béranger, comme Charlet, il faut un cadre quelque peu rétréci et toujours un rôle en relief auquel sont impitoyablement sacrifiés ceux qui tendraient à envahir le premier plan; à Bouffé encore il faut plutôt une réunion d'amis jeunes et enthousiastes, qu'un grave aéropage comprimant ses sensations ou ne les révélant que par un léger murmure approbateur. Au Théâtre-français, les acclamations bruyantes sont rares; elles ont lieu cependant quand l'esprit de parti littéraire s'en mêle.

lorsque deux camps ennemis sont en présence (les enfants et les vieillards), et qu'il s'agit de proclamer le vainqueur, poings et vociférations aidant plus que jugement et bon goût.

Bouffé en arrivant au Théâtre-français ne trouvera que des préventions favorables. On voudra apprécier néanmoins s'il est dans la nature de son talent de s'étendre aux larges proportions de la haute comédie de mœurs et de caractère. Nous n'avons aucune raison de redouter pour Bouffé ces jours d'épreuves, loin de là, nous sommes du nombre de ceux qui croient fermement que, si le Théâtre-français doit être régénéré, et il le sera, la coopération de cet acteur lui viendra puissamment en aide. Nous ne disons pas de mal des 150 vaudevillistes qui ont écrit des rôles que Bouffé a créés, mais il nous est permis de penser que l'habile comédien se verra porté plus puissamment par la prose et la poésie de Molière que par la poésie et la prose du Gymnase.

Il faut que Bouffé soit un excellent nageur pour n'avoir pas coulé cent fois au milieu de cette mer de vaudevilles, plus traitre mille fois que le canal St.-Martin où le *gamin de Paris* n'a perdu que sa casquette : au milieu de cette mer, hélas ! Bouffé pouvait y perdre ces admirables facultés que nous voudrions voir dès demain consacrées à l'étude approfondie de nos chefs-d'œuvre.

Nous n'allons passuivre Bouffé, scène par scène, dans les douze ou quinze petits actes où l'on a pu apprécier toute la flexibilité de son talent ; nous nous bornerons à dire que la majorité des spectateurs a eu besoin de consulter le programme pour être certaine que l'espiègle *gamin de Paris*, que *Trim*, cet enfant de troupe, si vif, si léger, si plein d'entrain ; que le *Père Grandet*, le bon et vieux *Michel Perrin* et le *Grand papa Guérin*, l'octogénaire, n'étaient qu'un seul et même personnage.

Certes, Bouffé imprime à tous ses rôles un cachet d'originalité dont lui seul possède le secret, mais, c'est

dans le second acte de la *Fille de l'avare*, que l'énergique profondeur de son talent surgit dans tout son éclat. Cette terreur froide et concentrée qu'il sait inspirer aux spectateurs ; cette mobilité de physionomie qui peint avec tant de franchise les mouvements intérieurs de l'âme , ces gestes si naturels, enfin l'ensemble de ce jeu d'une si parfaite correction, toutes ces qualités inappréciables ne doivent plus venir en aide à quelques vaudevillistes , c'est Molière qui les réclame. Nous sommes donc fondés à prédire que les plus glorieux succès de Bouffé sont encore dans l'avenir.

Mais quand on n'a vu Bouffé que sur la scène , on ne connaît pas le meilleur de sa personne (car nous placerons toujours l'homme au-dessus de l'artiste) ; qu'il y a de charmes , si vous saviez , dans ses causeries sur son art et surtout dans ses révélations intimes sur sa vie de comédien ! Béranger cause comme lui , Lafontaine devait parler de même. Qu'on tarde peu à aimer ce petit homme faible , mélancolique et souffrant, subjugué par l'amour de son art ! Il faut avoir comme lui le cœur bien placé pour que l'encens ne l'ait point affadi et n'ait pu parvenir à dénaturer , comme chez tant d'autres , sa douce bonhomie. — Dans vingt ans , le *pauvre Jacques* que nous connaissons , qui nous a tant fait pleurer , ce bon vieil artiste si jeune encore de cœur , d'une si vive sensibilité , ce sera Bouffé dans sa vie privée , Bouffé pour sa femme , ses enfants et ses amis.

Bouffé a clôturé ses représentations par le *Gamin de Paris* et nous a fait ses adieux dans un charmant couplet final qu'il avait composé exprès pour la circonstance ; alors des couronnes ont été lancées sur la scène , d'unanimes applaudissements ont retenti , et M. Haquette , qui venait de jouer avec succès le rôle du général , n'a pu retenir ses larmes , et a pressé sur son cœur , en l'embrassant , son ancien camarade. Le rideau est tombé sur ce tableau touchant.

Aug. LE FLAGUAIS.

---

## BULLETIN.

Par suite d'une confusion arrivée dans deux articles de notre Bulletin, il s'est glissé dans le dernier numéro une erreur que nous nous empressons de rectifier, en rétablissant les textes tels qu'ils devaient être.

A la page 120, ligne 5 et suivantes, lisez ainsi qu'il suit :

« Ceux qui ont lu *Une voix du Morvand*, accueilleront avec plaisir l'annonce des deux ouvrages de M. Duvivier, *Promenade au Beuvray* (causeries et récits). *Histoire de la ville et du prieuré de la Charité-sur-Loire*. » — Puis à l'alinéa :

M. Arsène Houssaye, dont nous avons déjà publié des vers que nos lecteurs n'ont pas sans doute oubliés, promet un nouveau recueil de poésies, *Les sentiers perdus*, que l'éditeur Masgagna ne tardera pas à publier. L'auteur a bien voulu nous en communiquer à l'avance une fort belle pièce intitulée *Dieu* ; nous la donnerons dans notre prochaine livraison. » C'est cette même pièce que nous donnons aujourd'hui en annonçant l'apparition du volume qu'on nous promettait alors et dont elle fait partie. Nous regrettons vivement une erreur que ceux qu'elle concerne voudront bien nous pardonner. Nous rendrons compte prochainement du volume de M. Arsène Houssaye.

Nous donnerons incessamment aussi une pièce de M. A. Duvivier, intitulée *le Beuvray*.

— En fait d'erreurs, les Revues ont la main malheureuse ce mois-ci. La revue de Tours, dont nous avons reçu le 5<sup>e</sup>. n<sup>o</sup>. dernièrement, donne dans ce n<sup>o</sup>. sous le nom de M. Félix Girard, son gérant, une pièce de vers de feu Ch. Dovalle, ce jeune poète enlevé à la littérature et à ses amis par une mort si tragique. Cette pièce intitulée : *Un cimetière de village*, se trouve non seulement dans les œuvres de Dovalle, mais encore dans les annales romantiques. Nous sommes sûrs que M. Girard s'empressera de rectifier cette malheureuse erreur d'impression.

Nous risquerons toutefois une réflexion, Ch. Dovalle serait-il comme Joseph Delorme un pseudonyme ? en ce cas, nous serions charmés de n'avoir déploré qu'une catastrophe inventée à plaisir et bien dédommagés de cette perte imaginaire, en retrouvant dans M. Girard l'auteur de *Bergeronnette* et autres compositions si gracieuses. Mais malheureusement nous craignons bien que toutes ces suppositions n'amènent la découverte que d'un simple erratum typographique.



Nous devons dire, toutefois, que la Revue de Tours, dirigée avec intelligence, offre des articles fort intéressants et fort bien écrits, nous sommes heureux d'applaudir à ce nouvel effort de la province pour obtenir la décentralisation littéraire qui devra s'opérer tôt ou tard.

— La réception de M. Victor Hugo à l'Académie française avait attiré beaucoup de monde au palais de l'Institut. Princes, poètes, magistrats, femmes élégantes, jeunes étudiants, avaient voulu fêter l'une de nos premières illustrations poétiques. Le discours de Victor Hugo, ample et majestueux comme une de ses *Odes*, riche et brillant comme une de ses *Orientales*, a été vivement applaudi. C'était de la part de l'auteur de *Cromwell* un sentiment de haute convenance qui l'avait empêché ce jour-là de ramener les anciennes questions littéraires où il avait tant de fois triomphé. En entrant dans la ville conquise, César était magnanime. Les vaincus, comme cela arrive souvent, en ont par trop abusé. M. de Salvandy, chargé de faire les honneurs de la noble assemblée, a cru de bon goût de sermonner le poète rénovateur et de le taquiner avec esprit, si l'on veut, mais avec cet esprit que les critiques subalternes ont mis en circulation depuis douze ans. Nous trouvons assez bizarre cette nouvelle manière, introduite par M. Villemain à la réception de M. Scribe, d'adresser une semonce plus ou moins spirituelle et prolongée au nouvel élu dont on fait en quelque sorte un patient, lorsqu'il n'est pas, comme Victor Hugo, au-dessus de ces gentilleses. Nous aimions autant cet échange de politesse empruntée et d'éloges sans conséquence qui autrefois avait lieu nécessairement entre les deux orateurs.

Au reste, bien que l'on ait dit avec quelque raison que le discours de l'homme de lettres avait eu un succès politique, et celui de l'ex-ministre un succès littéraire, nous croyons que le premier renferme d'assez grandes beautés de style pour être plus d'une fois relu et admiré, comme le sont encore aujourd'hui ceux de Bossuet, de Buffon et de d'Aguessseau.

— Il paraît en ce moment chez le libraire Delloye, un livre de notre compatriote M. Amédée Renée. Ce volume qui a pour titre *Fleurs de Poésie* ne nous est pas encore parvenu; mais nous savons d'un de nos correspondants, juge habile et impartial, que le style en est d'une beauté pure, d'une correction et d'une élégance bien rares aujourd'hui. Ce livre doit exciter surtout la curiosité dans la ville natale de M. Renée. La Revue de Paris s'est enrichie dernièrement de deux articles très-remarquables du même auteur, l'un sur les *Bonapartes littérateurs*, l'autre sur *Louis XVIII littérateur*. L'Encyclopédie des gens du monde lui doit aussi un grand nombre de travaux littéraires et historiques.

— M. Ed. Lambert, bibliothécaire de la ville de Bayeux, vient de publier une *Réfutation des objections faites contre l'antiquité de la Tapisserie de Bayeux*, à l'occasion de l'*Ecrit de M. Bolton-Corney*.

On sait que l'abbé De La Rue, dans ses *Recherches sur la Tapisserie de Bayeux*, termine ainsi ses observations : « La Tapisserie n'offre aucun caractère extrinsèque qui appartienne exclusivement à l'*XI<sup>e</sup>*. siècle; il ne lui manque, au contraire, aucun « de ceux qui appartiennent au *XII<sup>e</sup>*., elle doit donc avoir été « fabriquée dans ce dernier siècle. C'était l'opinion de Hume, de « lord Lyttelton et de Strutt; nous la suivons, et nous pensons, « avec les deux premiers, que le monument doit être attribué à « l'Impératrice Mathilde. »

M. Bolton-Corney est venu ensuite, prétendant établir que la Tapisserie a été exécutée après la réunion de la Normandie à la France, c'est-à-dire dans le courant du *XII<sup>e</sup>*. siècle.

Dans la brochure que nous annonçons, M. Lambert nous paraît avoir réfuté victorieusement les objections des antiquaires que nous venons de nommer. Il démontre de la manière la plus évidente que les costumes, les armes, les caractères des inscriptions, le style de l'architecture, la vérité des détails, les usages, l'exactitude de l'histoire prouvent un monument de la seconde moitié du *XI<sup>e</sup>*. siècle, qui aura été donné à la cathédrale de Bayeux par son évêque Odon de Conteville, frère utérin de Guillaume-le-Conquérant, soit qu'il l'eût reçu de la libéralité de la reine Mathilde sa belle-sœur, soit qu'il l'eût fait exécuter lui-même, ce qui paraîtrait plus probable.

Nous recommandons vivement le travail du savant bibliothécaire de Bayeux aux personnes qui comprennent toute la valeur et toute l'importance de nos monuments historiques.

— D'après la décision du Conseil d'administration, les séances générales de l'Association Normande s'ouvriront, cette année, à Cherbourg, le 19 juillet 1841.

L'Association s'occupera successivement de rechercher :

1<sup>o</sup>. Quel est l'état de l'agriculture dans le pays ;  
2<sup>o</sup>. Quel est l'état de l'industrie, du commerce, de la navigation, etc. ;

3<sup>o</sup>. Quel est l'état des établissements philanthropiques, de l'éducation, de l'instruction, de la littérature, des beaux-arts, etc., etc.

L'Association donnera une attention toute particulière à l'enquête, déjà commencée avec succès, sur l'état de la morale, de l'instruction, des sciences, des lettres et de l'industrie agricole, commerciale et manufacturière dans le département de la Manche,

afin de formuler, pour l'avenir, le programme des améliorations et des perfectionnements les plus urgents et les plus immédiatement réalisables dans cette fraction de la Normandie.

Tous les membres de l'Association sont invités à se rendre aux séances générales de Cherbourg. Aussitôt leur arrivée en cette ville, ils voudront bien se faire inscrire au secrétariat de l'hôtel-de-ville, où on leur indiquera le lieu de réunion.

— Il vient de paraître chez Brockhaus et Avenarius, rue Richelieu, 60, à Paris, un *Essai philosophique sur le principe et les formes de la versification* par notre compatriote M. Edelstand Du Ménil, auteur de l'histoire de la Poésie scandinave.

— Par décret du 21 avril 1841, approuvé le même jour par S. S. le pape Grégoire XVI, la congrégation générale de *l'Inquisition Romaine et Universelle* a déclaré l'usage du magnétisme illicite.

Voici, tel qu'il est donné par la *Gazette Piémontaise*, le texte de l'acte sur lequel ce décret a été rendu :

« Les opérations magnétiques pouvant donner une occasion prochaine à l'incrédulité et aux mauvaises mœurs, on désire pour la tranquillité des âmes connaître l'opinion du St.-Siège à ce sujet. »

Et le St.-Siège a répondu par le décret ci-dessus.

Mais si jamais il devenait clairement prouvé que le magnétisme animal peut être efficacement employé comme agent thérapeutique; si jamais, ce qui peut être douteux, mais non impossible, les merveilles du somnambulisme étaient reconnues incontestables, que deviendrait le décret de la congrégation générale de *l'Inquisition Romaine et Universelle*?

C'est une terrible chose que de mettre en jeu le pouvoir spirituel et les intérêts de la religion dans ces querelles que la science seule est appelée à juger, et où les faits patents peuvent, un jour, forcer à une rétractation une voix qui tire toute sa puissance de son infailibilité.

— M. Antonio Santopar, l'un des trois plus célèbres guitaristes de l'Europe, est aujourd'hui dans nos murs où l'on espère bientôt l'entendre. Issu d'une des plus illustres familles d'Espagne, membre de la junte royale d'Aragon, il a trouvé sur la terre d'exil, après la perte de sa fortune, une ressource dans son admirable talent.

— M. Richault, éditeur et marchand de musique, boulevard Poissonnière, 16, au 1<sup>er</sup>, vient de mettre en vente la seconde édition d'une œuvre musicale de M. A. Seard. Cette œuvre contient six valse brillantes pour le piano forte. M. Richault vient aussi de faire paraître la 2<sup>e</sup>. édition d'un duo du même auteur : *Restons ici*, paroles de M. le baron Eugène de Richemont, et de reproduire avec un titre élégant le duo *Gagnons l'autre rivage*, que nous avons donné dans un de nos numéros. On pourra se procurer ces œuvres musicales chez tous les marchands de musique. Ces nouvelles éditions en disent plus que les éloges que nous pourrions donner à l'auteur.

— C'est le jeudi 29, le vendredi 30 juillet et le dimanche 1<sup>er</sup>. août qu'auront lieu les courses de chevaux à Caen.

— Pour paraître en septembre 1841, Leçons d'histoire de la philosophie, professées à la Faculté des lettres de Caen par M. A. Charma et publiées par Joachim Ménant. Paris, chez Hachette, rue Pierre-Sarrazin; Caen, chez Huet, passage Bellivet.

G. F., Directeur.

---

## LA CHASSE (1).

Un jor ala li rois cachier ;  
Et o lui main bon cevalier ;  
Et main bon chien et venéors ;  
E grant plenté de cachéors.

(Appendice au Brut.)

Sur la rive gauche de la Seine, à quelques portées de trait de la barbacane mentionnée au commencement de cette histoire, et occupée, comme nous l'avons vu, par un poste d'archers, on remarquait un groupe de quelques cabanes de pêcheurs qui formaient le hameau, alors peu considérable, connu sous le nom d'Emandreville. Plus loin, vers l'ouest, à travers les branches dépouillées des arbres qui encadraient les vastes prairies dont le riche tapis se déroulait jusque vers les bords de la rivière, on apercevait la tour blanche et carrée du prieuré de *Sainte-Marie-du-Pré*, qui devait bientôt changer son nom contre celui de *Bonne-Nouvelle*. Au-delà de cet asile fondé par le duc et que Mathilde visitait souvent, se développait un parc magnifique, ou plutôt une partie considérable de la forêt de Rouvray, séparée seulement du reste du bois par une vaste ceinture de haies et de fossés profonds. Au centre de cet apanage et sur l'emplacement où s'élève maintenant le gracieux village de Quevilly, Guillaume avait fait bâtir un château plus remarquable par l'élé-

(1) Un de nos concitoyens, M. F. COURTY, va publier prochainement un roman historique, intitulé *Michel*. Ce livre doit attirer surtout l'attention de notre pays, puisqu'il a pour but de retracer avec une fidélité scrupuleuse ses passions et ses mœurs à une époque éloignée. L'instant choisi par l'auteur est celui qui précède la conquête d'Angleterre par Guillaume.

Nous n'avons pas besoin de dire que nous rendrons compte de cette œuvre, aussitôt qu'elle aura paru. En attendant, M. F. Courty a bien voulu nous laisser entr'ouvrir ses épreuves et nous en avons extrait ce chapitre qui met en scène une partie des principaux acteurs du roman.

gance de sa construction et le charme de sa situation au milieu des massifs du bois, que par l'étendue de ses dimensions.

C'était dans ce séjour enchanteur que le duc passionné, comme tous les seigneurs normands, pour l'exercice de la chasse, aimait surtout à venir se délasser des fatigues de la guerre et des soucis du gouvernement.

C'était là aussi que désirant multiplier les plaisirs des barons auxquels il avait offert l'hospitalité, il leur avait donné rendez-vous pour une grande partie de chasse, le lendemain de la cérémonie célébrée au château ducal. Guillaume savait bien qu'il ne pouvait offrir à ses hôtes une marque de distinction en même temps plus flatteuse et plus agréable. L'empressement avec lequel la proposition fut reçue, l'ardeur que montrèrent tous les conviés à se rendre au lieu de réunion, firent assez voir au duc qu'il ne s'était pas trompé.

Dès le matin, tous les conviés étaient rassemblés.

Bientôt le son des cors et des trompes, l'aboiement des chiens, le bruit aigu des sifflets d'argent que chaque chasseur portait suspendu à son cou, annoncèrent que la chasse allait commencer.

C'était un curieux spectacle que celui de tous ces comtes, ces barons, ces chevaliers dans le costume qui convient au noble plaisir de la chasse, les uns le faucon sur le poing, les autres n'ayant pour arme qu'une lance légère, un javelot, ou un simple coutelas, galopant pêle-mêle, et se cherchant pour se grouper et donner à la chasse la direction convenue d'avance.

— Par ici les coureurs de cerfs ! criait un des officiers de la vénerie ducale.

— Allons, de ce côté les amateurs de sangliers ! disait un autre.

— A moi les chevreuils ! — Par là le vol à l'oiseau ! — Qui veut des lances ? — Qui n'a pas de faucon ? — On rompt les meutes, mes seigneurs !

— En chasse ! sires barons ! En chasse, sire Gilebert ! Faut-il déchaperonner votre faucon, seigneur Maminot ?

— Non, non, mes enfants, répondit avec bienveillance la personne à laquelle s'adressait cette question. Merci, mes amis. Vous savez que mon brave *Volant* ne connaît que la main de son maître, et malheur à celui qui lui confierait le bout de ses doigts !

— Alors, bonne chasse ! sire Gilebert ! bonne chance, sire Maminot ! reprirent, comme en chœur, tous les officiers et valets de la vénerie, qui paraissaient être sur le pied d'une certaine familiarité avec le noble cavalier.

— C'est bien, c'est bien, mes enfants ! et comptez qu'au retour vous ne serez point oubliés !

Et en disant cela, le chasseur piqua des deux, fendit la presse et alla se placer à la tête de la troupe des chasseurs au faucon, qui le saluèrent des plus vives acclamations.

L'honorable personnage qui était ainsi l'objet des prévenances de tous les chasseurs n'était pas seulement remarquable par l'aisance avec laquelle il domptait son fougueux coursier, et par l'élégance avec laquelle il portait sur son poing un faucon d'une énorme grosseur, comme s'il eût tenu sur son doigt un merle ou un étourneau. La richesse de ses habits de chasse, la recherche de sa toilette, l'air de coquetterie répandu sur toute sa personne semblaient annoncer un des plus brillants chevaliers de la cour ducale. Le seigneur Gilebert Maminot était tout à la fois le chapelain et le médecin de Guillaume.

Il paraît toutefois que les soins de cette double fonction n'absorbaient pas entièrement les moments et les pensées de celui qui les exerçait ; car il trouvait encore quelques loisirs à consacrer aux choses du monde. Parmi les plaisirs du siècle, il en était deux surtout dont la vocation ecclésiastique n'avait pu affaiblir en lui le goût :

c'étaient la chasse et le jeu. Forcé de se soumettre à l'autorité du duc qui exigeait du moins de ceux qui l'entouraient, l'obéissance apparente aux règles canoniques aussi bien qu'aux lois temporelles, le chapelain de Guillaume avait été obligé de se borner au plaisir de la chasse au vol qui du moins n'ensanglante pas la main qui s'y livre. Mais en se renfermant dans cette spécialité, le seigneur Gilebert avait su y acquérir une grande célébrité. Le duc lui-même n'avait pas une fauconnerie aussi nombreuse ni aussi riche en oiseaux d'une instruction parfaite. Personne ne connaissait comme le digne médecin l'art de conduire une chasse de ce genre et d'en varier les plaisirs. Aussi était-il nécessairement non-seulement l'âme, mais le chef obligé de toutes les parties de cette nature; et il est vrai de dire que la haute distinction que tous les chasseurs lui déféraient dans ces occasions n'était qu'une simple justice rendue à la supériorité de ses talents.

La réputation du révérend Gilebert comme joueur ne le cédait en rien à celle que lui avaient acquise ses succès à la chasse. Les seigneurs normands, qui pour la plupart s'abandonnaient sans contrainte à la passion effrénée qu'ils avaient pour le jeu, trouvaient en lui non-seulement un censeur peu sévère, mais même souvent un partenaire habituellement disposé à tenir tête aux plus opiniâtres. Plus d'une fois, il est vrai, la bourse, les chevaux, la riche toilette et jusqu'à la précieuse fauconnerie du noble médecin avaient été la proie du *gouffre insatiable*. Mais alors, sa philosophie qui ne manquait jamais de revenir sur l'eau dans ces occasions, la chasse et les exploits de *Volant*, son favori, le consolaient des coups de la mauvaise fortune.

Un jour, à la suite d'une veine malheureuse qui lui coûtait des sommes considérables, Gilebert Maminot avait, inspiré par le dépit, composé un éloquent sermon

contre la passion du jeu. Ne pouvant songer à le débiter devant la cour ducale, qui n'eût pas manqué de s'égayer beaucoup aux dépens du prédicateur dont elle connaissait le faible, il était allé porter le tribut de son éloquence à la chaire plus modeste d'une des églises paroissiales de la ville. Vers la fin du discours, au moment où l'auditoire écoutait dans le plus profond silence le tableau que lui faisait l'orateur sacré, des dangers de la funeste passion, un bruit étrange suivi d'une longue agitation vint troubler le recueillement universel. Trois énormes dés venaient de tomber, en roulant au milieu de la nef, de la poche du prédicateur, dans un mouvement qu'il avait fait pour essuyer avec son mouchoir son visage échauffé par le feu de la prédication..... O douleur ! les trois dés si malheureusement échappés de leur prison avait produit la grande raffe après laquelle le seigneur Maminot avait vainement soupiré le jour où il avait perdu tout son argent !

Mais au moment où nous venons de le voir prendre le commandement de la chasse ducale, le vénérable chapelain, mieux traité sans doute par la fortune, et livré tout entier au plaisir que lui promettait la chasse, recueillait avec ivresse les acclamations bruyantes qui retentissaient sur son passage.

L'arrivée de Guillaume suivi du comte de Mortain son frère utérin, de Fitz-Osbern et des principaux seigneurs de sa cour, devint le signal du départ général. Au son des fanfares, au bruit du jappement des limiers, au milieu du tumulte, des cris d'âlégresse, la troupe joyeuse s'ébranla, se mit en route et se dispersa bientôt par pelotons qui s'éloignèrent dans les diverses directions où les appelait le genre de chasse que chacun avait choisi.

— Il faut convenir, disait un jeune soldat placé dans une des avenues du parc, voisine du château, et qui, ainsi que plusieurs autres hallebardiers répandus dans



les différentes parties du bois , était sans doute chargé de veiller à ce qu'il ne se passât rien de contraire au bon ordre , il faut convenir que c'est un noble et bel amusement que la chasse '

— Noble , je ne dis pas , répondit celui à qui s'adressait cette exclamation. Mais à vrai dire , je ne vois pas trop ce qu'on peut y trouver de beau , surtout pour les pauvres diables obligés de faire faction pendant que ces Seigneurs galopent tout à leur aise , et trouvent du moins ainsi le moyen de se garantir du froid.

— Oh ! dit le jeune homme , sans remarquer l'espèce de boutade de son camarade , ce doit être un bien vif plaisir que celui dont tous ces chevaliers sont si fiers et si avides.

— Oui, sans doute, ils disent que cela leur offre l'image d'un combat : comme s'il pouvait y avoir le moindre rapport entre se ruer sur une malheureuse et innocente bête que poursuivent à la fois cent dogues et autant de cavaliers , et qu'on égorge ensuite quand elle tombe de lassitude , et attaquer un ennemi qu'on aborde franchement à découvert , et corps à corps. Vive Dieu ! mes nobles seigneurs , s'il vous faut absolument , pour vous récréer , du sang qui teigne le fer de vos flèches et de vos lances , que ce soit au moins celui d'un ennemi qui peut se défendre , parer le coup que vous lui destinez et vous offrir en échange un petit souvenir d'amitié. Mais ces misérables cerfs , ces malheureux chevreuils ; laissez au boucher le soin de les égorger. Lui du moins n'en tirera pas vanité et ne comptera point comme des trophées les corps de ses victimes.

— Tu as peut-être raison , mon brave sergent , dit le jeune homme. Il se peut en effet qu'en dépit du préjugé , cet usage de répandre de gaité de cœur le sang d'un être inoffensif soit , au fond , moins généreux et moins noble qu'on ne le suppose. Il faut dire aussi pourtant que cet

exercice offre parfois des dangers qu'on ne brave point sans quelque gloire : et c'est de là sans doute que naissent les émotions si profondes qu'il cause. C'est là aussi, vraisemblablement, le secret de la violente passion qu'il inspire, de l'impétuosité avec laquelle les chevaliers normands s'y livrent, et de la jalouse sévérité des lois qui leur en réservent le privilège ?

— C'est possible, reprit Richard ; mais après tout, ces lois n'en sont pas moins odieuses. Couper les oreilles, crever les yeux à un homme, lui brûler les nerfs des jambes parce qu'il aura cédé à la tentation de manger un misérable morceau de venaison, ou bien parce qu'il aura, dans sa colère, tué le lapin ou le pigeon qui dévorait sa récolte, ou même seulement parce qu'un garde l'aura trouvé armé d'un simple *bastonnet* dans l'enceinte d'un bois.... !

— C'est atroce ! et pourtant les fréquents exemples de ces exécutions barbares n'empêchent pas les braconniers de renouveler souvent leurs téméraires entreprises.

Pendant que Michel s'abandonnait aux réflexions pénibles que faisait naître en lui la sanglante rigueur des lois Normandes contre la chasse, le bruit de plusieurs cavaliers qui s'avançaient, en causant d'une manière fort animée, vint le tirer de sa rêverie. C'étaient, autant qu'on en pouvoit juger sur l'apparence, quatre chevaliers qui venaient prendre part à la chasse, mais qui, tout occupés d'une conversation bruyante, semblaient peu pressés de rejoindre la foule de chasseurs qui les avaient devancés au rendez-vous. Cependant à mesure qu'ils approchèrent, les deux hallebardiers purent reconnaître qu'à l'exception d'un seul, aucun de ces cavaliers ne portait au cou la chaîne, attribut de l'ordre de la chevalerie. Le premier qui précédait de quelques pas le groupe des nouveaux arrivants, était revêtu de cet insigne. C'était un homme d'une taille moyenne, au front bas et

déprimé, à l'œil gris et incertain, et qui paraissait âgé d'environ vingt-sept ans. Son costume était celui que la plupart des chevaliers avaient adopté pour la chasse. Seulement, malgré la richesse de ses habits, malgré l'air de fierté qu'il affectait de se donner, un regard plus exercé que celui de nos hallebardiers aurait facilement attribué à une sorte d'habitude de dépendance l'obséquiosité qu'il mettait dans ses rapports avec ceux qu'il accompagnait.

Le second cavalier, remarquable par la beauté de sa mâle figure, paraissait plus âgé d'une dizaine d'années. Il portait, brodée sur la partie antérieure de sa veste, une harpe, symbole d'un art moins meurtrier que l'art de la guerre. Près de lui caracolaient deux jeunes valets. La richesse de leur mise annonçait des jeunes gens d'un rang élevé, mais à qui leur âge n'avait point encore ouvert le champ des dignités militaires. L'un d'eux, jeune homme aux cheveux blonds et bouclés, à l'air ouvert, au teint éclatant, dépassait à peine sa dix-huitième année et se distinguait par la grâce de ses traits, par l'élégance de sa taille autant que par la forme de ses habits. Il montait avec aisance un cheval dont l'ardeur naturelle était encore excitée par le son du cor retentissant au loin, et qui semblait impatient de la lenteur avec laquelle il était forcé de marcher. L'autre jeune cavalier, d'une taille beaucoup moins élevée et d'une complexion plus délicate, guidait avec non moins de facilité un superbe palefroi. Peut-être, si son œil noir et vif n'eût pas offert un contraste si frappant avec le regard langoureux et froid de son jeune camarade, l'eût-on pris pour son frère, ou, pour parler plus juste, pour sa sœur : car, évidemment, cette jupe traînante qui couvrait depuis la ceinture la partie inférieure de son corps ne pouvait convenir qu'à une femme.

— Allons, nobles sires, trêve, s'il vous plaît, à vos

bruyants débats , dit en riant la jeune dame. Vous êtes cause, avec votre querelle, que nous arrivons au rendez-vous après que tout le monde est parti, et que nous ne saurons où rejoindre ceux avec qui nous devons chasser.

— Oh ! reprit le cavalier qui portait brodé sur sa poitrine l'attribut des maltres de la gaie science , nous allons bien les retrouver. Sire Roger Goulafre qui sait distinguer à une lieue à la ronde le son du corps de chaque chevalier , saura bien nous conduire auprès du comte de Montgomery. Et quant au temps que nous avons perdu, quoique cela puisse nous valoir l'honneur de verser tantôt à boire aux autres chasseurs si nous revenons moins chargés de gibier , je ne le regretterais pas si nous avions pu vaincre l'obstination de ce jeune loup d'Angleterre.

— Oui, dit Goulafre ; mais autant vaudrait essayer de convertir le diable de bois qui jouait si bien son rôle hier dans la merveilleuse représentation de la tentation de Saint-Antoine !

— Pourquoi aussi , mes maltres , dit le jeune homme auquel s'adressaient indirectement les reproches des deux cavaliers, pourquoi vous exposez-vous à perdre les frais de vos éloquents prédications , en parlant ainsi à un pauvre étranger un langage qu'il a peine à comprendre ? Pourquoi surtout lui demandez-vous plus qu'en raison de ses affections ou , si vous voulez , de ses préjugés , il ne peut raisonnablement vous accorder ?

— Mais , reprit Taillefer , il me semble , mon jeune camarade , que nous ne vous avons rien proposé qui ne fût parfaitement raisonnable ? Est-ce donc se montrer trop exigeant que de vous engager à bannir la mélancolie à laquelle vous semblez en proie , et à reconnaître qu'après tout , le pays que vous habitez aujourd'hui vaut bien, sous tous les rapports , celui que vous avez quitté ?

— Non , dit le jeune étranger ; mais pour justifier la préférence que vous attribuez à votre pays , vous exaltez

les exploits et la bravoure de vos chevaliers, le mérite de vos trouvères, la beauté de vos dames, et vous voudriez me forcer de convenir que notre belle Angleterre ne peut, sous aucun de ces rapports, entrer en comparaison avec votre Normandie. Or, c'est là un aveu que jamais un Anglais ne consentira à vous faire.

— C'est pourtant une vérité que les démentis de toute la Bretagne n'empêcheraient pas d'être évidente.

— Pour vous, beaux sires ! Mais pour décider convenablement une telle question, il faudrait être plus désintéressé que vous ne l'êtes ; il faudrait en outre connaître autrement que par ce que je puis vous en dire, les hauts faits de nos guerriers et les merveilleuses poésies de ce pays que vous voulez juger sans le connaître.

— C'est juste, dit la comtesse : et vraiment, mes sires, il me semble que vous ne méritez pas trop mal la leçon que vous donne notre jeune ami, le comte Ulfnoth. Au reste, pour terminer ce débat et pour vous ôter l'envie de recommencer cette folle querelle, je proposerai, moi, comme juge du camp, de condamner à l'amende celui d'entre vous, qui, d'ici à la fin du jour, tentera d'engager de nouveau le combat. Ainsi donc que la paix soit du moins entre les chevaliers et les trouvères des deux pays !

— Soit, dit Taillefer : n'est-ce pas dans tous les pays le devoir de tous les chevaliers courtois de s'incliner devant les ordres de la beauté ?

— Vraiment, dit Ulfnoth en souriant, je ne sais pas trop si cet usage est admis comme loi dans mon pays ; mais puisqu'il existe, dites-vous, en Normandie, il faut bien que les étrangers se soumettent aux coutumes des pays qui leur donnent l'hospitalité.

— A merveille ! dit Mabile, et si vous pensez ainsi, j'espère bien que dorénavant nos dames ne seront plus forcées de venir elles-mêmes, comme hier au soir, vous

faire honte de votre goût pour la solitude et de votre indifférence pour leur société.

— Je crains bien, ma noble dame, de mériter longtemps encore leurs reproches bienveillants, à moins qu'elles ne croient devoir quelques égards à ma qualité d'étranger, je devrais peut-être dire à mon état de prisonnier.

— Prisonnier ! reprit vivement la comtesse. Le regret de votre pays vous rend-il donc injuste envers le duc Guillaume ? Est-ce à nous, sire Ulfnoth, à vous rappeler que vous êtes ici par l'ordre du comte Harold, votre frère, et uniquement pour achever votre éducation en vous perfectionnant dans la connaissance de la langue, des lois et des usages de notre pays ?

— Oui, oui, dit le jeune anglais, je sais tout cela. Je sais que votre duc, désirant avoir un gage de la fidélité de mon frère, sans paraître ouvertement se défier de la parole qu'il lui avait arrachée par surprise, lui persuada, en le renvoyant dans son pays, de me laisser ici pour compléter mon instruction. Mais la comtesse de Montgommery est trop clairvoyante et, je le suppose, trop avant dans la confiance de Guillaume, pour ne pas savoir que, sous le titre d'élève de l'évêque Odon, je suis ici le prisonnier, ou, si vous voulez, l'otage du duc de Normandie.

— Dites son hôte, mon jeune seigneur, reprit Taillefer ; le frère de son ami, un hôte qu'il honore et auquel il veut rendre aussi agréable que possible le séjour dans une cour étrangère. Et puis, après tout, faut-il vous répéter sans cesse que le titre d'otage même, avec deux hommes aussi loyaux que le duc Guillaume et le comte Harold, n'aurait rien qui dût troubler votre sécurité et vous empêcher de vous livrer aux agréments de l'hospitalité qui vous est offerte ?

— Sans doute, dit Ulfnoth, le duc Guillaume est un franc et loyal chevalier normand !

Et en prononçant ces paroles, les lèvres du jeune étranger se contractaient de manière à donner à son sourire une expression de douloureuse amertume. Mais ni Mabile, ni ses compagnons ne remarquèrent ce mouvement.

— Quant au terme de ce que vous appelez votre exil, poursuivit la comtesse, vous n'ignorez pas, mon jeune ami, que, selon toute apparence, il ne saurait être bien éloigné.

— Avez-vous donc reçu des nouvelles récentes de Londres, demanda vivement Ulfnoth ? Et est-il vrai que la maladie du roi Edouard ne laisse plus aucun espoir ?

— On le disait, répondit Mabile ; et hier en vous voyant au milieu des fêtes du palais ducal plus triste encore que de coutume, chacun attribuait votre mélancolie à quelque message particulier qui vous aurait transmis la certitude d'une mauvaise nouvelle.

— Que Dieu sauve le roi ! dit Ulfnoth, et qu'au prix de ma liberté, de ma vie, s'il le faut, il préserve longtemps encore mon pays et ma famille des maux que la mort de notre bien-aimé seigneur peut attirer sur eux !

— Pensez-vous donc, jeune homme, dit le jongleur, que celui qui a su, par sa sagesse et sa fermeté, élever la Normandie à un si haut degré de gloire, de puissance et de prospérité, ne puisse aussi régner avec bonheur sur l'Angleterre ?

— Quant à votre famille, ajouta Mabile, vous savez au contraire combien les intentions du duc sont à la fois honorables et bienveillantes pour elle ! Est-ce donc un si grand malheur pour le comte Harold, que la perspective d'unir un jour son sort à la jolie Adélise, la gracieuse enfant de Guillaume, et de devenir ainsi l'allié de la famille ducale, et sans doute le plus puissant baron de son royaume ?

— Et si cette alliance, en supposant qu'elle fût possible, ne pouvait se faire qu'aux dépens du bonheur de

celui à qui elle serait imposée? si elle devait le frapper dans ses affections les plus chères?

— Ce qu'on nous a dit de la vivacité de sa passion pour la jeune Edithe *au-cou-de-cigne*, — car c'est ainsi, je crois, que vos trouvères l'ont surnommée — est-il donc vrai, demanda Taillefer?

— Je ne sais ce que nos poètes ont pu vous raconter à ce sujet, reprit Ulfnoth; mais s'ils vous ont dit que cette jeune fille est unie à mon frère par les liens du plus tendre amour, vous pouvez croire que, malgré leur penchant à tout exagérer, ils ne vous ont dit que la vérité.

— Et faut-il croire aussi, dit la comtesse, qu'ils n'ont pas flatté le portrait qu'ils ont fait de cette charmante amie du comte Harold en l'élevant au-dessus des plus éclatantes beautés de votre pays et du nôtre.

— J'ai vécu jusqu'ici trop loin du monde et de la société des dames pour être en état de résoudre cette question, dit Ulfnoth. Cependant, hier encore, sans vouloir établir de supériorité entre les dames des deux pays, je n'aurais point hésité à répondre que je n'en connaissais aucune dont les traits rappelassent tout à la fois la douceur, la grâce enfantine et la touchante timidité de la fraîche Edithe.

— Et aujourd'hui, dit la comtesse?

— Aujourd'hui, noble dame, interrompit en riant le jongleur, sire Ulfnoth a peur d'être condamné à l'amende dont vous nous avez menacés.

— Non, dit l'étranger, mais aujourd'hui, je craindrais d'être trop absolu et de ne pas rendre justice à une jeune dame que je n'ai fait qu'entrevoir dans la cérémonie d'hier.

— Qui donc, demandèrent à la fois les trois autres cavaliers?

— Et mais! dit Ulfnoth, sire Roger doit la connaître bien mieux que moi, puisque ce fut lui qui remplit le rôle de son chevalier et qui la présenta à la duchesse.



— La fille d'Estigand , le maître d'hôtel ?

— Oui , c'est ainsi , je crois , que je l'ai entendu désigner. J'espère que la figure de cette jeune et jolie damoiselle n'est pas faite pour vous donner une idée défavorable de la belle Edithe ?

— Non certes , dit Taillefer , et il n'est pas , je pense , dans le monde entier , une jeune fille , noble , bourgeoise ou vilaine , qui ne sourit à son miroir en y voyant paraître un minois semblable à celui de cette charmante enfant. Qu'en pensez-vous , sire Goulafre ?

— Hum ! je pense !... je pense que la jeune fille n'est pas mal... mais pourtant.....

— Mais pourtant , interrompit la comtesse ?.... Mes sires , ne croyez pas un mot de ce qu'il va vous dire. Je vous déclare , moi , que sire Roger est , depuis hier , amoureux fou de cette jeune personne.

— Mais madame , dit le chevalier , il me semble !....

— Il me semble aussi , à moi , que je suis bien maîtresse de disposer à ma volonté d'un secret qu'on ne m'a point confié et dont je ne dois la découverte qu'à mon talent d'observateur ?

— Mais enfin , reprit Roger Goulafre , avec un ton de dépit qu'il s'efforçait vainement de cacher , et qui contrastait avec la vivacité et l'enjouement de son interlocutrice : si les privilèges des dames peuvent aller jusqu'à parler de tout ce qu'elles savent , ils ne devraient pas , je pense , s'étendre jusqu'à les autoriser.....

— A parler de ce qu'elles ne savent point , n'est-ce pas ? C'est une question que nous pourrions discuter une autre fois. Pour aujourd'hui , sire chevalier , je veux bien vous dire que je suis mieux instruite que vous ne le supposez. Jugez-en vous-même : d'abord , après l'apparition de votre astre brillant , profondément absorbé dans votre extase , vous avez oublié que votre devoir de chevalier vous obligeait à reconduire la jeune fille à la place où

vous l'aviez prise. Vous avez ainsi été cause que n'ayant plus l'appui de son cavalier , elle a failli meurtrir en tombant ce joli visage que vous ne vous lassiez pas d'admirer.

— Mais , madame!...

— Ensuite vous avez , pendant toute la soirée , joué avec une distraction qui a plus d'une fois étonné le cercle qui prenait part à votre jeu. Vous avez même , contre votre habitude , perdu , sans murmurer , plus de cent sous d'argent avec une indifférence qui vous a valu les compliments de maître Gilebert Maminot lui-même , votre heureux adversaire.

— Eh mais , dit à son tour Taillefer , voilà en effet des symptômes alarmants !

— Ecoutez donc jusqu'au bout , continua Mabile : vous avez ensuite , après avoir , comme un sage philosophe , vidé votre bourse dans celle du chapelain , quitté brusquement la compagnie ; et tandis que maître Gilebert riait sous cape dans l'espérance que vous étiez allé chez quelque juif renouveler votre provision de sous d'argent , oubliant le jeu , vous étiez occupé à parcourir le cercle des dames , espérant sans doute , mais vainement , trouver parmi elles celle à qui vous croyiez sans doute avoir quelques excuses à faire. Vous parûtes même fort contrarié en apprenant que la jeune fille , prétextant son indisposition de la matinée , avait obtenu la permission de se retirer avant la fin de la soirée.

— En vérité , madame , ces détails.....

— Sont exacts , dit la comtesse : et vous ne le méconnaîtrez point. Vous ne nierez pas non plus , j'espère , que ce matin vous avez cherché l'occasion de faire connaissance avec le père de la jeune fille et que n'ayant pu le trouver , vous avez assigné un rendez-vous à un serviteur d'Estigand , duquel vous comptez , à l'aide de quelques rasades , tirer tous les renseignements que vous

désirez obtenir sur la famille du maître d'hôtel. C'était dans ce but que vous avez fait tous vos efforts afin de nous laisser partir sans vous pour la chasse ; mais j'avais votre parole, et je vous ai forcé de la tenir. Pourtant , sire chevalier , ne soyez pas trop fâché contre moi. J'ai fait prévenir votre homme , et demain il sera exact au rendez-vous. N'avouerez-vous pas maintenant que je suis assez bien au courant ?

— Sur mon âme ! noble dame , je ne sais si je dois prendre au sérieux ce qui n'est sans doute qu'une plaisanterie de votre part.

— Plaisanterie ou non , vous conviendrez du moins que mes observations ne m'ont point trompée. Ou si vous refusiez d'avouer que vous aimez cette jeune fille , je penserais alors que ce sont les charmes du riche fief promis par le duc à son futur époux , qui ont ébloui vos yeux et embrasé votre cœur.

— Cette supposition serait pour moi la plus blessante , dit Roger. Il vaut donc mieux vous laisser maîtresse de vous arrêter à la première.

— Oui , dit la comtesse , c'est à la fois le plus sage et le plus loyal. Et si vous m'en croyez , sires cavaliers , ajouta-t-elle en riant , maintenant que nous avons forcé cet entêté cerf-dix-cors , nous n'irons pas plus loin sans chercher à reconnaître de quel côté nous devons nous diriger.

Taillefer , détachant alors de la selle de son cheval un cor d'ivoire qui faisait partie intégrante de l'équipement de tout chasseur , fit entendre quelques sons que l'écho de la forêt répéta au loin.

Bientôt on entendit dans le lointain le bruit d'une autre trompe qui semblait répéter les sons articulés par le jon-gleur. A ce signal qu'ils reconnurent , les quatre cavaliers s'élancèrent au galop dans la direction d'où partait l'appel qui leur était fait , et disparurent enveloppés dans les sinuosités d'une avenue latérale.

Le vieux sergent, placé à quelque distance de l'allée parcourue par les quatre chasseurs, n'avait prêté qu'une faible attention à leur conversation. Jaloux de montrer par la liberté de ses mouvements qu'il n'était point un simple hallebardier obligé par la consigne à l'immobilité, il se promenait avec une gravité solennelle qu'autorisaient du reste ses longs services et l'éminence de son grade. La voix des cavaliers, quoiqu'ils ne prissent pas la peine de la baisser, n'arrivait d'ailleurs qu'imparfaitement jusqu'à lui : le retentissement de ses pas froissant en cadence les feuilles sèches qui jonchaient la terre, et le bruit du léger sifflement par lequel il accompagnait sa marche, l'avaient empêché de s'occuper d'une causerie qui devait au surplus l'intéresser fort peu.

Mais il n'en était pas de même du jeune soldat placé à quelques pas de lui. La dernière partie de cette conversation dont il n'avait pas perdu un seul mot, l'avait surtout profondément ému. Le chevalier Goulafre qui avait paru peu satisfait des observations et de l'indiscrétion de la comtesse, ne se doutait pas assurément que cette confidence faite aussi étourdiment par Mabile, déchirait un autre cœur que le sien. S'il eût pu voir sous le casque qui le dérobait presque entièrement à ses regards, les joues enflammées du jeune hallebardier, ses yeux animés par la colère d'un éclat inaccoutumé, peut-être au lieu de lui rendre, avec distraction et nonchalance, son salut militaire, aurait-il été disposé à faire retomber sur lui le mécontentement qu'il éprouvait lui-même et que la courtoisie l'obligeait à dissimuler à l'égard de la comtesse de Montgommery. Mais absorbé dans ses propres pensées, Goulafre n'avait pas songé en ce moment à chercher sous le nasal d'un soldat quels sentiments pouvait faire naître dans l'esprit d'un étranger le babil d'une femme considérée.

— Ainsi, pensait Michel en voyant les cavaliers s'éloi-

gner, voilà donc mes tristes pressentiments déjà réalisés ! A peine ils l'ont entrevue un instant, et déjà ils vont murmurer à son oreille le nom d'amour. Ils vont, abusant peut-être de son inexpérience, chercher à éblouir ses yeux pour surprendre son cœur. Et moi, l'ami de son enfance, moi à qui une longue familiarité a permis d'apprécier les trésors de son cœur plus encore que les grâces de sa figure, je ne serai plus là pour la soutenir, comme hier, et lui offrir l'appui dont elle aura besoin peut-être plus que jamais ! Mais du moins je veux avant de m'éloigner d'elle l'avertir du danger qui la menace. Je veux surtout prévenir le trop confiant Samson pour l'engager à se tenir sur ses gardes. Quant à ce chevalier qui déjà semble embarrassé de savoir s'il doit avouer ou cacher l'amour dont il veut bien honorer cette jeune fille.... Mais que dis-je ? Oubliai-je donc que son titre de chevalier lui donne le droit d'être impertinent envers la fille d'un bourgeois, et que je n'ai pas, moi, celui de l'en punir ? Malédiction sur les chevaliers et sur leurs insolents privilèges !

— Silence ! paix donc ! mon jeune camarade, dit le sergent Richard en entendant l'imprécation qui venait de terminer le monologue du soldat. Vrai Dieu ! l'ami, quand il te passera par la tête des pensées comme celle-là, tâche, du moins, de les garder pour toi seul. Souviens-toi bien que les bois ont des yeux et des oreilles, et que les vœux charitables, comme celui que tu viens de faire, sont ici assez mal récompensés. Ce n'est pas l'embarras, ajouta-t-il après avoir laissé au factionnaire le temps de méditer sur la leçon qu'il venait de lui donner, je conviens avec toi qu'au lieu de se tenir ici à écouter le vent du nord siffler à travers les branches pour plaire à ces braves seigneurs, il serait tout aussi agréable de boire à leur santé quelques brocs de vin au coin du feu de notre corps-de-garde.

Michel était trop profondément ému pour s'amuser à tirer le sergent de son erreur et à lui expliquer le véritable sens de l'exclamation qui l'avait frappé. Il le laissa donc dans la persuasion où il était que son imprécation était provoquée par l'ennui fort excusable que devait lui causer l'exercice actuel de son métier de soldat. Le vieux sergent, toujours empressé d'écarter les sombres pensées qui trop souvent paraissaient obséder son jeune ami, se hâta de le consoler en lui rappelant que bientôt il serait débarrassé de ce service.

— Allons, allons ! un peu de courage, mon jeune novice. N'allons pas, dès notre première campagne en plein air, nous décourager ainsi pour si peu : ou bien je croirai vraiment que le cousin Samson a raison de penser que tu n'es pas fait pour la noble profession des armes.

— Tu te tromperais, mon digne maître. Jamais au contraire je n'ai mieux senti qu'en ce moment le besoin d'arriver au but que je me suis proposé en devenant soldat.

— Oui, dit Richard ? Tant mieux, mon camarade ! mais je commençais à craindre qu'il n'en fût autrement.

— Rassure-toi donc, dit le jeune homme : car au prix de ma vie même, je ne voudrais pas renoncer à l'avenir, quel qu'il soit, qui m'attend au bout de la carrière dans laquelle tu m'as engagé.

— Vive Dieu ! reprit le sergent, tu es un brave et digne jeune homme ! Et sur ma foi, je suis bien aise pour ma part de te voir ainsi déterminé. Patience donc, mon camarade, quelques jours même d'un service assez fatigant sont bientôt passés. Et puis nous verrons un peu ce que diront maintenant tous ces braves vauriens que nous avons laissés là-bas, et qui disaient en nous quittant qu'ils espéraient plutôt te voir revenir sous-diacre ou chapelain du comte, que son homme-d'armes.

— Si mes vœux étaient exaucés, répliqua Michel, ils

ne me reverraient ni avec l'un ni avec l'autre de ces titres.

— Que veux-tu dire, demanda Richard étonné ?

— Qu'au lieu d'aller nous enfermer de nouveau dans une forteresse éloignée, réduits à peu près au rôle de misérables chiens de basse-cour, j'aimerais mieux mettre en pratique, sur un bon champ de bataille, les leçons que tu m'as données.

— Ah ! ah ! voyez-vous, ce jeune ambitieux. A vingt ans ils sont tous ainsi, ne rêvant que bataille, coups de lances, butin et récompenses de tout genre. Et vraiment il faut rendre à sa grâce le duc Guillaume la justice de reconnaître qu'il ne les laisse pas long-temps languir en attendant les occasions de se signaler. Mais après tout, mon camarade, il me semble que dans l'intérêt de son pays comme dans celui de ses vieux soldats, il n'y aurait pas grand mal quand le duc songerait à se reposer quelque temps, lors même que cela devrait déranger un peu les calculs ambitieux de ses jeunes hommes-d'armes.

— C'est un vœu que ton âge te donne le droit de former, même aux dépens des espérances de ceux qui n'ont pas les mêmes motifs d'être satisfaits du présent.

— Oni, reprit Richard ; mais pourtant je doute qu'il soit bien près de se réaliser.

— Pourquoi donc ? N'est-ce pas au contraire ce que semblait dire hier le duc Guillaume, lorsque, parcourant les rangs des soldats, des chevaliers et des bourgeois rassemblés dans la cour de son palais, il leur répétait qu'il avait bien du plaisir à revoir leurs nobles bannières, qu'il comptait sur eux si jamais les circonstances le forçaient à tirer de nouveau l'épée ; mais que, selon toute apparence, cette occasion n'était près de se présenter.

— Oui, oui ! je sais, dit le vieux soldat. C'est ainsi qu'après chaque campagne le duc Guillaume prend congé de ses barons ; ce qui ne l'empêche pas de recommencer l'année suivante comme de plus belle.

— Mais, rien n'annonce, jusqu'à présent du moins, que Guillaume songe à troubler le besoin que ses vieux soldats peuvent avoir de se reposer ?

— Rien absolument, dit le sergent en secouant la tête : si ce n'est pourtant une petite circonstance.

— Quoi donc, demanda vivement le jeune homme qui semblait recueillir avidement l'espérance que lui offrait le sergent ?

— Il y a par le monde une espèce de chanteurs dont les soldats novices ne comprennent pas la musique, mais dont les vieux routiers comme moi n'entendent jamais la voix sans se dire qu'ils n'ont pas de temps à perdre pour polir leur heaumes et passer en revue leurs hauberts....

— Eh mais, dit Michel en riant : c'est là un privilège merveilleux qui doit singulièrement flatter les oreilles et l'amour-propre des vieux soldats ! Et cette musique ajouta-t-il avec curiosité ?...

— Quoique novice, reprit Richard, et n'ayant jamais vu un champ de bataille, tu dois cependant avoir entendu parler de l'instinct qu'ont les loups de prévoir et d'annoncer par leurs cris que la guerre doit leur fournir bientôt une abondante pâture ?

— Je sais, dit le jeune homme, qu'on leur attribue cet instinct, quoique, selon toute apparence, ils soient plus propres à déchirer les corps des victimes après le combat, qu'à chanter d'avance la guerre qui est encore dans l'avenir.

— Oh ! il y a des gens incrédules qui refusent aussi de voir dans les cris de la chouette un présage de malheur. Et pourtant, Dieu sait que j'aimerais mieux, pour mon compte, entendre derrière moi, dans une belle plaine, le cri de guerre de dix cavaliers ennemis, fussent-ils montés comme ces braves seigneurs que nous venons de voir galoper, que d'entendre à ma fenêtre à minuit, si j'étais malade, les miaulements de ce maudit oiseau des



ténèbres. Quant aux hurlements des loups, je te dis, moi, que c'est un présage qui n'a jamais manqué de s'accomplir, au Val-des-Dunes, comme à Varaville et à Mortemer.... Et il est vrai de dire, ajouta le hallebardier, que si, dans ces occasions, nos enragés hurleurs des forêts s'acquittaient bien de leur tâche, de notre côté nous n'épargnions rien non plus pour leur payer convenablement le prix de leur musique endiablée. Par saint Martin! le sang et les membres de plus de vingt mille hommes sont en effet une ample pâture pour laquelle ils nous doivent quelque reconnaissance !

— Certainement, reprit le jeune homme ; et c'est pour cela que tu as sans doute depuis peu de jours reçu d'eux quelque nouvel avertissement prophétique ?

— Oh ! tu as beau te moquer : cela n'empêchera pas que cette nuit même j'ai été réveillé en sursaut par les hurlements les plus furieux qui aient chatouillé l'oreille d'un chrétien depuis le temps où un loup de la forêt d'Ouche accompagnait à Heudricourt les psalmodies du révérend Roger de Hauterive.

— Quoi ! cette nuit même ? Au milieu d'une ville entourée de murs et de fossés ? Et tu es sûr que tu n'as point rêvé cela ?

— Sûr comme je suis assuré que je veille en ce moment, et que j'entends le sifflement du vent mugir à travers ces bois.... Eh mais ! ajouta le sergent, écoute plutôt toi-même ! par la mort-Dieu, je l'entends encore ! Crois-tu donc que ces cris à faire trembler un troupeau de moutons à une lieue à la ronde, puissent sortir d'autre part que du ventre d'un loup ?

— Non, dit le jeune homme après quelques instants de silence : ces hurlements sont en effet ceux d'un loup, poursuivi sans doute par les chiens des chasseurs.

— Point du tout ! Un loup chassé ne s'amuse pas à chanter devant les chiens. Il les éventre ou est déchiré

par eux. Il y a ici quelque chose d'extraordinaire. Viens voir !

L'endroit d'où partait le bruit qui avait ainsi excité l'attention des deux halbardiers était assez peu éloigné pour qu'ils pussent s'y rendre sans enfreindre leur consigne. Après avoir traversé un fourré assez difficile à pénétrer, ils arrivèrent à un endroit du parc dégarni d'arbres et qui formait une sorte d'amphithéâtre. Là, un spectacle étrange s'offrit à leurs regards.

Une femme vêtue d'un costume bizarre était appuyée et, pour ainsi dire, affourchée sur un loup d'une taille énorme, qu'elle tenait en laisse au moyen d'une bride formée de la peau desséchée d'un serpent. Cette femme devait avoir été dans sa jeunesse d'une beauté peu commune, autant du moins qu'on en pouvait juger par la parfaite régularité de ses traits, et par la vivacité de ses yeux noirs. Mais, quoiqu'elle eût à peine dépassé de quelques années le midi de la vie, la pâleur de son visage, la profondeur des sillons qui creusaient son front, l'air de tristesse que le malheur sans doute et l'habitude de lutter contre de violentes souffrances avaient répandu sur toute sa physionomie, la faisaient paraître plus âgée qu'elle n'était réellement. La singularité de son costume aidait encore beaucoup à cette supposition. Elle était vêtue d'une tunique bleue sur laquelle étaient semés avec symétrie, dans toute sa hauteur, une multitude de petits cailloux de diverses couleurs. Un collier formé de globules alternativement blancs et noirs, dont les uns paraissaient être des yeux de certains poissons, et les autres des boules d'ambre gris, entourait son cou d'une double étreinte. Sa tête était couverte d'un bandeau de peau de brebis noire, doublée de peau de chat blanc. Quelques petits cailloux semblables à ceux qui décoraient la robe, mais disposés de manière à dessiner d'autres figures, et une simple plume de héron étaient les seuls ornements de

cette bizarre coiffure. Sa taille droite et élevée, dont l'âge et les fatigues n'avaient pas sensiblement altéré les formes, était entourée d'une ceinture de buffle vernie, à laquelle était suspendue une espèce de gibecière de peau de cerf. Sa chaussure consistait en une paire de bottines ou de brodequins de peau de veau non tannée, attachés par de longues courroies fixées elles-mêmes par un large bouton de dent de baleine. Ses mains étaient garanties du froid par des gants noirs en-dehors, blancs au-dedans, et faits avec de la peau de chat. Un épais et large manteau formé de peaux d'ours du nord et d'une blancheur éblouissante complétait cet étrange accoutrement (1). La main gauche de l'étrangère, car il était impossible de ne pas lui donner cette qualification, était occupée à diriger et à maltriser son compagnon de voyage, excité par les aboiements des chiens et le bruit des cors qui retentissaient au loin. De l'autre, elle agitait, avec une force musculaire peu commune, une longue baguette de baleine semblable à un arc norvégien, sillonnée dans toute son étendue de caractères mystiques et terminée à ses deux extrémités par une double garniture en fer brillant et poli comme de l'argent. Elle s'efforçait ainsi de contenir plusieurs limiers qui s'étaient fourvoyés sur la piste de son loup favori, et qui, sans respect pour son état de domesticité, menaçaient de le traiter en véritable habitant des bois.

— Tout beau ! Fenrir ! tout beau, disait-elle. Laissez japper ces aboyeurs : et n'allez pas, en criant aussi fort qu'eux, faire croire que vous avez peur de ces misérables roquets. Patience ! te dis-je : si c'est aujourd'hui le tour des chiens et des nobles chevaliers, celui des loups et de leurs bons amis les vautours et les corbeaux viendra en son temps. Et par Wara, gardienne des serments, vengeresse des parjures, ce temps n'est pas aussi éloigné qu'ils le croient. Tiens, continua-t-elle en voyant s'appro-

(1) Eirik-Raudas-Saga. V. l'Edda de Sæmund.

cher les deux hallegardiers que l'étonnement et la curiosité attiraient auprès d'elle, les voilà qui viennent nous relancer encore. Mais, vraiment, je suis lasse de fuir ainsi devant les lances de ces conducteurs de meutes : et puisque je suis venue ici pour parler à leur maître, je ne quitterai point cette place qui d'ailleurs paraît choisie tout exprès pour l'entrevue que je suis venue chercher.

— Oh ! oh ! dit le sergent Richard en voyant l'aventurière s'établir le plus commodément possible sur la mousse au pied d'un arbre ; ne vous gênez pas, très-noble dame. A vous voir vous installer ainsi sans cérémonie dans le parc ducal, on doit croire que vous avez obtenu pour vous et pour votre drôle de compagnon, une passe signée pour le moins du duc Guillaume lui-même. Dans ce cas, ma vénérable sibylle, car je ne sais de quel autre nom vous appeler, faites-moi le plaisir de fouiller un peu dans ce sac qui vous pend à la ceinture pour voir si vous ne trouverez point.

— Une passe ? dit l'étrangère. Ne te disais-je pas bien, mon pauvre Fenrir ? une passe à une femme qui vient pour parler à leur maître, comme s'ils craignaient qu'avec cette baguette elle ne fit disparaître de leurs forêts tout le gibier qui les peuple ? Par Niord, le puissant chasseur ! je crois qu'on a raison de dire que ces seigneurs n'ont d'entrailles que pour les bêtes fauves de leurs parcs !

— Pour cela, reprit Richard, vous en penserez, votre compagnon et vous, tout ce que vous voudrez. Cela ne me regarde pas. Seulement, puisqu'il paraît que vous n'avez point été autorisée à venir ici, vous permettrez que je vous invite à aller hors de ce bois vous livrer tout à votre aise à vos réflexions. Ici, voyez-vous, je craindrais qu'en dépit des grognements de votre ami, l'épaisseur de votre manteau ne garantît pas suffisamment vos épaules contre les bâtons des gardes-chasses de Sa Grâce.

— Malheur à celui dont la main se lève sur le voyageur qui lui demande l'hospitalité, dit l'étrangère ! Et sans

paraître pressée d'obéir à l'invitation du sergent, elle continua, en caressant de la main le loup qui l'accompagnait, à chanter à demi-voix, et en langue étrangère, le couplet dont la sentence qu'elle venait de débiter était sans doute le début.

— Ta, ta, ta!... interrompît le sergent. Je veux bien croire, ma noble reine des petits cailloux, que vous savez votre grimoire au moins aussi bien que je sais, moi, les patenôtres qui conviennent à un bon chrétien, et que vous avez, pour le débiter, une langue aussi bien affilée que paraissent l'être les dents que nous montre votre peu endurant camarade. Mais, après tout, comme les femmes et les sibylles elles-mêmes ne sont pas exceptées par la consigne, vous allez, s'il vous plaît, déguerpir au plus tôt. Et ma foi ! si vous êtes sage, ce que je n'ose pas trop supposer, vous ferez bien de m'éviter la peine de vous reconduire jusqu'à la porte.

— Sage, reprit l'étrangère ! Es-tu sage toi-même, soldat ? Toi qui repousses ainsi comme une ennemie une femme inoffensive et que ton maître te punirait sans doute d'avoir maltraitée. Ne crains tu pas plutôt qu'il ne te fasse repentir de ne m'avoir point conduite assez vite auprès de lui ?

— Oh ! que cela ne vous gêne pas, dit Richard. Le duc Guillaume est trop bon chrétien pour être bien pressé de s'entretenir avec une respectable dame comme vous. Passe encore si vous étiez une de ces vénérables sibylles auxquelles notre religion ne nous défend pas absolument de croire un peu, quoique nos prêtres assurent que ce sont pour la plupart des suppôts de Satan !

— « Il est dit, reprit tranquillement l'étrangère :  
« l'insensé se croit savant parce qu'il sait répéter quel-  
« ques-unes des choses qu'il a entendues. Les fils des  
« hommes ne peuvent cacher leur ignorance puisque  
« l'ignorance règne sur la terre. »

Et en même temps, comme si elle eût voulu faciliter à Fenrir l'intelligence de cette nouvelle sentence, elle se remit à chanter à voix basse et dans la langue de son pays les vers qu'elle venait de traduire, probablement en pure perte, pour le sergent incrédule.

— Si tout cela veut dire que vous êtes disposée à me suivre sans délai, à la bonne heure ! dit Richard. Sinon, je vous préviens que bon gré, mal gré, il faut bien que ma consigne s'exécute.

— Sur ta vie ! n'avance pas, dit l'étrangère en brandissant son bâton. Je te dis que je suis venue pour parler au duc Guillaume.

— Et je vous dis, moi, que Sa Grâce n'a rien à démêler ici avec des gens qui portent pour parure des cailloux, et et qui se font escorter par des compagnons de cette espèce ! Hâtons-nous donc ! Et si vous m'en croyez, au lieu de risquer à perdre ici votre temps, et peut-être quelque chose de plus, vous irez au plus vite chercher un asile plus sûr à la ville, dans ce repaire de païens et de mécréants qu'on appelle le *quartier des Juifs*.

— Le voyageur prudent ne laisse point à d'autres le soin de s'occuper de son gîte, dit l'étrangère : et quand j'aurai rempli auprès du duc, la mission qui m'amène ici, je n'irai point chercher un abri au milieu de ces misérables gueux.

— C'est votre affaire, reprit le sergent, et celle de ce grand gaillard, qui pourrait trouver là son compte aussi bien que partout ailleurs, s'il est vrai, comme on le dit, que ces réprouvés se nourrissent de la chair des enfants qu'ils dérobent.

— Malédiction sur eux ! s'écria l'étrangère avec un soupir convulsif.

— Oh ! vous n'êtes donc pas réellement de leur famille, reprit en riant le sergent. Tant mieux pour vous ! Mais après tout, fussiez-vous ce que vous ne paraissez pas être,

c'est-à-dire une bonne et sainte femme , croyant en Dieu , je vous répète qu'il faut sortir d'ici et me suivre au plus vite.

— Eh bien ! conduis-moi donc à ton maître , puisqu'aussi bien je perdrais vraisemblablement à l'attendre ici un temps plus précieux encore pour lui que pour moi.

— Oui , oui ; je vais vous conduire , dit Richard , mais ailleurs que vers le duc , s'il vous plaît : car sur mon âme , je craindrais trop qu'il ne me fût récompenser par le prévôt de l'important service que je lui aurais rendu en lui procurant l'honneur de votre visite.

Et en même temps le sergent fit signe au jeune soldat de s'emparer de la femme , tandis qu'il se chargerait , lui , de mettre son compagnon de voyage hors d'état de s'opposer à l'exécution de la consigne.

— Pourtant , dit le jeune homme , si cette femme a réellement quelque chose à dire au prince ?

— Ah ! ah ! mon jeune novice : ne vas-tu pas te laisser prendre à ce piège ? C'est un défaut dont il faudra te corriger , mon cher , si tu veux faire ton chemin sans t'exposer à de nombreuses mystifications.

— Mais , n'est-il pas possible qu'elle ait en effet quelque demande à adresser au duc ?

— Et quelle demande veux-tu donc qu'elle puisse lui faire , si ce n'est celle de quelques sous d'argent en échange de quelques paroles aussi intelligibles que celles dont elle vient de nous donner un échantillon. Bah ! bah ! tant qu'il y aura des vieux soldats à récompenser , l'argent du duc peut être employé plus utilement qu'à payer les sottes rêveries de ces mendiante effrontées. Voudrais-tu d'ailleurs , pour lui fournir l'occasion de remplir plus vite sa bourse aux dépens des chasseurs , nous exposer à être punis pour n'avoir pas fait notre devoir ?

— Ce n'est pas nous qui l'avons laissée pénétrer jusqu'ici , dit Michel , et ce n'est pas nous qui serions res-

ponsables si elle s'avancait davantage au milieu du bois et que le hasard lui fit rencontrer ceux qu'elle cherche.

— Tu parles sagement, jeune homme, reprit l'étrangère; et il est dit : « Honneur à la bouche sans barbe qui ouvre un bon avis ! Malheur à la barbe qui l'entend et ne le suit pas ! »

— Oh ! dit le sergent, je me doutais bien, ma digne patronne des chats noirs et des ours blancs, que vous ne pouviez être qu'une prophétesse de malheur. Et en bonne conscience, le duc nous devra plus qu'il ne pense, pour lui avoir épargné les belles choses que vous n'auriez pas manqué sans doute de lui faire entendre.... Allons, jeune homme, ajouta-t-il en se tournant vers Michel, chargez-vous d'être le chevalier de cette respectable dame, au lieu d'écouter là comme un nigaud les cajoleries qu'elle fait à votre menton aux dépens du mien.

Et joignant l'exemple au précepte, le sergent se disposa de son côté à éloigner le loup dont les rauques grognements prenaient un caractère de plus en plus prononcé, à mesure que le ton de la conversation des trois personnes s'élevait à un plus haut diapazon. Pour en venir plus vite et plus sûrement à ses fins, Richard ne trouva rien de plus expéditif que de tirer sa dague afin de couper la laisse qui tenait d'une part au cou de l'animal, et de l'autre, au bras de l'étrangère autour duquel elle était solidement fixée par plusieurs nœuds. Mais, soit que dans sa précipitation il s'y prit maladroitement, soit que la peau de serpent qui formait cette bride fût en effet à l'épreuve d'une arme de ce genre, le malheureux sergent ne réussit qu'à briser sa lame.

— Misérable animal, s'écria-t-il, furieux de cet accident, si ton dos n'est pas comme cette courroie maudit et sous la protection du diable, tu vas me payer ma bonne lame de fin acier !

En parlant ainsi, le sergent, armé du manche de sa



hallebarde, s'élança pour exécuter la menace qu'il venait de prononcer. Mais un nouveau désappointement devait tromper encore la colère du pauvre Richard. Fenrir, au commandement de sa maîtresse, fit un bond en arrière et évita le coup qui lui était destiné. S'élançant à son tour sur son agresseur avec une dextérité qui annonçait que ce n'était pas la première lutte de ce genre qu'il soutenait, il lui imprima avec ses pattes de devant un mouvement de répulsion si énergique, que le malheureux sergent surpris de cette attaque imprévue, perdit l'équilibre et s'en fut tomber en tournoyant à dix pas en arrière, la figure précisément au milieu d'un amas de boue que les pluies de l'hiver avaient formé en cet endroit.

On se ferait difficilement une idée de la situation vraiment piteuse dans laquelle se trouvait le sergent des halbardiers du comte de Mortain, couché à plat ventre, le nez enfoui dans la vase fangeuse, et appelant de toutes ses forces du secours. Le malheureux n'osait pas se retourner parce que le loup, non content de l'avoir ainsi terrassé, s'était de nouveau précipité sur lui et semblait prêt à le mettre en pièces au premier mouvement qui lui livrerait à nu une partie quelconque de son corps. Peut-être, en effet, l'animal n'attendait-il, pour accomplir cette horrible tâche, qu'un signal de sa maîtresse.

Michel n'avait point attendu que les cris de détresse de son camarade lui révélassent le besoin qu'il avait de son assistance pour s'élancer à son secours. Mais au moment où il allait accomplir bravement ce devoir de l'amitié, il en avait été empêché par une circonstance indépendante de sa volonté.

— Ne bouge pas ! jeune homme, criait l'étrangère ; ne bouge pas, te dis-je, si tu tiens à la vie de ton brutal ami. Rapporte-t'en à la générosité de Fenrir. Mais si tu le frappes, ton compagnon est perdu. Ton poignard même ne ferait pas lâcher sa proie à Fenrir. Reste, te dis-je, et sois tranquille.

Et voyant qu'en dépit de ses avis le jeune soldat continuait à vouloir s'interposer entre les deux lutteurs, d'une main vigoureuse elle le saisit par le derrière de sa ceinture, et le maintenant dans cette position à distance des combattants, elle le contraignit, malgré les efforts qu'il faisait en se débattant pour échapper à cette étrange captivité, de rester, sinon tranquille, du moins inactif spectateur de cette scène bizarre.

Cependant le sergent continuait à invoquer à grands cris l'assistance que son camarade ne pouvait lui offrir. Étendu de toute sa longueur sur la terre humide, et cloué en quelque sorte à la place où il était tombé si malencontreusement, il ne pouvait rien voir ni rien entendre de ce qui se passait derrière lui. Les cris désespérés du jeune homme, les ricanements sataniques de la vieille femme et les grognements du loup dont il sentait l'haleine brûlante à travers les joints de son armure, formaient dans son oreille une musique infernale à laquelle il répondait lui-même par des imprécations non moins confuses.

— A moi, Michel ! à moi donc. Veux-tu laisser ce misérable animal me dévorer les oreilles ? Chienne de sorcière vomie par l'enfer, veux-tu bien rappeler ton enragé loup-garou, et que le diable vous emporte tous les deux. Frappe donc, poltron ! par saint Vigor ! si j'étais debout !!

Tout-à-coup la scène changea ; les rires moqueurs de l'étrangère ne se firent plus entendre. La main puissante qui retenait comme dans une prison le jeune soldat, cessa de l'étreindre, et libre, il put voler à la défense de son compagnon. Mais déjà celui-ci n'avait plus besoin de secours. Un léger claquement de doigts, signal imperceptible pour tout autre que pour l'intelligent animal, avait rappelé le docile Fenrir aux pieds de sa maîtresse. Michel, en se retournant pour connaître la cause de ce changement subit, aperçut à quelques pas un cavalier dont la présence soudaine avait sans doute exercé une

influence favorable sur l'étrangère. Quoiqu'aucun signe extérieur ne trahit l'élévation de son rang, le jeune homme le reconnut sans peine. C'était le duc Guillaume que le vacarme de cette lutte bizarre et tumultueuse avait vraisemblablement attiré dans ce lieu.

Le duc, immobile et dont toute l'attitude exprimait l'étonnement que lui causait le singulier spectacle qu'il avait sous les yeux, semblait demander à chacun des acteurs de cette scène ce que tout cela voulait dire. Mais l'étrangère, comme si elle eût été contrariée d'avoir été surprise dans un moment où elle jouait un rôle qui paraissait peu conforme à la gravité de son caractère habituel, ne se hâta pas de répondre. Pour Michel, non moins honteux de son côté, il s'efforçait de cacher son embarras en s'occupant à relever son camarade.

— Richard, lui disait-il ; sergent Richard, lève-toi donc. Voici le duc Guillaume, notre digne seigneur. Debout donc, et hâtons-nous. Il n'y a plus aucun danger pour toi.

Mais Richard, trop épouvanté pour reconnaître la voix de son ami, et prenant d'ailleurs pour les griffes menaçantes de l'animal, les mains du jeune homme qui s'efforçait de le soulever, ne faisait que redoubler ses clameurs et ses imprécations ; et n'en était que plus obstiné à conserver sa complète immobilité. Enfin, un coup du bois d'une javeline ou lance de chasse appliqué de manière à se faire sentir même à travers l'épaisseur de sa culotte de daim, força le malheureux sergent de se retourner. C'était le duc qui, impatienté, venait, sans descendre de cheval, joindre son secours à celui du jeune homme pour mettre un terme à la scène ridicule que la peur de Richard eût peut-être prolongée long-temps encore sans cette heureuse diversion.

— Par la splendeur de Dieu ! s'écria Guillaume, depuis quand les sybilles de l'enfer ont-elles choisi notre

parc pour le théâtre de leur sabbat ? Et depuis quand aussi les hommes d'armes de notre noble frère de Morvain sont-ils devenus les acolytes de ces prêtresses des faux dieux ? Est-ce ainsi qu'on leur apprend à faire leur devoir envers Dieu et leur seigneur ?

— Sire, dit le sergent en tournant précipitamment sa figure noircie par la boue vers le prince dont il avait reconnu la voix, quoique la fange dont ses yeux étaient remplis ne lui permit pas encore de distinguer ses traits, c'est ce misérable animal... c'est cette infâme mégère !...

— Sire, reprit le jeune homme, se hâtant de venir au secours de l'éloquence troublée de son compagnon ; c'est en voulant expulser cette femme et l'empêcher de parvenir jusqu'à vous que mon camarade le sergent Richard a été renversé par le loup qu'elle traîne avec elle.

— A moi ? Que me veut-elle ? demanda Guillaume.

— Elle t'apporte de loin des paroles que tu seras peut-être satisfait d'entendre, répondit l'étrangère en s'avançant.

— Si c'est pour cela, dit le duc, que tu as quitté le pays des brouillards et tes forêts de sapins, car je crois reconnaître en toi une de ces prophétesses du Nord dont j'ai souvent entendu parler, je crains fort que tu n'aies perdu ton temps et ta peine. Pour peu que tu aies vécu au milieu des chrétiens, même dans la Scandinavie, tu dois savoir que notre religion nous défend de croire aux prodiges de ton art. Notre devoir est même d'en punir les pratiques criminelles.

— Ton intérêt te commande du moins, répliqua l'étrangère sans s'émouvoir, d'écouter les avis qu'un voyageur, n'importe sous quel habit il se présente, peut avoir à te communiquer. Car il est dit : « Celui-là seul qui voit beaucoup de pays et beaucoup de choses peut connaître, à l'aide d'un esprit observateur, le génie et les destinées des peuples divers. »

— Oh ! dit Guillaume , beaucoup de voyageurs se vantent , comme les prétendus devins , de connaissances qu'ils ne possèdent point.

— Oui ; mais écoute cependant ce que disent nos runes :  
« Garmur pousse d'affreux aboiements devant l'autre de  
« Guipa. La chaîne est rompue. Le loup s'élance. Beau-  
« coup de sciences sont familières à la sibylle. »

— Femme , répondit le duc , je te répète que je ne crois point au pouvoir surnaturel que vous vous attribuez , toi et tes semblables. Si le livre des destins peut s'ouvrir pour de simples mortels , ce n'est point assurément aux yeux de ceux qui invoquent , pour le lire , le secours des faux dieux et les pratiques infernales de la magie.

— Eh qui donc te parle ici de destin , de faux dieux et de magie ? Qui t'a dit que je sois venue ici pour t'ouvrir malgré toi ce livre mystérieux que tu ne veux point lire ?

— Eh mais ! dit le duc , il me semble que ce costume , cette baguette et ce singulier compagnon de voyage ne rendent pas ma supposition trop invraisemblable ?

— Dans tous les cas , elle n'en serait pas plus vraie , reprit sèchement l'étrangère.

— Alors , explique-toi. Que demandes-tu ?

— A t'entretenir en particulier. Ce que j'ai à te dire ne doit point être entendu de ces soldats. Car il est dit :  
« L'étranger circonspect qui s'assoit à votre table garde  
« un silence prudent : il se règle sur le rapport de ses  
« yeux et de ses oreilles. Tout homme sage se conduit  
« ainsi. »

— Si tu n'as , comme je le crois , d'autre but que d'obtenir quelques secours pour retourner dans ta patrie , continua le duc , le mystère dont tu veux t'environner est inutile. Un de ces soldats va te conduire à mon trésorier.....

— Non , interrompit l'étrangère. Crois-tu donc que

j'aie traversé les mers pour venir ici implorer quelques pièces d'argent ? N'est-il pas dit : « Ce qu'on a, quelque « peu que ce soit, l'emporte sur tout. On est toujours « bien chez soi pourvu qu'on possède deux chèvres et un « toit couvert de joncs. Cela vaut mieux que d'aller « mendier. »

— En ce cas, reprit Guillaume, je crains que tu ne sois encore moins sage que je ne l'avais d'abord supposé. Et alors que Dieu et sainte Restitue aient pitié de toi. Mais, en vérité, je serais fâché que personne ici s'imaginât que je suis assez fou moi-même pour m'arrêter à écouter toutes les belles sentences dont tu me parais avoir fait une admirable provision.

En parlant ainsi, le duc fit sentir l'éperon à son coursier, et se disposa à s'éloigner. Mais l'étrangère, s'avancant intrépidement au devant du cheval, lui barra le chemin avec sa baguette et le retint facilement en l'arrêtant par la bride.

— Non, non ! pas encore, dit-elle : tu ne partiras point ainsi. Tu as beau me regarder avec colère et me menacer de ta lance. Le comte Tostig, ajouta-t-elle en baissant la voix, de manière à n'être entendue que de Guillaume, n'aura pas du moins à me reprocher que la crainte d'une piqure m'ait empêchée de remplir la promesse que je lui ai faite.

— Le comte Tostig ! répéta le duc, dont la colère commençait à faire place à l'étonnement. De qui veux-tu parler ?

— Et de qui veux-tu que ce soit, si ce n'est du fils de l'infâme Godwin, du frère du parjure Harold ?...

— Parjure ! dis-tu ? reprit le duc avec émotion ! qui t'a donné le droit d'accuser ainsi d'un crime odieux un homme qui a et qui mérite, j'espère, toute notre amitié ?

— Oh ! dit l'étrangère, en élevant la voix, nos livres sacrés ont bien raison : « Il sera éternellement vrai de

« dire que l'hôte et l'étranger deviennent bientôt en-  
« mis. » Ignores-tu donc, ou fais-tu semblant de ne  
pas savoir que le roi Edward, au moment où je te parle,  
a cessé de vivre et qu'Harold.....

— Silence ! femme, reprit vivement le duc. Si tu sais  
réellement quelque chose que je doive apprendre, il n'est  
pas besoin que ces hommes en aient connaissance ! Mais  
avant tout, ajouta-t-il, qui es-tu toi-même, et au nom  
de qui viens-tu ici ?

Et pour que la réponse de l'étrangère ne risquât point  
de parvenir jusqu'aux oreilles des deux gardes, le duc  
mit son cheval au pas, de manière que l'étrangère qui  
marchait à ses côtés, avait l'air de le suivre malgré lui,  
comme un mendiant importun qui s'attache obstinément  
aux pas du riche dont il implore la charité.

— Les guerriers et les scaldes du Nord m'appellent  
Vala, dit l'étrangère. Des événements que je ne puis te  
raconter ici m'ont fait rencontrer, il y a peu de jours,  
sur la côte de Flandre, le comte Tostig, dépouillé et  
exilé par son frère. Ayant appris de moi que je venais en  
Normandie : Femme, me dit-il, tu peux nous rendre, au  
duc Guillaume et à moi, un service que nous saurons ré-  
compenser comme il convient. Va de ma part trouver le  
duc, et dis-lui :

« Le roi Edward n'a plus que quelques jours à vivre  
« Dès qu'il aura fermé les yeux, Harold, au mépris de  
« ses serments, montera sur le trône et se fera proclamer  
« roi des Anglais. Si Guillaume tient à revendiquer ses  
« droits, malgré les liens du sang, il trouvera dans le  
« comte Tostig un allié, fidèle observateur de la foi jurée,  
« et un ennemi implacable du parjure. »

— Par la lumière du ciel ! dit le duc, en jetant sur  
l'étrangère un regard scrutateur, comme pour s'assurer  
du degré de confiance qu'il devait lui accorder : voici une  
histoire à laquelle il ne manque pour devenir fort inté-

ressante que d'être un peu plus vraisemblable ! Et en vérité , notre noble ami Tostig , ou celui , quel qu'il soit , qui s'est servi de son nom , s'est montré assurément très-sage en choisissant un semblable ambassadeur , et surtout en ne lui donnant aucun gage qui pût faire reconnaître la sincérité de ses paroles !

— Plus tard , reprit tranquillement l'étrangère , tu jugeras par toi-même si le choix de l'envoyé ne vaut pas mieux qu'il ne te semble aujourd'hui , surtout de la part d'un homme que la colère de son frère a frappé , et dont toutes les démarches sont épiées. Quant aux gages destinés à parler aux yeux des incrédules , voici les paroles du comte : « Cette chaîne d'or pour toi , me dit-il en me la jetant au cou , et pour le duc cette baguette qu'il reconnaîtra sans doute. »

— Ciel ! l'arc de mon père ! murmura tout bas le duc , après avoir attentivement examiné l'arme que l'étrangère venait de lui remettre ! Celui que , depuis Rollon , tous les ducs normands ont porté et que j'ai moi-même offert au frère d'Harold comme un gage d'une amitié fraternelle et indissoluble. Oui , voilà bien les caractères runiques destinés à rappeler au guerrier du Nord les préceptes de cette religion , à la fois si sauvage et si poétique , qu'il abjura depuis , entre les mains de l'archevêque Francon !

Et à mesure qu'il revoyait de plus en plus distinctement les signes de reconnaissance que lui offrait l'arme qui lui était rendue , les yeux du duc exprimaient une satisfaction tellement marquée qu'il était aisé de soupçonner que plus d'une fois il s'était repenti de s'être séparé d'un objet auquel se rattachaient d'aussi nobles et d'aussi précieux souvenirs.

— Femme , dit le duc quand il eut achevé son examen , si tu dis vrai , si cette arme t'a été en effet confiée de la manière que tu viens de me raconter , tu n'auras point à te repentir de l'avoir remise entre mes mains. Mais



aussi, malheur à toi et à ceux qui l'auraient envoyée si tu n'étais venue que pour me tromper !

— Oh ! reprit l'étrangère, les hommes qui se vantent de descendre des conquérants venus du Nord devraient savoir que ce n'est ni par des menaces, ni par des promesses qu'on obtient de nous la vérité. Faudra-t-il donc, pour te convaincre, homme défiant, ajouta-t-elle, que celui au nom de qui je te parle, vienne lui-même te confirmer ici tout ce que je viens de te dire ?

— Sur mon âme, dit le duc, son témoignage ne serait pas de trop dans cette affaire !

— Et s'il était assez fou pour venir te l'apporter, continua l'étrangère, qui lui garantirait qu'il serait reçu en allié fidèle et non en otage ?

— Ma parole ducale, reprit Guillaume.

— Et quel gage lui porterai-je, poursuivit Vala, de l'exactitude avec laquelle je me suis acquittée de la mission qu'il m'a confiée ?

Guillaume ne répondit rien. Mais sa main laissa tomber comme par hasard le cor d'ivoire garni d'argent et décoré des armes ducales avec lequel il jouait d'un air distrait, et pendant que l'étrangère ramassait et cachait dans le sac suspendu à sa ceinture le gage qui lui était ainsi abandonné, il piqua son cheval et s'éloigna précipitamment, comme s'il eût craint d'être surpris dans l'intimité de cette singulière conversation.

Quoique témoins oculaires de ce qui se passait entre le duc et Vala, les deux hallebardiers n'avaient pu, à cause de l'éloignement, saisir un seul mot de leur entretien. Ils avaient seulement compris qu'après avoir long-temps fatigué Guillaume, l'étrangère avait fini par lui arracher une aumône qu'il lui avait jetée pour se débarrasser d'elle. Cette circonstance, comme on le pense bien, ne servit pas à calmer la colère du vieux sergent qui était persuadé que la charité ducale pouvait être beaucoup mieux em-

ployée qu'à payer l'importunité des sorcières mendiante. Aussi, quand Vala se présenta de nouveau à eux, leur déclarant qu'elle était prête à partir, ce fut en des termes assurément peu courtois que Richard, à peine remis de sa chute, prit congé d'elle en chargeant son jeune camarade de la guider par le chemin le plus court pour sortir du parc.

F. COURTY.

---

---

## ROSEMONDE.

### LÉGENDE,

Par Henri BLAZE (1).

Il y a au monde trois grands poètes, Eschyle, Byron et Goëthe, qui nous ont légué trois grands drames, Prométhée, Manfred et Faust.

Chacun de ces êtres merveilleux, enfants préférés de génies plus merveilleux encore, marche vers l'inconnu à travers l'horreur des châtements et des ténèbres. Tous trois veulent arriver par l'intelligence à se faire créateurs, c'est-à-dire, Dieux; tous trois s'élèvent sur l'humanité la plus haute, comme sur un piédestal; tous trois dédaignent le génie de la terre pour aspirer au génie divin; tous trois se damnent pour y atteindre, et, au moment où ils vont gravir la dernière cime, Dieu est là qui, d'un souffle, renverse et brise tous ces Titans.

Faust cède à l'amour; mais la science est sa principale passion. Dans Manfred, c'est la passion de la femme qui domine; mais Astarté ne ressemble pas à la simple fille

(1) Cette légende forme un petit volume in-12, illustré par Jacque, et compose la 5<sup>e</sup>. livraison de la *Pleiade*, éditée par L. Curmer.

priant à l'église ; Astarte n'est qu'une ombre vague et lugubre , flottant entre le ciel et l'enfer. Il y a aussi une femme au fond du drame cyclopéen de Prométhée ; mais elle est plus dans l'enveloppement , pour ainsi dire ; Prométhée cherche le feu divin qui l'animera ; il veut la femme puissante et forte , la femme rachetée , la femme réhabilitée , mots biens chrétiens ou bien modernes , que nous avons honte d'écrire à propos d'Eschyle : — Prométhée est une sorte de Saint-Simonien des temps antiques.

Au jour où nous sommes , la figure de Faust est celle qui frappe le plus vivement les imaginations rêveuses. Chacun veut soulever le voile de cette magnifique allégorie : M<sup>me</sup>. de Staël nous l'a fait aimer ; la traduction de M. Henri Blaze (1) nous l'a fait connaître. Cette longue histoire est aujourd'hui pour les poètes , la légende la mieux comprise et la plus populaire. C'est un pèlerinage presque dévot que l'on entreprend pour la sanctification de son intelligence.

Le poète pèlerin a peine à distinguer d'abord , aux pâles reflets de la lune , qui perce les vitraux peints d'une chambre gothique , un homme accoudé sur sa table de travail , entouré de livres , de papiers , d'instruments , de fioles mystérieuses , de crânes blanchis.

Cet homme paraît inquiet et sombre : il y a des rides sur son cœur : car il a été prédestiné à deux passions , la femme et la science ; car il a constamment sacrifié l'une à l'autre , et elles se sont flétries sous son regard.

Il a tout appris , et il n'a trouvé à enseigner aux hommes rien qui puisse les rendre meilleurs : aussi une douleur secrète entrave en lui tous les mouvements de la vie. La voûte noire de son cabinet d'étude pèse sur sa tête comme

(1) *Le Fauste de Goëthe*, traduction complète, par M. Henri Blaze, publiée par Charpentier, rue de Seine, un volume in-12, format anglais.

la pierre d'une tombe : il aspire à des destinées inconnues ; il demande au ciel ses plus belles étoiles , et à la terre ses joies les plus sublimes : il veut voir ce que la nature contient d'énergie intime et de semences éternelles : mais rien , de loin ni de près , ne suffit à calmer la tempête de ses désirs.

A force de chercher ardemment Dieu dans l'obscurité , et de mesurer les limites de toutes choses , il s'est trouvé face à face avec la magie. Quelque temps , il a interrogé les esprits des hautes sphères , s'abandonnant aux extases d'une vie nouvelle , et regardant avec ravissement les puissances célestes monter et descendre , en se passant les sceaux d'or : quelque temps il s'est trouvé en présence des esprits de la terre , qui l'humiliaient en lui criant : « Nous sommes plus grands que toi ! »

Alors , son disciple Wagner vient se jeter à travers ces contemplations du maître , et le docteur reparait avec son orgueil , ses sophismes , ses arguties , disant anathème à l'éloquence , qu'il compare au vent brumeux de l'automne murmurant parmi les feuilles séchées ; à la philosophie , qui entasse systèmes sur systèmes , comme dans un vieux garde-meuble , et n'aboutit qu'à des parades de Polichinelle.

— Le peu d'hommes qui ont su quelque chose , dit-il à Wagner , et qui ont été assez fous pour laisser déborder leurs âmes , ont été de tous temps crucifiés et brûlés.

Telle est la leçon de philosophie et de morale donnée au disciple.

Mais la maladie de cette intelligence ne peut trouver que le néant pour remède , et Faust regarde un instant au fond de ces ténèbres profondes où tout l'enfer va étinceler. Il remplit de poison la coupe des ancêtres , et la porte déjà à ses lèvres , quand le son des cloches et le chœur des anges chantant la résurrection de Jésus , l'arrachent à cette tentation terrible , et l'envoient cher-

cher, dans les champs, du calme, de l'innocence et du soleil.

Tout le monde l'aime, cet homme qui se fait lui-même au point de vouloir mourir. Les vieillards de la campagne qui boivent sous les tilleuls, avec leurs beaux habits du jour de Pâques, lui offrent le broc le plus élégant et la boisson la plus rafraîchissante ; le peuple s'assemble autour de lui, le remerciant des bienfaits de son père et des dévouements de sa jeunesse ; mais lui, il accepte toutes ces démonstrations comme une amère raillerie, et il rit de ces gens crédules qui bénissent le Sauveur, lors qu'ils devraient maudire le meurtrier.

Tout-à-coup il s'arrête, l'œil fixe, la physionomie étonnée et comme frappée de terreur.

— Vois-tu, dit-il à son compagnon, ce chien noir errer au travers des blés et des chaumes ?

Le chien noir tourne long-temps en spirale, s'approchant de plus en plus, et il entre avec Faust dans sa cellule, et les esprits infernaux chantent au dehors, attendant le retour de leur frère.

Or ça, qui donc es-tu ? lui dit le docteur.

— Je suis l'esprit qui toujours nie, répond Méphistophélès.

Et Faust lui demande sa bonne aventure.

On entend un chœur aérien, une harmonie émévrante, un hymne d'amour et de volupté. — Et Faust s'endort, dans les illusions d'un rêve.

Faudra-t-il suivre sa course fantastique à travers le monde des sens et le monde des esprits ? Faudra-t-il s'asseoir, avec lui et Méphistophélès, à la table du cabaret de Leipsig, au foyer de la sorcière, aux pieds du lit de Marguerite ? Faudra-t-il enfin accompagner son âme immortelle, jusqu'à ce ciel azuré, où elle ira respirer parmi les anges ? Le voyage est long et mystérieux ; mille lueurs bizarres se jouent à travers les brumes et le

feuillage : le rire saccadé de Méphistophélès jette dans les cœurs un trouble profond : on se demande pourquoi ce double anathème , jeté au double amour de Faust , la femme et la science , et l'on reconnaît le vieil esprit chrétien qui les a réprouvées toutes deux.

La légende de Faust a traversé , comme un feu follet , toutes les littératures contemporaines. Elle contient tant de philosophie et tant de tendresse , qu'elle a pu s'épandre en flots infinis , sur les esprits les plus lointains , sur les natures les plus contraires. Au reste , il y a de notre temps une foule d'imaginations confuses qui aiment tous les crépuscules , et dont on ne saurait dire à quelques pas si elles savent ou si elles rêvent , si elles se meuvent ou si elles sommeillent , si elles aiment ou si elles pensent. Que de sourires féminins , aux lèvres de certains apôtres abreuvés de science ? Que de graves méditations , au bout de certaines courses frivoles ? Que de dogmes austères , qui viennent à éclore parmi les fleurs et sous les douces étreintes de la poésie ? L'intelligence de certaines époques est ainsi faite : la flamme et le fer y forment une harmonie et l'œil qui interroge l'horizon , ne sait lui-même , quand il s'ouvre , s'il y cherchera un Dieu ou une étoile , une géométrie ou une épopée.

Ce charme crépusculaire est plus facile à goûter qu'à définir. On comprend seulement qu'il est un reflet de nos pressentiments et de nos espérances ; on devine qu'il est l'expression d'une crise , le résultat d'une aspiration incertaine encore. L'art qui en jaillit a de la portée sans puissance , de la beauté sans muscles et sans contours. A quoi sert-il ? on n'ose le lui demander à lui-même : mais demandera-t-on à quoi servent les bruits de l'Océan qui monte , les riches teintes du jour qui va poindre , les mystérieuses agitations de l'âme qui commence à vivre , de l'homme qui commence à aimer ? Laissons donc au monde qui naît , comme à l'enfant qui se développe , ses

efforts confus et ses alternatives de passion ou de pensée. Laissons l'art humain suivre sa voie, géant ou nain au gré du soleil qui l'éclaire, et des influences qu'il subit.

Une apparition douce et belle se détache sans cesse du prodigieux sabbat de Faust, c'est la figure de Marguerite. Mais Marguerite a des sœurs ; c'est la *Lénore* de Burgër, c'est la *Généviève* des légendes latines, c'est la *Rosemonde* de M. Henri Blaze. Rosemonde a son rouet comme Marguerite ; comme Marguerite elle attend le bien-aimé, qui ne vient pas, et chante comme elle, pour passer le temps, quelque plaintive chanson, apprise le soir à la fontaine.

Pendant que le vent souffle dans la haie d'aubépine et que l'aïeule s'endort sur sa chaise de bois, Rosemonde rêve à son Valentin, qui l'a quittée depuis trois ans pour aller en Italie apprendre à peindre comme Raphaël. Valentin en partant lui a laissé un beau missel, chargé de dessins et d'enluminures, où les traits de la jeune fille se retrouvent à chaque page sous l'auréole des saintes ou sous les figures roses des anges en prières. A cette heure, le beau missel est ouvert, par hasard à une page lugubre, les litanies des morts. Rosemonde songe à l'ami absent, et demande de ses nouvelles au rossignol qui arrive du pays des roses, aux rayons qui caressent les fleurs de l'enclos, à l'étoile qui brille dans le firmament. Le rossignol se tait comme s'il avait vu l'épervier descendre ; le vent d'automne éteint le rayon et ferme le calice des fleurs ; l'étoile s'efface au sein du brouillard.

La nuit était profonde, et funeste, et glacée :  
Rosemonde chantait d'une tremblante voix ;  
Les mots se confondaient déjà dans sa pensée ;  
La quenouille de lin se brisa dans ses doigts.  
Or, tout en se levant pour fermer la croisée,  
Elle entendit un bruit sortir du bois voisin,  
Pareil au bruit des pas sur la mousse froissée,  
Et dit en s'inclinant : Est-ce toi Valentin ?

— Non , répondit alors une voix solennelle;  
Mais quelqu'un qu'il envoie auprès de toi , ma belle.

Ce messager , c'est la mort. Elle vient de la ville voisine , où elle a cousu un suaire pour la servante de Martin Luther , après avoir clos , en Italie , les paupières de Valentin. Rosemonde demande à aller le rejoindre ; sa prière est exaucée : elle prie Dieu , cherche son chapelet , prend de l'eau bénite , embrasse sa pauvre mère assoupie et sa petite sœur qui dort dans son berceau , souffle la lampe , et part avec son guide.

Telle est la légende de Rosemonde : elle est racontée avec une simplicité pleine de charme. Rien n'est plus ravissant que la rêverie de la pauvre fille , et ses chansons aux fleurs et aux étoiles. Ecoutez-la aussi de sa fenêtre interroger la terrible messagère , qu'elle ne connaît pas encore , mais qui vient de lui apprendre qu'elle lui est envoyée par Valentin.

— Ah ! s'il en est ainsi , c'est Dieu qui vous conduit :  
Dites , vous l'avez vu sans doute cette nuit;  
Ou ce matin , ou hier , ou dimanche , ou la veille:  
Ma mère est là qui dort , faut-il que je l'éveille?  
Non , plutôt , attendez , je vais vous recevoir  
Vous me conterez bien , là-bas , sous les feuillées,  
Des choses de bonheur , des paroles d'espoir,  
Qu'il vous a , pour moi seul , en partant confiées;  
Oh ! vous me direz tout , car je veux tout savoir!  
Il a fini son œuvre ? une œuvre à faire envie  
Au divin Raphaël. — Que je serai ravie  
Lorsque de tous côtés on viendra pour la voir!  
Ah ! si vos vêtements sont trempés par la pluie,  
Montez vite , montez , que le feu les essuie;  
Mais je ne vous vois pas... comme le ciel est noir!

Que de nature dans cette émotion , cet empressement , cette impatience , cette curiosité , cet orgueil pour le talent du peintre . cette charité tardive pour la messa-



gère qui attend ! Rosemonde est un ange de la terre et Valentin n'eût pas dû mourir.

Il n'y a pas à douter, quand on l'a vue sourire et pleurer, quand on a entendu son rouet tourner et sa voix chanter sous les saules, que cette Rosemonde ne soit une sœur de Marguerite, une fille puînée de Goëthe. En se chargeant de défricher, comme il l'a fait, le jardin du grand homme, M. Henri Blaze n'a demandé pour salaire que la permission d'emporter avec lui quelques fleurs modestes et gracieuses. Le travail du traducteur valait bien au poète une récompense, et celui qui avait fait parler à Faust le langage du maître, pouvait bien, aux heures de loisir, faire chanter dans sa propre langue et selon sa fantaisie, Margaritus et Rosemonde.

Plusieurs eaux-fortes gravées dans le texte ajoutent un nouveau charme à cette publication : ici Rosemonde tresse des guirlandes sous le feuillage ; là s'ouvre sa petite chambre, avec la chaise de l'aïeule, et le lit bien clos, et l'humble escabeau de chêne ; ailleurs, la vieille femme dort à côté du missel agité par la brise ; plus loin, la jeune fille parle de sa fenêtre au fantôme arrêté dans le massif ; enfin, elle est descendue et se livre, résignée, à cette sombre messagère qui l'appelait. Le ton de ces dessins est calme et doux comme la poésie qu'ils complètent : c'est le meilleur éloge qu'on puisse en faire.

Paul DELASALLE.

## Poésies.

---

### LA MORT DU ROSSIGNOL.

Il était là , sous le feuillage  
Où , le soir , il venait chanter :

Il chantait , et dans le bocage,  
Tout se taisait pour l'écouter.

Sur sa tête , en voûte fleurie,  
L'aubépine s'arrondissait,  
Et , s'il l'abreuvait d'harmonie ,  
Elle , de parfums l'enivrait.

Il chantait ; et l'oreille éprise  
Recueillait ses moindres accords,  
Car sa voix jetait à la brise  
Ses inépuisables trésors.

C'était une longue complainte;  
Une histoire entière du cœur;  
Des accents d'espoir et de crainte;  
Des cris de joie et de douleur.

C'était un poétique drame,  
Tissu de peine et de plaisir;  
C'était le cercle où tourne l'ame :  
Aimer , craindre , espérer , gémir.

Il chantait ; un chasseur frivole  
Vient , le voit , décide son sort :  
L'éclair brille , et le plomb qui vole  
Sur ses ailes porte la mort.

Il tombe ; et de son chant sublime  
Les flots s'arrêtent dans son sein.....  
Le bourreau laisse sa victime,  
Et poursuit gaiment son chemin.

ROBERGE.

---

## SONNET

A M. ALPHONSE LE FLAGUAIS (1).

Paris, qu'eût envié la Rome des Césars,  
Des rayons de la France est le gouffre et le centre ;  
Tout gravite vers lui ; rien n'en sort qu'il n'y rentre ;  
L'or français lui bâtit et temples et bazars.

La vie ailleurs n'a plus que stériles hasards ;  
Le lion du pouvoir dans Paris a son antre ,  
Et de Paris encor tout peintre ou divin chantre  
Date sa gloire , et prend son vol au ciel des arts

Un poète pourtant , cygne de Normandie ,  
Dédaigne un joug pompeux que le reste mendie ,  
Et s'obstine à chanter où Dieu posa son nid ;

C'est toi , cher Le Flaguais , et ma joie étincelle ,  
Lorsque j'entends Paris , la voix universelle ,  
Se faire écho pour toi que ta ville bénit.

Emile DESCHAMPS.

Décembre 1841.

(1) Cette pièce fait partie du recueil des poésies de MM. Emile et Antoni Deschamps , dont la première édition a été enlevée en peu de jours , et dont la seconde parait en ce moment avec quelques nouveaux morceaux. Nous consacrerons un article à ce recueil. Peut-être eussions-nous hésité par réserve à publier ces vers adressés à notre collaborateur , si M. Emile Deschamps lui-même ne nous eût engagé à le faire , désirant , depuis long-temps comme il nous le dit dans une lettre , donner publiquement ce tribut de sympathie au talent de M. Le Flaguais.

( Note du Directeur ).

## A UNE JEUNE FILLE.

Qui en no ama , no vive....

Ma sœur — Oh ! laissez-moi quelquefois vous redire  
Ce nom chaste et sacré qui calme mon délire  
Quand je suis seul auprès de vous...  
Il me rappelle alors ces premières années  
Où deux anges , deux sœurs que le ciel m'a données,  
Répondaient à ce nom si doux.

Comme elles , vous avez l'ame sensible et bonne:  
Vous savez captiver ce qui vous environne  
Par un charme mystérieux.  
Et lorsqu'une pensée amère et douloureuse ,  
Imprime sur mon front la ride qui le creuse,  
Elle s'efface sous vos yeux.

Et pourtant ces beaux yeux , pleins d'une tendre flamme,  
Ont jeté bien souvent le trouble dans mon ame,  
Un trouble doux et ravissant,  
Quand vers moi lentement votre regard se lève,  
Et que je vous contemple , ainsi que dans un rêve  
Une fée à l'œil séduisant...

Vous me voyez alors rêveur et sans parole,  
Car je compte à regret chaque instant qui s'envole,  
M'enlevant un nouveau plaisir:  
Et puis je crains aussi que ma langue glacée,  
N'exprime froidement mon ardente pensée,  
Car mon cœur ne sait que sentir...

Mais vous , joyeuse enfant , frivole jeune fille,  
Qui ne rêvez que bal , que folâtre quadrille,  
Que bijoux , que robes de prix...  
Vous demandez pourquoi , pauvre insensé ! je foule  
Sous mes pieds dédaigneux les plaisirs de la foule,  
Et ses jeux bruyants et ses ris?

Hélas ! vous ignorez quelles douces pensées  
Par de plus doux transports aussitôt remplacées !

Quel rêve ineffable et charmant !

C'est d'un monde idéal l'image enchanteresse,

C'est une illusion qu'un fol espoir caresse ,

C'est l'heureux songe d'un amant !

Oh ! laissez-moi l'extase où mon amour se plonge...

Ne faites pas si vite envoler ce beau songe,

Venez plutôt nous recueillir...

Nous parlerons tous deux ce langage sublime,

Secret des cœurs unis qu'un même instinct anime :

Un regard... un tendre soupir !

Eugène POSTEL.

25 mars 1841.

### SONNET A LA VIERGE.

A M<sup>me</sup>. F<sup>\*\*\*</sup> L<sup>\*\*\*</sup>.

In te confido !

Vierge-Mère, ô Marie ! — à tes pieds, une mère  
T'implore pour sa fille... — Au jour de mon malheur,  
Espoir des affligés, c'est en toi que j'espère,  
Ne ferme point ton âme aux cris de ma douleur !

Sauve-la, Vierge sainte ! — hélas ! sur cette terre  
Pour mieux la protéger, à ta blanche couleur,  
J'avais voué ma fille, et ton nom tutélaire  
Devait contre l'orage abriter cette fleur !

Vain espoir ! — elle expire... et pourtant, ô Marie,  
Seule, de quatre enfants, cette fille chérie  
Me restait désormais pour m'aider à souffrir...

Je n'avais qu'elle seule ici-bas pour famille...  
— Sauve-la, Vierge sainte ! oh ! oui, sauve ma fille !  
Voir mourir quatre enfants, c'est quatre fois mourir !

Th. WAINS-DES-FONTAINES

## EXPOSITION DE LISIEUX.

Une exposition de peinture et de l'industrie vient d'avoir lieu à Lisieux , les avantages que cette ville en a retirés nous ont fait souvenir avec peine , qu'autrefois c'était Caen qui était en possession d'encourager , par ce mode puissant d'émulation , les arts et le commerce. Il est déjà fort difficile dans un chef-lieu de département un peu considérable de stimuler le zèle des artistes et des manufacturiers , et la tâche devient encore bien moins aisée dans une petite ville , surtout si elle veut rassembler uniquement les produits industriels d'un arrondissement.

Pour les tableaux , on est toujours obligé de faire un appel en dehors de la localité. En province il y a peu de peintres , par conséquent peu d'œuvres ; il est bon , d'ailleurs , que le public puisse comparer les artistes de la capitale avec ceux de son pays.

Pourtant il ne faut pas qu'il y ait abus , et l'abus a eu lieu à Lisieux.

Lorsqu'une exposition s'ouvre dans quelqu'une de nos villes les peintres parisiens , les brocanteurs même , expédient , dans l'espoir qu'on les leur achètera , tous les tableaux bons ou médiocres qu'ils n'ont pu vendre précédemment et ils en encomrent les murailles. On rencontra à Lisieux tel tableau qui , avant d'y arriver , avait passé , dès 1839 , par le salon de Paris , par l'exposition de Moulins , ensuite par celle de Mulhouse , il n'est pas besoin de dire qu'il a fait bien d'autres voyages depuis deux ans. Et ce tableau n'était pas le seul , plusieurs autres avaient fait de la même manière leur tour de France. Paris envahissait tout , non seulement grâce aux spéculateurs , mais aussi grâce à M. Duval Le Camus ,

qui, par dévouement pour sa ville natale s'était fait solliciteur auprès de ses nombreux amis, afin de les décider à envoyer quelques-unes de leurs productions.

Au reste pour tout homme qui préfère son plaisir à voir progresser la Province, l'exposition de Lisieux était fort agréable. Sans compter le beau *Jesus-Christ et les petits enfants* de Flandin, la *scène de la St.-Barthélemy* de Gosse, des études de Dubuffe, Gué, Jolivard et Van Eken que l'on peut voir tous les jours dans le musée de la Ville et qui n'étaient là que pour faire nombre, beaucoup d'autres célébrités artistiques semblaient s'y être donné rendez-vous.

M. Court y était représenté par une *Sainte-Claire* que les feuilletonistes ont faite martyre, à force de critiques et qui, eu égard au talent de M. Court, mérite, en effet, quelques reproches : elle est trop mondaine ; bien que baissés, ses yeux sont trop provocateurs pour être ceux de la fondatrice d'un ordre religieux, et l'auréole divine qui brille autour de sa tête jette par son éclat une couleur uniforme qui laisse trop à faire au dessin ; à la vérité ce dessin est beau. Il est fâcheux que M. Court qui avait un pinceau si énergique et une couleur si vigoureuse ne nous donne depuis plusieurs années que des femmes roses et fades.

M. Henri De la Borde avait envoyé une *apparition de Béatrix au Dante*, dans laquelle il semble avoir voulu imiter les anciens maîtres de l'école Catholique. Nous applaudissons sincèrement aux efforts de ceux qui veulent ressusciter un genre éminemment religieux ; mais nous ne voudrions pas le voir consacré à des sujets profanes. M. De la Borde n'a pas eu non plus une pensée très-heureuse en enveloppant ses personnages de longues tuniques blanches qui font prendre à l'ensemble du tableau un ton froid et un aspect blafard.

Nous n'avons pas le même reproche à faire à *la Poésie*

et à la *Musique* de M. Edouard Dubuffe , leurs vêtements de velours et de brocard sont éblouissants et ne nuisent pas pourtant à l'effet qu'a voulu produire l'auteur. La *Poésie* et la *Musique* sont pleines d'inspiration.

Quant à la *Miranda* de M. Lépaulle nous ne savons trop qu'en dire , il n'est guère possible de rien voir de plus maniéré ; mais la couleur est brillante. Quoi qu'il en soit , M. Lépaulle avait bien fait de présenter en même temps que sa *Miranda* son *cheval de Course*.

Le *cheval noir* de M. Alfred de Dreux était aussi fort remarquable , c'est une bonne étude, d'une touche large et facile et qui, en beaucoup d'endroits, rappelle Géricault.

La *peinture comique* qu'on peut dire récemment inventée pour les menus plaisirs des bourgeois , était dignement représentée à Lisieux. M. Biard, le chef de l'école , avait exposé son *baptême sous la Ligne* et ses *demoiselles à marier*, qui ont fait rire tout Paris en 1840 et 1841 , et dont on ne peut plus rien dire tant ils ont acquis de popularité. M. Pigal, le caricaturiste , avait présenté le *Retour de la guinguette* dont on connaît la lithographie, et qui ne se distingue que par une grande vérité dans le mouvement des personnages. M. Charlet avait aussi envoyé une *Maitresse femme* , non moins répandue. Le seul tableau dans le même esprit que nous ne connussions pas , était les *enfants dans un atelier* de M. Couder : les fonds et les accessoires en sont bien traités, seulement on désirerait des figures dessinées avec plus de fermeté.

Les autres tableaux de genre que nous avons remarqués à l'exposition de Lisieux étaient : la *veuve du Marinier*, de M. Marzocchi ; la *reconnaissance*, de M. Schopin ; la *prière de l'orphelin*, de M. Gué , et l'*intérieur du palais du Bey*, de M. Flandin.

Les *marines* qui envahissent d'ordinaire toutes les expositions, n'étaient pas à Lisieux en aussi grand nombre qu'on eût pu le croire. Si M. Louis Garneray n'avait pas



donné son *Astrolabe* et sa *Prise de St.-Jean d'Ulloa*, si M. Lepoitevin et M. Mozin n'étaient pas venus, le premier avec sa *Marée-basse*, le second avec son *Embouchure de la Touque à Trouville*, nous n'aurions rien à citer.

Aurions-nous à nommer quelques paysagistes autres que MM. Hippolyte Garneray et Justin Ouvrié ?

Hâtons-nous, en tout cas, d'arriver à des artistes qui nous intéressent plus vivement parce qu'ils sont nos compatriotes et parce que nous pouvons apprécier tous les jours leurs erreurs ou leurs progrès.

Quoique peu nombreux parmi les exposants, c'est, en définitive, pour eux que l'exposition a été faite.

Et d'abord parlons de M. Duval Le Camus ; à tout seigneur, tout honneur ! C'est par ses soins que le Salon avait été ouvert. Par modestie, sans doute, il n'avait exposé que deux petits tableaux, les *Enfants du pêcheur* et la *Sœur de charité* (1). Comme dans les autres compositions de M. Le Camus, la vérité des détails est poussée jusqu'à l'illusion. La figure de sa sœur de charité est calme et sereine ; ceux qui l'entourent sont pleins de respect et on comprend les passions qui les agitent ; mais tous les personnages sont peut-être un peu raides, disons-le, en y mettant toutes les restrictions possibles, un peu manequins, un peu carton peint.

Je préfère les *enfants égarés* de M. Monanteuil. Ils sont vrais, bien dessinés et remplis d'expression, je préfère aussi son *loup de mer*. L'artiste a pris la nature sur le fait, on comprend rien qu'à la figure du vieux marin, sa vie de lutttes contre la tempête, ce qu'il aime : la mer ; ce qui l'ennuie : la terre. La tête du *pâtre breton* est encore une bonne étude qui fait honneur à son auteur. Taisons-nous sur une vue sèche et dure désignée dans le catalogue sous ce titre, *le pont St.-Jacques en construction*.

M. Julien avait adressé à Lisieux un bon portrait de

(1) Ce tableau vient d'être lithographié.

femme et l'intérieur de ferme que nous avons déjà vu à l'exposition de Caen, il y trois ans.

M. Guillard n'avait exposé qu'un seul *portrait* ou plutôt un grand tableau de genre représentant une jeune femme donnant une leçon de musique à sa fille. Cette femme est gracieuse et peinte avec naïveté; son attitude est calme et d'un laisser aller du meilleur goût; c'est une mère, mais c'est une mère qui enseigne. L'enfant est boudeuse, comme tout enfant qui étudie. Ce tableau est d'un dessin pur et d'une couleur heureuse. Les étoffes se drapent bien.

Citons encore *la lecture* et un portrait de M. Ménier (de Lisieux); et une *vue du village de Ouistreham* de M. Georges Bouet (de Caen). Cette dernière petite toile est d'une jolie couleur et promet un artiste de plus à la ville de Caen.

Il nous reste maintenant à dire seulement deux mots de l'exposition de l'industrie. On admirait les *rots et peignes à tisser*, les *gills et maillons* de MM. de Bergue, Desfrièches et Gillotin, ainsi que les *lames à maillons* de M. Lechantre. Les personnes les plus indifférentes à tout ce qui tient aux manufactures, s'arrêtaient devant les étoffes de MM. Fournet, Brochage, Lebec, Guesnet et de M<sup>me</sup> V<sup>e</sup>. Duval; mais, hélas! le grotesque doit-il donc toujours se trouver à côté des meilleures choses? Dans quel but M. Rost, charcutier, avait-il exposé *deux objets de son état* (texte du catalogue), puisqu'on n'avait pas le droit d'y goûter? Dans quelle intention M. Horchotte avait-il apporté *neuf pots de moutarde* et plusieurs *pots de cirage et d'encre*, puisque tous ces pots étaient bouchés, cirés et cachetés? Et puis, quelle dérision encore! on avait autorisé des sabotiers à exposer treize paires de sabots dans un lieu dont l'entrée était défendue, par un article du règlement, à tout individu portant sabots.

G. MANCEL

---

---

LA REVUE DU CALVADOS AU BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE (1).

Caen, 10 août 1841.

MONSIEUR DU BULLETIN,

On a déposé dans mes bureaux un exemplaire de votre dernière livraison ; me sera-t-il permis de vous dire qu'entr'autres choses remarquables, j'y ai lu, mais avec affliction, un article dirigé contre moi et rempli de personnalités injurieuses à l'égard de mon nouveau directeur.

Bien qu'effrayée du nombre et de la vigueur des coups que vous me portez, il me faut descendre dans l'arène, pour essayer, non de vaincre, mais du moins de repousser une agression injuste. — Procédons par ordre.

A vous ouïr, je suis une *ingrate* enfant, oublieuse des soins paternels que vous lui avez prodigués. Rayez, je vous en prie, ceci de vos papiers. Sachez qu'il y a de votre part erreur de rôle et de date : vous étiez encore à l'état d'embryon, votre existence était problématique, et déjà la nôtre était assurée et nous parlions de votre utilité future en assez bons termes. Après de longs efforts vous êtes éclos, et nous avons annoncé, le visage riant, cette heureuse nouvelle à nos lecteurs. A votre tour, vous avez constaté nos succès ; nous vous remercions de votre bienveillance, mais convenez, mon cher enfant, qu'elle n'était guère qu'un *prêté-rendu*.

Que les temps sont changés ! Aujourd'hui, vous proclamez

(1) Le *Bulletin* ajoute : ET DES SOCIÉTÉS SAVANTES DE L'ACADÉMIE DE CAEN. Nous n'avons vu nulle part que les Sociétés savantes de l'Académie de Caen aient chargé le Bulletin d'être leur organe.

bien haut , Monsieur du Bulletin , que j'ai le monopole des méchants vers ; je connais une scène de Molière qui commence ainsi , et que nous pourrions répéter , mais vous avez trop l'habitude d'être TRISSOTIN des pieds à la tête pour que je me risque à jouer contre vous le sot personnage de VADIUS !

J'aurais aussi , selon vous , le domaine des vers érotiques ? Tenez , vous êtes bien jeune et vous radotez déjà. Qu'est-ce que des vers érotiques ? A prendre ce mot dans un sens honnête , les vers érotiques , ce sont les *Bouquets à Chloris*, les *Hommages à Eglé*, les *Soupirs à Glycère*, et autres bergeries qu'on fait imprimer dans les *couronnes poétiques* ou dans les *étrennes mignonnes de Falaise*. Je connais de fort honnêtes gens qui , sans autre bagage , sont arrivés , de Madrigaux en Elégies et d'Eglogues en Triolets , à être quelque chose : ne troublons pas leur repos.

Votre inculpation la plus grave est celle qui me transforme en un recueil de PROUVES OBSCÈNES ; vous n'êtes pas convaincu de ce que vous dites , Monsieur du Bulletin , et je me vois forcée d'en appeler à l'opinion publique. En fouillant bien , on trouverait en effet , dans une longue pièce que j'ai publiée voilà huit ou dit mois , deux ou trois vers dont l'hyperbole est plus qu'énergique et l'expression trop crue ; nous l'avouons , mais cela ne suffit pas pour incriminer les tendances d'une rédaction que nous soutenons avoir été depuis son début des plus pures et des mieux intentionnées. Une œuvre immorale n'eût pas obtenu dans notre cité l'approbation générale dont nous nous sentons si fière. Il y a dans la pièce de Berthaud , *Sur la Montagne*, des mots qui ont choqué vos oreilles ; pardonnez-nous-les , et si vous le voulez , brûlez vite les œuvres de Berthaud , mais joignez-y tous les satyriques et tous les moralistes du monde , Juvénal et Molière , Béranger et Barbier. Faites une

exception pour moi qui n'ai que deux vers reprochables après dix-huit mois de publication. Franchement votre attaque pourrait s'imputer à jalousie , nous ne vous croyons pas susceptible de ce petit travers ; mais votre commission des SIX , dont la sévérité fait pâlir l'antique renommée du conseil des DIX , vous savez... l'autre , à Venise , eût dû biffer au moins ce paragraphe de votre article.

Puis , c'est mon directeur que vous prenez à partie. Tudieu ! comme vous vous escrimez contre sa *Revue de la Revue* , et comme vous me reprochez d'avoir permis qu'on rît un peu à mes dépens ! Oui , j'ai autorisé ces amusantes bouffonneries sur chacun de mes collaborateurs , et ces hommes magnanimes , passant la main sur leur front , ne se sentent pas plus blessés que le clément empereur romain. Quant à vous , mon bon ami , sauf deux ou trois articles qui vous ont été aumônés et qui masquent à peine votre nullité ordinaire , il vous est défendu d'être aussi hardi : on ne parodie pas les caricatures.

Un petit mot à l'oreille ! L'auteur de la *Revue de la Revue* a pris la forme qui convenait à son œuvre et l'expression de ses vers est souvent plus plaisante encore que la pensée qui les inspire. Maladroit ! vous allez lui faire un crime de ses magnifiques enjambements et de ses ébouriffants hémistiches. Mais il n'a qu'un regret , celui de n'en avoir pas fourré davantage. Vous prenez une Vierge de Raphaël pour critiquer une charge de Callot ; que ne prouvez-vous que les *réveries grecques* et *Cadet Roussel-Procida* sont inférieurs à *Iphigénie* et aux *Vêpres siciliennes*. Ouvrez l'*Ecole des Maris* , les *Plaideurs* , vous trouverez mille exemples pareils ; allons , brûlez Racine avec Molière ; l'auteur de la *Revue de la Revue* se recommande à vos prières. — Vous n'avez pas craint d'ajouter avec un superbe dédain que ces coupes sont de la nouvelle école poétique , qu'elles sont familières à Victor Hugo et

à St<sup>e</sup>.-Beuve ! Ah ! malgré mon envie de rire , la patience m'échappe. Quelque opinion que l'on ait du talent de V. Hugo et de St<sup>e</sup>.-Beuve , tout le monde , je pense , sera d'accord pour dire que vos paroles sont de ces impertinences qu'on peut débiter lorsqu'on prêche, comme St.-Jean, dans le désert, mais qu'à l'époque où nous sommes, on ne peut imprimer , sous peine de passer pour un bien pauvre sire !

Bulletin, mon mignon, est-ce toi qui as ajouté à ce passage une note pour dire que tu nous avais traité avec *indulgence* ? Tu t'égares, tu crois être à régenter ta classe, et la robe retroussée , le bonnet de docteur sur l'oreille, tu empoignes les verges , et te voilà remplissant l'emploi terrible de frère fesseur, qui nous tingles les uns après les autres Par pitié , accroche ton martinet derrière la porte et persuade-toi que malgré notre peu de valeur , nous pouvons causer ensemble sur le pied de l'égalité.

Ce qui t'a mis si fort en colère , c'est que tu t'es imaginé que nous en voulions à ta commission des *six*. Nous n'y avons pas songé. N'avions-nous pas lu sur ta couverture , que cette redoutable Commission décline toute responsabilité sur le *FONDS* et sur la *FORME* de tes *articles*, elle répond sans doute courageusement du reste ; nous n'avons pas le temps d'attaquer le reste.

Le plus à plaindre dans tous ces débats , c'est M. Roustan, puisque vous nous forcez à le nommer , l'auteur des vers que nous avons immolés et dont vous abandonnez la défense pour prendre la vôtre

•

Quid quid delirant reges .. .

Monsieur du Bulletin a soutenu en passant que les vers de treize pieds sont l'œuvre du prote et il en a même reconstruit un d'une manière suffisamment naïve; nous aimerions mieux faire quatre vers de treize et même de

quatorze pieds qu'un seul vers aussi absurde que celui qu'on restitue à M. Roustan.

Du reste, c'est à tort qu'on nous accuse de jouer avec les initiales, et d'avoir pris M. Roustan pour un pseudonyme; nous connaissons le nom de Roustan, il est historique; nous savions que ce mameluck, après avoir trahi l'Empereur, s'était retiré au Palais-Royal où il avait fait d'assez bonnes affaires. Seulement nous ignorions que depuis il eût professé les mathématiques à St.-Lo et à Tournon, et qu'il fût inspecteur de l'académie d'Aix.

Achevons de lire votre diatribe, en voici la fin textuellement :

« En définitive, *l'éptre à M. Vincens* était-elle digne de l'impression ? » — Que la question est bien posée ! — « Nous tenons pour l'affirmative. La commission ne l'a point admise en entier, elle en a supprimé plus de cent vers. » — O commission, le *nec plus ultra* des commissions, si vos douze yeux ne nous terrifiaient d'épouvante, nous vous supplierions de nous communiquer ces cent vers si méchamment supprimés, quelle bonne aubaine pour les amateurs du franc rire et de la grosse gaité ! Il y avait cent vers qui n'étaient pas dignes de figurer à côté des autres et vous les avez gardés pour vous seule ; il y a de l'égoïsme dans cette conduite ; — « mais elle (la commission) a vu, dans les remarquables » — Oh ! tout-à-fait remarquables — « fragments qu'elle a choisis, une leçon d'une grande opportunité. Qu'un jeune homme ait eu des succès au collège, à peine a-t-il quitté les bancs, qu'il veut se produire sur un grand théâtre. *A Paris ! A Paris !* » — comme les cochers de coucous — « est le cri de son orgueil en herbe. » — Orgueil en herbe est fort joli — « l'expression qui résume ses vœux et ses espérances. Beaucoup y vont, à ce Paris. » — Ce Paris, *iste !* Ce Paris où il y a des *Victor Hugo* et des *Ste.-Beuve*,

pouah ! — « quelques-uns y réussissent , beaucoup y échouent. » — L'auteur de l'article devient sententieux et profond. — « C'est contre le danger de perdre son avenir en faisant fausse route au début de la carrière , que *M. Vincens* eut le bon esprit de prémunir chacun de ses élèves. Voilà ce qu'est Paris, leur disait-il ; et comme ils avaient foi en lui , » — ceci est une leçon indirecte aux *ingrats* écoliers de la *Revue* qui n'ont pas foi en leur professeur du *Bulletin* , — « tous » — sans exception — « se déterminèrent à vivre en province , à remplir des emplois utiles en province , » — à être académiciens ou professeurs de littérature , — « à cultiver les lettres comme accessoire en province (1).

« Ainsi, *M. Roustan* a professé les mathématiques dans le nord et dans le midi de la France ; » — Quel bonheur pour le nord et le midi de la France qu'il n'y ait pas fait de vers ! — « et, quelque opinion que l'on ait de ses vers au point de vue de la poésie , » — Qu'ai-je dit autre chose ? — « On ne peut leur refuser son assentiment au point de vue de la moralité. » — Ils sont moraux comme un annuaire. — « Nous sommes donc justifiés de les avoir accueillis. » — Ah ! mais non ! — « Et nous croyons que le public nous saura gré de laisser à la *REVUE* le domaine des vers érotiques , » — les bouquets à *Chloris* , — « sans nous croire obligés de suivre le conseil intéressé qu'elle nous donne de renoncer à toute poésie. La poésie noble , morale , religieuse , philosophique , didactique , même technique , » — polytechnique et pyrotechnique , nous n'en doutons pas , — « a droit d'asile dans nos pages. » C'est son hôpital ; — « car , » — ce *car* rappelle agréablement le *car* de *l'Intimé*. — « En vers comme en prose » — envers et contre tous — « nous tenons à notre épigraphe : *Prodesse*. (Servir, être utile ).

(1) Cette phrase est assez obscure , *cultiver les lettres, comme accessoire, en province*. Accessoire de quoi ? Probablement de quelque *Bulletin de l'instruction publique*. Il eût fallu le dire.



Tenez-y à votre *épigramme*, mais ne la répétez pas si souvent ; personne ne doute de sa vérité, de même qu'on est toujours fils de quelqu'un, vous pourrez toujours servir à quelque chose.

*Agréez, je vous prie, Monsieur, etc.,*

LA REVUE DU CALVADOS.

### Postscriptum

#### A MES ABONNÉS.

J'ai l'honneur de vous informer que je viens de réunir ma commission (*car*, j'ai aussi ma commission), afin de délibérer sur les graves conjonctures où je me trouve.

Les membres de cette commission, en apprenant que je perdais l'appui tutélaire du *Bulletin de l'instruction publique*, ont, les larmes aux yeux, décrété à l'unanimité les résolutions suivantes :

1°. LA REVUE DU CALVADOS continuera de paraître, comme par le passé.

2°. Le prix de son abonnement ne sera pas augmenté.

---

### LE CHATEAU DE BINNORIE.

#### BALLADE.

Lord Archibald avait sept filles, sept filles enfants d'une seule mère : non, une journée ne me suffirait pas pour vous raconter tout l'amour qu'elles se portaient l'une à l'autre. Elles étaient comme une guirlande de sept beaux lis blancs, car elles ne se quittaient point et elles demeuraient ensemble ; mais leur père, un des plus hardis chevaliers qui furent jamais, leur père ne prenait d'elles aucun souci, car il aimait trop les combats — Chantez tristement, oh ! bien tristement ! la solitude du château de Binnorie !

Le vent d'ouest soufflait sur ces côtes ; et voilà que des bords d'Erin arrive, porté par les vagues, un chef de bandits aventureux. Leur navire a touché la terre d'Ecosse. Les guerriers ont sauté à terre... Ecoutez ! leur

capitaine a fait retentir son cor. — Chantez tristement , oh ! bien tristement ! la solitude de Binnorie !

Les sept sœurs se réfugient dans une grotte voisine : là couchées et recouvertes par des branchages , elles se tiennent blotties comme des biches qui reposent ; mais soudain elles se lèvent , tressaillant d'effroi à un bruit d'hommes et de chevaux ; elles s'échappent ; elles fuient à droite , à gauche. Hélas ! vraiment , preux chevalier , vous avez mis trop en oubli votre jolie famille. — Chantez tristement , oh ! bien tristement ! la solitude de Binnorie !

Elles fuient , les sept jeunes filles , et sur les collines et dans le fond des vallées , les bandits les poursuivent avec des cris , des menaces , des injures. Ils leur criaient : « Votre père , ô belles demoiselles , aime trop à courir les champs pour ne pas trouver sa maison vide au retour. » Les peignes brillants de vos tresses blondes ont vraiment trop d'attraits pour nous ! — Chantez tristement , oh ! bien tristement ! la solitude de Binnorie !

Elles fuyaient , les pauvres sœurs , tantôt réunies , tantôt éparées , comme de blanches nuées dans un temps d'orage ; elles criaient : « Laissez-nous mourir ! mourons , mourons ensemble ! » Un lac se trouvait tout près ; un lac aux bords escarpés que le pied du pâtre n'avait jamais foulés. Elles y courent , et d'un saut désespéré elles se plongent ensemble dans l'abîme. Hélas ! on ne les revit plus jamais ! — Chantez tristement , oh ! bien tristement ! la solitude de Binnorie !

Il y a un ruisseau qui sort du lac , et en courant à travers le vallon , en courant sur la mousse et les cailloux , on l'entend soupirer , comme s'il gémissait sur le sort des sept aimables filles. Sept petites îles verdoyantes et solitaires se sont élevées de l'abîme , et les pêcheurs disent que ces malheureuses sœurs ont été ensevelies là par les fées et qu'elles y reposent ensemble. — Chantez tristement , oh ! bien tristement ! la solitude de Binnorie !

*( Traduit de l'Anglais. )*

### TROISIÈME LETTRE.

Notre ville est rentrée dans ses habitudes de calme , après quelques jours d'agitation ( agitation toute pacifique , je me hâte de vous le dire , Madame , car notre ville , ceci soit dit en passant et à sa louange , est bien la ville du meilleur caractère ! Si vous saviez quel accueil elle fait en ce moment à Messieurs du Fisc ! quelle excellentissime politesse ! — « Messieurs , veuillez me suivre. — Messieurs , voici une fenêtre que vous oubliez. — Messieurs , vous n'apercevez pas cette petite lucarne ; je vous prie aussi de noter cet œil-de-bœuf. — Couvrez-vous donc , Messieurs , rien n'est dangereux comme les courants d'air. — Messieurs , n'auriez-vous pas besoin de vous rafraîchir ? »

C'est charmant , n'est-ce pas , Madame , un tel accord , une intelligence si délicate , si raffinée des lois de l'hospitalité. Si j'avais l'honneur de m'appeler gouvernement quelconque , je voudrais , pour administrés , des Normands..... ou je ne m'en mêlerais pas.

C'était vraiment bien la peine à votre historiographe indigne de se tracer scrupuleusement une ligne droite sur laquelle il avait planté méthodiquement des jalons , afin de faire de sa lettre un chef-d'œuvre de compte-rendu , pour dévier , dès la première phrase , dans un hors d'œuvre insignifiant. Pourquoi ne pas vous en faire l'aveu naïf ? j'ai peur de ressembler à beaucoup d'esprits malades de notre époque , occupés le plus souvent qu'ils peuvent à errer dans les nuages de la théorie du meilleur des mondes possibles : toute règle me gêne , tout joug me pèse , tout devoir , même le plus léger , me coûte , et quand je songe que je vous ai promis une lettre sur nos *courses* , notre *spectacle* , la *société d'horticulture* et celle des *antiquaires* , et qu'aujourd'hui il n'y a plus à remettre à demain , que le dernier moment est venu ; je sens qu'il me faut faire un terrible effort pour soulever ma plume qui me semble presque aussi légère que celle de M. Tr...ois étoiles.

Il faut écrire cependant bon-gré mal-gré , tracer au hasard , des consonnes , des voyelles , des adverbes , puis des phrases sans suite , au risque d'enrichir la langue de quelques néologismes. Cela s'appelle préluder , se faire la main. C'est du reste la méthode ordinaire de nos écrivains féconds : la plupart de leurs meilleurs articles ne se font pas autrement. Ils se disent dans leur candeur : Je suis homme d'esprit , mon nom est connu , ma réputation est faite , le public m'a accepté , ma plume ne peut rien produire de

faible.. et ils vont, ils vont comme des corneilles qui abattent des noix. — Voilà, Madame, tout le secret de la littérature usuelle. J'ai même à vous raconter une anecdote à ce sujet. Le fait s'est passé à Paris la semaine dernière, je vous en garantis l'authenticité.

Le plus célèbre de nos feuilletonnistes avait à rendre compte d'une foule de pièces de théâtre auxquelles il n'avait pas assisté; cette tâche n'en était pourtant que plus facile; mais, comme moi pris au dépourvu, bercé mollement dans les bras de la paresse, il était loin de penser à l'aide-de-camp du compositeur qui venait de pénétrer, avant six heures du matin, jusqu'à son lit, et le réveillait en sursaut en lui jetant à la face ces mots inexorables : De la copie ! de la copie ! — Le feuilletonniste, habitué à ce qu'il paraît à ce réveil, se frotte les yeux, s'assied dans son lit, prend gravement une plume sur sa table de nuit, et pendant un grand quart d'heure, illustre quatre feuilles de papier d'une multitude d'hiéroglyphes à décourager tous les Champollions présents, passés et futurs... mais non point un compositeur d'imprimerie.

Quelques heures après, le même aide-de-camp rapporte au feuilletonniste qui venait de faire un somme, les épreuves de six colonnes de feuilleton à corriger. C'était, Madame, un étrange amphigouri. Le compositeur, habitué au style du feuilletonniste, avait soupçonné sous les hiéroglyphes, des bouts de phrases qu'il avait cousus ensemble, et il avait fourni sa tâche habituelle. Mon dieu, Madame, notre feuilletonniste, après s'être lu (je ne dis pas relu), se borna à changer quelques mots, à ajouter quelques épithètes pour colorer l'expression un peu plus vigoureusement, et à rectifier la ponctuation. — Le lendemain, on entendait dans tous les foyers de théâtre, dans tous les estaminets : « Qu'il a d'esprit, ce garçon-là, quelle intarissable originalité, c'est toujours le roi du feuilleton ! »

Je voudrais, Madame, avoir le bonheur de ce roi-là et voir demain imprimée dans la *Revue du Calvados* la narration fidèle de nos *courses*, de notre *théâtre* et de nos *sociétés* plus ou moins savantes. J'ai tant peur d'encourir votre blâme, que je vais essayer de coordonner mes souvenirs : le compositeur lui aussi, envoie pour la troisième fois, demander de la copie. Fort heureusement, je n'ai pas affaire à Louis XIV, et l'intéressant enfant que j'ai devant les yeux ne m'a point dit encore : « *J'ai failli attendre.* » — Si pour lui faire prendre patience, je lui donnais tout ce verblage? — J'en ai envie. — Voici, mon ami, vous reviendrez quand ce sera fini.

Enfin, Madame, ma détermination de ne plus vagabonder est bien prise, je vais m'efforcer de procéder par ordre. *L'exposition*

d'horticulture a attiré, au milieu du mois dernier, une foule de visiteurs qui venaient payer leur tribut d'admiration à la belle collection de plantes exotiques de M. Gustave Thierry. Ces cactus, ces orchidées, ces minimosas dont la beauté révélait la sollicitude toute particulière de l'horticulteur; ces verveines de couleurs diverses et ces pensées larges-épanouies et aux nuances brillantes, méritaient bien en effet de captiver les regards des promeneurs. Les dahlias, les roses et les œillets de M. Le Landais, attiraient aussi l'attention de ceux qui se contentent de l'éclat et du parfum, tandis que ceux qui visent au solide contemplant avec convoitise ces arbres fruitiers dont la belle venue promettait des fruits délicieux. Puissent les rosées du ciel toujours descendre sur les pépinières de M. Le Landais ! Puisse le soleil mûrir les fruits de ses espaliers, car ils ne peuvent manquer d'être savoureux. Et vous, Madame, si vous connaissez M. Le Landais, puissiez-vous lui rappeler que la *Revue du Calvados* rend compte de toutes les productions dont deux exemplaires sont déposés au bureau.

J'ai encore remarqué de nombreuses variétés de pêlagonium exposées par M. Croisy-Richard. Les plantes étrangères de M. Havard de Bayeux, ainsi que ses œillets et ceux de M. Picard, sont bien dignes aussi de la mention honorable qu'ils ont obtenue. J'aurais bien voulu, Madame, faire preuve de connaissances étendues en botanique, en vous donnant une longue liste de noms savants, qui semblent inventés tout exprès pour rendre disgracieux ce que la nature a créé de plus gracieux au monde après les botanistes. Mais comment pourrai-je vous offrir un bouquet composé de gloxinia, de piloceren sentilis, de lychnis, de borassus et de cactus grandiflorus, speciosus et speciosissimus, etc., sans vous effrayer? Ne vous semblerait-il pas qu'un tel bouquet dût être destiné à la jeune cosaque du Dniéper, plutôt qu'à une française.

Je ne quitterai pas toutefois l'exposition sans donner un coup-d'œil à ces magnifiques dattiers, pistachiers, bananiers et palmiers, dont les noms deviennent plus doux en devenant plus français. J'admirerai surtout encore ce beau palmier qui, comme le disait le dimanche un brave cultivateur à sa chère moitié, est destiné par la nature à servir de platane aux Bedouins.

Quelque brillantes pourtant que soient les expositions de ce genre, elles sont encore bien inférieures à celles qui ont lieu chez nos voisins d'outre-mer. Quel touriste n'a pas été émerveillé du coup-d'œil enchanteur que présente au printemps l'exposition du jardin de Kew, dans le voisinage de Londres, véritable Long-champs où viennent se presser le

équipages des princes , de la haute aristocratie et une multitude de promeneurs à pied qui crolent , en donnant leur 5 shillings , ne pas payer trop cher un si ravissant spectacle ! Il est juste en effet que là où les fleurs exigent le plus de soin , là où , au lieu de les prodiguer , la nature les dispense avec réserve , on soit plus avide de les admirer.

Puisque me voici dans la salle d'horticulture , avant d'en sortir , si je vous disais qu'à 15 jours de distance , dans cette salle où avaient trôné toutes ces belles fleurs , trônaient d'autres fleurs non moins intéressantes ? Ah ! si la société d'horticulture en distribuait des échantillons ! Mais la beauté n'étant pas assez rare chez nous , on conçoit que le *madia sativa* ait obtenu la préférence.

Un bal brillant rassemblait dans cette enceinte nos Caennaises et les belles étrangères que le spectacle de nos courses avaient attirées dans notre ville.

Et le lendemain , les lustres étaient éteints , l'orchestre avait cessé , les ombres charmantes avaient disparu : robes de gaze , mantilles soyeuses , girandoles étincelantes , blanches épaules , regards magnétiques , tout avait fui ; et sur ce parquet où la gracieuse apparition avait glissé , une société savante venait prendre gravement sa place. Ceci m'amène , Madame , à vous dire quelques mots de la *Société des Antiquaires*.

J'ai fait à cette séance une remarque qui n'est pas à la louange des visiteurs. Il semble qu'ils viennent la plupart , non pour écouter et s'instruire , ce qui serait si facile , mais pour vérifier si les savants sont d'une autre espèce que la leur. Après avoir quelque temps contemplé les traits de Messieurs les membres , ils se retirent satisfaits , au beau milieu d'une lecture qu'ils se soucient fort peu de troubler. Frivole espèce que ce public ! — La séance s'est ouverte par une notice sur M. le comte de Béranger , directeur de la société , décédé il y a quelques mois. L'auteur , M. Edom , a empreint cette œuvre pleuse d'une sagesse , d'une sobriété de style qui lui est habituelle. Si vous étiez un grave antiquaire , je m'efforcerais , Madame , de vous analyser un remarquable travail de M. Le Prévost sur les anciens *Pouillés des diocèses* ; puis un très-piquant mémoire de M. de la Sicotière sur *quelques singularités liturgiques* , enfin une *Introduction à l'histoire du gouvernement municipal à Caen* , par M. de Formeville. Je vous dirais aussi que la société ayant mis au concours *l'histoire de la philosophie , en Normandie , au XI<sup>e</sup>. siècle* , a décerné à M. l'abbé Lecanu , sous-aumônier au collège royal de Caen , par l'organe de M. Roger , une critique tant soit peu amère sur le travail que M. l'abbé lui avait présenté , et par contre-coup , une somme de 150 francs comme fiche de consolation.

On m'a assuré que M. l'abbé Lecanu allait consacrer cette somme à l'impression du rapport.

La lecture de deux morceaux de poésies de M. Alph. Le Fla-guals, *l'Abbaye de Jumièges* et *l'Eglise St.-Ouen* a terminé, — j'allais dire couronné — la séance.

C'est maintenant au tour de notre spectacle. Ne perdez point patience, car je vous en dirai fort peu de chose. M. Haquette, en nous rapportant les dépouilles de la *Renaissance*, ne nous a guère enrichi. M. Brindeau est à la vérité un assez aimable acteur, un assez gracieux chanteur, quand il a le bon esprit de se maintenir dans la romance et de ne pas se perdre dans les hautes régions du grand opéra, mais M. et M<sup>me</sup>. Chambéry possèdent un talent d'une fort honnête médiocrité. Quel répertoire si vous saviez ! et vous êtes heureuse de ne pas le savoir ; quel fatras de turpitudes ! Au milieu d'un de ces dégoûtants dialogues, nous avons vu un père contraint de sortir et d'emmener sa fille. Entre autres licences plus inconvenantes les unes que les autres, M. Henri s'avance sur le devant de la scène et s'adresse non pas au public en masse, mais à un spectateur, puis à une spectatrice, en leur disant :

— Qu'en pensez-vous, Monsieur ? — Qu'en dites-vous, Madame ? — Quel conseil me donnez-vous, Mademoiselle ? — On conçoit combien ces privautés, en province surtout, sont déplacées. — M. Haquette nous quitte pour aller prendre la direction d'Amsterdam et le directeur de Nantes nous arrive au mois de septembre avec une troupe d'opéra-comique.

Je vais terminer cette lettre déjà un peu longue par vous dire quelques mots de nos *courses*, qu'on pourrait appeler kermesses normandes, car c'est véritablement la fête de notre ville. Avant cette institution qui ne doit que s'améliorer, notre ville, à cette époque-ci, était triste et dépeuplée, la campagne avait convié à des plaisirs doux et paisibles bon nombre de familles. M. Lair, cet homme vénérable et excellent, dont toute la vie a été consacrée au bien de son pays, a eu l'heureuse idée de nous doter encore de cette utile institution ; sa sollicitude aidée du concours d'hommes dévoués comme lui aux intérêts, non seulement de leur ville, mais de leur département, est parvenue à vaincre presque tous les obstacles ; les derniers sont sur le point d'être surmontés.

Cette année, le temps qui du reste ne se lasse point de nous combattre, semblait s'être déchaîné contre nos courses, mais le dimanche, en voyant cette multitude innombrable de curieux accourus de toutes parts et avides de plaisirs, sa rigueur s'est apaisée, le vent s'est calmé, et le soleil a réchauffé cette admirable fête. Oui, admirable ! je ne crains point, Madame, que vous

me fassiez le reproche de me jeter dans le lieu commun de l'hyperbole. Admirable ! c'est l'exclamation qui sortait de toutes les bouches. On a déjà dit que notre hippodrome était le plus beau de toute la France, et ce n'est pas non plus l'enthousiasme de clocher qui a dit cela, c'est la vérité. Chaque année, un concours d'étrangers plus nombreux viendra jouir de ce tableau que je n'essaleral pas de vous peindre ; il a rayonné devant vos yeux, Madame, et ma plume ne pourrait que le défigurer. Je ne vous décrirai pas cette foule d'équipages dont quelques-uns ressortaient par leur richesse et leur élégance, ni les toilettes brillantes, ni la grâce, la beauté, la jeunesse qui s'étaient donné rendez-vous dans ce lieu enchanté ; vous avez vu cela comme moi... .. mieux que moi sans doute, et c'est moi qui devrais plutôt vous en demander la description.

MM. Halley, Alexandre Aumont, Basly ont été victorieux dans ces diverses luttes. *Frélon* à M. Eugène Aumont a gagné le prix du duc d'Orléans et a disputé, pour ainsi dire, pied pour pied, le prix principal du gouvernement qui a été gagné par *Kohel*, appartenant à M. de Serans. Cette course au galop a vivement intéressé. Enfin est venue la course à la haie. Ce dénouement était la scène dramatique de la pièce ; aussi l'attention redoublait-elle, accompagnée d'une certaine anxiété, car les cavaliers allaient franchir des obstacles, et il y avait péril. En effet, vous n'en avez pas été la moins émue, Madame, un des coursiers s'étant embarrassé les pieds dans la corde, est tombé avec son cavalier qui s'est fait à la tête une blessure fort heureusement peu dangereuse. C'est du reste le seul épisode qui ait jeté un peu d'ombre sur cette belle journée. Le vainqueur du *Steeple Chasse* a été un anglais qui, disait-on, est un des plus habiles écuyers de son pays.

Je m'aperçois que j'oublie de vous parler des courses, exécutées le samedi par des militaires de notre beau régiment. La juste susceptibilité de quelques personnes a peut-être pu ne pas entièrement approuver qu'on donnât nos soldats en spectacle sur un hippodrome, mais elle n'en a pas moins rendu justice aux excellentes intentions de ceux qui avaient eu cette idée, et la curiosité n'en a pas été moins vive, moins pleine d'intérêt de voir la souplesse, la force et l'agilité des braves défenseurs de notre pays. Nos soldats ont dépensé beaucoup d'ardeur sans doute dans ces exercices, mais je puis vous certifier, Madame, qu'ils en dépenseront autant, si quelque jour, il s'agit de faire de la gymnastique avec d'autres *camarades*.

AUG. LE FLAGUAIS.



---

---

## BULLETIN.

Nous ne pouvons consacrer que quelques lignes au *Mémoire sur le roman historique*, par M. Léon de la Sicotière, travail qui mériterait un rapport détaillé.

Le congrès scientifique, tenu au Mans en 1839, avait présenté cette question : « Quelle est l'origine des romans historiques ? — « Ces romans peuvent-ils nuire à l'histoire par le mélange des « erreurs qu'ils propagent ? »

M. de la Sicotière nous semble avoir répondu parfaitement à ces questions. Il les a d'abord séparées, et établissant la filiation du roman historique d'une manière claire et précise, il a préparé une décision facile sur ce qui pouvait prêter à l'indécision ou à une affirmative préjudiciable à l'art et même à la science. « Le roman historique, dit-il, est selon nous, un de ceux dans lequel la fiction se mêle à la vérité des faits ou des mœurs historiques, dans lequel l'auteur n'écrit pas seulement pour le plaisir, mais aussi pour l'instruction de ses lecteurs, dans lequel enfin il ne se propose pas, pour unique but, de débrouiller les fils d'une intrigue nouée avec plus ou moins de bonheur, mais aussi, mais surtout d'éclaircir les obscurités ou de combler les lacunes de l'histoire. »

Avant de rencontrer le roman historique, l'auteur du mémoire voyage long-temps au milieu d'une foule de romanciers remarquables à divers titres, mais qui ne doivent figurer qu'en second lieu dans son travail. C'est aux Orientaux, on le sait, que les Grecs ont emprunté l'idée des récits merveilleux ; puis les Romains prirent quelque goût à ces compositions. Mais c'est principalement dans l'Armorique, dans la Normandie, c'est au moyen-âge que ces ingénieuses et poétiques compositions ont été le plus en faveur. Nous en aurions trop à dire sur les trouvères et les troubadours. Aux romans psychologiques est réservé un public de choix, mais les romans historiques sont toujours ceux qui ont obtenu la plus grande popularité. Dans les temps modernes, est-il un nom plus connu que celui de Walter-Scott. Le célèbre écossais n'a-t-il pas causé toute une révolution littéraire. Quels livres, quels romans ont été autant lus que les siens ? et quel poème a égalé le succès de *Cinq-Mars* et enfin celui de *Notre-Dame de Paris* ? — La partie du mémoire de M. de la Sicotière, qui traite de l'auteur de *Waverley*, est touchée surtout avec beaucoup de sûreté et de talent. Nous ne citerons pas ici les nombreux romanciers, anciens

et modernes, auxquels il consacre en passant un mot, une ligne ou une page, selon leur importance, mais toujours en rattachant ses observations à l'idée principale. Sa prédilection pour les romans historiques ne le rend pas constamment juste pour les autres genres. Il nous paraît traiter assez cavalièrement l'un de nos diamants littéraires. Il appelle *Paul et Virginie* un charmant petit roman auquel il trouve parfois une sorte de sensibilité aigre et maussade. Voilà, je l'avoue, une étrange manière de sentir un des plus divins et chastes petits livres qui aient jamais été écrits. Au reste, ce jugement est le seul qui nous ait chagriné. M. de la Sicotière pencherait peut-être un peu trop vers l'indulgence, car il nous cite un assez grand nombre de livres historiquement malheureux, dont la presse de notre époque a peut-être fait son profit, mais nullement sa gloire.

Malgré le flétrissant anathème dont on a frappé avec rigueur et même injustice le roman en général, nous croyons comme M. de la Sicotière que son avenir n'est point fini. Le roman historique surtout est appelé à répandre le goût des études historiques et à sauver cette littérature dont le monde est plus avide que jamais, d'une tendance déplorable vers les romans lades ou licencieux.

Nous terminons ces lignes écrites à la hâte, en recommandant vivement le travail de M. de la Sicotière, qui est tout-à-fait digne d'intérêt et qui a réuni tous les suffrages au congrès scientifique de France. Si quelques-uns de nos lecteurs ne trouvent là rien de très-concluant, nous sommes certains de leur assentiment lorsqu'ils auront lu le mémoire que nous leur signalons.

— *M. Ovide Laurent.* — Le premier prix de fugue et de contre-point, et le premier prix d'orgue, au conservatoire de musique de Paris, viennent d'être remportés par M. Ovide Laurent, notre compatriote, âgé de 18 ans : il concourait pour la première fois en composition.

Ce jeune homme, élève du conservatoire de musique du Calvados, était remarquable dès son plus jeune âge par une aptitude à toutes les sciences ; sa mémoire était prodigieuse, tout ce qu'il avait lu restait gravé dans sa tête.

Un jour le professeur de musique se faisait attendre, l'enfant s'amusa à griffonner avec beaucoup d'attention, lorsque M. de St.-Germain entra et le surprit à son travail. Ce professeur si habile jeta les yeux sur cette œuvre d'un enfant de dix ans ; c'était une fable de Lafontaine que ce petit compositeur en herbe venait de mettre en musique ! De ce moment M. de Saint-Germain pronostiqua un bel avenir à cet enfant ; il le prit en amitié, et le

surveilla particulièrement. Un an plus tard, Laurent terminait une grande œuvre musicale, un chœur avec orchestre complet, intitulé *Prière des marins pendant l'orage*, paroles de M. Paul Delasalle; ce chœur fut chanté la même année à la distribution des prix du conservatoire. Laurent fit une étude approfondie de l'harmonie, et lorsqu'au mois de novembre 1836, il entra au conservatoire de musique de Paris, dans la classe d'orgue de M. Benoît, il suivit aussi les cours de composition de second ordre de M. Elssart, mais il fut jugé trop fort pour y entrer comme titulaire. L'année dernière seulement il put être inscrit dans une des classes de haute composition, professée par M. Carafa, et c'est après huit mois d'études dans cette classe, qu'il remporte le premier prix!

Honneur au jeune Laurent! Avec M. de Saint-Germain son premier maître, qui avait su si bien le deviner, nous lui prédisons un bel avenir: qu'il écoute encore religieusement les avis de son dernier maître M. Carafa, qui a pour lui une affection toute paternelle, et il marchera bientôt sur les traces du savant et gracieux compositeur de Mazaniello.

L. P.

**TOMBEAU DE MALHERBE.** — Depuis quelques jours on découvre sur l'ancien cloître de St.-Germain-l'Auxerrois des cercueils en pierre, parfaitement conservés, placés l'un contre l'autre, et fermés hermétiquement par une tablette également en pierre. Parmi le grand nombre de personnages illustres qui ont été inhumés dans les caveaux de l'église St.-Germain-l'Auxerrois et dont les noms sont cités par les journaux de la capitale, nous en trouvons un qui doit nous intéresser au plus haut point, c'est celui de FRANÇOIS MALHERBE, né à Caen en 1555 et mort à Paris en 1628.

M. Lair à qui il appartenait dans cette circonstance d'élever le premier la voix au nom de ses concitoyens, a voulu s'assurer si le tombeau de Malherbe était au nombre de ceux que l'on'a trouvés, afin de réclamer ce monument pour notre ville.

En conséquence il a adressé à M. Gatteaux, membre du Conseil général du département de la Seine, la lettre suivante qu'il a bien voulu nous communiquer.

23 juillet 1841.

Mon estimable ami,

Nous venons d'apprendre, par les feuilles publiques, que l'on a retrouvé, dans les fouilles de l'église St.-Germain-l'Auxerrois, le tombeau de Malherbe, mort en 1628. Cette nouvelle a mis en émoi tous les habitants de la ville de Caen, qui, comme vous le savez mieux que personne, a donné naissance au restaurateur de la poésie française. Chacun a conçu le désir et l'espoir de pouvoir

posséder bientôt dans nos murs les cendres de notre illustre compatriote, et je me suis chargé de vous écrire et de vous prier de nous donner quelques détails sur le monument de Malherbe, si en effet on l'a retrouvé. Veuillez bien aussi nous seconder dans la demande que notre ville se propose d'en faire soit à la ville de Paris, soit au gouvernement. Restant à Paris confondu avec tant d'autres peut-être plus précieux, ce monument serait inaperçu. Tandis qu'à Caen il serait en vénération et il pourra faire surgir d'autres grands hommes. A vous, M. Gatteaux, est réservée la démarche que nous sollicitons de votre zèle; à vous, qui avez retracé sur le bronze avec tant de talent les traits de Malherbe; à vous, qui en ce moment êtes membre du Conseil général du département de la Seine, et vous trouvez en rapport avec tant de puissants personnages. Votre nom était déjà cher aux Caenais; il le deviendra bien d'avantage par ce nouveau service. Veuillez donc bien faire toutes les démarches nécessaires pour répondre au vœu unanime de mes concitoyens et compter sur leur vive reconnaissance.

Pour moi, mon digne ami, je me réjouis d'être en cette circonstance l'interprète d'une ville entière auprès de vous et de pouvoir vous renouveler dans toute l'effusion de mon cœur l'assurance de mon bien vif et bien sincère attachement.

P.-A. LAIR.

J'attends votre réponse avec une grande impatience.

— Le 28 juillet dernier, un journalier de Cheux, occupé à déraciner un vieil arbre de son jardin, sentit une résistance qui n'était pas naturelle. Elle était occasionnée par un pot de terre cuite tellement serré dans les racines qu'il fut impossible de l'en retirer sans le briser. Il en sortit aussitôt une masse, compacte et oxydée, de petites pièces de monnaie en argent à un fort bas titre. Ces pièces qui portent la croix des comtes du Maine, paraissent avoir été frappées au XI<sup>e</sup>. ou XII<sup>e</sup>. siècle sous un des Hugues, un des Herbert ou peut-être sous Hélé de la Flèche. Le grand nombre de pièces du même genre qui ont été trouvées depuis quelque temps, notamment dans les environs d'Alençon, comparé à la rareté des médailles des ducs de Normandie, paraît confirmer cette opinion de beaucoup d'antiquaires que la monnaie usuelle des Normands n'était autre que celle du Maine.

— Le portrait d'*Arnaud d'Andilly*, solitaire de Port-Royal, peint par Philippe de Champagne, vient d'être acheté dans une vente de tableaux, par un de nos amateurs distingués. Au moment où les religieux de Port-Royal furent dispersés, ce beau portrait passa à l'abbaye de Mondaye, près Bayeux, et Restout, frère du peintre célèbre et peintre lui-même, le conserva avec

un soin tout particulier. Il fut depuis acheté à une vente de tableaux provenant de cette abbaye, par M. de Renèmesnil, et il est aujourd'hui la propriété de M. David. Son authenticité ne laisse aucun doute. Ce précieux tableau où l'expression de la figure, la beauté des mains, et l'effet du paysage, sont surtout remarquables, ne demande qu'une légère restauration. C'est un monument historique dont toutes les personnes qui ont lu la savante et poétique *histoire de Port-Royal*, par M. Sainte-Beuve, apprécieront toute l'importance.

— La 9<sup>e</sup>. session du Congrès Scientifique de France s'ouvrira à Lyon, le 1<sup>er</sup>. septembre, à midi, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville.

La durée de la Session sera de dix jours.

Les travaux du Congrès seront répartis en six Sections, savoir : 1<sup>re</sup>., Sciences naturelles ; 2<sup>e</sup>., Agriculture, Industrie et Commerce ; 3<sup>e</sup>., Sciences médicales ; 4<sup>e</sup>., Histoire et Archéologie ; 5<sup>e</sup>., Littérature, Beaux-Arts, Philosophie, Philologie, Economie et Enseignement ; 6<sup>e</sup>., Sciences physiques et Mathématiques.

Sous aucun prétexte, il ne pourra être apporté de changement à ces divisions :

Nul ne sera admis à faire partie du Congrès, s'il ne verse, entre les mains du Trésorier, une somme de dix francs qui lui donne droit au volume renfermant les travaux de la Session.

Ce volume sera publié par les soins des Secrétaires-généraux et des Secrétaires de chaque Section.

Les personnes qui ne pourraient pas se rendre au Congrès sont invitées à présenter des mémoires sur les diverses questions contenues au Programme, ou sur tout autre sujet relatif aux travaux de l'une des Sessions.

Sont spécialement invités à faire partie du Congrès, les Membres des Sociétés savantes, ceux des corps universitaires, les fonctionnaires supérieurs dans les ordres ecclésiastique, civil et militaire, et toutes les personnes qui ont adhéré aux Sessions précédentes.

Cette invitation s'adresse aux étrangers placés dans les mêmes conditions.

— M. Floquet, greffier en chef de la cour royale de Rouen, vient de faire une découverte du plus haut intérêt : c'est celle du tombeau de Claude Groulard, premier président du parlement de Normandie, sous Henri III et Henri IV.

— On a trouvé, à Courcy, tous les ossements d'un homme qui d'abord paraissaient fort bien conservés, et qui tombèrent en poussière dès qu'on les toucha. La position du squelette était de l'ouest

à l'est. Ce qui donne à cette découverte une certaine importance, c'est que sous une des mains on aperçut un petit clairon ou cor de chasse en terre cuite, évidemment gallo-romain, ayant au moins moitié de la puissance de son d'une trompette ordinaire. Cet objet, qui, peut être, n'a pas son pareil en France, fait actuellement partie de la précieuse collection de M. l'abbé Pitton-Desprez.

---

## ANNONCES.

*Librairie de Mancel, rue Saint-Jean.* — Feu M. Galeron, page 167 de son excellente statistique de Falaise, parlant d'une description de la foire de Guibray, par Bellenger-Desfresneaux, au XVII<sup>e</sup>. siècle, ajoutait en note :

« Il serait assez curieux de comparer avec cette description.....  
« une vue de la même foire, prise à vol d'oiseau, en 1658, par  
« Chauvel, et gravée par Cochin, qui se trouve à la bibliothèque  
« du roi, sous le n<sup>o</sup>. 1026.... — Dîbdin, qui l'a soigneusement  
« examinée, la cote comme un morceau très-curieux. Si quel-  
« qu'un la possédait dans ce pays, il nous obligerait beaucoup  
« en nous la communiquant : nous pourrions en offrir des copies  
« lithographiées. »

L'idée que renferme cet appel était louable, et méritait d'être accueillie. On n'y fit peut-être pas toute l'attention qu'elle eût dû exciter.

Il y avait toutefois encore quelque chose de mieux à faire, et c'était en effet :

1<sup>o</sup>. De se procurer une belle et bonne épreuve de la précieuse gravure.

2<sup>o</sup>. De faire exécuter exactement d'après elle, une planche en cuivre, semblable en tout à celle qui l'avait produite.

3<sup>o</sup>. Enfin, de tirer sur cette même planche des épreuves nouvelles, de tout point conformes à l'ancien modèle, et qui pussent être livrées au public à un prix modéré.

Tout cela, c'est ce que nous nous sommes proposés de faire. Il y avait à vaincre, en ce point, des difficultés de soins et de dépenses assez graves. Nous n'avons pas reculé devant l'obstacle, et nous ne pouvons que nous féliciter du succès avec lequel nous l'avons surmonté.

Nous offrons donc au public un fac-simile parfaitement reproduit, trait pour trait, de la gravure de Cochin, représentant la foire de Guibray, telle qu'elle se tenait, il y a près de trois siècles, avec ses détails de mœurs et d'usages que fournissait l'époque, mêlés avec d'autres qui se sont perpétués jusqu'à nos jours.

C'est l'œuvre de Cochin renouvelée; ou plutôt, c'est la nature et la vérité même. C'est le tableau vivant et mouvant de la foule, tel que l'eût pu saisir alors la vue planant au-dessus d'elle, ou que le pourraient fournir, de notre temps, les images de la chambre obscure, fixés tout-à-coup sur la planche, par un tour de force du merveilleux Daguerreotype. Nous tenons pour assuré qu'aucun homme de goût et de science ne nous contestera aucun point de ce jugement.

Ainsi maintenant, la piquante comparaison que M. Galeron avait en vue, devient, grâce à notre publication, une chose des plus simples, et que chacun de nos Antiquaires pourra, de ce moment, effectuer tout seul, dans son cabinet. Nous ne doutons pas que, comme l'a bien pressenti le docteur Dibdin, il ne doive en jaillir des éclaircissements d'un grand intérêt, c'est le résultat que nous avons le plus vivement ambitionné.

Conditions de la souscription Prix : Papier Jésus grand format, 5 fr. Id. avant la lettre, 8 fr. Id. papier de Chine, 10 fr.

— Pour paraître en septembre 1841. *Leçons d'Histoire de la Philosophie*, professées à la Faculté des lettres de Caen, par M. A. Charma (année 1840-1841), et publiées avec son autorisation, par Joachim Ménant.

Ces leçons contiendront l'histoire des croyances religieuses et philosophiques de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte, de la Chine et de la Grèce, sur le problème de la destinée de l'homme.

Elles formeront *un vol. in 8°*, de 25 feuilles environ.

Le prix du volume sera, pour les souscripteurs, de 5 fr.;

Pour ceux qui n'auront pas souscrit, de 7 fr. 50 c.

On souscrit : A Paris, chez L. Hachette, rue Pierre-Sarrazin ; à Caen, chez A. Huet, passage Bellivet, et chez tous les libraires dépositaires de prospectus.

— *En vente chez Huet, libraire, passage Bellivet, à Caen.* — Le jardin des plantes, un seul volume grand in-8°, publié par livraisons à 30 centimes

L'ouvrage complet coûtera 15 fr.

— Les Fables de Florian, illustrées par Grandville, à 30 cent. la livraison, 1 vol. in-8°. 12 fr. 50 c.

— *En vente chez E. Rupalle, libraire à Caen, pont St.-Pierre.* — Le jardin des plantes, publié par Curmer. Physiologies du député, de l'homme marié, du prédestiné, de la portière, des amoureux, etc.

Histoire de la ville et de l'abbaye de Fécamp, par Léon Falue, 1 vol. in-8°; et toutes les publications pittoresques au fur et à mesure de leur mise en vente, à Paris.

G. F., Directeur.

---

#### ERRATUM.

Des erreurs typographiques se sont glissées dans la nouvelle de M. Ch. Woinez, publiée dans notre dernier numéro. P. 148, au lieu de *qu'avez-vous fait de notre ami Gustave*; lisez : *de notre ami Rodolphe*. Ibid., à mesure que Rodolphe parlait; lisez : *que Gustave parlait*. P. 149, au lieu de : *entraînée dans ses goûts, dans ses solitudes*; lisez : *contrariée dans ses goûts, dans ses habitudes*.

---

## HISTOIRE.

---

### CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE,

#### FRAGMENT INÉDIT DE L'ABBÉ DE LA RUE.

(Extrait des annales militaires, politiques et religieuses de la ville de Caen et de la Basse-Normandie) (1).

ANNÉE 1066.

Au milieu de ces pieuses occupations (2), le duc *Guillaume* avait reçu presque à la fois la nouvelle de deux événements d'une haute importance, à savoir :

La mort du Roi d'Angleterre, *Edouard-le-Confesseur*, et l'occupation soudaine du trône de ce Monarque par le Prince Saxon *Harold*.

On sait que *Guillaume* avait lui-même annoncé précédemment des prétentions à la succession éventuelle de ce même monarque, et que le Prince *Harold* s'était engagé à lui en procurer la possession.

*Guillaume* alléguait en outre les dispositions personnelles du feu Roi *Edouard*, et un testament par lequel celui-ci avait dû le déclarer positivement son héritier.

Il fut donc saisi d'une violente colère contre *Harold*, et jura par la splendeur de Dieu (c'était son serment ordinaire), qu'il punirait cet acte d'insigne mauvaise foi.

L'entreprise semblait difficile. *Guillaume* consulta quelques amis qui redoublèrent son embarras par celui qu'ils lui témoignèrent. Ils lui conseillent d'assembler les états. Les états assemblés refusent de donner leur concours. L'entreprise leur paraît trop périlleuse. Ils ne doivent

(1) V. au Bulletin.

(2) Les soins de fondation et de dotation de nos deux grandes abbayes de S<sup>t</sup>.-Trinité et de S<sup>t</sup>.-Etienne de Caen.



d'ailleurs leur service que sur terre ; ils ne veulent pas qu'on l'étende à une expédition par mer.

*Guillaume* ne se rebute point. Il diffère, et bientôt descendant aux négociations particulières, il finit par tirer, de chacun de ses opposants, à peu près sa quote part de ce que tous ont refusé en masse. Seulement les délibérants réunis exigent de lui un acte, par lequel il déclare que ce qui sera fait ne pourra jamais être invoqué comme faisant titre pour l'avenir, et qu'on ne l'a fait que volontairement et sans y être obligé en aucune façon.

Après une telle garantie, nul ne pense plus à rien qu'à partager la gloire de l'entreprise projetée. L'un fournit dix, l'autre vingt, un troisième même jusqu'à trente vaisseaux. Evêques, Barons, Communes, tout le monde est occupé de constructions et d'équipement. D'un bout de la *Normandie* à l'autre, tout est en armes. Toute la jeunesse de *Caen*, toute celle des villes, des bourgs et des villages voisins s'enrôle, et les préparatifs commencés vers le mois de mars, se trouvent terminés peu après la fin d'août.

Soixante mille hommes sont embarqués, dont plus de trente mille de cavalerie. Six cent quatre-vingt seize vaisseaux sont chargés de vivres, d'armes et de bagages. Les autres portent les combattants.

Le duc est monté sur un vaisseau qu'un fanal fait connaître durant la nuit, et qu'une flamme dorée indique et fait connaître pendant le jour. Il porte à son avant une statue de cuivre, représentant un enfant armé d'un arc, en position de décocher une flèche sur l'*Angleterre*.

Le total de la flotte ne formait pas moins de trois mille vaisseaux.

Elle s'était d'abord réunie à *Dive*, d'où elle s'était portée ensuite à *St.-Valery*.

*Guillaume* part, et bientôt touche les côtes d'*Angleterre*,

où il débarque le 28 de septembre, veille de la fête de *St.-Michel*, à *Pevensey*, dans le comté de *Sussex*.

Le premier soin après le débarquement fut de tracer un camp ; mais suivant les règles de la castramétation alors en usage, il fallait élever plusieurs châteaux pour le fortifier. Ces forteresses étaient de bois ; le Duc les avait apportées toutes fabriquées, et il ne fallut que les monter.

Depuis le 29 septembre jusqu'au 13 octobre suivant, tout se passa en négociations entre le Duc *Guillaume* et *Harold*. Celui-ci se refusa à toutes les propositions, même à celle d'un combat singulier, qui devait terminer la querelle entre les deux compétiteurs. Une bataille était devenue urgente. *Guillaume* la livra, le 14, dans les champs d'*Hastings*.

Avant le combat, le jongleur *Taillefer*, attaché au service personnel du Duc, s'avancait à cheval devant les siens, chantant à haute voix la chanson guerrière de *Roland*, et exécutant plusieurs jeux de lance dont les *Anglais* parurent ébahis.

La bataille dura tout le jour, et la victoire demeura long-temps indécise. Les *Anglais*, retranchés dans leur camp, y formèrent un carré que les *Normands* ne purent entamer. Ce ne fut qu'en feignant de fuir que ceux-ci les forcèrent à sortir de leurs retranchements, et alors aussi, et même dans la plaine où ils les avaient attirés, la lutte fut encore terrible et long-temps incertaine.

Enfin la victoire resta aux *Normands* ; le Roi *Harold* fut tué ; son armée, forte de cent mille hommes, fut taillée en pièces et mise en déroute, et le vainqueur, marchant sur *Londres*, reçut presque aussitôt la soumission de cette ville, où il se fit reconnaître et proclamer Roi (1).

(1) (V. Guill. Pict., p. 191 A, etc. 196 D, etc. et 199 B, etc.—Will. Gemet., lib. vii, cap. xxxi, etc., p. 285 B, etc.—Ord. Vit. . lib. iii, p. 492 A, etc 500 A, etc.—Rom. de Rou, m. ss. etc.)

Nous joignons à ce fragment un autre passage relatif à la mort de Guillaume.

1087.

Mort de *Guillaume-le-Conquérant*, arrivée à *Rouen* le 9 septembre, après six semaines de maladie, à la suite de fatigues et d'efforts auxquels il s'était livré à *Mantes*, en y ouvrant la campagne pour faire la guerre au Roi de *France*, *Philippe I<sup>er</sup>*.

Son corps fut rapporté à *Caen* par la *Seine*, et inhumé en son Abbaye de *Saint-Étienne*, par l'archevêque de *Rouen*, assisté de ses suffragants, etc.

Une oraison funèbre fut prononcée par *Gislebert II*, Evêque d'Evreux ; c'est le premier exemple que notre histoire nous fournisse d'un discours de ce genre.

Les serviteurs et les proches de *Guillaume* s'étaient dispersés. Il fallut qu'un simple particulier, nommé *Hertouin*, se chargeât volontairement des soins et des frais de ses obsèques. De ses trois fils, *Henri*, le dernier, seul était présent (ce qui même reste contesté).

Plusieurs accidents fâcheux troublèrent la cérémonie.

Un incendie des plus considérables éclata d'abord dans la *Ville* au moment où on la commençait, et fit aussitôt rompre et disperser le cortège.

Ensuite vint l'opposition d'un particulier qui réclama, comme sa propriété, le fonds usurpé, selon lui, sur lequel allait se faire l'inhumation. Ce particulier se nommait *Ascelin*. Les historiens le disent *filz d'Arthur*, et quelques-uns l'ont qualifié *Miles*, c'est-à-dire *Chevalier*. Son allégation fut vérifiée et il y fut fait droit sur-le-champ.

Il se trouva enfin que la fosse, construite intérieurement en maçonnerie, avait été faite trop étroite, de sorte que le cadavre ne put y entrer que de force, ce qui occasionna la rupture du ventre et tout ce qui put en résulter de hideux et de dégoûtant.

Le tombeau de *Guillaume-le-Conquérant*, plusieurs fois détruit et réédifié, comme celui de la *Reine Mathilde*, subsiste encore dans le sanctuaire de son église abbatiale de *Saint-Etienne de Caen* (1).

*Guillaume*, au lit de la mort, avait assigné à chacun de ses trois fils la part qu'il prétendait leur donner dans son héritage, à savoir :

A *Robert Courte-Heuze*, son aîné, la *Normandie*, à *Guillaume-le-Roux*, le second, l'*Angleterre*, à *Henri*, le plus jeune, les biens de la Reine sa mère, avec la majeure partie de ses trésors, etc.

*Guillaume* et *Henri* étaient présents.

Le premier alla tout aussitôt s'embarquer à *Touques*, et passa promptement en *Angleterre*, où il fut couronné Roi par l'archevêque *Saint Lanfranc*.

Le second eut à s'occuper, avant tout, de mettre la main sur ses immenses richesses, et de les placer à l'abri de tout accident.

*Robert*, retiré depuis quelque temps à la cour de *France*, où il jouait le rôle de mécontent, ne put arriver que plus tard pour prendre possession de son *Duché* (2).

Les antécédents de ces trois frères promettaient peu d'accord entre eux.

*Robert* avait eu avec ses deux puînés des querelles violentes, qui, bientôt mêlées d'intrigues coupables, avaient fini par le jeter dans des entreprises de rébellion ouverte contre son père.

Sa prétention était de forcer celui-ci à se dessaisir de son *Duché* de *Normandie*, que le vieux Roi lui aurait ainsi cédé dès son vivant.

(1) ( V. nos. Ess., etc., t. II, p. 62, etc. )

(2) ( V. Will. Gemet., lib. VIII, cap. II, p. 293 A, etc. — Ord. Vit. lib. VIII, p. 663 C etc. )

Cet état de choses avait amené une rencontre à main armée, dans laquelle, sans le connaître, il est vrai, il avait eu le malheur de combattre son père, et le déplorable avantage de le blesser de sa main.

C'est par suite de ces événements que *Robert* se trouvait réfugié à la cour de *France*, et éloigné par conséquent de son père au moment de la mort de ce dernier (1).

Quelques prisonniers d'état, que le Roi faisait retenir dans plusieurs forteresses, furent, par son ordre, remis en liberté, au moment de sa mort; l'Evêque *Odon*, son frère, qu'il voulait d'abord excepter de cette grâce, finit par y être compris, sur les instantes prières de son autre frère, *Robert*, Comte de *Mortain*.

---

## LE MANOIR D'ORMEVAL.

---

### CHRONIQUE.

On était aux premiers jours de septembre, alors que les soirées, déjà plus longues, permettent aux âmes tendres de se livrer à leur penchant pour la rêverie. Appuyée sur le balcon gothique du manoir d'Ormeval, Loïse promenait ses regards sur les vastes jardins qui entourent cet antique édifice. Vêtue d'une légère robe de soie blanche et languissamment inclinée vers les orangers et

(1) (VIII. Gemet., lib. vii, cap. xlii, p. 391 D, etc.—Ord. Vit. lib. iv, p. 545 B, etc.—Id. ib. lib. v, p. 569 B, etc.—Id. ib. p. 573 B, etc.—Id. lib. vii, p. 656 B, etc.—Script. Rer. Anglic.-Math. Par.—Florent. Wig.-Rog. Hoved., etc.)

les myrtes , elle recevait obliquement les rayons de la lune qui s'avancait avec lenteur dans un ciel semé de nuées grisâtres. On eût dit une sylphide , attendant un léger nuage pour s'en retourner dans quelque aérien palais de fée ; on eût dit la Vierge de la méditation , savourant la fraîcheur du soir et admirant les arbres majestueux , découpés sur le ciel ; on eût dit un jeune ange oublié sur la terre et redemandant à Dieu des ailes pour remonter à lui. Mais , hélas ! ce n'était ni une divinité , ni un ange , ni une sylphide : c'était simplement une jolie enfant d'une gaité folâtre naguère , maintenant triste , morne , et sous le poids d'une douloureuse expérience. Elle n'admirait pas la nature , elle ne murmurait pas de prière , elle ne demandait pas les cieux.

Une autre pensée l'agitait ; c'était l'amour. Oui l'amour , ce sentiment qui dure toute une vie ou moins d'une journée , ce sentiment qui est l'existence et la religion des femmes ; c'était lui qui remplissait ce cœur si timide et si tendre.

Loïse à peine âgée de seize ans , joignait à la candeur de ce premier âge , cette teinte de douce mélancolie que la mort de ses parents avait imprimé , d'une manière effaçable , dans son cœur encore vierge d'émotions. C'était une de ces natures frêles et aimantes qui éprouvent le besoin d'un appui , autant pour aider leur faiblesse que pour épancher leur sensibilité. Elle avait trouvé jusqu'alors cet appui dans Hélène , sa sœur aînée , dont le caractère déjà plus fort , puisait dans le malheur même qui les avait frappées , toute la supériorité d'ame et l'autorité du chef de famille. Ces deux orphelines habitaient seules le manoir d'Ormeval , séjour plein du souvenir de leurs nobles ancêtres dont les vertus et le courage avaient été souvent célébrés dans les chants des trouvères.

Le baron Robert d'Ormeval , blessé à mort dans un combat contre les Anglais , avait recommandé avant de rendre le dernier soupir , ses deux filles à la reine Isabelle , épouse de Philippe-Auguste. Pauvres orphelines ! elles n'avaient pas même eu la consolation de recevoir le dernier adieu de leur père !

La Reine se proposa de les marier à deux des plus illustres seigneurs de sa maison ; et pour commencer à donner une marque de l'intérêt qu'elle portait à ses protégées , elle envoya la vieille duchesse de Rovagny , accompagnée du comte Henri de Haute-Bruyère , au château d'Ormeval , assurer les jeunes filles de sa protection , en leur présentant les paroles de consolation les plus affectueuses.

La duchesse et le comte ne devaient passer que peu d'heures au manoir , mais un événement funeste y marqua leur arrivée. A une demi-lieue de là , leurs chevaux effrayés par un violent orage , s'étaient emportés , et celui du comte l'avait renversé sur la route. La duchesse , par une sorte de miracle , n'avait éprouvé qu'une forte secousse ; mais le comte , moins heureux , avait été transporté chez les orphelines grièvement blessé , et ayant besoin lui-même des secours et des consolations qu'il avait mission d'apporter.

Les deux sœurs , désolées d'un tel malheur , amené par un malheur précédent , comme une seconde fatalité , prodiguèrent au comte les soins les plus empressés. En peu de jours il fut parfaitement rétabli ; mais il prolongea à dessein sa convalescence. Jeune , beau , possédant une tête ardente , il n'avait pas été long-temps , malgré sa souffrance , sans remarquer toutes les grâces , tous les charmes qui étaient le partage de Loïse. Cet air naïf , doux et prévenant , cette expression candide et compa-

tissante , qui faisaient de la jeune fille un être tout-à-fait à part , avaient promptement éveillé l'amour dans le cœur de Henri. Déjà plus d'une fois , par des mots vagues et entrecoupés , il avait fait comprendre ses sentiments à Loïse. Elle les partageait ; mais une crainte dont elle ne pouvait se rendre compte , l'empêchait de révéler à sa sœur la pensée qui l'agitait.

Enfin , non sans rougir à plusieurs reprises , comme si elle devait faire l'aveu d'une faute , elle se hasarda à demander à Hélène si le comte partirait bientôt.

— « Je l'ignore , répondit sa sœur , mais je pense que quelques jours de repos lui seraient encore très-nécessaires.

— Oh ! je le crois aussi ; cependant hier il vous disait que son devoir le rappelait maintenant auprès de la Reine et qu'il allait bientôt partir.

— Je l'ai engagé à rester encore. Le serviteur que nous avons envoyé à la cour a rapporté un message de la Reine. Elle ordonne que le comte demeure ici jusqu'après guérison entière. N'est-ce pas aussi l'avis de la duchesse. Elle suivra en tout les ordres de la Reine.

— Notre souveraine a bien raison , n'est-ce pas ? car le comte est plus tranquille dans notre solitude qu'il ne serait partout ailleurs. La cour est un lieu si bruyant ; l'air que l'on y respire est si peu salubre.

— Ma bonne Loïse , je suis de votre sentiment. La cour est cependant enviée du plus grand nombre , car il faut avouer qu'elle a son côté séduisant.

— Vous m'avez dit que les hommes y sont fiers , ambitieux , perfides ; les femmes coquettes , vaines et changeantes ?

— Le comte Henri est habitué à ce monde-là , ma chère Loïse. A travers cette réserve et ce respect qui m'ont donné la meilleure opinion de lui , car sa conduite ici pourrait servir de modèle , vous n'avez pas remarqué



comme moi, une nuance de galanterie, sans conséquence, je n'en doute pas, mais qui peint l'homme de cour gracieux et dissimulé. Je n'eus pas occasion de le voir lorsque, il y a deux ans et demi, notre pauvre père me présenta à la reine Isabelle. Je me figure que c'est un chevalier adorateur de toutes les femmes et peu disposé à nourrir dans son âme un sentiment profond.

— Vous croyez cela, ma sœur ? en vérité je n'aurais pas eu cette idée. Il paraît si bon, si simple au milieu de nous ; il se montre si reconnaissant de nos soins ; ses souffrances et sa pâleur le rendent si digne d'intérêt.

— Aussi nous l'avons traité comme le devoir nous l'ordonnait. Je suis impatiente néanmoins de le voir partir : son séjour ici pourrait faire naître une foule de conjectures, et d'ailleurs une absence trop prolongée finirait par donner à sa famille plus d'inquiétude que son état actuel n'en doit causer. Dans peu de jours je ne m'opposerai plus à ce qu'il s'éloigne du château, comme il en a marqué le désir. »

Le comte était en effet un habile comédien qui jouait son rôle avec talent et dominait aisément l'esprit des deux sœurs. Quant à la duchesse, femme très-confiante et d'une intelligence bornée, elle se trouvait fort bien au manoir, passant toutes ses heures en promenades ou en petites pratiques de dévotion.

— « Le comte Henri marche encore avec peine, reprit Loïse un instant après, il est triste, il prend peu de nourriture ; je crois qu'il doit se ressentir encore de la violente secousse qu'il a éprouvée, et que ce serait pour lui une grande imprudence de partir déjà.

— Eh ! ma belle petite, vous voulez emprisonner les preux chevaliers. Allons, enfant, consolez-vous : le noble captif n'est pas parti ; l'heure de la liberté sonnera plus tard. C'est à lui d'ailleurs de faire connaître sa résolution. Je n'ose pas la prévenir, mais j'ai hâte qu'elle soit

prise. D'ailleurs cette duchesse de Rovagny est ennuyeuse à mourir, et il semble qu'elle soit installée ici pour une éternité. Elle n'est, certes! pas de celles qui ne se plaisent qu'à la cour! »

Il restera encore, se dit Loïse en elle-même; et une expression de joie brilla sur sa figure. Pauvre enfant! souhaite plutôt qu'il s'éloigne! Le malheur qu'il a éprouvé lui sera moins funeste qu'à toi!

Hélène ne s'était pas aperçue du mouvement de satisfaction de Loïse. Si elle l'eût remarqué, elle n'y aurait attaché aucune importance, habituée qu'elle était à la regarder comme une enfant. Et puis, tout entière aux soins que réclamait le domaine dont elle était maintenant la gouvernante, elle laissa par ses absences réitérées de l'intérieur du château, croître une passion qui était déjà trop puissante.

Un soir, Loïse s'était avancée jusques dans les allées les plus obscures du jardin; et tout en se promenant elle caressait l'unique pensée qui remplissait son âme. La journée avait été brûlante; il était doux de respirer les brises rafraîchissantes dont toute la nature éprouvait le besoin. Loïse, préoccupée par les projets qu'elle roulait dans son esprit, tour à tour bercée par l'espérance et agitée par l'inquiétude, laissa échapper quelques paroles, quelques soupirs involontaires qui furent entendus de celui qui en était l'objet, et ne lui laissèrent plus le moindre doute sur ce qu'il savait déjà trop.

Feignant alors de rencontrer la jeune enfant comme par hasard: — « La même idée nous est venue, lui dit-il en l'abordant, la promenade en cet instant est un délassement. Le soleil a été si chaud que l'air du soir fait plaisir à respirer.

— Oui, en effet, vous voyez... j'allais... je cherchais ...

— Mon Dieu, vous êtes émue, contrariée; je vous ai surprise, ah! pardonnez... j'ai troublé votre solitude.

— Non, Seigneur comte, je me disposais à rentrer et je vais....

— Oh ! restez encore, la soirée est si belle ! N'est-ce pas un plaisir de marcher sous ces rameaux baignés de rosée ? A cette heure paisible et embaumée, ne sent-on pas dans l'âme quelque chose d'indéfinissable qui séduit et captive ? Appuyez-vous sur moi, que je puisse quelques instants aider vos pas et vous servir de guide. Ce sera un acquittement bien léger de tout ce que je vous dois.

— N'était-ce pas le moins que nous fissions tous nos efforts, ma sœur et moi, pour calmer des maux dont nous avions été la cause innocente ?

— Aussi, vous surtout, vous m'avez prodigué de ces soins que l'on n'oublie jamais.

— Tout me l'ordonnait. Vous étiez souffrant, pâle, sans force....

— Vos soins ont hâté ma guérison ; je ne pourrai jamais reconnaître.... »

Et il lui serra la main.

Loïse tressaillit.

— « Ah ! reprit-il, si vous saviez ce qui se passe dans mon cœur ! si vous pouviez vous imaginer en quel sentiment s'est changée ma reconnaissance. Loïse, vous êtes bien jeune encore, vous ne connaissez pas ce qui fait le bonheur ou le martyre de toute la vie, vous n'avez pas lu dans mon âme.

— J'y ai lu que vous étiez bon, sensible...

— Oh ! j'avais tort ! je vous ai mal jugée. Depuis que je suis au château vous m'avez deviné. Oh ! oui, j'ai laissé paraître mes émotions. Votre présence adoucissait mes maux. Votre silence a compris mon silence, n'est-ce pas ? »

Loïse resta muette quelques instants, ne répondant que par un soupir.

— « Puisque vous m'avez si bien devinée, dit-elle enfin, pourquoi dissimulerais-je ? Je ne dois plus me taire. Vous

m'inspirez de la confiance ; vous êtes pour moi plus qu'un frère. Et pourtant , au milieu des plus doux rêves , je ne sais quel reproche intérieur est venu plus d'une fois m'arracher , comme à un danger , à cet entraînement , à ces émotions peut-être coupables.....

— Oh ! ne prononcez pas ce mot. Tout est pur , tout est saint dans ce que vous éprouvez. Nos cœurs se sont compris. Je vous aime , je n'existe que pour vous. Ordonnez , commandez , disposez de moi. Je vous aime , ce mot renferme tout. Et vous , mon ange , savez-vous ce que c'est qu'aimer ?

— Près de vous je crois le savoir. Ah ! Monseigneur , pourquoi êtes vous venu en ces lieux....

— Que dites vous ?

— .....Si vous devez les quitter ?

— Les quitter ? Jamais ! Je ne partirai pas ! La vie , l'amour , le bonheur sont près de toi ! »

Cette scène se prolongea fort avant dans la soirée. La cloche du château interrompit seule les aveux et les serments vingt fois répétés. Depuis cet instant , la liaison des amants fut étroitement formée , et ils cherchèrent constamment à s'entourer d'ombre et de mystère.

S'abandonnant aux conseils de celui qui dominait toutes ses volontés , l'ange du manoir ne fut bientôt plus qu'un ange déchu. Loïse n'écouta que son amour , et ce ne fut qu'après la chute qu'elle fut convaincue du péril. Mais celui dont elle était aimée lui avait fait entendre que leur union dépendait d'une volonté supérieure qu'il ne pouvait manquer de rendre favorable , et qu'avant peu ils seraient époux.

Il ajouta que toutefois il fallait de la discrétion , de la prudence , du mystère même , car des engagements difficiles à rompre avaient été pris. Loïse crut tout et suivit ses conseils.

Le comte qui avait promis de revenir se fixer pour

toujours au château d'Ormeval , y resta un mois encore ; et lorsqu'il partit , il laissa derrière lui bien des regrets , bien des larmes. Pour la duchesse , sa conscience fut parfaitement tranquille ; elle crut avoir rempli avec zèle et intelligence la mission dont la Reine l'avait chargée.

Nous avons commencé à montrer Loïse livrée à ses douloureuses réflexions , muette , désespérée , n'osant même confier au silence de la nuit ses chagrins et peut-être ses remords.....

Des remords ! ce n'était pas à elle d'en éprouver. Elle s'était trouvée fascinée par l'homme séduisant et égoïste dont le rôle avait été si coupable ! La mission qu'il avait à remplir était sainte , et il avait manqué à tous les devoirs.

« Il reviendra , se disait Loïse , il m'aime avec tant de dévouement , avec tant d'ardeur ! Les expressions qu'il employait pour peindre son amour sortaient toutes de son âme. Moi , je l'avoue , je me suis sentie entraînée par le langage de ses yeux , et son ascendant m'a subjuguée. Ah ! je n'étais heureuse que près de lui. C'est lui qui a doublé mon existence ; c'est lui qui a éveillé dans mon cœur un sentiment qui est ma vie ; c'est lui que je vois encore dans mes songes ; c'est lui qui sera mon époux... lui seul. O mon ami ! revenez ! vous ne savez pas combien votre absence me rend malheureuse. Revenez ! revenez !... Mais pourquoi ce mystère dont il a voulu entourer notre amour ? Ses serments avaient un si touchant accent de vérité. Ah ! je n'ai point voulu réfléchir avec lui ; il a commandé , j'ai obéi. Je lui ai promis de garder notre secret ; plus tard j'ai essayé de le trahir... j'avais besoin de me confier à ma sœur , je n'ai point osé. »

Elle allait prolonger sa pénible rêverie , quand Hélène vint à elle , et après beaucoup d'hésitations de la pauvre enfant , obtint enfin une partie de son secret. Elle lui fit quelques reproches d'avoir manqué de confiance envers elle. Si le comte avait en effet le sincère désir de conser-

crer sa vie au bonheur de Loïse, n'aurait-il pas dû en informer Hélène avant son départ ? N'était-elle pas l'aînée ; n'exerçait-elle pas une sorte de tutelle sur sa sœur ? Leur conversation finit par des caresses d'un côté, par de l'indulgence de l'autre. Mais déjà Hélène, qui cependant ne voyait encore dans la conduite de Henri qu'une faute et non un crime, roulait dans sa tête un projet qui demandait sans doute de mûres réflexions. Son imagination vive et impétueuse eut bientôt pris un parti décisif. Son orgueil souffrait en songeant que le comte avait agi avec tant de dissimulation à son égard. Elle ne pouvait s'empêcher de regarder sa conduite comme une double injure qui demandait une prompt réparation ; mais elle désirait ne la devoir qu'à la courtoisie et à la loyauté de leur hôte mystérieux.

On sait que la Reine de France avait pris l'engagement de marier les orphelines. Hélène s'était promis dès son adolescence de ne jamais soumettre sa fierté et son indépendance à un homme, quelque puissant, quelque beau qu'il fût ; le comte Henri avait juré à Loïse d'être son époux : il fallait donc se rendre à la cour pour remercier la souveraine de son bon vouloir, et s'assurer si le comte avait été sincère dans ses protestations et dans ses serments.

Hélène prépara son voyage pour Paris sans en rien dire à sa sœur ; elle la recommanda à sa vieille nourrice et chargea cette dernière d'instruire de son absence le pauvre ange désolé dont les nuits étaient maintenant sans sommeil. Suivie d'un seul serviteur, elle se mit en route et arriva à la cour de France au moment où l'on y célébrait par des fêtes brillantes la conquête de la Normandie. Ayant obtenu une audience de la Reine, elle la remercia de ses bontés, lui montra combien elle était désintéressée pour elle-même, mais ne dissimula pas tout ce qu'elle attendait de sa souveraine en ce qui concer-

nait sa jeune sœur. Le comte Henri n'avait sans doute eu que des intentions louables en inspirant de l'attachement à une enfant pure et angélique. Pourquoi donc ce mystère dans toute sa conduite ?

« Mon Dieu , lui dit Isabelle , il n'a pu promettre à votre sœur de l'épouser ; depuis deux ans il est marié. Ajoutons , il est vrai , qu'une séparation a été sur le point de mettre d'accord les deux époux qui ont grand peine à s'entendre ; mais le Saint Père ne l'a pas autorisée. »

Un coup de foudre n'eût pas plus atterré Hélène. Elle garda un moment le silence , puis une noble rougeur couvrit son visage ; elle sentit revenir toute sa fierté. Après avoir supplié la Reine de garder le silence sur sa démarche, elle s'éloigna.

La Reine avait grande envie d'exiger promptement une explication sur ce qui s'était passé , mais de peur d'aggraver le mal , elle attendit au lendemain pour éclaircir toute cette affaire , se promettant bien de punir celui qui serait le coupable en protégeant les victimes.

Le soir on donnait grand bal à la cour. Vers trois heures du matin , à la sortie de la fête , un jeune chevalier s'approcha du comte Henri. On les vit parler long-temps ensemble avec feu ; ensuite ils s'éloignèrent ; et peu d'instants après on entendit un cliquetis d'épées dans les jardins du palais. On courut vers le lieu du combat : un des deux adversaires était étendu sur le gazon ; l'autre cherchait à lui prodiguer des secours. On chercha à l'aider dans ce soin , on entrouvrit le vêtement du mourant pour étancher le sang de sa blessure , et soudain tous les assistants poussèrent un même cri d'émotion et de surprise : le chevalier frappé au cœur était une femme.

Sans se faire connaître du séducteur de Loïse , la courageuse Hélène avait voulu tirer vengeance de son injure, et sous le nom d'un allié de la famille d'Ormeval , elle l'avait forcé à lui rendre raison de son odieuse conduite.

Malheureusement le sort avait trahi l'héroïsme et l'honneur. Ce n'était pas le fer qui devait venger les orphelines, c'était le remords, et déjà il dévorait le coupable. Mais était-ce une assez grande punition pour celui qui avait immolé à sa passion tout l'honneur, toute la consolation d'une famille, déjà si malheureuse avant de l'avoir connu ?

Toute cette aventure fit grand bruit à la cour. La duchesse tomba des nues en apprenant tout ce qui s'était passé, et elle devint l'objet des plaisanteries de toutes les autres femmes. Cependant, comme il y avait du sang à cette histoire, on dissimulait, craignant le visage sévère de la Reine qui déplorait de si funestes événements.

Le comte Henri fut exilé dans un vieux château qu'il possédait en Poitou. Il laissa sa femme à Paris où elle mourut quatre ans après dans un cloître, asile choisi par elle pour oublier des nœuds détestés. Accablé par les chagrins et les regrets, désenchanté de tout sur la terre, et poursuivi sans cesse par l'image des trois femmes dont il avait fait le malheur, le comte chercha dans le jeûne et la pénitence ce que tous les pécheurs repentants ou effrayés y cherchaient alors : c'est-à-dire le calme de l'âme en ce monde et l'espoir du pardon en l'autre.

Une nuit, comme il sommeillait, il se crut transporté dans une vaste salle du manoir d'Ormeval. La lune seule en éclairait l'intérieur, ses pâles rayons glissant à travers les vitraux colorés, donnaient quelque chose de fantastique à ce lieu. Tout à coup la porte du fond s'ouvrit avec fracas et le comte vit apparaître une femme vêtue de blanc, tenant à la main un enfant habillé de noir ; elle s'avança jusqu'à lui, et souriant avec amertume. Elle lui présenta l'enfant, laissa tomber une larme, et après avoir rebaisé son voile, recula de quelques pas et disparut bientôt, comme une légère vapeur qui s'envole ou comme une ombre qui s'évanouit.



Henri se disposait à caresser l'innocente créature : il la prit dans ses bras , mais en la pressant sur son cœur , il sentit qu'il n'embrassait que le corps d'un enfant mort.... il se réveilla glacé d'horreur et d'effroi.

Dans ce temps-là les pèlerinages étaient des actes de dévotion fort en usage. Il semblait que quelques pas essayés dans la bonne voie rachetaient ceux que l'on avait faits dans les mauvais sentiers. La chapelle de *Notre-Dame-de-Rémission* , située à quelques lieues du manoir de Haute-Bruyère, attirait sans cesse de nombreux pèlerins.

Le comte résolut de s'y rendre , cherchant désormais dans les pratiques religieuses un remède contre les frayeurs dont il était continuellement assailli. Naufragé du monde , victime de ses propres erreurs , il n'avait pas encore saisi la branche de saule qui peut sauver de la tourmente. Devait-il jamais la rencontrer ? Le ciel avait-il un regard de compassion pour lui ? Rien ne lui en donnait l'assurance. Il se mit néanmoins en route. Mais il fallait passer par le village d'Ormeval , avant d'arriver à la sainte chapelle , et il ne put résister au désir de revoir des lieux où il avait goûté quelques moments de plaisir et d'enivrement.

Là il avait aimé quelques jours , pour le désespérer à jamais , un de ces anges que Dieu laisse de loin en loin renaitre sur la terre , pour aimer , pleurer et mourir. Un vieux gardien l'introduisit dans ce château où sa présence avait été si funeste , et qui depuis long-temps était veuf de ses héritiers directs.

Henri parcourut avec émotion ces lieux trop connus, habités autrefois et maintenant déserts par sa faute. En pénétrant dans les jardins où mille souvenirs l'attendaient, il aperçut au détour d'une allée , sur une verte éminence ombragée de lilas , deux tombes d'inégale grandeur ; il n'osa questionner son guide ; mais il lut sur l'une d'elles :

LOÏSE D'ORMEVAL ; sur l'autre , plus étroite et plus petite, aucun nom n'était écrit. Ce spectacle remua soudain dans tout son être un orage de pensées et de sentiments que rien n'eût pu calmer. Saisi d'un violent transport il se frappa la poitrine , et sans proférer une parole , il baisa à plusieurs reprises les deux tombes accusatrices. Le gardien étonné de ce délire , l'interrogea , il ne put répondre ; un froid subit pénétrait dans tous ses membres et arrivait jusqu'à son cœur. Il voulut s'éloigner , comme pour échapper à une vision effrayante ; mais arrêté par une force supérieure , il retomba la face contre terre.....

Son pèlerinage était terminé.

EMILIE D.

---

## MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DE CAEN.

( Suite ).

*L'analyse Rhythmique du vers alexandrin*, par M. F. Vaultier , professeur de littérature, a déjà été appréciée dans un de nos derniers numéros. Nous aurions bien voulu donner une idée complète du système de l'auteur ; mais il nous a semblé difficile de réduire ce travail sans le gâter. Nous nous contenterons d'exposer la base de ce système.

Le pied syllabique n'est qu'un moyen de vérifier la mesure du vers , et c'est ailleurs qu'il faut chercher l'élément harmonique , qui est le résultat de la composition rhythmique.

Le rythme est une combinaison de mouvements et de repos entre lesquels l'oreille peut saisir un rapport de symétrie ou de proportion , et tout mot entier ou tout assemblage de mots présentant une idée complète, peut être considéré comme un rythme. D'après cette base ,

qui nous semble fort juste, M. Vaultier établit les nombreuses combinaisons rythmiques qui peuvent entrer dans le vers français, et il montre toutes les ressources que ces combinaisons bien employées offrent au poète. La doctrine de M. Vaultier, au sujet de la coupe des vers et des enjambements, se ressent un peu du rigorisme classique; cependant l'auteur a si bien senti les beautés qu'on peut tirer de la césure mobile et de l'enjambement, qu'il s'est attaché à prouver que les classiques les employaient parfois aussi. Nous croyons que si ces derniers n'ont pas su en tirer tout le parti possible, d'autres auteurs modernes en ont peut-être abusé, et le travail de M. Vaultier est un bon guide dans l'usage que le poète peut faire de ces ressources si abondantes.

La manière dont l'auteur établit son système est claire et précise, ses exemples sont bien choisis; mais, nous le répétons, on ne peut le connaître qu'en jugeant sur l'ensemble, autrement on s'en ferait peut-être une fausse idée.

— *Les Réflexions sur Schelling*, par M. Saisset, offrent un exposé lucide de la manière dont ce philosophe allemand apprécie la philosophie de M. Cousin. M. Saisset s'attache à démontrer les erreurs où Schelling est tombé dans ses jugements sur le philosophe français; un tel travail cependant se refuse à une courte analyse; il faut pour le comprendre suivre en tout l'auteur dans l'exposé des théories de M. Cousin et des opinions de Schelling, pour être à même d'apprécier les jugements qu'il porte à son tour sur ces deux hommes. C'est d'ailleurs une véritable analyse qu'on ne saurait analyser de nouveau d'une manière convenable.

— *Voyage à Solesme*, par M. Edom, inspecteur de l'Académie de Caen. M. Edom présente sous ce titre une description du nouveau couvent des Bénédictins établis à Solesme: cette œuvre ne manque pas d'une certaine

valeur littéraire ; mais nous pensons que M. Edom est entré dans des descriptions trop détaillées , et que l'ensemble y a perdu. Nous sommes persuadé que l'auteur a mieux *senti* qu'il n'a *dû* ; en le suivant dans de tels monuments , nous aimerions à entendre l'hymne de son âme s'élancer sous les cloîtres où nous sommes transportés , et à sentir les émotions de l'auteur passer en nous pour nous remuer profondément. Dans ces graves et majestueuses demeures , il faut que la voix se taise ou qu'elle sache monter au diapason de l'orgue solennel dont les accents sont seuls dignes de vibrer sous les voûtes consacrées. M. Edom aurait dû nous initier à ce qu'il a éprouvé lui-même , et , certes , son style eût acquis alors la chaleur de son âme et l'eût communiquée aux lecteurs ; mais il semble que le voyage à Solesme ait été fait après coup avec beaucoup de calme et de soin sur des notes détaillées ; et c'est ainsi , nous en sommes certains , que M. Edom a procédé. Aussi il en est résulté une minutieuse exactitude dans tous les détails , mais une sécheresse dans l'ensemble que n'eussent pas eu des souvenirs reproduits non d'après les notes d'un portefeuille , mais d'après les impressions qu'une telle visite avait laissées dans l'âme de l'auteur.

Peut-être nous trouvera-t-on un peu sévère ; mais nous parlons ainsi , parce que nous croyons qu'un homme de talent doit peindre plus largement et laisser cette manière pâle et décolorée du catalogue à ceux qui sont incapables de s'élever plus haut.

— *Privilege de la fierte de St.-Romain* , par M. P.-A. Vieillard , l'un des conservateurs de la bibliothèque de l'arsenal. L'auteur retrace dans cet article les causes du privilège accordé au chapitre de la cathédrale de Rouen , privilège qui consiste dans le droit de délivrer tous les ans un prisonnier condamné à la peine capitale. Le nom de *fierte* (*feretrum*) vient du rôle que jouait la chasse

du saint dans la cérémonie. St.-Romain voulant détruire un serpent monstrueux qui désolait le pays, et ne trouvant personne pour l'aider dans cette entreprise, se fit accompagner d'un criminel, condamné au dernier supplice, en lui promettant sa grâce s'il échappait au danger; le serpent ayant été détruit, on consacra le miracle en accordant le droit dont nous venons de parler. Telle est du moins la légende peu authentique sur ce privilège. Tous les faits relatifs à cette tradition sont bien racontés, et la cérémonie de la délivrance du prisonnier offre des détails fort curieux.

Nous ferons seulement une observation, c'est que ce sujet ayant été traité de main de maître et avec tous les détails qu'il comporte par M. Floquet, dans son histoire du privilège de St.-Romain, le mérite des recherches ne peut appartenir en entier à M. Vieillard. C'est quelque chose cependant d'avoir su présenter, dans un cadre restreint, un tableau vrai qu'on ne lira pas sans intérêt.

— M. de Gournay a consacré au fameux Ennius un article plein de recherches savantes et consciencieuses; mais seulement il est à regretter qu'il n'ait pas signalé, ainsi que l'a fait M. Michelet, avec son talent ordinaire, le rôle qu'Ennius a joué comme novateur; cela était d'autant plus important qu'on le regarde généralement comme le représentant de la littérature latine primitive. Son adversaire Nævius lutta courageusement en faveur de l'ancienne latinité, mais ne put arrêter les conquêtes du novateur.

Ennius vint à une époque où les Romains et les Grecs vivaient dans un échange de flatteries mutuelles. Les premiers comme cet A. P. Albinus dont se moquait Caton, s'exerçaient à écrire en grec, et demandaient pardon au lecteur de leur ignorance de cette langue. Flaminius faisait des vers grecs. Dès cette époque les grands de Rome ne manquaient pas d'avoir parmi leurs

esclaves quelque grammairien , quelque poète grec , qui faisaient l'éducation des enfants et souvent celle du père. Ainsi le farouche et vindicatif Livius Salinator , celui même qui dans sa censure osa noter trente-quatre des trente-cinq tribus , avait auprès de ses enfants le Tarentin Livius Andronicus qui traduisit en latin l'Odyssée , et donna sur le théâtre des imitations des drames grecs. Paul Emile , ce pontife austère , cet augure minutieux , avait dans sa famille des pédagogues grecs , grammairiens , sophistes , rhéteurs , sculpteurs , peintres , écuyers , etc. Scipion-l'Africain eut pour client et pour panégyriste Ennius. Né dans la Grande Grèce (à Rudiaë , en Calabre) , centurion en Sicile sous T. Manlius Torquatus et en Espagne sous Scipion , à la fois Osque , Grec et Romain , il se vantait d'avoir trois âmes. Il enseigna le grec sur l'Aventin , imita la Grèce avec originalité , et crut avoir rendu les Romains conquérants en poésie , comme ils l'étaient en politique , par les armes des Scipions. Il se sut si bon gré d'avoir altéré l'originalité de l'Italie , qu'il se plaisait à appeler les Romains du nom de *Grecs*. Le grand poème d'Ennius eut pour sujet la seconde guerre punique , c'est-à-dire , les exploits des Scipions. Le meilleur morceau qui nous en reste , est le portrait du bon et sage Client : c'est sans doute celui d'Ennius lui-même. Les Scipions qui avaient confisqué son génie au profit de leur gloire , ne lâchèrent pas Ennius après sa mort et l'enfermèrent dans leurs tombeaux.

Ainsi Rome recevait docilement en littérature le joug de la Grèce , comme en politique celui de l'aristocratie protectrice des Grecs , celui de Metellus , des Fabius , des Quintius , des Scipions surtout. Ces nobles orgueilleux qui foulaient si cruellement la vieille Italie dont les armes leur soumettaient le monde , accueillaient avec faveur les hommes et les mœurs étrangères. Ils fermaient Rome aux Italiens , pour l'ouvrir aux Grecs. Peu à peu s'effaçait le type rude et fruste du génie latin.

Le premier vengeur que se suscite l'Italie, est le Campanien Nævius, comme Ennius, soldat des guerres puniques. Celui-ci n'emprunta point le mètre grec ; ce fut dans le vieux vers saturnin qu'il attaqua tour à tour les Claudius, les Metellus, les Scipions même. Le peu de fragments qui nous restent de lui, sont pleins d'allusions piquantes à la tyrannie des nobles et à la servilité de leurs créatures : *Allons, souffre de bonne grâce ; le peuple souffre bien. — Quoi ! ce que j'approuve, ce que j'applaudis au théâtre, ne pourra librement vexer nos rois du sénat ! oh ! la tyrannie domine ici la liberté. — Les Metellus naissent consuls à Rome ;* Jeu de mots sur le mot *metellus* qui voulait dire porte-faix, sur l'incapacité de cette puissante famille, et sur ses nombreux consulats. Les Metellus se piquèrent et répondirent par un vers sur la même mesure :

**Les Metellus te porteront malheur.**

Ils ne s'en tinrent pas là ; ils firent jeter en prison Nævius. Le poète incorrigible fut si peu intimidé qu'il y fit deux comédies, et ne craignit pas cette fois de s'attaquer aux Scipions. Ceux-ci invoquèrent la loi atroce des Douze Tables, qui condamne à mort l'auteur de vers diffamants. Heureusement pour le poète, les Tribuns intervinrent. Mais il n'en subit pas moins la honte d'une sorte d'exposition publique, et fut relégué en Afrique. Nævius quittant l'Italie pour jamais, lui fit ses adieux dans une épigraphe digne de Catulle, qu'il se composa lui-même, et où il déplorait avec sa propre ruine celle de l'originalité italienne. *Que les immortels pleurent les mortels, ce serait chose indigne. Autrement, les déesses du chant pleureraient Nævius le poète. Une fois Nævius enfoui au trésor de Pluton, ils ne surent plus à Rome ce que c'était que parler langue latine.* Toutefois le peuple garda un

bon souvenir du courageux ennemi des nobles. Il donna le nom de Nævius à une porte de Rome ; et cent cinquante ans après, Horace, avec tout son mépris pour la vieille littérature de sa patrie, était obligé de dire : *Pour Nævius, on ne le lit pas, on le sait ; il est, comme d'hier, dans toutes les mémoires.*

M. de Gournay eût peut-être pu consulter encore pour sa notice sur Ennius, remarquable à tant de titres, plusieurs autres sources, notamment Blum, *Einleitung*.

— *Etudes sur Aristophane*, par M. F. G. Bertrand, professeur de littérature grecque à la faculté des lettres de Caen.

Ce qui nous frappe dès l'abord à la lecture des anciennes comédies grecques, dit M. Bertrand, ce n'est pas seulement ce qui s'y rencontre de contraire à nos idées sur les mœurs et la décence, c'est surtout l'irrévérence avec laquelle sont traités les Dieux de leur pays, irrévérence telle que souvent elle ressemble à de l'impiété.

On se demande donc comment les compositions d'Aristophane pouvaient être représentées avec faveur devant le même public qui applaudissait les productions si graves et si religieuses de ses poètes tragiques, devant ce peuple si éminemment attaché à ses divinités, qui demandait la mort d'Eschille pour un vers où l'on croyait voir une révélation des mystères, qui menaçait de la même peine Diagore, Protagore et Anaxagore, pour de semblables offenses, enlevait à Alcibiade un commandement important parce qu'il avait mutilé les Hermès ; devant ce peuple enfin qui faisait boire la cigüe à Prodicus de Ceos et à Socrate, parce qu'ils étaient déclarés ennemis des Dieux.

M. Bertrand cherchant à ce problème une solution qui a été tentée plus d'une fois sans succès, réfute d'abord les diverses opinions qui ont été émises jusqu'ici.

Ce n'est pas, comme on l'a prétendu, que tout ce qui faisait rire les Athéniens, fût permis aux poètes comiques.



Ce n'est pas que l'extrême licence qu'on tolérât dans cette démocratie envers les hommes publics, fût tolérée envers les Dieux.

Ce n'est pas que ceux qui souffraient qu'on frondât la décence; voulussent souffrir qu'on frondât le culte de la divinité; car ce qui nous paraît choquant dans les mœurs des personnages, pouvait ne pas l'être aux yeux d'un peuple qui entendait les bienséances autrement que nous. Peut-être ici les mots de morale, de bienséance et d'indécence, sont-ils un peu trop confondus; l'auteur en parlant des différences qui peuvent exister entre deux peuples sur les bienséances, eût dû distinguer assez nettement ces choses de la morale et de la décence, pour qu'on ne pût pas croire qu'il les confondit dans ce qu'il appelle *choses de convention*.

Cependant les explications qui précèdent, fussent-elles admissibles au fond, elles ne le seraient pas encore ici pour des pièces qui faisaient d'ordinaire partie du culte et étaient souvent même représentées dans les solennités religieuses.

Ce n'est pas non plus que les païens, distinguant la religion des fables relatives aux Dieux, plaçassent la divinité au-dessus des attaques dirigées contre la seule mythologie, car cette distinction n'a jamais existé que dans un bien petit nombre d'esprits supérieurs.

Après avoir réfuté toutes les explications, M. Bertrand offre la sienne et nous avouons qu'elle nous semble mériter une attention sérieuse, elle paraît satisfaisante et admissible. M. Bertrand voit une analogie marquée entre le théâtre à Athènes et le théâtre du moyen-âge en France, la plupart des sujets de drames sont religieux dans les deux pays, les deux peuples sont fortement attachés à leurs croyances et le peuple français surtout se montre bien plus terrible envers les profanateurs du culte que ne le furent jamais les Athéniens. Eh bien ! les

dramas de ce moyen-âge nous choquent, comme les pièces athéniennes, par les discours et les situations des héros et des dieux, par une irrévérence et une grossièreté étrange. Dans ces dramas, ce qu'il y a de plus sacré dans la religion chrétienne, devient parfois un objet de ridicule et de plaisanteries tellement indécentes, qu'elles nous semblent impies. Ce n'est donc pas du point de vue du XIX<sup>e</sup>. siècle que nous devons porter un jugement dans la question.

M. Bertrand a marqué heureusement la distance qui se trouve entre cette irrévérence des deux théâtres envers les dieux, et la véritable impiété. L'impiété est l'expression du mépris pour les objets du culte, et les auteurs des miracles et des mystères non plus que les poètes Athéniens, n'avaient point de mépris pour les dieux, car la foi alors était robuste et naïve et la superstition régnait, non l'incrédulité.

C'est parce que le ridicule n'avait pas encore été employé comme une arme pour détruire, que le clergé riait des plaisanteries de la scène avec la même effusion que le reste du peuple, on ne voyait pas de conséquence à en tirer contre la foi, partant donc pas d'impiété. La comparaison des productions du théâtre grec avec les dialogues de Lucien, peut servir à démontrer la différence qu'il y a de l'irrévérence et de la grossièreté à une attaque dirigée contre les dieux.

Nous ne pouvons donner qu'une idée du travail de M. Bertrand dans un exposé si rapide, mais nous l'avons analysé fidèlement et facilement, parce qu'il a été *pensé* juste et bien exposé : peut-être la raison que l'auteur donne n'est-elle pas la seule, mais elle nous paraît au moins capitale.

— M. Le Grip, conseiller de préfecture, a donné dans ce recueil un extrait d'un mémoire sur la mendicité où il développe l'origine de ce mal et les phases successives

ainsi que les moyens de répression employés à diverses époques pour le faire disparaître. Nous disons de répression, car la législation cherchait plutôt à réprimer qu'à soulager la mendicité, qui, comme le dit l'auteur du mémoire, est un délit aux yeux de la loi; mais toutes ces lois sont impuissantes contre ce fléau, parce que le principe constitutif de toute société n'est pas respecté par elles. Voici comment s'exprime l'auteur :

« Ce principe consiste en ce que tout homme, tout individu, n'ayant d'autre propriété que son industrie, son travail et ses bras, doit y trouver les moyens de pourvoir à ses besoins et à ceux de sa famille, bien entendu qu'il emploiera entièrement son industrie, son travail et ses bras, dans l'intérêt de la société, dans le sien et dans celui de sa famille. Si donc, par des circonstances quelconques, et remplissant parfaitement son obligation, il ne peut pourvoir entièrement à ses besoins et à ceux de sa famille, la société, à laquelle il appartient, doit venir à son secours. Il en est de même s'il devient malade, infirme, s'il est privé de la vue, de la raison, et lorsque plié par l'âge, il ne peut plus travailler; autrement il mendie, vole, se met en guerre avec ses concitoyens et trouble la société. On le poursuivra, dira-t-on : mais sera-ce avec une égale justice, puisqu'à son égard le contrat social est rompu, et qu'il ne trouve plus parmi ses semblables ce qu'il devait en obtenir, les moyens d'existence ?

« Ce n'est donc pas seulement par humanité que le gouvernement doit venir au secours de l'indigent : c'est un devoir, une obligation que lui a prescrit sa propre conservation. »

Nous ne pouvons certes qu'applaudir à de telles pensées, et nous sommes heureux de voir la question ainsi posée, malgré le grand nombre de gens qui contestent le principe énoncé dans ces lignes, nous sommes fiers aussi

de voir sur ce point délicat et important notre opinion partagée et proclamée par une voix grave. Voici du reste comment s'exprimait la Revue du Calvados, dans son 2<sup>e</sup>. numéro, dans un article intitulé de l'extinction du paupérisme : « Disons que tout homme qui remplit ses devoirs envers le corps social, a le droit, dans son besoin d'exiger, un asile, un vêtement et du pain. Disons que la société qui lui donne ces choses ne s'impose pas une aumône, mais qu'elle acquitte une dette, que ce n'est pas de la charité qu'elle fait, mais de la justice.

« Si la misère n'atteignait que ceux qui, par leur dépravation, se sont plongés dans la fange ; que ceux qui, par une honteuse fainéantise, refusent leur bras à la société, nous dirions peut-être aux âmes bienfaisantes : ayez pitié ! tendez une main secourable à ces hommes égarés, et tâchez de les ramener. Mais aussi nous dirions à la société : vous ne devez rien à celui qui ne s'acquitte pas de ses devoirs envers vous. Vous ne devez rien à celui qui ne veut rien gagner au prix de sa peine ; ou plutôt vous lui devez, vous devez à nous tous ces lois répressives et salutaires, qui protègent nos vies et nos biens contre ces mendiants vagabonds, fléau qui infecte la société de crimes et de débauche. Toutefois prenez garde que, pour être justes et morales, ces lois ne doivent atteindre que la fainéantise et la dépravation ; avant de frapper ainsi celui qui est sans travail et sans asile, la morale demandait qu'on offrit à tous un asile et du travail ; alors le vagabond eût été mis loyalement en demeure de se montrer honnête et laborieux, et s'il eût refusé de le faire, pas une voix ne se serait élevée en sa faveur.

« Un nombre immense de citoyens tombent chaque jour dans la misère causée par l'âge ou par les infirmités, un plus grand nombre encore capables de se livrer au travail, ne trouvent à exercer ni leur force ni leur bonne volonté, et ces milliers d'hommes qui patissent sans mendier, qui

n'ont qu'un salaire insuffisant, qu'une nourriture insuffisante, malgré tant d'aiguillons qui excitent au crime, sont demeurés probes. Ce sont là les hommes qui ont le droit de demander le nécessaire, le nécessaire et rien de plus; car ce n'est pas à partager le produit du labeur de l'homme laborieux, ce n'est pas à prendre part aux jouissances légitimes du riche, ce n'est pas à dépouiller celui qui a, qu'on appellera désormais celui qui n'a pas. C'est le strict nécessaire seulement auquel nous leur reconnaissons un droit, et ce droit ils peuvent l'exercer au risque d'amoinrir le superflu de tant d'autres; ils peuvent l'exercer, sauf à donner en retour leurs services si on les réclame: mais si l'on s'en passe, eux peuvent toujours réclamer un asile et du pain. »

Ainsi, poursuit l'auteur du mémoire, les choses ne peuvent rester dans l'état actuel: des associations se forment; mais ces associations n'auront qu'un effet momentané; il est indispensable que le gouvernement intervienne. » Et en cela nous partageons encore son opinion lorsque nous disions dans l'article précité: « Si vous voulez de larges bases, des vues grandes, une exécution durable, c'est l'aide des gouvernants qu'il faut réclamer. »

Nous sommes heureux, nous le répétons, de voir nos idées se rencontrer si à propos avec l'auteur du mémoire, et c'est ce qui nous a engagé à reproduire quelques lignes où cette communauté de vues se trouve consignée. Nous devons dire que nous ne partageons pas si exclusivement les idées de M. Le Grip, quant aux divers remèdes qu'il propose, surtout en ce qui regarde les hospices à établir; certes, c'est peut-être utile dans l'état actuel, mais c'est un palliatif et non un remède. Nous le répéterons: les maisons de travail sont une institution contre nature parce que les liens de famille sont brisés par les infortunés qu'on y recueille. D'autres parties de ses vues révèlent un homme d'administration, et pourraient être mises à profit.

Quant à l'intervention du gouvernement , que M. Le Grip regarde , ainsi que nous , comme indispensable , nous devons faire une réflexion fort importante aujourd'hui.

Nous serions vivement désolés si de telles idées pouvaient jeter le découragement dans ces cœurs généreux qui , par des associations volontaires et des efforts individuels , cherchent tous les moyens de soulager l'humanité ; ces hommes font la partie la plus pénible de la grande tâche que la société doit accomplir ; ces efforts n'amèneront, il est vrai , que des institutions éphémères , mais ces institutions sont des épreuves indispensables , des essais préliminaires qui éclaireront la société et le gouvernement ; voyons à l'œuvre toutes ces théories diverses , voyons-les toutes s'ingénier avec plus ou moins de bonheur à toucher le but qu'elles proposent , et quand l'expérience nous aura instruits , quand les fautes partielles nous auront signalé le bien à chercher , le mal à éviter , alors de ce grand concours surgira une théorie large et éprouvée dont le gouvernement pourra s'emparer sans crainte et dont il devras'emparer , sous peine de faillir à son devoir ; mais le gouvernement légiférant à priori sur une telle matière , et sans l'épreuve préalable , pourrait commettre de fatales erreurs qu'il deviendrait difficile de réparer , et qui même jetant le découragement dans les meilleurs esprits , feraient peut-être abandonner comme impossible l'exécution de la pensée mère de ces projets.

Concourons donc de tous nos efforts à l'œuvre généreuse que partout entreprennent des hommes dévoués ; quelque lourds que soient les sacrifices que nous devons faire , songeons qu'une portion minime d'un superflu gaspillé par l'opulence , peut se changer en pain et suffire à l'aliment de bien des familles ; songeons , en un mot , à mettre nos privations , si tant est qu'il y ait privation , en comparaison des souffrances de tant d'autres , et

comme raison sans réplique, songeons que celui qui refuse de payer une telle dette, devant la mendicité forte est un imprudent, et devant la mendicité faible est un infâme.

Qu'on nous pardonne de nous être un peu étendu sur ce sujet; mais, au point où la question en est venue, on ne peut trop se préoccuper d'une prompte solution

— M. Schmidt, professeur de mathématiques spéciales au collège royal de Caen, a fait une œuvre bien digne de fixer notre attention, en nous donnant sous le titre modeste de *notice* la biographie de notre compatriote Varignon, qui illustra notre cité par ses découvertes dans les sciences mathématiques, avec un aperçu clair et précis sur les divers travaux de ce savant.

Pierre Varignon, né à Caen en 1654, fils d'un architecte-entrepreneur, sentit poindre en lui ses premiers penchants vers la science à la vue d'un cadran solaire qu'il trouva dans l'atelier de son père, germes que l'étude d'Euclide développa bientôt. Varignon ayant étudié les ouvrages de Descartes, passa bientôt des journées entières absorbé dans ses travaux métaphysiques et géométriques, et de l'étude des théories passant à l'application, il se fit connaître, en 1687, par son *projet d'une nouvelle mécanique*, livre qui valut à son auteur le titre de membre de l'Académie royale des sciences de Paris et la chaire de mathématiques au collège Mazarin.

C'est de la publication de cet ouvrage que date pour les géomètres la connaissance d'un des principes les plus féconds de la mécanique rationnelle, celui du parallélogramme des forces, entrevu peut-être par Stévin, mais que Varignon seul sut le premier poser comme fondement de la statique.

L'auteur de la notice expose toutes les questions traitées par Varignon dans de nombreux mémoires présentés à l'académie : il serait dans de tels sujets impossible d'en donner un aperçu intelligible sans entrer dans les mêmes

détails que M. Schmidt a donnés; c'est dire qu'il a été assez étendu pour être clair et en même temps aussi concis qu'on pouvait l'être, puisqu'on ne pourrait rien retrancher sans l'obscurcir. Des œuvres de cette nature ne peuvent s'analyser comme un roman. Les hommes versés dans les sciences mathématiques liront cette notice avec plaisir, et ceux qui n'ont que des connaissances superficielles dans cette science pourront la lire comme nous l'avons fait nous-même avec fruit.

Affaibli par les attaques d'une maladie mortelle, Varignon fit encore sa classe au collège Mazarin le vingt-deux décembre 1722 et la nuit suivante il mourut subitement.

Qu'il nous soit permis de présenter une observation sur cet article, nous eussions désiré que l'auteur, en traitant les diverses théories de Varignon et ses découvertes, nous eût signalé ce qui en est demeuré aujourd'hui et ce que la science nouvelle en a détruit par les progrès qu'elle a faits de nos jours.

— Ce volume contient en outre une note sur le baromètre à syphon et une description du psychromètre du docteur August, par M. De La Foye; nous ne pourrions dans cette revue reproduire ces notes pleines de formules algébriques.

Pour terminer ce compte-rendu, il nous reste deux mots à dire sur le charbon de terre et sur la poésie; on a cherché du charbon de terre à Feuguerolles et on n'en a trouvé que de fort équivoque. On pourrait en dire autant de la poésie. Nous ferons seulement une exception en faveur d'une pièce que nous ne désignerons pas pour laisser à chaque auteur le plaisir de croire que c'est la sienne, et aussi pour les jolis vers de M. Théodore Le Breton, ouvrier de Rouen, qui a offert à l'académie plusieurs compositions où se révèle un beau talent.

Nous donnerons dans un article spécial une analyse du travail de M. Vaultier sur la poésie lyrique en France, en reprenant la première partie publiée dans les mémoires de 1836.

G. F.



## Poésies.

### SOUVENIRS DE ROCHEFORT (1).

#### FRAGMENT.

Pauvre front que Dieu fit et si noble et si beau !  
Quel orage a brisé votre royal bandeau ?  
N'êtes-vous plus le temple où repose la flamme  
Qui là-haut s'appelle ange.... ici-bas s'appelle âme !  
Oh ! de l'iniquité comme chaque aiguillon  
Dans ces regards éteints laisse un affreux sillon !  
Comme elle a sans pitié flétri ce beau visage  
Qu'un envieux démon jeta sur son passage !  
Oh ! de son souffle impur comme elle a profané  
Ce reflet d'un Dieu saint, ce blanc lys couronné,  
Cet héritier des cieux, ce prince de la terre,  
Qui seul aux séraphins ! donne une main de frère...  
Mais qui dira, mon Dieu ! les combats de ce cœur,  
Avant que l'infamie, hélas ! s'en fit la sœur ?  
Qui sait de quel manteau se revêtit le crime,  
Pour l'attirer, le perdre.... et lui cacher l'abîme !!..  
Pauvre rameau flétri ! pauvre frère égaré,  
Quel affreux ouragan de nous t'a séparé ?  
Ne te maudissons pas, car avant le naufrage  
Peut-être que long-temps tu conjuras l'orage !  
Peut-être qu'à ton front jamais un pur baiser,

On sait qu'un jeune peintre qui avait obtenu le prix de Rome, ayant appris que, pendant son absence, sa maîtresse lui était infidèle, quitta subitement l'Italie et revint en poste à Paris. A peine arrivé, il court chez sa maîtresse et la trouvant avec son nouvel amant, la frappe de plusieurs coups de poignard, dont elle meurt. Il est aujourd'hui condamné aux travaux forcés à perpétuité. N. D. D.

Comme un rayon du jour, n'est venu se poser!  
Et dans ce triste monde où tant de larmes tombent,  
Où les élus de Dieu chancelent et succombent,  
Il nous faut marcher deux.... il faut que notre cœur  
D'un autre cœur encor soit esclave ou seigneur.  
Dieu créa le foyer pour recevoir la flamme,  
Il nous doit en naissant une âme pour notre âme.  
Aimer, c'est le seul bien que nous donne le ciel;  
C'est le souffle sacré qui parfume l'autel.  
Une âme sans amour, c'est le jour sans lumière,  
C'est le printemps sans fleurs, c'est un soir sans prière.  
Là, tout se fane et meurt, là, rien dans l'avenir....  
Jamais, de doux regrets.... jamais un souvenir....  
Et pour cette âme alors, la vie est triste et lourde,  
Pour le ciel qui fut sourd.... à son tour elle est sourde.  
L'espérance et la foi, ces sœurs de son berceau,  
Loin d'elle tristement éteignent leur flambeau.  
En vain son ange saint à genoux la rappelle,  
En vain il veut encor l'abriter sous son aile,  
En vain il la bénit dans un dernier adieu....  
Seul il remonte en pleurs prier aux pieds de Dieu.

Laure JOURDAIN.

---

### PRÉSENT ET AVENIR.

Consumer le présent en rêves d'avenir,  
En frivoles projets que l'avenir déjoue,  
Hélas! c'est ressembler à l'enfant, dont se joue  
La bulle de savon, quand il croit la tenir.

C'est ressembler encore au pèlerin crédule,  
Qui croyant du soleil surprendre le coucher,  
Gravit un haut sommet, et tout près d'y toucher,  
Voit à l'autre horizon baisser le crépuscule.

Pour un songe immoler une réalité,  
Dans les sentiers obscurs où l'existence rampe,  
Pour suivre un feu follet, c'est éteindre sa lampe  
Et s'exposer sans guide en cette obscurité.

C'est quitter une terre opulente et fleurie,  
Pour un sol que l'on croit plus opulent encor,  
Qui donne plus souvent du sable que de l'or,  
Où l'on meurt, en pleurant le pain de la patrie.

Vos rêves d'avenir, vrais songes d'insensés,  
Pourront-ils jusqu'à vous descendre de la nue ?  
Du désenchantement l'heure soudain venue,  
Vous les montrera tous au lointain dispersés.

Vous rêvez l'avenir ! le présent, c'est la mine  
Où cet or est caché : creusez avec effort !  
Pour que de l'avenir l'arbre soit grand et fort,  
La sueur du présent doit baigner sa racine.

P. A. DUPONT.

---

### BLUETTE.

Le bonheur n'est pas de posséder beaucoup,  
mais d'aimer et d'espérer beaucoup.

(LAMENNAIS.)

Oui, l'amour, c'est le bonheur, voilà  
pourquoi le bonheur est si rare.

(Alic. de SOUBIRAN.)

### I.

Parfois, au début de la vie,  
On est saisi d'enivrantes langueurs :  
Loin du bruit des cités, de leurs charmes trompeurs,  
On va porter sa rêverie....

Dans les vagues désirs dont on est agité ,  
On entend sans émoi le ruisseau qui murmure ,  
L'oiseau qui , retiré sous l'épaisse verdure ,  
Redit un chant de volupté.

D'un œil froid on contemple un beau ciel sans nuages ,  
Des sites enchanteurs , de mobiles ombrages ,  
Des papillons aux ailes d'or ;  
Mais devant ces tableaux , si l'on reste en silence ,  
C'est que le cœur est plein encor  
De sa première indifférence !...

Que soudain les regards soient éblouis un jour  
De l'objet ravissant , de la douce merveille  
Qu'on voyait venir tour à tour  
A l'heure où l'on s'endort , à l'heure où l'on s'éveille ,  
Puis qu'une douce voix jette vers votre oreille  
Un soupir , un serment d'amour !

Alors.... tout s'embellit dans la nature entière :  
On aime des oiseaux les amoureux concerts ,  
Du torrent qui s'enfuit la chute grande et fière ,  
Et l'on répète la prière  
Qu'un clocher jeta dans les airs !

On accueille le pauvre , on calme sa misère :  
On sent mille transports éclore au fond du cœur.  
Ah ! vous le voyez sur la terre ,  
L'amour.... c'est le bonheur !...

## II.

Et dans ces bals joyeux , où la foule se presse ,  
Où les fronts sont parés de fleurs et d'allégresse ,  
Que fait celui qui n'aime pas ?  
Il entre sans désirs , il s'arrête , il soupire ;  
Nul regard ne le cherche , et nul ne laisse lire  
Une douce pudeur et de tendres combats....

Mais soudain qu'au milieu d'une valse entraînante ,  
Une main tremble dans sa main ,  
Qu'il sente un sein ému bondir contre son sein ,  
Qu'il s'échappe un aveu d'une bouche charmante ,  
Alors le bal est beau : plus de regrets , d'ennui ;  
Les lustres font pleuvoir des lumières magiques ,  
La danse est enivrante , et des fleurs symboliques  
Viennent briller autour de lui.

Des grâces la troupe légère  
L'enlace et fait battre son cœur.  
Ah ! vous le voyez sur la terre ,  
L'amour.... c'est le bonheur !...

### III.

Heureux celui qui souffre, alors qu'un ange veille  
Auprès de son lit de douleur ;  
Un ange qui le berce avec des mots du cœur ,  
Qui lui sourit quand il s'éveille !  
Avoir auprès de soi l'objet de son amour ,  
C'est le baume divin , le remède ineffable ;  
Et la souffrance est adorable ,  
Quand elle vaut tendre retour.

Près de l'objet aimé, le cœur est en prière ;  
Le breuvage en ses mains devient plus salubre.  
Un baiser chasse la douleur...  
Ah ! vous le voyez , sur la terre  
L'amour.... c'est le bonheur !

Eugène de LONLAY.

## BULLETIN.

**THÉÂTRE DE CAEN.** — M. Alfred Blot, ex-directeur du théâtre de Nantes, qui vient d'être nommé directeur du 7<sup>e</sup>. arrondissement en remplacement de M. Haquette, vient d'arriver à Caen avec une troupe d'artistes jouant l'opéra, l'opéra-comique, les traductions, en y joignant la comédie, drames et vaudevilles; malgré les sacrifices qu'il s'est imposés afin de parvenir à donner à la ville de Caen un genre de spectacle dont elle est privée depuis cinq ans, son intention est de ne rien changer aux prix des abonnements; il débutera le jeudi 16 septembre 1841. Parmi les artistes composant la troupe, nous citerons MM. Labruyère, 1<sup>er</sup>. ténors, venant du Havre; Paul Assemat Bariton, venant de Strasbourg; Chardon, 1<sup>er</sup>. basse, venant de Lyon; Blanchard, ténor comique, venant de Nantes; A. Blot, ténor sérieux, venant de Lille; MM<sup>mes</sup>. Bosselet-Voisel, 1<sup>re</sup>. chanteuse, venant de Besançon; Vignier, 1<sup>er</sup>. rôle, venant de Marseille; Louise-Perron, 1<sup>re</sup>. Dugason, venant de Strasbourg; Davesne, ingénuité, venant de Nancy. Parmi les ouvrages nouveaux composant le répertoire d'opéra, nous citerons: Lucie de Lamermoor, Anne de Boulen, L'ambassadrice, Le Brasseur de Preston, La reine d'un jour, Le Guitarreiro, Le Cheval de Bronze, Les Diamants de La Couronne, La Perruche, Les Deux voleurs, etc.... Nous ne doutons pas que ce genre de spectacle si vivement désiré depuis plusieurs années dans notre ville, n'attire cet hiver au théâtre des spectateurs plus nombreux et plus empressés que ceux de l'hiver dernier.

— M. Clément que quelques personnes avaient considéré comme devant revenir parmi nous, n'ayant que le 2<sup>e</sup>. privilège, est directeur de la troupe ambulante d'Evreux, d'Alençon, Cherbourg, etc., cette direction n'a rien de commun avec celle de Caen.

— M. De La Rue avait publié, de son vivant, deux volumes d'*Essais historiques sur la ville de Caen*.

Cet ouvrage n'était pas complet. L'auteur l'avait alors positivement déclaré. Il avait souvent exprimé le dessein d'y donner une suite; mais les soins que réclamait l'achèvement du grand travail sur les *Trouvères* devalent passer avant tout, et quoique l'abbé De La Rue ait rempli une longue et belle carrière, la mort est arrivée avant qu'il ait eu le temps de livrer à l'impression les matériaux qu'il avait recueillis et distribués.

M. B. Mancel, libraire, qui a fait l'acquisition de ces précieux manuscrits, va les publier incessamment.

Cet ouvrage se compose de deux parties distinctes, formant chacune un volume à part.

Le premier comprend une riche suite de *Mémoires d'Antiquités locales*, où se développent successivement la marche et les vicissitudes de l'organisation sociale du pays, sous les différents pouvoirs qui l'ont dominé, depuis les Romains, jusqu'à nos temps modernes.

On y remarquera entre autres, la savante dissertation sur l'*Ostlingua Saxonica*, mémoire de recherches peu connu jusqu'à ce jour, et dont le résultat jette sur l'histoire des invasions des Barbares en général, et sur tout ce qui s'y rapporte pour nos contrées, une masse de lumières que ne pourrait fournir aucun autre travail relatif à ce même sujet.

Les mémoires sur l'*Institution de la Commune* et sur l'*Origine du Jury* offrent aussi un grand nombre de faits et d'observations du plus haut intérêt.

Le volume suivant renferme ce que l'auteur a nommé les *Annales militaires, politiques et religieuses de la ville de Caen et de la Basse-Normandie*, et ce titre en indique parfaitement l'objet et le caractère particulier.

On remarque que l'auteur a traité avec une sorte de complaisance toute spéciale la partie militaire de son travail, et notamment ce qui se rapporte *aux deux Invasions des Anglais, en 1346 et 1417, et à leur Expulsion sous Charles VII en 1450, à la suite de la bataille de Formigny. Les troubles occasionnés par le soulèvement des Calvinistes en 1562* lui ont fourni aussi un tableau de développement assez étendu.

Les Annales de M. l'abbé De La Rue contiennent peu de faits littéraires, quoique tous n'en soient pas absolument exclus. L'auteur avait réservé la masse de ces derniers pour un autre ouvrage dont ils auraient fourni le fonds. Il avait souvent parlé de son *Histoire littéraire de la ville de Caen*, et des matières qu'il se proposait d'y traiter. Le manuscrit de cet ouvrage ne s'est pas trouvé dans le nombre de ceux qui nous ont été cédés après son décès. Nous le croyons égaré.

Il a été fait un tirage à part in-8°. des recherches sur la Tapisserie de Bayeux, dont l'édition primitive in-4°. était devenue rare et avait atteint un prix élevé.

La souscription est ouverte à partir de ce jour pour l'ouvrage qui paraîtra en novembre prochain. Prix des 2 vol. 15 fr.

—Des personnes mal informées ont répandu le bruit du départ probable de M. Larssonneur. Nous sommes heureux de pouvoir formellement démentir ce bruit. Le mérite, bien prouvé de cet habile professeur, est trop sincèrement apprécié dans notre ville, pour que nous soyons, de long-temps, dans la nécessité d'exprimer les justes regrets que nous laisserait son absence.

G. F. Directeur.

---

## HÉLÈNE GOHIER.

CHRONIQUE CAENNAISE DU XIII<sup>e</sup>. SIÈCLE.

### I.

#### LE JUIF.

— Tenez, seigneur Salomon, voyez donc ce sou d'argent que vous venez de peser ; m'est avis que ceux qui vous l'ont donné en ont rogné un peu trop ?

— Et vous croyez, maître André, que votre serviteur l'aurait reçu s'il n'avait pas eu le poids ?

— En ce qui est de le recevoir, je ne dit pas ; mais quant à le donner... eh ! eh ! vous m'entendez, dit André avec un rire forcé, venu tout à point pour faire digérer la remarque.

— Le sou pèse ses quatre-vingt-dix grains (1) ; mais, ajouta Salomon en fixant sur André un regard pénétrant, il me semble que les bourgeois de Caen ne devraient pas regarder de si près au poids des pièces que nous leurs prêtons, depuis qu'ils trouvent si facilement le moyen de ne pas les rendre.

— Le moyen de ne pas les rendre ! dit André qui venait d'être frappé à l'endroit vulnérable, mais vous avez un gage solide, je pense ; ma maison de la rue du Change vaut bien ses trois cents livres, et elle n'échappera pas.

— Hélas ! tout échappe à présent ; qui eût dit à ce pauvre Aaron, que les belles et bonnes terres de Robert d'Harcourt lui échapperaient, et que son hypothèque ne

(1) Cinquante sous tournois formaient la valeur d'un marc d'argent, sous Philippe-Auguste, environ 55 fr.



servirait qu'à faire gagner cent beaux marcs d'argent au duc Jean pour qu'il la déclare nulle..... Allez, maître André, la vérité est que les Israélites ne sont pas heureux; s'il leur reste quelques bezants pour obliger des amis *sûrs*, ce n'est pas sans mal qu'on les amasse. Cela nous a ruinés d'être chassés de France; et dire que tout en déclarant nos créances illégitimes, Philippe n'a pas eu vergogne d'en prendre sa part et de remplir ses coffres au nom du bien public (1)!... Aussi vous voyez où nous sommes réduits.

Le lieu où cette conversation se passait donnait certes aux plaintes du Juif quelque apparence de fondement. C'était une salle basse retirée au fond d'un des jardins qui bordaient alors la rue *tendant aux Camps* (aujourd'hui *rue Bosnière*), dans le faubourg St.-Julien, rue voisine du cimetière aux Juifs (2).

Jusqu'au commencement du XIII<sup>e</sup>. siècle, ce faubourg était habité presque exclusivement par les Juifs; ils s'y étaient ou établis depuis long-temps ou réfugiés après l'édit de proscription lancé contre eux en 1183 par Philippe-Auguste. Comme la Normandie se trouvait encore unie à l'Angleterre, par suite de la conquête qui avait placé nos ducs sur le trône de ce dernier pays, les Juifs avaient trouvé une tolérance dont ils profitaient. D'un autre côté, le territoire de St.-Julien, relevant en grande partie du fief de Montenay assis à Venoix, se trouvait soumis à une vassalité particulière, en conséquence de laquelle, ceux qui l'habitaient étaient déclarés *serfs*. Aussi les bourgeois de Caen avaient-ils constamment refusé de s'y établir. C'est de cette circonstance que la

(1) Philippe-Auguste déclara, dans l'édit pour l'expulsion des Juifs, que tous ceux qui verseraient au trésor royal le cinquième de leur dette seraient libérés du surplus envers leurs créanciers juifs.

(2) Il existait encore il y a quelques années des débris de murs de ce cimetière sur le chemin de Caen à Couvrehief.

porte qui fermait la ville du côté de ce faubourg et la rue qui menait à cette porte avaient reçu le nom de *Porte Villaine* et de *rue Villaine*, nom que cette dernière conserve encore.

Mais si Jean-sans-Terre, alors duc de Normandie, tolérait les Juifs, il ne manquait jamais l'occasion de les pressurer; c'était au reste la manie de l'époque, dans tous les Etats, de les laisser s'engraisser quelques années à même le peuple, pour les faire ensuite *dégorger* au profit du Roi, moyen comme un autre de tirer du sujet tout ce qu'il peut produire (1).

Le jardin qu'on traversait pour arriver à cette demeure était empreint d'un caractère de désolation tel que dans cet âge superstitieux pas un chrétien n'y eût pénétré, sans voir le stigmate réprobateur jeté sur la nation de celui qui l'habitait; la chétive mesure elle-même semblait plus appropriée à recevoir des instruments de jardinage qu'une famille humaine

Un homme d'environ soixante ans se tenait debout devant une petite table de chêne grossièrement travaillé, il tirait un à un d'un sac de cuir, des petits royaux, des sous d'or ou d'argent, parmi lesquels brillaient deux ou trois masses-doubles-tierces (2), puis les pesant dans un petit trébuchet, il les faisait passer ensuite à un second personnage qui, assis vis-à-vis de lui, les coudes appuyés sur la table, soumettait chaque pièce à un nouvel examen.

Le premier était le maître de céans, l'Israélite Salomon; il était vêtu d'une longue robe fixée autour du corps par une ceinture, il portait un de ces bonnets en fourrure mi-pointus et quelque peu semblables à ceux

(1) Les Juifs payaient aussi un tribut aux seigneurs qui protégeaient leurs usures.

(2) Monnaie du temps de Philippe-Auguste; la dernière espèce est fort rare aujourd'hui.

des Calmouks; de rares et longues mèches de cheveux blancs s'échappaient de sous cette coiffure, une barbe grise descendait sur sa poitrine; son front ridé et ses yeux mobiles, cachés sous d'épais sourcils, révélaient une vie agitée et une dissimulation peu commune.

— Maître André Gohier, le second personnage, était un bourgeois d'une cinquantaine d'années, porteur d'une de ces faces rebondies dont le type, presque effacé parmi nous, après s'être perpétué chez les moines pendant plusieurs siècles, ne se reproduit plus guères qu'en Angleterre, là seulement on se procure encore des citoyens d'un développement tout-à-fait étonnant et dont les formes succulentes et arrondies témoignent de la supériorité du beefsteak et du pudding sur le salmis, la soupe et les légumineux.

Maître André était en effet un de ces gens possesseurs de deux larges épaules, sur lesquelles se pose d'aplomb une tête parfaitement ronde, trapus de taille, et portant sur deux jambes courtes mais solides, l'embonpoint démesuré de leur abdomen.

Leur style de figure épanouie leur donne, au premier abord, un air de bonhomie et de franchise; mais pour un observateur, leurs petits yeux clignotants, leurs narines fines et leurs lèvres serrées démontrent bientôt que ces soi-disant bons vivants ne sont fort souvent que de vieux renards, d'autant plus madrés qu'ils paraissent plus innocents, tel est du moins le cas en général, et tel il était en particulier pour maître Gohier.

C'était par une soirée de l'année 1203 qu'André et Salomon se trouvaient ainsi en présence.

La manière presque touchante dont l'Israélite venait d'exposer sa situation avait en apparence produit son effet, et André déposant le sou d'argent avec les autres pièces déjà vérifiées : — Seigneur Salomon, continua-t-il d'un air moins disposé à lancer des remarques équivoques,

ce que j'en dis n'est pas pour vous offenser , mais vous savez à qui est destiné cet argent. Si je veux tirer ma pauvre Hélène des griffes de notre duc , il faudra que ronde soit la somme et ronds aussi les petits-royaux ; le duc n'est pas homme à tolérer du déchet ; allez , il tire bon profit de son droit de tutelle. Vous savez que d'après la loi il est le tuteur des orphelins nobles et bourgeois , lui seul a le droit de les marier à qui bon lui semble , et il sait faire de l'argent avec ce droit-là. Il y a un registre ouvert à l'échiquier, c'est le registre des offrandes comme on l'appelle ; là chacun va inscrire ses offres pour telle ou telle pupille du duc , et quand Jean trouve la somme passablement tentante , il donne la fille à qui mieux paie , à moins qu'elle ne préfère se racheter par une somme au moins égale à l'enchère. La fille de Pierre de Reviers a été vendue ainsi pour cent livres , à Henri du Tilleul , parce qu'elle ne pouvait pas payer le rachat , et Henri de Glapion , sénéchal du duc , ordonna que la malheureuse fut livrée , et fit même défense à ses parents de la cacher (1)... Vous comprenez que je n'ai guère envie qu'il en advienne autant à ma pauvre nièce. Il y a déjà une enchère de consignée pour obtenir Hélène ; et bon gré malgré elle serait bientôt adjugée au plus offrant , et vous savez qui sera le plus offrant de cette fois.

— Raymond, n'est-ce pas ? si ce que j'ai entendu est exact.

— Vous n'y êtes pas, seigneur Salomon ; ce pauvre Raymond aime Hélène , et c'est un brave garçon qui mérite bien être aimé d'elle , mais il n'a ni sou ni maille pour déposer une enchère et ce n'est pas l'affaire du duc.

(1) Radulfe fils de Guillaume donna aussi 100 marcs pour épouser Margerie , et Héloïse de Stutville en donna 60 pour ne pas être forcée à se marier. Matilde de Douvres en donna 100 pour le même motif.  
— V. Madox.

D'ailleurs il est au service du roi de France, ce qui n'est pas une bonne recommandation auprès de Jean-Sans-Terre ; aussi ai-je bien peur que pendant que Raymond aide Philippe à prendre les Andelys, on ne lui prenne sa fiancée , si je ne m'empresse d'y mettre bon ordre avec ces soixante livres.

— Vous êtes sûr que Raymond est avec le roi de France devant Andelys ? demanda le Juif de l'air d'un homme qui veut s'assurer d'une chose qu'il sait déjà.

— Aussi sûr qu'on puisse l'être en pareil cas.

Bon ! bon ! fit Salomon , mais qui donc prétend lui enlever votre nièce ?

Qui ? eh mon Dieu ! c'est ce mécréant de William Tyler lui-même , l'affidé de Jean-Sans-Terre ; ainsi vous voyez que c'est un rude concurrent. L'année dernière il avait employé tous les moyens auprès d'Hélène pour se faire aimer d'elle, il n'y put réussir , aussi dès que mon pauvre frère Simon, que Dieu veuille avoir en sa digne compagnie, eut fermé les yeux , Tyler qui semblait avoir renoncé à ses prétentions , s'est empressé de faire inscrire à l'échiquier le nom d'Hélène sur le registre des offrandes (1). Heureusement que toutes ces vexations-là ne dureront guère, et que Philippe y mettra bon ordre.

— Vous croyez , maître André.

— Je vous avoue pour ma part , poursuivit André , que je n'ai pas été fâché d'apprendre que le roi de France avait déclaré le duché de Normandie confisqué pour punir Jean de l'assassinat d'Arthur de Bretagne (2) ; et à la tournure que prennent les affaires , m'est avis que l'exécution suivra de près le décret de confiscation : on dit

(1) Le registre s'appelait *Rotulus Oblatorum*.

(2) Jean-Sans-Terre avait enlevé Arthur à Mirebeau qui était seigneurie de France, et par là s'était rendu coupable de violation de territoire ; de plus Arthur étant homme-lige et le gendre de Philippe,

que Radepont et Conches se sont rendus à Philippe, et je crois bien qu'Andelys ne tardera pas à faire de même.

— Et le tour de Caen viendra ensuite, n'est-ce pas, maître André ? Puis on chassera Jean-Sans-Terre et les pauvres Juifs avec lui par-dessus le marché, après qu'on aura déclaré encore une fois leurs créances illégitimes ?

— Cela pourrait plaire à certains débiteurs, dit Salomon avec amertume.

A cette réflexion, le bourgeois se mordit les lèvres en repentir d'avoir éveillé les inquiétudes du Juif avant d'avoir palpé les petits-royaux, et ramenant vivement la conversation sur l'affaire qui se traitait : C'est donc seulement trente livres, dit-il, que vous me donnez ?

— Seulement trente livres aujourd'hui, reprit le Juif, dans une huitaine vous aurez le surplus, ainsi prenez vos arrangements en conséquence. Ainsi soit ! puisque cela ne se peut autrement.... Voulez-vous marquer cette somme, dit André présentant un petit bâton aplati d'un côté sur lequel se trouvaient plusieurs entailles (1) ?

son assassinat constituait une félonie, et bien que Philippe eût à se reprocher d'en être la cause, il en profita pour dépouiller Jean. Un fief se perdait par félonie, trahison ou rebellion.

(1) Ces petits bâtons connus encore en Normandie sous le nom de *tailles* étaient alors d'un usage fort répandu pour tenir toutes espèces de comptes. On s'en servait aussi en Angleterre où l'usage en avait été introduit par nos ducs, pour tenir les comptes de l'échiquier avec les fermiers du revenu public ; on faisait la quittance sur un des côtés qu'on leur donnait, et l'autre était déposé dans l'échiquier pour servir à la confrontation s'il y avait besoin, et cette confrontation avait lieu par le raccord des deux côtés et des entailles qu'ils portaient. Cet usage a duré fort long-temps en Angleterre où l'échiquier existe encore ; ces tailles appelées *tallies* étaient amassées en si grand nombre, qu'on s'en est servi dernièrement pour chauffer les bouches de chaleur du Parlement, et c'est la trop grande quantité que l'on brûlait à la fois qui causa l'incendie de ce même parlement en 1834 ou 35.

Salomon en prit un semblable et ajustant l'une contre l'autre les deux parties plates, il examina si les entailles correspondaient, puis en fit de nouvelles pour marquer le nombre des livres qu'il prêtait ou plutôt le nombre qu'André devrait rendre, car au lieu de trente, il en marqua jusqu'à quarante, sans rabattre d'une.

André ayant fait passer dans sa bourse les pièces d'or et d'argent, fut reconduit par le Juif jusqu'à la porte du jardin qui fut ouverte avec précaution. Là Salomon, après s'être assuré qu'ils n'étaient vus de personne, fit un signe à son compagnon, et celui-ci s'étant glissé furtivement dans la rue, s'éloigna aussi rapidement que le permettait l'état exubérant de sa personne.

— Va ! chien d'incirconcis, s'écria Salomon, va ! tâche de gagner le duc Jean avec cette somme pour qu'il te tienne quitte des trois cents livres que tu me dois, je sais tes menées à fond ; qu'Hélène épouse Raymond ou Tyler, c'est bien le moindre de tes soins ; c'est ta dette et non pas ta nièce que tu veux racheter. Tu crois que Jean te tiendra quitte envers moi comme il a fait pour tant d'autres, mais j'ai pris mes précautions ; si je t'eusse refusé, tu pouvais concevoir des soupçons ou te pourvoir ailleurs, ce qui eût déjoué mon plan : mais avant que tu aies touché le reste, je te tiendrai toi et mes florins et ta maison de la rue du Change, pour l'intérêt de mon argent, et s'il faut partir ensuite, je ne partirai pas les mains vides. Ah ! vous êtes Normand, maître André, et moi je suis Juif ; nous sommes de force.

## II.

### LE JONGLEUR.

Pendant que la scène qui précède se passait à Caen, dans le petit jardin du faubourg St. Julien, d'autres faits qui se rattachent également à cette narration avaient lieu

dans le camp du Roi de France, sous les murs d'Andelys que ce monarque assiégeait.

Un groupe nombreux de hallebardiers s'était formé devant une des tentes et donnait par des éclats répétés des signes d'une gaité bruyante. Un jeune sergent d'armes, passant près de ce groupe et craignant quelque scène de désordre, s'en approcha, dans la pensée de contenir les soldats par sa présence ; peut-être aussi n'était-il pas fâché de faire son premier acte d'autorité, en rétablissant l'ordre, s'il y avait lieu, car, à en juger par l'éclat de l'uniforme qu'il portait, on pouvait deviner que ni la poussière du camp ni le sang de la bataille n'en avaient encore terni la fraîcheur, et que celui qui le portait devait avoir obtenu seulement depuis quelques jours ces insignes de sa nouvelle dignité.

Cet uniforme se composait d'un tissu de petites mailles de fer bruni, enlacées les unes dans les autres, et formant un réseau souple et flexible qui s'appliquait à juste sur les formes musculeuses et bien proportionnées du sergent d'armes. La tête du soldat était couverte par un heaume de fer de même couleur et tout semblable à un chapeau sans bords, lequel s'enfonçant jusque sur les épaules se rattachait à la cotte de mail. La face était découverte ; seulement une lame de fer placée de haut en bas était destinée à la protéger, à une époque où les visières à articulations mobiles étaient réservées aux chevaliers. Sous cette disgracieuse coiffure brillaient deux yeux d'une vivacité peu ordinaire, et bien que le visage un peu bronzé eût perdu la fraîcheur de la jeunesse, on pouvait aisément reconnaître sous ces traits un homme de vingt-cinq ans, un peu vieilli, il est vrai, par les fatigues de la guerre et les outrages de la température. Ce soldat n'était autre que Raymond dont le nom s'est déjà rencontré dans ce récit. Il venait d'être tout récemment nommé sergent d'armes par Philippe-Auguste. Ce prince n'avait pas oublié le jour



où , non loin de Courcelles , il était tombé au milieu de l'armée Anglaise, n'ayant avec lui qu'une escorte de deux cents cavaliers ; il se souvenait de ce glorieux fait d'armes accompli par sa faible escorte, lorsque lui Roi de France, ne voulant pas reculer devant son vassal d'Angleterre, il avait passé avec ses deux cents hommes sur le ventre des Anglais et avait réussi à gagner Gisots où se trouvait une garnison française. Dans cette rencontre où les Français combattirent un contre dix et même plus, Raymond s'était fait remarquer par le monarque, l'ayant dégagé à plusieurs reprises du milieu des ennemis qui le serraient de près.

Le souvenir de cette intrépide conduite avait été réveillé dernièrement dans l'esprit de Philippe, à la prise de la petite ville de Conches , où l'intrépidité de Raymond avait éclaté de nouveau sous les yeux du souverain, et celui-ci venait enfin de récompenser la valeur éprouvée du jeune soldat, en lui conférant le grade de sergent d'armes.

Raymond s'étant donc approché des hallesbardiers, aperçut au milieu d'eux un jeune jongleur en butte à toutes sortes de grossiers traitements : la colère et la honte se peignaient sur la figure de l'adolescent qui cherchait en vain à se dégager du cercle dans lequel il était resserré. Les hallesbardiers venaient de reconnaître sous l'accoutrement du jongleur une jeune et jolie fille, et ne doutant pas que ce déguisement et cette vie errante ne révélassent une aventurière, ils l'obsédaient de mauvais propos et de grossières plaisanteries. La présence de Raymond mit fin à cette torture que subissait l'inconnue, les hallesbardiers s'écartèrent et livrèrent passage au jongleur qui put se retirer ; mais au lieu de fuir comme on s'y attendait, la jeune fille s'approcha tout éplorée de Raymond et réclama sa protection. Raymond ne put refuser une demande qui lui était adressée ainsi, et le regard de la jeune fille voilé de larmes l'eût désarmé, s'il eût eu la pensée d'un refus. Il

offrit donc son bras à l'étrangère et s'éloigna du camp , cherchant les lieux les moins fréquentés pour la dérober aux regards des soldats qui inondaient le pays.

— J'ai été bienheureuse de votre arrivée , dit la jeune fille, aussitôt qu'elle se fut remise un peu de sa frayeur ; ces soudarts sont si brutaux.

— Vous conviendrez aussi, ma belle, que votre déguisement pouvait bien les porter à n'avoir pas pour vous tout le respect qu'ils auraient eu dans d'autres circonstances.

— Eh ! qu'importe ce déguisement ; n'est-ce pas une preuve au contraire de la régularité de ma conduite d'avoir adopté, pour entreprendre un voyage indispensable , le costume qui devait mieux, que les vêtements de mon sexe , me mettre à l'abri de toute insulte ?

— Cela eût pu, sans doute, être fort convenable dans des lieux où les maîtres de la gaie science sont honorés et respectés partout où ils passent ; mais vous exposer ainsi dans le camp même du Roi qui a chassé les jongleurs de sa cour (1) ! vous conviendrez que c'était fort imprudent , et d'ailleurs votre sexe une fois reconnu et la fraude découverte , il n'est pas étonnant que le péril se présente. Au reste, je vous conseille de ne pas continuer long-temps vos courses sous ce déguisement : soyez sûre qu'il vous porterait malheur.

— Il m'a porté bonheur jusqu'ici , reprit la jeune fille en levant sur Raymond un regard attendri , c'est à cet habit que je dois votre protection.

— Croyez-vous donc, belle amie, que vous ne l'auriez pas aussi bien trouvée, si vous eussiez été vêtue comme il convient à votre sexe ? certes ! vous n'y auriez eu que plus de droits, et vos attraits n'eussent été que plus certains de la commander.

— La jeune fille rougit à ce dernier mot jusqu'au blanc des yeux et ne put que balbutier quelques mots insignifiants.

(1) Philippe-Auguste chassa les jongleurs en 1181.

Ils continuèrent à parcourir ainsi la plaine jusqu'à l'entrée d'un petit village dans lequel ils pénétrèrent.

— C'est ici ma demeure, dit la jeune fille en désignant du doigt une chaumière de pauvre apparence.

— Et c'est ici que je dois sans doute vous quitter, ma charmante inconnue ; allons, vais-je me séparer de mon petit jongleur sans avoir de lui une promesse de le revoir ?

— Au contraire, nous ne nous séparerons pas si vite, et puisque le hasard vous a conduit vers moi, vous allez entrer ici : j'ai un message à vous communiquer, suivez-moi.

Raymond hésita un moment ; mais voyant la jeune fille disparaître dans la maison devant laquelle ils s'étaient arrêtés, il se décida à la suivre, entraîné sans doute par la curiosité, attiré même peut-être bien plus qu'il ne le pensait par les beaux yeux de l'inconnue.

Une fois enfermés tous les deux dans la petite chambre où la jeune fille l'avait conduit, vous pensez peut-être, dit-elle, que vous venez de me rendre un service et que je suis votre obligée, c'est vrai ; mais je puis à mon tour vous en rendre un beaucoup plus important que celui que j'ai reçu.

— Je n'ai pas demandé de retour, dit Raymond, mais puisque vous êtes si pressée de vous acquitter, je dois attendre un bien doux message d'une aussijolie messagère.

— Ecoutez-moi ; puis comme avec effort et fixant attentivement ses yeux sur ceux de Raymond : vous aimez une femme, dit-elle.

— Pourquoi cette question ?

— Ce n'est pas une question que je vous fais : vous l'aimez, cela suffit ; c'est un devoir de tout vous révéler. Et se détournant pour essuyer une larme, oh ! mon Dieu, pensa-t-elle, je n'aurais jamais cru qu'il m'en eût tant coûté d'exécuter l'ordre de mon père. — Eh bien ! continua-t-elle, cette femme que vous aimez est sur le point

de vous être ravie ! Partez , partez sans retard et hâtez-vous d'arriver à son secours , avant qu'un autre ne s'empare d'elle.

— De grâce expliquez-vous ; achevez , dit Raymond avec entraînement , qui que vous soyez , parlez vite , je vous en conjure.

— Vous ignorez mon nom , poursuivit la jeune fille , et moi je n'ignore pas le vôtre , je n'ai pas perdu le souvenir du temps où vous habitiez Caen , et je viens vers vous pour vous presser d'y retourner , si vous voulez sauver celle que vous aimez. Hélène Gobier a été vendue par le duc Jean à William Tyler ; maintenant Hélène est orpheline , et vous n'avez pas de temps à perdre si vous voulez l'arracher à celui qui veut s'en emparer. Je ne puis vous en dire davantage , mais pour preuve de la vérité de mes paroles , reconnaissez-vous ce collier ? — Et elle tira de son sein un petit collier d'or que Raymond reconnut pour avoir été long-temps la parure d'Hélène.

— Oh ! donnez , donnez ; c'est elle qui me l'envoie , s'écria Raymond.

— Non , je ne puis le donner , je dois le rapporter à ceux qui me l'ont confié ; qu'il vous suffise de pouvoir vous fier à mes paroles !

— Oh ! j'y crois , j'y crois , et aujourd'hui même je vole au secours d'Hélène ; mais comment pourrai-je jamais reconnaître un tel service ?

— Facilement , dit la jeune fille , en présentant sa joue d'une manière agaçante.

— Raymond comprit , et il s'empressa d'y appliquer cordialement deux baisers. Puis serrant encore tendrement la main de la jeune fille , il sortit.

— Oh ! mon Dieu , s'écria la jeune fille , en retombant pâle et tremblante sur un siège , il est donc parti , il l'aime , il faut qu'il l'aime bien ! — Puis prenant son front dans ses deux mains : Mon père , s'écria-t-elle , oh ! votre imprudence m'a perdue !

### III.

#### LA MANSARDE.

La ligne de bâtiments qui bordait au XIII<sup>e</sup>. siècle le pont St.-Pierre ou de Darnetal, du côté de l'église, se prolongeait jusqu'à l'extrémité de la place actuelle. Là cette ligne en rencontrait une autre qui, formant un angle avec elle, allait aboutir au petit portail de St.-Pierre. La première ligne formait un des côtés de la *rue du Change* ou de la *descente du pont de Darnetal*. L'autre rue portait le nom de rue de la Pâtisserie ou de la Cuisinerie (1).

C'était à l'angle de ces deux rues que la maison d'André Gohier élevait fièrement ses quatre étages. Et devant sa double façade en pierre blanche des carrières de St.-Julien, bien difficile eût paru l'usurier qui eût balancé à accepter un tel édifice pour gage de son argent. Chacune des façades était ornée de dentelles et de festons artistement travaillés ; et des écussons enrichis de légendes latines placés dans les intervalles des fenêtres, encadraient des têtes d'hommes et de femmes, sculptées de grandeur naturelle. Le tout était surmonté d'un plein cintre vers les bases duquel s'allongeaient deux figures difformes dont la gueule vomissait les eaux de pluie, tandis que sur le point le plus élevé une tête de chimère se détachait assez nettement de la pierre, pour qu'on eût dit d'un monstre prêt à s'élancer sur les passants.

C'est là que depuis la mort de son père, Hélène était venue demeurer avec son oncle André, qu'elle aidait dans les soins de sa maison et dans les petits détails de son commerce de pelleteries.

(1) La ville acheta ces deux lignes de maisons en 1620 et forma la place actuelle. La démolition n'eut lieu qu'en 1635.

André Gobier avait d'abord acquis une honnête aisance dans ce genre d'industrie, mais quelques tours d'agiotage auxquels il s'était livré, avaient jeté du discrédit sur son négoce, les embarras étaient survenus, et André, forcé d'avoir recours aux juifs, eut bientôt compromis tout ce qu'il avait d'abord gagné.

Une étroite mansarde sous le toit était la seule pièce qu'Hélène eût pu obtenir de son oncle pour en faire son appartement. Mais la jeune fille avait su embellir ce chétif réduit par tous les ingénieux artifices de son imagination et d'une innocente coquetterie; les meubles si simples qui le garnissaient étaient rangés avec ordre et propreté; quelques grossières peintures sur bois cachaient la nudité des murailles, et des bouquets de fleurs, disposés avec symétrie dans de petits vases de terre, répandaient leurs délicieux parfums dans ce sanctuaire virginal où l'innocence et la pureté de la jeune fille semblaient se refléter sur tout ce qui l'environnait.

Celui qui eût pénétré à ce moment dans cette retraite n'eût pu se défendre d'un sentiment d'admiration et de bonheur qui eût peut-être beaucoup ressemblé au premier frisson d'un amour naissant. A tous les traits d'une jeune et jolie femme de dix-huit ans, à la pose mélancolique et rêveuse d'Hélène se mêlait tout le pittoresque du gracieux costume de cette époque. Une longue robe blanche, dont les manches pressaient moëlleusement les contours de deux bras ronds et potelés, flottait en tombant jusque sur deux petites mules rouges en point de tapisserie, bien petites, bien mignones; car bien petits, bien mignons étaient les pieds qu'elles enfermaient. Une tunique grecque sans manches et d'une légère étoffe rose recouvrait à demi le premier vêtement et voilait les contours de la gorge avec cette pudique réserve que l'on demanderait en vain à certaines robes modernes, puis venant se fixer autour de la taille svelte et cambrée, par une cordelière

de soie bleue, elle retombait courte et gracieuse sur les hanches, comme la coquette basquine des Andalouses. De longs cheveux noirs, qu'un réseau de soie brune empêchait de se dérouler de toute leur longueur, descendaient séparés en deux touffes arrondies sur le cou flexible et poli de la jeune fille, tandis qu'un voile de gaze de même couleur que la tunique ceignait son front et tombait flottant par derrière sur les épaules.

Peut-être cependant, ce profil si correct quelque peu empreint de la sévérité des lignes antiques, peut-être cette peau transparente, mais un peu brune, eussent-ils donné à la physionomie d'Hélène une expression de fierté et d'énergie peu ordinaire à son sexe, n'eût été le regard si velouté de ses grands yeux bleus qui sous leurs sourcils de jais, sous de longs cils de jais, reflétaient ce limpide bleu céleste qui fut de tout temps le type de la beauté des femmes en Normandie et en Angleterre; n'eût été surtout la jolie petite moue de cette bouche si suave, si rose, qui semblait n'être faite que pour des paroles toutes mélodieuses et tout ambrées.

Hélène était alors assise dans un de ces fauteuils à pieds droits artistement contournés en torsade et garnis de soie rouge à grands ramages; elle était occupée à façonner une de ces bourses élégantes qui attiraient alors tant de réputation sur notre ville; mais dans ses yeux humides et sur son front doucement incliné, on eût pu deviner combien de sombres pensées roulaient dans son âme. Le délai fixé par le duc Jean pour le rachat de l'infortunée allait bientôt expirer et nul moyen ne lui restait d'échapper au sort qu'elle envisageait avec tant d'effroi, il lui faudrait mourir ou devenir la femme de William Tyler.

Au milieu de ces cruelles pensées, elle entendit résonner dans l'escalier un pas lent et pesant, qui lui annonçait l'approche de son oncle. Elle savait qu'André

avait dû tâcher d'obtenir de Salomon la somme fixée pour son rachat, et elle attendait impatiemment que le résultat de cette démarche lui fût communiqué. Elle courut donc vivement ouvrir la porte de sa mansarde, mais elle éprouvait un si grand trouble qu'elle ne put faire une seule question, ou plutôt elle n'osait ouvrir les lèvres, tant elle craignait de hâter une réponse qui pouvait briser ses dernières espérances et lui enlever la seule ancre de salut sur laquelle elle comptait encore quelque peu dans son malheur. Tremblante elle approcha un siège pour son oncle, puis elle s'assit vis-à-vis de lui tâchant de le deviner, mais en vain; c'était toujours la même face épanouie, la même expression impénétrable.

André s'affaissa de tout son poids sur le siège qui lui était offert, puis, après avoir *soufflé* quelques secondes, il croisa gracieusement ses deux mains larges et épaisses sur la partie la plus proéminente de sa surface et se mit à faire tourner ses pouces l'un autour de l'autre avec une volubilité surprenante. Après cette pantomime à l'aide de laquelle il dissimulait souvent son embarras, André commença à disjoindre enfin les mains et les lèvres, puis frappant légèrement sur sa rotondité comme pour la caresser à chaque parole avec un nouveau plaisir : Eh bien! ma bonne Hélène, dit-il enfin, tu étais encore dans tes réflexions, n'est-ce pas?... Eh! eh! ces jeunes filles ont tant de peine à se décider..... et pourtant il faut une fin à tout..... Allons, conte moi cela; sommes-nous arrivés à quelque chose?

— Mon oncle, vous n'avez donc pu rien obtenir de Salomon? demanda Hélène avec effort.

— Salomon! Salomon! ne me parle pas de tous ces Juifs-là, c'est une race maudite; après n'avoir fait que du mal à Dieu, ils craindraient leur conscience de faire du bien à quelqu'un; d'ailleurs ils sentent qu'ils auront courte joie de leur argent et ils ne veulent plus le lâcher;



si Philippe devient une fois maître de Caen , il saura bien emprunter sans payer d'intérêts : aussi tous se font-ils le plus pauvres qu'ils peuvent. Salomon, à l'en croire, n'a pas un denier et il m'a éconduit de manière à me faire voir que de ce côté-là nous n'avons plus rien à espérer.

— Et de quel côté donc pouvons-nous espérer encore?

— Du tien, ma bonne Hélène, du tien ; c'est à ta raison de parler , c'est à toi seule maintenant de prendre une résolution qui puisse nous tirer d'affaire.

— J'en ai pris une , mon oncle, et bonne ou mauvaise il y a long-temps qu'elle est prise.

— Le ton décidé dont cette dernière phrase fut prononcée coupa court aux observations d'André, aussi se contenta-t-il d'ajouter : Et quelle est cette résolution, mon Hélène?

— De n'appartenir jamais à d'autre qu'à Raymond.

— Hum ! hum ! fit André , que Dieu te l'envoie donc bien vite ton Raymond , ou j'ai bien peur qu'il ne vienne trop tard : d'ailleurs, quand il viendrait, à quoi bon ? ce serait se mettre dans les griffes du duc sans pour cela t'en tirer. Vois-tu , mon enfant , Raymond est un brave garçon , et si les choses tournaient autrement, je ne serais pas fâché de le voir ton époux ; mais au point où nous en sommes, cela demande réflexion ; pèse bien, examine bien ta position, et songe que bientôt il faudra transmettre au sénéchal du duc une réponse décisive.

— Aujourd'hui même si vous voulez, mon oncle, ma résolution ne changera pas.

— Tu fais bien la brave , Hélène . et je ne puis pas dire que tu aies tort ; mais en songeant aux conséquences d'un tel refus, je ne puis pas dire non plus que tu aies raison : après tout , cela te regarde et je ne voudrais pas dire un seul mot qui pût faire croire à Raymond que je ne suis pas corps et biens dans ses intérêts , mais

William Tyler est à ménager aussi; enfin tu as bonne tête, tâche de te conduire droit, quant à moi je m'en lave les mains.

André sentant bien qu'il ne gagnerait rien à prolonger un tel entretien se leva, et baisant sa nièce au front, il sortit en tâchant de dissimuler sous un air d'indifférence l'extrême embarras où la décision d'Hélène venait de le jeter.

Débiteur d'une somme de trois cents livres envers Salomon, il avait obtenu de Jean-Sans-Terre, par l'intercession de William Tyler, la promesse d'être tenu quitte envers le Juif, moyennant soixante livres à payer au duc; mais Tyler avait imposé une condition, c'était qu'André ferait consentir Hélène à l'épouser; la faveur qu'André sollicitait était à ce prix. Les trois cents livres dues par André allaient dans quelques jours être exigibles, l'oncle avait donc de fortes raisons pour se hâter d'amener sa nièce à un mariage qui devait le libérer sans bourse délier. André avait même poussé la rouerie jusqu'à emprunter au Juif, sous prétexte de racheter Hélène, les soixante livres au moyen desquelles il comptait se libérer envers lui. Mais il cachait avec soin cet emprunt à la jeune fille, de peur qu'elle ne devint plus obstinée dans son refus, si elle voyait ce moyen d'échapper aux poursuites de William Tyler, ce qui eût renversé tous les plans du pelletier. Là pourtant ne se bornaient pas toutes les causes de la perplexité qui obsédait alors maître Gohier. Pour surcroît d'embarras, Philippe-Auguste victorieux sur plusieurs points marchait rapidement à la soumission complète de la Normandie pour mettre à exécution le décret de confiscation. Et André avait quelque intérêt à ménager Raymond que le monarque français ne pouvait manquer de traiter favorablement à cause de sa bravoure, peut-être même songeait-il à se servir de ce dernier, pour faciliter, dans le cas où Philippe triompherait, l'exécution des projets qu'il tramait contre Salomon.

Aussi, bien qu'avec les gens du duc il jouât un rôle tout indifférent, André avait toujours soin de se faire passer devant ses concitoyens pour un chaud partisan de Philippe, sachant bien d'ailleurs qu'il ne faisait que partager les sentiments de la plupart des bourgeois qui étaient fatigués de la domination de leurs ducs. Il affectait aussi de favoriser l'union d'Hélène avec Raymond, bien qu'il n'eût pas été fâché de voir sa nièce épouser Tyler avant la venue de Philippe afin d'être quitte le plus tôt possible envers le Juif.

Malheureusement pour maître Gobier, tout fin qu'il était, il ne se doutait pas qu'il avait affaire à plus fourbe que lui. William Tyler, de son côté, était loin de s'endormir sur les promesses peu sûres de l'oncle d'Hélène; aussi faisait-il jouer sous-main d'autres batteries, et c'était ce même Salomon, dont André voulait faire sa victime, que Tyler avait choisi pour mettre aux prises avec lui, afin d'arriver plus sûrement à s'emparer d'Hélène en perdant son oncle et Raymond lui-même, si faire se pouvait.

#### IV.

##### LE CIMETIÈRE.

L'appartement d'Hélène, tout riant qu'il paraissait à l'intérieur, était cependant bien plus propre à augmenter la tristesse d'un esprit mélancolique qu'à la dissiper. Le seul point de vue que la jeune fille pût parcourir de sa fenêtre était le cimetière de St.-Pierre, auquel s'adossaient les deux lignes de maisons dont nous avons parlé. Une simple chapelle qui, plus tard devint une majestueuse basilique, s'élevait au milieu de ce terrain consacré à la mort. Mais ceux qui dormaient sous la sauve-garde du

tabernacle ont été chassés plus tard de leur dernier asile ; les fosses ont été profanées , et la civilisation moderne a crié aux ossements de nos pères cette parole que l'Indien des déserts n'osait jeter aux dépouilles des siens : lève-toi et retire-toi du milieu de nous !—Nous ne blâmons pas ceux qui ont cru prudent de faire disparaître du sein des villes populeuses les tombes de la population morte , mais qu'on nous permette du moins comme chrétien de regretter la touchante pensée qui rassemblait autour du sanctuaire ceux que Dieu avait appelés à lui. Qu'on nous pardonne de rappeler avec émotion ces tableaux tristes , mais sublimes , qu'on ne retrouve plus qu'auprès de l'humble chapelle du laboureur. En effaçant ces tombes du sol , on a effacé la poésie du cercueil ; tout ce qu'il y avait de doux et de solennel , tout ce qui restait de vie dans la mort a disparu (1).

Aussitôt que son oncle eut quitté sa petite chambre , Hélène était venue pensive s'appuyer les coudes au bord de sa fenêtre , promenant ses regards sur le tableau déroulé devant elle. Oh ! combien peu effrayante lui paraissait dans ce moment l'image de la mort ! combien calmes les cœurs endormis sous la terre froide !.... et ces pensées ramenant le souvenir de Raymond , elle songea que lui aussi dormait peut-être , mais couché dans une plaine ravagée par la guerre. Oh ! si du moins il reposait dans une terre sanctifiée par les bénédictions des fidèles , si elle pouvait s'agenouiller sur sa fosse !.... et ses yeux , errant sur les petits monticules de terre qu'elle voyait onduler au-dessous d'elle , s'arrêtèrent in-

(1) Le cimetière de St -Pierre fut transféré au cimetière Buquet , dans le Vaugueux , à l'époque du déblayage de la place , et au cimetière des Carmes , qui se trouvait au bout de la rue de ce nom. La ville avait acheté le terrain de ce cimetière pour 600 livres de rente , mais elle s'est fait plus tard dispenser du paiement.

volontairement sur une tombe à peine encore recouverte de gazon ; c'était là que son père était allé rejoindre celle à qui elle devait le jour

A cette vue les larmes qui gonflaient ses paupières trouvèrent un libre cours ; elles s'élança hors de sa chambre, et profitant de l'obscurité qui déjà régnait assez épaisse pour la dérober aux regards indiscrets , elle courut s'agenouiller sur cette fosse où reposaient ceux qui avaient été si long-temps les dépositaires de ses chagrins. Là baisant avec ferveur la terre qui les couvrait , elle leur adressait des paroles comme si elle eût pu attendre une réponse ; elle les priait de veiller sur leur orpheline délaissée et de la sauver du désespoir qui parfois éveillait dans son âme des murmures contre la providence. Le nom de Raymond s'échappait aussi par intervalles de ses lèvres, soit qu'elle l'appelât comme son libérateur , soit qu'elle réclamât l'intercession des morts pour l'accomplissement d'une union qu'ils avaient sanctifiée avant de mourir.

Il est dans la prière , faite sur une tombe , un charme puissant qui efface les douleurs. Il semble que la terre et ses peines disparaissent dans cette conversation ineffable qui s'établit entre un monde et l'autre. On dirait que pour se faire comprendre à la mort on dépouille tout ce qui est de la vie , alors que l'âme s'envole vers une autre âme pour communiquer avec elle dans un langage mystérieux ; et se renouveler au souffle qui anime les anges.

Aussi Hélène en quittant le tertre funéraire avait-elle senti s'évanouir son deuil , et un espoir indéfinissable pénétrer dans son cœur depuis si long-temps mort à toute espérance. Elle traversait lentement le cimetière, essuyant ses beaux yeux humides et rassérénant ses traits pour que son oncle ne s'aperçût pas qu'elle avait pleuré. Un sourire de suave bonheur effleurait déjà son charmant

visage, quand soudain elle se rejeta vivement en arrière tout effrayée.

A peu de distance, elle venait de voir se dresser devant elle une haute et sombre figure dont l'obscurité lui permettait à peine de saisir les contours : on eût dit un de ces fantômes que l'imagination rêve s'élançant d'un cercueil entr'ouvert, pour effrayer celui qui foule le gazon des morts à l'heure où la rosée descend sur leur tombe.

Hélène en voyant la figure s'avancer vers elle essaya de fuir, mais elle entendit aussitôt une voix bien connue prononcer son nom.

— Hélène ! Hélène, ne craignez rien.

La jeune fille cependant n'osait s'arrêter :

— Hélène, répéta l'étranger, ne reconnaissez-vous pas ma voix ? ne craignez rien, je suis Raymond.

— Raymond, s'écria la jeune fille, oh ! c'est impossible ; mais si vous êtes en vérité Raymond, n'approchez pas, je vous en conjure..... Peut-être le ciel vous envoie me révéler quelque malheur ; venez-vous m'annoncer la mort de celui dont vous avez emprunté le nom et la voix ? Ah ! parlez, je vous en supplie, mais n'approchez pas ! Et par un mouvement instinctif elle se refugia auprès de la tombe qu'elle venait de quitter. Mais après l'effort qu'elle avait fait pour prononcer ce peu de mots, son émotion redoubla, ses jambes fléchirent, et elle serait tombée défaillante sur le sol, si Raymond, la voyant chanceler, ne se fût élancé vers elle pour la recevoir dans ses bras.

— Hélène ! calmez-vous, dit-il, je suis Raymond, soyez-en convaincue ; je suis de retour sain et sauf, ce n'est pas une illusion, calmez-vous.

— La jeune fille respirait avec force, et son émotion semblait encore s'accroître des paroles qu'elle venait d'entendre.

— Vous ne voulez donc pas me reconnaître , Hélène ?

— Oh ! oui , Raymond , je vous reconnais maintenant , mais pardonnez-moi : mon esprit est tellement agité depuis quelque temps qu'il me semble que je suis en proie à une fascination perpétuelle ; oui , Raymond , c'est bien vous , je vous reconnais , mais comment se fait-il...

— Que j'aie quitté l'armée de France pour accourir auprès de vous ?... Auriez-vous cru , Hélène , qu'après avoir reçu le message que vous m'avez envoyé , j'aurais pu vous abandonner , vous livrer à William Tyler , sans tenter un dernier effort pour vous sauver , dût-il m'en coûter la vie.

— Vous avez reçu un message de moi , dites-vous ? de quel message voulez-vous donc parler ?

— Ce collier qui m'a été présenté pour garantie de la véracité du messager , ne l'ai-je pas parfaitement reconnu. Croyez-vous , Hélène , que j'aie oublié le temps où j'éprouvais tant de bonheur à vous passer au cou cette parure.

— Mon collier , dites-vous , mais c'est impossible , je ne l'ai remis à personne ; je n'ai envoyé personne auprès de vous.

— Eh bien ! s'il en est ainsi , j'avouerai que la manière étrange dont ces nouvelles alarmantes me sont parvenues jusqu'au camp , est encore une énigme dont je ne puis rendre compte ni à vous ni à moi.

— O Raymond ! c'est mon bon ange qui a eu pitié de nous.

— Oui , Hélène , c'est notre bon ange , car celle qui m'a apporté ces nouvelles s'est présentée à moi belle et mystérieuse comme un envoyé céleste. Mais laissons ces détails ; qu'il vous suffise de savoir que vous n'êtes pas abandonnée à votre malheur , comme vous avez pu le craindre ; vous avez maintenant un appui qui ne vous manquera pas , si vous ne vous manquez pas à vous-même.

— Que voulez-vous dire, Raymond ?

— Que vous devez montrer dans l'épreuve qui nous est préparée toute votre fermeté, et me promettre qu'en dépit des persécutions vous ne serez pas à d'autre qu'à moi.

— Je vous le promets ;..... auriez-vous douté de moi ; je vous le promets ; je n'ai sans doute pas besoin de le jurer, n'est-ce pas ? et elle se jeta dans les bras de son fiancé avec tout l'abandon de la douleur.

— Et moi, s'écria Raymond, je jure ici devant ceux qui ont béni notre amour et m'ont nommé votre époux avant de mourir, que, tant qu'il me restera un souffle de vie, ni le duc Jean ni ses sicaires ne me raviront celle qui m'a été donnée. Dieu me soit en aide, Hélène, et bientôt vous serez à moi !

La jeune fille se contenta de serrer la main de Raymond sans proférer une parole, puis, rappelant son courage et s'appuyant sur le bras de son protecteur, elle se dirigea vers la maison d'André ; mais au moment d'y entrer, Raymond l'arrêta.

— Hélène, dit-il, dans l'incertitude où je suis sur les projets que nous devons adopter, je n'ai pas cru devoir me présenter devant votre oncle ce soir. Ignorant ses dispositions à mon égard, j'ai voulu m'entretenir avec vous d'abord pour savoir comment me diriger auprès de maître André.

— Oh ! mon oncle ne s'opposera pas à notre union, j'en suis certaine.

— C'est possible, mais nous avons tout à craindre d'une indiscretion. Songez que, soldat du roi de France, je me trouve ici au milieu des gens du duc de Normandie et des espions de Tyler, nous devons redoubler de prudence. Demain je reviendrai auprès de vous de grand matin, avant que votre oncle soit sur pied, et aussi avant que ma présence puisse être observée dans les rues, à



une heure où elles sont encore désertes : Gertrude m'admettra par le passage voisin de votre maison, c'est elle qui me l'a ouvert ce soir et elle m'attend pour me laisser sortir. Adieu Hélène, adieu, à demain, et serrant la jeune fille de nouveau dans ses bras, il allait pénétrer dans la sombre allée quand ils entendirent au dehors quelque tumulte.

— Attendez ! attendez, dit Hélène, j'entends les pas du guet ; c'est sans doute quelque malfaiteur qu'on arrête ; il faut éviter de vous montrer aux soldats. Raymond s'arrêta un instant, puis ayant entendu les pas des hallebardiers s'éloigner par *l'Amontoire du Châtel*, il profita du calme qui s'était rétabli et disparut rapidement.

## V.

### UNE MÉPRISE.

Le lendemain matin William Tyler et le juif Salomon se promenaient ensemble dans le voisinage du château, attendant pour y entrer que le pont-levis fût abaissé. Ils allaient et venaient d'un air inquiet sous le vaste hangard où s'abritaient les petites échoppes sur lesquelles les boulangers mettaient en vente leur pain. Ce hangard occupait la place dite aujourd'hui le *Marché-au-Bois*, laquelle portait le nom de *Halle au pain*, d'où la principale rue qui y conduisait avait pris le nom de *rue de la Pâtisserie*.

Dans ces temps de guerres continuelles, cet emplacement, situé sous la protection immédiate du château, avait paru aux ducs de Normandie fort convenable à cette destination, et la halle qu'ils y avaient placée n'en disparut qu'en 1522 (1).

(1) Cette halle fut abattue en 1411 par le peuple. Bertrand-Campion qui la possédait ayant pris le parti du duc d'Orléans contre le roi de

— Eh bien ! seigneur Tyler, disait Salomon, je pense que vous avez mis votre confiance dans un homme de parole ; j'avais promis de vous amener Raymond mort ou vif... et vous avez maintenant l'oiseau sous la main.

— Dites en cage, maître Salomon, avant que je ne quittasse le château hier au soir, il y était déjà entré, seulement j'ai voulu concerter mon plan avec vous avant de le faire interroger ; mais dites-moi donc un peu comment a-t-il donné si lestement dans le piège.

— Ah, nous y voilà ! vous croyez que ces soldats accoutumés à marcher droit devant eux et à trancher toute question par l'épée entendent les affaires comme vous ou moi ; ce n'est pas cela ; une bonne langue, voyez-vous, vaut souvent mieux qu'une bonne lame, et quelques mots bien appris viennent facilement à bout de ces gens-là ; nous étions préparés de manière à prendre plus fin que lui, et d'ailleurs il était amoureux.....

— Il a donc bien voulu croire votre petite Edith sur parole.

— Pas tout-à-fait, s'il vous plait, seigneur Tyler, mais nous avons de quoi le convaincre de reste. Je vous dirai que peu de temps avant l'époque où vous m'apprites les démarches d'André pour se libérer des trois cents livres qu'il me doit, ainsi que vos vues sur Hélène et vos projets contre Raymond et contre André, ce dernier gêné pour un paiement, comme cela lui arrive de temps à autre, me vendit plusieurs bijoux, parmi lesquels se trouvait un fort joli collier, appartenant, me dit-il, à sa nièce, et qu'il avait eu l'adresse de lui soutirer sans qu'elle s'en aperçût. Les confrères d'outre-mer n'étant pas encore arrivés, je n'avais pas eu l'occasion de le bro-

France, avait irrité par ses cruautés les habitants de Caen, que le duc d'Orléans qui jouissait par apanage de la vicomté de Caen n'avait pu attirer dans son parti. Cette halle cependant fut rebâtie et ne disparut tout-à-fait qu'en 1522.

canter, lorsqu'il fut question de dresser nos plans : je pensai donc à tirer parti de cet ornement ; et lorsque j'envoyai ma fille vers Raymond pour l'attirer dans notre piège, je le lui confiai comme un signe qui devait aux yeux de Raymond établir la vérité des nouvelles qu'elle lui portait, et lui faire croire aussi que c'était Hélène elle-même qui invoquait son appui..... vous voyez si j'ai bien calculé ; Raymond est arrivé d'hier pour voler au secours de sa prétendue.

— Je vois bien que la petite Edith s'entend en affaires et au besoin on pourrait être bien aise de la trouver.

— Edith ne s'entend à rien du tout, seigneur Tyler, mais en fait d'ambassadeurs, comme dit le proverbe, les plus sots sont les meilleurs, ceux qui ne connaissent pas le nœud de l'affaire où ils sont lancés ne peuvent commettre d'indiscrétion. Croyez-vous que si j'eusse confié notre secret à ma fille, en lui recommandant de faire des mines et des finesses, elle n'eût pas été la première à s'embrouiller dans son rôle et à déranger tout ; mieux valait lui dire en deux mots la vérité et rien de plus, cela lui épargnait la peine de la discrétion. Aussi, sans raisonner sur des conséquences qu'elle ne pouvait prévoir, elle a rempli mes instructions dans toute la candeur de son âme. Le plus difficile est fait, ajouta Salomon, en flattant sa longue barbe d'un air de satisfaction, c'est à nous de savoir nous conduire.

— J'avoue que je dois rendre justice à votre sagacité, aussi la maison de la rue du Change vous reviendra-t-elle de beau jeu, dès que nous aurons réglé le compte de Raymond et de maître Gohier ; quant à Hélène, il faudra bien qu'elle s'apprivoise une fois prise ; mais j'entends le bruit du pont-levis qu'on abaisse, il est temps d'aller interroger notre prisonnier.

Les deux interlocuteurs se dirigèrent donc vers le château ; mais à peine furent-ils entrés qu'ils se séparèrent ; Salomon

gagna la place d'Armes où il devait attendre qu'il fût appelé devant Garin de Glapion, sénéchal du duc, pour témoigner contre Raymond : Tyler, de son côté, pénétra dans le donjon et se fit conduire à l'appartement où le prisonnier était gardé à vue par ceux qui l'avaient arrêté à sa sortie de chez André Gohier ; mais au moment de pénétrer dans cet appartement Tyler s'arrêta près de la porte pour écouter attentivement un dialogue fort animé qui s'était établi entre le prisonnier et ses gardes.

— Je vous dis que vous êtes des sots, tous autant que vous êtes, et je ne suis pas plus un soldat de Philippe que vous n'êtes des gens de bons sens. Mais en vérité on viendra maintenant arrêter les bourgeois paisibles à leur porte pour leur faire passer une nuit dans le donjon du château !

— Tel était notre ordre.

— Votre ordre ! on ne vous a jamais donné de pareils ordres, prendre au collet un homme de cinquante-cinq ans et le faire passer pour un espion du roi de France ; vraiment quand on pèse ses cent soixante, on est bien leste pour faire l'espion !

— Cela ne nous regarde pas, le poids ne fait rien à la chose.

— Et moi je vous dis qu'à moins d'avoir la cervelle dérangée, on ne ferait pas une pareille bêtise, mais le duc va me faire justice et à vous aussi j'espère.

Pressé par la curiosité et pensant reconnaître la voix de celui qui parlait ainsi, William poussa vivement la porte et entra. Il se trouva face à face avec André Gohier dont les joues empourprées révélaient assez l'état d'exaspération dans lequel il était. Assis dans sa posture habituelle, le pelletier faisait, selon sa coutume, tourner ses pouces l'un autour de l'autre avec une rapidité extraordinaire, frappant par intervalles, mais avec une sorte de frénésie, sur son abdomen. Dès qu'il aperçut Tyler, il se leva et voulut s'avancer vers lui.

— Imbécilles ! s'écria Tyler furieux de la méprise de ses gens , imbécilles !

— Imbécille , reprit André qui ne comprenait pas à qui Tyler adressait cette épithète , allons donc , seigneur Tyler , allez-vous aussi vous en mêler. Vous devriez bien plutôt faite entendre raison à ces nigauds de hallebardiers qui ne veulent pas croire que je suis bien réellement Joseph-André Gobier dit le Pelletier , bourgeois de la rue du Change.

— Retirez-vous , dit Tyler aux hallebardiers , vous apprendrez à l'avenir à mieux exécuter les ordres qu'on vous donne.... mais à votre tour , maître André, voyons ce que veut dire tout ceci ?

— Ceci veut dire qu'hier au soir , en faisant ma ronde d'usage pour fermer ma maison , je m'aperçus que contre l'ordinaire l'allée voisine de ma boutique était ouverte ; craignant qu'elle ne servit de refuge à quelque vagabond , je pris la clé et visitai scrupuleusement le passage. J'en sortais , m'apprêtant à le fermer , quand tout-à-coup trois ou quatre de vos estaffiers me tombent sur le corps et se saisissent de ma personne ; je veux m'expliquer , on me couvre la bouche ; je veux crier , impossible ; c'est un espion du Roi de France , dit-on à ceux qui s'approchent pour voir ce qui se passe ; on me somme de marcher ; et tiré par les uns , poussé par les autres , j'arrive ici avant d'avoir eu le temps de me reconnaître. On m'enferme alors dans cette chambre , où j'ai passé la nuit sur le siège que vous voyez ; encore ne veut-on ni souffrir que je m'explique , ni répondre à mes questions , et ma foi si vous n'arriviez à propos , Dieu sait comment cela finirait. Mais il s'agit de me faire sortir et de donner leur dû à ces maudits hallebardiers. Ouf , seigneur Tyler , l'haleine me manque , il me faut le grand air.

— Je ne saurais , maître Gohier , relâcher de mon autorité privée un prisonnier ; tout ce que je puis faire , c'est

de déclarer qui vous êtes ; mais avant tout , un mot d'affaire sérieuse ; Raymond est entré chez vous hier au soir ?

— Raymond ! s'écria André , je suis tout prêt à prouver par l'eau et par le feu que depuis plus d'un an Raymond n'a pas mis les pieds chez moi .

— C'est ce que nous verrons ; nous saurons aussi ce qu'il y venait faire

— Or ça , seigneur Tyler , vous avez donc tous ici le diable au corps : tout-à-l'heure on me traite d'espion , maintenant on veut que j'aie reçu dans ma maison un homme qui n'y est pas entré ; en vérité , je m'y perds .

— Le duc a les preuves de ce que j'avance , maître Gohier .

— Des preuves ! ah ça , mais la plaisanterie est trop forte ; du reste voilà qui est vraiment bien avisé de votre part , seigneur Tyler , vos gens ont bien fait de m'arrêter et vous allez bien faire de me retenir . Si Raymond est à Caen , vous lui donnez beau jeu auprès d'Hélène , mais gardez-moi , j'y consens , vous vous entendez à mener vos affaires .

— Cette réflexion de maître Gohier acheva de tourner la tête à Tyler ; la colère l'étouffait , il éprouvait de subits étourdissements comme si l'appartement eût roulé avec lui dans un tourbillon , et incapable de proférer une parole de plus , il s'élança hors de la chambre et courut vite pour consulter avec Salomon

— Voilà bien des bâtons dans la roue pour mes affaires , se dit André , le temps de payer les trois cents livres à Salomon va arriver pendant tous ces préambules , et moi je vais me trouver un homme ruiné . . . . mais où diable ont-ils rêvé que Raymond est ici ? plutôt à Dieu qu'il y fût , et bien en sûreté à ma place ! . . C'est peut-être un nouveau moyen employé par le duc pour lever l'argent dont il a besoin pour la guerre , il espère tirer encore une saignée aux bourgeois et leur faire payer deux fois le droit

d'avoir une commune, cela va bien aller s'il en est ainsi, et Jean peut compter que nous ne le garderons pas longtemps : amis et sujets jusqu'à la bourse, comme dit le proverbe, on se lasse de payer toujours l'écot de gens qui ne paient jamais le nôtre;...mais avec tout cela,j'aimerais mieux être à ma boutique que de me voir ainsi claquemuré sans savoir où nous en viendrons.

On se figure aisément la fureur de Tyler en voyant ainsi sa proie manquée; il s'était bien proposé avec Salomon de faire arrêter André, mais il fallait un motif; leur plan en conséquence était de se saisir de Raymond à sa sortie de chez le pelletier, de le faire déclarer espion du Roi de France, et d'accuser André de trahison pour l'avoir reçu en secret dans sa maison. C'était dans ce double but que Tyler et Salomon avaient travaillé, mais l'erreur du soir précédent avait déjoué tous leurs calculs et il devenait même assez difficile de retenir André, le prétexte de trahison ne pouvant plus être mis en avant avec succès.

Après cependant de longues hésitations, ils pensèrent qu'il fallait d'abord s'assurer d'Hélène pendant que l'affaire s'éclaircirait, et l'on résolut de la faire amener au château, sous prétexte d'en tirer des explications et dans l'espérance aussi que ses déclarations pourraient compromettre André. Peut-être encore trouverait-on Raymond lui-même en doux tête-à-tête avec elle, ce qui pouvait réparer tout. Des hallebardiers furent donc envoyés à la maison du pelletier pour s'emparer de la jeune fille et de Raymond, lui-même, si le cas échéait.

Amédée FAUVEL.

( *La suite au prochain numéro* ).

---

## MORT DE SEGRAIS.—LETTRE DE GALLAND.

Le poète Segrais, à qui la ville de Caen s'honore d'avoir donné le jour, est assez célèbre pour que tout ce qui se rattache à lui soit trouvé digne d'intérêt. Nous croyons donc faire plaisir à nos lecteurs en publiant une lettre inédite de Galland où le traducteur des *Mille et une Nuits* rend compte à l'abbé Nicaise de l'effet produit à Caen par la mort d'un homme qui avait pris place parmi les beaux esprits du siècle de Louis XIV. On n'a pas oublié que Segrais par son zèle ainsi que par ses travaux, rendit les plus grands services, non seulement aux lettres en général, mais à l'Académie de Caen en particulier, qui fut appelée dès lors, dans le monde savant, la fille aînée de l'Académie française (1).

Foucault, intendant de Basse-Normandie, avait appelé auprès de lui Galland, qui passa plusieurs années à Caen. Placé dans une situation paisible, au milieu d'une riche bibliothèque, versé dans la connaissance de l'arabe et du persan, Galland composa dans cette retraite plusieurs ouvrages, entre autres sa traduction des *Mille et une Nuits*, à laquelle il doit en partie la célébrité attachée à son nom.

L'abbé Nicaise auquel est adressée la lettre de Galland, était chanoine de la sainte chapelle de Dijon; il entretenait une correspondance active avec la plupart des savants et des artistes de son temps. Cette correspondance, formant 5 vol. in-4°, est conservée à la bibliothèque du Roi. Elle renferme plus de 120 lettres de l'abbé de Rancé, beaucoup d'autres de Jac. Spon, de Cuper, de La Monnoie, du médecin Bourdelot, de Grævius, de Baillet; quelques-unes de Huet, de Leibnitz, de Galland (2), du Poussin, de Bossuet, etc.

(1) La Bibliothèque de Caen possède le testament de Segrais.

(2) Les lettres de Galland contiennent plusieurs particularités inté-



C'est dans cette collection que M. Trébutien a rencontré la lettre que nous publions aujourd'hui ; et son obligeance nous promet plus d'une fois encore des pièces importantes pour le pays , recueillies dans ses patientes recherches. Il est à remarquer que c'est aussi à Caen que les *Contes inédits des Mille et une Nuits* ont été traduits par notre savant collaborateur , qui n'est pas resté dans son travail au-dessous de son prédécesseur. Ainsi , par un hasard dont nous n'avons pas à nous plaindre , il semble que le nom de l'un de ces érudits est destiné à ramener promptement celui de l'autre sous les yeux ou à la pensée.

*Lettre de Galland à l'abbé Nicaise, ancien chanoine de la Ste.-Chapelle de Dijon (1).*

A Caen le 4 d'Avril 1700.

MONSIEUR ,

Vous devez avoir reçu la réponse que j'ay eu l'honneur de faire à votre dernière lettre. Depuis ce temps là nous avons fait ici vne grande perte , c'est celle de M. de Segrais , qui mourut le Jour du Vendredi Saint à deux heures et demie du matin , agé d'environ 77 ans. Les Epitaphes que l'on a déjà fait à sa memoire , vous feront connoistre combien il est regretté en cette ville à laquelle

ressantes pour l'histoire littéraire et bibliographique de Caen à la fin du XVII<sup>e</sup>. siècle. Nous citerons ici seulement les deux passages suivants relatifs à Segrais.

« Les copies des deux lettres que vous avez envoyées à M. Foucault ont été reçues avec beaucoup de plaisir, et vous lui en ferez toujours « lorsque vous aurez occasion de lui en envoyer de semblables. Je les « lus avant hier dans l'Académie de M. de Segrais , avec les nouvelles « littéraires dont vous les avez accompagnées , et le tout fut écouté « avec grande satisfaction et l'applaudissement qu'il meritoit.... »

« On réimprime les Poesies de M. de Segrais en Hollande, et M. de « Segrais qui en a eu avis a envoyé des corrections à l'imprimeur. »  
*Lettre du 9 avril 1699*

(1) Bibl. Royale 1958—4 Sup. Fr.

il fait tant d'honneur. M. l'Intendant qui l'aimoit d'une véritable tendresse avoit lu aussi un témoignage public de sa douleur. La Dame qui a si bien rendu ses regrets en nostre langue, se nomme Mad<sup>e</sup>. d'Osseville, car, quoiqu'elle soit d'une modestie à ne vouloir pas estre connue, néanmoins ie puis vous la nommer en particulier, meritant d'estre connue de tous les gens de lettre. M. de Vandœuvre, ancien Brigadier des armées du Roy, est neveu du fameux M. Paulmier de Grentmesnil de qui nous avons de si beaux Ouvrages. Il reussit merveilleusement à faire de ces sortes de petites pieces de poesies qui sont la plupart des Impromptus. Je ne vous entretiendrai pas d'avantage la dessus, afin de ne pas vous détourner plus long temps de la lecture de ce que j'ay l'honneur de vous envoyer, ne doutant pas que cela ne vous fasse plaisir. Si M. de Segrain estoit assez connu de M. de Monnoye, je vous supplerois de tacher d'obtenir qu'il fasse aussi quelque chose à sa memoire (1).

Je suis avec un grand respect,

Monsieur,

Votre tres humble et tres obeissant serviteur

GALLAND.

---

*Épithaphes latins et françois à la memoire de M. de SEGRAIS.*

HOC SITVS EST IN HYPOGAEO

IOANNES REGINALDVS SEGREASIVS

NATVS AD OMNE VIRTVTVM GENVS AB OMNIBVS ALIENVS VITIIS

VERITATIS AMOR TANQVAM DOS PROPRIA IN EO PRAECELLVIT

GRATVS ET BENIGNVS IN VXOREM BENEFICAM ET ADDICTAM

AMICIS COR PRAEBVIT OFFICIA CONCIVIVS ACADEMICIS DOMVM

CARVS OMNIBVS NVLLI INVISVS

MORTALI VIRO TAM BENE MERENTI ET CARÈNTI PROLE

IMMORTALITAS DEPVIT

(1) La Monnoie a composé, en effet, une pièce de vers sur la mort de Segrain.

SI PER AONIDES DIRAS SORORIS FLECTI POTVISSENT  
VT SIT ILLI TERRA LEVIS  
CAVEANT AMICI NE MALIS CARMINIBVS ONERETVR TVMVLVS.  
NON DEPVISSET

TRADUCTION

*Cy gist Jean Renauld de SEGRAIS :*  
*La Nature le fit expres ,*  
*Pour aimer les Vertus et detester les Vices ;*  
*La Verité fit ses delices.*  
*Reconnoissant , plein de douceur ,*  
*Il paia les bienfaits d'une Espouse fidelle ;*  
*Ses amis possedoient son cœur*  
*Et ses concitoiens son zele.*  
*D'excellens modeles divers ,*  
*Et pour la prose et pour les vers ,*  
*Il enrichit l'Académie*  
*Que dans ces lieux il a bastie.*  
*Cheri de tous , et sans posterité ,*  
*Il mourut de tous regretté.*  
*Las ! il vivroit encor , cet homme incomparable ,*  
*Si les Muses touchoient la Parque inexorable.*  
*Que la terre lui soit legere ,*  
*Que ses amis soient curieux*  
*D'empêcher tout poete vulgaire*  
*De charger son Tombeau d'eloges ennuyeux.*  
Mad<sup>e</sup>. \*\*\*

AUTRE.

*C'est ici qu'on a mis SEGRAIS :*  
*Je ne sçaurois y peindre les regrets*  
*Ni les pleurs qu'il fera repandre.*  
*Celebrer ses vertus , son cœur , sa foi , ses vers ;*  
*Passant , ie n'ose l'entreprendre :*  
*Je m'en rapporte à l'Vnivers.*  
M. DE VANDŒUVRE.

TRADUCTION

*Conditur hoc tumulo SEGRAESVS : at inde dolorem*

*Et luctum et gemitus pangere non valeam  
Virtutes, animumque, fidem, aut si carmina dicam,  
Immensum : ipsum Orbem postulat ille labor*

A. GALLANDIUS

*Io. Reginaldi SEGRAESI Epitaphium,  
Me Cadomum genuit, morientem vidit et ipsum :  
Ossaque sunt parvo condita Fontenaco.  
Quis, qualisve fui, si quæris amice Viator  
Pro desiderio, sint tibi pauca satis.  
Roma ut VIRGILIUM, SEGRAESVM Gallia dicit :  
Gallis qui cecini, Pascua, Rura, Duces.*

Memoriæ eius devotissimus ac mœrens

A. Gallandius posui.

TRADUCTION

Caen vit naître et finir ma vie,  
Et Fontenay se glorifie  
D'avoir ma cendre après ma mort.  
Ami passant, tu me convies  
A poursuivre mon sort.  
Je vais en peu de mots te le faire connaître :  
Pour chanter les Héros et la douceur champêtre,  
SEGRAIS en France eut le même destin  
Que Virgile au Pays Latin.

Madame \*\*\*

*Viri Cl Io. Reginaldi de SEGRAIS Tumulus  
(armino Iambico signatus.*

*Vbi eloquendi gratia, Poesis sagax,  
Qualem ambiisset Cyntius Vates suam ;  
Sacri, ac profani notitia omnigena, elegans  
Amor æquitatis, cultus et constans boni ;  
Intaminata, quidquid acciderit Fides ;  
Ingenua morum suavitas, nulli gravis,  
Sincera pietas, solida Religio, inclytos  
Ac singulares, quæ viros dotes, beant ;  
Vbi tanta decora iuncta resplendent simul,*

*Longævitatē nunquid integrum foret ,  
Adesse multam ? Sed vetant fata invida ,  
Neque patiuntur eripi Heroas neci .  
Quippe Cadomæ gentis immensum decus ,  
Originem vnde traxit non ignobilem ,  
SEGRAESUS ille , quem supra expressum vides  
Academiæ ille Gallicæ pars nobilis ;  
Deinde Cadomensis Rector , et clarum caput ,  
Vir major omni laude , cui vix postero  
Ætas nepotum , quempiam inveniat parem :  
SEGRAESVS , cheu , nuper extinctus jacet .*

*Obiit 25<sup>e</sup> die Martii 1701.*

*Qua luce expirat Christus , SEGRAESVS eadem*

*Expirat : quis non sic obiisse velit ?*

*Merita gratitudinis ergo posuit mœrens*

*F. Fr. Martin D. S. et Guardianus*

*Minorum Cadomensium.*

---

## L'AMOUR IMPOSSIBLE (1).

Sous ce titre , M. Jules Barbey d'Aurevilly vient de publier une piquante chronique parisienne. C'est un curieux roman , une étrange histoire qui , à certains égards , se distingue de toutes celles que nous ont données nos écrivains les plus excentriques. L'auteur a mis en jeu , à sa manière , l'amour et le dépit , la passion et la colère , l'esprit et la bouderie ; mais il a su faire de tout cela un drame très-attachant où une femme fait jouer tous les ressorts de son âme , où un homme pare les coups les plus habiles et veut en porter de victorieux.

La scène se passe à Paris : les acteurs de ce drame de bonne compagnie se nomment , l'un , la marquise de Gesvres , l'autre , le comte Raimbaut de Maulévrier.

(1) Un volume in-8°, chez Delanchy , lib. , faub. Montmartre , 11. Paris. — Prix 7 fr. 50.

L'auteur a divisé son livre en deux époques : dans la première, la partie se joue à deux ; dans la seconde, ils sont trois.

La marquise de Gesvres est une lionne à l'œil vif et luisant. le comte est un lion à longue crinière, bien fait de sa personne. Madame de Gesvres a loge aux Italiens, M. de Maulévrier a loge aux Italiens et à l'Opéra ; c'est une des conditions attachées au titre de lion à Paris. La marquise est mariée, mais son mari est en Russie à la suite de notre ambassadeur, c'est donc comme si elle n'en avait pas : ne vous étonnez point si elle fait de l'amour pendant que son cher marquis fait de la diplomatie : l'un vaut bien l'autre, puis les absents ont toujours tort. Déjà, elle compte à regret trente fois la saison des fleurs ; elle a pour elle l'expérience, mais elle est toujours belle : les adorateurs se pressent sur ses pas ; elle écoute avec plaisir les compliments gracieux qu'on lui conte tout bas ; elle a fait bien des victimes, elle a eu bien des amants secrets et avoués. La chronique rapporte qu'il s'en trouva un assez heureux pour découvrir le côté faible de sa cuirasse, et par là se glisser dans son cœur ; elle l'aimait à la folie, il la payait de la même monnaie. Un jour il lui vint à l'esprit de l'embrasser affectueusement, mais, hélas ! l'étreinte fut si passionnée, qu'elle lui brisa une épaule. Quelle épaule, grand Dieu ! épaule velours et satin ; épaule rose, belle à faire revivre un mort. à désespérer Raphaël, véritable épaule de divinité !! Dès ce moment, elle jugea convenable de ne pas continuer plus long-temps ce genre de caresses ; elle était à conquérir. M. de Maulévrier a vingt-sept ans, il compte ses jours par des victoires, autre condition de la royauté de lion : il faut faire des victimes, les coucher par centaines sur son carnet doré ; hors ce nombre point de salut ! Il connaissait la marquise de longue date, la marquise le connaissait aussi, elle savait ses bonnes fortunes, il savait

aussi les siennes. L'amour n'était pour rien dans leurs désirs, la vanité seule les poussait l'un vers l'autre. C'est une belle conquête à ajouter à tant d'autres, pensait madame de Gesvres : c'est une illustre victoire à inscrire là, disait le comte de Maulévrier, en ouvrant son carnet.

Depuis son aventure, la marquise sortait peu ; ses salons fermés ne s'ouvraient qu'à quelques rares privilégiés. La douce causerie du soir remplaçait le mouvement des grandes réunions, le boudoir jonquille, le salon de cérémonie ; elle vivait retirée du monde, mais ennuyée. De temps à autre elle allait oublier ses peines au spectacle, c'était la seule distraction qu'elle se donnât en dehors de chez elle. Chaque fois qu'elle s'y trouvait, elle devenait le point de mire de bien des lorgnons, c'était toujours un feu roulant. Du reste elle en avait autant à leur service. Parmi tous ces jeunes adorateurs se distinguait un beau brun, gant jaune dans toute la force du mot, vrai séducteur, l'amour des boudoirs, la terreur des maris, un lion de la grande espèce, et passé maître. C'était le comte de Maulévrier, la marquise le reconnut. Ennuyée du spectacle, car on s'ennuie de tout, elle sort, monte en voiture, arrive à son hôtel, appelle Laurette, et Laurette vient, apportant un doux billet, bonheur inattendu ! Elle l'ouvre, le parcourt, le jette sur sa table à ouvrage, fait la moue, le reprend, le rejette, mais toujours sans le froisser. Qu'il vienne, s'écrie-t-elle. Vous devinez bien que cette lettre était de M. de Maulévrier, l'amant en perspective. Elle lui écrit une lettre charmante, mais adroite ; elle commence à tendre son piège. Il peut venir, on l'accueillera avec toute la bienveillance qu'il mérite. Il a à peine fini de lire cette réponse, qu'il monte en voiture et vient déposer ses hommages aux pieds de la sirène : il se pâme de joie, et croit au bonheur dans ce monde. Entre gens de bonne société on ne brusque pas les choses, on attend. Les premières visites se passent en

compliments ; le cérémonial disparaît jour à jour , l'intimité vient, les doux et galants propos se renvoient de l'un à l'autre ; on y prend plaisir, la bouche sourit, les yeux brillent, le cœur bat, et le mot *je vous aime !* est jeté voluptueusement sur le tapis ; c'est justement ce qui arriva dans l'occasion présente. La marquise était faite au collier, le mot ne la fit pas reculer ; elle l'accepta, mais avec quelque réserve.

M. de Maulévrier aime la comtesse d'Anglure, jeune et frêle personne, belle blonde aux yeux bleus, à la taille svelte et légère, mais simple et naïve. Elle est l'amie de Madame de Gesvres, elle n'a pas craint de l'initier à tous ses secrets ; ce fut son grand tort. Vous le voyez, nos amants se sont placés sur le véritable terrain de la question ; ils s'y maintiennent, le combat est engagé. Blasés l'un et l'autre sur les plaisirs de l'amour, ils ne voient qu'une chose à satisfaire, leur vanité. Il y a là de l'in-vraisemblance. Comme toutes les femmes, Madame de Gesvres veut être seule en possession de ce cœur si haut placé. Que fera M. de Maulévrier ? mais une chose toute naturelle : il va rompre avec la comtesse d'Anglure, il lui reprend son cœur ; et la marquise le vole à son amie. Voilà un vol de confiance, un vol domestique entouré de toutes les circonstances aggravantes possibles. Et tout bénévole que soit notre jury français, la grande marquise ne pourrait trouver grâce à ses yeux, s'il avait à prononcer sur son rapt. La Ninon du XIX<sup>e</sup>. siècle triomphe, mais elle ne peut aimer Raimbaut, elle le lui déclare ; peut-être craint-elle pour son autre épaule une étreinte extra-amoureuse. Son but est rempli, elle voulait s'assurer qu'elle était aimée, M. de Maulévrier l'a juré par tous les Dieux des amants, même par tous les saints de Castille. Il a pris l'engagement de toujours vivre dans l'intimité avec la marquise, quoi qu'il arrive ; engagement antérieur à l'aveu de M<sup>me</sup>. de Gesvres. Il en est peu satisfait, mais il espère encore trouver le moyen de se faire aimer.



Maintenant savez-vous pourquoi il est infidèle , pourquoi il ne pense plus à sa bonne et gentille comtesse d'Anglure , aussi douce que la gazelle , aussi gracieuse que le palmier qui se balance au vent ? c'est qu'elle est absente. Elle a quitté Paris pour la campagne , elle a suivi son mari qu'elle n'aime pas , elle a laissé son amant qu'elle adore. Dans ce livre pour la seconde fois les absents ont tort. Maris et femmes , amants et amantes , croyez-moi , ne vous éloignez pas de l'objet adoré : suivez ses pas partout où il va , fût-ce au bout du monde ; les ronces poussent vite dans le chemin de l'amour , si l'on n'y marche pas !!

Madame d'Anglure nous intéresse : on sait qu'elle aime avec passion son amant ; exilée à la campagne , elle rêve à lui , elle lui dresse un autel au fond de son cœur , chaque matin elle cueille les plus belles fleurs que l'aurore a fait éclore , en forme des guirlandes , en couronne son Dieu ; son imagination lui pose un baiser brûlant au front , et lui , méchant ! il la renie , écarte avec sa main sa blonde tête qui se penche voluptueusement sur lui , il appelle l'oubli sur elle ; mais elle a un pressentiment de son malheur ; son bon cœur l'avertit , l'ennui la tue , les heures lui paraissent des jours , les jours des années ; elle veut voir. Onze heures sonnent à Notre-Dame , elle arrive à Paris , court à l'hôtel de Gesvres : le comte de Maulévrier est aux genoux de la marquise , accomplissant l'œuvre de son apostasie pour la vingtième fois. On frappe à la porte , c'est Laurette qui annonce l'arrivée de la comtesse d'Anglure , elle entre ; le reste de la soirée se passe à se faire mille questions. La jalousie éveillée se voile ; la comtesse attend , elle est venue là pour reconnaître la position de son ennemie. Bientôt tout se découvre , elle a percé le mystère ; son cœur est affecté , elle tombe malade , sa santé s'affaiblit , le médecin désespère , elle sent sa fin approcher ; elle veut voir avant de mourir

la marquise, la femme qui fait tout son malheur. Madame de Gesvres cherche à lui persuader qu'elle n'a jamais aimé M. de Maulévrier ; la comtesse refuse d'y croire, mais elle lui pardonne son mal, recommande à ses soins l'amant qu'elle a toujours adoré, et qu'elle chérit encore, alors qu'il est infidèle. Cette mort est belle : c'est la passion dans toute sa beauté, c'est la femme dans toute sa sublimité !

A quelques jours de là, les deux amants de nom se retrouvent sur la même causeuse au boudoir de satin jonquille, le témoin fidèle et silencieux de tous leurs débats, de toutes leurs caresses. La marquise a tous les désirs de l'amour, mais elle ne peut aimer ; elle en fait encore l'aveu à ce pauvre comte ; elle se croit aimée, cela lui suffit, elle triomphe ;.... par malheur il n'en est rien : le charme est détruit ; M. de Maulévrier à son tour lui en fait l'aveu. Elle voudrait recommencer le combat, elle boude, elle va, elle vient, lui présente ses belles épaules roses, sa tête brune d'où tombent, en tresses ondoyantes et plus noires que l'ébène, ses longs cheveux qui flottent aux vents : il détourne les yeux et reste froid, l'amour est impossible pour lui comme pour la marquise de Gesvres.

Je l'avoue, ce dénouement est peu vraisemblable ; c'est le grand défaut de l'ouvrage. Mais à côté de ce défaut même on trouve de grandes beautés. L'auteur décrit avec talent les mœurs d'un certain monde de Paris, il sait attacher son lecteur, il l'intéresse. Les rôles de Madame de Gesvres et de M. de Maulévrier sont tracés de main de maître : comme ils combattent avec habileté ! avec quel art ces deux joueurs acharnés cherchent à se tromper ! La marquise conduit admirablement les pions, le comte de son côté tient bon. Chacun veut arriver à dame le premier, et la partie est prolongée avec un merveilleux talent. M. Barbey d'Aurevilly semble décrire ce qu'il a vu ; il connaît le cœur de la femme, il

en a parcouru tous les tours et détours ; si ses réflexions ne sont pas toujours consolantes, bien souvent elle ne sont que trop justes ; il crée des situations neuves, il raille avec un rare bonheur, sa plaisanterie est acérée ; son style est original, il est à lui ; mais aussi, on regrette qu'il soit de temps à autre bizarre et maniéré. M. Barbey craint tant le commun et le banal, que parfois, de peur de les rencontrer, il évite avec précaution le simple et le naturel. Nous voudrions le voir toujours ce qu'il est si souvent, c'est-à-dire, plein de goût et de nouveauté, sans effort et sans affectation.

Ce sont au reste de légères observations que nous soumettons à l'auteur ; homme de talent, il saura les apprécier. On n'arrive pas de prime abord à la perfection ; mais quand on a fait un ouvrage comme celui dont nous venons de rendre compte, on peut, sans trop de présomption, se promettre un brillant avenir littéraire ; et certainement le coup d'essai de M. Jules Barbey d'Aurevilly est un coup de maître. H. P.

---

---

## Poésies.

### LE BEUVRAY (1).

A M. H. G.....

#### I.

Jé comprends maintenant l'extase de Moïse,  
Quand, debout sur l'Horeb, de la Terre-Promise

(1) Le Beuvray est une des montagnes les plus élevées de la chaîne du Morvand. Sur son sommet, couronné de bois, se tient, chaque année, le 1<sup>er</sup>. mercredi de mai, une fête dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Durant la période gallo-romaine, il servit d'emplacement à un camp permanent, auquel aboutissaient quatre grandes voies, et dont on voit encore les retranchements. Beaucoup d'histo-

Il parlait aux Hébreux !  
Je comprends les accents inspirés des Prophètes !  
Je comprends Lamartine au Liban !.... Ces poètes.  
Étaient plus près des cieux !

Oui ! lorsqu'on a gravi le haut d'une montagne  
D'où le regard embrasse une immense campagne ,  
Un immense horizon ,  
On se sent tout-à-coup grandi de cent coudées ,  
Et dans l'esprit ému de sublimes idées  
Chantent à l'unisson !....

J'ai revu mon Morvand , si plein de poésie !  
J'ai visité les lieux où de mélancolie  
Jadis je m'enivrai ,  
Et , par un de ces jours que septembre nous donne ,  
Sereins comme en été , mais frais comme en automne ,  
J'ai gravi le Beuvray !

## II.

Oh ! ne demandez point au barde , cher poète ,  
Quand on est à la cime et qu'on tourne la tête ,  
Ce que l'on voit en bas....  
C'est un panorama ravissant et magique !  
La campagne à vos yeux est une mosaïque  
Que l'on ne rendrait pas !

Des forêts et des champs , et des eaux endormies ,  
Et des ruisseaux courant à travers les prairies ,  
Des villages épars....

riens ont cru que c'était là qu'existait Bibracte ; mais il est facile de ruiner leur opinion en disant qu'un plateau d'environ 3,000 mètres de pourtour n'a pu contenir l'*oppidum longè maximum ac copiosissimum* des Edues : c'est le *Bozum* de la carte de Peutinger.

Quel tableau ! — Sous vos pieds la Roche-Milay funie ;  
A gauche Autun surgit ; Montpérourx dans la brume  
Dresse ses vieux remparts !....

Vous admirez ! — C'est beau , c'est émouvant , sublime !....  
Et puis , si vous pensez , en regardant la cime ,  
A ce qu'était ce lieu ,  
Votre esprit est saisi d'un trouble involontaire ,  
Comme la Pythonisse , au fond du sanctuaire ,  
A l'approche du Dieu !... .

Dans les arbres qu'agite une brise rapide  
Vers vous , à pas comptés , s'avance un vieux Druïde ,  
En un jour solennel ;  
Les genêts inégaux et que le vent balance ,  
C'est le peuple suivant , dans un morne silence ,  
La victime à l'autel !....

Et des Gaulois alors vous parcourez l'histoire.  
Leur nom sous le burin sanglant de la victoire  
En cent lieux est écrit ;  
Leur nom dans le passé rayonne à chaque page :  
Vous les voyez à Rome , à Delphes.... Leur courage  
Enflamme votre esprit.

### III.

Mais leur astre s'éclipse. — Ainsi que dans un rêve  
Confus , mystérieux , tout le passé se lève  
A mes yeux éblouis !  
Ces genêts , tout-à-l'heure une foule barbare ,  
Sont des soldats gaulois que la défaite égare ,  
Que le sort a trahis !

Ils viennent demander au sanglant sacrifice  
Du cromlech de Beuvray , si l'augure est propice

Ou fatal aux Romains....  
U'en est fait... c'en est fait! — La Gaule est asservie.....  
Alise a succombé..... Pour sauver la patrie  
Tous les efforts sont vains.....

« Voici, voici César!.. Voyez-vous dans la plaine  
« Aux rayons du soleil briller l'aigle romaine  
« Sur tous ces casques d'or?....  
« Il approche, il avance. ... Au joug de la conquête,  
« Fiers enfants du Morvand, courberez-vous la tête,  
« Combattrez-vous encor? .. »

Le Druïde a parlé. — La foule recueillie  
A sa puissante voix aussitôt se rallie  
Près du dolmen sacré :  
C'est là qu'il faut mourir..... Et le combat s'engage :  
Guerriers, femmes, enfants, dans un affreux carnage,  
Tout tombe massacré ....

Le dolmen a reçu sa dernière victime.....  
Voici les légions qui parcourent la cime  
D'un pas précipité.....  
Tout arbre est un soldat ; le frisson de la feuille,  
C'est un ordre du chef que le tribun accueille,  
Par l'écho répété...

La montagne est soumise. — A l'œuvre! que les tentes  
Sur le gazon rougi s'élèvent éclatantes!  
Que Rome ait là son camp!..  
Par des fossés profonds l'enceinte est entourée,  
Et César, du Beuvray, jette sur la contrée  
Son regard conquérant !....

— Long-temps, sur ce plateau, maintenant solitaire,  
Règne paisiblement un poste militaire :  
Le pays est dompté ;

Bibracte est devenue une cité romaine ;  
Les vaincus , des vainqueurs se distinguent à peine...  
Adieu la liberté !

Et le sol , ainsi qu'eux , sous la main étrangère  
Dépouille , chaque jour , son rude caractère :  
Les chaumes sont détruits ;  
Les thermes , les villas chassent le toit rustique ;  
La grande voie étreint l'étroit sentier celtique ,  
Tout parfumé de buis... —

#### IV.

Rome tombe à son tour. — Ce colossal empire  
Affaissé sous son poids , miné par le délire  
De ses propres enfants ,  
Craque , chancelle , croûle... et son aigle invincible  
Expire , mutilé par la hache terrible  
Des Germains triomphants !

Que va-t-il donc sortir de ces vastes ruines ?  
Regardez près de vous... Ce que , dans les épines ,  
Sur le bord du chemin ,  
Vous avez pris tantôt pour une sentinelle ,  
C'est le signe sacré de cette ère nouvelle ,  
La croix de Saint-Martin !

Humble et vieux monument , dont la foi de nos pères  
Autrefois protégea les urnes funéraires  
Des chefs des légions ,  
Comme pour indiquer qu'ici-bas rien n'est stable ,  
Et que , seule , la croix survit , impérissable ,  
Aux révolutions !....

Ainsi l'humanité suit les phases de l'homme :  
Sur les cultes détruits de la Gaule et de Rome ,

De pieux cordeliers ,  
Quelques siècles plus tard , fondent un monastère ,  
Dont vous cherchez en vain les débris sur la terre ,  
A travers les halliers.

Il n'en reste plus rien. — Et la foule bruyante  
Dont la montagne encor resplendit fourmillante ,  
Aux premiers jours de mai ,  
A seule conservé la fougueuse liesse  
Des vassaux qui rendaient hommage à la comtesse  
De la Roche-Milay (1).

Oui ! sur sa tête altière et de bois couronnée  
Le Beuvray voit encor célébrer , chaque année ,  
Le retour du printemps !  
Comme sous les Gaulois , c'est un pèlerinage  
Où de loin tout le peuple accourt : chaque village  
A ses représentants !

Il semble que ce soit un congrès politique  
Où tout ce peuple vient de la chose publique  
Discuter l'avenir.....

Mais rien de sérieux ce jour-là n'y pénètre ,  
Non ! rien ne mène plus à la fête champêtre  
Que l'amour du plaisir !

Partout folles gaités, vielles retentissantes ,  
Et rustiques festins ombragés par les tentes ,  
Et beau soleil de mai ,  
Et les chants du pays, et les cris , et la danse....  
Tout annonce , à la fois , dans un concours immense ,  
La fête du Beuvray !...

(1) C'est sur le plateau du Beuvray, le 1<sup>er</sup>. mercredi de mai que les nombreux vassaux du puissant seigneur de La Roche-Milay lui rendaient hommage. Une comtesse de La Roche-Milay les passa tous en revue une année.



V.

Le Beuvray!... du Morvand c'est la montagne sainte!  
Chaque siècle à son front a laissé quelque empreinte :  
Les Gaulois des Dolmens,  
Des men-hirs, un cromlech, des coutumes grossières,  
Puis les Romains, un camp, des urnes funéraires  
Et d'immortels chemins.

Puis vint le moyen-âge aux croyances divines.  
Qui du Christ, à jamais, sur ces doubles ruines  
Mit le signe sacré :  
Il garda des Gaulois le culte des fontaines,  
Et sur les ossements des légions romaines  
Bâtit un prieuré.....

— Assis sur le gazon, je laissai mes pensées  
Errer long-temps ainsi sur les choses passées....  
Et quand je me levai,  
Je me sentis ému : des bords de ma paupière  
Une larme tomba sur la noble poussière  
Où j'avais tant rêvé!....

Nevers, 15 mai 1841.

Antony DUVIVIER.

---

SONNET.

SAINT-JAMES

A M. EMILE FOUASSE.

Sur un roc de granit votre ville est assise,  
Nid d'aigle suspendu par la main des aïeux ;  
On dirait une femme au maintien soucieux  
Laissant pendre ses pieds sur la montagne grise.

Plus bas , dans le vallon où vient chanter la brise ,  
Où vient mourir des bois l'écho mystérieux ,  
On entend d'un ruisseau le bruit harmonieux ,  
Et la cloche , parfois , de l'humble et noire église.

Mais le charme qui plait en toi , vieille cité ,  
Ce ne sont ni tes bois , ni ton château voûté ,  
Ni tes débris parlants d'antiques citadelles.

C'est une jeune fille au sourire enchanteur ,  
C'est Marie aux doux yeux , belle parmi les belles ,  
Que je vis une fois , et qui reste en mon cœur.

Georges BESNARD.

Novembre 1840.

---

#### CHRONIQUE DU THÉÂTRE.

Un début , c'est une épreuve bien périlleuse pour l'acteur et pour le critique, c'est un instant où le sort de l'un et le jugement de l'autre se trouvent dans un équilibre que le premier mot , le premier souffle va rompre , et comblen de faux jugements portés en conscience ! car le critique a de la conscience surtout en province ; mais l'acteur n'est pas toujours maître de ses moyens à cet instant fatal ; le critique , au contraire , possède tous les siens , il n'en eut jamais plus : muet , immobile , l'oreille tendue , il épie la première impression , il la recueille , il la prononce , et qu'a-t-il fait ? une bévue , fort probablement , car il a oublié le proverbe : *hâte-toi lentement*.

Pour nous , bien que placé dans des conditions plus avantageuses , puisque nous avons pu baser notre opinion sur des épreuves répétées , nous croirons encore prudent d'user de réserve sur certains points , et pourtant nous avouons que nous suivrons plus volontiers l'impulsion de notre jugement que nous ne l'avons fait dans d'autres circonstances. L'éloge est moins pénible à distribuer que le blâme , l'éloge coûte beaucoup moins au critique , le critique étant éminemment un excellent homme , toujours en province bien entendu.

Décidément la question est aujourd'hui catégoriquement posée à notre cité : aime-t-on ou n'aime-t-on pas le spectacle ? plus de réponses évasives , plus de détours , plus d'accusations à jeter au directeur , aux acteurs , à la salle. La salle est charmante , le directeur a organisé une troupe complète ; les acteurs pris chacun dans leur spécialité sont bons , demander mieux serait une exigence déraisonnable , et le résultat de prétentions exagérées n'irait à rien moins qu'à faire perdre l'espoir de jamais satisfaire notre public. Nous savons bien qu'en comparant tel acteur avec tel autre que nous avons vu sur notre scène , nous pourrions parfois donner la préférence à celui que nous n'avons plus ; mais peut-être en sera-t-il de même pour celui que nous possédons aujourd'hui , et d'ailleurs il n'en peut être autrement. Mais prenant la troupe dans son ensemble , nous croyons pouvoir affirmer qu'elle est bien supérieure à toutes celles que nous avons eues jusqu'ici.

Le public nous a paru partager complètement les idées que nous exprimons ici. Jamais saison pourtant n'avait été aussi peu favorable pour les débuts ; après un soleil qui semblait ne rire qu'avec ironie et ne se montrer que pour nous dire : tu n'es pas dans l'hiver ; après des pluies continuelles , l'horizon s'était éclairci et les beaux jours , qui devaient être *nos derniers beaux jours* de l'année , invitaient tout le monde aux *plaisirs de la campagne* , pour me servir du mot technique. Mais j'oublie le théâtre et la campagne dont je parlais sur le ton de Théocrite ; or voici où j'en voulais venir. Bien que le beau temps dût retenir loin de la ville la plupart des amateurs de spectacle , la salle était à peu près remplie ; partout brillaient de gracieuses toilettes , des femmes plus gracieuses encore et de nombreux dilettanti , non moins sensibles à ce charme qu'à celui de l'harmonie.

Disons maintenant quelques mots sur les diverses pièces qui ont été jouées et sur les acteurs qui ont rempli les principaux rôles.

Le chef-d'œuvre de Boïeldieu a dignement ouvert la saison ; *la Dame Blanche* que déjà nous avions vue plusieurs fois apparaître sur notre scène , au milieu de ces bons paysans écossais dont elle est l'effroi et la providence , a été accueillie de nouveau avec le même empressement qu'elle l'avait été il y a quinze ans ; le charme de telles compositions ne s'efface jamais. Cet opéra a été exécuté avec ensemble , et le public a bientôt salué par des applaudissements répétés les acteurs qui ont joué avec une parfaite intelligence de leurs rôles. La voix de Labruyère était un peu couverte par un léger enrrouement ; au premier acte , cependant , il a bien chanté l'air : *Ah ! quel plaisir d'être soldat* ,

je dis l'air, vous entendez, car ce n'est pas une *romance*, quoi qu'en ait dit un feuilleton du *Pilote*, et bien moins encore une *cantate*, quoi qu'en pense le journal de Caen. La voix de l'acteur est devenue plus nette et plus sonore dans les deux actes suivants, qualités qu'elle avait conservées le lendemain dans *Fra-Diavolo*.

Dans cet opéra Labruyère remplissait le rôle de *Fra-Diavolo*, et il s'est montré bon acteur et bon musicien; il est fâcheux qu'un rhume l'ait privé de ses moyens dans *le Pré-aux-Clercs*, et l'ait même empêché de jouer dimanche dernier.

Nous pensons que cet acteur réussira toujours devant notre public; il a une bonne tenue, l'intelligence de ses rôles, de la méthode et une belle voix. Malheureusement quelques-unes des notes ont été jusqu'ici un peu voilées, mais ce n'est qu'accidentellement, nous l'espérons.

M<sup>me</sup>. Bosselet-Volsel, notre première chanteuse, a souvent dans le rôle de la *Dame Blanche* et dans celui de Zerline de *Fra-Diavolo* obtenu des applaudissements mérités; le rôle d'*Isabelle* dans *le Pré-aux-Clercs* n'était pas tout-à-fait si favorable, mais dans *le Maître de Chapelle* elle a parfaitement chanté son duo.

La voix de M<sup>me</sup>. Bosselet-Volsel est forte et large, mais certains éclats ont parfois quelque chose d'un peu dur; cependant nous croyons devoir suivre les phases de son talent qui se déploie avec avantage dans plusieurs situations, avant de nous exprimer définitivement à son égard.

Quant à M<sup>me</sup>. Louise Perron (1<sup>re</sup>. Dugazon) nous croyons ne pas trop hasarder en lui promettant les applaudissements du public, dans les divers rôles qu'elle devra remplir; peut-être sa voix n'a-t-elle pas une grande étendue, mais cette actrice est éminemment musicienne: il y a de l'âme, du tact, de la délicatesse dans son chant, un charme qui ne se dément jamais dans toutes ses situations, dans tous ses mouvements, et qui rappelle heureusement M<sup>me</sup>. Pradher. Le rôle de la fermière *Jenny* dans *la Dame Blanche* nous avait révélé, dès le premier jour, les avantages de cette actrice; et certes, les filles d'Albion qui ont vu *Paméla*, dans *Fra-Diavolo* doivent à M<sup>me</sup>. Louise Perron des remerciements pour la grâce et la finesse dont elle a embelli le caractère de la jeune Mylady. M<sup>me</sup>. Giraud dans *le Pré-aux-Clercs* n'a pas démenti les promesses des autres rôles *le Chalet* et *le Roman intime* surtout, rôle fort difficile dans lequel M<sup>me</sup>. Perron est toujours en scène, ont amené pour elle de nouveaux succès; elle a su captiver fortement les spectateurs qui semblaient craindre de perdre une seule de ses paroles, un seul de ses gestes. Nous avons dans M<sup>me</sup>. Perron une excellente actrice qui sait diriger avec talent une voix suave et mélodieuse.

Nous devons des éloges à Chardon qui , dans le rôle de Gaveston , a fait entendre une fort belle basse-taille , et nous n'aurions pas douté que cet acteur n'obtienne un plein succès dans tous ses rôles s'il ne se fût montré faible dans *le Châlet*.

Paul Assemat le baryton a déployé dans le *Maître de Chapelle* un talent remarquable ; nous espérons qu'il y aura souvent des rôles pour lui dans les divers opéras qu'on nous prépare.

Les deux comiques sont de bons acteurs qui ont de l'aplomb et de la précision dans le trait comique ; toutefois nous les engageons à ne pas charger leurs rôles, comme ils l'ont fait, Blanchard dans le rôle de l'anglais de *Fra-Diavolo*, et Peyrond surtout dans le vaudeville *les Premières Amours* ; heureusement ce dernier a mieux montré son talent dans le rôle de *Dickson* de la *Dame Blanche* et dans celui de *Cantarelli* du *Pré-aux-Clercs*. Blanchard aussi a joué admirablement le rôle de *Couturier* , il a été vrai et sans exagération.

La duëgne, M<sup>me</sup>. Trellu , s'est bien acquittée du caractère de la vieille domestique des comtes d'Avenel , mais il est nécessaire de la revoir dans d'autres rôles pour la juger. Nous croyons devoir attendre aussi une nouvelle épreuve pour dire ce que nous pensons de Dabrin qui a été peu saillant dans le rôle de *Lorenzo* et plus faible encore dans *le Châlet*.

La manière dont M. Alfred Biot le directeur s'est acquitté du rôle de Comminges nous a donné une idée très-favorable de ses ressources comme chanteur et comme acteur. Nous espérons pouvoir avant peu apprécier son talent d'une manière plus complète.

Le Postillon de *Longjumeau* avait attiré mercredi dernier une brillante et nombreuse réunion , et personne n'a pu regretter d'avoir fait partie des spectateurs , c'est qu'aussi cet opéra est fort joli et qu'il a été bien joué. Tous les rôles ont été remplis avec talent. Labruière avait recouvré complètement sa voix , et il a chanté de façon à obtenir des applaudissements surtout dans *Ah ! qu'il était beau* et dans le duo du 2<sup>e</sup>. acte. M<sup>me</sup>. Bosselet-Voisel a eu aussi sa part de bravos , et elle les méritait. Chardon s'est montré bon acteur , il serait superflu d'en dire autant de Blanchard.

On voit d'après cet aperçu , tout incomplet qu'il est , que nous aurons maintenant le double plaisir de posséder un opéra après quoi nous avons en vain soupiré si long-temps , et que cet opéra sera exécuté de façon à charmer nos longues soirées d'hiver et à ramener à notre jolie salle la foule que l'ennui en avait éloignée.

Nous ne finirons pas sans payer à l'orchestre le tribut d'éloges

que déjà le public lui a prodigués par ses applaudissements : un solo de violon surtout , exécuté par M. Villain dans le Pré-aux-Clercs , a obtenu une longue salve de bravos. Nous nous permettrons une réflexion que nous avons entendu répéter par plusieurs personnes , c'est que souvent l'orchestre couvre un peu trop la voix des acteurs.

G. F.

---

## BULLETIN.

M. Marie Dumesnil , membre des Académies de Caen , de Rouen et de Metz , auteur d'un volume intitulé *chroniques Neustriennes* , a publié dernièrement une *nouvelle Neustrienne* sous ce titre : *Aux Français la liberté — la paix — Napoléon*.

L'auteur déplore les excès populaires et pose les limites entre la liberté et la licence. Les agitations incessantes amènent l'instabilité dans l'état et deviennent fatales au pays. L'intrigue seule en retire le fruit :

L'intrigue ainsi s'élève où la vertu succombe

La vanité triomphe où le mérite tombe!

Hélas de tant de maux le terme est dans l'excès...

Ce sont là des vérités qu'il est bon de répéter au peuple pour l'éclairer , et elles sont d'ailleurs renfermées dans des vers qui les présentent d'une manière neuve. L'union seule, *l'unité* fait la force des états , et cette pensée s'encadre parfaitement dans une strophe relative à la chute de Napoléon.

Passant à un autre ordre d'idées , M. Dumesnil célèbre les bienfaits de la paix ; Napoléon , dit-il aussi , a voulu la paix , mais il lui fallait la conquérir , il lui fallait combattre ceux qui ne la voulaient pas. Toutefois , l'auteur repousse avec indignation une paix honteuse , il maudit celui qui provoque une guerre injuste , mais il s'indigne quand l'offense faite au drapeau tricolore n'est pas lavée. Nous ne pouvons mieux finir qu'en citant cette dernière strophe.

La guerre... Oh ! qui pourrait provoquer ses ravages,

Qu'en horreur aux humains il soit maudit des cieux

Celui qui le premier , parjure audacieux,

Du pacte de la paix déchirera les pages.

Mais si quelque insensé, Roi, Ministre, Empereur,  
Cède à l'entraînement d'une aveugle fureur  
Et contre notre France ose tirer le glaive,  
Qu'armée au cri du Roi notre France se lève,  
Et que nos agresseurs tombent ensevelis,  
Comme autrefois le Russe au grand lac d'Austerlitz.

Un grand nombre de pensées sages et fortes se rencontrent dans cette pièce de M. Marie Dumesnil et l'expression n'est pas au-dessous de la pensée.

— L'Académie des sciences et arts de Grenoble, avait mis au concours pour un prix de 1,000 fr., fondé par feu l'abbé Grégoire, le sujet suivant : « Prouver par l'écriture sainte et par la tradition, que le despotisme, soit ecclésiastique, soit politique, est contraire au dogme et à la morale de l'église catholique.

Le prix a été décerné à M. Decorde, conseiller à la cour royale de Rouen. Nous publierons prochainement sur cet ouvrage qui vient d'être imprimé, un article par M. Charma.

— On sait qu'il avait été question de transférer à Caen la faculté de théologie établie à Rouen. Ce projet de l'ancien ministre de l'instruction publique ne s'est pas réalisé. Le 14 juillet dernier, cette faculté récemment réorganisée à Rouen, a été installée par M. le Recteur de l'Académie. C'est dans l'ancienne salle des archives de l'archevêché que la séance a eu lieu. L'auditoire était très-nombreux. Le discours d'ouverture a été prononcé par M. l'abbé Fayel, doyen de cette faculté. L'enseignement de cette année comprend seulement le cours de *Morale évangélique*, par M. l'abbé Malleville, et le cours d'*histoire ecclésiastique*, par M. l'abbé Fayel. Le cours de *Théologie dogmatique*, qui a pour professeur M. l'abbé Lecœur, n'aura pas lieu cette année.

— Le *Semaphore de Marseille* qui avait annoncé le premier la mort de Silvio Pellico dit dans son numéro du 10.

« De nouveaux renseignements nous obligent à revenir sur cette nouvelle, et nous nous estimons heureux d'apprendre, d'après une lettre de Milan, que le bruit répandu sur cette mort était faux. »

— La bibliothèque de Caen va recevoir prochainement les livres que lui a légués M. Georges Le François qui a péri si malheureusement à Venise. Ce legs se compose d'environ 360 volumes, provenant en partie de la bibliothèque de l'oncle du testateur, M. Le François, curé de Mutrecy, député du clergé pour le bailliage de Caen aux Etats généraux, en 1789.

— Une souscription est ouverte dans les bureaux du Pilote du Calvados pour l'érection, à Caen, d'une statue au général Decaen,

l'un de nos compatriotes, et l'un des plus beaux modèles de courage, de patriotisme et de désintéressement des temps modernes. Cette souscription provoquée par le Pilote n'a aucun but politique, c'est un trophée qu'il s'agit d'élever à un citoyen qui a illustré son pays.

— Voici la réponse que M. Gatteaux a faite à M. Lair relativement au tombeau de Malherbe :

MON CHER AMI,

J'ignore tout-à-fait ce que contenaient les journaux de Paris, relativement à la découverte de la tombe de Malherbe, et pour pouvoir répondre catégoriquement à votre demande, je suis allé voir le curé de St.-Germain-l'Auxerrois. Il m'a annoncé que non seulement on n'a pas retrouvé les restes de Malherbe, mais même qu'on n'a pas rencontré sa pierre tumulaire. Et si par hasard on la retrouvait, ce ne serait pas un motif de rechercher le corps puisqu'on a la certitude que toutes les tombes ont été violées en 1793.

Ainsi pour le moment et pour toujours, il faut renoncer à la découverte d'aussi précieux restes. Je regrette vivement, mon cher ami, que tous vos honorables projets soient renversés.

— *Institution fondée dans les départements du Calvados et de la Manche (1839) pour l'extinction de la mendicité et la moralisation des classes pauvres par le Perfectionnement de l'Agriculture et le Travail domestique.* — L'Institution, fondée en 1838 et 1839, occupe en ce moment une étendue de 30 à 40 lieues, et chaque jour s'accroît. Ses comités fonctionnent déjà à divers degrés de perfection sur 23 communes demi-urbaines et rurales. Son agriculture s'étend sur 44. Le nombre de ses souscripteurs est de 1,000, la population qu'elle régit. d'environ 25,000, non compris les communes commençant par l'agriculture.

*Charité.* 200,000 soupes composées de pain, bouillon, légumes, pesant au moins 3 kilos, ont été distribuées par elle à ses pauvres en 1840.

600 indigents ont été soutenus en santé comme en maladie et pourvus de tout le nécessaire.

*Morale.* Dans toutes les communes survenues successivement à la perfection, les mendicités intérieure et extérieure s'éteignent. La génération nouvelle subit une heureuse influence. La conduite des libérés est parfaite.

Sur une population de 22,000 âmes, pas un crime en 1840, 8 délits simples, dont un seulement commis par un indigent.



*Agriculture.* Le but de l'Institution est de la perfectionner peu à peu dans toutes ses parties. 2 grandes fermes situées à 10 lieues de distance suivent exactement le système du fondateur, fournissent à 80 petites fermes d'essai les moniteurs, les charrues, les semoirs Hugues, les graines nécessaires pour fonctionner uniformément. Ces 80 fermes, destinées à leur tour à devenir centres et moniteurs dans leurs rayons, seront promptement mises en état de remplir leur mission. Dans ce moment les deux fermes occupent toute la population faible de leurs communes. Les petites agissent proportionnellement sur l'extinction du paupérisme. L'expérience démontre de plus en plus combien étaient justes les prévisions de l'Institution.

*Produits en légumes.* En 1840, malgré l'imperfection des débuts et une sécheresse excessive, la récolte totale de toutes les fermes a donné neuf cent mille kilos : ce produit a créé 12,000 journées de femmes, enfants, vieillards.

Le 20<sup>e</sup>. appartient aux pauvres ; il suffit à la confection en légumes de 190,000 soupes pendant 6 mois d'hiver. Le double de ce produit obtenu (on espère obtenir cette augmentation en 1841), nos 600 pauvres seront pourvus, et plus tard, par la proportion ascendante du progrès, une grande partie des souscriptions deviendra inutile.

Le 20<sup>e</sup>. des pauvres prélevé, il reste encore la quotité nécessaire pour créer la nourriture de 200 bêtes à cornes, car, d'après les expériences faites, on peut nourrir entièrement avec les carottes, sans foin ni paille, les bêtes à cornes à raison de 15 kilos pour celles au-dessous d'un an, 20 kilos d'un an à deux ; au-dessus de cet âge il faut ajouter 5 kilos de foin.

*Travail domestique.* Etabli dans les communes au degré nécessaire pour constater que les femmes ne manquent pas d'ouvrage. A Thorigny. (3,000 âmes), il occupe l'hiver environ 100 femmes.

*Conclusion.* Ainsi donc, l'Institution agit sur le paupérisme par la charité, le travail, le patronage éclairé de ses comités.

Elle agit sur la propriété en augmentant la somme de ses produits, conséquemment lui créant une valeur nouvelle ; sur la fortune publique en accroissant tous les produits, spécialement le nombre des bestiaux qui, suivant les localités, peut être doublé, triplé, même quadruplé, avantage immense, puisqu'il donnerait à la France les moyens d'anéantir l'importation étrangère ; enfin, sur la prospérité générale, puisque l'extinction du paupérisme, l'organisation d'un travail permanent sont désormais des résultats acquis à la science comme à l'humanité.

Nous venons de recevoir, avec le compte-rendu ci-dessus, un

volume publié par S. A. S. le prince de Monaco, sur le paupérisme en France et sur les moyens de le détruire; nous nous proposons de donner prochainement une analyse exacte de ce travail, qui offre aujourd'hui un si haut intérêt.

— M. Chalons d'Argé se prépare à publier incessamment un annuaire de toutes les Académies et Sociétés savantes, littéraires et agricoles de France. Ce recueil annuel, destiné à former un lien entre diverses Sociétés de ce genre existant au nombre de près de 300 dans notre pays, donnera les noms des Académies et Sociétés depuis leur origine, des détails sur leurs statuts et leur fondation, avec une liste de leurs membres. Ce volume indiquera les mémoires publiés par ces Sociétés, les programmes des prix mis au concours et les noms des lauréats. Un chapitre sera consacré aux Académies et aux Sociétés étrangères.

— Un jeune architecte vient de trouver à Saint-Germer, près de Beauvais, deux statues chrétiennes d'un grand intérêt pour l'histoire des beaux arts. Toutes deux sont de la fin du treizième siècle, entièrement peintes et dorées; elles représentent la Vierge Marie, avant et après la nativité. La robe, bleue à l'une, et violette à l'autre, le manteau rouge à la première, et bleu à la seconde, sont semés de rinceaux, de fleurons et de corolles en or. Dans des quatre-feuilles et des médaillons feuillagés, se trouvent des griffes de lions héraldiques également peints en or. Sur la robe violette de la Vierge qui tient Jésus, une série de médaillons est occupée alternativement par deux coqs qui chantent et deux coqs qui se battent. Deux coqs absolument semblables sont sculptés sur le zodiaque en marbre blanc qui sert de frise à la cathédrale d'Athènes, et dont M. Didron a rapporté un estampage. A ces deux Vierges, qui sont à peu près de grandeur naturelle, l'œil est bleu. La chevelure est dorée. La vierge mère est couronnée et assise sur un trône comme une reine; elle semble orgueilleuse de l'enfant Jésus, en robe d'or, qui joue avec elle. L'autre vierge, qui n'est pas mère encore, est debout et sans couronne; elle contraste par sa timidité, avec la fière contenance de la première. La peinture appliquée à la statuaire, assez rare en France, donne ici des renseignements précieux sur les étoffes brochées en or pendant le moyen-âge; elle fournira en outre un document important pour les statues de même époque, mais à peu près décolorées, qu'on va remplacer dans la Sainte-Chapelle de Paris. Ces deux statues de St.-Germer étaient ensevelies dans des déneigées combes, depuis deux cents ans peut-être: elles sont maintenant et placées honorablement dans la chapelle d'où elles

proviennent, et qui est une copie de la Sainte-Chapelle de Paris. On ne touchera pas à ces statues, qui sont endommagées en quelques endroits, et l'on se contentera de fixer sur le cou de la Vierge mère la tête qui en est détachée. (*J. de la Manche.*)

— L'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, décernera, dans sa séance publique du mois d'août 1842, une médaille d'or de la valeur de 600 francs, au meilleur mémoire inédit, sur le sujet suivant :

« Analyser et apprécier les œuvres des littérateurs et des poètes  
« normands peu connus, depuis Clément Marot, jusqu'à la fin  
« du règne de Louis XIV. »

**PRIX EXTRAORDINAIRE FONDÉ PAR M. L'ABBÉ GOSSIER.**

Le seul mémoire envoyé à l'Académie, n'ayant mérité qu'une mention honorable, le même sujet est remis au concours pour l'année 1842. Voici la question proposée :

« Exposer l'état actuel de l'enseignement des mathématiques  
« dans les collèges, et en faire connaître le résultat pour le plus  
« grand nombre des élèves.

« Si l'auteur pensait que ce résultat n'est pas tel qu'on doit le  
« désirer, quel mode pourrait-on substituer à celui qui est en  
« usage ?

« Si le plan proposé pour l'enseignement des mathématiques  
« devait entraîner des modifications dans celui des humanités, il  
« faudrait en faire ressortir la nécessité, et examiner avec soin si  
« les études littéraires ne pourraient en souffrir. »

**OBSERVATIONS.** Chaque ouvrage devra porter en tête une devise qui sera répétée sur un billet cacheté, contenant le nom et le domicile de l'auteur.

Les Mémoires devront être adressés, *francs de port*, AVANT LE 1<sup>er</sup> JUIN 1842, terme de rigueur, soit à M. GORS, professeur de mathématiques spéciales, rue de la Seille, 10, *secrétaire perpétuel de l'Académie, pour la classe des Sciences*; soit à M. CHARLES DE STADENRATH, juge d'instruction, boulevard Cauchoise, 22, *secrétaire perpétuel de l'Académie, pour la classe des Lettres*.

G. F., Directeur.

---

## BIOGRAPHIE.

---

### CLAUDE FAUCHET,

#### ÉVÊQUE CONSTITUTIONNEL DU CALVADOS.

Ceci n'est point une notice biographique et littéraire sur Fauchet, travail tout-à-fait en dehors de nos études ordinaires et surtout de nos sympathies. C'est une suite de notes et d'extraits, recueillis en parcourant des documents relatifs à la révolution française, et qui pourront présenter quelque intérêt, en contribuant à faire connaître un homme qui a joué un rôle important dans ce mémorable drame. Fauchet appartient par l'histoire à notre pays, où, malgré de déplorables erreurs, il a laissé une mémoire honorée et surtout chère à la plupart de ceux qui l'ont connu. Pour le juger, il faut faire la part des temps et des circonstances : c'était, nous le croyons, une généreuse et noble nature; mais avec une tête ardente, il ne pouvait échapper à la fièvre révolutionnaire qui agitait alors la France.

CLAUDE FAUCHET (1) né à Dorne, dans l'ancien Nivernais, le 22 septembre 1744, embrassa l'état ecclésiastique et fut d'abord précepteur des enfants du marquis de Choiseul, frère du ministre; il entra ensuite dans la communauté des prêtres de Saint-Roch à Paris. Une aventure qui eut quelque éclat dans le temps, lui attira un interdit de l'archevêque de Paris; mais cette disgrâce ne nuisit point à sa fortune. S'étant fait remarquer par

(1) *Claude* était aussi le prénom du président Fauchet, si connu par ses recherches sur nos antiquités nationales. Nous ignorons si l'évêque Fauchet était ou prétendait être un des descendants de ce vénérable écrivain.

sôn talent pour la chaire , il fut nommé prédicateur du roi , titre qui lui valut bientôt une autre faveur plus lucrative ; celle d'abbé commandataire de Montfort. Déjà grand vicaire de Bourges , sous M. de Phéliepeaux , il prononça l'oraison funèbre de ce prélat , mort à la fin de 1786.

La reconnaissance de Fauchet pour la cour n'enchaîna point la liberté de sa pensée ni l'indépendance de ses opinions. La philosophie qui transpirait dans ses discours parut souvent plus hardie qu'il ne convenait à son caractère d'homme d'église et à sa position à la cour. Les élans audacieux de sa verve oratoire déplurent , et il éprouva la mortification de se voir rayer de la liste des prédicateurs du roi. Il est hors de doute que cette disgrâce contribua plus que tout autre motif à lui faire embrasser ardemment les innovations politiques qui se préparaient. Il adopta les principes de la révolution avec enthousiasme ; ardent , doué de plus d'imagination que de jugement et de prudence , il se jeta dans le tourbillon. En 1789 , il déploya le plus grand zèle dans les assemblées des électeurs et des sections , et prit une part non moins active au mouvement populaire qui eut pour résultat la prise de la Bastille. On le vit même , dit-on , le sabre à la main , figurer au nombre des plus intrépides assaillants. Le *Moniteur* rapporte seulement qu'il s'avança trois fois , sous le feu du canon , à la tête de la députation chargée du décret qui ordonnait au gouverneur de remettre , sans verser le sang des citoyens , cette place sous la garde de la cité. Après ces prouesses que l'on peut juger diversement , mais que Fauchet par la suite rappelait toujours avec une grande complaisance , il reprit ses fonctions ecclésiastiques : au reste , la chaire devint dès lors pour lui un autre champ de bataille sur lequel il ne cessa de se signaler par la hardiesse et la vigueur de ses attaques contre toutes nos anciennes institutions.

Au mois de janvier 1790, Fauchet fonda avec Bonneville le journal la *Bouche-de-fer* ; le 1<sup>er</sup>. octobre de la même année, ce journal devint l'organe d'un club philosophique, ouvert par ses fondateurs au cirque du Palais-Royal. Ce club connu sous le nom de *Cercle social* était auparavant une loge maçonnique. Il s'annonça comme voulant opérer la confédération universelle des amis de la vérité. Parmi les membres de cette société, les uns tels que Bonneville, Goupil de Préfeln, Condorcet, étaient francs-maçons ; ils pensaient ou paraissaient penser que les symboles et les traditions de la maçonnerie renfermaient les solutions de tous les problèmes soulevés par la révolution française ; ils attribuaient à Bacon les premiers éclaircissements scientifiques sur le système politique enveloppé dans les mystères des loges, et ils se mettaient à l'œuvre pour en livrer le sens complet et en procurer la réalisation. D'autres membres, tels que Fauchet, accédèrent à cette entreprise au nom de la doctrine de Jésus, qui comprenait très-explicitement la franc-maçonnerie, quant aux principes d'égalité et de fraternité, et qui, de plus, avait choisi pour base le principe social qui, seul, expliquait et justifiait ces préceptes : à savoir : la charité universelle.

La première séance du Cercle social ou de l'assemblée fédérative des *Amis de la vérité* eut lieu le 13 octobre. Fauchet prononça le discours d'inauguration.

« Quand l'orateur, dit un journal du temps, a parlé au nom de l'amour et de la vérité, de la longue enfance de l'espèce humaine, aveuglée, enchaînée, glacée, mutilée, méprisée, on se rappelait avec vénération cet électeur intrépide, qui avait porté sous les tours de la Bastille la paix ou la guerre à un gouverneur impitoyable. C'était là l'ami du peuple qui parlait dans la tribune ; et à l'énergie de ses paroles on eût dit que la tyrannie, immobile sous le miroir de la vérité, était sommée par une

voix toute puissante , de déposer son masque , ses triples voiles, son empreinte à fausses légendes , qui faisait passer les hommes pour ce qu'elle voulait , et non pour ce qu'ils valent.

« C'est encore un prêtre , disaient d'abord quelques hommes qui ne connaissaient pas ce tribun du peuple franc; mais bientôt par la magie toute naturelle de son éloquente voix , ils l'ont tous vu , ainsi que nous , comme s'il eût été revêtu de cet habit de *garde nationale* qu'il a reçu du sénat français « non comme un lucre , mais comme un trophée. » On dira de lui ce qu'Eschines disait de Demosthène : » Ce n'est rien que de lire son discours ; il fallait l'entendre à la tribune aux barangues.

Voici le début du discours de Fauchet : « Messieurs , une grande pensée nous rassemble : il s'agit de commencer la confédération des hommes , de rapprocher les vérités utiles , de les lier en système universel , de les faire entrer dans le gouvernement des nations , et de travailler , dans un concert général de l'esprit humain , à composer le bonheur du monde. — La société en est encore aux éléments : nulle part ces éléments n'ont été combinés pour l'avantage commun. Les législateurs ont tracé des lignes, où ils ont enfermé les peuples pour les contenir, et non pour les rendre heureux. Les lois générales ont oublié l'amitié qui associe tout , pour ne s'occuper que de la discorde qui divise tout.....

« Il ne peut y avoir qu'une religion vraie , celle qui dit aux hommes : Aimez vous tous ! » et qui leur donne pour accomplir ce devoir unique , les moyens les plus doux et les plus puissants motifs. Cette religion existe ; elle est éternelle comme la loi de l'amour : les hommes désassociés par les lois de discorde qui régissaient les empires, l'ont méconnue ; il faut la leur montrer dans sa nudité chaste, dans sa vérité pure, et le genre humain épris de sa beauté divine , n'aura qu'un cœur pour l'adorer. »

Nous citerons encore ce fragment d'un second discours qu'il prononça le 22 octobre suivant, parce qu'il nous semble curieux pour l'histoire de la philosophie et de la littérature révolutionnaires.

« Hâtons-nous de régler la marche de nos travaux pour avancer rapidement dans notre divine carrière. Tout doit dériver d'un seul principe; et ce principe le voici : *Bannir la haine de la terre, et n'y laisser régner que l'amour*. Dans ce point unique comme l'a dit le législateur par excellence ( qu'on remarque l'expression dans la bouche d'un prêtre ! ) consiste toute la loi tant pour la religion que pour la société. Examinons sur cette règle absolue toute institution religieuse et toute législation sociale : ce qui s'en écarte est mauvais et ne produit que la désunion ; ce qui s'y conforme est bon et n'enfante que l'ordre. Aimer est tout pour la sagesse et pour le bonheur.

» Nous peserons donc dans la balance infaillible de l'amour universel, pour connaître la vraie législation qui convient à tous les hommes, le Contrat social de Rousseau. Nous adopterons tous les articles qui sont en pleine harmonie avec ce principe ; dans ceux qui s'en éloignent, ce grand génie, qui a rendu de si grands services à l'humanité, nous paraîtra avoir perdu son poids, ne plus s'être compris. Nous le trouverons en contradiction avec la vérité, comme avec lui-même. Nous pourrions soumettre à la même épreuve l'énigmatique Montesquieu, le grave Mably, l'éloquent Raynal, et tous les bons écrivains législateurs ; mais Rousseau suffit, car il a dit substantiellement tout ce qu'il y a de meilleur dans les meilleurs auteurs qui ont parlé des lois.

» Dans l'autre côté de l'amour universel, nous mettrons, pour connaître la vraie religion faite pour le genre-humain, quoi, Messieurs? Je ne parle pas en prêtre, je parle en homme, et je dis l'*Évangile*. Il rapporte tout à l'amour. Il divinise ce sentiment, en le réduisant à l'égalité,



à l'unité entre Dieu et toute la famille humaine sans exception. C'est la seule religion du monde entier qui ait cette base absolue : c'est donc la seule qui mérite d'être considérée dans notre principe d'union et d'affection générale. Toutes les autres sont exclusives, sont haineuses, sont étrangères à nos vues de pleine concorde, comme elles le sont au vrai bonheur des hommes. Si, à l'examen, nous trouvons que l'Évangile est en effet le code religieux qui exige l'amour universel, et qui porte les cœurs par les plus doux et les plus puissants motifs à s'y livrer sans réserve, il sera sous ce rapport la religion du genre-humain. Il nous sera aisé ensuite de renverser d'un souffle tout puissant l'édifice barbare de haine, de servitude et de discorde, élevé par les théologiens sur cette base divine d'amour, de liberté, d'union. Déjà la philosophie a fait voir en eux, avec une évidence irrésistible, les despotes des consciences, les fauteurs des tyrans et les boute-feux des nations. Il faut à tout prix que la religion ne soit qu'amour, et si l'Évangile en exceptait un seul homme, il faudrait y ramener l'Évangile; car ce serait une erreur contradictoire à ses principes qui s'y serait glissée; et ce sont ceux qui ont faussé cette sainte règle, sinon dans le texte, du moins dans l'interprétation, qui l'ont empêchée d'avoir conquis l'univers. »

Fauchet se fit beaucoup de querelles à cause de ses opinions sur Voltaire; il eut là-dessus une correspondance avec Anacharsis Clootz, dans laquelle le *Procureur-général de la vérité* et l'*Orateur du genre-humain* luttent de politesse et de sensibilité (style du temps). Charles Vilette, l'un des derniers élèves du patriarche de Ferney, défendit aussi la mémoire de son maître. Voici, à ce sujet, un curieux extrait des *Révolutions de Paris* :

« La vérité vient d'établir son trône au cirque du Palais-Royal. Cette galerie a plusieurs usages : les mardi, jeudi et dimanche, on y chante des ariettes ; les mercredi

et samedi , les nymphes circonvoisines des entresols y dansent , et les lundi et vendredi on y dit la vérité.

» C'est sous les auspices apparents de M. l'abbé Fauchet que cette société s'établit ; nous n'en voyons pas encore les fondateurs réels, et nous n'en verrons les instigateurs que le plus tard qu'il se pourra.

» Etablie au cirque du Palais-Royal, si cette association n'est pas mystérieuse , elle est du moins mystique par les principes qu'elle affecte.

» L'abbé Fauchet a prononcé plusieurs discours pour appeler les citoyens sous l'apostolat dont il est chargé.

» Dans le premier , il nous a démontré que l'établissement des *Amis de la vérité* reposait sur deux bases : la franc-maçonnerie, mieux subtilisée ou mieux développée dans ses allégories , et l'Évangile de Jesus-Christ , d'où doivent résulter deux conséquences inévitables et inutilement cherchées jusqu'à ce jour , *la vérité* et *l'amour universel*. L'orateur ayant à lier le dictionnaire oriental et les hiéroglyphes de la maçonnerie avec les miracles et le vocabulaire naïf de l'Évangile , et voulant y intercaler le nouveau glossaire de la révolution ; l'orateur , dis-je , s'est servi d'un style mixte , mais toujours soutenu , pour éviter les disparates , de manière que ce mélange de phrases apocalyptiques , de figures orientales , de paraboles judaïques , de termes politiques et d'expressions amoureuses , liés dans une texture poétique , donnait à tout son ensemble une physionomie de prophète , qui a merveilleusement étonné l'auditoire....

» Dans une autre séance et dans un discours subséquent , l'abbé Fauchet , voulant développer son système de mysticité amoureuse et sa nouvelle philosophie évangélique , a commencé par tomber à bras raccourci sur Voltaire. Pour le coup , il a été clair , et l'on a bien vu qu'il s'agissait là d'une autre affaire ; mais aussi l'auditoire a perdu patience , et M. l'abbé Fauchet , interrom-

pu à chaque mot, s'est aperçu qu'il n'était pas dans sa chaire de Bourges (1).

» Voltaire, *selon lui, n'était pas un philosophe*, il n'a rien fait pour la révolution, c'était un être vil, un aristocrate, un plat personnage, etc.; on n'a rien à répondre à ces belles choses. J.-J. Rousseau a paru sur les rangs après Voltaire; il a été trouvé admirable tant qu'il a parlé d'amour évangélique, et passable en politique. Son *Contrat social* doit être discuté dans le *Salon de la vérité*, où l'on démontrera ce qui est bon, et pulvérisera ce qui est mauvais. Voilà la matière des séances.

» Au reste, M. l'abbé Fauchet est *procureur-général de la vérité* (c'est le titre de sa charge), et il est bon d'observer qu'il est le seul maintenant en France en possession de cette dénomination aimable; car Desmoulin a donné sa démission de l'office de procureur-général de la lanterne. »

C'est Fauchet qui proposa, en 1790, de réunir toutes les gardes nationales de France sous le commandement de Lafayette. Déjà électeur de Paris, et membre du comité permanent du 14 juillet, il fut nommé l'année suivante (17 avril) évêque constitutionnel du Calvados. Il fut sacré en cette qualité le 1<sup>er</sup> mai 1791, et vint prendre possession de son siège le 11 du même mois. Voici en quels termes les *Affiches de la Basse-Normandie* rendirent compte de son arrivée à Caen :

« M. Fauchet est descendu de voiture à l'entrée de la ville, où il a reçu les compliments du clergé, de MM. de Fandoas et d'Argouges, au nom de la garde nationale qui était sous les armes, et qui environnait le prélat. Le drapeau fédératif était porté devant lui. Les airs si connus ont été cent fois répétés par les instruments d'une musique patriotique. Les battements de mains, les cris de *vive l'é-*

(1) M. l'abbé Fauchet est vicaire-général de l'archevêque de Bourges.  
(Note de Prudhomme).

*vêque du Calvados*, le son des cloches, les fréquentes décharges de l'artillerie, la foule immense qui accompagnait M. Fauchet, tout enfin annonçait l'allégresse.

» La Municipalité était allée jusqu'au pont de Vaucelles à la rencontre du nouveau pasteur. Dès qu'il parut, M. Bonnet de Mautry, maire, lui exprima combien les citoyens de Caen étaient satisfaits de le posséder. M. Fauchet répondit avec cette effusion d'âme et de sentiment qui caractérise sa noble et persuasive éloquence. De l'Hôtel commun où il entra, M. Fauchet se rendit à l'église Saint-Pierre, à la porte de laquelle M. Gervais (1) le reçut entouré des prêtres assermentés de la paroisse. M. Fauchet entonna le *Te Deum*, qui y fut solennellement chanté, et donna la bénédiction. De suite il se rendit au Département et au District; de là à la Société des amis de la constitution (le club des *Jacobins*), où se trouva le plus grand concours de citoyens et de citoyennes. La séance était publique. M. l'Omont, membre du Directoire du Département, et président de la Société, fit au prélat un discours écrit avec la chaleur de la liberté et l'énergie de l'amitié. M. l'Omont installa à sa droite M. Fauchet, qui fit ses remerciements, et fut reçu membre de la Société par acclamation.

» Il demanda que la Société lui permit de témoigner sa gratitude à M. de Jean et à M. Louis Caille, membres de cette société, l'un député par le corps électoral du département, et l'autre par les Amis de la constitution auprès de lui à Paris, pour lui apprendre sa nomination à l'évêché du Calvados. Il dit qu'il n'oublierait jamais les preuves d'attachement et de bienveillance que lui avaient données les

(1) M. Gervais de la Prise, curé de St-Pierre, avait été élu premier évêque du Calvados, le 17 mars 1791; mais il donna sa démission quelques jours après. Sur 395 votants il réunit 314 voix; Fauchet ne fut nommé qu'au troisième tour de scrutin. Le canon annonça son élection au peuple à 9 heures du soir.

frères de Jean et Caille au nom du Département et de la Société, et qu'en consignait sa reconnaissance dans le registre des Amis de la constitution, ce serait l'immortaliser.

» Le lendemain 12, M Fauchet est monté en chaire dans l'église Saint-Pierre, où il a fait un sermon sur la *charité chrétienne*. Il a tellement peint l'état du pauvre et du malheureux, que les larmes de l'attendrissement ont coulé de ses yeux, et de ceux d'un auditoire peu accoutumé, dans l'ancien régime, à ces spectacles de l'humanité souffrante, et que la Constitution va recréer et rendre au bonheur.

» Le 13, M. Fauchet a consacré la nouvelle chapelle du tribunal du District. Le soir, il est allé à la Société des Amis de la constitution, où il a fait lecture de deux ouvrages, l'un sur le mémorable serment des députés à l'Assemblée nationale, dans le jeu de paume, à Versailles; l'autre sur la liberté, considérée comme le principe de l'abondance des peuples. Des applaudissements réitérés ont été donnés à ces deux ouvrages. M. Fauchet a pris l'engagement de venir tous les quinze jours participer aux délibérations de la Société (1). »

La cérémonie de l'anniversaire de la fédération générale des gardes nationales et troupes de lignes du département du Calvados eut lieu dans la plaine d'Ifs, qui portait alors le nom de *Plaine des Six Districts*. Fauchet y célébra la messe sur l'autel de la patrie, et prononça un discours qui fut imprimé alors. Il avait pris pour texte de ce discours : *Ignem veni mittere in terram*, « Je suis venu

(1) Nous tenons d'un témoin oculaire une particularité assez curieuse, que nous croyons devoir rapporter ici. Fauchet occupait à Caen l'*Évêché*, hôtel que les évêques de Bayeux possédaient avant la révolution, dans la rue Neuve-St-Jean. Chaque fois qu'il allait au club, les citoyens de cette rue illuminaient toutes les fenêtres, pour son retour, en témoignage de leur enthousiasme et de leur sympathie pour un évêque animé de sentiments si patriotiques.

apporter le feu sur la terre. » Ces paroles étaient d'une merveilleuse application à lui-même, car il paraît qu'il porta partout le feu de son zèle révolutionnaire. Bientôt il fut dénoncé à l'Assemblée nationale par la municipalité de Bayeux. Chargé de faire un rapport sur cette dénonciation, Vieillard, député de la Manche, s'exprimait ainsi dans la séance du 21 août :

» M. le garde-des-sceaux vous a dit que plusieurs sociétés étaient égarées par le patriotisme. En effet la société séante à Caen s'était toujours conduite avec la plus grande modération, elle avait toujours montré les principes les plus purs, mais il est une époque malheureuse où tout-à-coup on l'a vu changer de conduite : c'est celle où M. Claude Fauchet, évêque du département du Calvados, y a paru. Celle de Bayeux n'a pas été moins agitée par un vicaire de cet évêque ; l'un et l'autre se sont emparés de la présidence de ces sociétés. Je dois vous faire lecture d'une pétition apportée par deux officiers municipaux de Bayeux. »

Vieillard fit lecture de cette pétition, dont voici la substance, comme document pour l'histoire locale :

« C'est avec douleur que la municipalité de Bayeux porte à l'Assemblée nationale de justes plaintes contre M. Claude Fauchet, évêque de ce département ; contre M. Etampes (1), son vicaire. Cet homme, qu'une certaine réputation de fermeté et de patriotisme avait porté ce département à choisir pour son évêque, comme l'homme le plus propre à combattre la malveillance de nos ennemis, en est actuellement l'ennemi le plus cruel ; il ne veut aucun gouvernement. L'Assemblée nationale a décrété une constitution monarchique, la monarchie lui est odieuse ;

(1) Le *Journal du Calvados* appelle le vicaire de Fauchet M. de Stande : Nous croyons que son véritable nom était d'Estage ; mais c'est un point qu'il importe peu d'éclaircir ici.

une constitution représentative , il voudrait que le peuple exerçât lui-même ses pouvoirs. Il prêche déjà la réformation du gouvernement , qui est à peine établi ; il excite les hommes à l'insurrection. Nous joignons à cette lettre des écrits qui serviront de pièces justificatives à ces assertions. On y voit à chaque ligne les prétentions d'un orgueil gigantesque , qui ne reconnaît aucune autorité , ni des corps administratifs , ni des tribunaux , ni même celle de l'Assemblée nationale ou du roi. Un grand étalage de principes , les grands mots de patriotisme et de fraternité religieuse y sont employés pour égarer le peuple : c'est dans la chaire évangélique qu'on excite le peuple contre ses administrateurs ; plusieurs fonctionnaires publics ont été obligés de quitter la ville. A Caen , on a fait abattre la statue de Louis XIV ; à Bayeux , celle de ce même roi a été sur le point d'être remplacée par celle de M. Claude Fauchet..... Jusqu'au moment où M. Fauchet a pris possession de son siège , Bayeux avait une société qui se distinguait par son patriotisme , par ses principes , par sa fraternité. Notre département était un de ceux qui payait le mieux les impôts. Cet esprit d'ordre a cessé dès que M. Fauchet est arrivé , et qu'il a pris pour vicaire M. Etampes , malgré l'improbation de la municipalité , qui se plaignait des désordres qu'il y occasionnait. C'est dans le club que fut faite , en présence de M. Fauchet et de son vicaire , la motion de l'enlèvement de la statue du roi. Plusieurs particuliers furent décrétés. Les ministres de la religion sont institués pour prêcher la paix et le respect des lois. Loin de là , M. Etampes fit distribuer un imprimé , où il convoquait une assemblée publique *pour délibérer sur la détention des frères détenus par des ordres tyranniques*. Redoublant l'appareil épiscopal , M. Cl. Fauchet monté en chaire , lit des mandements où le peuple est soigneusement averti de sa force ; fait de la chaire une tribune aux harangues , déclame contre toutes les auto-

rités. Cette doctrine anarchique électrise tous les esprits. Si l'Assemblée ne prend des mesures de sévérité, c'en est fait de notre département.

» M. Fauchet a été dénoncé à l'accusateur : il parcourt actuellement les campagnes, il prêche même à Caen publiquement dans les rues. Plusieurs fonctionnaires publics, dénoncés au peuple, ont été obligés de prendre la fuite. Les administrateurs sont prêts à abandonner leurs fonctions, etc. .

Malgré cette dénonciation, Fauchet, qui avait flatté les passions populaires, fut nommé député à l'Assemblée législative, le 4 septembre 1791. Une biographie rapporte même que les électeurs lui firent une ovation. Son admission à l'Assemblée souffrit quelque difficulté, mais ses amis l'emportèrent, et il y fut reçu comme représentant du Calvados. Fauchet débuta à la tribune par parler contre les émigrés et les prêtres insermentés ; il proposa de refuser tout traitement à ceux qui n'avaient pas voulu accepter la constitution civile du clergé, et de condamner à cinq ans de gêne ceux qui seraient convaincus de tentatives de troubles. Ce discours d'une *éloquence cruelle*, comme on le dit alors, nous paraît, après son schisme, l'acte le plus coupable de la vie de Fauchet. Nous n'en citerons que ces incroyables paroles : « Le fanatisme est » le plus grand fléau de l'univers, il faut l'anéantir : la » liberté n'est pas compatible avec cet asservissement » brutal, qui sanctifie la haine et défie les tyrans. Voyez » à quelles horreurs se portent au nom de Dieu ces détestables arbitres des consciences abusées, et comme ils » réussissent à inoculer la rage contre leurs frères, » comme la plus sainte des vertus ! Ils voudraient nager » dans le sang des patriotes : c'est leur douce et familière » expression. En comparaison de ces prêtres, les athées » sont des anges. »

Il dénonça le Directoire du Département du Calvados,



au sujet de l'insurrection du 5 novembre 1791. Le 11 du même mois le ministre de l'intérieur Delessart fut sommé de communiquer sa correspondance avec le Directoire du Calvados , à l'occasion des troubles de Caen ; le lendemain il rendit compte des événements , et donna des éclaircissements sur les inculpations articulées par Fauchet contre la majorité des directeurs. Delessart n'avait pas été étranger à la démarche qu'avait faite contre Fauchet la municipalité de Bayeux ; il avait encouragé l'opposition manifestée par les administrateurs du Calvados à l'égard de ce prélat , soit dans le mode qu'il avait adopté pour ses visites pastorales , pleines de prédications révolutionnaires , soit dans sa candidature à l'Assemblée législative. Aussi Fauchet le poursuivit-il avec une haine toute personnelle , et l'accusa-t-il de haute trahison.

Fauchet distribuait alors son zèle avec une profusion bruyante. Il étendait sa sollicitude à un nombre d'objets entièrement disproportionné aux forces d'un seul homme ; on le trouvait le même jour au comité de surveillance , à la tribune de l'Assemblée , à celle des Jacobins , et enfin dans la chaire de l'église Notre-Dame , prêchant l'Avent. Les journaux du temps qui lui reprochent , les uns de se laisser dériver avec une inconcevable facilité à toutes les occasions de parler , les autres d'être dominé par l'envie de paraître , quelques-uns , comme les *Révolutions de Paris* , ces deux choses à la fois , remarquent que Fauchet , *prend sur l'affiche le titre de prédicateur du roi*. Ce prêtre philosophe dont on a déjà pu juger le système , ne touche presque jamais le christianisme sans le défigurer. Dans son discours sur la question des prêtres non-assermentés , il donne pour une maxime évangélique cet apophtegme des panthéistes : « qui n'est pas contre moi est avec moi. » L'Evangile dit justement le contraire ; qui ne connaît cette proposition fameuse : *Qui non est mecum, contra me est?*

Le premier janvier 1792, Fauchet demanda la suppression des félicitations de nouvelle année que les grands corps de l'état étaient dans l'usage d'adresser au trône. Plus tard, il vote la déclaration de guerre au roi de Hongrie, et veut que la France n'ait plus d'alliés que les peuples libres.

Ce fut vers ce temps que Fauchet prit part à une cérémonie, ou plutôt une saturnale, qui caractérise mieux l'époque qu'aucune page de l'histoire. Un banquet civique eut lieu aux Champs-Élysées, le 25 mars. On remarquait parmi les forts de la halle le fameux marquis de Saint-Huruges, avec un chapeau blanc, et parmi les vainqueurs de la Bastille, l'évêque du Calvados.

« La femme d'un tambour du faubourg Saint-Antoine était accouchée la veille. Le mari se trouvait à la fête; on n'a cru pouvoir mieux la terminer qu'en assistant au baptême de l'enfant. C'était une fille : elle a été baptisée par M. Fauchet; elle a été tenue sur les fonts baptismaux par M. Thuriot, député, l'un des vainqueurs de la Bastille, et par M<sup>lle</sup>. Calon, fille de M. Calon, député. La petite fille a été nommée PÉTION-NATIONALE-PIQUE; et son père a prêté le serment civique en son nom. Un drapeau de la Bastille et le bonnet de la liberté étaient sur les fonts, et des airs patriotiques (la *Marseillaise* et *Ça ira !!*) ont été joués pendant toute la cérémonie, qui a fini par un repas fraternel, donné par M. Santerre, président de la fête, au père, au parrain, à la marraine et à plusieurs autres patriotes. (1) »

G.-S. TREBUTIEN.

(La suite au prochain numero.)

(1) *Patriote français*, du 26 mars 1792.

## HÉLÈNE GOHIER.

CHRONIQUE CAENNAISE DU XIII<sup>e</sup>. SIÈCLE.

( Suite. )

### VI.

#### LE DÉGUISEMENT.

Pendant les quelques heures de répit que la captivité d'André avait procurées à Raymond , les choses avaient rapidement changé de face. Celui-ci , comme il en était convenu la veille , s'était rendu dès la pointe du jour auprès d'Hélène : à son arrivée il avait trouvé la jeune fille en proie à la plus vive anxiété. André n'avait pas reparu depuis le soir précédent, et elle ne savait comment expliquer cette disparition; Raymond lui-même partageait sa surprise et ses inquiétudes.

Cependant, comme ils ne doutaient pas des bonnes intentions du pelletier, ils pensèrent qu'il aurait pu se mettre en campagne , pour l'exécution de quelque projet qui les tirerait d'embarras, sans vouloir toutefois le communiquer d'avance à sa nièce. Une circonstance toute particulière d'ailleurs prouvait, selon eux, la propension d'André à agir en secret dans leurs intérêts. Hélène avait voulu s'assurer si son collier avait réellement disparu , et , ne le trouvant pas dans la boîte où elle le déposait d'ordinaire , elle n'avait plus douté qu'André , qui seul pouvait s'en emparer , ne s'en fût certainement servi pour rappeler Raymond auprès d'elle. Cependant leur perplexité n'en était pas moindre.

Assis l'un près de l'autre, les deux jeunes gens s'aban-

naient à mille projets, jusqu'à ce que lassés de tant de plans inutiles, ils demeurèrent silencieux, leurs regards se croisant tendrement et les mains de Raymond pressant celles d'Hélène. A ce moment un petit paquet lancé du dehors par la fenêtre ent'ouverte vint tomber à leurs pieds; ils s'empressèrent d'examiner ce qu'il contenait, et quel ne fut pas leur étonnement en reconnaissant le collier mystérieux. Ils coururent aussitôt vers la fenêtre, mais ils n'aperçurent personne dans la rue encore déserte à cette heure.

Ils allaient reprendre leurs sièges, quand, la porte s'ouvrant tout à coup, une inconnue se présenta devant eux.

Elle était vêtue d'une tunique de couleur sombre, semée de paillettes d'or et d'argent, disposées de manière à former des figures bizarres et des caractères étrangers. Deux bras nus se dégageaient des manches courtes de la tunique et laissaient voir leurs gracieux contours arrondis et leurs mouvements souples et flexibles. La tête de l'inconnue était entourée d'une écharpe roulée en turban dont un des bouts, tombant sur sa brune épaule, la caressait de ses franges de soie.

— Vous ne me reconnaissez pas, dit l'étrangère en s'avançant vers Raymond?

Celui-ci la regardait avec étonnement.

— Bien peu de jours suffisent, poursuivit-elle, pour effacer les traits de ceux à qui vous jurez éternelle reconnaissance.

— J'ignore quelle reconnaissance je puis vous devoir; mais je suis prêt à m'acquitter, si j'ai reçu quelque service oublié...

— Vous n'avez pas reçu de service; j'ai voulu vous en rendre un et j'ai, peu s'en faut, causé votre ruine.... Vous souvient-il du jongleur qui vous présenta ce collier aux Andelys. J'aurais cru que la vue de ce bijou aurait suffi pour vous rappeler....

— Ce jongleur, dites-vous...? En effet, l'éclat de ce

regard, le timbre de cette voix ne me sont pas inconnus ; mais ces vêtements si différents de ceux que vous portiez alors?...

— Ces vêtements empêchent de me reconnaître , n'est-ce pas ? et moi pourtant je vous avais reconnu sous le heaume du sergent d'armes ; mais dans le cœur d'une femme les souvenirs vivent long-temps et l'infortunée ne doit pas oublier celui qui l'a sauvée ;... ne croyez pas que je parle ici de la protection que j'ai trouvée près de vous dans le camp du roi de France : avez-vous oublié cette juive que vous délivrâtes des mains d'une bande d'aventuriers qui l'avaient rencontrée non loin des remparts de la ville et qui l'eussent entraînée prisonnière sans votre généreux dévouement ? dit la fille de Salomon.

— Non , je n'ai pas perdu ce souvenir ;... mais pardonnez-moi de ne pas vous avoir déjà reconnue ; vous n'étiez alors qu'une enfant et maintenant je retrouve une femme brillante des attraits de la jeunesse , je crois que je ne vous oublierai plus tout-à-fait aussi vite.

Cette dernière phrase fit baisser les yeux à la juive.

— Il n'importe guères du reste que vous ayez ou non gardé un souvenir qui vous est indifférent. Je viens de vous présenter un gage qui vous fera croire à mes paroles, écoutez-moi donc : je veux vous sauver et sauver aussi celle que vous aimez, ajouta-t-elle en arrêtant sur Hélène son regard plein d'une jalousie qu'elle ne pouvait dissimuler. Les agents de Tyler sont sur vos traces , et si déjà leur dessein n'est pas mis à exécution , c'est par miracle que vous leur avez échappé. Moi , sans le soupçonner je vous ai amené dans leur piège , j'ai été le jouet d'une ruse perfide ; quelques mots échappés hier à deux hommes qui ont juré votre perte m'ont tout appris et j'accours pour tout réparer. Tenez , dit-elle, en plaçant devant eux un paquet où se trouvaient quelques vêtements destinés à servir de déguisement : usez des ressources qui sont préparées pour vous ; fuyez le plus tôt possible, c'est la seule

chance de salut qui vous reste. La fuite, la fuite prompte ou vous êtes perdus.

— Hélène ! dit Raymond en se tournant vers la nièce d'André, je ne pourrai consentir à vous abandonner.

— Elle doit fuir aussi, reprit la juive, autrement elle ne pourra échapper au sort qui l'attend. Celle qui aime, ajouta-t-elle avec un geste de fierté, n'hésite jamais à partager le sort de celui qu'elle aime... Adieu ! je ne puis rester ici plus long-temps.

— Je ne saurais comprendre ce mystère dont vous entourez vos démarches, dit Raymond à la juive. Qui vous avait envoyée vers moi jusqu'aux Andelys ?

— Je ne dois pas m'expliquer sur ce point, c'est un secret qu'au prix de ma vie je ne trahirais pas.

— Du moins, faites-nous connaître comment ce collier est parvenu en vos mains.

— Je ne dois pas le dire ; mais cessez de m'interroger, j'ai fait ce que ma conscience et mon cœur m'ont ordonné de faire ; maintenant laissez-moi partir et songez à mettre à profit mes paroles.

— Oh ! ne fuis pas ainsi, belle juive, ne fuis pas du moins sans que notre reconnaissance...

— Arrêtez, Raymond, vous ne pouvez vous acquitter ici comme aux Andelys, dit-elle, en dirigeant avec mi-nauderie un regard significatif du côté d'Hélène.

— Vous croyez ?... et pourtant je vous jure que si ce prix vous suffit, je n'hésiterai pas à le payer à l'instant même : celle que vous venez sauver ne s'en offensera pas. Et attirant doucement à lui la jeune juive qui se défendait timidement, il effleura ses lèvres roses avec un baiser, sans qu'Hélène parût même y faire attention. La juive rougit, se dégagea de l'étreinte du jeune homme et s'esquiva leste et vive comme un oiseau.

— Vous aviez bien raison de me dire qu'elle était belle ; s'écria Hélène, qui pendant cette scène avait écouté les révélations d'Edith sans l'interrompre ; d'ail-

leurs on ne paie les services de cette manière qu'aux jolies filles. Il paraît , du reste , qu'une telle récompense a plus de prix pour elle que des florins ; c'est bien désintéressé pour une femme de sa nation.

— Jalouse ! Hélène , jalouse ! ah ! c'est mal à vous ; et calomnier une pauvre fille dans un tel moment, quand elle vient vous sauver.

— Croyez-vous que je veuille lui devoir mon salut ? Tenez , Raymond , cela me fait mal, je ne sais quelles sensations j'ai éprouvées pendant qu'elle vous parlait ; mais je la hais , je la hais sans savoir la cause de ma haine ; il me semble que j'aimerais mieux vous voir périr, et moi partager votre supplice que de devoir à une autre femme votre salut et le mien. Je ne fuirai pas , Raymond , laissez moi ; partez seul ou priez ce bel ange tutélaire de vous conduire en quelque lieu de sûreté.

— Hélène , je ne vous comprends plus : vous avez outragé cette femme , vous m'outragez à mon tour ; calmez-vous, et jugez vous-même si quelque chose peut mériter les dures paroles que vous venez de prononcer sur elle et sur moi.

— Ah ! sans doute , j'ai tort de ne pas comprendre cette rencontre étrange entre elle et vous aux Andelys. Peut-être a-t-elle protégé elle-même votre retour à Caen par sa présence magique : je ne serais pas surprise qu'elle connût toutes sortes de charmes ; c'est sans doute un peu son métier de jeter des sorts et de faire des prédictions. Du moins elle ne ressemble pas mal par sa vie errante à ces Bohèmes qui vont exerçant ça et là leurs pratiques impies.

— Hélène ! soyez sûre que vous vous repentirez de ces paroles ; un mouvement jaloux vous égare , votre bon cœur est faible aujourd'hui et vous regretterez cette faiblesse. De grâce ne poussez pas plus loin votre aveuglement : la providence nous offre une chance de salut , la refuserez-vous ? Ah ! s'il ne s'agissait pour moi que de

mourir !... Mais vous , devenir la femme de William Tyler ! Et ses yeux s'arrêtèrent sur la jeune fille avec anxiété.

Cette dernière réflexion calma la fièvre jalouse qui dévorait le cœur d'Hélène ; il n'était plus question de périr fièrement avec son fiancé , mais de devenir la femme de son bourreau....

Alors se jetant dans les bras de Raymond : Eh bien ! s'écria-t-elle , oubliez pour elle et pour vous ces mots que mon cœur désavoue , c'est de moi que vous tiendrez tout. Je pourrais vous perdre en restant ici : je vous sauve en fuyant , partons , partons , j'y suis résolue.

Quelque hésitation survint encore pourtant dans son esprit ; quelques paroles échappées à la juive , quelques renseignements obtenus par Gertrude , commencèrent à faire deviner à peu près la vérité sur le sort d'André. Sans se rendre un compte exact des événements , ils entrevoyaient la possibilité qu'il fût la victime de la haine de Tyler. Ils sentaient que dans ce cas il ne recouvrerait pas de si tôt sa liberté , surtout tant qu'on lui croirait le pouvoir de livrer sa nièce ; mais, Hélène une fois soustraite à son autorité , il n'y aurait plus de raison pour prolonger sa captivité , et leur fuite deviendrait même un moyen de salut pour lui. Cette dernière pensée surtout dissipant toutes leurs incertitudes , ils s'empressèrent de profiter des moyens qui leur étaient offerts. Ils trouvèrent dans le paquet laissé par Edith , quelques-uns des habits de Salomon destinés à Raymond , tandis que la jeune juive avait eu l'attention délicate d'y joindre pour Hélène ses atours les plus riches et les plus élégants.

La situation des deux amants leur faisant un devoir d'exécuter sur-le-champ leur résolution , un instant leur avait suffi pour achever leurs préparatifs , et lorsque les agents de Tyler se présentèrent chez André , eux étaient déjà loin , sans qu'on pût soupçonner quelle direction ils avaient suivie.



## VII.

### LES ROUTIERS.

Malgré les vêtements étrangers sous lesquels ils s'étaient cachés, les deux fugitifs avaient senti la nécessité de prendre encore d'autres précautions pour échapper à toute poursuite. A peine sortis de la ville, ils se jetèrent dans des chemins peu frayés et hors de la ligne qu'ils se proposaient de suivre, faisant de longs circuits et cheminant à petites journées. Cet expédient eut un plein succès : les émissaires de Tyler ne doutant pas qu'ils n'eussent gagné le plus d'avance possible, dirigèrent après eux une poursuite rapide sur le grand chemin, ne songeant à battre les sentiers écartés qu'après avoir atteint une certaine distance. Hélène et Raymond se trouvèrent donc, comme ils l'avaient prévu, laissés en arrière et par conséquent en sûreté.

Au bout de quelques jours, ils avaient gagné les bords de la Seine, suivant de village en village les sinuosités du fleuve et les sites pittoresques dont il est bordé. Le calme du voyage et de la solitude faisait renaitre la paix dans leur âme, et cette douce sérénité commençait à leur faire oublier leurs malheurs et les dangers dont ils étaient menacés, sans que pourtant ils cessassent de veiller avec la plus stricte prudence sur eux-mêmes.

Ils atteignirent sans alarme la forêt de Rouvray ; là ils durent cesser de cotoyer le fleuve qui les eût conduits vers Rouen. Jean-Sans-Terre eût pu se trouver dans cette ville, partageant, comme il le faisait alors, son temps et ses débauches entre les deux capitales de son duché de Normandie. La forêt d'ailleurs leur présentait un chemin beaucoup plus sûr et plus court vers les Andelys, que l'immense circuit suivi par la Seine depuis la Bouille

jusqu'au Pont-de-l'Arche; ils se décidèrent donc à traverser la forêt.

C'était par un des derniers beaux jours d'automne; les deux amants marchaient au milieu des épais taillis et des hautes futaies dont les retraites protectrices avaient dissipé toute inquiétude dans leur esprit. Là ils auraient oublié tout-à-fait Tyler et ses émissaires, si le sol couvert de feuilles jaunies n'eût frissonné sous leurs pas, si le bruissement des rameaux faiblement balancés par le vent, ne les eût forcés de s'arrêter souvent pour écouter avec anxiété ces vagues murmures qui s'élevaient autour d'eux. Ces inquiétudes passagères, cette teinte de deuil qui commençait à se répandre sur tout ce qui les environnait, ce soleil dont les pâles rayons, au lieu de vivifier des bourgeons naissants, achevaient de jaunir et de brûler les feuilles qu'une froide bise avait arrachées de leurs rameaux; cette solitude silencieuse surtout, et plus encore peut-être le sentiment qu'ils portaient dans leur cœur avaient répandu sur leurs traits et dans leur conversation un reflet de mélancolie, dont l'expression était pourtant moins triste que tendre et enjouée.

— Je ne sais pourquoi, disait Hélène, mais je suis fâchée de nous voir sous ces vêtements des infidèles: ce sont choses impures qui nous porteront malheur, et, sans le trouble qui m'agitait à notre départ, je crois que je n'aurais jamais touché à ce présent de la petite juive.

— Vous avez raison, Hélène, peut-être avons-nous eu tort; aussi je vous avouerai que chaque matin je fais une prière à mon patron pour qu'il me lave de cette souillure et qu'il veille sur notre journée.

— Et moi j'ai fait vœu hier au soir, dans un moment où cette pensée m'obsédait; d'aller pieds nus à Notre-Dame de la Délivrande pour lui offrir un cierge et me faire purifier avant notre union. Nous devons aussi prier pour la juive.

— C'est juste , et ce serait grande pitié qu'une pauvre fille si bonne et si jolie ne se convertît pas avant de mourir.

— Oh ! je n'ai jamais douté de vos bons sentiments pour elle, fit Hélène d'un petit air boudeur.

— Méchante.... à défaut de bons sentiments nous lui devons, certes, de la reconnaissance : c'est grâce à ce déguisement que nous sommes bientôt arrivés sans accident au camp de Philippe-Auguste ; autrement nous eussions bien pu tomber entre les mains de ces quatre cavaliers qui s'arrêtèrent hier , pour faire rafraîchir leurs chevaux , à l'auberge où nous prenions notre repas , car ils n'étaient autres que les envoyés de Tyler.

— Les envoyés de Tyler ! et vous n'en avez rien dit.

— C'eût été imprudent de vous troubler dans un moment où le moindre indice de frayeur eût pu éveiller leurs soupçons , et je vous le dis maintenant pour vous reconcilier avec cet habit qui vous sied à ravir.

— Je n'en doute pas, dit Hélène en minaudant, cela me donne quelque ressemblance avec votre bel ange vagabond.

— Ce n'est qu'un triomphe de plus , je vous le jure , et je ne connais ni belle juive ni belle chrétienne qui osât rivaliser d'attraits avec vous.

— Pas même votre protectrice ?

— Pas même elle.... mais ce n'est pas bien à vous de la railler quand nous devrions payer de notre sang le service...

— Oh ! vous croyez que vous ne l'avez pas encore payé assez généreusement.... attendez l'occasion et vous recommencerez.

— Vous êtes toujours la même , Hélène ;... petite jalouse, il faut que ce baiser donné à la pauvre fille vous ait fait bien du mal : n'y a-t-il donc pas moyen de vous le faire oublier?... en tout cas, prenez garde de me donner

de mauvaises pensées : depuis notre départ j'ai été d'une réserve exemplaire, mais je vous jure que vous ne tendriez pas deux fois la joue en vain. Allons, mon Hélène, faisons la paix et plus de jalousie...

— Je ne suis ni jalouse ni fâchée, ainsi la paix est faite, dit-elle en se dégageant des bras de Raymond, qui l'attirait doucement vers elle.

— Hélène ! cela me rendra l'espoir et le courage. Et ses yeux s'arrêtèrent si suppliants sur ceux de la jeune fille qu'elle sentit sa résistance l'abandonner et ne put empêcher Raymond de presser son beau front sous ses lèvres.

Un instant ils demeurèrent aux bras l'un de l'autre, plongés dans une délicieuse extase qu'ils semblaient prolonger à plaisir. Que de maux oubliés dans cette étreinte ! le passé avait disparu ; l'avenir même si brillant qu'il leur eût apparu, l'avenir eût-il valu l'ivresse du présent.

— Ah ! bravo ! bravo ! répétèrent en ce moment plusieurs voix qui s'élevèrent tout près d'eux.

La surprise des deux jeunes gens pouvait seule égaler la frayeur qu'ils éprouvèrent à ce cri résonnant au milieu de leur profonde solitude ; ils avaient à peine remarqué que la forêt ne leur prêtait plus son ombre. Ils venaient d'atteindre une prairie sur la lisière du bois, et à quelques pas seulement de la Seine qui coulait presque à leurs pieds derrière un rideau de verdure. Leurs regards se portèrent vers ce fleuve d'où les cris leur avaient semblé venir, et ils aperçurent entre les arbres de la rive un batelet rempli d'hommes armés. Hélène, dont la rougeur avait coloré le visage, pâlit soudain à cette vue, ne doutant pas qu'ils ne fussent découverts. Cependant, un grand nombre de barques et de galères, armées de soldats, apparaissant successivement, Raymond comprit qu'il s'agissait de quelque expédition importante et que ces soldats ne songeaient nullement à s'emparer d'eux.

Ils allaient continuer leur route sans prendre garde à quelques railleries grossières parties du premier batelet, lorsqu'ils virent s'avancer directement vers eux plusieurs de ces hommes qui suivaient à pied le rivage. Devaient-ils fuir ou rester ? les deux partis offraient un égal danger, mais l'apparition de plusieurs bandes de ces mêmes soldats leur ôtant tout espoir de fuite, ils durent les laisser passer, espérant ne pas attirer leur attention.

Ces hommes, ainsi que ceux qui montaient les galères, n'étaient autres que des Côtereaux ou Routiers, soldats d'aventure qui, dans ces temps de guerres intestines, formaient ainsi que les Brabançons des bandes considérables dont le pays était infesté. Ils s'attachaient tantôt à un parti, tantôt à un autre, selon le prix qu'on mettait à leurs services, ne manquant jamais l'occasion de piller amis et ennemis.

Jean-Sans-Terre avait traité avec un de ces corps mercenaires et l'avait envoyé au secours des Andelys. Une de leurs bandes devait remonter sur des bateaux le cours de la Seine jusqu'au camp du Roi de France, tandis que l'autre y pénétrerait par terre dans une autre direction, calculant toutefois le moment de leur arrivée, de manière à fondre ensemble à l'improviste sur les troupes de Philippe. C'était dans les mains d'une de ces bandes, qu'Hélène et Raymond venaient de tomber, ou plutôt parmi quelques-uns de leurs maraudeurs qui battaient le pays, rançonnant les villages et les maisons isolées.

— Allons, juif, dit l'un d'eux à Raymond, tu vas nous vider ton escarcelle au plus vite. Si tu crains de rendre ton âme au diable, il faut rendre à des chrétiens l'argent que tu as pris à leurs frères.

— Mon escarcelle n'est pas lourde, mes braves soudards, et je suis fâché que vous soyez si mal adressés.

— Ah ! voilà bien la chanson d'usage, mais nous n'en

sommes pas dupes ; tes frères en usure savent bien , quand nous les rencontrons , que nous ne croyons guères à leurs paroles. Vois-tu , par le temps qui court , un juif n'est jamais sorti d'une forêt sans y avoir laissé quelques florins , qu'il espère retrouver en temps et lieu.... Ta cachette, juif, allons, pas de détour, mène-nous vite à ta cachette.

— Je n'ai ni florins ni cachette ; vous savez bien que le roi de France ne nous a rien laissé à cacher.

— Oui , nous savons bien que Philippe est plus juif que tous les juifs du monde , et qu'il ne vous a guères laissé que votre barbe ; mais nous savons aussi que vous avez toujours en réserve quelques petits royaux que personne ne peut dénicher , et , d'ailleurs , vous avez le secret de trouver de l'or où d'autres ne verraient pas un clou rouillé ; ainsi pas de défaite avec nous , ta cachette , ou sinon nous te lions pieds et poings à un arbre pour te dévaliser , et la cérémonie une fois terminée , nous t'y laissons périr de faim.

— Vos menaces sont inutiles , je n'ai pas de cachette, vous-dis-je.

— Oh ! mon Dieu, s'écria Hélène en tombant à genoux, ayez pitié de nous !

— Comment, sorcière du diable, tu appelles à ton aide le bon Dieu que ta nation a crucifié ! c'est encore un blasphème qui ne va pas te porter bonheur ; mais du reste n'aie pas peur , nous n'allons pas te lier à côté de ton galant , nous t'emmènerons avec nous , pour que tu nous apprennes le secret de changer nos deniers en florins.

— Avec deux yeux comme les tiens , reprit un second interlocuteur , tu n'auras rien à craindre , ma belle ; nous avons le cœur moins dur que la cuirasse , le plaisir et les joyeux propos ne déplaisent pas aux bons compagnons , et nous demandons à la beauté plus d'amour que d'argent.

Ces dernières paroles et le regard lascif qui les accompagnait, firent passer un frisson glacial dans tous les membres de Raymond, tandis qu'Hélène s'appuyait défaillante sur son bras.

— Vous ne toucherez pas à cette jeune fille, s'écria-t-il, tant qu'il me restera un souffle d'existence. Je n'ai pas de cachette à vous découvrir, mais j'ai ce trésor, et je le sauverai au risque de ma vie et de la vôtre peut-être.

— Il ne s'agit ni de ta vie ni de la nôtre... Oh! pardieu, nous savons bien qu'au bout du compte tu vas parler. Et en disant ces mots quatre des plus vigoureux routiers s'emparèrent de Raymond, tandis que les autres entraînaient Hélène. Tout espoir de salut était perdu désormais, Raymond ne songea plus qu'à faire un effort désespéré. Il se débarrassa par une secousse violente des mains qui l'étreignaient, et rejetant loin de lui la longue robe qui embarrassait ses mouvements, il fit briller aux regards surpris de ses ennemis la cotte de mailles du soldat. Puis profitant de leur stupeur, il saisit la lourde épée qu'il portait au côté, et s'élançant sur un de ceux qui entraînaient sa fiancée, il sépare du tronc par un seul coup le bras qui retenait la jeune fille, la dégage et l'entraîne à son tour en lui faisant un rempart de son corps.

Ce fut alors qu'un terrible combat s'engagea. Les routiers n'osant affronter Raymond en face, cinq ou six se ruèrent à la fois sur lui, et l'entourèrent de tous côtés : celui-ci parvint cependant à gagner un arbre, contre lequel il s'adossa, pour se défendre avec moins de désavantage.

— Ah ! c'est donc cet arbre-là que tu veux pour ta potence, crièrent quelques-uns des assaillants, eh bien, soit! tu l'as choisi, tu vas l'avoir : voilà une branche superbe qui s'avance sur ta tête, elle est de force à porter un juif quand il aurait tous ses habits doublés de florins.

— Oh! qu'à cela ne tienne, ajoutait un autre, nous

aurions soin de le débarrasser de la surcharge. Laisse-toi faire de bonne grâce, mon brave juif, et dans cinq minutes tu vas te balancer en l'air, plus ou moins à ton aise.

— Et les loups viendront hurler autour de toi une oraison funèbre, et ils hurleront long-temps, car nous allons te placer assez haut pour que leur dent ne puisse t'endommager du premier coup. Mais voyons un peu si ton bras connaît les feintes aussi bien que ta langue ; laisse passer cette lame-là au défaut de ta cuirasse et tout sera bientôt dit... allons ! à toi, juif !... Et le routier tenta une passe vigoureuse contre Raymond ; mais celui-ci écarta avec sa lame celle du soldat, et prompt comme l'éclair, lui asséna, au moment où il se redressait, un coup terrible sur la tête et l'étendit mort à ses pieds. Un second qui voulut risquer une passe semblable eut le même sort.

Cependant un troisième sut profiter de l'instant où Raymond avait le bras levé, et l'atteignant d'un coup de pointe sous l'aisselle, au défaut de la cotte de mailles, lui fit une assez profonde blessure pour qu'en un clin-d'œil on le vit inondé de son sang. Des rires sauvages et frénétiques saluèrent celui qui avait frappé si juste et enhardirent les assaillants que la mort des leurs avait un peu déconcertés. On les vit bientôt reprendre courage et se rapprocher de Raymond qu'ils tenaient enfermé dans un cercle infranchissable d'épées nues et mouvantes dirigées contre lui. Pourtant la victoire semblait encore douteuse ; deux routiers avaient succombé, plusieurs étaient blessés. Raymond mieux armé qu'eux pour la défensive était capable de leur faire tête encore long-temps, et semblable au vieux sanglier acculé dans l'angle d'une fosse, il tenait la meute des assaillants en respect devant sa redoutable épée. Mais trop nombreux pour songer à quitter la partie, ils semblaient prendre un barbare plaisir à prolonger la lutte et les tortures d'une victime qui ne pouvait leur échapper.



Hélène, dans cet instant, poussée par un mouvement subit de courage et de désespoir, avait voulu partager les périls et les chances de ce combat inégal : elle s'était emparée du glaive d'un des soldats tués auprès d'elle, et, menaçante à son tour, elle semblait résolue à se protéger elle-même et à protéger Raymond contre les coups redoublés qui l'atteignaient trop souvent par surprise.

— Quant à nous, ma belle enfant, nous ne voulons pas vous riposter : vous avez la main trop délicate pour manier une rapière de ce poids-là, s'écria l'un des routiers ; seulement nous allons rendre double à votre compagnon, et pour le payer d'avance : tenez, voilà un coup qui lui a fort proprement passé sous le menton. Et une trace sanglante à la gorge de Raymond prouvait assez que le soldat ne s'était pas trompé.

Cette blessure était peu profonde, mais Raymond ne put contenir sa colère. En butte ainsi à l'ironie et à ces attaques lentes dans lesquelles on s'amuse à le tenir constamment en haleine pour l'épuiser, il vit bien que peu à peu ses forces le trahissaient et qu'il allait succomber victime de la cruelle tactique de ses agresseurs ; Hélène, d'ailleurs domptée elle-même par ses frayeurs et ses efforts surnaturels, venait de tomber évanouie à ses pieds sans qu'il pût savoir si elle était ou non blessée : il était urgent de mettre un terme à cette lutte fatale ; il s'élança donc furieux sur celui qui venait de le frapper et lui traversa la poitrine d'un coup d'estoc qui l'étendit à terre sans vie. Cependant au moment où il tâchait de regagner le tronc qui lui servait de point d'appui, Raymond fut atteint au côté d'un si terrible coup de pointe que la lame du soldat qui l'avait porté rompit au choc, mais la cotte de mailles avait cédé et la pointe du glaive était restée dans la blessure. Une défaillance subite s'empara de ses membres, on le vit tournoyer deux ou trois fois sur lui-même comme pour chercher un soutien :

le vertige roulait dans sa tête, ses mains tâchaient en vain de se cramponner au tronc de l'arbre ; ses jambes fléchirent et les routiers témoins de sa chute s'élancèrent sur lui avec un cri féroce de joie et de triomphe, tous ardents à l'abattre, tous impatients de lui porter un dernier coup. Bientôt l'infortuné ainsi accablé eut cessé de se débattre, bientôt il demeura étendu sans mouvement auprès de celle qu'il n'avait pu sauver. Pourtant d'une main glacée il pressait encore le bras d'Hélène qu'il avait saisi dans sa chute, comme pour empêcher ses ravisseurs de la lui arracher, même après sa mort.

Les routiers victorieux eurent bientôt dégagé la jeune fille de cette étreinte convulsive, et jetant, comme un défi au corps insensible de son fiancé, leurs grossiers propos de débauche et d'ironie, ils emportèrent leur captive presque inanimée vers une de leurs galères où ils la déposèrent avec leurs blessés. Ils laissèrent Raymond sur le lieu du combat avec les cadavres de leurs trois camarades, et s'empressèrent de se diriger sur Pont-de-l'Arche.

## VIII.

### LES QUATRE CAVALIERS.

Tout fiers de la prise qu'ils venaient de faire, impatients peut-être aussi de mettre à exécution les infâmes projets, que la beauté d'Hélène avait fait naître, les routiers avaient bientôt oublié et l'attaque du camp de Philippe et leurs camarades qui avaient pris les devants ; aussi à peine arrivés au Pont-de-l'Arche, ils abandonnèrent leurs barques, et gagnèrent la ville, résolus à y demeurer quelques jours, pour s'y ébattre en toute liberté.

Hélène, à ce moment, avait retrouvé un peu de connaissance : elle s'était retracé, quoiqu'imparfaitement,

ces scènes d'horreur , dont Raymond et elle-même avaient été les victimes ; et sa situation présente , ainsi que les paroles mêmes échangées entre ses ravisseurs , lui faisaient assez comprendre quel était le sort de son fiancé. Raymond , abandonné de tout secours humain , ne pouvait survivre à ses blessures , si toutefois il n'avait déjà succombé sous les coups de ses assassins. Cette pensée fit couler ses larmes , et navra son âme de désespoir.

Cependant , au moment d'entrer dans la ville , quatre cavaliers , venant à passer près d'elle , attirèrent son attention. Elle les reconnut aussitôt pour les mêmes cavaliers qui , dans leur halte sur la route , lui avaient été signalés par Raymond pour des soldats du duc et des agents de Tyler , circonstance dans laquelle Raymond ne s'était pas trompé. Cette vue qui eût , quelques heures plus tôt , excité toute sa frayeur , lui suggéra dans sa nouvelle position une pensée subite , désespérée ; mais qui pouvait encore , s'il y avait chance de salut , sauver son fiancé de la mort , par la captivité sans doute , mais la captivité du moins ne tue pas l'espérance comme la tombe. Elle-même aussi devait échapper par cette résolution à la brutalité de la soldatesque dissolue , à laquelle elle se trouvait livrée sans défense. Hélène s'élança vers les cavaliers par un mouvement si rapide , que les routiers qui la gardaient n'eurent pas le temps de la retenir :

— Je suis celle que vous cherchez , s'écria-t-elle.

— Celle que nous cherchons , dirent les cavaliers en la regardant avec étonnement , et qui cherchons-nous , s'il vous plaît ?

— Vous êtes envoyés par le duc Jean ou par le seigneur Tyler à la poursuite d'une jeune fille ; cette jeune fille , c'est moi...

— Votre nom , dit l'un des cavaliers ?

— Hélène Gohier.

— Mais ces vêtements ?... n'êtes-vous pas juive ?

— Ah ! ces vêtements , murmura-t-elle , je savais bien

qu'ils me porteraient malheur... C'est un déguisement , mais je suis Hélène Gobier , vous dis-je.

— Vous ne devez pas être seule , cependant ?

— Non , je ne suis pas seule , en effet ; celui que vous poursuivez est tombé blessé à peu de distance de la forêt de Rouvray , et je vais vous conduire au lieu où il est resté.

— Ce n'est guères la peine , dit un des côtereaux qui s'était approché ; quand une lame comme celle-ci a passé par le corps d'un homme , ce doit être bien fini ; qu'en dites-vous , seigneur cavalier ?

— Je dis que tu as plus de chance que nous , et que sans le savoir , tu as fait aussi bien que nous eussions pu faire nous-mêmes. Puis se tournant vers Hélène : nous n'avons pas besoin d'aller panser les blessures de votre bien-aimé , belle demoiselle ; notre mission envers lui n'était pas tout-à-fait si bénigne , et monseigneur Tyler l'aimera autant mort que prisonnier , voyez-vous ; l'un n'eût probablement été qu'un acheminement vers l'autre et puisque le ciel a jugé à propos de nous épargner cette peine , nous allons seulement nous occuper de vous. Combien demandes-tu pour ta prisonnière , ajouta le cavalier , en s'adressant au routier ?

— Nous ne la céderons que dans huit jours , seigneur cavalier , avec votre permission ; alors le taux de la rançon sera moins élevé.

— Tu vas la céder à l'instant même ! cette jeune fille est sous la protection du duc Jean ; nous devons la ramener à son maître ; et pour ta peine de faire le rodomont , tu n'auras que ce qu'on voudra bien te donner. Tiens ! prends ou laisse , et j'emmène la belle. Et jetant à terre quelques florins , il fit placer Hélène sur son cheval et s'éloigna , tandis que les routiers se disputaient les pièces tombées à leurs pieds.

La jeune fille s'était plongée de nouveau dans son

anéantissement ; l'horrible conversation qu'elle venait d'entendre avait fait évanouir ses dernières espérances, et maintenant elle n'eût voulu pour rien au monde indiquer le lieu où se trouvait Raymond. tant elle était certaine que ces cavaliers avaient mission de l'assassiner. Ainsi, son généreux dévouement n'avait fait que lui enlever son dernier espoir ; la possibilité de fuir des mains des routiers, pour retourner auprès de Raymond, et s'assurer de son sort. Il est vrai pourtant qu'elle était soulagée de l'idée de devenir la victime de ses brutaux ravisseurs ; mais à son arrivée à Caen, ne devait-elle pas trouver William Tyler, qui lui aussi attendait sa proie ;... et la mort lui eût paru mille fois préférable à tant de tourments.

## IX.

Hélène, une fois ramenée à Caen, fut conduite au château où elle dut demeurer sous la garde et protection du duc Jean, dont elle était la pupille : cette tutelle ne devait expirer qu'au jour où le duc la ferait passer *par mariage* au pouvoir de celui qu'il choisirait pour son époux.

Là, Hélène avait retrouvé son oncle André, qui, contrairement à ce qu'elle avait pensé, avait été retenu en otage pour elle. La position d'André était loin de s'être améliorée : accusé d'avoir favorisé l'évasion de sa nièce, et par conséquent d'avoir porté atteinte à l'autorité de son Prince, accusé d'avoir entretenu des menées avec les partisans du roi de France, par l'entremise de Raymond, le malheureux bourgeois sentait qu'il ne lui serait pas facile de se tirer de la position délicate et périlleuse où toutes ses fourberies et ses finesses, comme il les appelait, l'avaient plongé. Une autre circonstance d'ailleurs ne contribuait pas peu à hâter la complète déconfiture du

pelletier. L'époque du paiement des trois cents livres dues par lui à Salomon était passée, et n'ayant pu se libérer, André était sur le point de voir ses biens livrés au juif en paiement.

Les poursuites n'avaient été suspendues que par l'absence de Tyler, qui avait suivi le duc à Rouen au moment où ce prince, dirigeant l'attaque des routiers sur le camp du roi de France, avait cru devoir se transporter dans cette dernière ville pour se rapprocher des Andelys. Cette circonstance avait retardé pour quelque temps la ruine d'André ; mais Salomon n'attendait que le retour de son protecteur pour porter les coups décisifs à celui dont il convoitait les dépouilles.

Le délai aussi dans lequel Hélène devait être rachetée ou devenir la femme de Tyler était expiré ; et désormais la destinée de la jeune fille était fixée irrévocablement ; tout rachat était impossible, elle était adjugée à Tyler, qui par son retour ne pouvait tarder à venir mettre le comble à ses malheurs.

Les jours, les semaines se succédèrent dans cette terrible agonie. Hélène demeurait solitaire la plus grande partie du jour, se livrant à ces mille pensées, dont pas une ne pouvait répandre quelque baume sur ses blessures, Son unique consolation était de se rendre parfois auprès de son oncle, pour alléger, par ses caresses et par sa conversation, une captivité dont elle se reprochait d'être la cause involontaire ; mais bien qu'André essayât encore de jouer son rôle devant sa nièce, il ne pouvait tout-à-fait triompher d'une conscience qui s'accusait d'avoir fait tout le mal que la jeune fille se reprochait à elle-même. Cet embarras rendait leurs épanchements froids, et souvent Hélène rentrait dans son appartement sans avoir éprouvé ce bien-être ordinaire à ceux qui ont confié leurs douleurs au sein d'un ami. Elle ne se doutait cependant pas de la perfidie de celui qu'elle appelait ainsi.

Dans ces moments d'angoisse, la jeune fille sentait parfois naître en elle le courage de résister aux exigences tyranniques de Tyler, mais bientôt une affreuse pensée la privait de toute énergie, elle comprenait qu'elle n'avait plus rien à perdre, plus de malheur à redouter qui pût aggraver celui qui l'avait frappée, et elle se disposait alors à courber la tête en victime résignée.

Un soir enfin un tumulte extraordinaire se faisant entendre dans le château, la tira un instant de ses sombres pensées, elle prêta l'oreille quelques instants, et bientôt son instinct lui révéla l'approche du danger qui la menaçait de plus près. Elle comprit qu'il s'agissait du retour du duc Jean et de Tyler; elle ne s'était pas trompée.

Les côtereaux ou routiers avaient manqué leur coup de main sur le camp de Philippe; ceux qui suivaient la route de terre, étant arrivés les premiers, avaient agi étourdiment, sans attendre le renfort de ceux qui montaient les galères; ils avaient échoué, et les derniers, trouvant à leur tour les Français sur leurs gardes, avaient été défaits et repoussés avec une perte considérable. Après cette tentative manquée, ces aventuriers s'étaient dispersés, se dédommageant par le pillage de l'échec qu'ils venaient de subir. Plusieurs bandes de ces soldats gagnèrent Rouen en désordre, et instruisirent Jean du mauvais succès de leur entreprise; mais sans se soucier plus que de coutume de ces signes précurseurs d'une ruine prochaine, ce prince n'en continuait pas moins à se plonger dans l'indolence, l'abâtardissement et les orgies; orgies de roi, plus sales et plus dégoûtantes que les autres, car elles jurèrent avec la pourpre bien plus qu'avec les haillons. Un sentiment pourtant, le seul qui ait le pouvoir de réveiller sans merci et de ramener à la morale l'homme dissolu et le monarque qui s'endort dans la honte, la peur se fit enfin sentir, la peur tira l'insouciant monarque de sa léthargie.

Enhardis par les succès obtenus sur les routiers , et sentant que pendant la saison d'hiver les opérations du siège devraient faire peu de progrès contre une forteresse protégée par l'art et par la nature comme l'étaient le bourg d'Andelys et le Château-Gaillard qui le défendait , les Français se bornèrent à emporter l'île ; décidés à réserver leurs efforts pour une saison plus favorable. Cependant , ne voulant pas rester oisifs , ils lançaient dans l'intérieur de la Normandie de nombreux partis qui battaient en détail les postes du duc et rançonnaient le pays.

Un de ces partis ayant rencontré quelques troupes ennemies , les défit et les poursuivit presque jusque sous les murs de Rouen. Alors , au sein de ses voluptés , Jean trembla : il se souvint comment il avait surpris Arthur de Bretagne dans Mirebeau ; et peut-être eut-il peur que la justice de la providence ne le livrât aux Français d'une manière semblable à celle qu'il avait lui-même employée contre son neveu. Il craignit d'être enlevé par un coup de main , il se sentait à Rouen trop près de l'ennemi , il résolut de s'en éloigner , et revint à Caen. Mais là Jean ne se crut pas plus en sûreté qu'il ne l'avait fait à Rouen ; il sentait que devant l'épée de France la couronne d'Angleterre ne pouvait trouver de sécurité qu'au-delà des flots , et il résolut de mettre la mer entre son adversaire et lui. Jean ne s'arrêta que le temps nécessaire à ses préparatifs de départ , il se fit livrer les trésors , les bijoux et les ornements du pouvoir royal et ducal par ceux à qui le dépôt en avait été confié ; quittant la ville de Caen , il alla chercher le sol d'Angleterre , et le 6 décembre de l'année 1203 , débarqua à Portsmouth. Semblable au vautour qu'on force à lâcher sa proie , et qui dans sa fuite emporte à son aile chaque lambeau qu'il a pu en déchirer , Jean , comme s'il eût pressenti que la puissance anglaise allait mourir sur le continent , pour n'y plus renaître , avait



emporté tout ce dont il avait pu s'emparer. Pour rassasier son avidité, puis pour satisfaire aussi sa vengeance, il dépouilla nos chartriers de leurs précieux papiers; il enleva à notre province et à notre ville tous les titres où étaient consignés ses droits, ses coutumes, ses privilèges, et s'enfuit déposer ces riches dépouilles dans la Tour de Londres, où on en retrouve encore une partie, le reste ayant été perdu.

Le départ de Jean-Sans-Terre et les apprêts qu'il nécessita entravèrent encore les projets de Tyler; ce ne fut pas même sans difficulté que ce dernier obtint de son maître la permission de ne pas le suivre en Angleterre immédiatement, et de rester à Caen avec le titre de lieutenant du gouverneur, pour mener son entreprise à fin. En effet, bien que le duc eût cru devoir se retirer en Angleterre, son autorité n'avait pas cessé en Normandie; Robert de Gouvix, gouverneur de Caen, administrait au nom de Jean, cette ville, qui s'était à peine aperçue du départ d'un prince qu'elle était loin de regretter.

Ce fut alors seulement que Tyler, fort de sa nouvelle dignité, reprit ses plans, et s'apprêta à en suivre l'exécution, qui maintenant pouvait offrir plus de difficultés qu'il ne l'avait cru d'abord. Il est vrai qu'Hélène devait lui appartenir; mais pour la contraindre à un mariage, il eût fallu user de violence, et les temps étaient changés; une scène de ce genre dans une ville désaffectionnée, où l'autorité de son maître était déjà chancelante, pouvait avoir des conséquences funestes. Peut-être aussi tout brutal qu'était l'amour de ce cœur farouche, un sentiment indéfinissable lui révélait-il une jouissance de plus à effacer les répugnances d'Hélène qu'à les dompter par la force; aussi avait-il résolu, pour cette double raison sans doute, d'attendre que le temps effaçât du cœur de la jeune fille le souvenir d'un amant dont elle devait considérer

la mort comme certaine ; peut-être enfin comptait-il aussi sur André lui-même, qui, las de sa captivité, ne manquait pas de presser Hélène de céder ; et la tendresse qu'elle avait pour son oncle devrait l'emporter dans ce cas sur ses résistances.

Dans cette pensée , bien que Tyler cherchât fréquemment à voir Hélène , il évitait soigneusement toute conversation qui , une fois commencée , aurait dû nécessairement conduire à un éclat , qu'il considérait comme fort périlleux pour ses plans ; mais il s'étudiait à adoucir une captivité à laquelle il avait soin de se faire considérer comme étranger , puisqu'en cela le duc n'avait fait que suivre la loi établie et l'usage constant de ses prédécesseurs. Il entourait et faisait entourer Hélène d'égards ; il faisait même traiter son oncle avec douceur , pensant bien que la reconnaissance de la jeune fille lui tiendrait compte de ces procédés. L'hiver s'était passé dans ces petites manœuvres , lorsque bientôt éclatèrent des événements importants qui devaient amener la crise depuis si long-temps redoutée.

Amédée FAUVEL.

( *La fin au prochain numéro* ).

Quelques personnes ont cru voir un anachronisme dans le mot *mansarde* appliqué à une petite chambre sous les toits dans une maison du XII<sup>e</sup>. siècle , Mansard étant , dit-on , l'inventeur de ces sortes de chambres.

Nous ferons remarquer que Mansard n'a inventé ni ces chambres ni même les *toits brisés* appelés à tort *combles à la mansarde*. On voit de ces petites chambres dans nos plus anciennes maisons et les combles brisés avaient été employés avant Mansard par l'abbé de Clagny , dans la construction du vieux Louvre.

Nous avons cru d'ailleurs pouvoir nous servir du nom de *mansarde* par lequel on désigne aujourd'hui toute chambre sous les toits , comme nous nous servirions du mot *lettre* pour désigner ce que nos pères ont appelé *brief* , *bref* et plus tard *épître*. Les mots de *surcroît* , *galetas* , *chambre haute* , eussent rendu peu heureusement notre idée et nous doutons même qu'ils eussent été plus applicables.

## Poésies.

---

JUANA.

Ah ! c'est toujours ainsi ! celle qui se confie  
A celui qu'elle aime.... peut-être plus que Dieu ,  
Sans remords on la sacrifie ,  
On la quitte sans un adieu !

Ah ! c'est toujours ainsi ! celle dont l'âme ardente  
Comme vers le bonheur s'élance vers l'amour ,  
On craint son dévouement , on l'appelle imprudente ,  
Et l'on s'éloigne sans retour !

Celle qui brave tout , celle que rien n'arrête ,  
Au cou de son bourreau celle qui se suspend ,  
On l'immole en tournant la tête ,  
De peur de la plaindre en frappant !

Pourquoi dire tout haut le malheur qui m'accable ?  
Mon cœur en eut un jour l'amer pressentiment.  
Ai-je droit de pleurer ? notre amour fut coupable ,  
Il finit vite et tristement !

Don Manoël si beau , si fier , si magnanime ,  
Hélas ! avait donc fait un masque de ses traits ;  
Je n'étais donc que sa victime ,  
Quand sur son cœur je respirais !

Son regard plein d'amour , sa voix tendre et si pure  
Disaient-ils qu'il mentait au plus doux des serments ,  
Qu'en pleurant à mes pieds il se savait parjure ,  
Et qu'il préparait mes tourments ?

Mon Dieu ! j'étais donc folle ! oh ! pourquoi , pauvre femme ,  
Ai-je écouté ses vœux qui pénétraient mon cœur !

Pourquoi dans son baiser de flamme  
Ai-je appris un fatal bonheur !

Mourir , mon Dieu , mourir est la seule espérance  
Que mon amour trahi puisse encor réclamer ;  
Vivre dans l'abandon serait trop de souffrance ,  
Car ce serait encore aimer !

« Que m'importe le monde et ses lois importunes ,  
« Disait-il , aimons-nous , ce tolt vaut un palais ;  
» Juana vaut toutes les fortunes..... »  
Et l'ingrat la quitte à jamais ! !

C'est bien !... j'ai tout donné , mon repos , ma tendresse ,  
Donné ma vie entière et mon saint avenir ;  
J'ai fait un sombre deuil de ma belle jeunesse ,  
Mais cela devait advenir !

Cet idéal céleste , où mon âme ravie  
S'élevait avec lui dans un monde meilleur ,  
Ce charme où se plongeait ma vie ,  
C'était la honte et le malheur !

Mon amour si crédule , eh oui ! c'était le crime ,  
Mon dévouement si vrai , le vice combattu ;  
Mais son nouvel amour , c'est la foi légitime ,  
Son abandon , c'est la vertu !

Ainsi le monde agit dans sa noble sagesse !  
Pauvre femme trahie , on te voue au mépris :  
Vile esclave que l'on délaisse ,  
Tombe avec les êtres flétris ! !

Et moi je l'aimais tant , et moi je l'aime encore ;  
J'ai besoin de le voir , lui qui put m'outrager !  
Je ne puis apaiser le feu qui me dévore ,  
Je ne puis rien pour me venger !

Ah ! du moins cette femme , avec bonheur j'y songe ,  
Cette femme qui l'aime et le voit à genoux ,

N'aura que son second mensonge,  
Et son premier fut le plus doux !

Mon Dieu , délivrez-moi de cet absent que j'aime ,  
Recevez ma prière au pied de vos autels !  
Vous seul pouvez , mon Dieu , me sauver de moi-même  
Et de mes regrets éternels !

Heureux ou malheureux , loin de moi qu'il respire !  
Car je veux dans l'oubli m'exiler de son sort.  
Leur bonheur serait mon martyre ,  
Mais son malheur serait ma mort !



Ainsi disait Juana , pauvre enfant de Lisbonne.  
D'une infidélité son cœur trahi s'étonne ;  
Une fête pourtant se célèbre demain ,  
Car de don Manoël on bénira l'hymen.  
Puis on racontera l'une de ces histoires ,  
Qui font rire le monde et qui sont ses victoires ;  
Et Juana , recueillie en un séjour sacré ,  
Piera Dieu pour l'ingrat qu'elle avait adoré.  
Alph. LE FLAGUAIS.

---

### LES DEUX ANGES.

Deux anges , compagnons fidèles ,  
En traversant l'azur des airs ,  
Venaient d'effleurer de leurs ailes  
Les confins de notre univers.

« Quel est , dit l'un d'eux à son frère ,  
« Ce globe aux pôles attristés ,  
« Qu'un globe plus petit éclaire  
« De ses doux rayons argentés ?  
« Depuis que je vois la lumière ,  
« Je n'ai jamais fixé les yeux ,

- « Sur ce chétif grain de poussière ,  
« Perdu dans l'abîme des cieux.
- « Quelle forme y prend l'existence ?  
« Y naît-on pour vivre et mourir ?  
« Y connaît-on la différence  
« De la douleur et du plaisir ?
- « La mort en est-elle bannie ?  
« Y coule-t-on des jours sans fin ?  
« Ou bien d'une nouvelle vie  
« S'y revêt-on chaque matin ?
- « Peut-être une éternelle enfance  
« Embellit cet heureux séjour ;  
« Peut-être, au sein de l'innocence,  
« On s'y nourrit de chants d'amour.
- « Sans doute, il s'y trouve des sages  
« Droits d'esprit, et simples de cœur :  
« Allons leur expliquer les pages  
« Du grand livre du Créateur.
- « Sans doute, des vierges craintives  
« Y voilent leurs regards discrets :  
« Allons à leurs grâces natives  
« Ajouter de nouveaux attraits.
- « Au barde que la gloire inspire  
« Allons dicter nos plus beaux chants ;  
« D'une corde enrichir sa lyre ,  
« Son ame de nobles élans.... »

Il dit ; et dans le vide immense  
L'ange étend son vol radieux....  
Son ami gardait le silence ;  
Mais des pleurs tombaient de ses yeux.

ROBERGE.

---

## CHRONIQUE DU THÉÂTRE.

Passer pendant un mois une douzaine de délicieuses soirées, bercé par les douces émotions d'une musique palpitante, mêlée à des scènes tour-à-tour graves ou légères, tendres ou comiques ; emporter chaque soir du théâtre les mille sensations éveillées en nous par l'animation de l'orchestre, les voix des acteurs, les applaudissements de la foule, l'éclat des parures féminines et des yeux féminins, s'endormir dans le prestige qui a fasciné nos regards, s'il n'a rien fasciné de plus, voilà, il faut en convenir, une tâche bien douce. Mais quand cette période féerique expire, quand il faut récapituler ses plaisirs si variés, analyser tout ce qu'on a vu, entendu, éprouvé, c'est alors qu'on est saisi comme d'un froid qui vous pénètre jusqu'à la moëlle des os ; la voix de l'abonné réclamant son compte-rendu résonne à l'oreille du critique, comme un fatal coup de baguette qui a suffi pour déflorer toutes les riantes visions et détruire tout le charme. Placés devant une froide analyse, les souvenirs semblent s'éteindre : voix mélodieuses, suaves concerts, attraits brillants, fleurs si fraîches et si embaumées, tout se tait, tout se fane, tout s'éclipse ; et que reste-t-il ? des notes à disséquer et rien de plus. Les gerbes éblouissantes de lumière ne sont plus que du gaz, les *guirlandes* de femmes se réduisent à tant de coupons de première et de seconde galerie, et tous les flots d'harmonie ne se reproduisent plus qu'en bémols croches, demi-croches, etc., etc. C'est bien là la salle de bal quand les lustres sont éteints ; le parterre dont les fleurs sont fanées, la beauté dépouillée de ses brillants atours... Ah ! pour le coup, la manie de la comparaison m'égare. Est-ce que les attraits ne valent pas les atours ? mais peu importe, ce que je voulais prouver n'en est pas moins clair : c'est que l'analyse tue tout, et qu'il n'y a que les discours faits à la chambre des pairs, et dans les congrès scientifiques, qui puissent y gagner. Quant aux discours académiques... je m'abstiens de tout éloge. Je ne veux pas qu'on dise comme on l'a déjà fait, que nous passons la rhubarbe aux académiciens : celui qui l'a dit sait pourtant que nous leur passons aussi le piment quand l'occasion s'en présente.

Je pense que c'est me préparer parfaitement à faire un compte-rendu que de commencer par des divagations sur toutes sortes de sujets, mais je ne suis nullement en humeur de faire un froid

résumé de tant de jolies choses en les passant au fatal creuset de l'analyse.

On n'analyse pas ce qu'on sent vivement.

Ce vers est de ma composition , je l'ai fait il y a quinze ans pour rivaliser avec le fameux vers de Boileau :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.

Trop heureux d'avoir trouvé place pour cette petite production, je promets au lecteur de n'en plus faire de pareils à l'avenir et d'arriver toujours sans préambule à ce que j'aurai à lui dire.

Mais par où commencerai-je ? voilà un nombre prodigieux d'admirables compositions qui se pressent dans ma mémoire, car ce mois-ci a été fécond en bonnes choses , c'est le Barbier de Séville, le Postillon de Longjumeau, la Pie volceuse, Fra-Diavolo, Polichinelle, le Domino Noir.

Et puis entre toutes les autres, deux jolies pièces que j'affectionne fort, car dans toutes les deux nous retrouvons Madame Perron avec toute sa finesse et toute sa grâce, je veux parler de la Flancée et de Cicily. Elles ne devaient peut-être pas venir les premières par ordre de date, mais j'ai voulu commencer par elles pour me mettre en haleine au début de cet article, cela rendra mes idées plus riantes et plus débonnaires, ce dont chacun se trouvera bien ; je suis disposé à pousser la longanimité si loin que je ne dirai pas le plus petit mot rude sur *Carte blanche*, qui aurait besoin pour se soutenir d'un autre talent que celui de M<sup>lle</sup>. Davesne.

M<sup>me</sup>. Perron a déployé dans la Flancée des ressources que jusque là nous n'avions pas encore soupçonnées : cette femme qui se montre toujours avec un sourire si coquet sur les lèvres, est apparue cette fois pâle, échevelée, touchante de douleur. L'expression si vraie d'abattement et de sublime résignation qui se peignait sur ses traits et dans ses gestes, avait quelque chose de déchirant qui faisait vibrer toutes les cordes de l'âme et appelait une larme aux cils de bien des yeux.

Cicily aussi est une charmante écossaise qui voyage pédestrement enveloppée de sa vertu et de son manteau de plaid à carreaux (le manteau seul est à carreaux, bien entendu). Cette pauvre jeune fille rencontre sur sa route un lion féroce, qui voudrait bien ne lui laisser que son manteau de plaid, mais sage et courageuse en présence du danger, elle sait se soustraire aux plus petites égratignures, au milieu même des situations les plus péril-



leuses : cependant il advient que la pauvre fille se trouve enfermée toute vivante dans la cage de l'animal carnassier, et croyant trouver un appui, elle se jette étourdiement dans les griffes d'un autre lion. Ce dernier, sous les traits de Blanchard, offre un bien beau type du lion d'Ecosse, à crinière un peu rouge, qualité qui du reste est partagée par plus d'un lion et d'une lionne d'Angleterre ; heureuse ressemblance qui, nous n'en doutons pas, a contribué autant que la conquête à cimenter l'union des deux peuples ; quand on tient l'un à l'autre par les cheveux on ne se sépare plus, à moins de perdre la tête.

Et Cicily, demandez-vous ? Cicily se trouve donc entre ces deux natures qui ont également soif de sa vertu, mais elle réussit encore à se tirer de ce pas dangereux. Le plus grand lion, le duc de Newcastle, sensible aux attraits de sa vassale et charmé par les talents brillants qu'elle possède pour toucher le piano et faire la salade, comprend enfin le prix de cette sagesse à toute épreuve, il apprécie, comme elle le mérite, cette pudeur si rare en ce monde, rare même dans ce pays d'Ecosse éminemment pudique, où l'innocence et la civilisation sont parvenues à ce point de raffinement de considérer l'usage des culottes comme dégradant pour l'espèce humaine. Le duc de Newcastle enivré de toutes ces flatteuses idées et voulant posséder à tout prix la belle, la modeste, la vertueuse Cicily, se détermine à la faire duchesse de Newcastle en bonne et due forme. Encore un lion redevenu homme. Ainsi toujours la vertu est récompensée : avis aux jeunes personnes qui portent en elles de bons principes et sur elle des manteaux de plaid, je dis des manteaux, car les tartans n'ont plus rien à prétendre depuis long-temps, n'ayant de la vertu et du manteau de Cicily que les carreaux.

A propos des deux lions qui assiègent ainsi la pauvre écossaise, nous dirons que le rôle du duc de Newcastle est bien joué par Voisel : cet acteur a de la tenue et un jeu convenable, il chante d'une manière agréable et s'acquitte en général fort bien de tous les rôles qui lui sont confiés. Quant à Blanchard, nous lui rendrons justice en nous servant d'un des couplets qu'il chante avec tant de verve et d'entrain et nous dirons avec lui :

Honneur ! honneur !

A Titi, le talocheur...

Dans cette pièce, Blanchard sait toujours être d'un comique achevé et d'une décence parfaite, et pourtant il est impossible de montrer plus de laisser aller. Certes, s'il se fût trouvé comme un

des Horaces seul contre les trois Curiaces , il me semble qu'il les eût joliment mis en déroute en leur chantant :

De quoi , de quoi ,  
Trois contre moi ,

Le tout accompagné d'une adroite passe de tibia, car Titi est un maître , c'est le type de l'ouvrier honnête . joyeux et brave , c'est le peuple , avec les défauts de son éducation et les qualités de son cœur : il marche en se dandinant , fait le coup de poing et *tire la savate*, parce que c'est son escrime à lui qui ne sait pas tirer l'épée et n'a pas une paire de *Le Page* à son service. C'est le vrai peuple , grossier parfois , mais non pas avili par la débauche , c'est le peuple tel qu'il est en France malgré ses détracteurs , car la populace chez nous n'est pas une classe comme tant de gens affectent de le dire , ce n'est pas le degré le plus infime de l'échelle sociale , mais le limon et l'écume de toutes les classes.

Dans Bruno le fleur , Blanchard s'acquitte du rôle de Couturier avec autant de comique et de naturel que dans Titi le talocheur , c'est encore un de ces caractères qu'il crée pour ainsi dire, tant il sait s'en approprier le dialogue et les situations. Mais ce qui prouve toutes les ressources de cet acteur , c'est la manière dont il remplit des rôles d'un genre fort différent de ceux que nous venons de citer , il est parfait dans mon ami Pierrot. Nous lui reprocherons encore une fois pourtant de charger le rôle de l'anglais de *Fra-Diavolo* plus que de raison. Comme acteur d'opéra , Blanchard possède de la méthode , un organe flexible et sonore , de la justesse dans la voix et une netteté dans l'attaque de ses morceaux qui en font un chanteur fort agréable.

Parmi les opéras que nous avons cités en commençant , plusieurs avaient déjà été représentés , et nous avions donné dans la précédente livraison notre opinion sur les acteurs qui y avaient figuré ; nous nous bornerons à dire que la seconde représentation a encore été plus favorable à leur talent que la première, ce qui a confirmé pleinement les espérances que nous avions conçues.

Parmi les nouveautés de ce mois , nous avons à enregistrer le Barbier de Séville , qui a été joué deux fois avec le succès qui s'attache toujours à de telles œuvres.

Nous voudrions bien louer sans réserve Assemat , dont la voix est bonne et large : ce chanteur possède un beau talent et il sait parfaitement diriger sa voix selon les situations, et approprier avec goût sa note à la pensée ; il a chanté le *Bravo Figaro* avec une prestesse fort remarquable, et les applaudissements ne lui ont pas fait faute ; mais quand cet acteur parle , on sent toute la pesanteur

de son organe, et son jeu devient tellement embarrassé que le spectateur lui-même souffre de la gêne de l'acteur. Est-ce que Figaro doit se tortiller en tous sens comme Assemat se tortille ? Certes ! ce n'est pas là la souplesse et la vivacité de bon aloi du barbier espagnol ; si Assemat ne possède pas assez de désinvolture, qu'il s'abstienne de tous ces petits mouvements et cesse de se démenner mal à propos. Du reste, c'est peut-être un peu sévère de notre part de demander tant à un chanteur : c'est bien la comédie de Beaumarchais qu'on joue, mais la comédie mise en opéra, et alors on ne doit demander qu'une belle voix, et sur ce point Assemat peut satisfaire à toutes les exigences.

La Bruyère dans le rôle d'Almaviva s'est montré ce qu'il est toujours, bon chanteur et bon acteur ; son talent flexible sait traduire avec un égal bonheur les caractères si variés du Postillon Chapelou et du brillant St.-Far. Tour à tour marquis Italien et brigand Italien, deux choses fort différentes, il sait être galant avec sa belle voyageuse et *brûle cervelle* avec ses compagnons de la montagne. La Bruyère est toujours au niveau de son rôle et du caractère qu'il représente ; exquis dans sa tenue et dans ses manières, il sait toujours approprier fidèlement son costume à son personnage. Nous devons un pareil compliment à M<sup>me</sup>. Perron et notamment pour la robe de velours si riche et si bien faite qu'elle portait dans Paméla ; nous nous sommes étonné cependant que mylord, si jaloux, si soupçonneux, ne se soit pas aperçu que cette robe et l'habit du marquis Italien semblaient avoir été taillés à la même pièce, et qu'il n'ait pas pris ombrage de voir la sympathie pénétrer jusque dans le velours de sa chaste moitié.

Nous avons eu deux fois aussi la Pie Voleuse, dont la musique, sans être le chef-d'œuvre de Rossini, offre d'admirables morceaux. Le fond de la pièce, tiré, dit-on, d'un fait historique, offre d'ailleurs aux *cœurs sensibles* un intérêt que ne possèdent pas tous les opéras. Madame Voisel, qui remplit le premier rôle dans cette pièce, a très-purement chanté ; nous en dirons autant d'elle pour les autres pièces dans lesquelles nous avons eu occasion de la juger. Madame Voisel a déjà beaucoup gagné dans la faveur du public, elle a su modérer certains éclats de voix un peu durs dont elle avait peut-être pris l'habitude dans une salle plus grande que la nôtre : ces éclats intempestifs ont fait place à des notes mieux ménagées, et bientôt dans les nouvelles et nombreuses épreuves où nous attendions cette cantatrice, nous n'avons plus été sensible qu'au timbre pur et sonore de sa voix, et à l'étendue de ses moyens.

Madame Voïssel a pu juger elle-même, dans le *Domino Noir*, combien sa voix avait de charme, lorsqu'elle s'abstenait des tours de force; plusieurs passages se prêtent à ces éclats de gosier qui lui étaient si familiers, et nous les redoutions d'avance; mais, à notre surprise et à notre grand plaisir, un *filé* suave et mélodieux en prenait la place, et les applaudissements qui l'accueillaient montraient qu'on gagne plus à carresser doucement l'oreille du spectateur, qu'à lui ébranler le tympan.

Madame Perron et Labruyère ont, comme toujours, vivement contribué au plaisir de cette charmante soirée; pour être justes, d'ailleurs, nous pouvons dire que cette jolie pièce a été bien jouée par tous les acteurs, sauf dans le dernier acte où l'ensemble n'a pas toujours été parfait, espérons qu'à la seconde tout sera satisfaisant.

Le directeur, M. Alfred Blot, s'est acquitté en bon acteur et en bon chanteur du rôle de Julian; M. Blot a paru fort peu sur la scène, mais toujours avec avantage. Nous lui devons aussi des compliments pour le soin de la mise en scène de tous les ouvrages qu'on représente.

Trellu, qui malheureusement rappelle un peu trop souvent, par sa tenue et ses manières, l'ex-gendarme des *Gants Jaunes*, s'est montré excellent et vrai dans le rôle de lord Elford, c'est un véritable anglais, et non la caricature d'un anglais, et dans ces rôles d'étrangers, la vérité exacte est la meilleure peinture, si l'on outre-passe, ce n'est plus qu'une bouffonnerie sans sel et sans esprit.

Madame Trellu a eu aussi sa part d'applaudissements, et elle l'avait méritée.

Nous savons bien, en terminant cet article, que nous y laissons une lacune, mais nous nous sentons peu disposés à la combler pour aujourd'hui. Rien n'est parfait ici-bas, pas même les acteurs, et si nous cherchions à relever tout ce qui pourrait fournir matière à la critique, il nous serait facile encore de faire une petite somme assez ronde de peccadilles, dont nous pourrions orner cet article le plus innocemment du monde, pour le bien du théâtre en général et des acteurs et spectateurs en particulier, mais il ne faut pas demander l'impossible.

Voudrait-on, par exemple, que Delaunay cassât la tirelire mieux qu'il ne l'a fait dans *Titi*, qu'il se frictionnât l'abdomen avec plus de grâce et plus de mains qu'il ne le fait dans tous ses rôles, il nous semble que ce serait trop exiger. Pour bien juger d'ailleurs, il faut toujours juger relativement et quand le bon l'emporte de beaucoup, savoir dire, c'est bien, sans chicaner sur de

petits détails. Il faut donner à un acteur qui se fourvoie ou se néglige un avis dont il pourra et devra profiter, mais faire plus, c'est de la critique en pure perte, et cette critique n'est pas de notre goût.

Le public semble apprécier convenablement les sacrifices que notre nouveau directeur a faits pour parvenir à composer une réunion de sujets comme celle que nous possédons : à l'exception de quelques représentations du mardi, la salle est généralement bien garnie, et nous croyons que si la direction continue à bien choisir les œuvres qu'elle mettra en scène, le public ne se fera pas faute d'un plaisir dont il avait été privé trop long-temps.

Nous faisons des vœux pour la prospérité de cette administration, car si cette année nous nous montrons indifférents et froids pour le théâtre, notre réputation est à jamais perdue dans le monde artistique et littéraire. Elle n'est déjà pas trop brillante, sauvons du moins ce qui nous reste : l'occasion est belle, et les étrangers qui visiteront notre scène cet hiver en auront meilleure opinion qu'ils n'avaient autrefois.

Nous ne pouvons terminer ce compte-rendu sans dire quelques mots des concerts de MM. Remy et Folz : malgré la mauvaise saison pour les concerts, deux soirées musicales ont été données ce mois-ci par deux artistes d'un grand mérite, l'un comme violoniste, l'autre comme flûtiste; nous ne parlerons que de la seconde soirée, qui a eu lieu dans les salons de l'Hôtel d'Angleterre, et dans laquelle se sont reproduits les morceaux déjà entendus dans la première, au théâtre.

M. Remy nous a d'abord donné un air favori de Bériot, arrangé par lui, et qu'il a joué en artiste vraiment distingué.

M. Folz nous a ensuite fait entendre de délicieuses variations de sa composition, sur un des plus gracieux motifs d'Anna Bolena, que nous avons vivement applaudies. M. Folz a continué par des variations également de sa composition, très-originales et très-difficiles, sur un thème de Haendel *God Save the queen*. M. Rémy a chanté sur son violon une charmante composition de M. Folz, *la Separazione*, mélodie italienne; ce chant pur et suave, sous l'archet de M. Remy, nous a vivement ému, après *l'Appassionato*, thème varié, composé et exécuté par M. Remy. Ces deux artistes ont terminé par un ravissant duo de leur composition sur les plus jolis motifs de la Norma, de Bellini; cette composition est d'un effet saisissant, et a été accueillie par des bravos unanimes.

Nous avons remarqué dans le jeu de M. Folz une puissance et une richesse de sons inimitables, et une manière de chanter ra-

vissante ; nous disons avec conviction que M. Folz est le seul flutiste qui nous ait découvert toute la richesse de cet instrument.

Quoique nous ayons eu occasion d'entendre plus souvent des violonistes très-forts , nous n'en avons pas moins admiré le beau talent de M. Remy , à qui il ne manque qu'un peu plus de chaleur pour être classé au nombre de nos premiers violonistes.

Nous regrettons pour le public et pour les artistes, que cette soirée n'ait pu être donnée dans un plus grand local.

Ne pourrait-on disposer de la salle des concerts pour des artistes étrangers d'un mérite connu ; il arrive que le refus de cette salle est souvent attribué à un sentiment qui, certes, est loin d'exister parmi nous, mais dont le soupçon seul est peu honorable pour ceux à qui il s'adresse , et malheureusement c'est à leurs confrères que les artistes étrangers l'attribuent , bien que nous ayons eu plus d'une fois la preuve que c'était à tort ; mais cela donne une pauvre idée de notre hospitalité , et mieux vaut bonne renommée que ceinture dorée.

G. F.

---

## BULLETIN.

---

### CONGRÈS SCIENTIFIQUE DE LYON.

Cette réunion de savants nationaux et étrangers comptait plus de neuf cents membres , parmi lesquels on remarquait le prince de Canino , fils de Lucien Bonaparte , et environ trois à quatre cents adhérents qui ne se sont pas présentés ; parmi ces derniers figuraient les noms de Cabrera et de ses aides-de-camp.

Le 1<sup>er</sup>. septembre une messe de Beethoven a été exécutée dans la cathédrale St.-Jean par plus de cent cinquante artistes habitant Lyon ou venus des villes voisines.

M. Th. de Saussure, de Genève, a été nommé président ; pour les trois vice présidents on a choisi notre compatriote M. de Caumont , M. Hecker , de Berlin, et M. Achard James , de Lyon. M. Commarmond a prononcé un discours d'ouverture fort remarquable que l'auditoire a su apprécier en le couvrant d'applaudissements.

Dans la section de géologie , zoologie et botanique , la question de l'influence des connaissances géologiques sur les sciences agri-

coles amena la communication d'observations importantes faites par M. de Caumont dans la Normandie.

M. Jourdan, de la faculté des sciences de Lyon, en examinant les rapports psychologiques existant entre les hommes et les animaux, établit une progression constante du point inférieur au point le plus élevé, et rattachant à chaque groupe intermédiaire un certain nombre d'êtres, il démontra, en s'appuyant sur des travaux déjà connus, que l'homme présente en lui les divers phénomènes psychologiques dont chaque degré de l'échelle des êtres possède quelques parties.

Dans la section d'agriculture, commerce et industrie, le morcellement des terres a amené de longues discussions dans lesquelles la plupart des orateurs se sont prononcés pour la grande culture; peut-être un moyen terme qui établirait sur un certain nombre de points la grande culture, sans toucher à la petite propriété, serait-il le meilleur résultat que l'on pourrait obtenir de toutes ces discussions, mais reconstruire la grande propriété pour arriver à la grande culture, est une utopie inapplicable.

Dans la section des sciences médicales, on s'est beaucoup occupé de la responsabilité médicale, de l'homœopathie et du magnétisme : M. Laurent, que nous avons vu ici, a été admis avec beaucoup de peine à faire quelques expériences de somnambulisme : le succès a été équivoque; il est vrai de dire aussi que l'auditoire se comportait d'une manière un peu bruyante. Ces expériences ont dû être interrompues. J'oubliais aussi de dire qu'on avait discuté une question sur l'hygiène publique au temps de Moïse; où allait-on se fourvoyer, mieux eût valu traiter de l'hygiène publique appliquée à Lyon où les rues sont sales et mal aérées au point de compromettre la salubrité.

Dans la section d'histoire et d'archéologie, la question de l'influence de l'Eglise sur la législation barbare a été traitée par M. Pavie et par un autre de ses confrères, de manière à faire honneur exclusivement au clergé des améliorations introduites par les conquérants barbares dans leurs propres lois.

Dans la section de littérature, beaux-arts, philosophie, philologie, enseignement, économie, politique, M. Le Cerf, notre compatriote, a pris la parole sur cette question : comment assurer une petite retraite aux ouvriers infirmes de la fabrique Lyonnaise?

M. V. Considérant a lu un exposé de la doctrine sociale : « L'harmonie qui règne parmi les astres, a-t-il dit, et l'harmonie qui doit régir l'humanité sont homogènes, l'univers est un tout, la terre n'en est qu'un organe, l'humanité n'est aussi qu'un organe du globe, et l'homme lui-même un organe de l'humanité : mais l'humanité n'existe encore que dans l'enfance, elle se com-

pose d'éléments épars auxquels la communauté peut seule donner la vigueur. » On a refusé à M. Considérant une séance pour le développement de son système. On s'est également occupé de la liberté de l'enseignement; puis, comme toujours, sont venues les questions oiseuses, les thèses d'académie, qu'est-ce que le beau ? et c'est justement ceux qui ne le peuvent produire qui sont les plus intrépides à le définir, et ils le définissent de telle sorte que leur définition s'applique à merveille à quelque'un de leurs opuscules ignorés. Une question qui méritait beaucoup plus l'attention sérieuse du congrès, était celle de la décentralisation littéraire; nous avouerons toutefois que ce n'est pas par des discussions ni des épigrammes lancées contre la capitale, que la décentralisation s'opérera; les productions des écrivains de province peuvent seules amener ce grand revirement. Que ceux qui ont la force et le génie travaillent avec conscience, qu'ils travaillent et publient dans la province sans se hâter d'aller en quête d'un éditeur à Paris; les premiers efforts seront difficiles, la renommée sera moins prompte à venir, mais après un certain laps de temps, après une certaine quantité de bonnes publications, le public déposera nécessairement ses préjugés et s'accoutumera à estimer une œuvre sortie des presses de province, à l'égal des œuvres imprimées dans la capitale; mais, nous devons le dire, ceux-là même qui demandent la décentralisation sont les plus empressés à s'efforcer de trouver un éditeur à Paris, soit pour protéger la faiblesse de leur œuvre, soit parce qu'ils n'ont pas le courage de se soumettre à une patiente épreuve d'où ils sortiraient vainqueurs un peu plus tard. Mais on n'a pas le temps d'attendre aujourd'hui la gloire ni la fortune: il faut qu'elles viennent dès le début, on les veut à tout prix avant de les avoir bien et loyalement gagnées, et de là tant de banqueroutes littéraires et commerciales.

Une autre question d'un haut intérêt a été également soulevée: on a examiné si la peine de la détention avec isolement ne serait pas plus efficace que celle des travaux forcés. M. Christophe Moreau, inspecteur des prisons, s'est prononcé pour ce mode de répression; mais M. Girardin, de Bourg-Morrellet, et M. Lecerf se sont élevés contre ce système, qui peut avoir de funestes effets sur le moral des détenus.

Dans la section des sciences physiques et mathématiques, on a lu un grand nombre de mémoires, notamment sur les vents dominants en France et sur le mistral; sur l'éclaircie périodique du soir et sur les courants ascendants diurnes, par le professeur Bravais; sur la nutrition des végétaux, par M. de Saussure.



L'énumération de tous les autres mémoires deviendrait infiniment trop longue pour ce court résumé.

Des assemblées générales avaient lieu dans l'après-midi, et eussent pu présenter plus d'intérêt que les assemblées de sections, mais elles étaient consacrées à quelques lectures d'œuvres reçues par les sections; on y lisait aussi parfois quelques pièces de vers. Les dames n'étaient pas admises aux séances. L'hôtel de ville, bien que fort grand, l'était à peine assez pour contenir tous les membres.

La clôture du congrès a eu lieu le 12 septembre. Une brillante fête de nuit a été donnée en l'honneur des sciences et des arts, et a terminé dignement cette réunion; la population a pu jouir du spectacle de cette fête, qui a fait honneur à ceux qui en étaient les ordonnateurs. Une médaille sera remise à tous ceux qui ont donné leur adhésion au congrès. Les œuvres admises à l'impression seront examinées de nouveau par une commission spéciale, et formeront deux volumes in-8°, elles en formeraient beaucoup plus si la commission ne se montrait sévère.

Le prochain congrès se tiendra en 1842 à Strasbourg.

\*\*\*

— On vient de reconstruire en partie, mais en le mutilant, le portail de l'église St.-Jean qui paraissait menacer ruine. Depuis long-temps la *Revue* se propose de consacrer un article aux actes de vandalisme dont nos églises (particulièrement St.-Pierre) continuent d'être le théâtre. Nous nous bornerons aujourd'hui à exprimer nos regrets et il faut le dire aussi notre surprise. A voir ainsi barbaquement défigurer chaque jour ces merveilleux édifices que l'art et la foi catholique avaient élevés autrefois dans notre ville, on ne se douterait guère que Caen est le siège d'une *Société pour la conservation des monuments!*

G. S. T.

— L'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen tiendra une séance publique le jeudi 25 novembre. Dans cette séance on doit faire un rapport sur le concours ouvert pour l'éloge de *Huet*. On sait que l'Académie avait proposé une médaille d'or de 400 fr. au meilleur travail.

— M. Auguste Le Bouy, d'Honfleur, a remporté le premier prix de peinture historique, au concours de l'Académie royale des beaux-arts.

— MM. Louis Boulanger, l'ami de Victor Hugo et le traducteur fidèle de ses inspirations, Eugène Delacroix, le créateur audacieux qui s'est ouvert une route nouvelle, Dantan jeune, le statuaire si plein d'originalité, qui passe avec tant de facilité du plaisant au sévère, et plusieurs autres artistes également célèbres sont venus, le mois dernier, visiter le musée de Caen. Quelques-

uns d'entre eux ont étudié longuement, ou même copié plusieurs des tableaux de grands maîtres qui font l'ornement de notre galerie. M. Delacroix a fait une copie de la *Descente de Croix* du Tintoret, avec lequel son talent a une grande analogie.

M. Naigeon, peintre distingué, et conservateur du musée du Luxembourg, est parmi nous depuis le commencement des vacances. Il a copié pour le musée de Versailles le portrait de *Madame de Parabère*, par Coypel et Fontenay. La bibliothèque publique et l'académie des sciences de notre ville avaient mis à sa disposition, pour le même travail, les portraits de Huet qu'elles possèdent. C'est celui de la bibliothèque que M. Naigeon a préféré : il est d'un peintre inconnu, tandis que l'autre est attribué à Rigaud, mais probablement par erreur. Le célèbre évêque d'Avranches prendra donc bientôt parmi les hommes illustres qui décorent le palais de Versailles la place qui lui était due.

— Au moment où dans notre dernière livraison nous annonçons la réception d'un ouvrage de S. A. S. le prince de Monaco sur l'extinction du paupérisme, nous étions loin de prévoir le coup qui devait le frapper si tôt (1) ; c'était dans les dernières angoisses d'une cruelle maladie, c'était pour ainsi dire dans les dernières luttes de l'agonie que cet homme de bienfaisance songeait encore, en nous adressant son œuvre, à propager des idées qui doivent tôt ou tard arracher à la misère les classes souffrantes.

Mais ce qui honore le plus le nom de M. le prince de Monaco, ce qui rendra sa mémoire vénérée et son souvenir impérissable dans nos départements, c'est qu'il ne s'est pas contenté de produire des utopies humanitaires, il a consacré sa fortune et ses veilles à mettre ses utopies en action ; et plus de quarante communes du Calvados et de la Manche jouissent aujourd'hui du bienfait des charitables institutions qu'il y a fondées. La devise de ces institutions est *intelligence, travail et charité*. Les moyens auxquels le prince pense qu'on peut avoir recours pour arriver au but de l'extinction du terrible fléau, c'est d'abord le système des manufactures, pourvu toutefois que ce système ne soit pas employé seul ni dans des proportions telles, que l'excès de production devienne une cause d'embarras et de ruine.

Le système agricole est celui qui offre le plus de ressources et le moins d'inconvénient ; c'est surtout à l'application de ce système que se rattache la pensée de l'auteur, et c'est de ce système

(1) Honoré V, prince de Monaco, duc de Valentinois, pair de France, grand d'Espagne de première classe, noble génois, chevalier de l'ordre royal de la légion d'honneur, etc., etc., etc., est mort à Paris le 2 octobre dernier.

qu'il a retiré le plus d'avantages. Mais ces deux systèmes ne remédient pas encore à tout, et alors vient la question des maisons de secours : ces maisons sont et doivent être seulement les *Invalides du prolétaire* ; les établissements sont soutenus par la charité ; mais « le moment viendra » dit l'auteur « où notre agriculture aidant à nos maisons de secours, les nécessités d'argent deviendront tellement minimes que l'Association grandissant chaque jour en étendue comme en succès, pourra procéder à un autre ordre d'amélioration. »

Un vœu de bienfaisance termine dignement cet exposé des vues et des travaux de l'homme de bien qui n'est plus.

Heureux, s'écrie-t-il en finissant, si nos efforts peuvent amener la solution de ce grand problème :

*Améliorer le sort du plus grand nombre.*

Nous ne savons quelle épitaphe on choisira pour la tombe du prince de Monaco, mais ces paroles consignées à la fin de son livre, disent plus que tous les éloges qu'on pourrait lui donner.

— Michel, chronique normande du XI<sup>e</sup>. siècle, par M. Félix Courty (1), vient de paraître. Nos lecteurs ont déjà lu un fragment de cet ouvrage, et bien que l'intérêt soit généralement effacé dans les parties d'une œuvre ainsi tronquées, nous ne doutons pas qu'ils n'aient conçu une opinion très-favorable de l'ensemble.

C'est une œuvre de conscience et d'érudition, chose bien rare aujourd'hui, c'est du roman et c'est de l'histoire, l'un prêtant secours à l'autre, non pour le dénaturer, mais pour en augmenter l'intérêt.

C'est une bonne fortune pour notre ville de donner naissance à des œuvres de ce genre qui sont appelées à vivre dans la littérature, voilà qui vaut mieux qu'un beau discours pour la décentralisation. Nous rendrons compte incessamment de cette chronique.

— M. Victor Choisy vient de publier une notice sur Jean Vauquelin de la Fresnaye, poète du XVI<sup>e</sup> siècle. Nous recommandons ce travail comme une étude bien pensée ; sur un poète à qui la haute critique n'a pas encore fait une place assez large. M. Choisy remédie heureusement à cette indifférence, et la biographie qu'il nous donne, tout en laissant désirer un peu plus de vigueur dans le style d'affirmative, dans le jugement, n'en est pas moins digne d'un véritable intérêt.

G. F. Directeur.

(1) Se trouve chez MM. Mancel, Rupalle et Huet, libraires à Caen.  
Prix : 15 fr., 2 vol. in-8°.

---

---

## CLAUDE FAUCHET ,

ÉVÊQUE CONSTITUTIONNEL DU CALVADOS.

( Suite. )

Dans la séance du 2 avril , Fauchet fit au nom du comité militaire et de surveillance , un rapport sur les dénonciations portées contre Narbonne , ancien ministre de la guerre , et proposa de décider qu'il n'y avait pas lieu à accusation. Ce rapport , qui devint plus tard un sujet d'accusation contre Fauchet lui-même , fut dénoncé dès lors , dans une séance des Jacobins , par Chabot , l'ignoble ex-capucin. Voici un passage de son discours :

« Au surplus , si nous avions des preuves , nous aurions conduit Narbonne , Fauchet son apologiste et toute la séquelle à la potence. — Oui , ils seraient dignes de ce supplice , car apprenez que M. Narbonne visait au protectorat. M. Fauchet le secondait de toutes ses forces ; Et lorsque le premier nous fut dénoncé , le second nous dit que c'était lui qui avait inspiré à M. de Narbonne ses idées de cromwellisme. Le panégyrique de celui-ci a sans doute été soufflé à M. Fauchet par M<sup>me</sup>. Canon (1) ; car aussi , comme beaucoup d'autres , il s'est laissé égarer par des femmes. Long-temps la faction a dit : qui chargerons-nous du rapport de l'affaire de M. Narbonne ? Enfin elle s'est adressée à M. Fauchet , à cause de sa réputation d'enragé : et vite il s'est chargé de ce rapport. — M. Vergniaud a pu y avoir part. Pour qu'on ne s'aveugle pas sur les talents de M. Fauchet , il faut vous dire que M. Daubeterre a fait la partie militaire de ce rapport : l'autre , pendant ce temps-là , c'est-à-dire sur les onze heures du soir , dormait chez madame Canon. »

(1) C'est le nom que les Jacobins donnaient à M<sup>me</sup>. de Staël.

Dans la séance du 6 avril, où l'abolition du costume ecclésiastique fut prononcée à la suite d'un discours délirant de l'évêque, ou plutôt de l'apostat Torné, Fauchet mit fort lestement sa calotte dans sa poche : c'était un Vendredi-Saint. Après le 10 août, il vota la mise à prix de la tête de La Fayette : le héros des deux mondes était alors « le plus infâme des conspirateurs. »

La *Biographie des Contemporains*, publiée sous la direction d'Alphonse Rabbe, rapporte, comme un on dit, il est vrai, qu'à l'époque des massacres de septembre, Fauchet fut membre d'une députation envoyée aux prisons de l'Abbaye, et qu'il demeura, ainsi que ses collègues, spectateur tranquille des horreurs qui s'y commettaient. On ajoute même, continue la *Biographie*, que quelqu'un lui ayant dit : « Pourquoi ne faites-vous pas cesser le massacre ? cent hommes armés suffiraient, » il répondit par cette phrase cruellement insignifiante : « Le peuple est justement indigné ou il est cruellement trompé. » Grâce à Dieu, pour la mémoire de Fauchet, cette assertion est de la plus complète fausseté, ainsi qu'il est facile d'en

(1) L'article sur Fauchet dans la *Biographie des contemporains* est rempli d'inexactitudes. C'est ainsi que nous avons dit plus haut, d'après cet ouvrage, que le dépit de se voir rayé de la liste des prédicateurs du Roi, avait contribué *plus que tout autre motif* à lui faire embrasser les idées révolutionnaires. La vérité est que Fauchet avait encore ce titre lorsqu'il fut nommé évêque du Calvados, en 1791, puisque les *Affiches de la Basse Normandie* du 21 avril annoncent ainsi son élection :

« Dimanche dernier, MM. les Electeurs du Département se sont assemblés dans la salle électorale de la ci-devant abbaye de Saint-Etienne, et se sont rendus processionnellement à l'église paroissiale de St.-Pierre, d'après la lettre de M. le Procureur Syndic du District, du 7 de ce mois. Tous les Corps étaient invités et la cérémonie s'est faite avec pompe. Lundi soir, le troisième scrutin a donné pour évêque du Calvados M. l'abbé *Fauchet*, Prédicateur du Roi. » Il paraît même que Fauchet prenait encore ce titre lorsqu'il prêcha l'Avent à Notre-Dame, à la fin de 1791. Seulement comme il est naturel de le supposer, il ne fut pas appelé à remplir ses fonctions à la cour.

donner la preuve. Lors du procès des Girondins, Chabot appelé comme témoin, s'exprimait ainsi, en parlant des événements de septembre :

« Le conseil vient annoncer que trois cents prêtres sont massacrés dans une église. C'était le cas d'aller en masse apaiser cette fureur ; on se contenta de nommer des commissaires ; et quels commissaires ! l'évêque Fauchet, l'un des accusés, qui refusa cette commission. Cet homme qui nous a reproché le sang qui coula dans ces fameuses journées, *refusa* la mission honorable qui le chargeait de l'arrêter. On venait de massacrer des prêtres, et l'on nomme pour commissaire un prêtre pris de vin, des hommes inconnus au peuple... »

Voici la réponse de Fauchet, d'où il résulte qu'il ne fit pas même partie de la députation envoyée à l'Abbaye par l'Assemblée, ainsi qu'on le trouve dans plusieurs écrits sur la Révolution :

« Le témoin a dit que j'avais *refusé* d'aller aux prisons le 2 septembre, afin de m'opposer aux massacres : *cela est vrai*, mais j'avais à cette époque l'habit ecclésiastique que je ne voulais pas quitter. »

Au reste, d'après le témoignage de l'évêque Grégoire, Fauchet a énergiquement exprimé son opinion sur les massacres de septembre en disant, qu'il sera *l'épouvante de tous les siècles* (1) :

Fauchet fut nommé premier député du Calvados à la Convention, comme il l'avait été à l'Assemblée législative (2) ; mais quand il vit le char de la révolution san-

(1) *Histoire des sectes religieuses*, 1, 43.

(2) Depuis que la première partie de cet article est imprimée, on nous a communiqué le *Procès-verbal des séances de l'Assemblée électorale du département du Calvados*. Nous regrettons de n'avoir pas connu plus tôt ce document qui est à consulter pour les biographes futurs de Fauchet ; on y trouve sur son élection de curieux détails dont nous reproduisons ici quelques-uns :

« Un de MM. les Electeurs ayant demandé et obtenu la parole, a

glante s'avancer à travers tant de désastres , sa fougue républicaine parut diminuer beaucoup. Lors du procès de Louis XVI , il combattit courageusement contre ceux qui voulaient la mort du Roi. Son discours est un type achevé et vraiment curieux de l'éloquence révolutionnaire ; on peut en juger par cet extrait :

éveillé l'attention et même la sollicitude des Electeurs , sur le compte de M. Fauchet , évêque du Calvados , à l'occasion du décret porté contre lui par le tribunal du district de Bayeux. Les raisons qu'il a déduites à cette occasion ont été fortement appuyées par d'autres Electeurs , et généralement applaudies : en conséquence , les Electeurs ont résolu de rappeler sur-le-champ M. Fauchet à l'exercice de ses fonctions d'Electeur , et que pour rendre un hommage plus solennel à son innocence reconnue , ils se transporteraient tous chez lui , pour le ramener triomphant à la salle des séances , ce qui a été exécuté sur-le-champ. »

Nommé président de l'Assemblée , sur cinq cent quarante-six voix , Fauchet en obtint quatre cents comme député ; il fut élu le premier. Après son élection , il prononça le discours suivant :

« Messieurs , — Le Corps électoral du Calvados , en m'accordant le plus libre et le plus grand témoignage de son estime , comble à mon égard la mesure de la bienveillance. Voilà un décret porté en connaissance de cause ! Voilà les calomniateurs confondus et le patriotisme honoré ! La liberté française est sûre , dès que les Représentants du Peuple , dans l'acte le plus essentiel de la souveraineté , dans l'émission des suffrages , s'élèvent à toute la hauteur de l'indépendance , pour anéantir les détractions qui s'attachent toujours aux plus zélés patriotes , et pour prononcer les jugements de la gloire en faveur de ceux dont le civisme épouvante les Tyrans. Généreux Frères , j'ai tout fait pour la Liberté : en son nom , vous faites tout pour moi. Je vous aime comme la Patrie ! C'est en continuant de la servir avec un zèle invincible , à la vie et à la mort , contre toutes les aristocraties et tous les despotismes , que je ne cesserai pas de me montrer digne d'elle et de vous. »

Sur la motion d'un des membres , l'Assemblée arrêta que pour « rendre hommage à l'innocence couronnée de M. Fauchet , » sa nomination serait annoncée au Peuple par le bruit du canon , et qu'en conséquence il serait envoyé une députation de douze membres au Corps municipal , pour l'inviter de remplir le vœu de l'Assemblée à cet égard et lui annoncer en même temps la nomination de Fauchet.

« La République française existe, elle triomphe de ses ennemis : donc le ci-devant roi est jugé. Il a mérité plus que la mort. L'éternelle justice condamne le tyran déchu au long supplice de la vie au milieu d'un peuple libre..... Conservons donc cet homme criminel qui fut roi ; qu'il serve long-temps d'exemple aux conspirateurs ; qu'il soit un témoignage de l'absurdité , de l'exécration dévolue à la royauté! —Nous dirons aux nations : « Voyez-vous cette espèce d'homme anthropophage qui se faisait un jeu de nous dévorer? C'était un roi. Il n'y avait point de loi qui eût prévu son délit ; il a passé les bornes de ce qu'il y a de plus horrible dans les crimes prévus par notre code pénal. Mais la nature se venge des vices de notre législation , et lui inflige un supplice plus terrible que la mort... » C'est ainsi que vous le donnerez avec succès en spectacle à l'univers , en le plaçant sur un échafaud d'ignominie. »

Dans les différents appels nominaux qui terminèrent ce procès mémorable, il vota toujours pour le parti le plus favorable à l'accusé. Sur cette question *Louis est-il coupable?* il répondit : « Oui, j'en suis convaincu, comme citoyen ; je le déclare comme législateur ; comme juge , je n'en ai pas la qualité , je ne prononce rien. » Au troisième appel nominal, sur cette autre question: *Quelle peine Louis a-t-il encourue ?* Fauchet formula son vote en ces termes : « La Convention n'a pas le droit de cumuler , de confondre , d'exercer tous les pouvoirs. C'est le droit de la tyrannie. Je puis le subir , je ne l'exercerai jamais. Je brave tous les tyrans. Je ne suis pas juge. Je vote comme législateur une mesure de sûreté générale. Je demande donc la réclusion. »

Cinq jours après le supplice de Louis XVI , Fauchet publia un article intitulé : *Sur le décret de mort du ci-devant roi, et son exécution.* Voici les principaux passages de cet article remarquable ; ils donneront une idée de la polémique de ce temps-là, et du style de ces Titans révo-



lutionnaires , qui , dans leurs violentes hyperboles , entassaient , non pas Ossa sur Pélion , mais Vésuve sur Etna :

« Louis était jugé ; la royauté était morte ; la République était conçue ; la liberté s'annonçait comme la bienfaitrice du monde ; les grandes espérances du genre humain marchaient à leur terme ; les nations contemplaient la France avec l'émulation de l'imiter. Tout hâtait la libération de l'univers : voilà , ô douleur , ô désespoir pour un ami de l'humanité ! la régénération des mœurs reculée pour long-temps , la délivrance des peuples retardée d'un demi siècle , et le bonheur des hommes différé jusqu'à l'épurement des tempêtes effroyables dont le nouveau jugement d'un misérable roi détrôné charge l'horizon de l'Europe. Ah ! ce n'est point la mort du tyran déchu qui me navre , quoique l'homme sensible soit douloureusement affecté de toutes les morts que n'ordonne point la nature et qui sont inutiles à la société ; le chagrin qui me suivra jusqu'au tombeau , c'est que ma patrie ait flétri sa révolution par une cruauté fatale , c'est que des hommes atroces aient réussi à commander un meurtre solennel ; c'est que Paris , la ville centrale de la liberté , ait pu souffrir , dans une morne stupeur , la férocity de quelques brigands qui menaçaient de la mort les législateurs de la France.

« Oui , monstres ! je parlerai avec l'indépendance d'un philanthrope qui vous brave , et qui bénira l'instant où , percé de vos poignards , il sera délivré d'une existence qu'il a horreur de partager avec vous.

« Oui , représentants d'un peuple qui avait droit d'attendre de vous un grand courage , et qui avez cru devoir écarter dans cette conjoncture l'exercice de la souveraineté du peuple , je plains votre erreur déplorable. Je défère à ce décret , c'est un devoir ; mais j'y défère avec douleur , c'est un droit ; mon sentiment est libre , et vous ne tuerez ma liberté qu'en immolant ma personne.

« Oui, désorganiseurs furibonds et implacables, les plus lâches et les derniers des tyrans, j'élèverai contre vous la voix terrible de la nature, je vous accuserai devant les nations, de ma plume d'acier étincelante du feu sacré de la liberté que vous ne connaissez pas; je percerai, je brûlerai vos entrailles. Hâtez-vous, s'il est possible, d'obtenir le décret d'accusation, et de me conduire aussi à l'échafaud; vociférez contre moi comme des cannibales toujours ivres de sang humain; mangez encore ma chair: vous mourrez aussi, mais du poison des remords et sous le poids de l'exécration de toute la terre! Il fallait épargner Marat et tous les mangeurs d'hommes du 2 septembre; c'est moi, c'est le vainqueur de la Bastille et le proclamateur constant de l'effective souveraineté des nations, qu'il faut proscrire! Vous ne devez pas supporter ceux qui honorent la liberté des peuples; il vous convient de ne protéger que ceux qui la souillent de sang et la couvrent d'horreur. Dominateurs des Jacobins de Paris, les plus odieux scélérats qu'ait vomis l'enfer, ô combien vous n'avez honoré, il y a quatre mois, en me rayant, par la plus bête et la plus brutale injustice, de votre liste, devenue depuis si injuste et si infâme! L'exécration qu'inspirent vos forfaits m'en aurait toujours chassé, si ma probité inaltérable, inflexible, ne vous eût pas d'avance convaincus que je n'étais pas fait pour être dans la société d'une horde assassine des mœurs, de la religion, de l'humanité, de la vraie liberté, de tout ce qui vivifie la nature. » Ici Fauchet, après avoir déclaré qu'il ne peut supporter la tyrannie des rois, s'écrie: « Fléchirai-je devant les bouchers de chair humaine et les dépeceurs de cadavres? Est-ce celui qui a demandé à couper, en quatre-vingt-quatre morceaux le ci-devant roi? Est-ce lui qui règnera sur moi par la terreur que sa figure horrible, ses clameurs d'anthropophage et la direction qu'il peut avoir de deux cents égorgeurs de la boucherie du mois de septembre, inspire aux

tigres mêmes des Jacobins (1)? Est-ce la vipère d'Arras, le rejeton de Damien, cet homme que son venin dessèche, dont la langue est un poignard et dont le souffle est du poison? Est-ce lui qui sortira du trou qu'il recélait durant les vrais combats de la liberté, pour étendre sur ma tête républicaine le despotisme de la crainte et la dictature de l'anarchie? Est-ce le digne protecteur du supplément de révolution du mois de septembre, celui qui, de sa bouche torse et de sa voix de taureau, répondait aux reproches qu'il lui étaient adressés sur ce qu'il avait envoyé dans les départements des scélérats affreux pour y prêcher la désorganisation et le meurtre : — *Et qui donc y enverrais-je ? des demoiselles ?* — Est-ce cet homme dont l'aspect épouvantable, et qui est aux Jacobins et à la Convention, le Pluton de l'éloquence? Est-ce lui qui pourra en imposer à mon libre génie, et me faire ramper devant ses fureurs? Est-ce ce bateleur de tragédie, rugissant la sensibilité, contorsionnant ses pensées avec ses gestes, montrant plus d'aptitude pour le rôle d'*Olivier Cromwel* que pour celui du Père Gérard, lançant de ses regards le feu sombre de l'envie, de l'ambition et de la rage? Est-ce donc ce triumvir, aussi ridicule que hideux, qui me fera plier et trembler sous sa marotte sanglante?

« Faut-il parler des derniers de l'espèce? Faut-il dire que tous ces reptiles insolents et virulents, qui grimpent sur la nation pour y baver le sang et l'infamie, ne règneront pas sur un homme qui affrontait l'artillerie fulminante de la Bastille, les menaçantes armées de Versailles, de Montmartre, du Champ-de-Mars, et la toute-puissance encore entière d'une monarchie de quinze siècles? Il n'y avait pas un seul de ces acharnés vautours d'un roi détroné, dans les grandes journées où nous avons bravé,

(1) Fauchet désigne ici Legendre; le lecteur reconnaîtra facilement aux traits énergiques dont ils sont peints, Robespierre, Danton et Collot-d'Herbois, qui avait été comédien.

frappé, mis en pièces le colosse de la monarchie. L'Assemblée constituante a essayé de le rétablir sur ses bases d'argile. Ce n'est pas eux, c'est nous qui avons préparé, hâté les moments de la dernière chute qu'une insurrection rendue nécessaire a dû consommer. »

L'article dont nous venons de citer un fragment parut dans un nouveau recueil périodique, que Fauchet avait fondé au mois de janvier 1793, sous ce titre : *JOURNAL DES AMIS, ouvrage destiné à la propagation et à la défense des vrais principes de la liberté.* (1) Cette feuille est écrite avec une verve très-remarquable, et dans les principes de la Gironde. Voici le début du premier numéro, où l'on reconnaîtra le style et les doctrines de Fauchet :

« Oui l'univers sera libre ; tous les trônes seront renversés ; la virilité des peuples se prononce ; l'âge de raison pour l'humanité s'avance. Nous éprouvons les derniers orages de la jeunesse du monde. La sagesse sociale s'élèvera sur les débris des passions tyranniques et serviles qui régissaient l'ignorance des nations. Le bonheur naîtra de l'alliance des lumières et des vérités. La société embrassera la nature. Délivrés de toutes les chaînes, nous serons heureux de tous les biens. La fraternité ralliera la famille humaine, et l'égalité des droits rendra enfin l'homme roi de la terre ; c'est à lui, et non pas à quelques-uns, qu'elle a été donnée en domaine ; il est majeur, il se saisira de son empire, et remplira sa destinée.

« Nous éprouvons des maux extrêmes, et nous sommes tentés de nous croire loin d'un si grand bonheur ; cependant nous y touchons, nous n'en sommes séparés que par le torrent de l'anarchie, qui roule des ruines : il va se

(1) *Le Journal des Amis* parut le dimanche 6 janvier 1793, et non pas le 1<sup>er</sup> janvier, comme l'affirme M. Deschiens, page 223 de sa bibliographie. Ce journal était publié tous les samedis. Le dix-huitième numéro, daté du 6 juin 1793, termine le journal.

dessécher. Ce sont les dernières effusions des tempêtes de tous les despotismes expirants , et des vapeurs de tous les cloaques du vice , que la longue servitude des peuples avait creusés. Le feu de la liberté les fait bouillonner avec violence ; mais bientôt il les aura taris ; c'est l'infailible effet de sa chaleur divine. Après cette épuration , il ne versera que des flots de lumière , et ne laissera couler que l'or de la vertu. »

Fauchet se prononça contre le mariage des prêtres , et publia à cette occasion une lettre pastorale qui lui attira beaucoup d'attaques. Dans la séance du 22 février , le curé de Champ-du-Bout , département du Calvados , ayant dénoncé à la Convention les persécutions qu'il avait éprouvées à l'occasion de son mariage , Lecointe demanda le renvoi au comité de sûreté générale de la dénonciation du curé. « Ces persécutions , dit-il , sont les suites d'une instruction pastorale de l'évêque Fauchet , distribuée avec profusion dans ce département. Dans cette instruction , Fauchet défend à tous les curés de se marier , et interdit ceux qui leur donneront la bénédiction nuptiale. » Là-dessus, Maure , député de l'Yonne , s'écria : « Je ne vois pas pourquoi Fauchet , qui a des maîtresses , voudrait empêcher les autres de prendre une femme ! » La lettre pastorale de Fauchet , qui donna lieu à la dénonciation qu'on vient de lire , exprime avec fermeté , mais aussi avec douceur et prudence , la doctrine catholique touchant le mariage indissoluble des fidèles et le célibat des prêtres. Tous les journaux s'élevèrent contre lui en cette circonstance , ce qui prouve qu'ils n'avaient pas lu sa lettre , ou qu'ils n'entendaient rien à la grave question qui y est traitée. Malheureusement l'exclamation du député Maure n'était que trop juste , comme on le verra par la citation suivante :

« Tout ministre du culte catholique , qui est promu aux ordres sacrés , et qui voudra user de la liberté que la loi

civile lui laisse de contracter mariage , avant que l'église ait levé par un décret religieux, l'engagement qui l'oblige à la continence , est donc déchu de droit de ses fonctions saintes ; l'église les lui interdit ; les fidèles ne doivent plus avoir en lui aucune confiance pour l'administration du culte. Quand je sacrifierais lâchement la liberté de mes pensées et de ma croyance , pour vous tenir , en esclave des impies , un autre langage , vous n'auriez , très-chers frères , qu'un prévaricateur de plus à la tête de votre sacerdoce profané. La vérité catholique s'élèverait contre moi et contre vous-même, si vous étiez assez aveugles pour suivre dans son erreur un guide infidèle. Je sais quelles calomnies odieuses, d'abord lancées brutalement par les ennemis de cette liberté dont je suis l'ardent défenseur , ensuite renouvelées plus brutalement encore par les ennemis de cette licence dont je suis le fervent adversaire , vont se répandre avec plus de fureur contre moi. Chers fidèles , je suis aussi peu accessible à la crainte comme évêque que comme citoyen. Dieu m'a donné de la force de professer toute vérité que je crois utile aux hommes , et de mépriser tous les méchants qui cherchent à me nuire. Une amitié de douze années leur sert de prétexte pour insulter mes mœurs : c'est cette amitié même que je donne en preuve de ma moralité. Je n'affecte point d'ignorer ce qui est dû aux justes convenances ; je l'ai observé avec une attention sévère, tant que j'ai cru qu'on pourrait confondre avec une inclination coupable une légitime affection. C'est après dix ans de réserve scrupuleuse que j'ai dû croire qu'il m'était permis de recevoir les soins de l'amitié, sans craindre qu'on pût suspecter, avec quelque apparence de raison, la simplicité de mes sentiments. Les aristocrates effrénés, contre qui j'avais exercé ma plume et ma voix, ne m'étonneront point par leurs détractations impudentes ; ils avaient de grandes vengeances à exercer contre mon zèle. Tout prêtre doit au public compte de

ses mœurs : je repoussai la calomnie avec facilité , j'insérai dans le papier le plus répandu alors (1), l'exposition naïve de ma conduite ; et je puis dire que j'eus pour approbateurs tous les esprits sincères et toutes les belles âmes. Que maintenant les anarchistes éhontés et les êtres les plus immoraux qu'il y ait au monde ressassent contre moi toutes les infamies vomies auparavant par les aristocrates : ces deux classes d'ennemis m'honorent également , et j'espère que j'aurai toujours les mêmes droits à leur censure. »

Ici Fauchet faisait allusion aux attaques dirigées contre lui par les *Actes des Apôtres*, au sujet de ses relations avec madame Calon (2), qu'on prétendait même qu'il avait épousée secrètement. Fauchet avait, comme il le dit lui-même, les *mœurs hardies* du clergé de cour et philosophe du dix-huitième siècle ; et il paraît, en effet , que plus d'une fois « un cœur d'amant avait palpité sous son étole apostolique. » Au reste, Fauchet fit insérer dans le *Journal de Paris* une lettre qu'il avait adressée au général La Fayette pour réfuter les *Actes des Apôtres*. Voici quelques passages de cette lettre et des explications nouvelles qu'il y ajouta :

«... Je n'ai jamais menti : je suis sévèrement religieux ;  
« ma croyance est ferme et raisonnée. Je méprise les  
« *Théologiens* qui ont obscurci l'Evangile et encrouté la  
« religion de *fanatisme* ; mais je suis catholique du fond  
« de mon âme, et je professe la tolérance universelle ,  
« sans laquelle , loin d'être chrétien , l'on n'est pas  
« homme. Mes mœurs sont exactes , et cependant hardies  
« comme mon caractère. Je chéris les femmes par un  
« penchant général. J'en aime une seule par une incli-

(1) *Supplément du Journal de Paris*, du samedi 31 juillet 1790.

(2) On a vu plus haut que M<sup>lle</sup>. Calon, sans doute une enfant alors, fut la marraine de la petite Nationale-Pique, si étrangement baptisée par Fauchet.

« nation fixe , et qui , indépendamment de toute passion  
« sensuelle , fait le bonheur de ma vie. On m'a calomnié  
« pour elle. Je m'y suis attaché davantage , et j'ai été  
« chaste. On m'a très-gratuitement attribué son fils :  
« je l'ai adopté dans mon cœur. Vous avez vu cette  
« femme meilleure encore que sa physionomie , et qui  
« depuis dix ans me semble toujours plus digne d'être  
« aimée. Elle donnerait sa vie pour moi , je livrerais ma  
« vie pour elle ; mais je ne lui sacrifierais pas ma vertu.  
« Je ne ferais pas un mensonge pour lui plaire ; elle ne  
« m'a jamais détourné d'aucun des périls que j'ai voulu  
« courir pour la patrie : elle a vu comme moi d'un re-  
« gard serein ma fortune anéantie par la révolution ; et  
« elle reste attachée de toute son âme à cette révolu-  
« tion qui faisait ma ruine et mon bonheur... »

« Permettez-moi , Messieurs , d'ajouter quelques  
observations très-simples sur la dame dont il s'agit. Elle  
en était déjà aux menaces de séparation avec son mari  
avant que je la connusse... Malgré le libelle atroce des  
Apôtres de l'aristocratie , j'irai tous les jours , aux heures  
des repas , goûter les avantages de l'amitié la plus pure  
et de la plus aimable société. Cette dame vient m'entendre  
prêcher. Oui , sans doute : personne ne sait mieux qu'elle  
avec quelle vérité je crois aux principes que je professe ,  
et qu'il n'y a pas une parole sur mes lèvres dont la convic-  
tion ne soit dans mon esprit et le sentiment dans mon  
cœur. C'est pour cela qu'elle et plusieurs autres ont du  
plaisir à m'entendre. Elle est venue aux assemblées de  
l'Hôtel-de-Ville par le même motif ; elle est convaincue  
que le patriotisme est ma seconde religion ; qu'aucune  
sorte d'hypocrisie ne peut approcher de mon âme ; que  
ma vie est véritablement toute entière à Dieu , à la  
patrie , à l'amitié , à la fraternité..... »

Il faut en convenir , il y a dans cette justification  
d'étranges choses , au point de vue de la morale et de la



discipline catholiques. Aussi attira-t-elle à Fauchet de violentes et nouvelles attaques. « Et vous êtes chaste ! » s'écriait le fougueux et un peu déclamateur abbé de Valmèron. « Dites, comment ces paroles ont-elles pu sortir d'une bouche comme la vôtre ? Vous êtes chaste ! Quelle dérision cruelle à la vertu, au moment où vous avouez les plus criminelles habitudes et les penchants les plus déréglés ? Vous êtes chaste ! Eh ! depuis quand la chasteté est-elle la compagne des mœurs hardies dont vous vous piquez ? Vous êtes chaste ! C'est donc l'être dans votre morale cynique, que de chérir toutes les femmes ? C'est être chaste que d'arracher une femme au lit conjugal, aux devoirs sacrés d'épouse et de mère ? que de fixer la honte sur le front, et le deuil dans l'âme d'un père et d'un époux ? La misérable qui s'est abandonnée à vous, au lieu de la couvrir d'un voile épais, vous la montrez avec ostentation enchaînée à vos pas. L'insensée ! elle a aussi l'intrépidité du vice ; elle a aussi appris de vous à ne plus rougir ! »

Et ailleurs, cet adversaire passionné de Fauchet, oubliant trop la charité du prêtre, l'apostrophe ainsi au sujet de ses visites pastorales : « Quel était votre cortège, Monsieur ? Une troupe de bandits et de femmes perdues. Digne pasteur de cette vile populace, elle vous a célébré par les seules fêtes capables de vous réjouir : votre passage a été marqué par tous les excès de la débauche et du brigandage...

« Chez quelle nation, le magistrat des mœurs, le censeur des consciences, le ministre de la religion a-t-il jamais couru les rues et les carrefours, comme une bacchante ivre, se précipitant avec fureur sur les filles et les femmes que le hasard ou la curiosité offrait à sa rencontre ? »

Ici, l'abbé de Valmèron ajoute cette note dont nous lui laissons toute la responsabilité : « Dans son voyage, M.

Fauchet, sans doute pour prouver qu'il était évêque dans la charité du genre humain, descendait à tous les relais, et selon l'occasion, embrassait la maltresse ou la servante de l'auberge. Son universel amour ne se lasse point. Ses pèlerinages, ses visites pastorales s'ouvrent et se closent par des baisers lascifs. Me croira-t-on ? Rien cependant n'est plus vrai : M. Fauchet met du rouge. Oui, du rouge... Quel est l'apostolat qui s'annonce par de tels signes ? Quelle est l'église qui a des apôtres fardés, mouchetés comme une courtisane (1). »

G.-S. TREBUTIEN.

( La fin au prochain numéro ).

(1) Première lettre de l'abbé de Valmeron à M. Claude Fauchet. A Jersey, aux frais des catholiques réfugiés, la 2<sup>e</sup>. année de la persécution, in-8°.

Cette lettre renferme sur les visites pastorales et les prédications de Fauchet des détails évi emment exagérés ou dénaturés par l'esprit de parti, mais que nous devons reproduire pour être fidèle à notre rôle de biographe par les documents contemporains :

« M. Fauchet est allé à Creully, Hérouville-St.-Clair, Oystreham ; il a prêché partout et partout l'athéisme, le vol et la guerre civile. A la Délivrande, il prêcha d'abord par la fenêtre d'un cabaret, ensuite sur des tonneaux à côté d'un marchand d'orviétan.

« Quoiqu'il proteste que les événements ne lui donnent point ses principes, la même bouche qui vomissait à Paris les plus horribles blasphèmes contre la sainte Vierge et son divin Fils, feignit à la Délivrande une piété tendre pour la Mère de Dieu, qu'il n'appelait plus comme il y a six mois la femme de Joseph ; Jésus-Christ n'était plus le sieur Jésus, ci-devant Seigneur, ni une fraction du grand tout. L'auditoire avait changé ; les impiétés civiques réjouissaient les catins, les escrocs et les patriotes du Palais-Royal. La piété franche des pécheurs ne les aurait pas goûtées. M. Fauchet qui craignait leur colère énergique, chanta la palinodie et fit le dévot. »

---

---

## HÉLÈNE GOHIER,

CHRONIQUE CAENNAISE DU XIII<sup>e</sup>. SIÈCLE.

( Suite et fin ).

X.

### LE CHATEAU DE CAEN.

Les Andelys étaient tombés depuis quelque temps au pouvoir du roi de France. Le redoutable Château-Gaillard s'était rendu au commencement de mars. Ce boulevard, sur lequel Jean avait le plus compté, étant une fois franchi, Philippe avait pénétré sans obstacles sérieux jusqu'au cœur de la Normandie, et Tyler apprit bientôt que ce monarque venait de mettre le siège devant Falaise. A cette nouvelle l'affidé du duc Jean comprit qu'il n'avait plus de temps à perdre, et qu'il fallait obtenir Hélène de gré ou de force. André jusqu'alors ayant échoué dans ses tentatives auprès de sa nièce, Tyler ne chercha plus qu'une occasion favorable de terminer par lui-même cette lutte trop prolongée.

Le château de Caen, où devaient se passer les dernières scènes de ce drame, différait beaucoup à l'intérieur de ce qu'il est aujourd'hui ; l'enceinte extérieure seule était à peu près la même, et comprenait un développement considérable.

*Ce superbe chasteau, lequel est apparent et haut eslevé comme une couronne et propugnacle à ceste grande ville, a esté de tout temps l'un des premiers de ce royaume en beauté, grandeur et forteresse, pour estre assis sur un roc naturel et venteux, non sujet à la mine ni escalade, accompagné de*

*son donjon au mitan duquel est eslevée une tour carrée d'une admirable grosseur et hauteur, circuye de fortes murailles, et aux coins quatre grosses et hautes tours rondes, à plate-forme, à plusieurs étages, que l'on a nommées l'une le Cheval Blanc, l'autre le Cheval Noir, la tierce le Cheval Rouge, et la quarte le Cheval Grix, lesquels servent par aucunes fois pour enfermer les plus insignes voleurs ; les fossés de ce donjon sont à fonds de cuve comme ceux de ce chasteau et d'une épouvantable profondeur, tellement qu'ils ne sont sujets à l'escalade. Le besle ou basse-cour de ce chasteau est de si ample estendus, qu'on peut y mettre en ordre de bataille cinq ou six mille hommes de pied, et y peut-on loger nombre de cavalerie. Il y a si bon nombre de maisons et habitants, qu'il contient une église paroissiale en son circuit, fondée de St-Georges, et deux chapelles, l'une de St-Gabriel et l'autre de St-Aignan.*

Cette description, faite au seizième siècle, s'applique en grande partie à l'état où se trouvait au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècle cette forteresse, qui est généralement considérée comme l'ancien Caen.

Bien que Huet et de Bras repoussent cette supposition, nous croyons, avec l'abbé de La Rue, qui en ce point a suivi lui-même Samuel Bochart, que c'est sur cet emplacement que durent s'établir les Saxons, fondateurs de notre ville.

Si ce n'était assez des noms saxons conservés par les rues voisines (1), nous rappellerions que ces peuples s'établissaient d'ordinaire sur les lieux élevés, et avaient l'usage de creuser sous le sol des souterrains immenses, où ils retiraient en cas de guerre leurs trésors, leurs femmes et

(1) Rue du Ham, rue Cattehoule ; le Vaugueux, Val Gwe ou Val des Gwe, qui signifie Val des Tissus, parce qu'on y fabriquait beaucoup de couvertures de laine ; selon d'autres il signifie Val du Gué, comme conduisant à la rivière qui est guicable au pied de cette descente.

leurs enfants , et ces souterrains existent en grand nombre sous le château. (2) St-Pierre de *Darnetal* , qui signifie en saxon *de la vallée*, est aussi appelé St-Pierre sous Caen; enfin c'est autour de ce point que se groupèrent les établissements qu'on trouve d'ordinaire au centre des villes . les marchés, les halles, les hôpitaux, les tribunaux et les prisons.

On attribue les fortifications de l'enceinte au duc Guillaume , qui les éleva dans la fin de l'onzième siècle, ce qui dut faire refluer dans les quartiers voisins une partie des habitants des paroisses qu'il contenait primitivement , et dont l'église et les chapelles prouvent l'étendue.

L'église St-Georges était adossée aux remparts , du côté de St-Julien , et se trouvait peu éloignée du donjon. Sa construction sans clocher , ses arches demi-circulaires, son sanctuaire tourné à l'occident, contre l'usage reçu dès le onzième siècle de tourner le chœur vers l'orient, ses moulures en zigzag, ses têtes de monstres, tout annonce le plus ancien monument d'architecture qui soit dans notre ville, monument que l'abbé De la Rue voudrait faire remonter jusqu'au X<sup>e</sup> siècle, opinion hasardée peut-être. Cet édifice, qui fut l'église paroissiale primitive, et dans lequel l'Echiquier a tenu plus d'une fois ses séances, est enclavé dans un petit massif de maisons voisines du donjon, et ne doit pas être confondu avec une petite église bâtie au milieu de la place d'Armes, et à laquelle on a donné et l'on donne encore le nom de Saint-Georges; c'est cette dernière, dont la construction ogivale révèle assez l'origine plus moderne, qui, en 1789, fut transformée en arsenal.

(2) En 1816 on découvrit, en pavant la place St-Pierre, des réservoirs d'eau limpide et des souterrains qui se dirigeaient vers le château. Dans le travail que l'on fait maintenant au donjon on vient encore de boucher l'entrée d'un souterrain qui passait sous les fossés mêmes du château, en face de ce donjon.

Le donjon, construit par Henri 1<sup>er</sup>, fils de Guillaume-le-Conquérant, fut rasé en 1793 avec la chapelle Saint-Gabriel qui s'y trouvait, la Convention ayant ordonné cette démolition pour punir la ville d'y avoir détenu prisonniers deux députés, Prieur et Romme, l'auteur du calendrier républicain. Aujourd'hui on travaille à relever, mais jusqu'à une faible hauteur seulement, deux des tourelles de ce donjon; une troisième ne laisse plus voir qu'une partie de sa base, enfouie dans les fossés comblés, tandis que la quatrième a disparu tout-à-fait; la tour carrée du milieu a également disparu en partie, et dans le moment où nous écrivons ces lignes, on nivelle le terrain de manière à en effacer les traces.

Un grand nombre de maisons et de riches bâtiments peuplaient jadis l'intérieur de ce château. Les ducs de Normandie y possédaient un beau palais où, selon les historiens, le marbre était employé à profusion, mais les gouverneurs de cette forteresse firent disparaître, à la fin du XV<sup>e</sup>. siècle et au commencement du XVI<sup>e</sup>., la plus grande partie de tous les brillants édifices qu'elle contenait.

C'était dans une des maisons de la paroisse St-Georges du château que la demeure d'Hélène avait été fixée; mais bien que prisonnière, la jeune fille avait cependant la liberté de se promener dans le *Besle* ou place d'armes, de se rendre à l'église de St-Georges, voisine de sa demeure, et même de pénétrer dans le donjon, où son oncle était enfermé.

Par une belle matinée de printemps, Hélène, après une visite faite à André, parcourait d'un air pensif sa promenade favorite, le chemin de ronde qui passait derrière les tourelles du donjon, et en suivait les remparts dans toute leur étendue. De ce point élevé sa vue pouvait s'égarer sur la plaine voisine, et sa mélancolie s'exhalait à loisir dans la solitude qui régnait autour d'elle. Cette

douce et belle matinée semblait toute pleine d'un charme indéfinissable , qui eût dû répandre un baume salulaire sur les plaies de son ame : l'air pur et frais lui apportait le parfum des violettes croissant sur les glaciés et dans les buissons qui tapissaient les sinuosités des fossés , les pommiers en fleurs exhalaient les suaves odeurs de leurs fleurs de neige , un tapis de verdure encore pâle se déroulait devant elle , les fauvettes essayaient leurs premiers chants , voltigeaient dans les buissons où ils apportaient fil à fil le duvet de leur nid , ou se jouant dans les arbres appelaient en frémissant des ailes leur compagne fugitive. Tout était bonheur autour de la jeune fille , tout s'épanouissait au soleil et à l'amour , et sur les débris de l'hiver une création nouvelle s'éveillait aux baisers du papillon et aux concerts des oiseaux.

Peu à peu un calme inexprimable s'était d'abord glissé dans l'ame d'Hélène ; mais bientôt elle se sentit pénétrer comme à son insu du vague émoi du délicieux malaise que l'air magnétique de cette saison répand dans tous les êtres , et alors surgirent des rêves et des désirs que flétrissait bientôt la réalité ; et toutes ces joies qui l'environnaient , tous ces parfums qui l'enivraient , ne faisaient plus que réveiller en elle un profond sentiment de tristesse. Toujours le souvenir de Raymond était là , vivace et impérissable , ce nom vibrail intérieurement dans son cœur , et elle vit bientôt s'assombrir ce monde si frais et si joyeux qui s'animait devant elle. L'oppression la saisit par un de ces retours subits qu'elle éprouvait fréquemment , et elle quitta ces lieux où elle était venue en vain chercher quelque soulagement. En arrivant à sa demeure , elle se trouva face à face avec Tyler , qui l'attendait dans une petite pièce voisine de celle qu'elle occupait. Celui-ci était assis devant une table sur laquelle était posé un énorme rouleau de parchemin dont il détaillait les rubans qui le retenaient fermé ; il s'apprêtait à

l'ouvrir lorsqu'il fut interrompu par la présence de la jeune fille : Je vous attendais, dit-il, en s'avançant vers elle, daignerez-vous m'accorder un instant d'entretien ?

— Vous pouvez commander à votre captive.

— Ce n'est pas à une captive que je veux parler, c'est à une femme adorée.

— Qu'exigez-vous ?

— Je voudrais n'être pas forcé d'exiger ; je voudrais obtenir sans contrainte un mot qui ferait mon bonheur. Je vous ai aimée éperdûment, Hélène, et si j'ai eu des torts envers vous : c'est à l'exaltation de mes sentiments que vous devez les attribuer ; je viens donc vous demander quel accueil vous réservez à mon amour.

— L'accueil que doit à une telle déclaration toute femme qui porte dans son cœur le souvenir d'un amant lâchement assassiné.

— N'ai-je donc pas respecté votre douleur ? reprit Tyler, feignant de ne pas comprendre le soupçon qu'Hélène exprimait par ces dernières paroles, n'ai-je pas montré toute la délicatesse que vous aviez le droit d'attendre ? j'ai maîtrisé mes sentiments, je me suis imposé silence, tant que des souvenirs trop récents....

— Ces souvenirs ne sont pas éteints, ils sont encore récents pour moi, et ils le seront toute ma vie.

— Oh ! ne parlez pas de toute votre vie, Hélène, ce serait trop souffrir : je n'ai ni le temps ni la volonté d'attendre si long temps ; peut-être si votre parole m'était engagée, je consentirais à vous accorder un délai, pourvu qu'il ne soit pas trop long, mais il me faut votre parole.

— Je ne la donnerai jamais.

— Hélène ! vous oubliez que déjà vous m'appartenez.

— Si je vous appartiens, vous n'avez pas besoin de mon consentement pour vous emparer de moi.

— Je n'en ai pas besoin, Hélène : si je le demande, c'est une preuve d'amour que j'ai voulu vous donner ;



et pour vous convaincre de mes droits , jetez les yeux sur ce registre de l'Echiquier où les offrandes sont inscrites, et dites vous-même si ce n'est pas bien William Tyler dont le nom se trouve joint à l'enchère portée pour vous obtenir. Et ouvrant le rouleau de parchemin, il le plaça sous les yeux de la jeune fille.

La pâleur couvrit le visage d'Hélène à la vue de cet infâme registre ; elle hésitait tout d'abord comme si elle n'eût osé lire , quand tout à coup son regard s'illumina d'un rayon de bonheur , puis , avec la plus vive émotion : Oh ! mon Dieu , s'écria-t-elle en tombant à genoux , oh ! mon Dieu ! je te remercie , tu as eu pitié d'une infortunée.... Misérable, dit-elle en s'adressant à Tyler , je ne suis plus à toi , lis à ton tour , lis , je suis rachetée : mon Dieu , je te remercie.

— Rachetée , s'écria Tyler avec surprise , et par qui ?

— Oh ! qu'importe , je suis rachetée , je ne t'appartiens plus , je ne te dois pas un mot de plus , laisse-moi partir.

Tyler fut atterré de ce coup subit, et ce fut à son tour de pâlir... Ses dents frémirent de rage lorsqu'il se fut convaincu que réellement le rachat d'Hélène avait eu lieu le dernier jour du délai fixé par le Duc ; mais qui avait racheté la jeune fille , c'était ce qu'il ne pouvait pénétrer, une main inconnue avait écrit l'offre de soixante-dix livres pour surenchère , et bien qu'il n'y eût pas de nom , la somme avait été versée dans les coffres de l'Echiquier et le rachat était complet. Un instant suffoqué par les mille pensées qui se croisaient dans son esprit , il suivit d'un œil morne et découragé Hélène qui s'éloignait ; mais reprenant tout-à-coup ses monstrueuses idées avec plus d'espoir que jamais , il courut se placer au-devant d'elle. Hélène , s'écria-t-il avec un sourire infernal sur les lèvres , vous êtes libre , c'est vrai , mais votre oncle ne l'est pas.

— Ciel ! reprit la jeune fille , qui comprit tout ce que ces paroles avaient de menaçant.

— Votre oncle ! s'écria Tyler , triomphant du trouble de sa victime , votre oncle peut obtenir sa liberté ; mais vous devinez à quel prix.

Hélène parut hésiter.

— Parlez , continua Tyler , à l'instant même votre oncle vous sera rendu et ses biens seront sauvés : moi seul je tiens sa ruine dans ma main , seul je puis arrêter ou secondar les poursuites de Salomon , et rendre à celui qui s'est dévoué pour vous , l'honneur , la fortune , la liberté ; un seul mot vous suffit ; consentez à vous unir à moi ? effacez de votre main cette clause de rachat ou sinon....

Hélène demeura d'abord sans répondre ; puis enfin avec un geste de profond mépris : sinon , dites-vous ? sinon... il faudra bien lui faire justice , il n'est pas coupable et vous n'oserez pas l'assassiner. Retirez-vous... jamais je n'effacerai cette clause.

— Jamais , dites vous ?... et si une vie plus chère était au prix de ce sacrifice ; si Raymond...

— Raymond , dites vous , Raymond !... Ah ! c'est une atroce cruauté de venir me déchirer l'âme avec de telles paroles... Mais serait-il vrai ? Raymond aurait-il survécu ? parlez , parlez , je vous en conjure , je tombe à vos pieds , me voilà soumise à tout , pourvu que vous m'assuriez qu'il est sauvé.

— Sauvé ? non , tu l'aimes trop.

— Mon Dieu , faut-il donc que toujours mon amour lui soit fatal. Oh ! s'il vit encore , ayez pitié de lui , ayez pitié de moi ; mais peut-être vous jouez-vous de ma faiblesse ? peut-être voulez-vous tirer vengeance de mes refus ; au nom du ciel , ne me trompez pas , dites-moi si Raymond...

— Il vit , te dis-je , mais il est perdu...

— Oh ! vous ne voulez donc pas être généreux , vous

n'aurez donc pas pitié d'une pauvre femme en délire ; si vous avez encore un peu de sensibilité dans le fond du cœur , vous ne perdrez pas Raymond : écoutez-moi , seigneur Tyler , écoutez moi... Si mon union avec lui doit causer sa perte , j'y renoncerai ; mais voyez-vous , je sens aussi que ce sera ma mort : j'aime Raymond , je l'avoue , je l'ai aimé toujours depuis mon enfance , je l'ai aimé près de moi , loin de moi , je l'ai aimé vivant , je l'ai aimé mort , car je le croyais mort , et j'ai bien pleuré... Quand je voudrais éteindre mon amour , je ne le pourrais pas... Oh ! vous comprendrez mon désespoir , Raymond , c'est ma vie , mon bonheur , c'est moi-même : nos parents nous avaient fiancés avant de mourir : lui aussi m'aime autant que je l'aime ; il a payé de son sang l'amour qu'il a pour moi... ; vous ne voudrez pas nous séparer , vous ne voudrez pas me donner la mort , n'est-ce pas ? Vous êtes ému , votre main tremble , oh ! dites , dites que vous me pardonnez , dites que Raymond est sauvé. ..

— Sauvé... oui , si Hélène devient l'épouse de Tyler.

— Ah ! monstre , jamais ! jamais !... Eh bien ! assouvis ta rage sur une faible femme , bois le sang de ton prisonnier , mais je ne serai jamais à toi... Toutes les tortures de l'enfer ne m'arracheraient pas du cœur ma résolution.

— Hélène , dit Tyler , quand la tête d'un homme a roulé sur l'échafaud , il est tard de se repentir : Raymond est prisonnier dans ce château même , il est condamné à mourir ; peut-être le calme vous conseillera mieux que la colère ; sous trois jours votre réponse décidera bien des choses... Vous êtes libre , maintenant usez de votre liberté.

XI.

LE CACHOT.

Plusieurs heures s'écoulèrent avant qu'Hélène pût revenir de l'espèce de léthargie où elle était tombée ; le salut miraculeux de Raymond , sa captivité , le danger dont il était menacé , le prix que Tyler mettait à sa délivrance , avaient tellement bouleversé ses idées qu'elle fut long-temps avant de les recueillir et de comprendre sa position. Mille projets passaient tour à tour dans sa tête , et toujours la mort , la mort seule semblait capable de l'arracher au tourment qu'elle éprouvait , mais cette mort ne sauverait pas Raymond , et d'ailleurs , les principes religieux qui dominaient la jeune fille l'empêchaient de s'arrêter à cette pensée.

De ce conflit d'incertitudes surgit enfin une pensée qui , vague d'abord , prit peu à peu la consistance d'une résolution. Hélène n'osait se fier tout à fait aux paroles de Tyler ; peut-être était-ce quelque machination par laquelle on avait cru l'attirer dans le piège. C'était pour elle un problème de savoir si Raymond existait encore et s'il était réellement prisonnier dans le château. Elle résolut donc de faire tous ses efforts pour s'en assurer , pour tâcher même de le délivrer : dernière chance de salut qui ne pouvait être négligée.

C'était à n'en pas douter dans le donjon même que Raymond devait être enfermé si réellement il était le prisonnier de Tyler. Hélène feignit donc d'aller rendre une nouvelle visite à son oncle , et ayant pénétré sans difficulté dans l'intérieur , elle recommença sa promenade habituelle autour du rempart , passant lentement , et sous un air distrait , examinant avec attention chaque porte , chaque grille , chaque ouverture , prêtant une

oreille attentive au plus léger bruit, interrogeant les murs même comme pour leur demander si Raymond n'était point caché derrière leur impénétrable épaisseur. Mais en vain elle essaya d'attirer l'attention de son fiancé, soit en prononçant de ces paroles dont il eût pu seul saisir le sens, soit en murmurant quelques-uns de ces airs favoris auxquels le captif n'eût pas manqué de répondre; tout fut inutile, et l'infortunée dut se résoudre à faire réellement une visite à son oncle pour détourner tous les soupçons.

Elle s'avancait donc vers la grande tour carrée, lorsqu'un bruit qui s'éleva du pied de cette tour attira son attention, elle allait s'arrêter quand la présence du hallebardier qui suivait le chemin de ronde en faisant son évolution régulière tout autour de la forteresse, la força de passer outre. Cependant dès que la sentinelle eut disparu à l'angle de la tour, Hélène passa de nouveau devant le point d'où le bruit était parti. Ce bruit se renouvela et attira son attention vers la porte mi-souterraine d'un cachot. La jeune fille fixa ses regards attentivement sur cet endroit, et bientôt elle aperçut une petite cheville mobile qui se déplaçait dans la porte de manière à permettre de l'intérieur une vue sur la cour. Quelques brins de paille furent glissés par cette ouverture comme pour indiquer la possibilité de correspondre, et au moment où le pas cadencé du hallebardier se fit entendre de nouveau, la cheville fut replacée avec précaution et Hélène se retira pour ne pas être aperçue. Bientôt cependant elle se rapprocha, et descendant l'escalier qui conduisait à ce cachot, elle vit le manège se renouveler et entendit une voix appeler doucement :  
Hélène !!!

— Qui êtes vous, demanda la jeune fille ?

— Raymond, celui que vous avez cru perdu, et qui fut laissé pour mort non loin de la forêt de Rouvray, Hélène, je suis sauvé.

— Je le savais, mais comment avez-vous échappé à la mort.

— J'ai été recueilli par les braconniers qui vivent dans la forêt, j'ai été soigné par eux, et au bout de quelque temps mes blessures se sont guéries et j'ai retrouvé la santé ; mais je ne devais pas jouir long-temps de leur bienfait. J'étais à peine convalescent que je retombai dans les mains des soldats vagabonds dont la rencontre nous avait été si funeste : ils avaient échoué dans leur tentative sur le camp du roi de France, et battant le pays en tous sens pour se dédommager de leur échec, ils me trouvèrent et me reconnurent pour un soldat de Philippe-Auguste ; alors ils m'entraînèrent avec eux, m'accablant de mauvais traitements, et me conduisirent à Jean-sans-Terre, qui était alors à Rouen ; le récit de la manière dont j'avais été blessé, récit que les braconniers firent aux Routiers pour les apitoyer sur mon sort, éveilla les soupçons de Tyler et bientôt il ne leur fut plus possible de douter que je ne fusse réellement celui qu'il poursuivait de tout son acharnement, j'ai donc été gardé en prison à Rouen et ramené ici au retour du duc Jean. Mais vous, Hélène, comment vous êtes-vous soustraite ..

— Vous le saurez.... mais connaissez-vous le sort qui vous est réservé.

— Je le connais, et plutôt à Dieu que j'eusse péri en vous défendant.

— N'est-il donc aucun moyen de vous sauver ?

— Aucun, j'ai été condamné par les sicaires du Duc et je ne comprends pas même comment l'accomplissement de la sentence s'est tant fait attendre.

— C'est qu'il est encore un moyen de l'empêcher. Je puis vous sauver, Raymond, mais vous devinez à quel prix.

— Ah ! jamais Hélène.

— Vous voulez donc mourir.

— Mille fois ! plutôt que de vous voir aux bras d'un tel monstre. Croyez-vous d'ailleurs que quand vous consentiriez, je survivrais à mon désespoir ; non, Hélène, non rien ne peut m'arracher à mon sort, du moins n'achevez pas de l'empoisonner par une affreuse pensée, armez-vous de courage et soyez sûre que je n'en manquerai pas moi même ; mais retirez-vous, j'entends le pas de la sentinelle qui s'approche.

Hélène se retira ; puis se rapprochant de la porte après quelques instants : Raymond, dit-elle, il est temps que je quitte le donjon, espérez encore, mon ami, espérons en Dieu, les méchants ne peuvent pas toujours triompher, prenez courage, le malheur a cimenté notre union, le malheur est aussi une bénédiction duciel, car il est plus léger toujours à celui qui le porte qu'à celui qui le cause ; mais ce serait imprudent de prolonger plus long-temps cet entretien... à demain, Raymond... à demain.

— Oui, à demain Hélène, vous viendrez ainsi tous les jours, n'est-ce pas ?

— Je viendrai, répondit-elle en étouffant un soupir... tous les jours, ajouta-t-elle en s'éloignant, l'infortuné ne sait donc pas combien peu d'heures lui restent encore !..

## XII.

### L'ÉCHAFAUD.

Chaque jour, Hélène, fidèle à sa promesse, revenait s'entretenir avec Raymond, et elle sut mettre tant de prudence dans ses démarches, que Tyler ne soupçonna rien de leurs entrevues. Les deux amants avaient puisé dans ces conversations furtives une force mutuelle pour supporter le coup qui les menaçait ; aussi, à l'expiration des trois jours fixés par lui, Tyler avait-il trouvé Hélène

aussi inflexible que jamais ; il avait donc résolu de laisser ce qu'il appelait la *justice du Duc* avoir son cours.

Le jour fatal étant venu, Hélène voulait encore dérober à la mort une dernière entrevue et quelques dernières paroles. Mais à son entrée dans le donjon, elle vit des hommes occupés à dresser un échafaud, et cette circonstance qui lui était d'ailleurs la possibilité de communiquer avec le prisonnier, la frappa d'une telle stupeur qu'elle put à peine gagner l'appartement d'André pour y donner cours à son désespoir.

— Il me semble, mon Hélène, lui dit son oncle, que si j'aimais quelqu'un bien fortement je ne voudrais pas le laisser mourir.

— Oh ! mon Dieu ! que faire ? que faire pour le sauver ?

— Vois-tu, mon enfant, je ne puis rien te conseiller en pareil cas ; mais enfin avec un peu de dévouement tu nous tirerais tous d'affaire, tu sais bien que ce n'est pas moi que le seigneur Tyler veut épouser, c'est toi seule que tout cela regarde.

— Ah ! mon oncle, si vous saviez quelle horreur j'éprouve pour cet homme.

— Et mais, ce n'est pas que je l'aime, si je parle ainsi ; mais je ne voudrais pas voir Raymond venir à mal, et si ce fût de moi que cela dépendît...

— Inutile, mon oncle, inutile de parler ainsi, j'aime mieux mourir : puis elle marchait en tous sens, se livrant à toutes les exclamations désordonnées du plus violent délire, s'approchant à chaque instant d'une petite fenêtre grillée d'où ses yeux pouvaient suivre les progrès du fatal travail. Là, Hélène se tenait le front collé contre la grille, ses mains crispées se tordaient sur les barreaux de fer, sa poitrine haletante battait violemment, une sueur froide ruisselait sur tous ses membres, mais ni ses terreurs, ni les paroles d'André, ne pouvaient triompher



du serment qu'elle avait fait à Raymond, ni de la répugnance que Tyler lui inspirait.

Quand elle vit le bourreau placer le billot fatal sur l'échafaud ainsi que la bache ensanglantée, son cœur faillit et elle dut se cramponner aux barreaux pour ne pas tomber à la renverse. L'exécuteur cependant ajustait tout avec sang froid et en prenant les plus minutieuses précautions ; puis quand tout fut prêt, il s'arma de sa bache, la souleva à deux reprises, la laissant retomber à moitié comme pour essayer la justesse de son coup. Hélène ne put tenir à cet horrible jeu, elle poussa un cri perçant et s'élança pensant retenir le bras du bourreau. Ah ! c'en est fait, s'écria-t-elle, mon oncle, il ne mourra pas, et s'animant d'une force surnaturelle elle courut vers la demeure de Tyler pour se jeter à ses pieds et sauver Raymond en se livrant ; mais au moment d'arriver en présence de l'homme qui lui avait fait tant de mal, elle sentit son courage faillir : Oh ! je ne puis être à lui, mon Dieu, je ne le puis !... Et elle tomba presque sans vie.

Une heure environ s'écoula avant qu'Hélène eût repris ses sens, et lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle était dans la chambre de son oncle, sur un lit qu'on avait dressé exprès pour elle. Était-ce pour la mettre à portée des soins d'André, était-ce par un raffinement de cruauté qu'on l'avait ainsi placée dans un lieu d'où elle devait entendre et même voir l'exécution de son amant ? Tyler seul qui l'avait ainsi ordonné possédait le secret.

Aussi bientôt un bruit confus de voix et de pas qui résonnaient à son oreille, rappela à ses esprits égarés ce qui se passait autour d'elle, et la rendit à la terrible réalité. Tremblante elle se traîna de nouveau vers la fenêtre. Elle put voir les soldats rangés autour de l'échafaud, les sentinelles qui allaient et venaient, les officiers du Duc donnant les derniers ordres et réglant les derniers préparatifs. Enfin un héraut parut, il annonça que

l'heure marquée était venue , et il se fit un profond silence. On entendit une clé grincer avec effort ; une porte gémit sur ses gonds rouillés , et bientôt Raymond parut entre deux soldats , pâle et quelque peu ému, marchant toutefois d'un pas grave et ferme. Mais à peine l'eut-elle revu, que déjà Hélène s'était élancée au milieu des gardes et précipitée au cou de son fiancé pour échanger avec lui un dernier adieu.

A ce coup, Raymond, déjà faible et abattu par ses souffrances, chancela sous le poids de ses émotions : Hélène, s'écria-t-il, vous m'arrachez le courage de mourir; mais la jeune fille demeurait suspendue à son cou et l'étreignait dans ses bras sans prononcer une seule parole.

— Qu'on écarte cette femme, dit Tyler.

— Vous ne nous séparerez pas, cria Hélène aux soldats qui s'approchaient pour s'emparer d'elle; qu'aucun de vous n'ose me toucher, j'irai à la mort avec mon époux, et le monstre qui nous tue tranchera deux têtes au lieu d'une; arrière, vous dis-je, on ne parviendra plus à nous séparer.

— Hallebardiers, cria de nouveau Tyler furieux aux soldats que l'expression imposante d'Hélène avait d'abord arrêtés; faites votre devoir!

Hélène semblait disposée à soutenir courageusement la lutte, mais Raymond l'écartant doucement: Ne me donnez pas, lui dit-il, le triste spectacle de vous voir traînée sans merci par ces mains brutales, éloignez-vous et laissez-moi mourir.

— Oh! je veux te sauver, Raymond.

— Hélène, l'échafaud n'est rien auprès du supplice que vous me feriez subir; je ne le veux pas, souvenez-vous de votre serment. Et les hallebardiers éloignèrent l'infortunée qui ne faisait plus qu'une faible résistance.

Cependant Tyler en sa qualité de lieutenant du gou-

verneur s'étant placé debout auprès du condamné, donnait à haute voix lecture de l'arrêt ; Hélène était tombée à genoux, le front caché dans ses deux mains et adressant au ciel de ferventes prières, elle écoutait... Mais quand elle vit Raymond s'agenouiller devant le billot fatal, elle s'élança de nouveau vers lui et fut de nouveau retenue sur le champ par les soldats.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu, je ne puis donc le sauver.... Oh ! oui, je le puis encore... Grâce, grâce, s'écria-t-elle, Raymond, tu ne mourras pas, je ne puis te laisser mourir.

— Hâte-toi de faire ton devoir, dit Raymond à l'exécuteur en présentant sa tête. Et celui-ci soulevant sa hache la brandit sur la tête du condamné, lorsque sur un signe de Tyler il retint son bras.

— Arrêtez, s'écria le lieutenant du gouverneur, et laissez approcher cette femme.

Hélène, profitant de sa liberté, courut se jeter aux genoux de son bourreau : grâce, dit-elle, grâce, et disposez de moi.

— Vous y consentez, dit Tyler, cela suffit. Et pendant que la jeune fille tremblante demeurait immobile, Tyler donna les ordres nécessaires pour que l'exécution fût suspendue; puis relevant Hélène, vous promettez ici par serment, dit-il, devant Dieu et devant cet échafaud de vous unir à moi par mariage, afin de racheter cet homme du supplice qu'il a mérité ?

— Non, s'écria tout-à-coup une voix inconnue, non ! et une jeune femme fendant précipitamment la foule vint se placer hardiment entre Tyler et sa victime : non, poursuivit-elle, en prenant le ton du commandement, Hélène ne peut s'engager par un tel serment, car cet homme ne vous doit pas la vie, son sort n'est plus en vos mains, il est soldat du roi de France, et le roi de France est maintenant seul maître et gouverneur ici ; les bourgeois n'ont

pas attendu l'arrivée de Philippe-Auguste , las du joug de ton maître, ils ont volé vers leur libérateur. Une députation de la ville s'avance en ce moment au-devant de lui pour lui exprimer leur vœu unanime ; maintenant il ne te reste plus qu'à fuir et à rejoindre ton maître ; mais si un seul cheveu tombe de la tête d'un soldat du roi de France , vous en répondrez tous , et pas un seul de vous ne sortira vivant du château.

A ces paroles Tyler et les officiers du duc pâlirent , tandis que les soldats normands , pouvant à peine contenir leur joie , s'élancèrent sur l'échafaud pour relever Raymond et le dégager de ses liens.

Arrêtez , s'écria Tyler , puis se tournant vers celle qui lui parlait : Qui es-tu ? messagère d'enfer , parle ! qui t'envoie ?

— Mes remords , répondit la jeune fille ;... mais tu es donc bien troublé , si tu ne me reconnais pas.

— Edith ! s'écria Tyler , Edith ! quoi , Salomon aussi est un traltre.

— Pas envers toi , reprit Edith ; lui et toi vous m'avez fait servir d'instrument à vos infâmes projets , et pour m'en purifier j'ai dû les déjouer. Je me suis hâtée d'accomplir ma mission avant que la mort n'eût frappé ta deuxième victime ; la première , cette jeune fille , je te l'avais déjà arrachée ; voilà la main qui a porté soixante-dix livres à l'Echiquier pour racheter Hélène. C'était l'argent de mon père ; mais mon père me devait compte aussi du crime qu'il m'avait fait commettre , et maintenant heureuse de m'être lavée d'une telle souillure , je n'ai pas craint de braver ta fureur en venant t'arracher encore celui que tu voulais perdre. Mais j'oublie que ta fureur maintenant est impuissante , et qu'il n'y a plus de gloire à la braver ; il m'est plus doux de me livrer à mon bonheur. Et s'élancant dans les bras de Raymond , qui descendait de l'échafaud : Raymond , s'écria-t-elle , j'ai honte de mes paroles ,

mais c'est un aveu qui seul peut soulager mon cœur ; ton amour m'eût rendue la plus heureuse des femmes , mais ton bonheur pourra peut-être me consoler , dis-moi du moins que tu n'as pas regret de me devoir la vie.

Non , s'écria Hélène , en serrant vivement à son tour la juive dans ses bras , non , il ne peut le regretter , non , je n'aurai pas regret moi-même à donner à une rivale si généreuse toute la reconnaissance qu'un tel dévouement m'impose , j'ai aussi à vous demander grâce de l'injustice de mon cœur envers vous , et à vous offrir en expiation une amitié qui ne se démentira jamais : et vous , Raymond , oubliez-vous mes paroles désobligeantes envers celle qui nous a sauvés ?

— Hélène , je vous avais dit que vous vous en repentiriez , mais le bonheur fait oublier tant de choses !

— Oui , mais jamais la reconnaissance , dit Hélène , en se jetant de nouveau avec effusion dans les bras d'Edith.

Sur ces entrefaites une députation des bourgeois de Caen avait pénétré dans le château , et venait signifier au gouverneur la résolution de ne plus dépendre de la couronne d'Angleterre.

### XIII.

#### CONCLUSION.

Trois jours plus tard , Philippe-Auguste prenait possession de Caen , et à l'exception de quelques villes qui tenaient encore pour le parti du duc , la Normandie se trouvait réunie à la France pour n'en plus être séparée , car si les chances d'une guerre de deux cent cinquante ans ramenèrent par intervalles l'Anglais dans ces domaines qui lui avaient été enlevés , la province n'en demeura pas moins française. Le droit de garde ou de tutelle , que les

ducs avaient exercé sur les enfants des bourgeois d'une manière si révoltante, fut aboli, et ne continua que pour les enfants nobles. Cette abolition fut la principale clause sur laquelle les bourgeois de Caen traitèrent avec Philippe-Auguste (1).

Le même jour où le roi de France entra à Caen, un mariage se célébrait dans la chapelle de St-Pierre, et le curé de cette paroisse unissait Hélène et Raymond devant Dieu. Après leur union, Raymond ayant abandonné le métier des armes, demeura avec Hélène auprès du *bon* André, qu'ils entourèrent d'amour et de soins pour le dédommager de ce qu'il avait souffert pour eux, et jamais ils ne soupçonnèrent sa perfidie, tant il leur parut cordialement dévoué. Maître Gohier avait eu l'adresse de se poser devant eux en martyr de son dévouement; il eut celle aussi de se poser devant ses concitoyens et devant Philippe en martyr de la liberté de sa ville natale. Il sut faire valoir si à propos tout ce qu'il avait souffert et les dangers auxquels l'avaient exposé ses intrigues en faveur du roi de France, il se glorifia des accusations dont il avait été l'objet; il avoua même les relations qu'il avait été accusé d'entretenir avec le camp de Philippe, et se reconnut coupable de mille choses semblables dont il n'avait jamais eu la plus faible pensée du temps du duc, et le tout tant et si bien que la munificence royale crut devoir l'exempter du paiement des trois cent quarante livres dues à Salomon; vu que cet argent avait été dépensé pour le bien public. Les concitoyens d'André lui firent une ovation brillante, et le nommèrent échevin, mais une apoplexie foudroyante l'enleva la veille du grand jour où il devait prendre place à l'hôtel-de-ville, à côté de Simon Lescure, maire de Caen. Ce qui prouve qu'une apoplexie est souvent plus juste qu'un roi.

(1) Ce fut seulement quelques années après que les lettres-patentes d'abolition furent données, mais Philippe avait promis et prononcé l'abolition à son entrée dans notre ville.

Tyler et Salomon allèrent se consoler auprès du duc Jean de leurs malheurs.

Quant à Edith , elle demeura auprès des deux époux , dont l'amitié lui rendit un peu de calme et de bonheur. Hélène même , s'intéressant au salut éternel de la pauvre juive , avait fini par gagner son cœur à la religion des infortunés ; Edith s'était convertie au Christianisme. Peu à peu l'amitié des deux époux prit dans son cœur la place de sa fatale passion ; son amour pour Raymond lui semblait un crime en présence du bonheur d'Hélène , et ses efforts avaient fini par en triompher si bien , que quelques années plus tard elle n'eut pas la force de repousser la tendresse d'un beau cavalier qui l'aimait éperdument , et à qui elle put encore donner affection pour affection. Hélène et Raymond , après être devenus possesseurs de la fortune et du commerce d'André , avaient restitué à leur bienfaitrice la somme due à son père , et cette somme était devenue la dot de la jeune fille , qui long-temps encore après sa conversion n'était connue dans le pays que sous le nom de la Belle Juive , et Hélène n'était pas jalouse de de ce titre donné à son ancienne rivale.

Amédée FAUVEL.

---

## Poésies.

---

### LA DERNIÈRE HEURE DE MILLEVOYE.

#### ÉLÉGIE.

La cloche des mourants grave et triste harmonie ,  
De Millevoye a sonné l'agonie.

A l'amour (1), aux beaux vers par lui-même immolé,  
Vers l'ombre de son père (2) il descend consolé.  
Écoutez, méditons ses paroles dernières,  
Encens qui monte aux cieux sur l'alle des prières.

« Une heure !!! et j'aurai lu dans le livre du sort !  
Dit-il, j'aurai sondé l'abîme de la mort,  
Abîme dont Newton ne sut percer les voiles,  
Lui, dont l'œil pénétra les secrets des étoiles;  
Gouffre où des conquérants l'orgueil s'ensevelit,  
Où tout s'entasse et tombe, et que rien ne remplit !  
Que dis-je ? il est rempli..... mais c'est d'incertitude.....  
L'ambitieux de regrets agité  
Et le méchant de remords tourmenté  
N'en touchent les abords qu'avec inquiétude.

« Mais l'espoir consolant m'y conduit par la main.  
La mort a deux séjours : l'un de nuit éternelle,  
L'autre où je vais puiser la lumière immortelle :  
Ignorant aujourd'hui, je saurai tout demain.....

« Demain terme si court.... trop long pour ma faiblesse !  
Une heure et j'ai passé !..... Mes fragiles travaux,  
Fruits trop hâtés d'une ardente jeunesse,  
Vont tomber imparfaits sous l'œil de mes rivaux.  
Ah ! deux lustres de plus.... peut-être quelque ouvrage  
M'aurait de l'avenir mérité le suffrage !

« L'ame de l'honnête homme est la source du beau ;  
C'est là que s'inspiraient et Malherbe et Corneille ;  
C'est l'Âtre où s'allumait cet immortel flambeau,  
Soleil dont leurs écrits reflètent la merveille !

(1) Et vous par qui je meurs, vous à qui je pardonne,  
Femmes.....

( *Le Poète mourant, élégie de Millevoye.* )

(2) Tout le monde connaît la touchante élégie de Millevoye sur la  
mort de son père, intitulée l'*Anniversaire*.



« De cet astre divin le doux rayonnement  
Pour un règne sans terme eût mûri mes pensées  
Perles de mélodie avec art nuancées  
Des splendeurs du zéphir, des feux du diamant.  
Ainsi les blonds épis, gonflés d'un pur froment ,  
Levant l'or radieux de leurs tiges superbes,  
Voient grandir, chaque été , les trésors de leurs gerbes ;  
Sous les regards d'amour du brûlant firmament.  
Pour livrer ses moissons à la race future ,  
Le génie a besoin de vie et de culture ;  
A mon âge, pourtant , tu mourus... Raphaël !  
Comme toi , consumé sous des baisers de flamme ,  
Ne puis-je aller m'asseoir à tes pieds dans le ciel ,  
Attendant qu'une épouse y rejoigne mon ame !

« Douce compagne (1), ô toi dont les soins empressés ,  
Baume de mes douleurs, charme de ma souffrance ,  
Ont prolongé le cours de mes jours éclipsés ;  
Et toi, mon fils, et toi, dont la débile enfance ,  
Se courbe, à son insu, sous le vent des malheurs,  
Venez, que sur mon sein tous les deux je vous presse !  
Dieu, prolonge pour eux ma dernière caresse !  
O femme, épargne-moi le tourment de tes pleurs !  
Orne plutôt mon lit de guirlandes de fleurs ;  
Parmi leurs doux parfums doit mourir le poète !  
Le poète n'est pas dévoré tout entier ;  
Son nom trace en passant un lumineux sentier ;  
Et sa tombe n'est pas une tombe muette !

(1) Millevoye, marié en 1813 à mademoiselle Delattre, mourut à Paris le 12 août 1816, laissant un fils âgé de 2 ans, et une veuve inconsolable, femme admirable par sa douceur, infatigable dans ses tendres soins pour son mari. Elle habite Abbeville, berceau de Millevoye, et n'a point quitté le nom du poète, qu'elle a conservé comme une couronne qu'on n'abdique pas. — Son fils, M. Alfred Millevoye, jeune homme d'un vrai mérite, est aujourd'hui substitut du procureur du roi aux Andelys ( Ardennes ).

C'est comme un sanctuaire imposant , solennel ,  
Où brûle de Vesta le foyer éternel ,  
Où veille le génie , où le talent s'inspire  
Aux sons mystérieux d'une invisible lyre ;  
Aux chants aériens , aux soupirs cadencés  
Dont la brise du soir , magique symphonie ,  
Berce , au sein des lauriers doucement balancés ,  
L'ame qui tient au ciel par des fils d'harmonie.

« Dispensateur suprême et des maux et des biens ,  
Protège la colombe , et sur le front des miens ,  
Et sur mon doux pays , si belle et noble France ,  
Mère des grands talents et des cœurs généreux ,  
Verse tous les trésors que je rêvais pour eux :  
Paix , honneur , liberté , bonheur , indépendance !  
Qu'un peuple libre et fier soit l'esclave des lois ,  
Mais , fais dans leurs serments persévérer les rois !....

« Ma bouche un instant ranimée  
Exhale ses derniers accents ;  
Et tes sanglots , ma bien-aimée ,  
Tes pleurs m'annoncent , je le sens ,  
Qu'il faut te précéder dans une autre demeure.....  
Quel charme ravissant s'attache à ton amour !  
Il embellit ce triste jour ,  
Et trompe encor ma dernière heure !

« Oh ! tes embrassements voudraient ressusciter  
Ce cœur qui , sous ta main , n'ose plus palpiter....  
Si l'amour ranimait , tu ferais ce miracle.  
Le Christ seul de la mort sut déchirer l'obstacle.  
Le Christ ! je l'entrevois..... il est là parmi nous....  
Il pardonne , il m'appelle à son divin cénacle ,  
Où des mondes d'élus l'encensent à genoux... .  
Il m'ouvre l'avenir..... écoute son oracle !

« Non, jamais l'anneau d'or où ton nom et le mien  
S'unissent enlacés, tendre et sacré lien,  
Du doigt où le fixa ma douce confiance  
Ne tombera, brisé par une autre alliance.  
Mort pour l'indifférent, toujours vivant pour toi,  
Le chantre bien-aimé, dont le corps seul expire,  
Par esprit, habitant de l'invisible empire,  
Au trône de ton cœur règnera, toujours roi.  
Fuyant d'un autre hymen l'infidèle conquête,  
Garde, fier et sans tache, ô veuve du poète,  
Le nom dont son amour a couronné ton front,  
Et les anges, en chœur, d'en haut t'applaudiront....  
Pour amortir l'excès de ta douleur amère,  
Je lègue à notre Alfred le bonheur de sa mère;  
Je lis dans ses regards d'heureux pressentiments :  
Piété filiale, ô noble et sainte flamme,  
Elève à ta hauteur les forces de son âme ;  
Verse en son jeune cœur les plus chauds dévouements ;  
Joie, orgueil de sa mère et sa constante idole,  
Qu'il ajoute un rayon à ma blanche auréole !

« Reçois mon dernier souffle et mon dernier adieu,  
Nous nous retrouverons, heureux au sein de Dieu.....  
Rapproche encor mon fils, qu'il ferme ma paupière.....  
Dernier soleil, que tes feux sont brillants !  
Mon œil se fond sous ta vive lumière.....  
Mon luth échappe à mes doigts défaillants ;  
De ses terrestres nœuds, mon âme délivrée,  
S'envole avec ivresse à la voûte sacrée.  
Ah ! si mon ombre obtient un trop tardif rameau,  
Qu'il console une amie et pare mon tombeau ! ... »

Ainsi tombe et s'endort le jeune Millevoye.  
Mais il renaît dans ses sublimes chants,  
Où sa belle âme se déploie

Et s'épanche en concerts si doux et si touchants.  
Tel Fabre (1), son émule aux joutes olympiques,  
Passe sans moissonner ses champs ensemencés ;  
Tel Pichat, déposant ses alles poétiques (2),  
Achève au cieus des sons ici-bas commencés.  
Et moi, qui vais penchant vers mon neuvième lustre,  
Comme eux je vois le terme approcher sans effroi :  
Veux-tu que ton nom vive empreint d'un vers illustre ?  
Veille, poète, chante, il est temps, hâte-toi !.....

MARIE DU MESNIL,  
Membre des académies de Caen,  
de Rouen et de Metz.

---

## BULLETIN.

THÉÂTRE DE CAEN. Décidément la vogue est assurée à notre théâtre : la musique seule pouvait opérer ce miracle. Chacun veut applaudir les chefs-d'œuvres lyriques qui sont une des gloires de notre siècle, et chaque soirée est un succès pour nos artistes. Plusieurs nouveautés nous ont été données dans le mois qui vient de finir : *Zampa*, *l'Ambassadrice*, *Lucie de Lammermoor*. Hâtons-nous de dire que ces deux derniers opéras ont obtenu le plus éclatant succès ; quant au premier, nous avons peu de choses à en dire. Assemat n'est pas assez comédien pour remplir convenablement le rôle du Don Juan de Sicile ; son embarras se trahissait sans cesse ; il a mal saisi l'idée du compositeur dans l'air : *il faut céder à mes lois*, dont il fait presque une romance sentimentale. Au dernier acte il est mieux, et met de la chaleur et de l'entraînement dans sa grande scène avec Camille. Mme. Voisel n'est pas non plus dans cette pièce égale à elle-même. Ainsi nous ne pouvons guère compter le chef-d'œuvre

(1) Victorin Fabre disputa souvent avec Millevoye les prix de poésie proposés par l'Académie Française.

(2) Pichat, auteur des tragédies de *Léonidas* et de *Guillaume-Tell*, est mort jeune et dans toute la force de son talent.

d'Héroid comme d'un grand secours pour le répertoire de l'hiver.

*L'Ambassadrice* a été jouée avec un ensemble parfait. M<sup>me</sup>. Voisel a constamment chanté avec goût et méthode; elle s'est surpassée au troisième acte, et une triple salve d'applaudissements lui a prouvé que notre public savait apprécier le véritable talent. M<sup>me</sup>. Perron, dans le rôle de Charlotte, a montré une physionomie nouvelle. Tour à tour aimable, enjouée et moqueuse, elle a été d'une séduction charmante; il est impossible d'avoir plus de grâce et de piquant. Labruyère, l'acteur et le chanteur préféré, a rendu le personnage de Bénédicte avec un ton excellent. Ce rôle attachant, mais concentré, offre plus d'une difficulté qu'il a surmontée avec bonheur. Il a chanté comme il le fait toujours, c'est-à-dire en musicien très-habile, sans efforts et sans ornements déplacés. M. Blot est un diplomate fort convenable, il s'acquitte bien des rôles sérieux. Nous conseillons à M<sup>me</sup>. Trelu, qui ne manque ni de comique ni d'entrain, de modérer parfois son jeu et surtout de ne faire de M<sup>me</sup>. Barnek qu'une caricature vraisemblable: elle n'en excitera que mieux le rire. Chardon est toujours bien placé dans les rôles bouffes; il a donc réussi dans celui de directeur de théâtre, mais il faudrait qu'il pût s'en tenir à ce genre. On reverra souvent *L'Ambassadrice* avec grand plaisir. Cette musique élégante et facile semble la langue d'un monde de choix; c'est de l'harmonie de Salon. Cet opéra est le digne pendant du Domino noir.

Le plus grand succès du mois a été *Lucie de Lammermoor*. Cette œuvre si pleine de charme et d'énergie tour à tour, ce ravissant poème où la force n'exclut pas la mélodie, a été accueillie avec enthousiasme. Le second acte surtout est admirable, l'effet en est irrésistible. Donizetti a trouvé de dignes interprètes dans M<sup>me</sup>. Voisel, Labruyère et Assemat. Jamais ces trois artistes ne s'étaient élevés à une telle hauteur: goût, expression, chaleur, tout a été prodigué par eux dans cette œuvre. Assemat nous a prouvé qu'en prenant de l'assurance il pouvait conquérir l'assentiment général. M<sup>me</sup>. Voisel a chanté son duo et ses deux grands airs avec puissance et une grande intelligence dramatique. Labruyère a nuancé très-heureusement son rôle; après s'être montré énergique dans les premiers actes, il a été mélancolique et touchant dans le quatrième. Les applaudissements retentissent encore à nos oreilles. *Lucie de Lammermoor* doit attirer souvent la foule à notre théâtre.

Parlerons-nous de quelques vaudevilles nouveaux montés pour varier le répertoire. Hélas! le vaudeville semble mort ou proscrit pour long-temps à Caen. Il ne faut rien moins que le talent de notre excellent Blanchard pour donner quelque intérêt à un

genre bâlard dont on nous a tant fatigués à l'exclusion de l'art véritable. Mais ne commettons pas d'irrévérence et souvenons-nous que

Le Français né malin créa le vaudeville.

Nous parlerons dans notre prochain n°. des débuts de Mme. Liottard dans l'emploi de jeune première. Son premier essai ne lui a pas été défavorable ; c'est d'un heureux augure pour les autres épreuves.

— Le 8 novembre a eu lieu la séance de la rentrée de l'académie et la distribution des prix aux élèves de la faculté de droit, conformément à l'ordonnance du 17 mars 1840. Des prix ont été également décernés aux élèves de l'Ecole préparatoire de médecine et de pharmacie.

Les noms proclamés ont été les suivants :

**FACULTÉ DE DROIT.**—Aspirants au doctorat. *Médaille d'or.* M. Jules Hauttemont , de Caen.

Aspirants à la licence. — Droit romain. 1<sup>er</sup>. *prix (Médaille d'argent)*. M. Georges Besnard , de Caen.—2<sup>e</sup>. *prix (Médaille de bronze)* M. Eugène Trébutten , de Caen.

Droit français.—1<sup>er</sup>. *prix* , M. Georges Besnard.—2<sup>e</sup>. *prix*. M. Louis Dusaussey , de Coutances.

Les prix de l'Ecole de médecine ont été remportés par MM. Vasnier , Laville , Lamarre et Pillou.

Voici l'appréciation que M. le Doyen de l'école de droit a faite, dans son rapport, du travail des aspirants à la licence.

« Les compositions indiquent que leurs auteurs avaient employé utilement les 3 années consacrées à l'étude du droit.....  
« Le 1<sup>er</sup>. prix, tant sur la question de droit français que sur celle  
« de droit romain a été décerné à celui des concurrents qui,  
« dans sa composition , a le mieux compris toute l'étendue du  
« sujet, et a fait preuve de la connaissance d'un plus grand  
« nombre de principes..... »

Nous n'avons pas besoin de rappeler à nos lecteurs que M. Georges Besnard qui a obtenu dans l'école de droit un aussi éclatant succès, est un des fondateurs de la *Revue*, et de ses plus assidus collaborateurs. La thèse de licencié de M. Ad. Delange, que nous comptons aussi parmi nos collaborateurs, a été citée comme une des plus remarquables qui aient été soutenues dans l'année.

## NÉCROLOGIE.

### HENRY MONDEHARE.

Henry Mondehare, l'un des jeunes collaborateurs de la *Revue*, vient de mourir à Paris, à peine âgé de 22 ans. Les lecteurs de la *Revue*, ceux qui avaient pu apprécier son esprit ingénieux et piquant, et toutes les promesses de son jeune talent, regretteront la mort prématurée qui l'a frappé ; ceux qui le connurent le pleureront long-temps, et qui pourra dire la douleur de sa famille désolée ?

Henry Mondehare, au sortir de brillantes études, avait mené de front les études du droit et les essais moins sérieux de la littérature, et partout il donnait les plus légitimes espérances. On se souvient de ses spirituels feuilletons sur le Théâtre publiés pendant deux ans dans le *Pilote du Calvados*, et qu'il écrivait encore il y a quelques jours. La finesse et le bon goût des critiques, la sûreté des jugements, la verve du style étonnèrent dans un aussi jeune homme, et donnèrent pour l'avenir la mesure de son talent. Plusieurs Nouvelles publiées dans la *Revue*, dont il était un des fondateurs, avaient ajouté à sa réputation naissante ; « c'était un coup d'essai qui pouvait passer pour un coup de maître » disait un journal de notre ville.

Henry Mondehare était allé à Paris, il y a un mois, pour continuer ses études de droit, et c'est là qu'il vient d'être enlevé par une fièvre typhoïde, après quelques jours de maladie, le 29 novembre, à 7 heures du soir.

J'ai été son ami, et des plus intimes ; je puis dire que nous avons perdu un noble cœur, un de ces hommes rares qui laissent des traces profondes dans le souvenir de ceux qui les aimèrent. Tous les sentiments généreux, toutes les belles passions vibraient dans sa jeune âme, et trouvaient en lui un chaleureux interprète. Il était éloquent quand il parlait de dévouement, d'amitié et d'honneur ; et sa conduite ne démentait pas ses discours. Sa mémoire vivra parmi la jeune génération de notre ville dont il était l'espoir et le modèle, et nous, ses amis, qui restons, nous penserons souvent au compagnon qui nous a trop tôt manqué.

Il est mort au milieu de ses belles illusions de vingt ans, mort avant d'avoir appris à vivre, c'est-à-dire à souffrir, et peut-être à devenir mauvais ; il n'a point connu les cruels désappointements, les luttes coupables, les transactions avec la conscience, et les joies qui sont souvent des crimes ; il est mort avec l'amour de Dieu, de la Famille et des hommes ; il est mort le cœur pur, avec un adieu triste peut-être à ses espérances, mais ignorant les remords ; quel est le vieillard, en ce temps, qui peut ainsi descendre au tombeau ? — Cette pensée ne console pas, mais rend les regrets moins amers ; qui sait, dans trente ans, s'il ne faudra pas plaindre ceux qui ont survécu ?

Je finis. Il y a quelque chose de déchirant dans ce fatal adieu à un ami mort loin de vous, et auquel on peut dire ces touchantes paroles d'un ancien : « Trop peu de larmes ont honoré ton cercueil, et tes yeux mourants cherchaient quelque chose à ta dernière heure. »

G. B.

G. F. Directeur.

---

## CLAUDE FAUCHET ,

ÉVÊQUE CONSTITUTIONNEL DU CALVADOS.

( Suite et fin ).

Comme nous l'avons déjà dit, Fauchet avait été bientôt détourné par l'expérience, des voies violentes où se précipitait la République ; on a vu avec quelle franche et noble fermeté il s'éleva contre la mort du roi , le mariage des prêtres et toutes les mesures extrêmes du parti dominant. Ces manifestations, et plus encore ses liaisons avec le parti fédéraliste ne tardèrent pas à lui attirer la haine de la formidable Montagne. Son nom se trouva compris dans la liste des vingt-deux Girondins , qu'une députation de la Commune de Paris vint dénoncer à la barre de la Convention, comme coupables de félonie envers le peuple souverain , et dont elle demanda l'expulsion de l'Assemblée. Dans la séance du 20 juin , Fauchet répondit à ce qui le concernait dans la pétition des sections de Paris. Nul *Moniteur* , ni aucun autre journal quotidien ne nous ont conservé une seule phrase de son discours. Fauchet étant un des orateurs les plus silencieux de la Convention , et la pièce dont il s'agit constatant sa position personnelle vis-à-vis de la Gironde ; nous regrettons beaucoup de ne pouvoir la reproduire intégralement. Nous en citerons d'abord toute la première partie , à cause des détails biographiques vraiment curieux qu'elle renferme ; nous empruntons ces extraits au n° XII du *Journal des Amis* (1).

(1) Ce même numéro renferme un *post-scriptum* très-honorable pour Fauchet , et qui mérite d'être transcrit. Il avait suspendu son journal à cause du décret sur les députés journalistes ; il le reprit maintenant que ce décret était abrogé ; voici sa note :

« Reprise du Journal des Amis.

« Ce discours ( celui dont nous donnons des extraits ) tiendra lieu



« Citoyens, les dénonciateurs qui m'ont proscrit, ont oublié de dire pourquoi; ils ont omis la liste de mes crimes : je vais suppléer à leur silence. Je viens les détailler, mes crimes, et les aggraver; c'est ma méthode de défense : tout accusé peut employer celle qui lui convient.....

« Une grande faveur de ma destinée est d'avoir été placé sur toutes les listes de proscription des anciens tyrans et des tyrans nouveaux, des aristocrates monarchiques et des aristocrates anarchistes, des fanatiques réfrac-

de XII<sup>e</sup>. numéro à mes souscripteurs, et de prospectus pour la reprise de mon journal.

« Aucune spéculation de lucre n'entre dans ma pensée; mais je ne peux pas, quelque zèle qui m'anime pour la propagation des vérités, me laisser écraser de frais; je n'en ai pas le moyen. Le premier trimestre n'a pas fourni en souscriptions la moitié de la dépense de l'impression et de l'envoi; j'en suis pour dix-huit cents livres du mien en ce moment. J'engage mes souscripteurs, s'ils veulent que mon ouvrage continue, à renouveler leur abonnement, et à me procurer au moins un autre abonné chacun : je n'en ai que deux cents, il en faut cinq cents pour couvrir mes avances. Je veux bien perdre pour être utile; mais je ne peux pas dépasser la mesure de mes facultés. Aucune liste civile ne vient à mon secours; je les ai toutes en horreur, et cette horreur-là les dispensateurs me la rendent bien. Je n'ai pour moi que les listes de proscription; mais c'est de l'honneur tout pur, et dont le profit ne consiste que dans la publique estime. Jusqu'à ce que je puisse être au niveau de mes moyens, au lieu de quarante-huit pages par numéro, je n'en fournirai que trente-deux. Il me reste six à sept cents exemplaires du premier trimestre; je pourrai donc en fournir aux nouveaux souscripteurs qui voudront avoir la totalité de l'ouvrage : il peut avoir du prix par son ensemble.

« Je continuerai à me montrer avec intrépidité le vengeur de la liberté républicaine et religieuse. Le compte-rendu des travaux de la Convention sera plus serré, mais rien d'essentiel ne sera omis.

« Il paraîtra régulièrement un numéro toutes les semaines. Le prix de l'abonnement pour douze numéros est de 7 livres 10 sous à Paris, et de 9 livres pour les départements, port payé. Toutes les souscriptions et toutes les lettres doivent être adressées à Claude Fauchet, rue Chabanaïs, n° 47. »

taires et des fanatiques impies. Je n'en ai pas manqué une. J'ai contre moi les rois et les jacobins, les nobles et les ignobles, les prêtres du Capitole et ceux de la Montagne, les dévôts et les indévôts, les traitres d'un côté, les traîtres de l'autre : qui que ce soit de ces gens-là, qui réussisse, je suis victime. Excusez, bons citoyens, je n'ai pour moi que vous, c'est-à-dire la République ; si elle ne se réalise pas, ces messieurs, despotes, rois ou régulateurs, rempliront mon serment, j'aurai la mort, et je finirai avec empressement une existence que la liberté pouvait seule rendre heureuse.

« Mes crimes, impardonnables pour toutes les espèces de tyrans, quels qu'ils puissent être, qui asserviraient ma patrie, sont la prise de la Bastille, la présidence de la police de Paris, pendant les premiers mois de la révolution, police tellement exacte et sage, que jamais il n'y eut plus d'ordre et moins de délits dans cette grande cité, que dans ces moments si orageux ; la présidence encore plus remarquable, que j'ai consécutivement exercée quatre fois dans la Commune de Paris, à l'époque où les sections appelées alors les districts, qui étaient en guerre ouverte avec leurs représentants, se remirent dans la plus heureuse harmonie, et virent s'étouffer les premières semences d'anarchie, qu'on commençait dès lors à répandre comme un moyen de remonter le despotisme à toute sa hauteur. Mes crimes sont la première couronne civique qui ait été donnée en France, et qui fut posée sur ma tête ; les premiers discours républicains qui aient retenti dans les chaires évangéliques, et dont les succès m'attirèrent des haines qui ne s'éteindront point, et des jalousies que mon silence même, et l'abandon que je fais de toutes les tribunes aux déclamateurs qui s'en emparent, ne peuvent calmer : mes crimes sont les assemblées régulières de dix mille auditeurs pendant six mois, dans l'immense local du Cirque, où je développais tous les prin-

cipes de l'ordre social, et où je posais toutes les bases d'une constitution si purement républicaine, que la volonté très-exactement et très-facilement recueillie du peuple entier devait tout faire, et que les délégués ne pouvaient s'en écarter jamais. Il n'est rien de sage et de populaire dans tous les plans qu'on vous présente qui ne soit dans mon ouvrage, et qui n'y soit, je peux le dire, en aussi bon style que celui d'un autre écrivain. Je laisse des hommes qui ont toute l'ambition de l'éloquence et de la politique, s'emparer de mes conceptions et les altérer par des contradictions ineptes. Le moment de la pleine justice n'est pas encore venu, et je sais qu'il est impossible au milieu des passions les plus furieuses de faire entendre de suite, et avec profit pour la chose publique, la voix pure de la raison, et les accents sévères de la liberté.

« Voilà, citoyens, un de mes plus grands crimes; celui-là, aucun des despotes et des ambitieux ne peut me le pardonner. Je me suis enveloppé dans l'obscurité la plus attentive; je n'ai choqué les prétentions d'aucun talent; on ne m'a pas vu briguer la présidence ni la plus légère distinction. N'importe, la France et l'Europe ont su que je suis un homme et que mes preuves sont faites. Les demi-hommes qui se croient des géants, ont peur qu'on ne s'en souvienne, ils voudraient m'anéantir. Mes crimes sont d'avoir fortifié dans le Calvados, même avant le temps où il a été permis d'en parler, les penchants au républicanisme et l'aversion pour toutes les autorités arbitraires; d'avoir demandé par une adresse qui fut répandue dans tout l'empire, la suppression des articles contraires à la souveraineté du peuple, et qui rendaient la précédente constitution absurde et insoutenable; d'avoir rompu en visière à tous les magistrats aristocrates vendus à la cour; d'avoir réclamé si hautement les droits sacrés de la liberté et de l'égalité, que l'on n'imaginait rien de mieux que de me décorer de prise de corps pour m'ap-

prendre à ramper comme un autre devant tous les despotes. Mon crime est de m'être levé plus ferme républicain après cette proscription, et d'avoir bravé toutes celles que ma civique indépendance ne pouvait manquer de m'attirer; d'avoir le premier dénoncé les ministres perfides, Bertrand et Delessart, d'avoir poursuivi les directoires aristocratiques et mis à nu les trahisons de la cour et de ses vils agents; d'avoir écarté par des motions suivies de décrets, les régiments fayettisés qui devaient servir, à Paris, les projets du despote; d'avoir avec le même zèle et le même succès, obtenu la libre circulation du peuple sur cette terrasse où se nourrissait et s'exaltait l'indignation du civisme et l'ardeur de la liberté; d'avoir poursuivi de mes opinions et de mon vœu le traître La Fayette; d'avoir préparé et fait un discours énergique sur la déchéance, dont l'effet naturel n'était pas de l'obtenir de la majorité que dominaient les Feuillants, mais d'arriver par un mouvement national à la destruction de la royauté, à l'anéantissement du trône : voilà des crimes réels que ni Cobourg, ni Brunswick, ni Dumouriez, ni d'Orléans, ni Marat, ni les régulateurs qui veulent que nous ayons un maître, ne peuvent laisser impunis. »

« Voici maintenant, citoyens, les crimes apparents et qui sont les insensés prétextes de la rage qui anime contre moi les bateleurs assassins qui s'efforcent d'abrutir l'opinion publique et de la pousser à la férocité. Ces prétendus crimes prouvent encore mieux ma moralité républicaine et la sévérité de ma démocratie. J'ai blanchi Narbonne; j'ai voulu sauver le Tyran; j'ai fait un journal où je m'élève avec véhémence contre ceux que j'appelle factieux et qui, selon moi, violent chaque jour la majesté de la représentation nationale, pervertissent les mœurs du peuple et outragent la sainteté de la nature. Je suis un homme d'état, un royaliste, un fanatique, un scélérat : cela est démontré. Il n'y avait pas besoin de le mettre

dans l'acte d'accusation, tout le monde le sait. Voyons cependant.... » Ici Fauchet répond à ces diverses accusations ; puis il continue :

« Il me reste un dernier crime à reconnaître, et ici, représentants, j'invoque toute votre attention, car je crois qu'il y va du grand intérêt de la liberté. Je suis un fanatique ! la cour des Tuileries, la cour de Rome, les aristocrates et les réfractaires ne le croyaient pas. Mais à quoi, enfin, se réduit mon fanatisme ? A professer la religion dont je suis le ministre. Je serais un bien lâche scélérat si j'avais accepté le ministère d'une religion dont les principes ne seraient pas dans ma conscience. Quel est l'homme que j'ai persécuté ou cherché à molester pour la sienne ? Je me borne à de simples déclarations des principes de notre culte et des règles religieuses de notre sacerdoce. Je fais mon devoir, et je le fais avec une circonspection pleine de civisme. Non-seulement je prêche, comme il est nécessaire, la soumission à toutes les lois impératives, mais j'établis et développe dans mes instructions la sagesse des lois permissives qui intéressent la religion. Je ne touche pas en la moindre chose à la liberté du citoyen ; je me borne, comme je le dois, à inviter le catholique à consulter dans les permissions de la loi sa propre conscience, et à en suivre librement les religieuses impulsions. Le fanatisme, citoyens, je le vois du côté des persécuteurs qui veulent ôter aux ministres des religions la liberté d'un enseignement qui respecte toutes les lois, et aux citoyens la liberté d'une croyance qui épure la morale et donne une sanction divine à tous les devoirs. Ce n'est pas moi seul, quoique l'un des pontifes de cette religion, ni vous-mêmes, législateurs, à moins que vous ne vouliez violer tous les principes de la liberté, qui pouvez changer les règles morales et intérieures du sacerdoce et du culte. Ce n'est pas en heurtant de front les consciences de la grande multitude des citoyens qu'on fait chérir des

lois nouvelles ; ce n'est pas en poursuivant avec violence le libre arbitre jusque dans son asile le plus inviolable qu'on rend aimable la liberté ; c'est ainsi , au contraire , que le fanatisme de l'impiété l'égorge. Vous avez poussé aussi loin que la puissance législative pouvait s'étendre , l'indépendance de chaque citoyen pour toute espèce de religion. Chacun peut n'en point avoir du tout, ou suivre celle qui lui plait , pourvu qu'elle ne s'élève pas contre les lois et contre la liberté des autres. Or, le catholicisme ne s'élève contre aucune loi , contre aucune liberté. Les divorcés et les prêtres peuvent se marier légalement , s'ils le veulent ; ils peuvent omettre l'observation de toute abstinence , abjurer tous les dogmes , ne suivre aucune règle religieuse ou en adopter d'étrangères à la religion qu'ils professaient ; liberté toute entière. Mais cette religion est libre aussi de ne plus les considérer comme ses ministres ou comme ses fidèles ; autrement ce serait le dernier degré de la tyrannie et de la démente que de prétendre obliger un culte à avoir pour ministres ou à regarder comme ses croyants des hommes qui n'en professent ni les dogmes ni les principes. Il y aurait non-seulement du despotisme et de la folie dans une pareille législation, il y a complète impossibilité. On peut tyranniser les hommes ou les tuer ; on ne les contraindra jamais à ne pas croire ce qu'ils croient , et à violer eux-mêmes la liberté intime de leur conscience.

« Les assemblées nationales n'ont point fait de faute en ce genre , par des décrets ; mais plusieurs membres en ont fait de terribles , par leurs opinions énoncées à cette tribune , et dont les effets sont incalculables. Nous avons entendu , nous entendons continuellement des hommes , qui ne savent ce que c'est que la philosophie législative , déclamer sans restriction contre tous les ministres de tous les cultes , les vouer à la proscription , déclarer que les prêtres sont mûrs comme les tyrans , que

prêtre et république sont incompatibles. Citoyens, ces hommes-là servent l'anarchie et le royalisme ; ils veulent rendre la république impossible : car l'anéantissement de toute religion est heureusement pour la société d'une impossibilité absolue. Les peuples ne se laisseront point ravir le culte : cette seule idée soulève toutes les consciences et alarme toutes les libertés. C'est avec cette idée qu'on a aigri les Belges, c'est avec elle que le traître Dumouriez, tous les rois, tous les aristocrates, tous les fanatiques s'efforcent d'imprimer une implacable horreur contre notre révolution. Si par malheur il échappait un décret qui annonçât que cette persécution générale de l'impiété contre la religion est dans l'âme des législateurs, l'anarchie serait consommée, et la liberté tout entière s'élèverait contre cette tyrannie inconnue à l'univers, et qui serait insupportable à tous les peuples. Je crois donc, et vous croirez avec moi, législateurs sages et vraiment philosophes, que j'ai servi utilement la patrie, en montrant dans mes instructions que l'intégrité de la religion se concilie sans obstacle avec l'intégrité des lois civiles. Cette lettre pastorale qu'on m'a si imphilosophiquement reprochée ; a rattaché à la révolution une innombrable quantité de citoyens que la crainte de voir la religion perdue en détachait ; et j'ose dire que si les réfractaires, qui étaient si nombreux dans le Calvados, n'ont pas pu réussir, comme dans l'ancienne Bretagne, à y allumer les torches de la guerre civile, cette instruction a peut-être efficacement contribué à prévenir ce malheur. Le crime de mon catholicisme est donc avéré comme celui de mon républicanisme ; ils sont inséparables dans ma conscience. Ceux qui ne me connaissent pas, et qui s'imaginent (car c'est une des belles découvertes de notre siècle, comme si dans les autres il n'avait existé que des imbécilles) qu'on ne peut avoir de l'esprit et être sincèrement attaché à la religion, diront que je suis un hypocrite ;

certainement ce serait à l'époque où nous sommes de l'hypocrisie à contre-sens. Mais toute dissimulation est aussi incompatible avec mon caractère que la pusillanimité avec la force. Un républicain qui brave tout ne sait pas mentir, et ne le peut pas. Toutes les persécutions ne me détacheraient pas plus de la religion que de la liberté. Je défendrai l'une et l'autre au péril de mes jours ; je mourrai avec un égal dévouement pour ma foi et pour ma patrie. J'ai dit mes crimes : j'attends l'effet de la proscription ; je ne demande point vengeance , mais justice à mes concitoyens. »

Dans la séance du 2 juin , Barère , au nom du comité du salut public , ayant lu un projet de décret par lequel les membres dénoncés par la Commune de Paris étaient invités à se suspendre volontairement de leurs fonctions, Fauchet offrit sa démission avec Isnard , Lanthenas et quelques autres. « Non seulement , dit-il , je consens à la suspension de mes pouvoirs , mais ma vie est à la République , les sacrifices , quels qu'ils soient , ne me coûteront jamais rien pour sauver ma patrie. »

En donnant sa démission , Fauchet s'était mis sous la sauve-garde du peuple ; elle ne devait pas le sauver. Dans la séance du 14 juillet , à la suite du rapport de Chabot sur la mort de Marat , la Convention ordonna par un décret que Fauchet serait détenu à l'Abbaye. Au reste, ce qui décida la sévérité de l'Assemblée à son égard , car les griefs à sa charge ne parurent pas suffisamment établis, c'est que, malgré la suspension volontaire à laquelle il s'était condamné depuis quelque temps, il se montrait dans l'Assemblée.

Toutes les Biographies qui , sans doute , ne sont pas remontées aux sources , disent que Fauchet conduisit Charlotte Corday à la Convention le jour de son arrivée à Paris. Mais tous deux ont nié ce fait de la manière la plus formelle, comme on le voit par le compte-rendu du procès, dont nous citons un extrait :



« Claude Fauchet , évêque du Calvados , député à la Convention nationale est entendu : il déclare n'avoir jamais connu directement ni indirectement l'accusée , ne l'avoir jamais vue et par conséquent n'avoir jamais été avec elle dans aucune des tribunes de la Convention nationale. »

« L'accusée dit qu'elle ne connaît que de vue Fauchet, qu'elle l'a vu à Caen ; mais qu'elle trépignait parce que sa manière de penser ne convenait pas à une femme de son caractère (1). »

Ces témoignages sont positifs et ne peuvent laisser subsister aucun doute. Cependant il semblerait résulter d'un passage de la lettre de Charlotte Corday à Barbaroux que Fauchet l'avait réellement conduite à la Convention :

« J'espère , écrivait-elle , que demain Duperret et Fauchet seront mis en liberté. On prétend que ce dernier m'a menée à la Convention dans une tribune. De quoi se mêle-t-il d'y mener des femmes? Comme député il ne devait point être aux tribunes , et comme évêque il ne devait point être avec des femmes , ainsi c'est une petite correction. »

Quoi qu'il en soit , ce fut principalement sur ce chef d'accusation que , le 3 octobre , à la suite d'un rapport très-étendu fait par Amar au nom du Comité de sûreté générale , Fauchet fut décrété d'accusation et traduit devant le Tribunal révolutionnaire , avec les vingt-un députés de la Gironde. Il y comparut le 24 du même mois et fut condamné à mort le 30 au soir. Voici son interrogatoire :

« *Le président.* Fauchet , avez-vous écrit une lettre pastorale en qualité d'évêque du Calvados ?

(1) *Le Republicain français* du 23 juillet , copié par le *Moniteur* du 29 , rapporte ainsi la réponse de Charlotte Corday :

« Je ne connais Fauchet que de vue , je le regarde comme un homme sans mœurs et sans principes , et je le méprise. »

« *L'accusé Fauchet.* Oui.

« *Le président.* A quelle époque ?

« *L'accusé Fauchet.* Je ne m'en rappelle pas.

« *Le président.* Comment avez-vous pu écrire cette lettre au moment où le fanatisme agitait une partie de la République ? Vous vous élevez , dans cette lettre , contre le mariage des prêtres : n'était-ce pas dans l'intention de faire éclater des troubles dans le Calvados ?

« *L'accusé Fauchet.* Je disais dans cette lettre qu'un prêtre pouvait se marier comme citoyen ; mais que moi , simple évêque , je ne pouvais pas anéantir la discipline universelle , qui ne permettait pas qu'un prêtre marié pût remplir les fonctions ecclésiastiques.

« *Le président.* Pourquoi avez-vous pris le temps où l'on jugeait le tyran pour publier cette lettre ?

« *L'accusé Fauchet.* Cette lettre était antérieure au jugement du ci-devant roi. Je l'ai envoyée dans le Calvados , et c'est dans ce département qu'on l'a fait imprimer (1).

« *Le président.* N'était-ce pas la faction qui vous a engagé à publier cette lettre ?

« *L'accusé Fauchet.* Non.

« *Le président.* Dans le jugement du ci-devant roi , votre opinion sur la détention n'a-t-elle pas été motivée sur la douceur de votre caractère ?

« *L'accusé Fauchet.* Non. L'Assemblée m'a décrété d'accusation sur le soupçon que j'avais conduit Charlotte Corday à la Convention. »

Dans le *dernier banquet des Girondins* , M. Charles Nodier a tracé avec son style magnifique et en restant

(1) La bibliothèque de Caen conserve , parmi ses autographes , la lettre que Fauchet adressa aux administrateurs du département en leur envoyant son instruction pastorale ; cette lettre a été donnée à la bibliothèque par M. Renard fils , qui possède une importante collection d'autographes des personnages célèbres de la Révolution.

fidèle à l'histoire , un tableau des derniers moments de Fauchet, que nous nous faisons un devoir comme un bonheur de reproduire :

« Duchâtel et Le Hardy avaient obtenu d'être réunis en ce dernier moment aux saints abbés Emery et Lothringer , dont ils devaient recevoir les secours religieux. Le premier de ces dignes et excellents prêtres pouvait compter , dans sa glorieuse captivité , des triomphes plus difficiles et plus précieux pour la foi. Sa douce et puissante parole avait réglé depuis plusieurs mois les écarts de l'imagination de Fauchet, et rendu en lui au Dieu souverainement indulgent un esprit fait pour le comprendre et un cœur fait pour l'aimer. C'était une noble conquête. Aussi, bien sûr du néophyte qu'il venait de disposer pour le martyre, il s'était empressé d'effacer par son absolution l'apostasie passagère de l'évêque du Calvados , et de lui redonner les pouvoirs de l'église , assez rachetés sans doute par la nouvelle ordination de l'échafaud et par le nouveau baptême du sang. Fauchet , rentré dans son auguste ministère , écoutait sous d'autres murailles la confession de Sillery. »

L'abbé Lothringer avait été vicaire de l'évêque constitutionnel de Paris. Peu de temps après avoir accepté ces fonctions et prêté le serment alors exigé, il s'était rétracté et réconcilié avec l'église. Mais comme cette abjuration était demeurée secrète , il put rester à Paris et administrer les secours de la religion à un grand nombre de victimes de la révolution. L'abbé Lothringer a rendu compte lui-même de la conversion de Fauchet, dans une lettre insérée dans le tome IV des *Annales catholiques* et dont voici un extrait :

« Pour Fauchet, je puis vous dire positivement qu'il a abjuré non seulement ses erreurs sur la constitution civile, mais aussi ce qu'il a prêché dans le temps à l'église Notre-Dame, ce qu'il a débité dans son club dit la *Bouche-de-fer* sur la loi agraire , le sermon de Franklin ,

etc. , qu'il a fait abjuration de toutes ses erreurs : qu'il révoquait son serment impie et son intrusion , après avoir fait sa profession de foi ; ce qui occasionnait des murmures entre les gendarmes qui étaient présents , qui me disaient tout haut que je serais au premier jour guillotiné comme lui. L'abbé Fauchet , après s'être confessé , a entendu lui-même Sillery en confession. »

A ce témoignage sur la mort chrétienne de Fauchet , nous en ajouterons encore un autre que nous devons à l'une des personnes de Caen les plus honorables et les plus dignes de foi. Quelque temps après le 31 mai , M. Gauthier , depuis président de chambre à la cour royale de Caen , se trouvant à Paris pour les affaires du district de Vire dont il était alors administrateur , alla voir Fauchet qu'il connaissait et qui était alors gardé chez lui par des gendarmes. Fauchet montra dans cette entrevue , que M. Gauthier aimait à raconter , un grand calme d'esprit. Déjà la plupart des députés fédéralistes l'avaient précédé à l'échafaud. Il dit à M. Gauthier qu'il s'attendait à la mort , que par ses fautes il avait mérité son sort ; mais que tout indigne qu'il en était , il espérait fermement que Dieu lui ferait la grâce de mourir en chrétien. Il ajouta que c'était là l'objet constant de ses prières , et qu'il comptait sur l'intercession de S. Exupère , son bienheureux prédécesseur , comme il l'appelait et dont il fit voir à M. Gauthier une relique qu'il portait sur lui. Cette relique provenait d'un monastère de Picardie , dans lequel le corps de S. Exupère avait été transporté vers le dixième siècle , lors des invasions des Normands ; elle y était restée jusqu'à la suppression des maisons religieuses , époque où elle avait passé dans les mains de Fauchet.

Fauchet marcha à l'échafaud le 31 octobre avec ses collègues : on a remarqué qu'il fut le seul assisté par un prêtre (1). Il n'y a pas de doute sur le premier des Gi-

(1) D'après une note qui m'a été communiquée , ce fut l'abbé Lo-

rondins livrés à la mort : c'était Sillery ; la plupart des témoins que M. Charles Nodier a consultés s'accordent à croire que Fauchet fut le second. « Il était onze heures quand le massacre commença , et trente minutes après , vingt-un des juges du roi de France avaient comparu devant leur juge éternel. »

Ce serait ici le lieu de parler des ouvrages de Fauchet ; mais, quand les bornes de cet article ne s'y opposeraient pas , nous ne pourrions entreprendre cet examen , car la bibliothèque de Caen ne possède aucun de ses écrits. Au reste , les nombreuses citations que nous avons faites ont pu donner une idée de son style et de ses doctrines. Il faut lui pardonner beaucoup : ordinairement sa raison était dominée par la chaleur de sa tête , mais toutes ses inspirations partaient d'un cœur essentiellement droit et capable de tous les mouvements généreux. Son républicanisme évangélique l'entraîna surtout dans de grandes erreurs. Sans doute l'Evangile renferme l'égalité et la fraternité proclamées par la révolution française : nous dirons plus , l'Evangile est la source de tous les progrès opérés dans le monde depuis dix-huit siècles. Il fut présent partout , partout actif et moteur ; ses ennemis furent les ennemis de la civilisation ; ses défenseurs furent les créateurs des biens dont nous jouissons. Mais Fauchet oublia trop que la morale de l'Evangile était inséparable de son auteur ; elle est inséparable des dogmes catholiques , surtout de la divinité de Jésus-Christ , le premier des dogmes , celui qui prouve et soutient les autres. Sans le dogme , la morale n'est que maximes et sentences. Il ne faut pas croire qu'il ait suffi au christianisme d'énoncer le précepte de l'amour fraternel envers

thringer qui accompagna Fauchet à l'échafaud ; d'un autre côté , je trouve dans une lettre écrite par une personne qui a beaucoup connu Fauchet , qu'il fut assisté à la mort par l'abbé Cotentin , professeur dans un collège de Paris.

les hommes pour le faire passer dans la pratique. Est-ce que Marc-Aurèle et Epictète, en proclamant de belles maximes, ont entraîné le monde ?

Fauchet a laissé un grand nombre de discours. La plus remarquable de ses compositions oratoires est le sermon moitié évangélique, moitié républicain, dans lequel il a prétendu établir le parfait accord qui existe entre la morale évangélique et les doctrines de la réformation politique à laquelle il prit part avec tant d'ardeur et de bonne foi : démonstration dans laquelle il nous paraît avoir assez bien réussi pour que son discours ait mérité de survivre aux circonstances qui l'ont fait naître. Fauchet s'élève parfois à une haute et véritable éloquence, mais nous avouons que souvent aussi on peut lui reprocher le défaut de goût, la prétention, le néologisme et surtout l'exagération. On s'égaya beaucoup dans le temps de cette fameuse phrase : *l'univers debout sur la terre salue la nature par un cantique*. Nous citerons ici, non pas toutefois sans faire quelques réserves, ce que M. Nodier dit de Fauchet dans son *Essai sur l'Eloquence révolutionnaire* : « Fauchet imprima bien un caractère religieux et solennel à quelques-uns de ces derniers discours ; mais ces discours n'appartiennent plus à la polémique révolutionnaire. Fauchet frappé d'une illumination soudaine, et rappelé, comme saint Paul, par le Dieu qu'il avait persécuté, redevient dans ces jours d'agonie qui précèdent son supplice, un orateur chrétien. »

Voici la liste des ouvrages de Fauchet ; elle est plus complète que celle qu'on trouve dans la *France littéraire* de M. Quérard, cependant nous craignons qu'il n'y reste encore quelques omissions :

*Panegyrique de Saint Louis* ; prononcé à l'Académie Française, 1774, in-8°.

*Oraison funèbre de Phéliepeaux d'Herbaut, archevêque de Bourges*, 1784, in-4°.

*Oraison funèbre de Louis-Philippe d'Orléans*, 1786, in-4°.

*Discours sur les mœurs rurales pour la fête de la Rosière*, etc., 1788, in-8°.

*De la Religion Nationale*, 1789, in-4°.

*Oraison funèbre de Michel de Lépée*, 1790, in-4°.

*Eloge civique de Benjamin Franklin*, 1790, in-4°.

*Discours sur l'accord de la religion et de la liberté*, 1791, in-8°.

*Lettre pastorale de l'évêque du Calvados, et la Traduction de sa lettre de communion adressée à Notre Saint Père le Pape*. Bayeux [1791] in-8°. C'est la lettre que Fauchet publia à l'occasion de son élection. Il y prend les titres suivants : « Claude Fauchet, par la grâce de Dieu et la « volonté du Peuple, dans la Communion du Saint Siège « Apostolique et dans la charité du genre humain, Evêque « du Calvados : à tous les Ministres du culte, nos vénérables co-opérateurs, et à tous les Fidèles du Diocèse, « salut, fraternité, liberté, sainteté, paix, union, « bonheur, et bénédiction éternelle en Notre Seigneur « Jésus-Christ. »

*Lettre au Garde des Sceaux*, in-4°. [1791]. Cette lettre imprimée aux frais de la Société des Amis de la Constitution de Caen, est relative à la dénonciation de la municipalité de Bayeux ; Fauchet s'y défend d'avoir prêché la loi agraire.

*Lettre pastorale de Claude Fauchet, évêque du Calvados*, Bayeux 1792. C'est la lettre relative au mariage des prêtres. En voici la formule finale : « Donné à Paris, où nous sommes retenus par nos fonctions de Député à la Convention nationale, le 28 novembre, l'an de la rédemption 1792, et le premier de la République. »

Elle se termine par la prière suivante, qui est en latin et en français :

*Prière pour la Nation française et pour tous les frères de l'univers.*

« Dieu tout-puissant, qui disposez de nous avec des

ménagements infinis pour notre liberté, et qui, par la voix du peuple, exactement recueillie, faites retentir les accents de votre raison éternelle; vous appelez enfin efficacement, par l'action de votre grâce et de votre miséricorde à la fraternité évangélique le genre humain, étranger si long-temps à la société véritable : nous vous supplions de consommer votre œuvre pour le bonheur et le salut universel des frères. Dans votre bonté propice, rendez la Nation française digne de servir de modèle au monde entier. Dirigez-la dans les principes de la liberté parfaite, en sorte qu'elle ne reconnaisse plus d'autre dominateur que vous, souverain Père des hommes, et d'autre maître que le Verbe incarné Jésus-Christ, votre Fils, qui vit et règne avec vous, en l'unité divine, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

Suivant M. Quérard, Fauchet a fait une partie du texte des *Tableaux de la Révolution*; aussi, il est représenté dans une des gravures de cet ouvrage, prononçant, à l'église Saint-Jacques-l'Hôpital, le discours qu'il composa pour le service célébré le 5 août 1789, en l'honneur de citoyens morts au siège de la Bastille (1).

Nous avons mentionné plus haut les deux journaux de Fauchet, *la Bouche-de-fer* et le *Journal des Amis*.

Le portrait de Fauchet fait partie d'une collection de

(1) Nous ne serions point surpris quand Fauchet lui-même serait l'auteur du texte qui accompagne cette gravure. — Voici un passage relatif à sa fameuse couronne civique : « on peut juger de l'effet de ce discours sur un auditoire dominé des mêmes passions exprimées par l'orateur. Une couronne civique, formée sur-le-champ par l'enthousiasme de ses auditeurs, couvrit sa tête au milieu des applaudissements : un héraut la porta devant lui jusqu'à l'hôtel de ville, où il se rendait, entouré de tous les officiers du district, entre deux compagnies qui marchaient tambour battant et enseignes déployées. Image de la pompe et du cortège qui, plus d'une fois dans les pays libres et chez les anciens peuples, attestaient qu'ils récompensaient le triomphe ou les services de l'éloquence. »



portraits des personnages célèbres de la révolution. On le trouve ainsi annoncé dans le *Patriote français* du 28 novembre 1792 : « *Portrait de Claude Fauchet, né à Dorn, département de la Nièvre, le 22 décembre 1744, évêque du département du Calvados, et député à l'Assemblée nationale en 1791, l'an troisième de la liberté; peint par F. Bonneville, et gravé par Girardet.* — 11 pouces de hauteur sur 7, superbe papier colombier. — Prix, trois livres, à Paris, au bureau du Cercle-Social, rue du Théâtre Français, n°. 4.

« Ce portrait, sur tous ceux qui ont paru jusqu'à ce jour, a non seulement le mérite de la ressemblance la plus frappante, mais aussi celui d'être exécuté dans la dernière perfection. Il est orné des attributs qui conviennent au caractère de cet homme célèbre. » — Cette manie du portrait qui se manifestait alors chez les célébrités nouvelles, ne fut pas encouragée par les Jacobins, si l'on doit en juger par l'extrait suivant du journal de leurs séances (22 novembre 1792) : « Un membre du comité de correspondance fait hommage à la Société du portrait de M. Fauchet, peint par M. Bonneville, parent d'un membre de la Société; il demande l'insertion de cette offre au procès-verbal, et que le portrait soit suspendu dans la salle de la Société. Cette seconde partie de sa motion excite les plus grands murmures, et elle allait être rejetée, lorsque le motionnaire l'a retirée: il a été couvert d'applaudissements. »

Un ancien ami de Fauchet nous a communiqué sur sa personne de précieux détails que nous reproduisons religieusement.

« M. Fauchet était d'une belle stature : taille d'environ cinq pieds six pouces; buste superbe, figure ovale un peu pâle, cheveux brun foncé, deux grands yeux noirs, air imposant, voix claire et sonore, éloquence sublime, geste merveilleux. Quand il nous parlait à l'Assemblée électorale,

on l'écoutait bouche béante; les personnes de l'auditoire devenaient des statues. Je ne crois pas avoir jamais vu un plus bel homme, plus intéressant, plus accompli. »

G.-S. TREBUTIEN.

---

## UNE SOIRÉE D'HIVER.

Souvenirs d'Espagne,

CAMPAGNE DE 1808 A 1813.

Quand la neige couvre la terre et que le givre pend en festons aux arbres et aux plantes, quand l'hiver, en un mot, assiège nos demeures, je ne trouve rien d'agréable, rien de doux à l'âme, comme une veillée entre un bon feu et quelques amis!

Dans la vie intime, renfermée entre les quatre murs d'un appartement bien clos, bien chaud, tout est plaisir, et plaisir sans alliage : car là, point d'étiquette qui vous tienne raide comme un conscrit la première fois sous les armes.

Aussi, j'aime beaucoup le coin du feu, moi, et partant les causeries du coin du feu ! Si je suis seul, je passe agréablement ma soirée avec un de mes vieux amis qui dorment en in-12 et en in-8°. sous les rideaux verts de ma bibliothèque; s'il me vient quelqu'un, j'allume le feu, et l'on cause, l'on devise, à son aise, d'un sujet ou d'un autre, mais jamais, jamais de politique : la Politique est presque toujours accompagnée de la Médisance et de la Calomnie, et j'ai expressément défendu à mon portier de laisser entrer ces dames.

D'ordinaire nos conversations, comme toutes conversations, ressemblent aux mille détours, aux mille sinuo-

sités d'un ruisseau dans la prairie ; elles sont tissées de digressions découlant toutes les unes des autres , plus ou moins directement ; ainsi que dans le Don-Juan de Byron. D'aucunes fois ce sont des récits d'une seule haleine , qu'on écoute religieusement , sans bâiller , quelques reflets de grands souvenirs historiques , comme ceux que nous a dit , l'autre jour , un de mes amis , et que je vais vous raconter , à mon tour , avec la plus scrupuleuse exactitude , sans rien ajouter , sans rien retrancher , tels quels , lui en laissant toute la responsabilité. Je vous préviens donc que je n'ai point cherché à vérifier les faits qui pouvaient l'être ; j'ai cru Saint-H... sur parole , je suis persuadé que vous me croirez sur parole aussi.

Or , je commence , ou plutôt il commence.

#### SOUVENIRS D'UN VIEUX SOLDAT DE LA GRANDE ARMÉE ,

Campagne d'Espagne de 1808 à 1813.

Parti volontaire à l'âge de seize ans , j'ai fait mes premières campagnes en Allemagne , d'où nous fûmes tirés en poste pour aller venger en Espagne l'honneur de nos aigles , qui y avaient éprouvé quelques revers.

Durant les onze années que j'avais passées en Allemagne , notre brave armée , qui ne connaissait que la discipline et la victoire , avait tellement gagné l'affection des habitants , qu'ils nous regardaient presque tous comme des frères. Nous n'eûmes jamais à y déplorer la mort , par assassinat , d'aucun de nos soldats. Nous pensions n'être pas traités plus cruellement par les Espagnols.

Nous fûmes bien trompés dans notre attente : à dix pas en arrière de la colonne , on était assassiné , et les malheureuses victimes , avant de mourir , souffraient

toutes les tortures que peut inventer et faire souffrir la férocité.

Nous entrâmes en Espagne par Bayonne.

Nous trouvâmes l'ennemi à Tudella. Le voir et le battre, ce fut l'affaire d'un instant. Puis nous marchâmes sur Saragosse et de là sur Madrid.

A Madrid, nous eûmes la revue de Napoléon ; et la revue finie, nous prîmes la route de la Galice pour aller débusquer les Anglais. Nous arrivâmes devant Bénévente le 31 décembre. Nous fûmes arrêtés par une grande rivière dont on avait fait sauter le pont. Nous eûmes beaucoup de peine à passer.... Enfin nous passâmes, et nous croyions en être quittes pour cela, quand le lendemain on nous conduisit sur une autre route où nous avions de nouveau trois rivières à traverser à gué.

Les deux premières n'étaient pas fortes, mais dans la dernière, on avait de l'eau par dessus les bras, jusqu'au cou ; le courant était des plus rapides ! Puis la Galice est un pays toujours froid et nous étions en hiver. Les soldats murmuraient, vomissaient contre le *grand homme* les plus horribles imprécations.

Napoléon arrive, pique des deux, et d'un bond, le voilà le premier dans l'eau. A cette vue, la fureur des soldats se change en enthousiasme : aux cris mille fois répétés de Vive l'Empereur ! ils se jettent pêle-mêle à sa suite. Napoléon resta mouillé jusqu'à ce que tout le corps d'armée fût de l'autre côté ; puis il repassa la rivière et retourna coucher à Bénévente.

Quelque temps après il donnait bataille à Ratisbonne.

Nous continuâmes notre marche sur Astorga, puis sur Villafranca, où notre avant-garde rencontra l'ennemi. -- C'est là que nous eûmes à regretter la mort du général Colbert, que son trop de bravoure avait précipité dans une embuscade anglaise. — Nous poursuivîmes l'ennemi sur la route de Lugo.

Dans les gorges affreuses de ce pays , nous perdîmes assassinés beaucoup de nos soldats. On avait trouvé , en abondance, d'excellent vin blanc très-capiteux , et tous ceux qui en avaient bu s'étaient énivrés. On avait été obligé de les laisser en arrière ; les malheureux ne repa-  
rurent plus : ils passèrent de l'ivresse à la mort.

Vous voyez que par ces actes de cruauté, les Espagnols portaient nos soldats à user de représailles. Si , plus tard, les Français sont sortis de leur caractère humain, c'est que pour la plupart nous avions à venger la mort d'un ami , d'un frère d'armes , lâchement assassiné. Forcés quelquefois de laisser nos blessés et nos malades dans la ville que nous quitions, c'était autant d'hommes sacrifiés; autant de soldats perdus pour l'armée. Je ne prétends pas cependant envelopper tous les Espagnols dans cette accusation : je vous dirai dans la suite de mon récit qu'il s'en trouve quelques-uns de bons.

Je reviens à notre marche victorieuse.

De Lugo nous poursuivîmes les Anglais jusqu'à la Corogne, où ils s'embarquèrent après avoir coupé les jarrets à leurs chevaux. Nous n'avions plus d'ennemis devant nous; le corps d'armée prit des cantonnements.

Ce fut au Férol.

Là , nous eûmes de tristes occasions de faire la différence des Allemands d'avec les Espagnols. En plein jour, les coups de poignard nous assaillaient; la nuit , on cherchait à égorg<sup>er</sup> nos pestes. Tous les jours , nous avions la parade, et en présence du peuple , on faisait charger les armes.

Un matin , un capitaine des grenadiers, M. C..... commandait la charge à volonté ; — on avait soin de dire chargez réellement! — il reçut un coup de stylet dans le dos ; heureusement l'arme frappa l'omoplate et retomba. Le capitaine se retourne , ramasse le poignard, et le présentant au général :

— Général , dit-il ; je suis blessé !

C'était l'époque du carnaval.

J'étais logé chez un tailleur qui avait voyagé en France et qui parlait assez bien notre langue. Je l'ai toujours tenu pour honnête homme , lui ; mais sa femme était la plus méchante créature qui fût au monde !.... et vous le verrez bien tout-à-l'heure ! le jeudi gras approchait ; ce jour là , que les dames appellent *le Jeudi des Commères* , elles régalent.

Mon hôte nous invita mon camarade et moi à dîner en grande compagnie. La réunion devait avoir lieu chez un des amis de la maison. J'acceptai. Mon camarade plus prudent refusa et fit même tout son possible pour m'empêcher d'y aller. Je lui fis observer que j'avais promis et que ne pas remplir ma promesse était afficher de la crainte , de la peur , de la pusillanimité.

Au jour dit , je me rendis donc avec mon hôte et sa femme chez leur ami. Je savais que la société serait nombreuse et que je serais seul de Français ; cependant je ne pris aucune arme avec moi , je me contentai de ma canne. Je voulus leur faire voir que j'étais venu en confiance. Le dîner se passa assez bien. Après le café , on versa l'eau-de-vie de France. Un des convives prit alors son verre , et l'élevant , me dit :

— A la santé de Ferdinand VII !

Je pris mon verre , et l'élevant , je répondis :

— A la santé de Joseph I<sup>er</sup> !

A ce toast , sa femme , d'une voix éraillée par la colère , lui cria :

— Toi aussi , brigand ! eh bien ! va ! si les Espagnols reviennent , tu seras le premier pendu , je t'en réponds , c'est moi qui te ferai pendre !

En même temps deux sabres reluisent sur ma tête , prêts à frapper. Je saisis ma canne , et de mon mieux , je m'efforce de parer les coups. Puis tout à coup , se lève ,

le sabre à la main aussi, un troisième homme, d'une cinquantaine d'années, grand et gros à proportion. Je me crois perdu. Mais quelle n'est pas ma surprise d'entendre cet homme généreux dire à ses compatriotes :

— Qu'avez vous à reprocher à ce Français? Il s'est bien conduit ; il est sans arme, et le premier de vous qui lui touche un cheveu de la tête, c'est à moi qu'il aura affaire!

Et il se jette entre mes assassins et moi.

Ces paroles énergiques, énergiquement accentuées, font rentrer les sabres dans le fourreau et tout le monde dans l'ordre.

Il était deux heures du matin ; nous regagnâmes chacun notre logement.

A mon lever, j'appris que mes deux hommes de la nuit étaient employés dans la marine du roi Joseph, et que, craignant une dénonciation de ma part, ils avaient pris la fuite. J'assurai à mon hôte qu'ils avaient eu tort, qu'il n'était nullement dans mon intention d'en agir ainsi ; sur ma parole, ils revinrent au Férol.

Nous quittâmes cette ville pour aller au-devant de l'armée de Portugal, qui avait été obligée, harcelée par l'ennemi, d'abandonner Oporto. Nous repassâmes les défilés de Lugo, où l'assassinat de nos soldats fut amplement vengé par l'incendie de tous les villages.

Nous nous arrêtâmes quelque temps à Salamanque, attendant les préparatifs du siège de Rodrigo; puis, cette dernière ville en notre pouvoir, nous fûmes dirigés sur Alméda, place forte de Portugal. Nous nous en emparâmes avec autant de succès.

C'est le plus ordinairement le soir qu'on lance les bombes. Rien n'est affreux au milieu d'une épaisse nuit, comme de voir ces projectiles décrire dans l'air leurs courbes enflammées. On dirait des astres, détachés de la voûte du ciel, qui se précipitent vers la terre..... J'ai

vu tomber la bombe qui fit sauter la ville. C'était au moment où on sortait du grand magasin à poudre. Elle s'abattit sur des voitures chargées de munitions et communiqua le feu au grand magasin à poudre. Presque toutes les maisons furent écrasées. Les habitants qui s'étaient abrités sous les blindes, construites le long de l'église, furent broyés par la chute des murs et du clocher. Une dizaine de personnes seulement furent sauvées par les braves soldats du 6<sup>e</sup>. léger, qui, ayant entendu leurs gémissements, ne cessèrent de travailler qu'après les avoir retirées des décombres. Cette malheureuse ville n'était plus qu'un monceau de ruines fumantes.

Au bout de quelques jours, nous reçûmes ordre de partir pour reconquérir le Portugal.

Dans ce pays, nous attendaient toutes espèces de privations. Les habitants, à notre approche, avaient abandonné leurs maisons, emportant avec eux tout ce qu'ils pouvaient, cachant le reste. L'armée ne savait où prendre des vivres.

Cependant nous cherchions l'ennemi. Nous le rencontrâmes campé à la montagne du Lyon; autant que je puisse me rappeler, le maréchal Masséna nous commandait en chef. Si nous fussions parvenus à forcer les Anglais, l'affaire était faite : nous entrions avant eux à Lisbonne. Mais non ! nous fûmes obligés de tourner la position, et cette manœuvre leur laissa le temps de se retirer sans perte.

Quand nous arrivâmes à Coïmbre, les premiers corps d'armée y étaient déjà depuis plusieurs jours. Aussi n'y trouvâmes-nous point de vivres et fûmes-nous forcés, pour nous en procurer, d'avoir recours à la maraude. Nous nous fîmes donc maraudeurs, et, sur-le-champ, nous nous mîmes en campagne.

A la pointe du jour, nous étions à deux lieues de la ville, sur la gauche. Nous aperçûmes un gros village.



La fumée s'échappait de tous les toits. C'était bon augure : les habitants ne devaient pas s'être enfuis, les vivres non plus.

Chemin faisant, nous délibérâmes sur la manière d'opérer ; et comme il eût été imprudent à nous dans une telle occasion de nous éparpiller, il fut convenu, sur mon avis, qu'on entrerait en ordre et qu'on demanderait des vivres à l'alcade. Or, nous fîmes notre entrée dans le village tambour battant, et nous allâmes nous ranger sous le parvis de l'église.

Les habitants, à notre arrivée, arrangèrent leur faite ; ils étaient sur le point de l'effectuer, quand, vu notre petit nombre, ils rentrèrent paisiblement dans leurs maisons. Un homme d'une quarantaine d'années se présenta, qui promit de nous procurer des vivres à discrétion. Il tint parole : il alla de maison en maison, et chaque instant voyait grossir nos provisions. Elles débordèrent bientôt nos espérances.

Par malheur, survinrent des soldats des autres corps d'armée. — Figurez-vous un chien mangeant en paix le morceau de chair qu'il a enlevé ; qu'un autre chien arrive, voilà le trouble dans l'heureux festin ! — C'était tout-à-fait cela : il n'y eut plus d'ordre. Les nouveaux venus étaient moins affamés de vivres que de pillage, quand je dis pillage, je dis tous les désordres qu'il entraîne.

Un d'eux s'approcha de moi et me jeta ces mots à l'oreille :

— Tenez ! si vous voulez, il y a là, dans la petite maison du fond du jardin, une belle brune cachée derrière les tonneaux !...

Je compris son horrible pensée.

— Je n'ai jamais dépouillé personne de son bien le plus cher, lui répondis-je d'une voix sèche.

Il me tourna le dos et partit.

Mais ses camarades avaient entendu ses paroles. Ils

s'attroupèrent nombreux autour de moi. Je craignais de voir cette jeune fille devenir, d'un moment à l'autre, victime de la brutalité de ces hommes sans chefs et par conséquent sans discipline. Je courus aussitôt à l'endroit indiqué.

Je la trouvai tout en pleurs. Le bruit de mes pas avait jeté l'épouvante dans l'âme de cette pauvre enfant, déjà effrayée par la visite de celui qui m'avait appris sa retraite; ma voix la rassura.

— Sauvez-vous, lui dis-je avant de l'avoir aperçue, sauvez-vous! gagnez les vignes! cachez-vous de votre mieux, surtout ne cherchez point votre sûreté dans les maisons.

— Merci! merci! me répondit-elle d'une voix entrecoupée par les sanglots, merci! merci!...

Et elle sortit par une porte dérobée qui donnait sur la campagne.

Long-temps mon regard grimpa avec elle le sentier escarpé du côteau, et quand je la vis hors la portée du danger, je revins auprès de mes camarades, heureux de ma bonne action.

J'étais à peine arrivé qu'un coup de fusil partit à mon oreille; tout aussitôt un homme tomba.

Les habitants sortirent en foule de leurs maisons; puis une femme et des enfants se précipitèrent sur le cadavre, qu'ils embrassèrent convulsivement, en poussant d'horribles imprécations contre les Français. Cette femme, ces enfants, c'était la femme, c'étaient des enfants de la victime, et la victime était l'homme qui nous avait procuré des vivres.

A ce spectacle déchirant, je ne pus me contenir. Je me tournai vers l'assassin et lui crachai au visage toute la salive de ma bouche, toute l'indignation de mon âme.

Mais à toutes mes injures il ne répondait, le malheureux, que par le silence le plus profond, la tête penchée

sur la poitrine et l'œil vers la terre , il semblait réfléchir. C'était le remords qui lui venait.

— Eh bien ! dis-je ensuite , m'adressant à tous les nouveaux maraudeurs , tenez ! voilà des vivres ! en voilà ! c'est à ce brave homme qu'il a lâchement assassiné que nous les devons ! prenez-les ! mes camarades et moi nous vous les abandonnons.

Et nous partîmes , nous allâmes chercher d'autres vivres une demi-lieue plus loin.

Là encore aussi des scènes aussi déplorables !

On avait tout caché , on s'était tous cachés , il nous fallut être nous-mêmes nos pourvoyeurs. En cherchant , un de mes camarades , nommé B.... , me dit :

— Vous , le sauveur des jeunes filles , entrez-là dans cette chambre , vous verrez la plus jolie personne du Portugal aux prises avec un militaire.....

J'entrai.

Soit que celui-ci me prit pour un officier , — notre uniforme était à peu près le même (1) , — soit qu'il vit dans ma brusque apparition quelque intention décidée , avant que j'aie pu lui adresser la parole , il était dehors.

J'offris ma main à la jeune personne pour la faire sortir de cet endroit et la soustraire aux insultes d'une soldatesque indisciplinée. Je résolus au dedans de moi de la sauver au péril de ma vie. J'en avais la ferme volonté ; mais comment faire?... une idée heureuse m'illumina soudain. Voici : il me fallait donner à croire à tous ceux qui n'étaient pas de mon régiment que c'était ma femme et pour cela prendre quelque familiarité avec elle.

Je communiquai mon projet à la jeune fille , elle y applaudit. Mon premier soin était de mettre ceux qui me connaissaient au courant de l'affaire , et ce n'était pas chose si facile ; rien ne m'assurait qu'ils voulussent favoriser mon stratagème.

(1) Le narrateur était dans la musique.

Pendant que j'en mûrissais ainsi l'exécution , passa un tambour , je l'appelai :

— G..... , lui dis-je , en le prenant par les sentiments, il y a une bonne action,... ça ne dépend que de vous !...

— Que de moi , reprit-il , eh bien ! que faut-il faire ?

— Sauver cette jeune demoiselle..... et pour réussir , prévenir tous ceux du régiment qu'ils n'aillent pas dire à ceux des autres corps d'armée que ce n'est pas ma femme.

— Suffit ! d'honneur !

Il me quitta.

Je fis asseoir ma femme sur l'escalier qui montait au premier et qui était construit en dehors de la maison , puis je me plaçai une marche plus bas et laissai porter ma tête sur ses genoux. Je restai dans cette position le peu de temps que se hâtèrent d'employer mes camarades à chercher des vivres , car on nous attendait du camp avec impatience.

Tout à coup , mon camarade A..... sort de l'écurie avec un homme qu'il y avait trouvé caché.

C'était un vieillard d'environ soixante-dix ans ; sa mise élégante et riche annonçait une personne de distinction ; sa taille était grande et frêle ; son visage plein d'une douce expression ; mais son excessive maigreur , son regard terne et abattu , les larmes furtives qu'il pleurait , disaient trop qu'il avait souffert , qu'il souffrait encore. A peine s'il osait hasarder sur nous un coup-d'œil ; il tremblait de tous ses membres.... C'était le père de la demoiselle que j'avais pris sous ma protection... Dans cette même écurie était sa monture ; fort jolie mule , aussi richement enharnachée que le plus beau cheval , avec selle anglaise et tout le reste.

Cependant , appréhendant l'arrivée subite de quelques maraudeurs des autres corps d'armée , je priai mes camarades de presser notre départ. Nous chargeâmes nos provisions sur la mule et le vieillard par dessus ; puis notre

petite caravanesse mit en route composée de six Français du même régiment et du vieillard avec sa fille.

Nous laissions derrière nous une personne qui leur était assurément bien chère, une pauvre vieille dame, de même âge à peu près que le vieillard.... morte, hélas! sous la brutalité de nos soldats, sa femme peut-être!...

Notre marche était silencieuse : pas un mot ! mes deux protégés repassaient sans doute dans leur esprit toute leur vie, dont les derniers événements venaient de bouleverser la surface et le fond. Ils marchaient dévorant en secret des douleurs qu'ils savaient n'être pas comprises, n'être pas partagées de ceux qui les accompagnaient, allant, ignorant tout-à-fait du destin qui les attendait, regrettant le passé, n'osant regarder l'avenir en face..... Oh ! que ce voyage était triste pour eux ! Cependant, peu à peu l'abattement, la terreur de la demoiselle se dissipèrent, à chaque pas sa marche devenait plus assurée. Tant il est vrai que les peines du cœur sont un fardeau qui alourdit la marche, et que le pied est plus léger quand l'âme est légère !

Nous voyagions donc ainsi chacun ruminant sa pensée, quand un des soldats qui formaient notre petite troupe se mit à dire !

— Ah ça, les autres, nous avons l'air de servir de garde à celui qui a cette demoiselle : j'ai, mordieu ! envie de lui lâcher mon coup de fusil dans le dos et de la lui enlever.

A ces paroles, je me retourne, et lui montrant ma poitrine :

— Tire ! lâche, lui dis-je, tire là !

Le tambour qui marchait à quelques pas en avant s'était arrêté ; voyant les intentions du soldat, il se jette sur lui et le désarme. — Son fusil ne lui fut rendu qu'à Coïmbre.

En entrant en ville, nous rencontrâmes un officier de

l'état major du maréchal Ney ; il me connaissait et ayant jugé du premier coup-d'œil que le vieillard et la jeune personne que j'accompagnais étaient des gens de qualité, il m'ordonna de les conduire chez le maréchal, parce que devant laisser nos malades et nos blessés dans la ville, ils serviraient d'otages. Puis il continua son chemin.

Je traduisis en espagnol à mes protégés ce que l'officier m'avait dit en français ; ils furent contents de cette bonne nouvelle et nous nous dirigeâmes vers l'hôtel du maréchal.

La rue que nous avions prise était celle où demeurait le vieillard avant l'occupation de la ville par les Français.

Arrivés devant sa maison, il me témoigna le désir d'y entrer. Je le descendis de sa mule et nous montâmes tous les deux dans les appartements du premier.

Toutes les pièces étaient vides, nues, dévastées, nous les traversâmes toutes, et nous nous arrêtâmes dans une petite chambre en aussi grand désarroi que les autres. Après l'avoir scrutée, fouillée du regard dans tous les coins, le pauvre vieux vint à moi d'un pas plus précipité, l'œil plus brillant, la figure rayonnante de joie et me serrant la main de toutes ses forces :

— Tout n'est point perdu encore, dit-il, ma fortune est toujours là !

C'était un aveu imprudent, bien imprudent ; mais son bienfaiteur n'était pas homme à venir après l'avoir conduit chez le maréchal faire des recherches et dévaster ce qui n'était déjà que trop dévasté pour découvrir le trésor caché.

Nous descendîmes. Je remis le vieillard sur la mule et nous reprîmes notre chemin vers le palais qu'occupait le maréchal Ney.

Le maréchal voulut connaître ce qui s'était passé relativement aux deux personnes que je lui amenais. Je le lui racontai.

Il ordonna à un de ses aides-de-camp de nous faire

rafralchir. Nous le remerciâmes. Je lui demandai seulement *un mot* pour que le tambour G.... ne fût pas puni d'avoir manqué à la retraite.

— Oui, mon brave, me répondit le maréchal; et s'adressant à l'aide-de-camp : écrivez.

L'aide-de-camp écrivit sous la dictée du maréchal; puis celui-ci signa et je sortis emportant l'exemption de mon camarade et les marques de la plus vive reconnaissance de la part du vieillard et de sa fille.

Le lendemain nous quittâmes Coïmbre.

A quelques jours de là, comme nous arrivions à une position pour bivouaquer, je vis passer la berline du maréchal Ney. Un homme, par la portière, me tendait les bras et les agitait en signe d'amitié. Sur-le-champ je reconnus mon vieillard qu'on emmenait comme otage. La voiture roulait à brûler la terre; je ne pus lui parler, je lui répondis de la main.

Je n'ai jamais pu savoir ce qu'il était devenu.

Nos malades et nos blessés furent assassinés; quelques-uns échappèrent comme par miracle à ce vaste massacre. Je me disais, quand j'apprenais qu'il y avait eu un Français de sauvé par la générosité des habitants, je me disais : peut-être, est-ce ma demoiselle de Coïmbre qui paie la dette de reconnaissance qu'elle a contractée envers moi. Et cette idée, qu'éveillait toujours en moi le souvenir de ma bonne action, m'était douce à caresser : elle me grandissait à mes yeux.

Mais continuons.

Nous marchions sur Lisbonne. Notre avant-garde n'en était qu'à cinq lieues. Nous restâmes quelque temps dans cette direction; puis, les vivres manquant de toutes parts, on nous fit prendre des cantonnements afin de nous approvisionner.

C'était chose assez difficile : les habitants, là encore, avaient tout caché. Et ils en avaient eu le temps : car

ils savaient bien quand nous faisons le siège de Rodrigo et d'Alméda, que nous avions le projet de pénétrer en Portugal. Ils avaient tous déserté leurs maisons et c'était hasard d'y trouver quelques femmes et quelques vieillards.

Nous fûmes destinés pour Tomar, ville assez grande, mais vide d'habitants; quand nous y entrâmes, point de vivres à découvert! Nous nous mîmes en perquisition, et les cachettes que nous trouvâmes furent bientôt épuisées. Nous nous répandîmes alors dans la campagne.

Pour en découvrir de nouvelles, nous nous servions de paysans, comme à la pipée on se sert de petits oiseaux pour en attirer d'autres. Nous traquions les bois et nous arrachions, par menaces, aux paysans qui tombaient entre nos mains, le secret de l'endroit où on avait déposé les provisions. Mais tous ne fléchissaient pas à nos menaces, et ce que je vais vous dire vous fera voir quel entêtement ils mettaient à se retrancher derrière leurs dénégations.

Un jour que nous battîmes un bois très-épais et hérissé çà et là d'énormes blocs de rochers, je me trouvai seul face à face avec un homme aux formes athlétiques, qui s'était juché sur la pointe d'un de ces rochers, comme un oiseau en sentinelle qui redoute l'enlèvement de ses petits. Il était sans arme. Ma vue fit courir un frisson par tout son corps. Il détourna de moi tous ses regards, il eût voulu pouvoir se cacher à lui-même.

— Tu sais des vivres, lui dis-je d'une voix sèche, brève, et menaçante, il m'en faut! et sur-le-champ! sinon..... vois ma carabine!

— Des vivres! je n'en ai point, fit-il brusquement.

Puis après un silence, pendant lequel son esprit digéra sans doute la seconde partie de mon apostrophe, il me répondit d'un accent larmoyant:

— Oh! de grâce! donnez-moi le temps de recommander mon âme à Dieu!



Il se jeta à genoux , fit sa prière , les yeux au ciel , les mains étroitement jointes , dans l'attitude la plus dévote ; et son oraison achevée par un signe de croix :

— Maintenant , ajouta-t-il , vous pouvez tirer , je suis prêt !

Cette pieuse résignation , ce peu d'attachement à la vie , m'arracha un bruyant éclat de rire.

— Vous n'avez donc point l'intention de me tuer , reprit-il en se relevant et riant aussi.

— Mais non ! repris-je , mais non , ce n'est point ta mort que je veux , mais des vivres !

— Eh bien ! alors suivez-moi !

Je le suivis , avec précaution cependant , car les Portugais ne nous épargnaient pas plus que les Espagnols.

Nous descendîmes du sommet du rocher à sa base par un demi cercle d'environ cinq cents pas.

Au pied s'ouvrait une grotte spacieuse , mais sombre : les rayons du soleil n'y pénétraient jamais , arrêtés qu'ils étaient par les épais feuillages des grands arbres qui en cachaient l'entrée. Cette grotte regorgeait de femmes et d'enfants. Ma vue les glaça de terreur , les fit se serrer les uns contre les autres , comme le froid contracte toutes les molécules d'un corps. Je ne m'aperçus point qu'il y eût d'autre homme que mon dévot paysan. Il rassura tout le monde et pria qu'on lui passât le pain , qu'il m'offrit. Je lui demandai si c'était là toutes ses provisions ; sur sa réponse affirmative , qu'accompagnèrent plusieurs voix de la caverne , je lui dis de ne m'en donner qu'un morceau. Il me servit et me fit boire ensuite à son outre de peau de bouc.

Je restai quelques instants avec eux et je les quittai pour aller rejoindre mes camarades.

Comme vous voyez , il n'était pas déjà si facile de se procurer des vivres. Les menaces , le danger d'être tué , tout glissait sans laisser aucune impression sur l'esprit des habitants.

Nous fîmes pourtant quelques sorties d'où nous revînmes chargés de denrées, sans avoir eu besoin d'user d'autres moyens que de menaces.

Néanmoins, quelques habitants par leur obstination à nous taire leurs cachettes, furent maltraités par nos soldats affamés.

Un matin, par exemple, que nous entrions dans un village, j'aperçus un grenadier qui traînait un vieillard par une corde qu'il lui avait passée autour du cou. A cet acte de cruauté, mon sang s'échauffa, l'indignation me monta à la tête, je cours sur le militaire, je lui arrache la corde des mains et lui dis :

— Vous n'êtes donc plus un homme ! Ne pas respecter ces cheveux blancs, les rouler dans la poussière !... Vous trouvez donc qu'il a trop vécu ! Mais à vos mains d'homme c'est un vieil enfant... Oh ! c'est noble à vous !

Et je soulevai le malheureux vieillard, et j'appuyai sa tête sur mon genou, et je criai à mon ami G....., qui ne me le cédait en rien en humanité, d'apporter de l'eau.

Par nos soins il revient à lui et aussitôt qu'il peut parler :

— Hélas ! mon ami, me dit-il avec cette sérénité d'âme que rien ne saurait exprimer, avec ce calme que peut seul donner l'intuition, pourquoi m'avoir rendu à cette vie ? pourquoi ne m'avoir pas laissé mourir ?... J'étais déjà là haut.. .

Et de son regard voilé il me montrait le ciel.

Le grenadier, pour assoupir la voix de sa conscience, en même temps que pour pallier à nos yeux l'horreur de l'action qu'il venait de commettre, amena le paysan qui lui avait dit que le vieillard savait des cachettes et qui persistait dans son dire.

— C'est toi, misérable, qui dois en savoir, répondit le grenadier.

Comprenant quel motif l'avait poussé à agir ainsi, il

allait le cravatter de la fatale corde , quand notre homme avoua qu'en effet il connaissait les endroits où les habitants avaient caché leurs vivres.

Il nous les indiqua , et nous le suivîmes , et nous rentrâmes le soir au cantonnement avec d'abondantes provisions de toute espèce.

Plus nous avançons , plus les vivres naturellement devenaient rares : aussi restions-nous jusqu'à huit jours absents.

Ce fut dans une de ces excursions maraudeuses que je fus témoin d'une scène du même genre et aussi déplorable que celle que je viens de vous raconter. Toutefois , si quelque chose peut en atténuer la cruauté , c'est que , selon le proverbe : la faim fait sortir les loups du bois.

Nous étions depuis plusieurs jours en route , l'estomac peu lesté. Nous arrivâmes à un village d'assez faible apparence et nous y arrêtâmes.

Nous faisons des perquisitions dans une maison—G... était avec nous ! — quand des cris déchirants vinrent vibrer à notre oreille. Nous sortîmes précipitamment et nous vîmes.... encore un vieillard qu'on avait pendu par les bras après lui avoir fortement lié les deux mains derrière le dos. Ses deux épaules étaient disloquées. Je m'empressai de le détacher ; mais une fois descendu , il courut un autre danger.

Ceux qui l'avaient hissé là voulaient le tuer , parce que , disaient-ils , si quelqu'un de nous vient à tomber entre ses mains ou celles de ses compatriotes , auxquels il racontera infailliblement son supplice , le même sort lui est réservé.

Je leur fis observer qu'il ne fallait pas le tuer au seuil de sa maison ; que d'ailleurs sa mort n'était pour nous d'aucune nécessité puisqu'il ne savait point de cachette , que les douleurs de la question lui eussent certainement fait avouer. Car c'était une véritable question que cette pen-

daison : souvent elle réussissait, d'aucunes fois elle était inutile ; les malheureux patients préféraient la mort. Mes observations étant vaines, je me chargeai moi-même de l'exécution du vieillard ; — bien eutendu pour n'en rien faire ! — je devais le tuer à l'écart, en nous en allant.

Nous partîmes.

Tout le long de la route, le pauvre vieillard, qui avait peine à mettre un pas devant un autre pas, — et nous nous marchions vite ! — ne cessait de me dire :

— Hélas ! hélas ! remplissez donc votre commission ! tuez-moi donc ! par pitié, tuez-moi !

Je ne répondais rien.

Le chemin que nous suivions était nu : pas une seule habitation, pas un seul habitant ! j'espérais que nous découvririons bientôt quelque maison et qu'alors il serait oublié de mes compagnons. Mon espoir ne tarda pas à se réaliser.

Nous descendîmes un large sentier qui nous conduisit à un petit village. Là, chacun se dirigeant de son côté pour chercher des vivres, je fis sauver mon protégé.

Quand je ramenai mon regard du vieillard, désormais hors de danger, à mes compagnons que je croyais voir dans le village, je les aperçus au-delà qui couraient vers un autre village plus considérable.

Je pris la même direction ; j'arrivai long-temps après eux.

Toujours le même spectacle ! encore la question, encore un pendu, encore un vieillard !

Pour celui-ci, c'était un squelette vivant. Le malheureux était si vieux, si usé, que la douleur venait expirer sur ses lèvres en faibles gémissements.

On ne faisait que de le hisser. Je m'approchai des soldats qui l'entouraient.

— Vieux coquin, disait l'un, où sont les vivres ? il nous les faut !

— Voyez la jolie grimace , disait un autre , ne ferait-il pas mieux de nous indiquer les vivres.

Et tous de la voix et du geste insultaient lâchement à ses souffrances.

Ce spectacle me fit mal. Pour obtenir la délivrance du malheureux vieillard , j'employai la douceur , puis les menaces , puis les mauvais propos , tout fut inutile. Ce ne fut que lorsqu'ils virent bien qu'ils ne pourraient tirer de lui aucuns renseignements qu'ils le dépendirent.

Je le pris alors sur mes épaules et le portai dans son lit qu'il n'avait quitté depuis quinze mois que pour ce supplice.

Je restai quelque temps à son chevet.

Pendant ce temps-là , mes compagnons entassaient au seuil de l'église , où nous devons passer la nuit , pain , farine , viande , lard , vin , provisions de toutes espèces.

— Tiens ! me dit l'un d'eux en me les montrant avec orgueil quand je vins les rejoindre , grâce à ton absence nous avons de quoi charger nos mules , hein !.... C'est cet oiseau que tu vois là qui nous a découvert les cachettes. Il était tout aussi entêté que les autres : il ne voulait rien dire ; il a fallu lui donner de la pendaison pour lui délier la langue.

L'homme dont il parlait était couché sur une des marches de l'église. Il n'avait aucun mal. Nous convînmes de le tenir à vue. Cependant il s'échappa dans la nuit : sa fuite nous fit réfléchir ; nous nous mîmes sur nos gardes , et dès la pointe du jour nous étions sur la route de Tomar.

Nous n'eûmes pas fait cinq cents pas que nous nous aperçûmes que le chemin que nous suivions était couvert de paysans armés , la plupart de fusils. Leur grand nombre nous fit croire à notre dernier jour ; notre intention n'était pas néanmoins de nous laisser tuer sans nous défendre.

Nous nous divisâmes donc en deux troupes. Les uns

se chargent du convoi et s'éloignent avec les bêtes de somme qui eussent entravé notre manœuvre; les autres marchent à l'ennemi.

Il occupait une hauteur difficile à prendre, défendue par des soldats aguerris, mais pour la leur enlever à eux, des campagnards, il n'y avait qu'à avancer. Nous avançâmes.

Il faisait beau les voir courir devant nous, à toutes jambes, pêle-mêle, comme un troupeau de moutons que disperse le galop lointain encore d'un cheval.

Une fois maîtres de la hauteur, nous nous arrêtâmes et suivîmes de l'œil les fuites éparpillées de nos braves. Ils ne se retournèrent que lorsqu'ils eurent mis entre eux et nous une vaste prairie. Puis ils se réunirent et firent feu pour nous effrayer, sans doute, plutôt que pour nous atteindre. Les pauvres gens étaient trop loin.

Nous rentrâmes à Tomar, sans encombre, le huitième jour.

Quelque temps après nous quittâmes le Portugal pour revenir en Espagne.

Nous n'eûmes plus besoin de marauder : les vivres ne nous manquaient pas du moins à nous autres qui avions pour garnison Salamanque.

Obligés néanmoins de battre souvent en retraite de cette ville, nous rejoignons l'armée du nord et revenions charger l'ennemi. Et chaque fois que nous rentrions, nous prenions nos anciens logements.

Moi, j'étais logé chez le meilleur homme de Salamanque. Il descendait pour moi aux soins les plus complaisants. Il tenait toujours mon dîner prêt, et bien des fois il m'invitait à partager le sien : il avait une fille unique, âgée de dix-sept ans, qui s'appelait Marcelina. C'était un ange de beauté et de douceur. Elle comblait le vide qu'avait laissé autour de lui la mort de sa femme chérie qu'il avait perdue il y a quelques années. Sur cet enfant, mon

hôte avait concentré son amour de père et son amour d'époux. Sa fille était tout son bonheur.

Un jour que nous rentrions en ville après une brusque sortie sur l'ennemi, je ne fus pas peu surpris de trouver chez mon hôte deux militaires qui probablement s'y étaient installés de leur chef. Ces nouveaux venus ne dérangèrent en rien ma vie habituelle, sa vie habituelle à lui. Il m'attendait. Le dîner était servi. Nous nous mîmes à table avec un appétit des mieux aiguisés.

Le dîner se prolongea assez long-temps. J'eus besoin de sortir et je ne fus pas plutôt hors de la salle à manger que j'entendis des cris de femme qui semblaient descendre des étages supérieurs. Vite je monte. J'arrive au pallier d'une mansarde d'où les cris partaient plus distincts, plus proches. La porte était fermée; mais par bonheur, elle était peu solide : d'un coup de pied, plus vigoureux qu'il ne le fallait, je la fis sauter en dedans.

La jeune fille était sur le tolt, pleurant, criant, prête à se précipiter. Les deux militaires, chacun d'un côté, le sabre à la main, cherchant à l'empêcher. Au bruit de la porte tombant en éclats, par instinct elle avait senti son cœur battre d'espoir; quand elle m'aperçut, elle se jeta dans mes bras évanouie, mourante, le frisson partout le corps.

En entrant dans la mansarde, mon premier, mon unique soin était de sauver Marcelina; je ne pensais qu'à elle; mes yeux seuls avaient vu les deux militaires. Mais, elle à l'abri du danger, mon esprit se reporta sur eux; une bouffée de colère me monta au front.

Ils descendirent l'un après l'autre lestement, à pas sourds, le rapide escalier que j'avais grimpé si précipitamment. Je donne un coup de pied dans les reins du dernier, un rude coup de pied, je vous en réponds! Notre soldat était loin de s'y attendre, il tombe, et dans sa chute il entraîne son camarade..... et tous les deux roulent jusqu'en bas.

Le bruit de ces deux grands corps dégringolant ainsi fit sortir les convives de la salle à manger. A ma voix , tout le monde monta porter du secours à Marcelina. Nos vauriens profitèrent du désordre pour se ramasser et s'esquiver en toute hâte.

Quand la pauvre enfant fut revenue à elle, elle nous raconta son aventure dont le dénouement faillit devenir tragique.

Elle était montée à la mansarde porter des rafraichissements aux deux soldats. Ils avaient fermé la porte sur elle.... Pour échapper à leur brutalité, elle eut recours d'abord aux faibles ressources d'une femme, aux prières, puis aux larmes, puis aux cris, enfin elle s'était réfugiée sur le toit, où toujours poursuivie, elle criait encore, lorsque sa voix était parvenue à mon oreille:

On rendit aux deux militaires, honteux de leur conduite et meurtris de leur chute, les effets qu'ils avaient laissés dans la maison. Ils nous prièrent de ne pas les perdre en les dénonçant, et assurés de notre silence ils partirent.

Ce fut le seul service que je pus rendre à mon digne hôte, le dernier que je pus rendre aux habitants de ce malheureux pays.

Le lendemain nous quitions Salamanque.

Quelques jours après nous quitions l'Espagne.

Nevers.

Antony DUVIVIER.

---

## UN HOMME CÉLÈBRE.

Le 9 janvier 1836, la tête d'un grand criminel tombait sous le glaive de la justice humaine. Ce jour là, sans doute, l'histoire trempa sa plume dans un sang impur, car, cinq ans après ce dénouement lugubre d'une vie atroce, une biographie destinée à ressusciter la renommée du supplicé, rappelait à la société le nom et les actions du monstre puni pour avoir méprisé ses lois. Ce monstre,



ce fut Lacenaire, cette biographie, c'est celle qui a pour éditeur M. Michaud; livre sans moralité réelle, comme doit l'être toute œuvre faite d'éléments divers, composée de principes sans rapports entre eux, et qui n'a pas pour s'harmoniser l'unité de vues et de pensées indispensable à tout ce qui veut revêtir une forme homogène et atteindre un but parfaitement et honnêtement déterminé.

Qu'est-ce, en effet, qu'un homme célèbre ?

Est-ce le bandit sauvage pour qui tout voyageur égaré devient une proie? le fripon rusé qui sait dénouer les bourses les mieux fermées et déjouer les pièges les plus habilement tendus de la police? ou bien est-ce l'homme simple et discrètement charitable dont tous les pas vont au-devant d'une misère, toutes les paroles au-devant du désespoir?

Triste réponse à faire à ces questions !

La célébrité, c'est tout ce qui chez les hommes excite, à un haut degré, curiosité ou effroi, tout ce qui trahit une énergie supérieure. Le héros et l'assassin ont donc part à une renommée semblable, quant à sa durée du moins. C'est un aveu pénible à faire, mais on ne peut nier que la mémoire des scélératesses de l'un n'entre dans l'héritage des générations en même temps que celle des exploits de l'autre. La cause de cette perennité qui s'empare d'eux également, nait de la difficulté que l'homme, en général, éprouve à agir. Toute action forte, quel qu'en soit le but, étonne l'imagination. Les plus abominables brigands sortant de la ligne ordinaire, on conçoit que le peuple leur garde dans son souvenir une place aussi large que celle réservée aux conquérants. Pourquoi non? la différence n'est-elle pas presque toujours, seulement dans la mise en scène et dans la grandeur du théâtre? or, les choses étant ainsi, voilà ce qui doit arriver. Les infortunés qu'une organisation vicieuse entraîne au mal, certains de ne pas mourir tout entiers, et d'avoir au moins une légende d'infamie, s'abandonnent volontiers aux séductions de leurs penchants. Une fausse

distribution de la célébrité a, de la sorte, pour résultat fatal la masse des crimes qui souillent l'humanité. Rien de surprenant après tout. Dès qu'un homme, dans la tête duquel la nature a mis une dose d'ambition et d'orgueil, s'aperçoit que la vertu n'est pas absolument nécessaire pour devenir immortel, sa route est bientôt tracée pour lui, route semée d'or, de rapines et de sang, au bout de laquelle, il est vrai, se dresse le bourreau, mais où l'échafaud aussi se dresse en piédestal de renommée.

Il existe cependant, selon nous, un moyen de diminuer, sinon de faire disparaître entièrement, cette misère sociale. Le législateur qui comprendrait véritablement sa mission, devrait sous des peines en rapport avec la grandeur du mal, défendre aux écrivains de toute espèce, faiseurs de livres ou journalistes, de publier les noms des misérables condamnés par la loi. Ne serait-il pas plus honorable pour les hommes d'instruction et de style, d'enseigner aux multitudes une saine appréciation de la moralité et de corriger cette déviation de l'esprit humain, que d'exploiter le scandale des cours d'assises ? Une industrie commerciale disparaîtrait peut-être, mais le sentiment de la vertu grandirait dans le cœur des hommes habitués à ne fixer leurs regards que sur les faits dignes d'estime : quelques femmes nerveuses y perdraient de ne plus entendre les rugissements de ces tigres à lorgnon d'or et à gants jaunes, mais l'oubli éternel qui leur serait promis serait le médecin qui sauverait bien des âmes de cette contagion que je désignerai par le nom d'*Erostratisme*. Les Lacenaire n'auraient plus vingt-sept colonnes de petit texte dans la biographie universelle, quand les véritables grands hommes, amis de leurs frères, les philosophes, les historiens, les poètes, en ont à peine deux ou trois, et l'humanité toute entière n'aurait plus à rougir ou à pleurer, de voir mêlée à ses plus nobles annales la page rouge où sont inscrits les fastes de la guillotine.

Charles WOINEZ.

## Poésies.

---

### UN CHAGRIN D'ENFANT.

Le pauvre enfant ! voyez ses larmes :  
Ses yeux ont perdu tous leurs charmes ,  
Et coulent comme deux torrents.  
Sa voix dans sa bouche est glacée ;  
Mais de sa poitrine oppressée  
S'échappent des soupirs brûlants.

D'où vient donc sa douleur amère ?  
Des fleurs qu'il gardait pour sa mère  
Son jardin est-il dépouillé ?  
D'un joujou pleure-t-il la perte ?  
Ou bien , de la cage entr'ouverte  
Son bouvreuil s'est-il envolé ?

Enfant ! des oiseaux plus fidèles ,  
D'autres joujoux , des fleurs nouvelles  
Vont bientôt guérir ton chagrin ;  
Et puis , sous des baisers de mère ,  
Devant le sourire d'un père ,  
La peine a-t-elle un lendemain ?

Les pleurs , sur ta joue embrasée ,  
Ne sont encor que la rosée  
Qui baigne le sein d'une fleur :  
Dès qu'elle s'est évaporée ,  
Tu vois la fleur , désaltérée ,  
Reprendre toute sa fraîcheur.

Les pleurs, enfant ! sur ton visage ,  
Ne sont que ce léger nuage  
Qu'on voit flotter sous un ciel pur :  
Il fuit, il se perd dans l'espace ;  
Et l'œil n'en trouve plus de trace  
Dans les champs du céleste azur.

Mais tu ne connais pas encore  
Ces larmes dont le feu dévore ,  
Car la source en est dans le cœur ;  
Qui, roulant sur des traits arides ,  
Dans leur chemin creusent des rides  
Dont Dieu seul sait la profondeur.

ROBERGE.

---

## AMOUR SANS FIN.

A MARIE.

Puisque ton âme détrompée  
De tous les frivoles plaisirs,  
A l'amour borne ses désirs,  
Dans tes plus beaux rêves frappée ;  
Oh ! puisque tu n'as pas un cœur  
Qui, s'affligeant de ta douleur,  
Te donne part dans son bonheur.

Viens , pauvre colombe altérée,  
Sur mon sein viens te reposer,  
Ranime-toi sous mon baiser ;  
Trop long-temps tu fus égarée  
Et tu promenas ton tourment  
Dans ce désert où vainement  
L'âme cherche un vrai sentiment.

N'y va plus errer, ô ma belle!  
Tous les flots y sont corrompus;  
D'immonde volupté repus  
Les hommes, race criminelle,  
Profanent, fût-il comme toi  
Noble et plein d'un touchant émoi  
Tout ce qui se livre à leur foi.

Moi du moins tu pourras me croire,  
Et si je n'ai pas à t'offrir  
Les bruyants éclats du plaisir  
Ni l'auréole de la gloire,  
Je t'offrirai, vase d'amour,  
Un cœur qui dès le premier jour  
A toi s'est donné sans retour.

Là viens étancher confiante  
Ta soif de noble dévouement;  
Car, par un prodige charmant,  
La liqueur toujours souriante  
S'y changera, selon tes vœux,  
En eau calme, en philtre amoureux,  
En flot suave et généreux.

Nos existences séparées  
Sont pleines de vide et d'ennui,  
Confondons les dès aujourd'hui  
Comme deux sources égarées  
Dont le cours faible et languissant  
Devient joyeux en s'unissant  
Et coule toujours grandissant.

Qu'en ce monde où tout change et passe,  
Notre constante passion  
Soit une belle exception

Que rien n'altère et rien n'efface!  
Et ne demandons rien au sort  
Que de fermer au même port  
Ensemble nos yeux dans la mort!

S'il est vrai qu'ici bas les âmes  
Viennent revivre en d'autres corps,  
Oh ! vibrants des mêmes accords,  
Eclairés par les mêmes flammes,  
Soyons toujours un couple aimant  
Dont le riant enchaînement  
Se resserre en se transformant!

Lorsque dans l'Océan où l'être  
Tombe pour se régénérer  
Nous irons enfin expirer,  
Mourons, mais encor pour naître!  
Et que notre dernier soupir  
Soit un murmure de plaisir  
Plus doux que le plus doux zéphir!

Qu'à ce bruit touchant, d'elles-mêmes,  
Les harpes de l'heureux séjour  
Résonnent, et de notre amour  
Répètent les accords suprêmes,  
Et ne formons au chant divin  
Pour y chanter l'hymne sans fin  
Qu'un même et brillant séraphin!

Jules CANONGE.

Nîmes, 1840.

APRÈS UN VOYAGE.

A M<sup>lle</sup>. E. L.

Grandes routes fuyant par les champs diaprés ,  
Par les landes, les bois , les montagnes, les prés ,  
Marais d'où monte un dais de brume ,  
Manteau des postillons par l'orage lavé ,  
Étincelles de feu jaillissant du pavé ,  
Galop des chevaux blancs d'écume ;

Fleuves , courbes des ponts par les vagues sapés ,  
Gros bourgs que la voiture a de poudre estompés ,  
Rochers qui surplombent la côte ,  
Vignobles où mûrit l'espoir des vendangeurs ,  
Paysages, châteaux ; cercle de voyageurs  
Agrupés à la table d'hôte ;

Steamer lamé d'airan qui vomit en sifflant  
Des torrents de fumée au ciel, d'écume au flanc ,  
Guibres d'or , baldaquins de toiles ,  
Paquebots dans la rade amarrés en nageant ,  
Velours des flots semés de paillettes d'argent  
Quand la nuit s'allume d'étoiles ;

Gothique cathédrale aux clochers ajoutés ,  
Sculpture en bas-relief des portiques cintrés ,  
Où le granit court en ramille ,  
Svelte jubé , vitrail rouge et bleu , vieux tombeau ,  
Tout ce qu'en un voyage on trouve de plus beau ,  
Vaut-il le foyer de famille ?

Avranches, 24 juillet 1841.

Charles CARPENTIER.

## BULLETIN.

THÉÂTRE DE CAEN. Nous sommes arrivés à l'époque des grands dîners, des bals et des concerts : le spectacle doit faire concurrence avec tous ces plaisirs et nous espérons ne pas le voir rester en arrière. C'est en effet pour notre zèle directeur le moment de redoubler de soins et d'efforts ; aussi nous annonce-t-il plusieurs nouveautés dont le succès ne nous paraît pas douteux. Nous avons eu ce mois-ci des 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, et même 4<sup>e</sup>, représentations d'opéras joués avec un brillant succès ; ce qui prouve le talent des artistes et l'empressement continu d'un public dilettante. *Le Barbier*, *Lucie*, et même *la Fiancée* et *l'Ambassadrice* sont en effet des œuvres dont on ne se lasse pas. *L'Ambassadrice* a le mérite de plaire comme spirituelle comédie à ceux pour qui la musique ne peut jamais être qu'un accessoire au théâtre ; toutefois nous observerons que le salon de l'Ambassadrice au 2<sup>e</sup> acte a presque l'air d'une place publique. On y entre, on en sort le plus aisément du monde ; les comédiens y font la chasse à la haute noblesse de la façon la plus incroyable ; j'ai vu le moment où le souffleur et les comparses allaient s'y présenter pour faire chœur avec M<sup>me</sup>. Barnek. Tout cela, vous m'avouerez, est plus invraisemblable que le mariage du diplomate, puisque le fond en est historique. Des mots heureux, un dialogue vif et animé et une musique fraîche et légère rachètent les invraisemblances de cette pièce. Le dernier acte est d'ailleurs plein d'élégance et d'originalité.

*L'Eclair*, opéra d'Halévy, était connu depuis long-temps dans notre ville, cependant nous devons dire que cette année, pour la première fois seulement, il a été fidèlement exécuté devant nous. On se souvient que, sauf M<sup>me</sup>. Pradher qui nous visitait alors et dont le talent jeta dans la nouveauté du charme sur ces trois actes, nos anciens acteurs les jouèrent assez mal ; cette pièce vint de renaitre en quelque sorte pour nous. On pourrait reprocher à M. Planard de la manière et de la langueur dans tous ses ouvrages. Sa poésie est devenue quelque peu proverbiale comme la versification de M. Castil-Blaze. Si l'on trouve chez l'illustre arrangeur ce beau vers :

Tant mieux, le colonel est mon intime ami !

On n'a pas oublié cette sentimentale niaiserie qui résume le génie lyrique de l'auteur de *Marie* et du *Pré aux Clercs* :

Une robe légère  
D'une entière blancheur, etc.

Néanmoins comme M. Planard met quelque intérêt dans ses pièces, elles offrent un assez bon thème aux compositeurs. Nous ne rappellerons pas à nos lecteurs le sujet de *L'Eclair*, que d'ailleurs ils ont pu lire dans un ancien roman ; nous leur ferons simplement remarquer que l'infortuné Lionel tombe à la fin du premier acte, que la tendre Henriette tombe à la fin du second et qu'il est très-heureux que la pièce ne tombe pas à la fin du troisième. Jouée comme elle est par nos quatre acteurs, elle se termine au milieu d'applaudissements mérités. Ceux qui aiment les savantes combinaisons musicales se délectent fort aux partitions d'Halévy. L'ins-



piration lui vient rarement , et cependant il arrive souvent à de grands et beaux effets. Labruyère a été noble et touchant dans le rôle de Lionel, qui lui fait honneur comme chanteur et comédien. M<sup>me</sup>. Voisel aurait fait sa réputation ce soir là sur notre théâtre, si d'autres rôles ne l'avaient depuis long-temps accréditée auprès du public qui ne se lasse pas de l'applaudir. Elle a eu dans le duo du 2<sup>e</sup>. acte une inspiration à la Grisi. Ce moment a été beau. M<sup>me</sup>. Perron, dans un rôle tout opposé obtenait sa bonne part de succès. On avait presque oublié M<sup>me</sup>. Pradher. Le rôle de l'écolier d'Oxford a été joué avec naturel et abandon par Fernand. Ce jeune acteur a prouvé qu'il y avait en lui du talent et de l'avenir. Le succès qu'il vient d'obtenir doit l'encourager pour les autres rôles, il ne lui faut qu'un peu plus de confiance en lui-même et surtout dans le public.

*La Lescomb* a essayé en vain d'obtenir droit de bourgeoisie sur notre scène; l'accueil qu'elle a reçu n'est pas de nature à l'encourager à se présenter de nouveau. MM. Blot et Voisel, ainsi que M<sup>me</sup>. Vignier ont essayé avec courage et talent de conjurer la tempête, mais les cris s'étant mêlés aux sifflets, tout leur zèle a été inutile. *Les premières armes de Richelieu*, ce joli vaudeville où M<sup>lle</sup>. Déjazet est si parfaite, a trouvé dans M<sup>me</sup>. Perron un nouvel élément de succès. Ce n'est pas louer médiocrement notre charmante actrice que de dire qu'elle a généralement plu, même après sa dévancière.

Depuis long-temps *la Muette de Portici* était annoncée; on se rappelait le grand succès que le chef-d'œuvre d'Aubert avait obtenu dans l'origine, et l'on avait hâte de l'entendre de nouveau. Quelques personnes prétendent encore aujourd'hui que la révolution de juillet était toute entière dans cette pièce. Nous avons grand-peine à le croire; nous savons du moins que la révolution l'adopta comme à sa convenance. Il a toujours été très-difficile de monter de grands opéras à Caen. Il faut donc se montrer bienveillant lorsque de temps à autre un chef-d'œuvre de ce genre s'aventure sur notre théâtre. Jeudi l'empressement du public n'a pas fait faute à la Muette. L'ensemble et la mise en scène ont laissé à désirer, mais plusieurs morceaux détachés, le beau duo du 2<sup>e</sup>. acte et les chœurs ont été bien exécutés. Labruyère a joué son rôle en artiste qui a étudié de son personnage et le caractère et le costume; toutefois, pour être vrai, nous dirons qu'il a parfois mieux senti que rendu. Les autres acteurs auront plus d'aplomb aux représentations suivantes. Quant au *Vésuve* il ressemblait trop à un four à chaux; le décorateur n'avait-il jamais vu la Corinne de Gérard que toutes les boutiques nous étalent dans toutes les dimensions depuis quinze ans? Il aurait dû au moins donner une autre forme à son volcan. Mais nous ne chicanerons pas pour si peu de chose, nous n'avons pas le droit d'être exigeant. Nous demandons cependant une quarantaine de soldats pour figurer dans les principales scènes; elles en produiront un meilleur effet. Notre Directeur fait maintenant succéder les nouveautés aux nouveautés; on nous prépare déjà *Le Cheval de Bronze*, opéra charmant et d'un genre tout nouveau qui devra faire de bonnes recettes. La série a eu de tout temps de l'attrait pour la foule : qui ne se rappelle encore l'immense fortune de *Cendrillon*? Le peuple a toujours aimé les contes et les légendes, les classes élevées en ont fait aussi quelquefois un objet de délassement. N'y a-t-il donc en ce monde d'aimable et d'attrayant que les chimères?

— Les personnes qui ont assisté au dernier concert donné par MM. Dubois et Jourdain, n'ont pas oublié sans doute une romance

chantée par ce dernier, intitulée *la Couronne de la Vierge*, dont les paroles sont dues à la plume de notre spirituelle collaboratrice, M<sup>me</sup>. Laure Jourdain, et la musique à celle de M. Charles Larsonneur, ce professeur distingué qui vient de quitter notre ville pour se fixer à Paris où son talent l'appelait. Cette jolie romance, éditée à Paris chez Richelmi, se trouve également à Caen, chez M. Thibout, M<sup>a</sup>. de musique, rue St.-Jean.

— La Société philharmonique a donné vendredi, 7 janvier, un concert au bénéfice des pauvres. La salle était comble, et chacun n'a eu qu'à se louer d'un acte de bienfaisance récompensé par le plus doux plaisir. Nous citerons surtout comme ayant été rendus avec supériorité le final du 1<sup>er</sup>. acte de *La dona del Lago*, la cavatine de *Robert-le Diable* et celle de *l'Italienne à Alger*. Meyer-Beer aurait été satisfait et Rossini ne pouvait trouver un meilleur interprète. Une variation brillante pour le violon sur la cavatine de *Niobé*, dédiée à M. P.-A. Lair par M. Le Cieux et exécutée par lui, a été applaudie avec enthousiasme. Deux romances ont été chantées avec âme et en général les autres morceaux qui composaient ce concert ont mérité les applaudissements qu'ils ont obtenus. Nous ne pouvons passer sous silence l'habileté avec laquelle M. Gervais a conduit l'orchestre, qui a exécuté l'ouverture de *Zanetta* et celle de *Robin des Bois* avec une précision, une vigueur remarquable et un ensemble parfait. De telles soirées prouvent mieux que nos éloges les éléments de succès et de durée de la Société philharmonique.

— *Les Premiers Solitaires*, légendes et nouvelles par Jules Canonge. Un beau volume grand in-8°. Paris, Charles Gosselin, rue St.-Germain-des-Prés, n°. 9. — Ce nouvel ouvrage d'un jeune poète avantageusement connu, se recommande par la pureté et l'élévation des idées. On y trouve constamment la grâce poétique et le sentiment moral. Nous nous plaisons à le recommander à nos lecteurs en attendant que nous l'ayons fait connaître par un article plus étendu.

— M. Arsène Houssaye va publier très-prochainement une nouvelle édition très-augmentée de ses poésies; il a bien voulu nous envoyer quelques-uns de ces jolis vers inédits qui doivent en faire partie : nous les publierons dans la prochaine livraison.

— Un petit livre obtient dans ce moment un grand succès dans notre pays, nous voulons parler de l'*Almanach des trois départements, du Calvados, de l'Orne et de la Manche*, publié par MM. Mancel et Trébutien, bibliothécaires, sous les auspices de la Société d'agriculture et de commerce de Caen. Le bon choix des articles qui tous traitent de matières utiles ou curieuses était une garantie de réussite. On trouve cet opuscule à Caen, chez Le Saulnier, imprimeur, et chez les principaux libraires des trois départements.

— L'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen a nommé pour président cette année M. P.-A. Lair, doyen de cette compagnie.

— M. de Caumont qui a abandonné les fonctions de secrétaire de la Société des antiquaires de Normandie qu'il exerçait depuis 18 ans, fait aujourd'hui partie du Conseil général d'agriculture et de commerce, à Paris. Il paraît s'occuper activement de ses nouvelles fonctions. On l'a vu prendre la parole dans les questions les plus importantes.

— Peu de personnes comprennent ce que c'est que la ballade

et de quelle considération elle jouissait dans notre vieille féodalité ; aussi n'est-elle pas cultivée avec toute la puissance de succès dont elle a été autrefois susceptible. Deux ballades sur treize ont été présentées cette année au concours de l'académie des Jeux floraux. *Les Filles de Charlemagne*, de M. Louis Dureau, de Narbonne, et *Mab ou la Reine des songes*, de M. Wains-Des-Fontaines, régent au collège de Villeneuve-sur-Lot. Nous ne mentionnerons que cette dernière qui offre, dans sa fable, le véritable caractère du genre. Les êtres mystérieux, les terreurs des châteaux, les sylphes, les ombres des revenants, les horreurs du sabat, telle était la matière de ces sortes de compositions poétiques. M. Wains-Des-Fontaines a pris pour sujet *Mab*, personnification poétique des songes. Il l'a conçu, au reste, dans toute sa réalité littéraire, et l'a rendu dans le seul rythme qui, par sa légèreté, convienne à son sujet. En voici un exemple dans les strophes suivantes :

Nuit ! prends ta robe d'étoiles ;  
Que tes voiles  
Resplendissent de clartés !  
Voix du ciel et de la terre ,  
Faites taire  
Vos doux soupirs.... — Econtez !

Je suis la reine des songes ;  
Mab ! — dont les rians mensonges  
Des mortels séchent les pleurs ;  
Et répandent dans leur âme  
Le dictame  
Qui soulage les douleurs.

— Aussi lorsque la nuit sombre ,  
De son ombre  
Vient envelopper les cieux ,  
— Pour consoler la souffrance ,  
Je m'élance  
Sur mon char mystérieux.

M. Wains-Des-Fontaines fait imprimer en ce moment à Moulins, chez Desrosiers, un nouveau recueil sous ce titre *Mes heures perdues*.

---

#### ERRATA.

Deux fautes d'impression assez graves se sont glissées dans notre dernière livraison, dans la pièce de M. Marie Dumesnil, *la Dernière heure de Millevoie*, page 442 ; au lieu de : des splendeurs du zéphir, lisez : du saphir ; et à la page 446, 7<sup>e</sup>. vers, au lieu de : par, lisez : pur.

G.-F. Directeur.

---

## ESSAI

SUR L'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE CAEN ,

aux XI<sup>e</sup>. et XII<sup>e</sup>. siècles.

Lorsque Guillaume-le-Bâtard , séduit sans doute par la position de Caen au milieu de sa province de Normandie et à quelques lieues de la mer , eut l'intention d'en faire une place importante , il commença par y construire une citadelle , et par l'entourer de murailles ; il y fixa l'Echiquier ; il y bâtit deux abbayes qu'il dota richement , et où ses propres enfants furent consacrés à Dieu ; il y éleva des palais. Mais ce n'était pas assez d'avoir doué sa ville de prédilection de la force sans laquelle , dans ces temps de féodalité , elle n'eût pu se soutenir , de la justice qui devenait le garant de sa durée , des pompes religieuses qui la plaçaient l'égale des vieilles cités épiscopales ses voisines , et d'un luxe qui faisait sa richesse , le duc de Normandie voulut encore lui donner un caractère spécial : il en fit une ville d'études.

A cette époque , les écoles qui , auparavant , avaient été presque entièrement reléguées dans les cathédrales , s'étaient multipliées avec rapidité , à la faveur de la réforme de St.-Benoit. Les moines réformés , persuadés que la piété ne peut se soutenir sans la science , se faisaient une obligation égale d'être pieux et d'être instruits ; aussi , leurs monastères s'étaient-ils bientôt vus transformés en vastes académies où l'on enseignait toutes les sciences alors connues. Les écoles de Chartres , de Tours , d'Angers , étaient déjà célèbres ; celles du Mans , de Paris et de Laon attiraient de nombreux étudiants , et en Normandie principalement , les lettres étaient culti-

vées avec un éclat et un entraînement tout particuliers. A peine les ducs de cette province avaient-ils été convertis au christianisme, qu'ils avaient voulu se faire distinguer par leur piété et leur magnificence : ils s'étaient mis à construire des églises et des couvents qu'ils avaient peuplés d'évêques, de clercs, de moines et d'abbés, renommés par leur savoir. On ne parlait qu'avec estime des écoles de Rouen, de St.-Wandrille et de Lisieux ; de celles de Fécamp, de Jumièges et du Mont-St.-Michel, que le fameux Guillaume, abbé de St.-Bénigne de Dijon, avait soumis à la nouvelle discipline. Mais c'était surtout l'école du Bec qui avait acquis la plus grande renommée, à cause de la direction que lui avait fait prendre l'italien Lanfranc, qui y était entré en 1042, puis en avait été nommé prieur trois ans plus tard.

Lanfranc était supérieur à son siècle de toute la hauteur d'un génie élevé et d'une inconcevable universalité de science. Dès son arrivée en Normandie, il s'était efforcé de ramener à sa pureté primitive le latin grossier et barbare auquel on s'était habitué depuis long-temps, et les nombreux élèves qui, de toutes les provinces, accouraient à ses leçons, étaient parvenus à faire revivre en France une partie des arts libéraux des Romains. La langue grecque que tous ignoraient, lui était jusqu'à un certain point familière. La théologie avait pour bases uniques l'Écriture et la Tradition, et se bornait à reproduire des recueils informes d'extraits des saints Pères, chez lesquels chacun allait chercher ses preuves : il changea la forme de la théologie et montra qu'on pouvait sans devenir hérétique, accorder le raisonnement avec la révélation. La philosophie avait disparu derrière une dialectique de mots, de subtilités, de divisions frivoles et de règles dont on ne savait pas le plus souvent faire l'application : il comprit le besoin d'une philosophie religieuse, et introduisit l'ordre et la précision dans les dis-

cussions. Dans une seule contrée, l'Italie (1), on se livrait avec ardeur à l'étude de la jurisprudence, et avant de quitter l'Italie, il y avait enseigné la jurisprudence, et avait écrit des livres de jurisprudence. Lanfranc possédait l'esprit de critique quand pas un écrivain n'avait encore de critique; Lanfranc était éloquent quand il y avait à peine un orateur, il avait de la science, de la méthode, du style. Lanfranc était doué d'un caractère ferme et hardi; il était de plus rusé politique et ambitieux, par conséquent intrigant et courtisan habile. Une seule entrevue lui avait suffi pour se faire apprécier de Guillaume, qui, comme tous les hommes véritablement grands, savait deviner chaque genre de mérite. Il en avait bientôt fait, d'abord son conseiller, ensuite son plénipotentiaire dans ses difficiles négociations avec la cour de Rome, enfin son confident intime.

Ce fut ce savant si universel, cet ami qu'il consultait sur ses plus secrets projets; ce ministre qui plus tard devint son bras droit dans l'administration immense de ses états, que le duc de Normandie jugea seul digne de diriger le monastère qu'il voulait fonder à Caen. Lanfranc arriva dans cette ville, amenant avec lui une partie de ses élèves, et y jeta les fondements d'une école qui devint bientôt la rivale de celle qu'il venait de quitter, en même temps qu'il jetait les fondements de l'abbaye que nous admirons encore aujourd'hui, et dont probablement il avait tracé lui-même les plans. On sait en effet qu'au XI<sup>e</sup>. siècle, les arts et surtout l'architecture, n'étaient comme les sciences, cultivés que par le clergé; et que Lanfranc, d'ailleurs si supérieur à ses contemporains, avait antérieurement dirigé les travaux de construction d'édifices considérables.

(1) On enseignait la jurisprudence à Angers dès le X<sup>e</sup>. siècle, mais cette école était loin d'avoir la réputation de celle de Pise et surtout de celle de Pavie où avait enseigné Lanfranc.

En tous cas , les moines de Caen à peine installés , virent leur nombre s'accroître rapidement des disciples que la réputation de leur abbé attirait de toutes parts auprès de lui. Des personnages de grande naissance et des clercs de distinction, ne dédaignèrent pas de se joindre à eux. Il en vint même de Rome et des autres villes d'Italie; parmi ces derniers, on remarquait de très-proches parents du pape Alexandre II. Lanfranc faisant à chacun des leçons selon sa portée, leur enseignait à tous les lettres humaines et les sciences ecclésiastiques.

Il est cependant présumable que les nouveaux religieux habitèrent quelque demeure provisoire, puisque leur couvent ne fut terminé qu'en l'année 1077. Mais malgré les difficultés d'un premier établissement, l'activité du maître et le zèle des élèves avaient été tels qu'au moment de la conquête de l'Angleterre, l'abbaye de St.-Etienne était déjà devenue une sorte de séminaire où purent se recruter les prélats appelés par le vainqueur à diriger les âmes des vaincus, ou à remplacer dans leurs dignités les membres décédés du clergé normand et ceux-là que l'espoir d'une plus haute fortune entraîna hors du continent.

Parmi les premiers l'histoire nous a conservé les noms de Raoul, qui fut successivement prieur de Rochester et de la Métropole de Kenterbury, ensuite abbé de Senlac ou St.-Martin de la Bataille.

De Gauchelme, Walkelme, Walchelin ou Wauquelin, nommé évêque de Winchester en 1070, et sur l'épiscopat duquel Guillaume de Malmesbury a donné plusieurs détails élogieux; une lettre de S. Anselme lui est adressée.

De Gondulphe, évêque de Rochester, en 1074, et de Walter, abbé d'Evesham, en 1077.

Guillaume de Malmesbury raconte que, lorsque ces deux élèves de Lanfranc étudiaient encore à Caen, il svinrent un jour avec un autre de leurs condisciples s'asseoir auprès du maître, et que le voyant occupé, ils prirent le livre des

Evangelies, et s'amuserent en le feuilletant au hasard à y chercher leur horoscope. Gondulphe qui l'avait ouvert le premier, était tombé sur le passage suivant : *Fidelis servus et prudens, quem constituit Dominus super familiam suam.* Walter en tournant une autre page, avait trouvé ces mots encourageants : *Euge serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui.* Mais leur compagnon, en prenant à son tour le livre, n'y avait rencontré que des paroles dures et contraires, qui, en excitant sa mauvaise humeur, firent éclater l'hilarité des deux autres, à ce point que l'attention du philosophe en fut attirée. Informé de ce qui s'était passé, et prenant part à leur jeu, Lanfranc pronostiqua à Gondulphe qu'il deviendrait évêque, à Walter qu'il serait abbé, et à son troisième disciple qu'il retournerait aux vanités du monde.

Ces trois prédictions s'accomplirent effectivement, et le chroniqueur ne manque pas d'y voir une sorte de prédestination. Il faut croire cependant que les talents et la science de Walter et de Gondulphe contribuèrent aussi à leur élévation, car les autres historiens contemporains nous présentent le premier comme très-versé dans les lettres divines et humaines, et le second comme un prédicateur persuasif, comme un savant et un jurisconsulte habile; une bible entièrement écrite de sa main, que l'on voyait encore à Amsterdam, en 1734, atteste aussi de son talent de calligraphe. Gondulphe est d'ailleurs connu par ses rapports nombreux avec la famille du roi d'Angleterre, par ses liaisons avec Lanfranc et Hellouin, abbé du Bec, et surtout par l'étroite amitié qui l'unissait à S. Anselme. L'auteur anonyme de la vie de Gondulphe nous peint ces deux personnages comme n'ayant qu'un même cœur et une même pensée : *Cor unum et anima una*, comme prenant plaisir, Anselme à se nommer et à se faire nommer un autre Gondulphe, Gondulphe à se nommer et à se faire nommer un autre Anselme :



*Ut se alterum Gundulphum, Gundulphum vero alterum Anselmum diceret et vocari gauderet.* Les lettres de l'illustre archevêque à son ami respirent toutes le dévouement le plus complet, le mieux senti; il lui prodigue les expressions tendres, l'appelle son frère le plus chéri, l'ame bien-aimée de son ame: *anima dilectissima anime meæ*. Son autre cœur: *alterum cor meum*. L'amour de Gundulphe pour lui n'est que l'image de son amour pour Gundulphe: *Quid enim aliud est dilectio tua erga me quam imago dilectionis meæ erga te?* Et c'est par cette phrase, dont les antithèses recherchées augmentent encore l'expression, qu'il commence la lettre par laquelle il félicite son Gundulphe, *meus Gundulphus*, de son exaltation à l'épiscopat: *Olim dilectissimo fratri nunc dulcissimo patri, olim et nunc reverendo domino, venerabili episcopo Gundulpho, frater Anselmus semper suus.* « A celui qui fut son frère bien cher, qui est maintenant son père bien doux, à celui qui fut et est encore son maître respectable, au vénérable évêque Gundulphe frère Anselme son frère à toujours. » Certes, l'homme qui sut inspirer à S. Anselme, le St.-Augustin du moyen-âge, de semblables sentiments, ne dut pas être un moine sans portée. Il est vrai qu'aux qualités dont nous avons déjà parlé, il joignait l'expérience que donnent les voyages; Gundulphe avait fait le pèlerinage difficile de Jérusalem avant d'avoir pris l'habit religieux.

Les autres moines de Caen, appelés en Angleterre par le duc Guillaume, furent: Paul, neveu, d'autres disent fils de Lanfranc, qui fut élu abbé de St.-Alban en 1077, et se rendit célèbre par son esprit, son savoir, la rigidité de ses mœurs, et surtout par la réforme qu'il introduisit dans les communautés anglaises, et au sujet de laquelle il entretenait avec Anselme une correspondance suivie.

Et enfin Turstein, qui fut tiré de l'abbaye de St.-Etienne l'an 1081 ou 1083, pour être mis à la tête du

monastère de Glastonbury, dans le comté de Sommerset; on sait comment ils'y comporta.

Cette abbaye, avant la conquête, était un des plus riches couvents de la Grande-Bretagne; mais déjà le nouveau roi en avait diminué la splendeur en s'emparant d'une partie des ses revenus. Turstein, qui pourtant avait jusqu'à ce jour eu la réputation d'un homme sage et pieux, commença par traiter dédaigneusement ses religieux, et par retrancher une partie de leur nourriture, pour les rendre, disait-il, plus maniables, ce qui fut loin d'avoir lieu: on pense bien, au contraire, que la famine ne fit que les irriter davantage. Ensuite, pour les habituer à ses caprices, il leur imposa tant de règles nouvelles, tant de bizarres institutions, que la patience leur manquant à la fin, ils déclarèrent un jour en plein chapitre leur résolution inébranlable de ne plus rien changer, et refusèrent de quitter le chant grégorien pour une méthode nouvellement inventée par Guillaume de Fécamp, et que leur abbé, par esprit national, trouvait préférable à toute autre. Turstein sortit furieux, et revint aussitôt avec une compagnie de gens armés de toutes pièces dont il disposait. A cette vue, les récalcitrants épouvantés s'enfuirent vers l'église, et se réfugièrent dans le chœur, dont ils eurent le temps de fermer les portes; mais les satellites de l'abbé les forcèrent après quelques minutes de siège; poursuivirent les moines au pied du maître autel et derrière les châsses et les reliquaires, et les chargeant à coups de flèches, de lances et d'épées, tuèrent ou blessèrent mortellement vingt-trois d'entre eux. Le sang ruissela sur les marches de l'autel, dont le grand crucifix fut hérissé des flèches lancées par les soldats.

A la vérité, après avoir commis ce crime, Turstein fut forcé par l'indignation publique de retourner à Caen, mais, quatre ans après, il trouva le moyen de rentrer

dans sa dignité à Glastonbury, en faisant un présent de cinq cents livres d'argent.

Lanfranc lui-même avait été contraint, ou peut-être avait feint d'être contraint, dès 1070, d'abandonner sa crosse abbatiale pour la primatie de la Grande-Bretagne; après avoir refusé l'archevêché de Rouen qui venait de lui être offert, il avait accepté celui de Kenterbury, qui lui conférait une puissance presque absolue sur toutes les églises de l'Angleterre. Nonobstant les occupations multipliées que lui donnaient l'éducation de ses élèves et l'installation de son monastère, l'abbé de Caen avait encore trouvé le temps d'y écrire quelques-uns des ouvrages qui ont soutenu sa réputation littéraire. On croit généralement que son *Traité du corps et du sang de J. C.*, contre Bérenger, le plus célèbre de ses écrits, a été composé dans notre ville, ainsi que son commentaire sur les épîtres de St.-Paul, que Thrithème appelle une œuvre digne de remarque, *opus insigne*. On a prétendu aussi que les *Statuts pour l'ordre de St.-Benoit* avaient été faits à Caen; mais il est prouvé qu'ils ne furent rédigés que long-temps après et pour l'église de Kenterbury. Le style de ce livre est grave, net, précis, simple et néanmoins noble; les pensées sont justes, les raisonnements forts et pressés; on y rencontre même souvent une certaine élégance aisée et naturelle. Mais, comme nous l'avons dit, Lanfranc en passant de l'autre côté du détroit et en amenant avec lui autant de disciples distingués, n'en avait pas moins laissé en Normandie un assez grand nombre d'élèves dignes de représenter son école et de défendre ses principes.

C'était d'abord Guillaume, surnommé Bonne-Ame à cause de son caractère, homme instruit et administrateur éclairé, qui avait été chargé de la direction des novices sous les ordres du premier abbé de Caen, et qui fut choisi

par celui-ci pour lui succéder dans la conduite du Monastère. Au retour d'un pèlerinage à Jérusalem, que Guillaume avait entrepris en compagnie de Gondulphe, depuis évêque de Rochester; se trouvant en danger de mort, ils avaient fait vœu l'un et l'autre de se faire moines s'ils échappaient au péril. On a vu comment Gondulphe accomplit sa promesse. Son ami prit aussi l'habit monastique à St.-Etienne; mais comme le monastère était nouvellement fondé, Lanfranc l'envoya pendant quelque temps au Bec, afin qu'il s'y formât à la vie du cloître. Jean de Bayeux, archevêque de Rouen, étant mort en 1079, Guillaume Bonne-Ame fut élu à sa place, et remplit honorablement ces difficiles fonctions pendant plus de trente-deux ans. Outre ses qualités comme haut dignitaire de l'église, il était renommé comme chantre et comme orateur. St.-Anselme lui adressa quelques lettres.

C'étaient aussi le savant prieur Helgot de Crépon, qui fut abbé de St.-Ouen de Rouen en 1092, et ami de St.-Anselme, et Guillaume de Rots, doyen, chantre et archidiacre de Bayeux, un des hommes les plus instruits de son temps, *magna litterarum peritia præditus*, qui s'était fait moine exprès pour recevoir les leçons de Lanfranc, et qui fut abbé de Fécamp en 1079. Hildebert, évêque du Mans, lui fit une épitaphe, et Adelme, moine de Flavigny, composa des vers élégiaques sur son décès et sur les honneurs dont il avait joui pendant sa vie.

C'étaient encore Roger de Caen, chapelain du duc Guillaume, abbé du Mont St.-Michel en 1085, puis abbé de la Cerne en Angleterre, et Radulphe ou Raoul, curé et seigneur de Vaucelles, qui donna la moitié du patronage et de la dîme de cette paroisse à l'abbaye de St.-Etienne pour y être reçu religieux et suivre les leçons de l'abbé. Après avoir été prieur, il fut nommé abbé de St.-

Martin de Séez en 1089, évêque de Rochester en 1108 (1) et archevêque de Kenterbury en 1114.

C'était enfin St.-Anselme lui-même qui, s'il ne fut pas prieur de notre abbaye, ainsi que l'ont raconté quelques auteurs, eut au moins des rapports suivis et continus avec tous ces personnages. Effectivement on assure que Lanfranc avait amené à Caen St.-Anselme, et l'avait chargé de diriger les études des religieux, tandis que lui-même s'occupait des travaux extérieurs et de l'organisation générale, lorsque Hellouin lui écrivit pour le faire revenir au Bec. Le bon abbé, déjà fort âgé et privé des deux glorieux soutiens de son couvent, ne pouvait plus supporter à lui seul le fardeau d'une administration pénible.

Cette anecdote paraîtrait assez vraisemblable; toutefois aucun écrivain contemporain n'en a rendu témoignage.

G. MANCEL.

(La suite à un numéro prochain.)

(1) On lit l'anecdote suivante dans l'*Anglia Sacra*, t. ij, p. 273 :

« Radulphe ayant été rendre visite à Gondulphe, évêque de Rochester, dangereusement malade; ce saint prélat, poussé par l'esprit de Dieu, lui mit son anneau au doigt. L'abbé lui dit qu'il était moine, et que ce n'était pas l'usage de son ordre de porter l'anneau. « Prenez-le toujours, répliqua Gondulphe, je le veux ainsi, car il vous sera bientôt nécessaire. » Radulphe plein d'étonnement de la conduite de l'évêque, et ne sachant ce que voulaient dire ses dernières paroles, se retira avec l'anneau. Peu de temps après, c'est-à-dire le 8 des ides de mars de l'an 1108, Gondulphe mourut. St.-Anselme n'en vit pas de plus digne de l'épiscopat que Radulphe; en conséquence, la 5<sup>e</sup>. des ides d'août il le sacra évêque de Rochester. Ce fut alors que l'abbé de Séez comprit que Gondulphe, en lui confiant son anneau, ne faisait que lui prédire qu'il serait son successeur. »

---

DISCOVERS DE L'ENTRÉE FAICTE PAR TRESHAVT ET TRES-  
PVISSANT PRINCE HENRY IIII, ROY DE FRANCE ET DE  
NAVARRÉ, ET TRESILLVSTRE PRINCESSE MARIE DE  
MEDICIS, LA ROYNE SON ESPOVSE, EN LEVR VILLE DE  
CAEN, AV MOIS DE SEPTEMBRE 1603 (1).

LE ROY estant à Rouen faict entendre aux Escheuins et habitans de sa ville de Caen, par ses lettres closes du premier iour dudict mois de septembre, qu'il s'estoit resolu de venir audict Caen où il esperoit estre danshuict iours et desiroit y estre receu et la Royne son espouse, selon que les moyens desdicts habitans leur permettroient leur rendre d'honneur et de bon debuoir à leur entrée, et qu'ils y pourueussent promptement, attendant que Leurs Maiestez faisoient vn voyage en leur ville du Haure de Grace, au retour duquel elles s'achemineroient droict à Caen.

Ceste Lettre receue Messire Louys de Montmorency, Cheualier de l'ordre du Roy, seigneur de Creuecœur, Lieutenant pour Sa Maiesté au gouuernement des ville et

(1) En publiant cette relation nous croyons faire plaisir au plus grand nombre de nos lecteurs. Après avoir lu la description de l'entrée de François 1<sup>er</sup>. à Caen dans les *Recherches* de M. De Bras, on ne peut manquer de lire avec intérêt cette autre vieille page historique qui n'a point encore été publiée, et qui renferme une foule de détails très-curieux. Elle est extraite de l'ancien Matrologe conservé aux archives de la ville, et l'orthographe en est ici reproduite avec la plus scrupuleuse exactitude. Certes, en lisant ces descriptions d'anciennes fêtes où les arts et l'imagination avaient une si grande part, si on vient à les comparer avec nos cérémonies telles qu'elles ont été modifiées depuis un demi-siècle surtout, on n'est plus tenté de jeter à nos pères les ridicules épithètes dont on les a souvent offensés. On doit convenir au contraire que pour la pompe, la grandeur et l'élégance d'une fête publique ou d'une solennité religieuse, nos aïeux montraient plus de goût et un plus vif sentiment de l'art que leurs descendants.

(Note du Directeur).

château dudict Caen, Bailly et maire de ladictie ville, partit pour l'aler trouver la part où elle seroit et conferer avec elle sur les particularitez concernantes ladictie entrée, et recepuoir sur ce ses commandements pour les faire entendre ausdicts Escheuins et habitans, lesquels cependant il exhorta de faire tout debuoir et dilligence de preparer ce qui estoit necessaire pour ladictie entrée.

Pour à quoy aduiser et s'y employer fut faicte assemblée de plusieurs Officiers du Roy, capitaines et membres des compagnies de ladite ville et notables bourgeois d'icelle, en l'Hostel commun de ville, le dimenche septiesme dudict mois, deuant le Sr. Lieutenant general dudict sieur Bailly, assisté des gens du Roy, Gouverneurs Escheuins de ladictie ville et Officiers de l'Hostel Commun d'icelle. Et en ceste assemblée après auoir autorisé lesdicts Gouverneurs escheuins de recouurer deniers par tous moyens pour subuenir aux fraiz de ladictie entrée, furent resolues plusieurs particularitez sur ce qui estoit requis pour lesdites entrées, et pour l'exécution les charges departies ausdicts Officiers du Roy, Gouverneurs escheuins, capitaines et autres des habitans, lesquelz à l'instant commencerent à s'y employer chacun pour son regard avec beaucoup d'affection.

Cependant lesdicts Gouverneurs Escheuins auoient enuoyé homme exprez vers mondict seigneur de Creueccœur, estant prez Leurs Maiestez, pour estre informez plus certainement du temps de leur arriuée et de ce qu'ilz auroient à faire : duquel ils receurent vne lettre escripte du Haure de Grace du mardy neufuesme dudit mois de septembre, par laquelle il leur donnoit aduis que pour tout certain Leurs Maiestez arriveroient en leur ville de Caen le samedi ensuiuant.

CE TERME si bref renforce le courage et la diligence desdicts Officiers du Roy, Gouverneurs Escheuins, Capitaines et generalement de tous les habitans : lesquels d'une

alegresse et promptitude merueilleuse continuent à s'employer à qui mieulx mieulx à ce qui estoit requis pour lesdictes Entrées.

Suivant ce, Leurs Maiestez ayant passé du Haure à Honnefleure le jeudi vnziesme dudit mois, furent de rechef envoyez exprez vers Leurs Maiestez l'Aduocat du Roy audict bailliyage à Caen, l'un des gouverneurs escheuins, et le procureur scindicq de ladite ville, pour recepuoir leurs Commandemens, tesmoigner à Leurs Maiestez l'entiere obeissance et bonne volonté desdicts habitans, les excuser que la briefueté du temps ne leur permettoit de pouvoir faire ce qu'ils eussent bien désiré pour honorer leursdictes entrées, et leur faire cognoistre la singuliere affection qu'ils apportent à tout ce qui concerne leur service.

LES DICTS deputez parlerent à Sa Maiesté le vendredy au soir, à son arrivée au bourg de St. Sauveur de Dyue, et à leur retour ledict iour de vendredy, environ la minuict, rapporterent que sans doubte Leurs Maiestez feroient leurs entrées en leur ville de Caen le lendemain.

Ce qu'ilz firent le samedi traiziesme dudit mois de septembre aprez midy, et furent Leurs Maiestez receues avec les cerimonies et ordre qui en suit :

SORTIRENT au matin de ladite ville Monseigneur le duc de Montpensier, pair et prince de France, Gouverneur pour sa Maiesté en la province de Normandie, Monseigneur le Mareschal de Faruacques, son Lieutenant general, et monsieur de S<sup>te</sup>.-Marie, son Lieutenant particulier, lesquelz estoient venus coucher en ladite ville le soir précédent, et accompagnez dudit sieur de Creuecœur et d'un tres-grand nombre de noblesse, tant des bailliyages de Caen et Costentin que des aultres lieux de la prouince : lesquelz s'estoient assemblez en ladite ville, tous montez sur cheuaulx de prix richement enbarnachez, et en leurs personnes vestuz et parez d'accoustrementz pompeux et magnifiques, allerent trouver Leurs Maiestez iusques en la



paroisse d'Escouille , distante de deux lieues de ladicte ville de Caen, où leurs Maiestez avoient pris leur disner en la maison du Seigneur de ladicte paroisse , gentilhomme du pais , surnommé le Valois : pour de ce lieu aconduire Leurs Maiestez en ladicte ville , et leur faire prendre chemin conuenable pour veoir , tant les gens de guerre que tous les Corps de ladicte ville , qui debuoiert sortir au devant de leurs Maiestez.

ESTANS amenez par lesdicts seigneurs et noblesse , par le village et parroisse de Mondeuille , Sa Maiesté s'auançant tirant vers la ville, rencontra en la campagne vne troupe d'Enfans perdus au nombre de cent, conduicts par vn gentilhomme nommé le Sr. de La Pigassière Saalles, de ladicte ville de Caen. Et estoient lesdicts Enfans perdus tous richement vestus d'acoustrements de velours et satin , portans toques de velours avec pennaches et escharpes de tafetas, le tout des couleurs de leurs Maiestez : lesquels comme ils eurent aperceu le Roy , luy firent vn salut auec vne scopetterie et à toute la cavalerie qui l'accompagnoit si adroicte et continue , et auec recharge sy soudaine , que Sa Maiesté en receut vn grand contentement , puis fut Sa Maiesté saluée par ledit Sr. de La Pigassiere, Capitaine , au nom de sa troupe.

CONTINUANT Sa Maiesté de marcher vers ladicte ville par ladicte campagne, rencontra en icelle dix Compagnies d'infanterie composées des habitans de ladicte ville, au nombre de deux cents pour chacune , conduicts par les Capitaines de La Lande , sergent maior , Beulart , Le Fauconnier , Boismormant, Le Reverend , Maquirel , Morant et Le Mesle. Aprez lesdicts capitaines marchoiert en bataille six centz tant mousquetaires que harquebousiers. Et en la teste des piquiers au nombre d'autres six cents hommes , marchoiert les Lieutenants desdicts Capitaines , et au milieu desdicts piquiers estoient les dix enseignes desdictes compagnies , et iceulx piquiers de rechef

suiuis de sept à huict centz , tant mousquetaires que harquebouziers , et quelque petit nombre portans halebardes et pour les contenir et faire marcher en rang et ordre les sergeans de bande : vne grande partie desdicts piquiers estoient armez de Corselets complets, tous les autres vestus de velours, satin, tafetas et autres etoffes, avec escharpes de taffetas, acoustrementz faicts exprez des Couleurs de Leurs Maiestez.

Ausdictes troupes y auoit douze tambours et fifres, vestus de mandilles, chausses et toques de taffetas des Couleurs de la Ville, Incarnat et Bleu.

SA MAIESTÉ, pour mieux recognoistre lesdictes Compagnies, marcha le long d'icelles, receuant leurs salutations en passant et sans scopeterie, l'ayant ainsy ordonné; mais aparauant qu'il les aprochast et aprez qu'il fut passé luy firent ouyr vne scopeterie si drue et si braue qu'il demeura fort content. Ce faict, s'aprocha de Sa Maiesté ledict de La Lande, sergeant maior, et la salua au nom desdictes troupes. Sa Maiesté fist dire tant à la troupe d'Enfans perdus que Compagnies d'infanterie, qu'ils allassent rencontrer la Roynie qui venoit derriere, s'acheminant au petit pas vers la ville, et que Sa Maiesté auoit laissée audict village de Mondeuille: ce qu'ils firent, et à la rencontre Luy rendirent les mesmes debuoirs qu'ils auoient faict au Roy.

L'incommodité du temps de Pluye qui suruint lors fort grande, contraignit Sa Maiesté de passer plus promptement pour se rendre au Theatre qui Luy estoit préparé au fort-bourg de la Ville, rencontrant ce pendant et voyant arren-gés sur le chemin les Corps de ladicte Ville, qui estoient sortis au deuant de Leurs Maiestez.

PREMIEREMENT le Corps de l'Eglise et Clergé conduit par le S<sup>r</sup>. Official audict siege de Caen du S<sup>r</sup>. Euesque de Bayeux : en laquelle troupe y auoit plus de quatre centz personnes, tant seculiers que reguliers, tous vestus de surplys, Chappes et autres ornementz decentz, avec Croix

et Bannieres, lesquelz comme Sa Maïesté passoit par deuant eulx chantoient hymnes et motetz fort melodieusement et prieres à Dieu pour les prosperitez de Leurs Maïestez.

APRES, le Corps de l'Vniuersité conduit par le sieur Recteur d'icelle, suiuy immediatement des S<sup>rs</sup>. abays de Trouart, d'Aulney et de Mondès, revestus de leurs surplys. Aprez lesquelz marchioient les S<sup>rs</sup>. Vice chancelier et Conseruateur des priuileges ecclesiastiques, suiuy des Doïens et Docteurs des cinq facultés, dont icelle Vniuersité est complete, et de tous les autres professeurs, selon leur ordre : les vns portans tuniques et chaperons fourrez, les autres longues robes d'ecarlante rouge et autres acoustremens fort riches et honorables. Et estoit ledict corps d'Vniuersité precedé de tous les Officiers et Bedeaux d'icelle portans leurs masses d'argent et verges enrichies d'argent : audeuant desquelz marchoit seul le messenger general d'icelle Vniuersité, portant vn hoqueton de taffetas bleu et incarnat, auquel estoient empreintes les armairies de ladict Vniuersité, et estoient tous en particulier honorablement vestus, avec vne seance fort graue.

Ces deux corps qui estoient de pied estants passez

SA MAIESTÉ rencontra le Corps de la Justice et Siege presidial dudict Caen, conduict par le S<sup>r</sup>. President dudict Siege presidial, vestu d'une longue robe d'ecarlante rouge avec le chaperon. Auquel corps marchioient les S<sup>rs</sup>. Lieutenant general criminel, Lieutenant particulier, civil et criminel, Conseillers du Roy et Aduocat pour Sa Maïesté audict siege presidial, le S<sup>r</sup>. Vicomte, Juges et Officiers du Roy aux sieges de Viconté, Ellection et Magasin à sel dudict Caen, et autres Officiers et gents de Justice, au nombre de plus de trois centz personnes, tous richement vestus, les vns avec leurs longues robes et bonnetz ronds, les autres robes courtes et toques de velours, selon leurs estats et qualitez, et montez sur bonnes haquenées bien enharnachées, avec la longue housse de drap noir.

**LEDICT** Corps estoit precedé du Sergeant general audict Bailliyage, des six Sergeants Royaulx de la Ville et Banlieue, montez à cheval, ayants escharpes de taffetas incarnat et bleu, Couleurs de la ville, et portans leurs baguettes ou houssines en main, et en equipage bien seant.

**APRÈS**, **SA MAIESTÉ** trouua le Corps de la Ville conduit par le **S<sup>r</sup>** Lieutenant general du Bailly dudict Caen, Maire de ladicte ville, vestu d'une longue robe de velours noir : accompagné des sieurs Aduocat et Procureur pour le Roy audict Bailliyage à Caen, vestus de longues robes de taffetas noir, portans cornettes et bonnets ronds, et des six Gouverneurs Escheuins de ladicte ville, Procureur Scindicq d'icelle, Greffier en l'Hostel Commun et Receveur des deniers Communs de ladicte ville, tous vestus d'une mesme parure d'accoustrements de taffetas noir, avec courtes robes de sarge de Florence à parementz de velours noir et la toque de velours. Auquel Corps marchoiént des anciens et notables bourgeois de ladicte ville, plus de deux centz personnes, tous honorablement vestuz et montez sur bons chevaux avec longues housses de drap noir, et ensuite grand nombre de notables hommes, marchands Angloys et Flamands traffiquanz en ladicte ville, qui s'estoient rengéz au Corps d'icelle, pareillement bien montez et equipez.

**LEDICT** Corps estoit précédé des Sergeant et valet audict Hostel commun de ville, vestus de tuniques de velours et toques de mesme, miparties des couleurs de la ville, incarnat et bleu, avec escharpes de taffetas des mesmes couleurs, portantz en main leurs baguettes ou houssines, et du trompette ordinaire de ladicte ville, vestu d'une casaque enrichye de broderye, avec escharpe de taffetas, le tout desdites couleurs de la ville, portant sa trompette avec panonceaux et ecusson des armes de ladicte ville, tous trois montez aussy sur bons cheuaulx.

**SA MAIESTÉ** commença donq à entrer au faubourg de Vau-

celles par la rue d'Auge, assisté de ses princes, seigneurs, officiers et de toute sa noblesse, mesme de ses gardes, qui marchaient deuant luy chacun en leur rang et ordre, avec son de trompettes, haubois et clairons, en bel equipage. Au bout de laquelle rue d'Auge, en face d'icelle, estoit dressé et préparé vn magnifique et somptueux Theatre pour y faire poser Leurs Maiestez, et recevoir les hommages et ouyr les harangues des Corps et compagnies susdictes, qui estoient sorties au deuant de leursdictes Maiestez.

CE THEATRE estoit entierement construit de charpenterie et menuiserie, avec colonnes, arcades, pillastres, piedz destat, chapiteaux et autres structures à l'antique, le tout enrichy de peintures exquises et sy bien déguisé par l'artifice qu'il sembloit estre de marbre.

LEDICT THEATRE estoit de quarante piedz de long et dix-huit de largeur, de hauteur de deux estaiges. Le premier et bas estage estoit pour placer et retirer les gardes de Leurs Maiestez. Le second estoit dressé en forme d'une belle et grande sale, en laquelle on montoit par vn grand escalier planté au portique du milieu, large de douze piedz pour le moins. Ceste salle estoit, tant en l'aire d'icelle que par dessus et de tous les costez, tapissée de riche tapisserie fort exquise. A l'un des boutz de ladicte salle estoit tendu vn grand daiz de velours cramoiy à fondz d'or, avec la crespine et frange de fil d'or et soyecramoisye: et soubz ledict daiz estoient dressées deux grandes chaires hault elevées, l'une couverte de velours bleu enrichy de frange et passement d'or, pour le Roy; l'autre couverte de velours verd enrichy de frange et passement d'argent, pour la Royné.

LA FACE dudict Theatre où estoit ledict grand escalier estoit parsemée de chapeaux de triomphe, environnantz les escussons et armes de Leurs Maiestez tant séparées que meslees, celles de Normandy et de ladicte ville de Caen.

**SUR L'ARCADE** et voute dudict portique du milieu estoit,  
sur marbre noir en lettres d'or, ce sixain escript :

Sus , sus , de toutes partz , peuples , brillés , courés !  
Rendons , pleins d'alegresse , hommage aux lys dorés.  
Prince , riche Argument d'une admirable histoire ,  
Quarante ans sont passés que Caen ne l'avoit veu ,  
Ce fut en ton leuant : Mais or , pompeux de gloire ,  
Tu sois en ton midy , grand Roy , le bien venu.

Et vn peu au dessouz et à costé estoit, en vers italiens,  
en l'honneur de la Royne, l'eloge qui ensuit :

**ALLA REGINA.**

Alma , degna , reale , Illustre e Bella ,  
L'ornamento del mondo e la splendore  
D'ogni rara virtu , lucente stella ,  
Tempio di Castità , di fide e honore ,  
Calma Neustria vedra l'aspra procella ,  
S'accetto vi sarà l'humil suo core ,  
Che tutto lieto vi presenta e aperto ,  
Il guidardon fia del ossequio.

**COMME** Leurs Maiestez eurent commencé à rencontrer  
les gentz de guerre et aprez les autres Corps sortis au  
deuant d'elles, jusques à ce qu'elles fussent entrées audiet  
Theatre, furent tirez, tant de la Ville que du Chasteau,  
plusieurs volpés de canon en tesmoignage de l'honneur  
deub à Leurs Maiestez.

**LE** Roy ayant donc mis pied à terre et monté audict  
Theatre, assisté d'aucuns princes et seigneurs de sa suite,  
et prins siege en la chaire qui luy estoit preparée, fut à  
l'instant resiouy et salué par vne troupe de musiciens  
placez en vne chambre accommodée exprez, qui n'estoit  
separée que de la tapisserye, et neantmoins n'estoient en  
veue de Sa Maiesté : lesquelz , tant de la voiz que avec  
toutes sortes d'instrumentz de musique , chantoient mo-  
tetz , airs de cour et autres bonnes compositions faictes  
expreses à l'honneur et louange de Leurs Maiestez , si  
melodieusement qu'il ne se peut rien ouyr de meilleur.

CE DEVOIR faict , commencerent à monter l'un aprez l'autre en ceste salle par ledict grand escalier , tous les Corps et Compagnies susdictes qui estoient sorties au deuant de Sa Maiesté. Et là mettant tous les genouilz en terre luy rendirent les honneurs et hommages à elle deubz, et prononcerent leurs harangues selon l'ordre cy dessus.

PREMIEREMENT l'Official du Sr. Euesque de Bayeux, nommé M<sup>r</sup>. Philippe Le Vauasseur, pour l'Eglise et Clergé, en ces termes :

SIRE , comme vous estes vnique en pieté autant qu'en valeur , hors le pair de tous les princes du monde : aussy ne pourroit maintenant cest ordre Ecclesiastique assez bien manifester la joye demesurée qu'il reçoit à vostre Royale entrée. Mais prosterné aux piedz de Vostre Maiesté, il osera pourtant entre ses magnificences et pompes superbes, la suplier tres humblement vouloir se ressouuenir de la generosité et haute resolution de ce grand empereur Alexandre, qui desiroit regner seul pour vaincre les trois ennemis jurez de son Estat. Le premier desquelz estoit la varieté des religions , le second la pluralité des Roys, et le dernier la contrariété des loix : affin, disoit-il, que tout l'Vniuers conformement adorast vn mesme Dieu, seruist vn mesme Roy et gardast vne mesme Loy. Belle ambition, Sire, et digne obiect d'un monarque Treschretien. Aussy noz Roys de France vos predecesseurs, n'eurent jadis vne plus soucieuse entreprise, comme la suite de leur histoire nous faict veoir : De là, comme il se peut iuger , les habitans de ceste vostre bonne ville de Caen ont premierement tiré la deuise que de long temps on lit grauée sur le frontispice de leur Hostel Commun de Ville :

VN DIEV , VN ROY , VNE FOY , VNE LOY.

Et nous autres tenons ores pour augure certain que , soubz voz Lys sacrez, elle sortira bien tost pleinement son effect.

LEQUEL ayant finy et lui ayant esté briefuement respondu par Sa Maiesté, que son principal desir estoit de bien-tost paruenir à ce bon effect qu'ilz se promettoient, et qu'ilz continuassent de prier Dieu qu'il luy en fist la grâce.

RESSORTIT ledict sieur Official avec sa troupe par vne autre portique ou escalier, vn peu moindre que le premier, qui estoit dressé à l'autre bout dudict Theatre, tirant vers la ville, affin que ceulx qui sortoient n'aportassent confusion et incommodité à ceux qui debuoiuent entrer.

APRES MONTA et entra le Corps de l'Vniuersité, et harengua le sieur Recteur d'icelle, nommé M<sup>e</sup>. Gilles Vagnier, Bachelier en Theologie, en ces termes :

SIRE, il se trouue deux forteresses inexpugnables qui tiennent en estat les Republics bien policées, les Armes et les Lettres, et le Royaume est tres heureux, lequel au temps de la paix peut veoir esclater les couronnes et diademes triumpnants sur le front de ceulx là qu'en la guerre il auroit exposez aux alarmes et fureurs de ses plus redoutez ennemys, ne pouuant se veoir iustement deffendu par les armes que auparauant il n'eust esté estably par les loix sacrées et inuiolables. Vos heureuses victoires, vos beaus faicts plus que heroiques, marquez par tous les quartiers de la France, admirez par tout l'Vniuers, et qui sont l'epouuantement de vos plus furieux ennemys, tesmoignent de certain combien les armes ont de pouuoir. D'austre costé, les Vniuersitez fondées par vos ayeulx, conservées par la valeur de voz armes, sont vos beaux seminaires d'hommes sages et propres pour l'entretènement de vostre estat ; entre lesquelles est vostre Vniuersité de Caen, seulle en vostre prouince de Normandie escole de pieté et pepiniere de vertu, laquelle en toute humilité vous voyez maintenant prosternée aux piedz de Vostre Maiesté, par cy deuant inuestie de ceux qui s'oposoient au bonheur qui vous accompagne, neantmoins aydée de



la faueur de vos sages Lieutenantz n'a jamais donné autre instruction à la jeunesse que de vous obeir comme à son prince naturel. Nous debuons cela à la pieté et heureuse memoire de vostre predecesseur St. Louys , de laquelle vous heritez commede la couronne, et à la valeur de vostre vertu martiale, n'esperantz pas moins de conseruation de noz priuileges et accroissement de vos liberalitez, qu'il vous a pleu donner à vostre Vniuersité d'Angiers. Tandis, Sire , que vous aimerez les Lettres et les hommes lettrez comme les Armes, vous ferez que vostre Royaume abondera autant en hommes doctes comme en valeureux guerriers , dont les vns rendront voz vertus recommandables à la posterité et vos louanges immortelles , les autres s'estimeront heureux d'exposer leur vie pour vostre fidel service. Et parainsy vostre estat florira soubz l'inuincible pouuoir de voz armes et l'inuiolable autorité de voz loix.

LA REPONCE de Sa Maiesté fut à peu prez en ces termes :

JE RECONGNOY que les Armes et les Lettres vnies ensemble ont beaucoup de pouuoir, comme vous auez dict. L'ay tousiours désiré que Dieu me fist la grâce d'establir la paix en mon Royaulme par la force des armes et au peril de ma vie, pour le conquerir tout de nouveau , combien qu'il m'appartient hereditairement. J'esprouve tous les jours en ce temps de paix combien les Lettres meseruent à la maintenir. Pour la conseruation de vos priuileges c'est chose que ie veux, et pouuez esperer de moy ce qu'on doit esperer d'un bon Roy. Continuez à enseigner la jeunesse de ma prouince de Normandie en la crainte de Dieu et en mon obeissance , et ie continueray de vous aimer.

CE FAICT , sortit ledict Recteur avec sa troupe, par le mesme portique et escalier susdict vers la ville.

APRES MONTA et entra audict Theatre le Corps de la Justice et Siege presidial dudict Caen, accompagné des Juges, Officiers du Roy et autres gentz de Justice , tant de l'or-

dinaire que extraordinaire, comme dict est. Et fist la harangue à Sa Maïesté pour ledict Corps, noble homme M<sup>r</sup>. Jean Vaucquelin, Sr. de La Fraîsnaye au Sauvage, president dudict Siege presidial, ainsy qu'il ensuit :

SIRE,

COMME l'eguille de la Boussole ou cardran des mariniers touchée de la calamite, tourne tousiours vers l'etoille du nord : ainsy vostre ville de Caen et ceulx qui ont eu l'honneur d'y tenir vostre Justice, touchez au cœur du doy de Dieu, de leur debuoir et de l'obeissance qu'ilz doibuent à leurs Roys naturelz et legitimes, ont tousiours eulz yeulx et les cœurs tournez au service de Vostre Maïesté.

C'est pourquoy nous nous estimons tres heureux sur tous les autres d'estre naturellement enclins à vous honorer et reuerer comme l'Image de Dieu, à vous obeir et servir comme nostre prince vnique et souuerain, Vous, dy je, que nous recognoissons exceler en toutes sortes de vertus, que nous tenons incomparable en vaillance, accomply en toute douceur et clemence : de sorte que sy le meilleur prince doit estre tenu le plus grand, comme disoit vn ancien Romain à Traian, vous qui surpassez les autres en toutes bontez, deuez estre le plus grand Roy du monde. Ce qui nous faict croire qu'aprez tant de victoires, tant de palmes et tant de lauriers qui couronnent vostre chef et qui enuironnent vostre sceptre, vous nous ferez long temps iouir des fruicts de l'olivier soubz la douceur de la paix et de la IUSTICE : Justice, ceste vierge Astrée qu'un poete grec dict estre fille de Dieu, impollue, tousiours acompagnée d'honneur, d'humilité, de reuerence et d'utilité publique. Et pour ce qu'elle est sans armes et sans deffence, les anciens l'ont placée au Ciel, auprez le signe du Lion qui represente la puissance des Roys, sans l'apuy et la force desquelz ceste vierge ne peut regner, non

plus que sans elle les Royaumes ne peuuent subsister : mais nous croyons que Vostre Maïesté qui l'aime et qui la maintient, maintiendra long temps et son Royaulme et ses subiectz en heureuse felicité. Ceste croyance nous promet qu'à l'exemple d'une Pallas que l'antiquité feignoit estre egalelement et guerriere et sauante , qu'aussy vous aimerez autant les Lettres que les Armes, et vous ressouviendrez qu'un grand Empereur disoit qu'il pouuoit faire en vne heure mille cheualiers, mais qu'en cent ans il ne pourroit faire vn homme sauant et capable de s'entremettre des affaires du publicq.

Mais par du langage je ne puis atteindre , Sire , à la hauteur de voz vertus , car quand j'aurois autant de bouches , autant de langues et de voix que d'estoilles au Ciel , je ne pourrois exprimer vos valeurs , vos merites , ny vos Royales perfections, non plus que je ne puis dire la joye , le contentement et l'alegresse que vostre presence nous aporte en ce lieu : mais ceste alegresse est beaucoup rauallée de ce que nostre impuissance ne peut par de plus grands effects représenter nostre bonne volonté.

Toutefois nous ne laissons de nous enhardir à vous supplier tres humblement de maintenir vostre Iustice, et prendre en bonne part l'offre que nous faisons à Vostre Maïesté de nous mesmes, qui sommes vostres : tout ainsy que Dieu a pour agreables les biens et les fruicts de la terre, qui sont siens, quand on les luy presente en humilité et deuotion.

AUQUEL, ayant finy, le Roy fist grand accueil et demonstration de cognoissance, et lui respondit en telz ou pareils termes :

Qu'il n'auoit jamais doubté de la bonne volonté que luy portoit sa bonne ville de Caen , et comme elle auoit tousiours continué ceste bien veillance et bons seruices dès le temps de ses predecesseurs. Et que pour rendre la justice il n'ignoroit point que tous ses Officiers ne s'en fussent

bien dignement acquitez , et qu'il les chargeoit encores de le faire , et l'en descharger enuers Dieu et les hommes , et que aussy ils ne doutassent pas de sa bonne affection tant enuers eux que les habitans de sa fidelle ville de Caen.

**CE FAICT**, ressortit avec sa troupe par l'escalier susdict.

**POVR LE DERNIER** monta audict Theatre le Corps de la Ville , composé de nobles hommes , M<sup>rs</sup>. Guillaume Vauquelin , Cons<sup>es</sup>. du Roy , Lieutenant general de Mons<sup>r</sup>. le Bailly dudict Caen , Maire de ladicte ville , Gregoire de La Serre , et Pierre de Caumont , Aduocat et Procureur du Roy audict bailliyage de Caen , et des six Gouverneurs Escheuins et Officiers en l'Hostel Commun de ladicte ville , comme dict est. Lequel sieur Lieutenant general fist la harangue à Sa Maiesté au nom dudict Corps , estant à costé de luy , mondict S<sup>r</sup>. de Creuecœur , Bailly , lequel estoit des seigneurs de la suite de Sa Maiesté lorsqu'elle estoit montée audict Theatre , et prononcea en ces termes :

**SIRE ,**

**C'ESTOIT** le plus doux contentement qu'eussent les anciens habitans de la Perse de jouyr de la presence de leur Prince , et de toutes partz avec vne joye incroyable ilz aloient au deuant pour luy rendre de l'honneur et luy offrir des presentz. A plus forte raison , nous deuons estre bien plus contents et pleins d'alegresse , puisque , aprez auoir redonné , comme le vray Hercule François , la vie à la France preste à rendre les derniers soupirs , il vous a pleu , abaissant la gloire de Vostre Maiesté , visitant ceste province , venir en vostre plus fidelle ville de Caen. C'est pourquoy , d'une ame pure et nette , exempte d'infidelité , nous vous ferions offre de nos biens et de nos personnes pour les exposer à toutes les occasions du monde au seruice de Vostre Maiesté , sy ce n'estoit que , comme vos naturelz

subiectz, naturellement nous reconnoissons vous les devoir, mais comme sans offencer Dieu de qui vous estes la vraye Image, nous luy faisons de religieuses offrandes des biens que nous tenons de sa bonté : tout de mesme , sans preiudice des droicts de vostre souueraineté et du deuoir de nostre obeissance, nous vous offrons d'une volonté perpetuelle et durable à jamais et nos biens et nos personnes, bien que sans cela justement ils soient à vous. Receuez les donc, Sire, s'il vous plaist , avecques la mesme faueur que faisoient ces Roys celles de leurs Perses , puisque nostre passion à vostre service cede aussy peu à leur affection enuers leurs Princes que vostre grandeur à celle de ces anciens Roys, vous supliant de nous tenir tousiours pour vos plus fidelles et obeissants subiects et serviteurs.

( La suite au prochain numéro ).

---

## Poésies.

---

### CONVULSION.

Ton supplice est bien cruel , mais tu  
dois ton malheur à ta folie imprudente.

ESCHYLE. *Prométhée.*

Voyez-vous s'envoler loin de nos bords indignes ,  
Empressés fugitifs , les aigles et les cygnes ?  
C'est qu'ils ne trouvent plus le flot pur et vermeil ,  
L'harmonie et les fleurs , l'azur et le soleil.  
Au chêne dépouillé la harpe est suspendue ;  
Sa voix dans nos clameurs resterait confondue.  
Le sophisme orgueilleux se dresse tout armé ,  
Et le livre divin sur l'autel est fermé.  
Jusqu'au parvis sacré la foule débordée  
Par l'oracle du Christ n'est plus intimidée ;

Comme l'Ange déchu, dans ses projets hardis,  
Elle veut ici bas créer un paradis.  
Mais au nouvel Eden qu'invente sa folie,  
La sainte obéissance est surtout abolie :  
Point d'arbre symbolique et point de fruit fatal ;  
L'homme n'y connaît plus ni le bien ni le mal !  
Ce qui charme ses sens le possède et l'enflamme,  
Mais il laisse déserts les domaines de l'ame ;  
C'est assez qu'ici bas les fleurs donnent leur miel,  
Il ne demande rien aux étoiles du ciel.

Et combien de trésors profanés par notre âge !  
Combien de noms fameux que le vulgaire outrage !  
Combien de nobles cœurs, fiers d'avoir combattu  
Pour conquérir un trône à la seule vertu,  
Apprenant ce que vaut la faveur populaire,  
N'obtiennent que l'insulte ou l'oubli pour salaire !  
Oh ! la Muse conseille au poète penseur  
De chercher les forêts et leur sombre épaisseur :  
Les rêves généreux, les plus consolants songes  
En ces temps sont punis comme de noirs mensonges,  
Et la Philosophie est traquée en tous lieux,  
Elle qui chaque jour se rapprochait des cieux !  
Rassurons-nous pourtant : l'égoïsme encor veille ;  
C'est au moins un frelon si ce n'est une abeille,  
Au milieu du désordre il se fait un butin,  
Son travail est facile et son lucre est certain.  
Tout symptôme effrayant il le voit avec charmes,  
Et son calcul savant compte le prix des larmes.  
Puis, nos grandes cités se changent en bazars  
Où l'on vend tarifiés le génie et les arts ;  
Car l'immatériel, cet idéal de l'ange,  
Ne vaut pas un peu d'or ramassé dans la fange.

Toi qui sauvas le monde, ô sainte Liberté,  
Fille du Dieu de paix, d'amour, de vérité,

Toi que la providence amena sur la terre  
Pour que ton règne heureux commençât une autre ère,  
Le monde te connaît moins qu'à ton premier jour,  
Et tu redis tout bas : « Où donc est mon séjour ! »  
Une horrible mégère a pris chez nous ta place ;  
Sa voix ment , son bras tue et son regard menace ;  
C'est l'infâme Licence !... avec impunité ,  
Elle usurpe ton nom , auguste Liberté !  
*Proh Pudor !* elle souille ainsi que les harpies  
Tout ce que sans respect touchent ses mains impies ,  
Balance de Thémis et pavois fraternel ,  
Couronne du génie et vases de l'autel !  
Plus avilis bientôt qu'une horde sauvage ,  
Allons-nous retomber dans un autre esclavage ?  
N'avons-nous plus de lois , tutélaire faisceau ?  
Le sceptre de Clovis n'est-il plus qu'un roseau ?  
La croix du Rédempteur , méprisée elle-même ,  
N'est-elle désormais qu'un inutile emblème ?  
Sommes-nous tous des rois , des apôtres , des dieux ?  
Sommes-nous un grand peuple , ou des fous orgueilleux ?..

Il serait insensé celui qui d'un sourire  
Accueillerait ces bruits , ces luttes , ce délire ,  
D'un siècle révolté funeste avortement  
Que suivront la stupeur , le deuil , l'accablement.  
Il serait insensé celui qui , sans le craindre ,  
Verrait l'impur limon surgissant , près d'atteindre  
Tout ce qui fut sacré , noble et grand parmi nous  
Et qu'avaient respecté tant de flots en courroux !  
A ce torrent fougueux il n'est aucune digue :  
Les hauts enseignements que la raison prodigue  
Semblent les vains reflets d'un pâlisant flambeau ,  
Rallumé par la peur auprès d'un vieux tombeau.  
Dans les siècles passés , d'une sublime idée  
La génération se sentait possédée :  
Un saint enthousiasme éveillait en tout lieu

Le dévouement de l'homme à la cause de Dieu.  
Mais nos vœux d'aujourd'hui révèlent sans mystère  
Le soin matériel, l'intérêt de la terre ;  
Et nos travaux sans nom essayés en tous sens ,  
Prouvent le fol amour d'orgueilleux impuissants.

Nos jours de trahison, d'envie et d'impudence  
Nous présageraient-ils les jours de décadence ?  
Après tant de labeurs, tant de cris, tant d'efforts ,  
N'en serions-nous venus qu'au crime sans remords ?  
Et plongés de nouveau dans la sanglante orgie ,  
Appelant nos fureurs une mâle énergie ,  
Resterions-nous , grand Dieu ! dans ce siècle d'airain ,  
Les jouets éternels de passions sans frein ?  
Crédules héritiers des rêves de nos pères ,  
Nous avons fait sortir de fétides repaires  
La discorde effrontée et le mensonge impur .  
Quelle œuvre créons-nous pour le siècle futur ?  
La Liberté hontense a rebaisé son voile ;  
La nef des nations a perdu son étoile :  
Frappés d'aveuglement , sans but et sans pouvoir ,  
Les nautonniers errants voguent sous un ciel noir .  
Et jamais plus d'orgueil n'a paru sur la terre !  
O misérable sort ! démence héréditaire !  
On parle de grandeur , de vertu , d'avenir ,  
Et l'on ose espérer , mais non se souvenir !  
On a vite oublié ces horribles fantômes  
De leurs sanglantes mains labourant les royaumes ;  
On ne se souvient plus de ces affreux tyrans ,  
Monarques ou tribuns , consuls ou conquérants ,  
Se jouant à leur gré des lois et des doctrines ,  
Et laissant derrière eux du sang et des ruines !  
Quelques-uns d'entre nous parlent d'un Dieu nouveau ,  
D'autres sur tous les fronts appellent le niveau ;  
Ceux-ci pensent fixer la caravane humaine ,  
Ceux-là des nations veulent doubler la chaîne ,



Et comme l'épervier déchire un passereau ,  
Livrer chaque proscrit au glaive du bourreau.  
De clameurs et de chants c'est un concert étrange ;  
L'arche sainte n'a plus sa fidèle phalange ,  
La France , ce modèle offert aux nations ,  
Ne leur enseigne plus que les dissensions.  
Là chaque jour enfante une nouvelle idole ,  
Sans honte on fait mentir la plume et la parole ;  
Sous la riche livrée ou les lambeaux fangeux ,  
On se dit libre et fier , on se croit courageux ,  
Et parce que l'on vit sans règle et sans croyance  
On pense avoir conquis la force et la science.

Pour donner une empreinte à ce siècle sans nom ,  
Attend-on Mahomet , Luther , Napoléon ?  
Paraltra-t-il quelqu'un de ces vastes génies  
Qui ramènent soudain les grandes harmonies ,  
On d'un flambeau fatal secouant les éclairs ,  
Sous leurs pas de géant ébranlent l'univers ?  
Non , dans ce tourbillon d'ambitieux avides ,  
Je ne vois qu'esprits vains , cœurs étroits , têtes vides.  
Ah ! l'on a tout détruit , culte , mœurs , royauté ,  
Famille , art , poésie , et le crime est resté ;  
Et le vil intérêt son émule et son frère ,  
Survit seul avec lui , lâchement téméraire !  
Et nous l'avons permis !... car , interrogeons-nous ,  
A ce désordre , hélas ! nous avons aidé tous.  
Prompts à juger sans voir , à blâmer sans connaître ,  
Nous avons pris l'essor , comme un coursier sans maître.

O nobles dévouements ! ô génie ! ô grandeur !  
Sans vous qui remplira d'une puissante ardeur  
Nos cœurs stérilisés , nos âmes égarées ?  
Avons-nous conservé ces reliques sacrées ,  
Ces antiques trésors , gages mystérieux  
Que la muse inondait de pleurs harmonieux ?

Non ; Dieu même par nous fut oublié sans cesse.....  
L'insecte et le brin d'herbe avaient plus de sagesse.

Lorsque les vents du Nord , déchainés sur les mers ,  
De leur souffle irrité fouettent les flots amers ,  
L'élément orgueilleux leur répond avec rage ,  
Il se gonfle et mugit de l'une à l'autre plage ;  
Le soleil disparaît dans le ciel ténébreux ;  
Tout est confusion , et les chocs désastreux  
Nous remplissent d'effroi sur ce globe où nous sommes...  
Mais les pires fléaux sont les tempêtes d'hommes !

De rêves insensés rejetant le secours ,  
Sophismes que le temps emporte dans son cours ,  
Il serait à nos maux un remède facile :  
Le règne du Seigneur , la loi de l'Evangile.  
Mais comment imposer la volonté du ciel  
A ceux que réjouit le trouble universel ,  
Et qui des profondeurs de cet immense abyme  
Espèrent voir sortir une Babel sublime?...  
Aux hommes dévoués à de mauvais vouloirs  
On parlait de leurs droits et non de leurs devoirs :  
Le souffle de l'erreur a jeté dans leurs âmes  
Les germes odieux de doctrines infâmes ;  
Coupables maintenant et surtout malheureux ,  
Ils auront un réveil amer et douloureux.  
Est-ce un apostolat de haine et de vengeance  
Que celui des mortels rois de l'intelligence ;  
Et les peuples jamais ne repousseront-ils  
Ceux qui rendent leurs jours si féconds en périls ?  
Est-ce au bruit de la foudre , au sein de la tourmente  
Que leur espoir grandit , que leur bonheur s'augmente ,  
Hélas ! et manque-t-on de leçons désormais  
Pour sentir le besoin d'union et de paix ?

Les temps meilleurs viendront , mais le mal règne encore.  
Le sage en ce chaos qu'il craint et qu'il déplore ,

Ose élever sa voix dont se raillent les fous  
Qui, battus par l'orage, ont oublié ses coups.  
Il regarde à ses pieds, écroulés pierre à pierre,  
Les monuments d'amour, d'extase et de prière,  
Et non loin ces débris de chartes et de lois  
Attestant les combats des peuples et des rois.  
Il songe qu'en ces temps de lutttes et de crises  
Il faut veiller debout, de crainte de surprises,  
Et non s'abandonner à de coupables jeux  
Où l'on met sa patrie et l'honneur pour enjeu.  
Aux murs de la cité quand l'incendie éclate,  
Il ne se lave pas les mains comme Pilate.  
Empereurs ou tribuns, il hait tous les tyrans,  
Bourreaux des nations, sous des noms différents.  
A ses frères lassés, d'une voix douloureuse,  
Il dit avec effroi : « Veillons, l'heure est affreuse ! »  
Cependant en son ame il garde un saint espoir,  
Comme un dernier rayon dans les ombres du soir.  
Il espère qu'un jour grande et régénérée,  
Reprenant à son front la couronne sacrée,  
L'humanité rendue aux bras de la vertu,  
Verra se relever ce qui fut abattu :  
Avec les saints débris que la muse contemple  
La Foi peut rebâtir les murs d'un nouveau temple.  
Alors ces grands liens, principes éternels  
Qui rattachent à Dieu les généreux mortels,  
Ces garants d'une paix glorieuse et profonde,  
Dans l'océan des temps dirigeront le monde ;  
Alors seront compris le bonheur et l'amour :  
L'ombre épaisse aura fui devant l'éclat du jour.  
L'ange réparateur proclamant avec gloire  
L'homme régénéré, sa plus belle victoire,  
Après avoir tari la source de ses pleurs  
Sèmera sous ses pas des épis et des fleurs !

Alph. LE FLAGUAIS.

Novembre 1841.

### LA COURONNE D'ÉPINES.

Quand le poète passe en l'avril de sa vie ,  
Il cueille avec l'amour les fleurs de son chemin :  
La grappe du lilas , l'étoile du jasmin ,  
Les doux myosotis dont son ame est ravie ;

Tantôt c'est pour Nina , tantôt c'est pour Sylvie ,  
Pour orner le corsage ou pour fleurir la main ;  
Souvenir de la veille , espoir du lendemain ,  
O poète , cueillez , le ciel vous y convie !

Cueillez , car ces fleurs-là sont les illusions.  
Enfants bénis , suivez vos blanches visions ,  
Dans le jardin d'avril sous les splendeurs divines ;

Quand vous aurez flétri la couronne de fleurs ,  
Ne vous étonnez pas de répandre des pleurs ,  
Car vous aurez au front la couronne d'épines.

---

### LE RUISSEAU D'AMOUR.

Perdu dans quelque songe aimé ,  
Ecoutant mon cœur en silence ,  
Je suivais avec indolence  
Le clair ruisseau tout embaumé.

Les fleurs y penchaient leurs calices ,  
Les saules leurs cheveux flottants ,  
Et les papillons inconstants  
Y venaient boire avec délices.

Aux tendres chansons des oiseaux ,  
Les Sylvains y trempaient leurs ailes ,

Et poursuivaient les demoiselles  
Qui se cachaient dans les roseaux.

J'entendis un plus gai ramage  
Qui m'annonçait un doux tableau ;  
Bientôt dans le miroir de l'eau  
Je vis apparaître une image.

C'était la reine de mon cœur :  
Claudine la belle ingénue,  
Sur l'autre rive était venue  
Avec un sourire moqueur.

— Pourquoi venir par là , coquette ?  
Je vais m'embarquer sur ce flot ;  
Avec l'amour pour matelot ,  
Je suis bien sûr de ta conquête.

Mais elle , me tendant la main ,  
— Ah ! ne viens pas sur cette rive.  
Si tu passes , quoi qu'il arrive ,  
N'y passerai-je pas demain ?

---

### LA ROSE DE BENGALÉ.

Dans ma jeunesse évanouie,  
Je voyais sur chaque chemin  
Plus d'une rose épanouie  
Qui semblait sourire à ma main.

Bien souvent , hélas ! au passage  
J'ai senti mon cœur tressaillir ;  
Mais craignant l'épine , en vrai sage ,  
Je passais toujours sans cueillir.

Auprès d'une Diane en marbro  
Une rose m'arrête enfin ,  
Plus douce que le fruit de l'arbre  
Quand notre mère Ève eut si faim !

Cette rose n'a point d'égale  
Pour l'éclat et pour la fraîcheur ,  
Mais c'est la rose de Bengale :  
Ah ! plaignez le pauvre pécheur.

Arsène HOUSSAYE.

---

### BULLETIN.

THÉÂTRE DE CARN.—Nous voici bientôt arrivés au terme de l'année théâtrale, aussi ne nous donne-t-on que bien peu de nouveautés. Après le *Cheval de Bronze*, opéra charmant, monté avec beaucoup de soin, et que tout le monde a voulu voir, on a remis au répertoire *Ma Tante Aurore* et les *Rendez-vous Bourgeois*. Ces deux vieilles pièces d'un comique si plein de franchise et si original, qui ont tant amusé nos pères, viennent d'obtenir le même succès que dans la nouveauté. M<sup>me</sup>. Perron, jolie et gracieuse dans le rôle de Peki, devient piquante et montre beaucoup d'entrain dans les deux rôles de suivante. (Pourquoi laisserait-on partir cette actrice qui, certes, ne serait pas remplacée ?) M<sup>me</sup>. Voisel, la prisonnière de l'étoile de Vénus, chante très-bien son grand air, comme toujours, dans la pièce féerie, mais ne fait pas oublier la *Fiancée de Lam-mormoor*. Labruyère est un fort beau prince chinois, chantant parfaitement son martyre, et cherchant courageusement sa beauté idéale qu'il ne trouve pas sans de longs voyages ni de longs dangers. Blanchard a trouvé un rôle à sa taille dans le mandarin époux ; il est impossible d'être plus amusant. Nous ne devons point passer sous silence M<sup>me</sup>. Trellu, qui joue avec talent le rôle d'Aurore ; un peu plus de distinction dans les manières compléterait les qualités qu'exige ce rôle. Assemat, dans la même pièce, partage à bon droit avec M<sup>me</sup>. Perron les applaudissements unanimes qui éclatent après le célèbre duo : *de toi, Frontin, je me défie*. Nous pourrions parler d'une petite scène extra-dramatique qui a eu lieu entre la première chanteuse, le directeur et le public, au beau milieu du *Concert à la Cour* : mais, comme

nous blâmons ces plaidoyers intempestifs dans des procès inattendus, où tout le monde, y compris les spectateurs, a quelque chose à perdre, nous passerons à l'ordre du jour pour en venir à la tragédie, jouée ici comme accessoire, ces jours derniers.

Nous nous faisons un plaisir d'entendre les beaux vers de Racine, le poète *enfoncé*, retentir dans notre nouvelle salle qui, en fait de beaux vers depuis son inauguration, n'avait entendu que ceux de Molière et de Voltaire; nous ne parlons pas de ceux de M. Scribe, de l'Académie française. Il nous semblait qu'elle ne serait tout-à-fait inaugurée que lorsque plusieurs de nos chefs-d'œuvre y auraient été représentés. Racine s'est donc enfin fait entendre. Il ne reste plus maintenant qu'une consécration à donner par notre compatriote Corneille, ayant pour interprète M<sup>lle</sup>. Rachel; mais attendons! — On conçoit très-bien que la tragédie, comme elle vient de nous être offerte, ne nous a contentés qu'à demi. David et M<sup>lle</sup>. Level, jouaient, il est vrai, convenablement les principaux rôles; mais les deux acteurs qui les accompagnent ont encore des moyens faibles et beaucoup d' inexpérience; puis nos chanteurs d'opéra-comique, y compris Delaunay, étaient contraints de prêter leur concours pour un genre qui n'est nullement le leur. David a les bonnes traditions, il dit très-bien les vers, mais parfois il crie trop et produit, par cela même, moins d'effet. Il a eu de beaux moments dans Oreste et dans Achille, mais c'est dans Hamlet qu'il nous a satisfait le plus. M<sup>lle</sup>. Level, dont le talent nous était déjà connu, semble appelée à rendre encore des services au théâtre Français ou à l'Odéon: la manière dont elle a joué Hermione, Clytemnestre, Athalie et Gertrude, en est pour nous la preuve convaincante. Elle a été vivement applaudie par le public nombreux qu'avait attiré cette vieille nouveauté déjà rentrée dans nos archives: la tragédie. Hélas! malgré les succès de M<sup>lle</sup>. Rachel, que nous avons admirée nous-même, plutôt comme *lectrice* que comme *actrice*, il faut convenir que les beaux jours de la tragédie classique sont finis, et que les pièces de nos grands maîtres n'en restent pas moins des chefs-d'œuvre à étudier, mais plus convenablement placés désormais dans les bibliothèques que dans les répertoires. Que voulez-vous? ce n'est pas chose facile que de parler *la langue des Dieux* et de la parler à des hommes qui s'arrangent très-bien de la prose troisième qualité, nous voulons désigner par là celle des quatre cents auteurs dramatiques qui défraient aujourd'hui nos plaisirs.

Nous revenons à nos moutons, c'est-à-dire à l'opéra-comique, qui pourtant n'a plus guère aujourd'hui ni bergers ni bergères.

On annonce une représentation au bénéfice de Labruyère; le public saisira cette circonstance pour lui prouver toute sympathie. Plusieurs pièces sont à l'étude, *Cosimo*, *Lucienne*; et dans ce moment deux puissances féminines remarquables par des qualités diverses, aspirent, dit-on, l'une et l'autre, à une *royauté d'un jour*. Que la paix soit signée, et que l'on nous donne au plus vite le joli opéra d'Adam.

— Les Conservateurs de la Bibliothèque de notre ville, MM. G. Mancel, Alph. Le Flauguals et Trebutien, viennent de faire une découverte qui intéresse assez le monde savant pour que nous entrions dans quelques détails à ce sujet, même après tous les autres journaux.

Une personne de notre ville se disposait à vendre au poids un amas de vieux papiers laissés depuis long-temps dans un grenier; mais avant de mettre à fin ce projet, elle engagea l'un de MM. les Bibliothécaires à voir si quelques-uns de ces papiers pouvaient offrir encore quelqu'utilité. Tout fut apporté à la Bibliothèque, et en collationnant ces reliques confuses, on découvrit les manuscrits suivants, que le nom célèbre du père André, auteur de l'*Essai sur le Beau*, recommanda tout-à-coup aux Conservateurs comme étant d'une haute importance.

Voici la liste de ces manuscrits pour la plupart inédits :

- 1°. La Géométrie pratique, 1 fort volume in-4°.
  - 2°. Traité de l'Architecture civile et militaire, in-4° ;
  - 3°. Traité de l'Architecture, etc. ( mise au net du précédent , in-f°. ) ;
  - 4°. L'Art de bien vivre, poème en 4 chants, in-4° ;
  - 5°. Une vingtaine de Sermons sur différents sujets, in-4° ;
  - 6°. Un fort volume de notes sur Descartes et Malebranche, in-4° ;
  - 7°. *Mataphysica sive Theologia naturalis*, in-f° ;
  - 8°. Instruction chrétienne pour un enfant qui est dans les études, in-f°.
  - 9°. Deux cartons considérables de cahiers et de feuilles volantes, contenant des opuscules en vers ou en prose, des maximes, des pensées, des notes, etc. ;
  - 10°. Un fragment considérable de la 2° partie de l'*Essai sur le Beau* ;
  - 11°. Enfin un manuscrit dont la dernière partie in-4°, par l'abbé de St-Pierre, auteur du *Projet de paix perpétuelle* est autographe.
- Mais ce qui est très-heureux, c'est d'avoir sauvé trois cahiers contenant, le premier, la correspondance du père André avec les pères Guilmond, Hardouin, Porée, etc., lorsque les Jésuites firent enfermer le père André à la Bastille, comme partisan des



doctrines de Malebranche ; le second , une correspondance de Malebranche avec le père André, et le troisième , une correspondance de Fontenelle aussi avec le père André.

Deux forts volumes de notes d'un élève du père André , M. de Quens, sont joints à ces correspondances : on dirait qu'elles ont été écrites journellement et qu'elles sont le résultat des entretiens de M. Ch. de Quens avec son professeur sur la religion, la philosophie , l'histoire , les auteurs , les hommes et les choses. C'était à lui que le père André avait laissé ses manuscrits qui ont ensuite passé dans les mains d'une dame De La Bolière , puis dans celles d'une demoiselle Peschet , sa légataire universelle.

Il est grandement à désirer que MM. les Bibliothécaires publient, comme ils le promettent , tout ce que leur découverte peut offrir de curieux et d'intéressant pour la science.

Le père André ( Yves-Marie ) était né en Basse-Bretagne , à Châteaulin , le 22 mai 1675 ; il entra chez les Jésuites en 1693 , et dix ans après environ il vint à Paris au collège de Clermont. A cette époque il étudia et adopta les principes de Descartes et ceux de Malebranche ; on l'accusa d'Innover en philosophie et d'avoir une fausse doctrine en théologie. Devenu suspect à Paris, il fut envoyé à La Flèche , de là à Alençon , puis d'Arras à Rouen et toujours poursuivi par une Inquisition haineuse , après avoir été transféré de collège en collège et rejeté toujours dans les emplois subalternes , il finit par être enfermé à la Bastille ; mais peu de temps après il en sortit et on l'envoya en 1726 , comme professeur royal de mathématiques à Caen où il résida pendant trente-neuf ans. Quand l'ordre des Jésuites fut détruit , le père André se retira chez les Chanoines réguliers de Caen et y termina en paix sa carrière le 26 février 1764. M. de Quens s'associa avec l'abbé Guilot pour faire graver une épitaphe sur sa tombe placée dans l'église des Chanoines.

L'œuvre capitale du père André est sans contredit son *Essai sur le Beau*. L'abbé Guilot, son ami , a publié une édition de ses œuvres qui a paru à Paris en 1766 et qui forme 5 volumes in-12. En seconde ligne, au nombre de ses travaux, on peut citer le *Traité sur l'homme* qui renferme de très-belles parties.

M. Cousin a publié dans le *Journal des savants* ( n°. de janvier et février 1841 ) deux articles d'un haut intérêt sur un manuscrit contenant des lettres inédites du père André. Il y exprime ses regrets au sujet d'une *vie de Malebranche* que le père André dut avoir terminée vers le milieu de 1778. Peut-être tout espoir de la retrouver n'est-il pas perdu ! « Mais les papiers les plus précieux, ajoute M. Cousin , c'était cette immense correspondance de Male-

branche avec tant d'éminents personnages ; et ici , pour la première fois , nous apprenons qu'il ait jamais existé un aussi grand nombre de lettres de Malebranche , car aujourd'hui on n'en possède presque aucune , et pour nous , nous n'en connaissons que deux que nous avons publiées , l'une fort insignifiante , l'autre sur l'immortalité de l'âme..... »

L'un des cahiers du père André , signalé plus haut parmi les manuscrits qui viennent d'être retrouvés , ne renferme pas moins de 17 lettres de Malebranche et autant de Fontenelle , dont 16 autographes , et une écrite en son nom par M. de Croismare.

Depuis l'impression des articles de M. Cousin , on a découvert et mis au jour une correspondance de Malebranche et de Maison ; et M. Cousin en possède une très-curieuse de Malebranche et de Leibnitz.

Tous les amis de la science et des lettres , tous ceux qui se livrent aux études philosophiques principalement , se réjouiront de l'événement heureux qui va mettre en lumière des travaux inédits d'un homme aussi indépendant de caractère et aussi considérable dans la science que le père André.

— L'Académie des sciences , arts et belles-lettres de notre ville , dans sa séance du 24 décembre dernier , a entendu la lecture d'une quinzaine de lettres extraites d'une vaste correspondance inédite de Huet. Cette communication a été faite à la compagnie par M. Léchaudé d'Anisy , et M. Massot s'est chargé de lire ces lettres qui ont excité un bien vif intérêt ; ce qui ne surprendra personne quand on saura qu'elles étaient de Bossuet , de Fénelon , de Fléchier , du père Larue , de M<sup>me</sup>. de Lafayette et de M<sup>me</sup>. de Montespan.

Il y a une vingtaine d'années M. Léchaudé d'Anisy a été à portée de faire un choix des lettres adressées à l'évêque d'Avranches. La collection formée par ses soins , a été sur le point d'être éditée par la maison Treuttel et Würtz , et devait former 4 volumes in-8°.

Les deux propositions suivantes ont été renvoyées à la commission d'impression de l'Académie :

« Y a-t-il lieu de faire imprimer , aux frais de l'Académie , tout ou partie de cette correspondance ? »

« Dans le cas de l'affirmation , chercher à obtenir du propriétaire des autographes de ces lettres , desquelles M. Léchaudé n'a que la copie , l'autorisation de les publier prochainement. »

— Nous apprenons à l'instant une nouvelle qui , sans nulle doute , intéressera vivement nos lecteurs , celle de la prochaine arrivée des jeunes sœurs Milanollo , qui viennent faire parmi nous une nouvelle moisson de couronnes.

Depuis leur départ de Caen , les jeunes virtuoses ont parcouru les principales villes de France , où des bravos unanimes les ont accompagnées ; l'année dernière , à Paris , Térésa fut nommée *la grande artiste* par tous ceux qui depuis long-temps ont acquis ce nom glorieux. Cet hiver , en Belgique , dans l'espace de cinquante jours , elles ont donné vingt-quatre concerts , tous nombreux et brillants ; un soir on comptait , dans le grand Casino de Gand , deux mille quatre cents auditeurs ; on voulait entendre un magnifique concerto inédit de M. de Bériot , qu'il a confié lui-même à l'archet presque divin de Térésa , en se faisant honneur de tenir le premier rang parmi les accompagnateurs , tandis que Vieux-Temps tenait le second.

Espérons que notre orchestre de la Société philharmonique , si bien dirigé par son habile chef, M. Gervais , voudra bien étudier ce bel accompagnement , et celui très-difficile de la Polonaise , de M. Habeneck , pour ne pas nous priver d'entendre les deux plus belles œuvres reproduites par le talent sublime de notre charmante Térésa.

—M. Guy , architecte , à qui la ville de Caen doit sa jolie salle de spectacle et l'embellissement de plusieurs quartiers , vient de recevoir la décoration de la Légion d'Honneur.

—NOUVELLES HEURES DE REPOS D'UN OUVRIER , par Théodore Lebreton , beau vol. in-8°, orné d'un portrait. Chez Nicéas Périaux , à Rouen. Prix : 7 fr. — Ce nouvel ouvrage du poète ouvrier , à qui nous devons la belle élégie de *l'Oiseau captif* , ne peut manquer de fixer l'attention du monde littéraire. M. Lebreton se distingue de cette foule de rimeurs ouvriers , ou d'ouvriers rimeurs , dont le journal de la librairie est inondé depuis deux ou trois ans ; il a sa place marquée entre Reboul et Jasmin.

—M. l'abbé de Lamennais , se rendant de Dol à Paris , est passé par Caen le 22 de ce mois. Quelques-uns des nombreux admirateurs de son génie , informés de sa présence momentanée au milieu de nous , sont allés lui présenter leur hommage.

—Notre prochain numéro contiendra un compte-rendu des poésies de MM. Emile et Antony Deschamps.

—On a joué dernièrement à Rouen deux pièces de théâtre dues à des auteurs de cette ville. Le théâtre des Arts a donné d'abord une comédie en un acte et en vers intitulée *Un quart d'heure de veuvage* , par M. Beuzeville , potier d'étain , connu déjà par la publication d'un joli volume de poésies. Cette comédie naturellement écrite et intéressante a été très-bien accueillie. — Le théâtre français de la même ville a donné une pièce en deux actes , intitulée *Robert ou la robe vendue* , par MM. Lemoire et Lucien L... qui a également réussi.

G. F. Directeur.

---

DISCOVERS DE L'ENTRÉE FAICTE PAR TRESHAVT ET TRES-  
PVISSANT PRINCE HENRY IIII, ROY DE FRANCE ET DE  
NAVARRÉ , ET TRESILLVSTRE PRINCESSE MARIE DE  
MEDICIS, LA ROYNE SON ESPOVSE , EN LEVR VILLE DE  
CAEN , AV MOIS DE SEPTEMBRE 1603.

(*Suite.*)

SA HARANGUE finie, leuant le genoil de terre, presenta à Sa Maiesté par la main dudict sieur Bailly les clefz de la ville , représentées par deux grandes clefz d'argent faictes faire exprez, attachées ensemble d'un gros cordon de soye avec houpes des couleurs de Sa Maiesté , et outre luy presenta dans vn sac de velours bleu garny de cordons et houpes de soye comme dessus, les vrayes clefz et ordinaires desquelles on clot et ouvre les portes de ladicte ville. Lesquelles ayant esté prises par Sa Maiesté les bailla au Capitaine des Gardes Escossoises, estant proche de sa personne , lequel le jour mesme renvoya par le commandement de Sa Maiesté lesdictes clefz ordinaires des portes audict sieur Lieutenant general.

ET APRES leur avoir faict vne briefue response, presque pareille en termes et sustence que à ceux du Corps de la Justice.

SA MAIESTÉ , se leuant et sortant dudict theatre , remonte sùr vn autre braue coursier magnifiquement enharnaché, que son escuyer luy auoit faict tenir prest, et precedé immediatement desdicts sieurs Bailly, son Lieutenant general, Advocat et Procureur du Roy, Gouverneurs escheuins, Officiers et autres dudict Corps de ville, est conduit dans ladicte ville par la Porte Millet. Au premier pont de laquelle porte et bouleuart d'icelle , estoit dressé vn portique à l'antique avec arcades, enrichy de peintures et chapeaux de triomphe enuironnans les armes de

France, Nauarre, Normandie et de ladicte ville. Et en la platte bende dudict portique estoient ces deux vers latins escrips, imitez de Virgille, que on auoit pris suiect d'y mettre exprez à cause des pluyes et ventz de la nuict precedente, et que le samedi matin paraissoit vn temps fort beau et serein :

Nocte pluit tota veniant spectacula læta :  
Cum Ioue diuulsum rex habet Imperium.

Av SECOND pont et porte de la ville y avoit aussy plusieurs ornementz et enrichissements.

Sur le milieu du frontispice de ladicte porte estoit eleué en bosse l'ecusson aux armes de France , couvert d'une couronne Royale , et vn ange qui couvroit de ses ailes estendues ladicte couronne et escusson, signifiant que l'Estat, royaume et couronne de France ont toujours esté soustenus et gardez par'la main de Dieu.

D'VN costé dudict Ecusson à droict estoit représenté eleué en bosse le Roy armé, tenant en sa main dextre vne espée nue eleuée la poincte en haut, et à la poincte d'icelle deux couronnes. Et en la main senestre tenoit les deux tables de la Loy avec cette inscription :

DVAS PROTEGIT VNVS.

DE L'AVTRE costé dudict ecusson à senestre estoit aussy eleuée en bosse vne effigie representant la déesse Clemence, portant d'une main vn petit agneau, marque de la douceur, et tenant en l'autre main vne branche de chesne en signe de victoire, avec cette inscription :

CLEMENTIA VICTRIX.

DES DEUX costez estoient deux tableaux en platte peinture. L'un representoit le Roy denouant de sa main

le nœud Gordian que Alexandre couppa , avec ces vers  
au pied du tableau :

Votre coutelas pouuoit bien  
Couper les nœuds de ce lien ,  
Qui retenoit la destinée  
De nostre bonheur enchainée,  
Comme cil du Roy peléen  
L'entrelaz du nœud gordien.  
Mais, Sire, par ceste Clemence  
Qui s'unit à vostre vaillance,  
Vous avez en le denouant  
Plus fait qu'Alexandre le Grand.

L'AVTRE representoit vn Hercule couvert de sa peau  
de lion, tenant sa massue en sa main, de laquelle il avoit  
tué le monstre Gerion à trois testes, qu'il tenoit soubz  
ses pieds, avec ses mastins morts auprez de luy , et au  
dessous ces vers latins :

Contudit Alcides victricis robore clavis  
Gerionem oceano in magno tria regna tenentem.  
Alcidæ nostro satis est prostrasse feroces  
Gerionas : hacque est clementia principe digna.

Et sur le mesme suiet ces vers françois :

Grand Roy, ne parlons plus de nos vieilles douleurs,  
Gerion et ses chiens tu les as mis par terre ;  
Mais garde toy d'un autre ayant des abaleurs,  
Et trois chefs et trois corps pour te faire la guerre.  
Avecques ta massue, ô Hercule tresfort,  
Ce monstre qui gromelle armé de ses trois testes,  
S'il branle, éprouvera du Centaure le sort,  
Qui gourmande importun de nos Roys les conquestes.

SITOST que Sa Maiesté eut passé le second pont , estant  
encore sous la voute de la porte, quatre des Gouverneurs  
Eschevins de ladicte ville, sauoir est : honorables hommes,  
André Marc, Jacques Quirye, Thomas le Mierre et Pierre

Neel, lesquels s'estoient auancez pour cest effect, comme Sa Maïesté fut sortie du Theatre susdict pour s'acheminer dans ladicte ville, aprez ces paroles, prononcées par ledict Marc :

**SIRE**, vostre ville de Caen, ayant eu ce bonheur d'auoir veu vostre enfance accompagner l'entrée du feu Roy Charles Neufviesme, vostre deuancier, et de gouter des lors l'esperance de vostre vertu et puis d'en recueillir les fruits depuis l'aduenement de Vostre Maïesté à la couronne, par l'heureux succez de tant de victoires qu'il a pleu à Dieu vous donner au prix de vos armes et peril de vostre vie, et plus encore par l'establissement d'une bonne et sainte paix, scelée de vostre sacré mariage et ratifiée par la naissance de Monseigneur le Dauphin, ne peut vous tesmoigner l'aise et le contentement qu'elle reçoit de la presence de Vostre Maïesté, qu'en vous offrant ce qui est vostre, tout service, obeissance et la fidelité inviolable qu'elle a de tout temps vouée à Vostre Maïesté, aux feuz Roys vos predecesseurs, et desire continuer à tout jamais, vous presentant ce daiz qu'elle supplie tres humblement Vostre Maïesté auoir pour agreable.

**Lvy** presenterent ledict daiz pour marcher soubz ice-luy, fort riche et magnifique, à pentes de velours bleu, parsemées de fleurs de lys d'or, bordées tout autour de petite frange double de fil d'or, et la longue frange du bas desdictes pentes de fil d'or et double comme dessus.

**Svz** chacune pente vn ecusson en broderie aux armes de France. Le fonds dudict daiz de mesme velours bleu que celui des pentes : l'ecarrie et les quatre bastons couvers dudict velours blen, entourez de canetille ou petite natte de fil d'or, estant ledict daiz double et portant mesme face et enrichissement par dedans que par dehors.

**SA MAJESTÉ** entrée soubz ledict daiz marcha estant precedée de trompettes, haubois et clairons jouant melodieusement, et de tous les Corps estans sortis au deuant

d'elle en l'ordre cy dessus : de ses gardes et assistée de plusieurs princes et seigneurs , tous demontrantz vne joye et alegresse extreme, comme aussi tout le peuple en tres grande affluence estant parmi les rues criant :  
**VIVE LE ROY !**

**TOVTTES** les Rues, depuis ledict Theatre jusques audict Chasteau où Sa Maiesté alla loger, estoient richement tapissées de tous costez, et le pavé entierement couvert de sablon fort epoux, affin que les cheuaulx y peussent marcher plus commodement.

En ce chemin est vn pont sur la riviére d'Orne, et sur ce pont est bastie vne forme de Citadelle, qui est l'Hostel commun de ladicte ville. Le frontispice duquel edifice, du costé de ladicte Porte Millet par où Sa Maiesté venoit, estoit reuestu de colonnes avec soubassementz, chapiteaux et corniches, richement entaillées, le tout orné de diuerses peintures, avec chapeaux de triomphe environnans les ecussons aux armes de Leurs Maiestez, de la Province et de la Ville, comme dict est. Et sur la corniche estoit posé vn grand tableau representant vn globe celeste auquel le ciel estoit configuré selon le mesme jour qu'arriva le Roy, à sçauoir : le soleil entrant au signe de la Balance, et comme il entroit en son midy le Dauphin celeste avec la lune paroissoient sur l'orison, pour faire allusion au Roy, à la Royne et au Dauphin.

Av HAVT dudict tableau, prez le soleil cheminant soubz la Balance, estoit ce quatrain :

Phœbus, tu ne tiens la balance  
Chacun an seulement qu'un mois :  
Mais Henry, soleil de la France,  
Tousiours la tient d'un juste poldz.

Et pres le Dauphin estoit escrit :

**CLARESCIT VTROQUE.**

Av BAS du rond et globe hors iceluy estoient dans le



dict tableau d'un costé representez deux sceptres croisés  
et liez ensemble, avec vne espée nue au milieu d'iceulx ,  
la poincte en haut, et ceste inscription :

DVO PROTEGIT VNUS.

Qui est l'une des deuises de Sa Maiesté.

De l'autre costé, deux couronnes joinctes , avec cette  
inscription :

MANET VLTIMA COELO.

Av DESSOVS dudict tableau en l'honneur du Roy et  
de la Roïne , suiuant la mesme allusion , estoient ces  
vers :

Ainsy nostre soleil courant en sa Balance,  
De rang faict son entrée en ses belles citez :  
Ainsy de son midy sur l'orison de France  
Il void naistre vn Dauphin en ses palais voutés.  
Ainsi pres son Phœbus nostre chaste Diane,  
Visitant ses subjectz y prend ses passe temps :  
Ainsy, belle lumiere honneur de la Toscane,  
Sur l'hüer tu fais naistre en nos cœurs vn printemps.

AVX DEVX costez dudict grand tableau et globe y avoit  
deux autres moyens tableaux, en l'un desquels le mont  
Etna ou mont Gibel estoit représenté jettant flammes per-  
petuelles, encore que les neiges, pluyes, ventz et foudres  
y tombent incessamment , et ce pour figurer l'ardeur du  
courage dont ceux de Caen ont esté toujours poussez au  
service du Roy malgré tous obstacles. Avec ces vers la-  
tins :

Ardet inextinctis vt feruens ignibus Aetna  
Quos pluuias ventique truces magis ac magis augment:  
Sic Cadomus micat obsequio studiisque fideque  
In reges Gallos : Adversis nescia vincit.

A L'AVTRE estoit peinte vne hermine ayant un boubrier

derriere elle et vn feu deuant. La nature de l'hermine est telle qu'elle se precipite plustost dans le feu que de se souiller au boubier : Telle est la fidelité de ceulx de Caen vers leur Roy, qu'ilz subiroient plustost tous les dangers du monde, que de manquer de fidelité à leur Prince. Auec ces vers françois :

Grand Roy, regarde Caen entre toutes tes villes  
Que les flotz mutinés des tempestes civiles  
N'ont peu aucunement ebranler ny brouiller,  
Elle courroit plustost à sa proche ruine :  
Que te manquer de foy, ressemblant à l'hermine  
Qui court plustost au feu que de se veoir souiller.

DE L'AUTRE costé dudict pont, vers St-Pierre, la face ou frontispice estoit enrichy, comme dessus, de nombre d'ecussons aux armes des precedents environnez de chapeaux de triomphe. Et au milieu d'iceulx vn tableau representant le Roy Artaxerxes eschauffé et alteré, recevant de l'eau d'un paisant qu'il luy apportoit dans ses deux mains, n'ayant rien de plus digne à lui donner, laquelle il beut et trouua bonne. Et au dessous ces vers :

Henry, nostre grand Roy, dont la main inuincible  
A fait naistre à la France vn age d'or paisible,  
Ayant par ta valeur tes ennemis domptés,  
Reçoy nostre pouuoir et sache que l'offrande,  
Pour remporter le nom de petite ou de grande,  
Se mesure tousiours selon les volontés.

SA MAIESTÉ passant sur ledict pont, fut saluée de quelques coups de canon tirez dudict Hostel commun de ville : paraprès de son de Trompettes, Haubois et Clairons fanfarantz aux fenestres en tesmoignage d'eiouissance.

DE LA, Sa Maieste vient mettre pied à terre et entre en l'eglise St Pierre, principale de ladicte ville, proche dudict Hostel commun.

LES DEUX grands portaux de ladicte eglise estoient

aussy ornez et parez de Tableaux en plate peinture , et de plusieurs ecussons et de chapeaux de triumphe aux armes de Leurs Maiestez, comme dict est. L'un desdicts Tableaux representoit le Roy avec vne Pallas ayant laissé à costé d'elle sa lance et son bouclier, et lui presentant vne couronne d'olivier en signe de paix, avec ces deux motz : *PACI GALLICÆ*. Et plus bas ces quatre vers latins :

Non tibi, Rex, Pallas victricia porrigit arma,  
Sat famæ tibi quesitum est victricibus armis:  
Sed quia nos bellis vexatos pace beasti,  
En tibi pacificæ ramum protendit oliuæ.

L'AVTRE Tableau representoit vne aurore acoustrée de blanc et de jaune doré , ependant de sa main des Lys, des OEilletz, des Roses et autres Fleurs paroissant en l'Orient. Et vers l'Ocçident se montroient trois déeses : la Justice tenoit la balance, la Pieté les mains jointes, et la Paix tenoit vne branche d'oliue : qui recevoient les fleurs que respandoit l'Auróre. Le tout en l'honneur de la Royne figurée soubz ceste Aurore. Et au dessous ces vers :

Les Brouillartz de guerre et d'horreur  
Couuroient encore le ciel de France,  
Les craintes et la defiance  
Noircissoient encor sa couleur,  
Lorsqu'on veid ceste belle Aurore  
Volant sur les ailles d'Amour  
Qui du feu dont el' se colore  
Vint allumer nostre beau jour.

La Justice et la Pieté  
Que la nuit tenoit prisonnières ,  
Au seul regard de leurs lumieres  
Recourent leur liberté ,  
Et la Paix qui s'estoit banie  
Retourna soudain deuers nous,  
Sa face de crainte ternie  
Reprint son air plaisant et doux.

Maintenant que la grand clarté

De son grand soleil nous eclaire,  
Elle ne veut qu'autre lumiere  
Face paroistre sa beauté.

COMME Sa Maiesté fut dans ladicte Eglise, ledict Sr. Official luy vint au deuant et luy bailla la Croix à baiser, luy disant ces paroles :

SIRE, vous adorez la Sainte Croix qui fut premierement scandale et vergongne au peuple: mais arrousée du precieux sang de Jesus Christ est à present le salut et honneur des siens. Les grands monarques du monde l'ont singulierement reuerée, et le Roy St Louys, vostre ayeul, en ce faisant merita d'estre canonisé. Plaise à Dieu, Sire, que par vos armes victorieuses nous la reuoyons plantée en tout l'Vniuers, à la honte des Mecreantz et gloire de la Foy Catholique Apostolicque et Romaine, que nous vous suplyons auoir tousiours pour recommandée, avec les pasteurs de l'Eglise, qui tous les jours vont requerant sa clemence de continuer longuement vostre bon heur.

DANS ladicte Eglise, vis à vis du grand Autel, estoit dressé vn oratoire couuert de velours bleu, semé de fleurs de Lys d'or, avec les carreaux de mesme parure, et sur iceluy vn riche daiz. Sa Maiesté ayant mis les genouilz en terre audict lieu ouyt le chant du *Te Deum* en excellente musique, tant des voix que des Orgues, chantans alternativement chacun son verset, avec les tresdevotes prieres à Dieu, qui là furent faictes pour la santé et prosperité de Leurs Maiestez et maintien de leur Estat.

LADICTE Eglise estoit richement tapissée depuis le haut jusques au bas, et en icelle vne si grande quantité de flambeaus que leur clarté egalait celle du jour.

APRÈS auoir rendu graces à Dieu, Sa Maiesté voulut remonter à cheval et se remettre soubz ledict daiz qu'elle auoit commandé à ses gardes estre conserué entier, pour en cest estat entrer dans le Chasteau où il alla loger. A son entrée furent de rechef tirez dudict Chasteau plu-

sieurs volées de Canon, mesme du donion d'iceluy. Les clefz desquelz luy furent lors présentées par ledict Sr. de Creveccœur Lieutenant pour Sa Maiesté au gouuernement desdictes Villes et Chasteau : lesquelles ayant prises et receues les remist à l'instant entre les mains dudict Sr. de Creueccœur.

LE FRONTISPICE du premier pont leuis dudict Chasteau, du costé de la ville, estoit aussy enrichy de mesmes ornementz, de figures, tableaux, vers et inscriptions, ecussons aux armes de Leurs Maiestez, de la Prouince et de la Ville, avec festons et chapeaux de triomphe comme és autres lieux cy dessus.

AV MILIEV estoit vne figure d'Amour du Peuple enuers le Roy en forme d'ange, ayant deux ailles. Lequel de la main droicte luy presentoit deux clefz entrelacées de mirthes, pour faire ouuerture de leur cœur qu'il trouveroit embrasé de l'amour de leur Prince. Laquelle ardeur d'amour estoit aussy représentée par vn flambeau allumé qu'il tenoit en l'autre main, et prononçoit ces vers :

Entre, vaillant monarque, entre dans ces Ramparts  
Autrefois surnommés la maison de Caie,  
Maintenant la Maison du plus grand des Cesars  
Et de qui la valeur rend la terre esbahye:  
Nous l'ouvrons nostre sein, entre aussy dans nos cœurs  
Dont ce public Amour qui maintient les vainqueurs  
Te presente la clef de mirthes acoustree.  
Mais quoy, tu n'y saurois plus auant penetrer,  
Et quelque ouvertz qu'ilz soient, tu n'y peux faire entrée  
S'il en faut estre hors pour y pouuoir entrer.

DES DEUX costez estoient deux Tableaux, en l'un estoit peinte la déesse Pomone, qui presentoit au Roy toutes sortes de fruitz : En l'autre la déesse Cerès qui luy presentoit des Epicz. Le tout pour montrer que la Normandie n'a autre reuenu que de fruitz et de grains dont elle faisoit offre à son prince. Voicy les vers du tableau de la déesse Pomone :

Ingrate cy deuant, la Déesse Pomone  
N'eust or de tant de fruitz couronné nostre automne,  
Si telle elle eust paru qu'elle a faict autrefois,  
Mais la honte l'oblige, à vostre bienvenue,  
De prendre ses atours plustost que d'aller nue :  
Voilà quelz sont les fruitz du bonheur de noz Roys.

Sous le Tableau de Cerès estoient ces vers :

Ces fruits sont naturelz  
Du creu de la province,  
Reçoy les, ô mon Prince,  
De la main de Cerès  
Que si la Normandie  
Estoit quelque autre Indye,  
Grand Roy, tu aurois or,  
Sans courir aux Barbares,  
Cent mille perles rares  
Et mille saumons dor.

LES CEREMONIES pour l'entrée du Roy parfaites et Sa Maïesté rendue audict Chasteau, tous les Corps susdicts de l'Eglise, Vniversité, de la Justice et de la Ville, tant ceulx qui estoient de pied que de cheval, ressortirent la ville par la Porte au Berger. Et marchants le long de la rivièrre d'Orne par les preys, gardans leur ordre, allerent passer la riuierre au bourg de Vaucelles, par dessus vn grand pont de bois sur bateaux, qui y avoit esté construit, pour euitier que, retournans par dedans la ville, les rencontres de troupes du train de Leurs Maïestez ne leur apportassent de la confusion et rompissent leur ordre. Et allerent trouuer La Maïesté de la Roïne, laquelle, conduite de la troupe d'Enfants perdus et compagnies d'infanterie, qui l'estoient allé trouuer prez du village de Mondeuille par le commandement du Roy, comme dict est cy dessus, s'estoit acheminée tousiours vers la ville, avec lesseigneurs, dames et damoiselles de son train : sy qu'ilz la rencontrèrent comme elle commençoit à entrer dans le faubourg de Vaucelles. Au moyen de quoy s'estant tous les Corps

susdicts arrangez d'un costé des rues la saluant en passant , Sa Maiesté s'alla rendre audict Theatre.

AVQUEL estant montée et prins siege en l'autre chaire qui luy estoit destinée , assistée de Monseigneur le Chancelier et autres Seigneurs , se presenterent tous lesdicts Corps , au mesme ordre qu'ilz avoient faict au Roy , et mettant les genoulz en terre , lui rendant l'honneur et hommage , luy firent leurs harangues l'un apres l'autre.

LEDICT Sr. Official pour l'Eglise et Clergé , en ces termes :

MADAME , puisque le Ciel , voulant sauuer la France , vous a faict l'épouse d'un Roy qui porte autant de vertu sur le front pour emouuoir les cœurs à son amour , que le soleil de lumiere pour tirer les yeux , à son admiration , le deuoir requiert qu'à vous , la fleur et parangon des princesses , venions pleins d'alegresse offrir nos vœus et tres fidelles seruices : plus obligez à vostre auguste personne , daignant aujourd'hui changer par la reflection de ses graces nostre chagrine attente en liesse , que suffisans d'en exprimer le bien . Mais surtout nous benissons d'affection ce petit Herculin Royal , vif image de Vos Maiestez , pour s'en aller desormais releuant nos courages jusques au zenitz de toute felicité , sur la créance qu'il nous laisse tres ferme d'estre un jour le tutelaire fauteur du grand monde François et la terreur deses Ennemys , et l'apuy de l'Eglise Catholique , Apostolique et Romaine , ainsy que son pere , filz aysné d'icelle .

APRÈS ledict Sr. Vasnier , Recteur , pour l'Vniuersité en ces termes :

MADAME , sy quelquefois vostre Vniuersité de Caen a eu occasion de se resiouir , nous pouons dire que c'est aujourd'hui , pour se veoir jouissante de la tres desirée presence de son Roy et de vous , sa tres chere espouze , que Dieu a faict naistre d'une maison autant recommandable pour la pieté que pour toutes les autres vertus . Ce qui

faict qu'elle espere de votre faveur, par vos saintes persuations, encourager Sa Maïeste, pour obtenir l'effect d'une treshumble et juste requesta qu'elle luy presente : affin de pouuoir continuer nostre profession, qui est d'enseigner la Jeunesse de vostre prouince de Normandye en la crainte de Dieu, connoissance des sciences et en l'obeissance qu'elle doibt à son Prince. Ce sont les Vniuersitez qui nourrissent des hommes propres pour publier vos trespignes louanges, et faire que vos admirables vertus seruent d'exemple à la posterité : mesmes aussy qui fournissent de nombre infiny d'hommes capables pour fidellement servir les Roys et leurs estats. Ne dedaignez, Madame, regarder d'un oeil fauorable vostre Vniuersité de Caen, qui a touiours esté constante en la fidélité qu'elle doit à son Roy : vous luy acroistrez l'incroyable desir qu'elle a touiours eu d'importuner le Ciel pour la conseruation de vostre prosperité et de vostre Royale lignée.

LEDICT Sieur Vauquelin, President du Siege presdial, pour le Corps de la Justice, en ces termes :

MADAME, comme les Empereurs, les Roys, les Princes et les grands Capitaines se plaisent à ramenteuoir et à parler de leurs entreprises, de leurs vaillances, de leurs victoires passées, de leurs triomphes et des depouilles conquises sur leurs ennemys : Ainsy nostre plus grand aise et nostre plus grand contentement c'est de nous esiouyr à conter, à raconter et à discourir de la grace que Dieu nous a faicte en ce Royaume, de nous auoir donné vne Royne sy grande, sy vertueuse, sy sage et agreable que Vostre Maïesté, laquelle par la benisson de sa fecondité et par l'heureuse naissance de Monseigneur le Dauphin a fermé la porte à nos malheurs, voir à toutes les mauuaises pensées, à tous les mauuais desseins et remuements qui se feussent peu relever contre la grandeur de nostre Roy, contre l'asseurance de sa couronne et contre le repos de toute la France. Laquelle receura cent mille conso-



lations par la prudence qui vous est comme naturelle de vostre maison paternelle des Medicis, et par vostre maternelle de celle d'Autriche, à qui le bonheur des Aages passez semble avoir ris jusques icy, nous assurantz que la bonté, la beauté et la candeur de vos vertus apporteront en ceste prouince auecques elles toutes les felicitéz que les anciens ont dit estres aux bons siecles dorez. Ce qui faict que la joie et que l'alegresse de vostre entrée en vostre ville de Caen ne se peut non seulement dire, mais à grande peyne conceuoir, tant elle est grande, tant elle est extreme à nous qui n'auons jamais seruy à deux maistres ny recongneu que la seule Maiesté de nostre Roy. C'est pourquoy, Madame, nous qui sommes vne parcelle de ceulx qui administrent sa Justice en ceste prouince, vous presentons humblement et d'une sincere affection nos cœurs d'aussy grande deuotion que nous demeurons et demeurerons eternellement vos tres humbles, tres fidelles et tres affectionnez subiectz et seruiteurs.

FINALEMENT ledict Sr Vauquelin Lieutenant general de monsieur le Bailly, maire de la ville, pour le Corps commun d'icelle parla ainsy :

MADAME, nous sommes icy pour vous faire hommage, comme à la gloire et à l'ornement de la France, sur laquelle aussy tost que vous auez jetté les yeux, de triste et desolée, sanglante et hideuse qu'elle estoit, comme preste à mourir, vous l'avez rendue splendide sur les autres royaumes comme l'oeil du monde. Ce ne sont pas des effects ny des faueurs d'une Royne mortelle, mais vrayement d'une déesse fille vnique du Ciel, que nous adorons comme toute diuine, ayant obligé la France d'un Daufin qui desia nous regarde, hautement eleué par dessus tout le monde et par dessus l'essence des astres et des Cieulx, qui rend nos desirs accomplis et repond à nos vœux. Nous contraignant volontairement de vous offrir nos cœurs, comme vic-times de nostre obeissance, et vous supplians de croire

que nous sommes vos plus humbles et obeissans suietz et seruiteurs.

LA ROYNE fist reponse à toutes ces harangues par la bouche de Monseigneur le Chancelier, qui luy assistoit à son costé, qui fist entendre combien elle auoit agreable le deuoir des fidelles habitantz de Caen, et combien elle receuoit d'aise de veoir de sy belles Compagnies, lesquelles s'employent journellement tant à instruire la Jeunesse que à maintenir le peuple en la crainte de Dieu et en l'obeissance qu'ilz doibuent à leur Roy. Et les exortoit de continuer : les asseurantz qu'elle fera tousiours enuers le Roy tout ce qu'elle pourra pour le bien et auancement de tous les habitans de Caen, et aura à jamais souuenance de tant de tesmoignages de leurs bonnes et loyales affections.

CES HARANGUES ouyes et descendue dudidict Theatre, elle monta dans vne litiere couuerte de velours, tant dehors que dedans, enrichye de broderye d'or et d'argent, ouuerte de tous costez, portée sur deux forts muletz richement enharnachez preparée exprez. Ayant pour toute compagnie avec elle dans ladicte litiere Monseigneur de Vendosme, filz naturel du Roy, aagé de neuf à dix ans ou enuiron.

Et precedée desdicts Corps qui luy auoient faict leurs harangues et de ses gardes, assistée des Seigneurs, Dames et Damoiselles, avec son de trompettes, haubois et clairons, s'achemina dans ladicte ville, receuant grand contentement de toutes les choses cy dessus qu'elle voyoit estre preparées pour la reception de Leurs Maiestez.

A LADICTE Porte Millet, entrant dans la ville, luy fut pareillement présenté vn riche daiz porté par les deux autres Gouverneurs escheuins de ladicte ville, le Procureur scindicq et le Greffier de l'hostel Commun d'icelle ville, qui sont : Robert Hebert, Charles Toullier, Guillaume Bauches et Pierre Beulart. Lesquels s'estoient auancez

pour cest effect comme elle sortoit dudict Theatre, estans demeurez prez d'elle audict Corps de ville, avec les Sr Lieutenant general, Aduocat et Procureur du Roy et quatre Gouverneurs escheuins qui auoient porté le daiz du Roy, Marin du Pont, Receueur des deniers communs de ladicte ville, precedez, comme dict est, de Pierre du Londel et son filz, Sergeant et Valet audict Hostel commun de ville, et du Trompette de ladicte ville, en mesme equipage qu'ilz auoient marché deuant le Roy.

LEDICT daiz estoit à doubles pentes de velours tanné, enrichy tout autour de clinquant d'argent, et la longue frange du bas des pentes double et de fil d'argent, à chacune pente vn ecusson en broderie, aux armes de la Royne. Le fondz dudict daiz de satin tanné, l'escarrie et les quatre bastons couverts de velours tanné, entourez de cannetille ou petite nate de fil d'argent. Et luy ayant ledict Hebert prononcé ces paroles :

MADAME, vous marcherez, s'y l vous plaist, sous ce daiz que nous vous presentons en toute humilité pour marque de l'hommage que vous rendent tous les habitans de ceste ville : lesquelz avec iceluy vous presentent aussy leurs cœurs pour demeurer perpetuellement tres affectionnez à vostre seruice, et suplient Vostre Maiesté les auoir pour recommandez.

ENTRA avec sa litiere, portée comme dessus, soubz ledict daiz. Et pour ce que l'obscurité de la nuit commençoit, fut apporté vn sy bon nombre de flambeaux que on la voyoit aussy bien et mieux que en plein jour, et mesmes les dames et damoiselles de son train, estantes les vnes sur haquenées, les autres dans les carrosses.

MARCHANT en cest equipage, estant parvenue en ladicte Eglise St. Pierre, sortant de sa litiere, entra en ladicte Eglise, où se prosterna au deuant d'elle ledict Sr. Official, qui luy bailla la croix à baiser, luy disant ces paroles :

MADAME, la grande Imperatrice S<sup>te</sup>. Helene, par sa re-

ligieuse curiosité retrouva la Croix de Nostre Sauueur que les Juifs auoient malicieusement cachée, affin d'en prier les vrays Chrestiens et supprimer la memoire de la Redemption commune. De mesme nous esperons que à vostre pieuse imitation plusieurs l'embrasseront tres volontiers. Dieu le veuille ainsy, Madame. Cependant nous alons en prieres baigner ses piedz de larmes pour la conseruation de Vostre Royale Maiesté.

ET CE FAICT , s'estant mise à genoulz en l'Oratoire qui auoit esté préparé pour Leurs Maiestez, ouyt le chant du *Te Deum* qui fut faict pour vne seconde fois auec prieres et oraisons et mesmes ceremonies et solemnitez qu'il auoit esté faict en la presence du Roy.

APRES laquelle action de grace remontant en sa litiere , precedée et assistée comme dict est ; fut conduite audict Chasteau où son logis luy estoit préparé.

( *La suite à un prochain numéro* ).

---

## UN AMOUR LITTÉRAIRE.

---

### I.

Marie de Sérillac avait seize ans , de grands yeux bruns , une voix très-douce , un ensemble plein de simplicité , de charme et de modestie. Sa mère venait de l'enlever à l'un de ces pensionnats parisiens où l'on apprend , moyennant quelques billets de banque , à jouer des quadrilles , à nettoyer ses dents , et à parler , en grasseyant , la langue combinée des professeurs d'écriture et des marchandes de modes. Heureusement, Marie n'avait

rien appris à cette école de coquetterie et de grâces maniérées, et elle était revenue dans sa province plus belle, mais aussi bonne et aussi pure que le jour où elle lui avait dit adieu pour la première fois.

Le château de Sérillac est adossé à de grands bois, et domine lui-même de magnifiques prairies. C'est une vaste habitation moderne, construite avec goût, entourée de beaux jardins, et ne laissant apercevoir que çà et là les vestiges du vieux manoir qu'elle a remplacé : au-dehors, les écussons à coquilles, suspendus entre les griffes de deux léopards de granit ; les douves fangeuses, peuplées de poissons blancs, le pont-levis en ruines, et les meurtrières gorgées, non plus de canons d'arquebuses, mais de foin et de paille sèche : au-dedans, les portraits des aïeux avec leurs armures luisantes et leurs cadres sculptés ; quelques vieux meubles conservés comme des reliques, et contrastant avec un ameublement du dernier goût ; puis, sur les rayons les plus bas et les plus élevés de la bibliothèque, des bibles géantes, des annales de conciles, des poésies amoureuses soupirées autrefois par des courtisans devenus évêques, des livres de sermons à tranches jadis dorées, que surmonte une houppe de sinets de soie rose, blanche et verte ; le tout enseveli sous une vénérable et glorieuse couche de poussière. La plupart des bibliothèques qui *datent* un peu sont ainsi disposées : de pieux in-folios en forment la base, c'est la dépouille d'un prieuré voisin ou l'héritage d'un savant aïeul ; de petits livres galants, et jadis coquets, la couronnent ; on les a trouvés dans l'armoire d'un abbé mon-dain ou sur la table d'un mousquetaire ; puis, au milieu, se case et se range la moderne et envahissante littérature, les revues, les romans, les livres de philosophie et d'histoire, les drames et les poésies, génération jeune, active, innombrable ; avalanche de parvenus qui s'abat-tent sur les archives poudreuses, les renvoient à la cave

ou au grenier , et condamnent bientôt à l'oubli le plus profond tout cet entassement de saintes légendes et d'innocentes bergeries, dont ils viennent occuper la place sur les rayons et dans les intelligences.

Marie et sa mère n'étaient jamais seules au château : la ville voisine leur expédiait presque tous les jours son contingent de notaires , de curés et de visiteurs de toute espèce. Les châteaux des environs se peuplaient au printemps de joyeuses familles , avides , comme elles , de courir les vallées , de boire à l'eau des sources ferrugineuses , et de poursuivre les papillons le long des haies. Les soirées étaient beaucoup plus difficiles à passer ; un peu de musique , beaucoup de causeries et quelques lectures étaient les seules ressources de la colonie. Mais on n'est pas exigeant à la campagne , et mieux vaut encore bailler en cercle autour d'un guéridon chargé de fleurs , de livres épars et de broderies , que de se traîner sur les trottoirs humides d'une grande ville , et de consumer sa nuit à voir pirouetter des danseuses , ou à entendre des candidats à la députation résumer la séance du jour , et parler lourdement de chemins de fer , de fortifications , de crédits supplémentaires et de protocoles.

Par une fraîche matinée de septembre , une grande animation régnait dans l'ancienne cour d'honneur de Sérillac : trois voitures , marchant de conserve , venaient d'arriver avec force bruit de voix , de rires et de chevaux : et chacun mettait pied à terre , appelant son voisin , réclamant son chapeau , son châle ou son ombrelle , et adressant un salut cordial aux deux châtelaines qui étaient accourues sur le perron.

Ce ne fut qu'à table , et en prenant le thé , que l'on put passer en revue la caravane qui venait d'arriver à Sérillac. Il y avait là trois ou quatre familles , représentées par une demi-douzaine de jeunes filles avec leurs mères , un curé , un précepteur , deux ou trois jeunes gens en

costume de chasse, et un ou deux vieillards presque aussi dispos que les autres.

— Que ferons-nous aujourd'hui ? dit une voix, au moment où l'on allait quitter la table.

— Liberté ! liberté ! cria-t-on en chœur.

Et, sans plus attendre, chacun courut à son poste : les chasseurs allèrent battre les guérets, les enfants se mirent à grimper dans les escaliers : les jeunes filles s'armèrent de lignes ou s'emparèrent de la balançoire ; le curé s'enfonça dans le taillis avec ses *heures*, le précepteur demanda le chemin de la bibliothèque, les mères et les vieillards commencèrent à causer paisiblement sous la char-mille.

— Je vous ai amené là un excellent jeune homme, disait à Madame de Sérillac une dame assise à côté d'elle, en lui montrant un des chasseurs qui ne paraissait pas aussi ardent que les autres à sauter les fossés et à fourrager dans les haies d'aubépines. C'est M. Alfred Lautour, l'un des bons amis de mon frère, et, je crois, son camarade de collège. Vous n'avez jamais vu d'homme plus laborieux et plus modeste : il a tout appris et tout retenu : les sciences les plus abstraites lui sont familières : il parle des arts comme un maître, fait des dessins charmants, et de délicieuses poésies : il écrit dans les journaux, travaille pour le théâtre, et vit dans l'intimité de nos écrivains les plus célèbres.

— Mais comment, observa madame de Sérillac, ce jeune homme, si répandu à Paris, se résigne-t-il à vivre en province ?

— Ceci est une histoire, et je soupçonne mon frère de ne m'avoir pas tout conté. La passion de ce jeune homme pour l'étude a ébranlé sa santé robuste, et il s'est mis *au vert*, comme on disait autrefois. Je présume, au reste, qu'il y a aussi là-dessous une petite affaire de cœur, et que sa famille n'est pas fâchée de l'éloigner pour quelque

temps. Mon frère nous l'a envoyé , et doit bientôt venir le rejoindre. M. Alfred nous rend les devoirs de l'hospitalité on ne peut plus faciles : son caractère est plein de douceur , et son genre de vie est des plus simples : il passe son temps à rêver , à se promener , à écrire : nous ne le voyons guère qu'aux heures des repas : il est prévenant et bon , joue avec nos enfants comme s'il avait leur âge , écoute mon mari sans s'impatienter jamais , et nous charme tous par la réserve de sa conduite et l'aménité de ses manières.

Madame de Neubourg allait continuer sur ce ton , lorsqu'Alfred Lautour , qui avait été caché quelque temps par les haies et les grands arbres , reparut sur le penchant de la colline. Il choisit un lieu ombragé , jeta son fusil sur l'herbe tendre , tira un livre de sa poche , et s'assit tranquillement au pied d'un orme chevelu.

— M. Alfred ! cria , du bord de la rivière , une voix d'enfant : laissez donc là votre fusil et votre livre , et venez pêcher avec nous.

Alfred accourut en riant , se mêla au groupe des jeunes filles , saisit un bambou qu'on lui tendait , et se résigna doucement à ce métier champêtre qu'ont , selon nous , beaucoup trop calomnié les têtes fortes de notre monotone génération.

Après la pêche , vinrent les courses sur l'étang , les farandoles sur la pelouse , les cris perçants autour de l'escarpolette. Peu à peu le soleil baissa , les chasseurs arrivèrent , montrant leur butin et gonflant leurs pousesses : la solitude du salon se peupla à mesure , et le précepteur s'y rendit le dernier , la tête pesante et l'habit poudreux

Le dîner fini , les voitures attelées reçurent de nouveau la caravane , et l'on se quitta avec mille saluts caressants , mille embrassements joyeux et mille promesses de retour.



## II.

A quelques jours de là , Alfred était seul dans la petite chambre qu'il habitait momentanément chez madame de Neubourg. Il allait de son piano à sa table , de son divan à sa fenêtre , ébauchant une mélodie , traçant rapidement quelques lignes , ouvrant avec une certaine négligence un livre nouveau , ou regardant la Sarthe se perdre entre les prés et sous les saules.

— Bonne vie ! se disait-il , bonne vie de paresse et d'enchantement ! Savons-nous , à Paris , ce que valent les hommes , ce que vaut la nature , ce que nous valons nous-mêmes ? Où sont mes *roués* du Café Anglais , mes bouquets d'arbres souffreteux de la Chaussée d'Antin ? où sont ces exigences qui vous enchaînent , ces parades qui vous rapetissent , ces comédies mondaines qui vous dépravant en vous épuisant ? Ici les champs sont verts , les femmes sont bonnes et naïves ; les grâces de convention n'existent pas ; le sentiment du beau coule de source ; l'art est vierge comme les cœurs où il pénètre sans efforts. Corbleu ! mes amis , faites-vous donc hommes de province , et laissez votre vieille Gomorrhe s'abîmer toute seule dans ses cloaques de boue et de sang .

Alfred était , comme l'avait dit madame de Neubourg , un bon et excellent jeune homme . Si la richesse de ses facultés n'avait pas encore produit de fruits remarquables , elle lui avait au moins permis de dépenser largement sa vie sans la mettre à sec . Il y avait en lui de l'ardeur et de l'intelligence pour toutes choses ; l'indécision même de sa nature en révélait la beauté : sa tête et son cœur s'épanouissaient avec une rare effusion , et si , jusqu'alors , il ne s'était montré grand ni par la moralité , ni par le génie , on pressentait qu'il y avait là moins d'impuissance que de mollesse et de dédain de soi-même .

Les natures de cette espèce , que l'on ne peut appeler des types , parce qu'elles n'ont aucun élément essentiel et précis , sont , à notre époque , moins rares qu'on le suppose. Il y a , en ces temps-ci , du crépuscule autour des individus , comme il y en a autour des choses sociales. L'acteur se meut au hasard , sans se soucier parfois du but qu'il importe d'atteindre , parce qu'il ne l'entrevoit pas clairement. Le spectateur prudent hésite à porter un jugement quelconque , parce qu'il se fait une grande confusion au fond de ses orbites , et que , selon certaines dispositions de terrain , certains hasards d'attitudes , certaines variations d'ombre et de lumière , il est tour à tour éclairé ou aveuglé , flatté ou repoussé , convaincu ou ébloui.

Quant à l'acteur lui-même , il est en proie à une indécision fatale. Né d'un souffle fécond , il a été réveillé dans son berceau par une voix qui lui annonçait de grandes choses à faire , il a étendu les bras vers la destinée , digne de tous ses dons , prêt à profiter de toutes ses promesses. Sera-t-il fort ? Les proportions de cet être élu sont harmonieuses ; il y a du ressort dans ses muscles , du feu dans son regard. Sera-t-il pur ? Il se sent de l'enthousiasme pour les cœurs honnêtes , de l'attrait pour les vertus voilées : le récit d'un acte de dévouement , le retentissement d'une noble parole , le frappent comme d'une commotion électrique. Il ne demande pas mieux que de marcher , lui aussi , sérieux et bon , sous l'œil de la Providence.

Mais qui l'empêche , aussi , qui l'empêche de devenir méchant , de trahir la mission qu'il avait reçue , de céder à d'autres sollicitations , à d'autres attrait impérieux ? Il a été retenu jusqu'à vingt ans par le réseau étroit d'une règle sévère : arrivé là , le réseau a disparu , la triste liberté a fait sa besogne : les portes du monde lui ont été ouvertes à deux battants , temple par un bout , mauvais lieu par l'autre : lui a-t-on appris à choisir , à se diriger , à se reconnaître ? quelqu'un lui a-t-il dit : le bien est ici ,

le mal est là ? En le gorgeant de science, lui a-t-on fait connaître à quoi devait servir, à quoi devait tendre la science ? En se préparant aux études littéraires, a-t-il su que l'art était un acte de foi, et non un instrument de caprice, une fête et non une orgie, une propriété publique que l'on doit respecter, et non un fétiche individuel que l'on brise ou que l'on adore à son gré ? En le jetant à travers le monde politique, lui a-t-on montré la tradition derrière le fait présent, l'esprit sous la lettre, le principe apparent et sûr à côté du texte banal ? En le laissant pénétrer au sein de la société des hommes, lui a-t-on enseigné ce qu'il fallait qu'il leur donnât en échange de ce qu'il allait exiger d'eux ? lui a-t-on révélé qu'il y avait une religion du devoir, comme il y avait un culte de la pensée ? lui a-t-on dit enfin qu'il fallait être pur pour briller, moral pour aimer, honnête et patient pour réussir ?

Hélas ! ces sortes d'enseignements n'entrent ni dans l'éducation qu'il a reçue, ni dans celle qu'il recevra au milieu des hommes ! Au pêle-mêle de la science succède le pêle-mêle de la vie. Trop heureux s'il en trouve la route et l'issue, car le mot « cherche ! » est le seul avertissement qu'on lui ait octroyé au départ !

Ainsi aventurées, nos jeunes générations s'agitent dans leur ombre, et toutes les pertes qu'elles font, tous les déchirements qu'elles subissent, toutes les ruines qui s'entassent autour d'elles, nous offrent de terribles et poignants spectacles.

Alfred Lautour rêvait peut-être à ces profondes anxiétés de la jeunesse, lorsqu'un domestique, qui partait pour la ville, vint lui demander ses ordres. Madame de Neubourg faisait un envoi à son frère, et Alfred s'était promis d'y joindre un mot de sa main. Il fureta sur son bureau, et remit au porteur un paquet assez volumineux, dans lequel était contenue la lettre que voici :

« Que vous avez bien fait, mon cher Raymond, de

m'exiler à Frileuse ! J'y suis devenu le plus stupide, le plus fainéant, le plus heureux des gens de lettres et des Parisiens, dois-je dire des hommes ? Votre beau-frère est un hôte très-affectueux ; votre sœur est un chef-d'œuvre de vertu ; vos petites nièces sont les démons les plus blonds et les plus bouffis que j'aie vus dans vos musées et dans mes rêves. On me gâte comme un enfant de la maison ; nos journées se passent en excursions et en flâneries, nos soirées en bavardages et en lectures. On a le bon goût, rare en province, de me laisser faire ce qui me plait, et, sans abuser de la permission, je me livre à toutes mes fantaisies de tourist et de sauvage. Je vais visiter les églises des environs, boire le lait des étables, manger le pain bis des paysans : un matin, je me baigne voluptueusement dans la Sarthe ; un autre jour, je croque un moulin sur mon album. On m'a loué un piano, et je me suis mis en tête de composer un opéra pour la prochaine fête de M. de C. ; on m'a autorisé à fouiller dans les déblais d'une vieille abbaye, et j'y ai copié, d'après des missels manuscrits, une myriade de majuscules à illustrations romanes, que Curmer n'aura pas, car ce serait vraiment un sacrilège que de dépouiller nos vieux saints de leurs enluminures, pour en habiller vos *La Bruyère chicards* de la rue Richelieu. Mes petites broderies littéraires avancent aussi, et j'ai en tête un roman d'après nature, pour lequel il ne me manque plus qu'un cadre et trois ou quatre séances d'atelier : il y a ici des originaux qui viennent poser pour moi, sans qu'ils s'en doutent, et qui vous amuseront bientôt à leur dépens.

« S'il y avait deux étés cette année, vous ne me verriez pas avant bien des mois. Je sais que vous allez vous étonner et crier à la pétrification, au meurtre et au scandale ; m'envoyer, peut-être, avec une houlette ornée de rubans et de coquelicots, un vieux cigarre oublié sur ma cheminée, et je ne sais quel écho de regrets sourds et de

plaintes féminines. Croyez-moi, mon ami, j'ai bien lutté, mais depuis tantôt quatre semaines, j'ai remporté sur moi des victoires immenses. Avouez que j'ai dépensé trop d'argent, de veilles et de papier *Marion*, à me mettre à l'affût derrière le balcon des *Italiens*, à traduire en beau style, et sans ratures, des amours plus ou moins poétiques. J'en ai reconnu le vide depuis mon séjour à Frileuse : et, bravant par anticipation toutes les malédictions qui me viendront de vous et d'autres, j'ai commencé à comprendre que la pensée et le cœur pouvaient changer de lit comme nos fleuves, et qu'il y avait des rives fraîches et émaillées qui valaient bien vos quais de pierre polie et dure, brûlants un jour, glacés le lendemain et ensevelis dans les brumes.

« Il y a, à une lieue d'ici, un château, et, dans ce château, une jeune fille. Figurez-vous la Marguerite de Goëthe, avec des cheveux noirs au lieu de cheveux blonds : des mains dignes de don Juan, une taille que Châteaubriand eût comparée au jeune palmier du vieux Chactas. Je l'ai vue trois ou quatre fois, depuis mon arrivée à la campagne, et je ne sais en vérité ce qu'il adviendra de ces rencontres. Madame de Neubourg m'avait beaucoup vanté : on me considère à Sérillac comme un modèle de modestie et de vertu, et l'on a en moi une loyale confiance.

« L'autre jour, pendant que les enfants jouaient, et que les mères tricotaient leurs éternelles tapisseries, on m'a envoyé avec Marie (le beau nom, n'est-ce pas ?) cueillir des champignons de rosée dans l'avenue. Nous sommes partis ensemble, comme des frères ; nous avons causé, chanté, souri aux nuages et aux papillons. L'homme de lettres de toutes les *Revue*s satinées, le beau parleur du foyer de l'Opéra, s'effaçait à côté de la jeune fille des champs : sa voix m'arrivait comme un ramage ; chaque mot, prononcé par elle, me chatouillait comme une ca-

resse. Elle me contait ses joies et ses plaisirs ; elle aimait les petites fleurs bleues , les cressons frémissant dans l'eau des sources , les robes blanches ; les ballades de Bürger , les mélodies de notre Frantz : la naïve enfant comprenait l'art mieux que nous , qui en faisons métier et marchandise ; et , quand elle ouvrait la bouche pour m'interroger ou me répondre., je m'arrêtais comme au seuil d'une chapelle , afin de respirer à mon aise ce parfum de foi et d'innocence , afin d'écouter à loisir ce chant aussi doux qu'un chant d'oiseau, aussi saint qu'un hymne de Pergolèse.

« Nous sommes revenus avec une provision de champignons parfumés , et il a fallu ensuite rentrer au salon. On m'a demandé une lecture , j'ai pris un volume de Lamartine , et on a pleuré en m'écoutant. Marie a voulu lire à son tour , et elle est tombée sur le *Premier Regret*, et chacun s'est ému encore , moi comme les autres : — on eût dit une prière en famille.

« Vous riez , lion que vous êtes ; vous riez de ma transformation soudaine , de mes amours champêtres , de mon retour à l'élégie , de mon style fleuri et pastoral. Pour m'achever de peindre , il faut que , en vous demandant un service , je vous livre une des idées qui me préoccupent le plus aujourd'hui , parce qu'elle flatte à la fois les penchants secrets de mon cœur et mes habitudes littéraires. En parcourant les brochures entassées sur les consoles du salon de Sérillac , j'ai vu plusieurs numéros de la *Gazette des femmes* ; on y est abonné ici : on ne pourra imaginer que j'aie des accointances quelconques avec ce bureau d'esprit des dames françaises. Le gérant est de nos amis ; elle m'a demandé maintes fois de ma prose , et je veux enfin céder à ses désirs. On me lira chaque semaine au château : je me lirai moi-même aux réunions de la veillée ; j'écirai , en déguisant mon nom et , au besoin , mon sexe et mon âge , tout ce que je n'ose

dire de vive voix : j'imaginerai une série de lettres , un enseignement progressif, que sais-je ? La clef de mon pseudonyme se trouvera quand je le voudrai , et cette fiction me procurera une foule de sensations agréables , si elle n'engendre pas des conséquences plus sérieuses.

« A l'œuvre donc , cher Méphisto ; portez bravement ma première production à ce cornac équivoque , qui se charge d'apivoiser périodiquement les jeune filles ; gardez-moi un secret absolu sur tout ceci , et vive la presse ! Votre plus ignoble porteur d'imprimés à domicile est à cent pieds au-dessus de toutes les colombes messagères des troubadours. »

Les instructions d'Alfred furent ponctuellement suivies par son correspondant , qui ne manqua pas de le persiffler , comme il l'avait prévu , au sujet d'une métamorphose dont il se rendait malaisément compte. Raymond de Thouars , frère de madame de Neubourg , était , en matière de sentiment , ce que l'on appelle ailleurs un homme pratique. Et il eût grondé plus lourdement son *Ermite du Maine* , comme il disait , s'il eût cru à la sincérité , ou , tout au moins , à la persévérance de sa conversion.

Quoi qu'il en soit , Alfred , prévenu du jour où le numéro du recueil qui contenait son article devait arriver à Sérillac , s'arrangea pour que la famille de Neubourg s'y rendît ce jour-là même. Il vint plus tard que les autres , et trouva tout le monde groupé sur les bancs rustiques de la charnille.

Marie tenait à la main la *Gazette des femmes*.

— Oh ! la jolie lettre , Monsieur Alfred ! dit-elle en le voyant , la jolie lettre que j'ai reçue ce matin !

— Vous , Mademoiselle ! dit Alfred , simulant la surprise , et réellement ému de l'à-propos , qu'il n'espérait pas aussi complet.

— Oui , Monsieur , moi et bien d'autres , car elle est imprimée dans un journal.

Et elle tendit gracieusement le numéro au jeune homme, qui le saisit avec un empressement mal déguisé.

— Vous qui lisez si bien, Monsieur, ajouta madame de Sérillac, sans remarquer son trouble, vous allez nous lire cet article : de quel nom est-il signé ?

— Old Goshawk, dit Alfred ; le nom est drôle !

— C'est un nom anglais, observa madame de Neubourg : Les écrivains de cette nation ont plus d'entrain et d'honnêteté que les nôtres.

— Vous êtes sans pitié, Madame !

— Oh ! je ne dis pas cela pour vous, Monsieur Alfred ; quoique, au fond, j'aurais bien le droit de ne pas faire d'exception en votre faveur, puisque vous n'avez pas daigné encore nous communiquer le moindre de vos ouvrages.

— Modestie d'auteur, ajouta le curé.

— Tous mes livres sont à Paris, reprit le jeune homme.

Et, sans plus d'observations, il commença sa lecture.

### III.

#### LETTRES A UNE JEUNE FILLE.

##### 1<sup>re</sup>. lettre.

Quand j'étais jeune, et il y a long-temps de cela, je me représentais toujours un poète sous la figure d'un homme fort pâle, enveloppé d'un grand manteau noir, et venant attendre le jour sur le penchant de quelque colline, adossé au tronc de quelque chêne séculaire. Mon poète rêvé prenait plaisir à interroger l'horizon muet encore, à suivre de l'œil les riches teintes qui s'harmonisaient dans le Ciel, à écouter les premiers chants du pâtre et les premiers frémissements de la nature. Ce sublime spectacle de la création à son réveil devait développer en lui des facultés



toutes puissantes, et je ne comprenais pas qu'on allât chercher ailleurs des inspirations et des symboles.

Depuis, j'ai songé qu'il y avait quelque part une aurore plus belle que notre classique aurore de tous les jours, un autre lever du Soleil que celui dont les poètes descriptifs et les peintres de genre ont abusé tant de fois. Tu ne peux te figurer quel charme nous éprouvons, nous autres vieilles gens, à voir une ame d'enfant s'épanouir au sein de la vie; à contempler l'agitation indécise de ces petites ailes; à entendre épeler des mots bien graves par ces bouches caressantes qui ne semblaient faites que pour sourire. Tout ce qui naît excite au plus haut degré l'intérêt de ceux qui meurent; tout ce qui se transforme reçoit, de près ou de loin, la bénédiction émue de ceux qui n'attendent plus rien en ce monde qu'une dernière et lugubre métamorphose. Il semble que la Providence ait voulu rattacher le passé à l'avenir par un lien de mystérieuse sympathie; et les profondes angoisses, et les joies ineffables de l'amour maternel sont là pour te prouver tout ce qu'il y a de vraiment divin dans la loi qui préside à la relation et à la succession des êtres.

Le voyageur qui achève de descendre le cours d'une rivière, épie avec une attention curieuse l'heure et le lieu où la brise commencera à souffler, les voiles à se tendre, les vagues à assiéger le flanc du paquebot. Bientôt, sans doute, il ne verra plus l'eau transparente couler tranquillement le long des herbes, il ne verra plus les fleurs des prairies; il n'entendra plus les voix des campagnards se répondre d'un bord à l'autre, en se jetant gaîment des injures ou des souhaits; mais le paysage grandit, et l'ame se sent grandir à mesure. Un bruit sourd et lointain annonce l'infini qui va poindre: et il vient un moment, moment plein de ravissement et d'extase, où la nacelle est un vaisseau, où le caillou est un rocher, où le ruisseau est un fleuve, où le fleuve est un Océan.

Oh ! vois-tu , la vie est ainsi faite : hier , tu n'étais qu'un enfant ; aujourd'hui je parle à une jeune fille ; demain nous t'appellerons une jeune femme. Es-tu plus heureuse aujourd'hui que tu ne l'étais hier ? et demain le seras-tu davantage que tu ne l'es aujourd'hui ? questions à la fois douces et amères , solennelles incertitudes que toutes les voix de l'ame humaine semblent se raconter entr'elles , avec cet accent sérieux et troublé qu'aucune langue mortelle ne saurait rendre.

Un enfant est devant nous , avec ses cheveux blonds et sa figure blanche et rose : ne sachant rien de nos secrets et de nos misères , il se fait de tout un jeu ; il ne demande aux fleurs que le miel , à la vie que le plaisir. Pourquoi l'enfant ne resterait-il pas enfant ? pourquoi le jouet deviendrait-il une arme ? le miel un breuvage enivrant ? la vie une lutte ? Les anges du Ciel nous apparaissent blonds et souriants comme les enfants de la terre : Dieu n'a-t-il pas voulu nous enseigner par là que le suprême bonheur était dans la suprême innocence , et que le paradis de l'homme était un berceau !

Regarde bien avant de répondre : il y a quelque chose qui manque à ces formes délicates et pures , c'est la solidité , c'est la force ; il y a quelque chose qui manque à cette physionomie radieuse , c'est un rayon nouveau , c'est le rayon de l'intelligence. Le corps de l'enfant se développe et se fortifie ; dans ses yeux brillent des lueurs inaccoutumées ; la pensée germe , l'imagination jaillit , le cœur bat et aspire. Vous avez moins de beauté , moins de bonheur peut-être ; mais vous avez plus de sève et plus de puissance : l'ange a perdu ses ailes ; mais un être nouveau le remplace ; cet être nouveau est-il déjà un homme : attendons encore. Attendons , car , entre l'homme et l'ange , il y a un intervalle qu'il faut franchir ; il y a une seconde création qui va se faire.

Dis-moi ce que tu es , toi qui m'écoutes : dis-moi ce que

tu penses, ce que tu espères et ce que tu crains. Jeune fille, tu vis de mélodies et de fêtes ; tu te donnes toute entière à tout ce qui t'émeut, à ton Dieu, à ta mère, à la nature : tu es libre, tu es sincère, tu connais à peine le mal par son nom. Nous sommes tous occupés à t'admirer, à t'applaudir, à t'encourager de la voix et du regard : parmi nous tu es belle, parmi nous tu es reine : veux-tu que nous prions la Providence de te laisser ce que tu es?...

Jeune fille, tes mains se joignent pour demander ce que nous t'offrons ; tes lèvres vont articuler une prière..... Prends garde ! cette prière serait impie ; ce vœu, que la mort seule peut exaucer, serait un blasphème contre la Providence. Le but n'est pas atteint. La route est longue devant toi ; le cri de : marche ! a retenti pour toi comme pour tous : il y a plusieurs vies dans notre vie, comme il y a plusieurs cordes à notre lyre ! tu as franchi un degré, il faut en franchir un autre : Dieu saura bien te montrer du doigt la place où tu devras t'arrêter.

C'est alors, je le sais, que le doute projette une ombre démesurée sur l'esprit qui rêve. « Où irai-je ? » dit cet esprit, à la fois inquiet et avide de l'avenir. « Parmi toutes ces aspirations confuses qui se pressent en moi, parmi toutes ces voix qui m'appellent au-dehors, à quelle voix répondrai-je : me voilà ! vers quel penchant préférerais-je déborder mon cœur ? »

Marche, marche toujours ! il y a un abri pour toi sous les grandes ailes de la destinée. Tu hésites et tu redoutes, parce que tu es encore un être de poésie et d'instinct. Mais, songes-y, la nature durcit la tige, quand elle veut que la plante s'élève ; elle arme la tête du faon timide, aussitôt qu'il a besoin d'attaquer ou de se défendre ; elle ajoute des facultés à l'homme dès qu'elle lui impose une tâche dont il avait été dispensé jusqu'alors.

Aie donc confiance : la raison est née parmi tes folles joies, l'intelligence se pose avec amour sur ton front paré

de fleurs : tes mille désirs errants se rallient et se groupent comme un essaim d'abeilles : près de toi l'innocence et la rêverie ne sont plus seules ; une sœur aînée aussi belle et aussi pure , mais d'une beauté plus grave , d'une pureté plus sainte encore , est venue les prendre par la main ; il me semble que l'Océan va dévorer le fleuve ; il me semble que l'heure du devoir a sonné.

Enfant , laisse-toi bercer de tes derniers songes ; enfant , tu seras une femme au réveil.

Dis-moi , mon amie , avais-je raison de penser que l'aurore de la vie pouvait offrir au poète autant de charmes que l'aurore de chaque journée ? et comprends-tu maintenant que je me plaise parfois à te regarder grandir sous l'œil de ces deux sortes de providences , une mère , un Dieu ?

Au reste , tu le sais maintenant , toute transition est une épreuve , toute épreuve est une douleur. A chaque pas que nous faisons , il nous faut un effort , souvent une larme , et quand nous quittons un lieu de halte pour aller en chercher un autre , nous y laissons toujours un débris de nous-mêmes dont l'oubli s'empare , et que le cœur lui dispute avec amertume. Je dois même te l'avouer : notre trésor de bonheur ne s'accroît pas avec le temps ; l'âge d'or n'est pas devant nous , il est derrière ; les illusions deviennent un aliment trop léger pour nos appétits insatiables. Nos plus fermes soutiens , nos plus sûrs conseils , nos plus vives affections nous quittent au moment même où nous les appellions le plus énergiquement à notre secours : nul plaisir sans un regret , nulle initiation sans une souffrance , nul progrès vers le bien sans un duel acharné contre le mal.

N'accuse pas Dieu : ses volontés sont souveraines ; ne l'accuse pas , ses prévisions sont infinies , et lui seul sait ce qu'il sait. Il a créé le travail en vue du repos , la peine en vue de la récompense ; et si tu es sage autant que tu

es bonne, tu te pénétreras aisément d'une vérité assez dure : c'est qu'il y a avantage dans ce monde à se persuader que le malheur est la loi commune. Quelle joie pour le pauvre affamé qu'un peu de pain blanc à de longs intervalles ! quelle joie pour tous qu'un éclair de bonheur à travers une vie condamnée à souffrir ! On s'habitue à penser que chaque bonne nouvelle est une bénédiction d'en haut, que chaque plaisir est le prix d'un dévouement et d'une vertu ; et si le chagrin arrive à son tour, on le reçoit comme un démon familier ; on l'accepte comme sa part, petite ou grande, dans l'affliction universelle.

Ce qui doit te rassurer, d'ailleurs, c'est que l'homme et la femme ont, avec des devoirs différents, de différentes destinées. Nous sommes, nous, éternellement voués à la haine, à l'effort, à la lutte : on vous a donné, à vous, l'amour, la douceur, le repos. À côté de son Christ sanglant et couronné d'épines, le moyen-âge plaçait toujours sa Vierge souriante et couronnée de roses. Gardiennes du foyer, anges adorés du sanctuaire et de la famille, vous nous attendez le soir pour réchauffer nos mains dans les vôtres, essuyer nos fronts en sueur, et dissiper avec une caresse les soucis profonds qui nous dévorent. Mais votre bras ne frappe jamais, votre voix n'est jamais chargée d'accuser et de maudire, votre sang n'arrose aucun champ de bataille, votre cœur n'a pas l'occasion de se soulever à la vue des mille corruptions qui nous assiègent à toute heure. Consolez-vous, car vous êtes protégées et bénies ; consolez-nous, car on vous a attachées à notre sort comme le prêtre au condamné, comme la fleur aux ruines, comme l'espérance au malheur.

L'humanité doit aller en avant ; c'est nous qui hâtons sa marche : l'humanité doit jouir ; c'est vous qui lui faites sa récompense et sa joie. Le monde du dehors nous de

mande la guerre ; le monde intérieur vous confie son salut et son repos. Accomplissons chacun nos devoirs distincts , mais sachons en même temps qu'il y a un devoir commun à tous , un devoir qui s'impose à la femme et à l'homme , à l'adolescent et au vieillard ; c'est de croire à la vertu comme on croit en Dieu ; c'est de haïr de toutes nos forces le mensonge, la lâcheté et la calomnie ; c'est d'être bons, justes et nobles, malgré tout et malgré nous-mêmes.

#### IV.

Marie avait été vivement impressionnée par la lecture qu'elle venait d'entendre. Le correspondant inconnu parlait tout à la fois à son imagination , à son cœur, à sa conscience. Elle s'était cherchée tout d'abord dans la jeune fille du mystérieux Old Goshawk : elle s'était vue enfant hier et femme demain. Elle avait commencé par regretter de n'être plus l'ange blond et rieur ; puis, regardant sa mère, elle aurait voulu vivre à jamais à côté d'elle, en restant la jeune fille aux pures et douces jouissances ; enfin, elle s'était laissée entraîner à d'autres rêves, et elle avait éprouvé confusément, au fond d'elle-même, quelque pressentiment des joies plus graves qu'on lui annonçait.

L'imagination d'une jeune fille marche vite, et celle de Marie volait de toutes ailes. Quand elle avait lu , à elle seule , entre les rideaux bleus de son alcôve, l'élégante et poétique lettre, elle s'était figuré l'auteur, qui se disait vieux et près de la tombe, assis à son chevet dans un grand fauteuil, avec une belle tête sereine et réfléchie, un regard profond, un front ridé et des cheveux blancs, tout un vénérable portrait d'aïeul, tel que ceux qu'elle avait vus dans la chambre de son père : lorsqu'elle l'entendit pour la seconde fois, cette lettre, de la bouche

d'Alfred, les cheveux blancs disparurent, les rides s'effacèrent peu à peu, le regard conserva sa profondeur en acquérant un éclat plus vif : ce fut Alfred qui devint l'ami et le sage ; ce fut Alfred qui avait écrit, comme il parlait, comme il pensait sans doute ; et elle comprit mieux, à son accent doux et coloré, à son expression, à son geste, toutes ces choses de l'esprit et de l'âme qui l'avaient mollement effleurée avant sa venue.

La fascination devint telle, l'émotion de la pauvre enfant fut si rapide, qu'à diverses reprises ses lèvres s'entrouvrirent à demi, comme pour répondre aux questions posées par le moraliste ; et qu'au moment où Alfred prononçait ces mots : « Dis-moi ce que tu es, toi qui m'écoutes ; dis-moi ce que tu sens et ce que tu penses, ce que tu espères et ce que tu crains. » Elle se figura qu'il avait les yeux sur elle, qu'il lui adressait la parole, et, préoccupée de cette idée fixe, caressée et effrayée à la fois par ce tutoiement littéraire qui lui allait de l'oreille au cœur ; elle fut sur le point de se lever, de saisir la main d'Alfred, de lui dire que ses sentiments, ses pensées, ses craintes et son espoir, c'était lui, rien que lui.... Heureusement pour Marie, sa mère était là ; le monde était là ; la lecture finissait, l'auteur était applaudi, le lecteur recevait les remerciements d'usage ; et elle put déguiser son trouble, et elle put échapper elle-même, en se réfugiant sous les charmes, aux impressions dont elle n'était plus maîtresse, et à l'attention curieuse dont elle se croyait poursuivie.

Le fait est que personne n'avait songé à elle, et que, pour l'auditoire, la lettre à la jeune fille n'avait pas eu beaucoup plus d'importance que les contes doux et tendres, les vers élégiaques et les bulletins de modes qui remplissaient le reste du journal.

Marie fut rêveuse tout le jour : elle n'eut plus autant de plaisir à balancer ses petites amies, et à voir danser

au fond de sa corbeille les ablettes de la douve : elle se sentait mal à l'aise en face d'Alfred, dont la contenance et le sourire étaient toujours les mêmes. Cette apparente tranquillité lui semblait étrange.

— Est-ce lui ? N'est-ce pas lui ? se disait-elle ; et son cœur de seize ans battait avec force.

M. de Neubourg n'arriva que pour dîner : il apprit à sa femme que Raymond lui avait écrit des bords de la mer, où il devait passer un mois.

— Le vagabond ! s'écria M<sup>me</sup>. de Neubourg.

— Ne le blâme pas trop, je t'en prie ; car il me propose d'aller le rejoindre, et j'ai bien envie de me laisser enlever pour quelque temps. Qu'en dites-vous, monsieur Alfred ?

À cette question, à peu près indifférente, Marie, qui était occupée à ranger le dessert sur un buffet voisin, releva la tête : elle était pâle, et son regard allait de M. de Neubourg à Alfred, avec une indicible expression d'inquiétude.

— Ma foi, dit Alfred négligemment, Raymond est le plus aimable bohémien de toute la terre ; la Bohême est aussi de mon goût et, si vous voulez le permettre, monsieur, nous ferons le voyage ensemble.

Une pyramide de pêches et de brugnons s'écroula sur le buffet.

— Convenu ! reprit M. de Neubourg : je n'osais vous en parler ; mais puisque cela vous arrange, nous partirons demain tous les deux, et vive la joie !

— Nous laisser seules ainsi ! murmura sa femme : voilà bien les hommes d'à-présent ! tout pour eux et rien pour nous ! Et que deviendrai-je, je vous prie, avec nos enfants, dans votre grenouillère de Frileuse ?

— Ecoutez, dit en riant M<sup>me</sup> de Sérillac ; il y a un remède à tout. Puisque ces messieurs nous abandonnent, il faut nous liguier contre eux à notre tour. Restez ici, le



château est grand, la saison est belle : Sérillac deviendra la maison de ville ; Frileuse sera notre maison de plaisance ; nos voyages, à nous, se feront de l'une à l'autre ; nous ne formerons plus qu'une famille, et, au retour de ces messieurs, on verra qui aura le mieux employé son temps.

Marie appuya en tremblant la proposition de sa mère ; elle fut acceptée. On s'entendit sur les détails, et la conversation s'éparpilla.

Au moment des adieux, M<sup>me</sup>. de Sérillac s'approcha d'Alfred, et lui demanda avec intérêt s'il retournerait directement à Paris ou si elle aurait encore le plaisir de le voir en passant. Marie attendait à quelques pas : cette question toute naturelle semblait ouvrir un abîme sous ses pieds.

La réponse de M. Lautour fut vague et polie ; il baisa la main de M<sup>me</sup>. de Sérillac, prit respectueusement congé de sa fille, et se jeta dans la voiture.

— Ce n'est pas lui ! pensa l'enfant, et elle courut à sa chambre pour cacher ses larmes.

Rentré dans la sienne, Alfred resta long-temps en proie à une vive agitation. Ses illusions du matin, ses projets calculés à loisir, avaient reçu un coup funeste. En rôdant autour des deux mères de famille, après la lecture de son homélie, il avait entendu parler, à demi-voix, d'intérêts de fortune, de séparation, de mariage. M<sup>me</sup>. de Sérillac avait reçu pour sa fille plusieurs demandes qui l'honoraient, disait-elle ; quoiqu'elle fût certaine de la soumission de Marie, elle n'était pas sûre d'elle-même ; elle hésitait, elle réclamait conseil, et le curé, consulté aussi, prévoyait et écartait les objections avec le soin et l'éloquence d'un agent d'affaires intéressé au succès d'une entreprise. M<sup>me</sup>. de Neubourg ne se prononçait pas.

Cette découverte inattendue avait jeté Alfred dans des

perplexités étranges : il n'avait jamais songé au mariage, et il s'étonnait, s'indignait même que d'autres en eussent l'idée. Il n'avait aucuns droits sur Marie ; mais il ne pouvait souffrir qu'on en disposât comme d'une denrée en circulation. Tout jeune homme est ainsi jaloux des bonheurs qui ne sont pas les siens, et considère chaque mariage qui se fait autour de lui comme une atteinte à sa propriété et un outrage à sa personne.

Alfred savait que le dernier mot n'était pas dit, et qu'il était libre de parler comme les autres. Mais il lui coûtait de faire une pareille démarche, et, se décidât-il à s'expliquer, il sentait qu'il avait peu de chance de réussite. M<sup>me</sup>. de Sérillac n'avait pas, comme sa voisine de Frileuse, une de ces natures crédules qui s'extasiaient devant un homme de lettres portant le timbre de Paris, sont fières de posséder l'original des lithographies qu'elles ont vues chez les libraires, et considèrent un artiste, même incompris, comme un être supérieur aux autres hommes. Elle prétendait avoir vu de près quelques-unes de leurs infirmités, ne manquait pas de certains préjugés de caste, confondait assez volontiers l'artiste et l'artisan, la plume et l'outil, et eût trouvé certainement, à l'occasion, mille raisons plausibles pour résister à ce qu'elle eût appelé, en style noble, une mésalliance.

Retenu ainsi par la prévision des obstacles qu'il envisageait, et plus encore peut-être, par des idées qui lui étaient particulières ; obligé d'ailleurs de renoncer, momentanément au moins, à une hospitalité que M<sup>me</sup>. de Neubourg, demeurée seule, n'eût pu lui continuer sans blesser les convenances, il se décida à s'éloigner et à recourir, si besoin était, aux inspirations toujours heureuses et hardies de son ami Raymond de Bohême. Toutefois, avant de quitter Frileuse, il expédia un second article à la *Gazette des Femmes*.

V.

LETTRÉS A UNE JEUNE FILLE.

2<sup>e</sup>. Lettre.

Ma dernière lettre ne t'a pas effrayée, n'est-ce pas, mon amie ? Il y a une foule de gens qui vivent principalement pour le plaisir, et qui aiment peu qu'on fasse retentir le mot de devoir à leurs oreilles. Ils ne songent pas que le bonheur vrai, le seul bonheur, consiste dans la paix de la conscience ; ils ne comprennent pas non plus que l'austérité apparente des lois morales peut s'allier avec toutes les joies réelles de la vie ; que c'est seulement l'abus qu'elles répriment, et qu'en nous imposant un frein, la Providence n'a voulu au fond que nous forcer à bien vivre, comme elle n'a placé le mal à notre porte que pour nous apprendre à le haïr et à l'éviter.

Il faut que je te révèle une erreur funeste, dans laquelle beaucoup d'hommes tombent malgré eux, lorsqu'il leur arrive de s'occuper tant soit peu du sort des femmes. Nous nous croyons, nous, les rois de la raison et de la pensée : à nous l'activité, à nous les travaux profonds et les satisfactions de l'orgueil ; à vous le soin et la vanité des petites choses : il semble que rien de grand ne vous soit familier, et que celles d'entre vous qui franchissent aventureusement la barrière, soient des créatures maudites, insensées, perdues ; des esprits malades que l'on plaint en les condamnant.

Ceci est vrai sous un rapport : il ne faut pas que les femmes prennent l'esprit pour le cœur, et cherchent la science avant la vertu, la lumière avant l'amour. Mais qui éclairera le cœur, si l'intelligence ne préside pas à ses impressions les plus intimes ? Qui vous dira ce que

c'est que la vertu , si la raison ne vous parle pas un langage que vous puissiez comprendre ! Qui vous enseignera ce qu'il faut aimer et comment il faut aimer , si vous n'obéissez qu'à de vagues instincts : si vous suivez aveuglément le cours capricieux de vos rêveries ?

L'intelligence, vois-tu , ne consiste pas à braver les lois du monde et à s'insurger fièrement contre le devoir : elle n'a rien de commun non plus avec ce pédantisme de bonne compagnie qui prétend tout savoir et tout juger ; avec ces habitudes maussades qui transforment une femme aimable en un sombre régent de collège , et ne lui permettent d'entrer dans un salon qu'escortée de professeurs et de disciples, le front haut , la parole décidée et brève , les mains et la bouche pleines de mémoires savants , de mots pompeux et de madrigaux.

Il y avait en Allemagne , à la fin du moyen-âge , un homme qui avait combattu avec Luther pour la réforme religieuse, une sublime figure de penseur et de philosophe , dont la sérénité angélique était parfois troublée par l'idée des désordres sanglants qui accompagnaient son œuvre , et qu'il aurait donné tout au monde pour prévenir. Mélanchton , au milieu des triomphes de sa cause , souffrait toujours et pleurait souvent ; mais Mélanchton avait une fille , et quand sa fille , assise sur ses genoux , levait ses yeux bleus vers son père , lui prodiguait de tendres caresses , essuyait doucement ses larmes avec sa robe blanche du matin ; alors Mélanchton recommençait à sourire ; alors Mélanchton se sentait heureux.

Dis-moi , mon amie , la fille du théologien Allemand eût-elle ainsi consolé son père , si au lieu d'être une ignorante et faible femme , elle se fût posée , elle aussi , en philosophe et en prophétesse ? Et les facultés de son âme ne brillaient-elles pas d'un plus pur éclat , lorsqu'elle les appliquait à dissiper une douleur sacrée , que si elle les eût jetées à travers la fougue des partis et les querelles effroyables qui agitaient le monde autour d'eux ?

Ne proscrivons pas l'intelligence, mais ne la déifions pas ; car, autrement, nos femmes ne seraient plus que des Corinnes improvisant au Capitole, ou des prêtresses de la raison, roulant sur un char à travers les rues, avec la robe des sybilles et le cortège confus des tribuns.

J'ai appris, depuis quelques jours seulement, que l'on s'occupait de te marier. Prends garde, mon enfant, c'est ici le moment le plus solennel de ta vie. Ne te laisse pas imposer un choix, car c'est toi qui épouses, et non pas d'autres ; mais ne te laisse pas dominer non plus par des entraînements secrets que tu n'aurais pas sérieusement approfondis. Rien ne trompe comme le cœur ; rien n'égare comme l'idéal. Le mariage n'est pas un roman, mais une histoire, et il faut que tout y soit réfléchi, durable et vrai.

Il n'y aura pas de mal à ce que l'homme qu'on te destine soit supérieur à toi en quelque chose. Deux êtres égaux s'aiment, mais sans amour. Puisque nous autres, nous nous croyons grands et forts, il faut que nous ayons quelqu'un à défendre et à conduire : il faut que vous soyez nos élèves, nos pupilles, et cela, à peine par nous d'être les plus ennuyés et les plus ridicules de tous les hommes.

J'ai souvent, à la dérobée et au moment où tu y pensais le moins, regardé attentivement au fond de ton âme : je sais ce que tu es et ce que tu vaudras. Toute jeune fille, à moins que la contrainte des mœurs bourgeoises ne l'ait écrasée et anéantie, étonne et effraie par la vivacité incroyable de ses impressions. Le commun des hommes n'y voit que du feu, comme on dit : ce sont des étincelles qui éblouissent sans éclairer ; mais, à bien prendre, c'est dans cette vivacité même, et avec son secours, que l'on puise la science de ce que l'on veut connaître et prévoir.

Tu es bonne et aimante avant tout ; c'est là l'héritage de ta mère ; c'est là le don des fées que tu as trouvé dans

ton berceau. Une parole dure te froisse et t'attriste; une parole cruelle te briserait. Garde toujours, garde précieusement cette sainte virginité du cœur; n'aie jamais honte de laisser deviner ce que tu éprouves; il n'y a que le mal qui cherche l'ombre. Tu rencontreras bien des femmes méchantes et halneuses : évite leur contact, mais ne redoute pas leurs atteintes : il est possible que tu les forces, par ton exemple, toi la plus jeune et la plus faible, à être bonnes et à aimer.

Ceux qui t'auront entendu parler de choses sérieuses ou même frivoles, te diront que tu as de l'esprit et peut-être du savoir. Moi, qui te connais, je t'accorde mieux que cela : l'esprit tient aux mots plus qu'aux choses : c'est un lutin qui aime à séduire et à briller : c'est une vive lumière qui jaillit de la bouche et du regard, mais qui s'éteint comme la fièvre, et ne laisse habituellement après elle que de la langueur et du repentir. Une femme d'esprit plaît aux sots, et le résultat qu'elle obtient ainsi ne vaut pas la peine qu'elle se donne. Ajoute à cela que l'esprit, avide de satisfactions nouvelles, en est bientôt réduit aux expédients pour alimenter sa verve insatiable, et qu'une femme d'esprit, si elle n'est essentiellement bonne, arrive promptement au dénigrement et à l'envie, pour pouvoir soutenir dignement le rôle périlleux que trop d'excitations l'obligent à continuer.

De même que l'esprit n'est le plus souvent qu'une affaire de mode et de coquetterie, le savoir, si réel qu'il soit, n'est, en définitive, qu'un effort de la mémoire et une conquête pénible du travail. Il peut vous mériter la considération et l'estime, il ne vous rendra ni meilleures, ni plus aimantes; et la science humaine s'élève si peu, que quelques degrés en plus ou en moins ne peuvent être d'une grande importance dans la vie.

Tu seras, si tu le veux, savante chez toi et spirituelle dans le monde; mais, ce que tu possèdes dès aujourd'hui,

ce qui n'a eu besoin chez toi ni de surexcitation, ni d'étude, c'est la noble et immortelle faculté de l'intelligence. Les autres procèdent de la mémoire et de l'éducation, celle-ci procède de l'âme ; celle-ci naît avec nous et grandit avec nous : elle plane sur tous nos développements et sur tous nos actes ; elle est sœur de la moralité et de la vertu ; elle est fille de Dieu, tandis que les autres ne sont que de misérables enfants des hommes : elle nous appelle au sentiment du juste et du beau, quand les autres ne nous révèlent guère que les vanités de la vie et la désolation du néant.

Veille encore et laisse veiller ceux qui t'aiment sur ce trésor inépuisable qui est en toi. Je t'ai dit tout à l'heure en quoi il consistait ; je t'ai dit qu'il avait son siège bien près du cœur, et que ces deux moitiés de notre vie devaient concourir à former un accord plein de sérénité et de puissance. Le reste se réduit à certaines façons de penser, de parler et d'apprendre. L'intelligence seule sait s'entendre avec le cœur pour nous élever à la hauteur de notre tâche : à eux deux ils dominent tout ; à eux deux ils contiennent le nœud de la destinée et le plus auguste mystère de la création.

Je pourrais descendre avec toi de ce point de vue infini, et pénétrer dans le détail de ton caractère et de tes aptitudes ; mais ce pèlerinage pieux à travers ta vie se fera mieux et plus promptement, lorsque nous pourrons voyager ensemble, et je t'avertirai alors à chaque pas de tous les aperçus qui me frapperont, et de toutes les gracieuses variétés de paysage qui se dérouleront à mes yeux.

J'attendrai aussi pour cela que tu m'aies fait connaître l'homme auquel on va t'unir. Quel qu'il soit, il faut, qu'en te tendant la main, il sache quel dépôt on lui confie, et quelle attention religieuse il doit apporter à l'accomplissement de ses devoirs. Songe de ton côté que tu dois

accepter dans cet homme un frère et un ami , mais aussi quelque chose encore qui soit plus qu'un ami et plus qu'un frère. Aucune langue humaine ne saurait rendre ce que tu seras pour lui et ce qu'il sera pour toi. Les mots que nous avons créés n'ont d'autre signification que celle que nous leur donnons , et , quand vous serez deux , occupés ensemble à épeler les plus belles pages du livre de vie , vous aurez une facilité merveilleuse à leur trouver un sens que je ne puis ni deviner moi-même , ni t'indiquer même vaguement.

En t'écrivant , tu le vois , je n'ai d'autre but que de t'encourager à te replier sur toi-même , et à te rendre compte de tes impressions. Laisse-moi continuer ces causeries ; je les ferai sortir parfois du cercle un peu trop austère des questions morales , car il ne faut pas me laisser oublier que tu es une jeune fille , et que l'imagination , cette faculté moins céleste , mais non moins infinie que les autres , a chez toi une puissance qu'il serait imprudent et impie de méconnaître et de négliger. A un autre jour donc les choses de l'art , la musique , la littérature , la poésie ; à un autre jour les antiquités et les voyages , les merveilles de l'industrie et de la nature. Tu verras si ton vieux correspondant a encore conservé quelques impressions d'artiste , et si la tendre affection que tu lui inspires ne le ramène pas , presque à son insu , aux prestiges enchantés de la jeunesse.

OLD GOSHAWK.

## VI.

Un matin , deux hommes étaient assis aux bords de la Manche , sur la quille d'un canot renversé et mis à sec par la marée. L'un d'eux passait en revue et ramassait dans son mouchoir quelques échantillons de bois fossile , et quelques tronçons de bélemnites , arrachés aux falaises



escarpées de Port-en-Bessin : l'autre roulait dans ses doigts de minces cigarettes, et tous deux, les jambes croisées et la tête nue, humaient paisiblement les vapeurs salines, jouissant à la fois des aspects ravagés qui s'offraient à eux, et de cette fraîcheur pénétrante que la brise des rivages apporte en se jouant.

— Mais, où donc voulez-vous en venir ? disait l'artiste en cigarettes. On vous envoie à Frileuse pour vous reposer, pour vous refaire, et voilà que Frileuse vous donne la fièvre ! On vous exile parmi les foin et les avoines, et vous trouvez moyen d'y récolter un roman ! On vous déporte sur une côte déserte, car j'y suis venu, sachant bien que vous y viendriez, et voici encore votre imagination qui travaille, votre cœur qui bondit comme une vague, vos yeux qui s'allument comme les deux phares de la Hève ! De grâce, mon ami, fumons ce Lattaqué, et soyez calme, ou nous vous enverrons soupiner aux Grandes-Indes.

— Je suis venu ici pour me recueillir, dit Alfred, et si vous ne savez que vous moquer de moi, mon cher Raymond, vous pouvez aller au diable avec votre Lattaqué et vos épigrammes.

— Ce voyage fantastique ne me convient pas, mon pauvre poète. Je reste à vos côtés, je prétends vous guérir malgré vous, et, puisque vous voulez parler raison, eh ! bien, causons un peu. Mon aquatique beau-frère nage en ce moment comme un marsouin au soleil, et nous avons tout le temps, moi de vous interroger, vous de me répondre.

Alfred se sentait sur la sellette : la confiance qu'il avait faite à Raymond le gênait un peu : elle lui avait paru toute simple à l'origine, parce qu'il n'y ajoutait peut-être pas lui-même beaucoup d'importance ; mais, à mesure que ses impressions étaient devenues plus fortes et plus sérieuses, il s'était repenti d'avoir parlé trop tôt ; il

regrettait de ne pas avoir gardé pieusement au fond de son cœur ce germe qui avait grandi à son insu.

Raymond n'était, au reste, ni trop digne, ni trop indigne de sa confiance. Accoutumé de bonne heure aux agitations de la vie, il avait rapporté de ses escarmouches un coup-d'œil assez sûr et une certaine vivacité de perceptions. Il y avait surtout appris à se déterminer promptement et à agir de même. C'était une sorte de sabreur moral, peu habitué aux réserves diplomatiques et aux hésitations des âmes timorées. Sa vue n'allait pas loin, mais elle allait droit : transigeant plus volontiers avec sa conscience qu'avec son besoin d'action, il eût fait bon marché d'un devoir pour se procurer une jouissance : s'il trouvait par hasard sur son chemin une œuvre à faire, il l'accomplissait en moins de temps qu'il n'en eût fallu à un autre pour en apercevoir la laideur ou la beauté. La distinction du bien et du mal ne lui était pas familière ; la dignité de soi-même lui était inconnue : c'était un homme à l'état de nature, bon ou mauvais selon l'occurrence, dangereux parfois, habituellement inoffensif, capable une fois entre mille de prendre brusquement un parti généreux, et fort impatient surtout des lenteurs de conduite et des incertitudes de caractère dont son ami Lautour lui offrait un fâcheux exemple.

— Donc, Alfred, vous avez rencontré, à Sérillac, une enfant aux cheveux bruns, au teint rosé, à la taille élancée comme un palmier des Natchez : vous avez cueilli avec elle des myosotis et des champignons, vous avez lu des vers ensemble ; ensemble vous avez chanté, avec ou sans accompagnement, des romances et des nocturnes.... C'est là tout, n'est-ce pas ?

— Mon Dieu ! oui, fit Alfred, avec une sorte de grimace mélancolique.

— Vous avez comparé cette vie pastorale au remue-ménage de la vie parisienne, et votre passion des con-

trastes vous a fait oublier l'une pour vous attacher à l'autre. Votre lassitude a été suivie de repos ; votre sommeil s'est peuplé de rêves ; et vous en avez conclu que vous aimiez , que vous étiez aimé , peut-être?...

— Oh ! non , interrompit Alfred , il ne m'est jamais venu à la pensée que je fusse aimé.

— Soit ! votre adoration n'en est que plus généreuse. Si vous ne vous êtes par cru aimé , vous avez conçu l'espoir d'y parvenir : et , pour cela , sans compter les poses sentimentales , les lectures émues , les innocentes promenades dans les champs , vous avez vidé aux pieds de votre belle tout votre carquois littéraire ; vous lui avez écrit par la voie peu confidentielle du feuilleton ; vous avez touché délicatement ce jeune bouton de rose , pour l'exciter à s'épanouir. Mais , de grâce , à quoi bon lui tant parler de devoir , de mariage ? à quoi bon tous ces frais de morale et de sagesse ? Que vous cherchiez à plaire , cela ce conçoit ; mais que vous cherchiez à épouser , c'est ce qui me dépasse , et pourtant il n'y a pas à s'y tromper aujourd'hui.

— Vous êtes , mon cher Raymond , le lion le plus borné que je connaisse. Ne vous ai-je pas dit que ma contenance à Frileuse était des plus réservées , et ne savez-vous pas que mes lettres ne sont pas signées de mon nom ? Marie ne sait pas que je l'aime ; elle est même bien éloignée d'y penser ; et je n'ai eu d'autre but , en écrivant à la jeune fille , que d'enrichir son imagination , d'éveiller ses impressions endormies , de développer son intelligence. Si cette imagination s'ouvre pour moi , si ce cœur commence à battre à l'unisson du mien , si cette intelligence se forme et arrive dans le rayon de la mienne , alors je serai là , alors je parlerai , s'il le faut...

— Et vous épouserez , n'est-ce pas , ô grand homme !

— Où donc serait le mal ? reprit Alfred.

— Tenez, mon ami, vous me faites beaucoup de peine. Vous prétendez éprouver les autres, et vous ne savez vous-même qui vous êtes et ce que vous voulez. Il y a long-temps que je vous connais, Alfred, et vous valez moins que votre programme. Vous vous êtes jeté là, de gaité de cœur, dans une expérience périlleuse, et, comme ces savants amateurs qui n'ont pas assez appris à manier les instruments dont ils se servent, vous ne ferez, enfin de tout, que des pots cassés et des meurtrissures. Nous n'avons été ni l'un ni l'autre, croyez-moi, créés pour devenir époux et pères de famille. Cela est bon pour mon beau-frère, et son anneau béni nous siérait horriblement mal. Ne me faites, je vous prie, ni plus immoral, ni plus Satan que je ne veux être. Il y a plus d'honnêteté à se rendre justice et à s'abstenir, qu'à tout perdre pour satisfaire un vain esprit d'agitation et d'aventures. On fait le beau et on se dорlotte dans un amour champêtre, puis on se repent et on devient lâche : c'est ce qui ne m'arrivera pas, et ce que je vous conjure d'éviter, s'il en est temps.

— Vous envisagez tout cela avec vos yeux et vos idées, Raymond : et il y a en vous cette petite jalousie du professeur qui va perdre son meilleur élève. Attendez seulement un peu, et vous verrez ce qu'il sera advenu de vos prophéties.

— Nous verrons, dit Raymond, prenant un air de profondeur presque philosophique.

Et les deux amis allèrent rejoindre, sur la plage, M. de Frileuse qui arrivait du fond de l'eau, comme un dieu marin, les cheveux ruisselants, les yeux rouges et le corps entouré d'une large ceinture de varechs.

Paul DELASALLE.

( *La fin au prochain numéro* ).

## MICHEL ,

CHRONIQUE NORMANDE DU XI<sup>e</sup>. SIÈCLE ,

Par Félix COURTY (1).

L'ouvrage que M. Courty vient de publier n'est point , à proprement parler , un roman. Jamais livre , peut-être , n'a mieux répondu que celui-ci au titre de chronique que lui a donné son auteur. C'est , en effet , bien plus une histoire qu'une fiction ; ce qui s'y rencontre d'imaginaire ne semble y avoir été mêlé que pour faire paraître la vérité plus aimable , et on comprend en lisant chaque page que le but de l'écrivain a été de rendre la science populaire en la faisant amusante. M. Courty a dû , avant de prendre la plume , avoir étudié d'une manière approfondie les deux grands romanciers Walter Scott et Cooper , mais son but n'eût pas été atteint s'il ne les eût qu'imités : ils ont soumis l'histoire à toutes les exigences de leurs poèmes si pleins de verve et d'entraînement , les faits se sont courbés comme d'eux-mêmes , quoique non sans efforts , pour aider au développement des drames qu'ils ont trouvés . tandis que l'auteur de *Michel* a toujours fait céder sa pensée à l'exactitude scrupuleuse de l'historien. A leur exemple , il a cherché la vérité dans la peinture des lieux , dans la description des costumes , des monuments , des meubles , et dans la simplicité du langage , mais il a voulu encore être fidèle comme un annaliste. Tous ses personnages ont existé , ceux-là mêmes qui ne jouent dans son œuvre qu'un rôle secondaire , ses dates sont aussi précises

(1) 2 vol. in-8°. Paris , Derache , libraire , 7, rue du Bouloi. Caen , Mancel , libraire , rue St.-Jean.

que celles d'une chronologie, et on retrouve dans nos vieilles chroniques aussi bien les incidents qui compliquent ou expliquent son intrigue que le grand événement autour duquel elle se déroule.

Il y aura donc deux manières d'envisager le livre de M. Courty : il faudra d'abord l'examiner comme œuvre d'art, ensuite le considérer sous le rapport historique.

Comme œuvre d'art, *Michel* est, sans doute, esquissé un peu timidement, le dialogue n'est pas assez pressé, surtout dans le premier volume; mais ces légers défauts sont effacés par une mise en scène bien entendue et par une fable soutenue, et dont l'intérêt s'augmente à mesure que le lecteur avance vers le dénouement. Voici en peu de mots quel en est le sujet :

Michel est un enfant trouvé, qui, recueilli dans la maison d'Estigand, maître d'hôtel de Guillaume-le-Bâtard, y a été élevé auprès de Cécile, la fille unique de ce serviteur du duc de Normandie. L'âge aidant, l'amitié des deux enfants a été remplacée par un sentiment plus tendre, et quand Estigand s'aperçoit de ce changement, il n'est déjà plus temps d'y apporter remède. Fier de la faveur de Guillaume et de la protection des Montgommery, le vieux bourgeois, qui a rêvé une alliance noble, chasse Michel, et celui-ci, dont l'ambition est excitée par l'amour, se fait soldat. C'est le seul moyen pour un laïc de parvenir aux honneurs, et l'on pense bien que Michel ne cherchera guère à profiter de l'éducation toute cléricale qu'il a reçue. C'est cependant cette éducation qui le met à même de rendre service au duc de Normandie et qui le fait distinguer de lui. A ce moment commence la fortune de Michel, son courage, sa persévérance, son dévouement la maintiennent. La conquête de l'Angleterre, qui créera tant de fiefs, enrichira tant de gens pauvres, fera le reste; notre héros, tour à tour écuyer de Guillaume et du Trouvère Taillefer,

ne tardera pas à chausser les éperons de chevalier, bien plus, il retrouvera sa mère et une famille.

Cette intrigue assez simple se complique par la passion qu'inspire Cécile à un certain chevalier connu dans les fastes normands et dans ceux du crime sous le nom de Roger Goulafre. Elle se développe au milieu des incidents auxquels donna lieu la Conquête. Ils furent nombreux, et l'auteur de Michel a profité de tout l'intérêt qu'ils offrent pour augmenter celui de sa composition; il les présente dans un style toujours sage et souvent poétique; ses caractères, qu'il les ait inventés ou reproduits, sont aussi traités avec finesse et suivis avec soin; et si parfois ses personnages émettent dans leurs discours quelques idées qui ressemblent un peu trop à celles du XIX<sup>e</sup>. siècle, il n'en est toutefois pas une, qu'ils n'aient pu, à la rigueur, fort bien concevoir.

On doit considérer comme caractères de pure invention, ceux de Michel et de Cécile, ainsi que celui de la prophétesse Vala, qui a été introduit dans la chronique de M. Courty avec un grand bonheur. L'originalité des deux premiers pourrait être contestée: ce ne sont que deux amants que l'on retrouve dans tous les ouvrages d'imagination, un jeune homme ardent et une belle et douce jeune fille; mais il faut se rappeler que dans Michel l'imagination n'est que l'accessoire, et que l'histoire est le but principal. La figure de Vala a été dessinée au contraire largement et à grands coups, M. Courty s'est inspiré de la sombre poésie du Nord pour peindre une de ces femmes poètes dont les *Sagas* nous ont conservé le souvenir, et il a complètement réussi; le chapitre intitulé *la Lépreuse*, qui termine l'épisode de Vala, explique les caprices, les écarts et les étrangetés de la vie excentrique de cette femme.

Quant aux autres personnages qui jouent un rôle dans la *chronique*, ils appartiennent plus particulièrement à

l'histoire. Cécile, Michel et Vala, ou plutôt Adeline, comme le dénouement le fait connaître, sont, il est vrai, des noms historiques, mais il a fallu leur prêter des sentiments dont il n'existe point de traces, tandis que les caractères de Guillaume, d'Ulfnoth, son otage, de Mabile, comtesse de Montgomery, de Roger Goulafre, et même ceux d'Estigand, de son serviteur l'honnête Samson, de Pomula et d'Ansered, complices de Goulafre, n'ont eu besoin que de développement.

Guillaume domine tout le roman comme il domine toute son époque; c'est le héros et le politique, le guerrier et le législateur de Wace, de Guillaume de Poitiers et d'Orderic Vital, les moindres détails auxquels il s'abaisse le conduiront toujours à de graves résultats; quelles que soient ses passions, c'est toujours le grand homme du XI<sup>e</sup>. siècle.

Ulfnoth, le frère d'Harold l'usurpateur, ne prend dans *Michel* que la place secondaire qu'il tient dans l'histoire, il a été sacrifié par son frère au duc, qui l'a pris en otage; c'est un jeune homme malheureux, *cortus et sage*, comme dit Benoit de S<sup>c</sup> -More :

•  
... un damzel

Que n'estoveit querre plus bel,

mais il n'a ni énergie ni volonté.

Mabile est belle aussi, mais c'est une femme de la race des Talvas, c'est une empoisonneuse et une adultère, c'est une fraticide, elle ne fléchit devant la nécessité qu'en rugissant comme une lionne contrainte à fuir et à se cacher. Son complice, Roger Goulafre est bien le perfide satellite qui, *à force de promesses*, a, suivant Orderic, *consenti à seconder ses désirs criminels*.

La vanité d'Estigand se retrouve chez le fondateur de l'église de St.-Etienne des Tonnelliers à Rouen, et la joyeuse insouciance de Samson est indiquée d'une façon assez directe dans Orderic Vital. Pour le moine Ansered



et sa maîtresse la courtisane Pomula, le même historien a donné dans son troisième livre d'assez longs détails sur l'anecdote que M. Courty a remise en scène, dans le chapitre intitulé *un cadavre*, pour que nous n'ayons pas besoin de nous étendre à leur sujet.

Le sergent Richard, le batelier Etienne et les autres individus qui apparaissent ça et là pour aider à la marche du drame, sont cités dans nos vieux chroniqueurs ou dans le *Domesday-Book*.

Maintenant s'il nous fallait remonter aux sources où M. Courty a puisé tous les détails de son livre, comme nous venons de le faire relativement aux noms et aux caractères de ses acteurs, notre tâche deviendrait par trop difficile; elles sont si nombreuses que c'est à peine si l'on oserait le tenter à l'égard des épisodes les plus remarquables.

Ce n'est qu'une étude très-minutieuse des mœurs et des coutumes du moyen-âge qui a pu inspirer à l'auteur de *Michel* les quatre charmants chapitres qui ont pour titres : *la famille*, *le palais ducal*, *l'épreuve* et *la lépreuse*. Ces détails sont traités avec une légèreté de pinceau pleine de grâce et de naturel, ils ne sont pas assez accumulés pour nuire au sujet principal; ils reposent agréablement l'imagination du lecteur, et font une heureuse diversion. Le chapitre intitulé *la chasse* est dramatique, c'est une exposition vive et rapide. La moitié du second volume, enfin, et particulièrement les chapitres *l'assemblée*, *politique*, *la flotte* et *la bataille* sont des reproductions de nos chroniqueurs normands, Orderic Vital, Guillaume de Poitiers, Wace, Mathieu Paris, etc., auxquels la plume du romancier a prêté de la couleur et de la vie.

En résumé, M. Courty s'est éloigné, autant qu'il a été possible, et nous l'en félicitons, de la manière des écrivains qui ont inondé, depuis quelques années, la librairie

de leurs productions indigestes sur le moyen-âge; il est continuellement remonté aux sources, et a choisi les guides les plus sûrs : il ne s'en est jamais rapporté aux historiens modernes qui souvent remplacent la vérité par leurs systèmes plus ingénieux qu'exactes. Quelques-unes de ses données diffèrent même des aperçus et des appréciations de M. Augustin Thierry. Disons-le ici, le romancier a parfois, peut-être, rencontré plus juste que l'illustre historien de la Conquête.

G. MANCEL.

---

---

## Poésies.

---

### A UNE STATUE.

Les coudes aux genoux, le front calme, et des pleurs  
Débordant lentement sous ta longue paupière,  
Un triste et doux sourire à tes lèvres de pierre  
Que semblent tordre encor quelques sourdes douleurs ;

Assis sur un tombeau dont la pierre se brise,  
Regardant sans effroi la fosse qui t'attend ;  
Dans tes cheveux épars laissant pleurer la brise,  
O marbre, réponds-moi, si ton oreille entend ?

— Dis-moi, marbre éploré, dis-moi pourquoi l'artiste  
Te mit ce glaive au cœur, et cette étoile au front ?  
Sur ta lèvre pourquoi ce charme doux et triste ?  
Pourquoi cette douleur en ton regard profond ?..

Quel nom te donna-t-il ? — Tu n'es pas l'Espérance :  
Trop de douleur se mêle à ta sérénité ; —  
Tu n'es pas la Douleur, car, même en ta souffrance,  
Un grave espoir sourit dans ton œil attristé !...

Oh ! je te reconnais, Résignation blême !  
La Douleur et l'Espoir se sont fondus en toi,  
Et tu tiens de tous deux en ton calme suprême :  
De l'une ta tristesse, et de l'autre ta foi.

---

### VÉVROS ET SON CHEVAL.

Imité du grec moderne.

A Vardari dans la plaine,  
Immobile et sans haleine,  
Le front rougi de son sang, —  
A Vardari dans la plaine,  
Vévros, las ! était gisant.

Et son vaillant cheval more  
Lui dit de sa voix sonore :  
« O maître, lève ton front ;  
Et son vaillant cheval more :  
« Maître, nos soldats s'en vont ! »

« O mon vaillant cheval more,  
Au pied de ce sycomore,  
Je vais mourir, je le sens.  
O mon vaillant cheval more,  
Creuse le sol de tes dents !

Sous la terre lourde et plate,  
Pour que debout j'y combatte,

Fier, et sans courber le front, —  
Sous la terre lourde et plate,  
Fais mon tombeau bien profond.

Fais ma tombe large et haute !  
Un brave sera son hôte :  
Qu'il soit libre en son repos !  
Fais ma tombe large et haute,  
Et puis traînes-y mes os !

Prends mon fusil, prends ce sabre  
Qui, lorsque ton flanc se cabre,  
Choquait mes lourds pistolets ; —  
Prends mon fusil, prends ce sabre .  
A mes amis porte-les.

Porte aussi, pour qu'elle y pleure, —  
Car je sens ma dernière heure  
Au fond du sablier choir ; —  
Porte aussi, pour qu'elle y pleure,  
A ma belle ce mouchoir. »

Paul BLIER.

---

## RÉVONS.

A MON FRÈRE.

Chanson.

Mon bon Alphonse, apprends-moi comme on chante,  
Les doux refrains endorment les douleurs ;  
Depuis trois jours, ma fièvre est plus méchante :  
Ah ! j'aurais dû la noyer dans mes pleurs.  
Mais, vers mon gîte où le vent tourbillonne,  
J'entends dans l'air mes songes accourir :  
Bonheur, amour, quand tout nous abandonne,  
Révons, ami, car penser c'est souffrir.

A la clarté d'une lampe indiscrete ,  
Je vois passer devant mes yeux éteints,  
La tendre Laure et la vive Rosette  
Dont j'aimais tant les propos enfantins.  
Dieu ! ces beautés se penchent sur ma couche,  
Laure me dit : « Réponds, veux-tu mourir ? »  
Comment parler, Rosette a clos ma bouche. —  
Rêvons, ami, car penser c'est souffrir.

J'ai beau leur dire : Epargnez ma souffrance ;  
Rose a brisé ma tasse et mes flacons,  
Et sa complice a pris une ordonnance  
Pour enfermer ses jolis cheveux blonds.  
Mon œil en feu va punir leur manège ;  
Mais un fichu venant à s'entrouvrir,  
Comment gronder devant un sein de neige ? —  
Rêvons, ami, car penser c'est souffrir.

La nuit s'efface, et mes enchanteresses  
Ont déserté mon réduit de garçon ;  
Ma bouche encore appelle leurs caresses,  
Quand mon esprit me souffle une chanson.  
J'oublie alors et la fièvre et les belles  
Pour un laurier que rien ne doit flétrir :  
La gloire enfin me porte sur ses ailes. —  
Rêvons, ami, car penser c'est souffrir.

Crois-moi, rêvons ; on n'est heureux qu'en rêve.  
Béni soit Dieu, qui nous a fait ce don !  
Quand l'amour fuit, ce jaloux nous enlève  
Ce qui pourrait venger son abandon.  
Tout sentiment semble faux ou frivole,  
Le cœur s'arrête.... et ne peut plus chérir.  
Ah ! si rêver un instant nous console,  
Rêvons toujours, car penser c'est souffrir.

Aug. LE FLAUAIS.

Paris, novembre 1830.

## BULLETIN.

THÉÂTRE DE CAEN.—La dernière représentation de l'année théâtrale, composée des *Premières Armes de Richelieu* et de *Lucie de Lammermoore*, avait attiré dimanche une réunion assez nombreuse, et pourtant le vaudeville et l'opéra étaient donnés, l'un pour la quatrième fois, et l'autre pour la neuvième. Nos acteurs se sont surpassés dans cette soirée. M<sup>me</sup>. Perron a montré, s'il était possible, plus de grâce, plus d'esprit et d'élégance que de coutume. On sait qu'elle n'a pas conçu le rôle de Richelieu comme un écolier précoce en effronterie, mais comme un jeune seigneur émancipé qui fait prévoir, dès son début, tout un siècle de galanteries et de bonnes fortunes. M<sup>me</sup>. Perron a complètement réussi. On lui a fait répéter son couplet final ; puis une couronne et un bouquet sont tombés à ses pieds, au milieu des applaudissements unanimes.

L'exécution de *Lucie* n'a rien laissé à désirer ; nous n'avons pas un mot à ajouter à ce que nous avons dit de cette œuvre. M<sup>me</sup>. Bosselet-Voisel, que nous perdons, et qui sera très-difficile à remplacer, s'est montrée grande artiste lyrique dans tout son rôle ; elle voulait doubler nos regrets. On l'a rappelée, après la chute du rideau, pour l'applaudir et lui jeter des couronnes, c'était justice. Labruyère et Assemat, qui avaient chanté avec entraînement, ont été ensuite redemandés. Une couronne a été aussi jetée à Labruyère. Notre ténor avait, pendant le cours de la saison, soutenu les fatigues du répertoire avec courage et talent. Toutefois, nous ajouterons que les couronnes ont leur danger ; elles imposent des obligations souvent difficiles à remplir.

Le concert donné la veille, au bénéfice de M. et M<sup>me</sup>. Trellu, dans la salle de la Bourse, avait attiré une société nombreuse et choisie. Tous nos artistes, secondés par les musiciens du 55<sup>e</sup>. régiment, ont rivalisé de goût et de talent dans le choix et l'exécution des différents morceaux dont le concert se composait. Nous avons surtout remarqué le duo de *Fernand Cortès* où M<sup>me</sup>. Voisel et Assemat ont mis de la vigueur et de l'expression ; trois romances, chantées avec beaucoup d'âme par M<sup>me</sup>. Perron. (Quant à la romance : *A la Frontière*, elle appartient de droit à une dame de la Société Philharmonique, qui la chante avec une telle supériorité qu'elle en a fait sa propriété exclusive.) Après avoir entendu Chollet chanter l'air de *Marie*, *Une robe légère*, on peut

encore, avec plaisir, l'entendre chanter par Labruyère. Un solo de flûte, exécuté par M. Saint-Paul, artiste du régiment, a reçu des applaudissements mérités. Fernand nous a révélé, dans le grand duo de *Guillaume Tell*, une voix qu'on ne lui connaît pas au théâtre. Pourquoi donc cette excessive timidité qui paralyse si souvent ses moyens ? Les musiciens du régiment ont joué avec un merveilleux ensemble l'ouverture du *Serment* et de *grandes variations sur un thème allemand* ; mais nous sommes forcé de convenir que leurs instruments font un meilleur effet dans une salle immense ou en plein air, que dans un local resserré comme celui de la Bourse.

Nous attendons maintenant, pour la réouverture du théâtre, une première chanteuse, une première basse et un jeune premier ; ensuite les représentations continueront jusqu'après la foire, époque de nouveaux débuts ou de réengagements pour une nouvelle campagne dramatique.

*Post-scriptum.* — La vacance théâtrale vient de finir. La salle s'est rouverte le lundi de Pâques par *Ma Tante Aurèle* et *les Gants Jaunes*, vieilles connaissances qui ont droit d'abuser des honneurs de l'affiche ; puis par *les Jeux Néméens* et *le Palais des Beaux-Arts*, intermèdes dans lesquels la famille Fleury montre tour à tour une grande force et une belle intelligence. Ils reproduisent les chefs-d'œuvres de la statuaire avec une vérité admirable ; grâce à eux la nature rend à l'art ce qu'il lui emprunte si souvent.

M<sup>me</sup>. Darbel, engagée pour jouer les premières chanteuses pendant un mois, a débuté jeudi dans le *Concert à la Cour*. Elle était excessivement émue, et le public paraissait mal prévenu à son égard. Aspirer à l'héritage de M<sup>me</sup>. Voisel n'est pas chez nous une petite ambition. Nous ne voulons juger M<sup>me</sup>. Darbel qu'après l'avoir mieux entendue. Jeudi, les opinions étaient partagées. Avant de se prononcer en définitive, il faut examiner avec impartialité si la somme des qualités l'emporte sur celle des défauts. Hier, M<sup>me</sup>. Darbel a paru dans *le Barbier* ; elle a trouvé un public calme et bienveillant, puis enthousiaste par réaction contre deux sifflets qui se sont fait entendre. Nous pouvons dire dès-à-présent, que si elle n'a pas tout le talent désirable, elle n'est pas néanmoins sans mérite.

—Le *Stabat* de Rossini a été exécuté au dernier concert donné par la *Société philharmonique*. Ce chant religieux, sous la plume du célèbre Maestro, est devenu tout un grand poème, puisqu'il se divise en dix morceaux, airs, duos et quatuors, tantôt séparés, tantôt fondus avec des chœurs, et s'exécute à grand orchestre. Cette

belle œuvre a trouvé à Caen de dignes interprètes ; on a surtout remarqué et applaudi le duo *Quis est homo*, rendu avec une rare perfection et répété à la satisfaction générale ; l'air et chœur *Inflammat et accensus*, d'une inspiration grave et imposante, l'air : *Fac ut portem*, qui demande une longue tenue de sons, et le quatuor, sans accompagnement, *Quando corpus morietur*, que nous croyons un des plus difficiles à rendre. Quant à la *fugue*, elle nous semble nuire à l'œuvre, et l'impression qu'elle laisse n'est pas celle que l'on devait attendre à la fin d'une telle composition. La ville de Caen est, après Paris, la seconde ville de France où l'on ait osé aborder le *Stabat* ; ajoutons qu'on l'a fait avec grand succès.

—Trois publications intéressantes pour le monde littéraire ont eu lieu ces derniers mois : *Les Vêpres de l'abbaye du Val*, par M. Jules Lefèvre, auteur des *Confidences* et de *Lionnel d'Arquenay*, et un de ces poètes consciencieux qui se sont placés haut dans l'estime des gens de goût ; *Le Rhin, lettres à un ami*, par M. Victor Hugo, dont le nom n'a pas encore cessé de faire autorité ; enfin le second volume de l'*Histoire de Port-Royal*, par M. Sainte-Beuve, le critique-poète, ce talent si attachant, si fin, et si ingénieux.

—Le libraire Charpentier va publier, dans sa collection, une édition nouvelle des *Poésies de Malherbe*, avec un commentaire inédit, par André Chénier. C'est à M. Antoine de Latour que l'on doit la découverte de ce commentaire, et c'est lui qui donnera ses soins à cette édition d'un poète qui joue un si grand rôle dans l'histoire littéraire. Pourquoi Malherbe n'a-t-il pas une statue dans sa ville natale ?

—Il y a dix ans, sur la fol de je ne sais quel feuilletonniste, les amateurs d'anecdote racontèrent que Malherbe n'était pas seul auteur, dans les stances à Dupérier, de l'admirable strophe :

Mais elle était du monde, où les plus belles choses  
Ont le pire destin,  
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,  
L'espace d'un matin.

Le hasard, disaient-ils, l'avait singulièrement aidé. Suivant eux, M<sup>lle</sup>. Dupérier, dont il déplorait la mort, portait le nom de *Rosette*, et dans la copie qu'il avait envoyée à l'imprimeur, il avait oublié de barrer les deux *tt* ; les compositeurs d'imprimerie avaient fait le reste en introduisant une virgule, bien inutile pourtant, de sorte qu'au lieu de :

Et *Rosette* a vécu ce que vivent les roses



On Hsait :

Et rose , elle a vécu. ...

Malherbe trouvant le vers assez heureux , l'aurait conservé.

On vient de rajeunir cette plaisanterie et l'on prétend maintenant que M<sup>lle</sup>. Dupérier s'appelait réellement *Roselle*. L'anecdote se publie de nouveau sous ce titre , *Service rendu au poète Malherbe par une virgule*.

Il est temps d'en finir avec un semblable jeu de mots ; il suffit de se reporter aux notes de Ménage , ainsi qu'à celles des meilleures éditions de Malherbe , soit l'édition de Barbou , soit même l'édition donnée en 1823 par notre compatriote , M. Blaise , pour savoir que la fille de Dupérier n'était nommée ni *Rosette* , ni *Roselle* , mais bien *Marguerite*.

Alors si les plaisants tiennent absolument à remplacer l'image par un calembourg , ils seront contraints de refaire le vers de cette façon :

Et Marguerite , elle a vécu ce que vivent les marguerites,  
L'espace d'un matin.

— Dans sa séance du 28 mai 1841 , la société d'horticulture de Caen décida qu'elle publierait un bulletin en outre du compte-rendu de ses travaux ; le premier n°. de ce Bulletin vient de paraître , il contient un important travail de M. de Bonnechose sur la famille des orchidées et plusieurs notes sur les plantes et les arbres *nés* dans le département du Calvados. Ces derniers ne sont qu'au nombre de trois , mais ils méritent d'être signalés : ce sont le hêtre pleureur (*fagus pendula*) , trouvé dans la forêt de Troarn et qui fait aujourd'hui , en France et dans le nord de l'Europe , l'un des principaux ornements des jardins paysagers ; l'Aulne lacinié (*ulnus laciniata*) , que Du Hamel du Monceau indique dans son traité des arbres comme originalre des environs de Caen ; et le genévrier pleureur (*juniperus communis pendula*) , qu'un des membres de la Société d'horticulture vient de découvrir en herborisant dans la forêt de Cinglais , près de l'ancienne abbaye de Barbéry.

— Une exposition des produits de l'horticulture du Calvados aura lieu ce mois-ci dans la salle de la Bourse. Elle commencera le 21 avril , à midi , et finira le 24 , à 4 heures du soir. On distribuera publiquement des prix le dimanche 24 avril , à une heure après midi , dans la salle de l'exposition.

— Nous apprenons la mort d'un de nos compatriotes , dont le nom n'était pas aussi connu parmi nous qu'il méritait de l'être ,

et qu'il l'eût certainement été dans l'avenir. M. Louis Piel, architecte, né à Lisieux, vient de mourir à Rome, dans la maison de Noviciat des Dominicains français, fondée par M. l'abbé Lacordaire. M. Piel était peut-être l'homme de nos jours qui avait le plus l'intelligence de l'architecture chrétienne, et qui eût le plus puissamment contribué à la régénération de notre art catholique et national. Il se proposait d'entreprendre un grand et important travail sur le symbolisme de l'art chrétien. (On trouve de lui dans l'*Européen*, recueil qui paraissait sous la direction de M. Buchez, un admirable article sur l'église de la Madeleine, à Paris, et plusieurs fragments d'un *Voyage architectural en Allemagne*, aussi remarquables par le style que par la nouveauté et la largeur des idées. Nous nous bornons aujourd'hui à annoncer la mort de ce grand artiste : nous ne craignons pas de lui donner ce nom. M. Trebutten, qui a connu M. Piel et qui conserve de lui un souvenir plein d'attachement et d'admiration, se propose de consacrer un article à sa mémoire.

—M. Charles Richard, conservateur des archives municipales de Rouen, a été nommé membre de l'Académie de la même ville. « Nos lecteurs, dit la *Revue de Rouen*, n'ont pas oublié que M. Ch. Richard est l'auteur d'un poëmesatirique contre l'Académie, publié dans notre recueil, en 1836. A supposer que ce corps savant ait encore souvenance de cette ancienne querelle, il faut convenir que rien n'est de meilleur goût que la vengeance qu'il vient de tirer de l'*Académie*, en accueillant si gracieusement son auteur. »

—A la fin de l'année dernière, on avait trouvé dans la commune de St.-Vigor-le-Grand, arrondissement de Bayeux, de remarquables débris d'antiquités romaines; on vient d'y découvrir de nouveau un sarcophage en pierre qui diffère en quelques points de ceux que l'on rencontre dans les anciens cimetières du pays, notamment en ce que son couvercle présente une arête longitudinale en forme de toit, au lieu de la pierre plate qui recouvre généralement ces sortes de sépultures. Ce sarcophage a été déposé au musée de Bayeux.

—L'Académie des sciences de Caen a mis de nouveau au concours pour 1842, l'*Eloge de Pierre-Daniel Huet*, aux mêmes conditions que l'année dernière. Voici ces conditions :

« La compagnie demande moins un éloge académique qu'une appréciation critique des divers travaux du savant évêque d'Avranches

« Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 400 fr.

» Il sera décerné, s'il y a lieu, dans la séance publique de novembre 1842....

« Chaque concurrent adressera, avant le premier octobre, son travail, franc de port, à M. Julien Travers, secrétaire de « l'Académie. »

— Le nouvel ouvrage de M. Charma, publié par M. J. Menant, attendu depuis long-temps par le monde littéraire et philosophique, car ce livre présente un double intérêt, vient de paraître à Paris, chez L. Hachette, rue Pierre-Sarrasin, n°. 12.

*L'Essai sur la philosophie orientale* nous paraît destiné à un beau succès. Nous consacrerons un article à ce volume.

— Nous engageons les personnes qui déjà ont pu prendre une bonne idée des belles espérances que donnait, il y a deux ans, notre jeune compatriote M. Sarrasin, élève de Drolling, à visiter notre musée, où est exposé un nouveau tableau de sa composition. Le sujet est la *résurrection du Lazare*, et le tableau n'a pas moins de dix-huit personnages. Nous n'entrerons pas dans un examen détaillé; nous réservons nos critiques aux compositions futures de l'élève distingué qui, nous n'en doutons pas, deviendra un maître. L'intérêt de sa ville natale doit s'attacher à lui de plus en plus, car dès à présent il annonce un bel avenir.

— Le catalogue de l'exposition du Louvre que nous avons sous les yeux, contient les noms de plusieurs artistes Caennais, ce sont ceux de MM. Bouet, Brunel, Descotils, A. Guillard et M<sup>lle</sup>. Faucon. Dans la prochaine livraison nous rendrons compte de cette exposition, en ce qui regarde notre pays.

— Les manuscrits des œuvres complètes de M. de Châteaubriand dont MM. Delandine de Saint-Esprit et le marquis de Tillières (cessionnaires des droits de MM. Pourrat frères) étaient co-propriétaires, ont été vendus le 17 février dernier aux enchères, devant M<sup>e</sup>. Fremyn, notaire, à M. Delandine de Saint-Esprit, pour le prix de 153,000 fr.

— *L'Annuaire des cinq départements, publié par l'Association normande*, année 1842, vient de paraître. Nous en rendrons compte.

---

DISCOVRS DE L'ENTRÉE FAICTE PAR TRESHAVT ET TRES-  
PVISSANT PRINCE HENRY IIII, ROY DE FRANCE ET DE  
NAVARRÉ, ET TRESILLVSTRE PRINCESSE MARIE DE  
MEDICIS, LA ROYNE SON ESPOVSE, EN LEVR VILLE DE  
CAEN, AV MOIS DE SEPTEMBRE 1603.

(*Suite et fin.*)

PENDANT que Leurs Maiestez seiournerent en ladicte ville, lesdicts S<sup>r</sup> Bailly, ses Lieutenantz, Gentz du Roy, Gouverneurs, Escheuins et autres Officiers qui sont du Corps de ladicte Ville, les furent de rechef saluer, se presentant par plusieurs fois pour receuoir leurs commandements, selon que les occasions leur en estoient données. Et durant ce temps offrirent, le mardy xv<sup>e</sup> dudict mois de septembre, dans ledict Chasteau, les presentz que la ville faisoit à Leurs Maiestez.

SçAVOIR est, au Roy deux haquenées couuertes de caparassons, garnis de houppes de soye, avec filetz dorez accommodez de cordons et houppes de soye des couleurs de Sa Maiesté : l'une desquelles fut deliurée en ladicte ville de Caen et l'autre tost apres conduite et deliurée à Paris, Sa Maiesté y estant. Lesdictes haquenées du prix de trois centz escuz.

A la Roynie fut faict present de quatre fournitures de Table de linge fin, ourage de haute lice faict en ladicte Ville, du plus exquis qui se puisse veoir.

Aussy d'une grande Casse de bois, faicte exprez, séparée en douze Coffretz, couuerte de velours tanné e thordée de passement d'argent, doublée de satin verd, avec les ferreures grauées et dorées, et dans ladicte Casse, douze grandes Bourses de velours de diverses couleurs à carrés, garnies de houppes et pendantz de fil d'or et d'argent, à l'usage de Sa Maiesté : le tout ourage de la Ville, le plus excelent qui y eust jamais esté faict.

Ledict present, tant en Linge que Bourses, estoit de valeur de six centz escuz.

LESQUELZ presentz Leurs Maiestez receurent avec beaucoup de contentement, les ayant d'autant plus agréables que c'estoient choses prises en ladicte Ville et non recherchées ailleurs.

LE MERCREDY ensuiuant, dixseptiesme dudit mois, le Corps de la Ville fist dresser et préparer à la Royne et aux Dames et Damoiselles de sa Cour vne collation, laquelle fut aprestée au logis de noble homme Pierre Le Marchand, Sr. du Rosel, Conseiller du Roy, Tresorier General de ses finances audict Caen, en vne grande salle dudict Logis, richement tapissée, l'une des belles qui soit en ladicte Ville, pour par mesme moyen donner plaisir à la Royne, Dames et Damoiselles, du Jardin qui est audict Logis, aussy plaisant tant pour la situation que pour les autres particularitez, ornementz et enrichissementz des galleries, tonnelles, pallisades, promenoirs et salles verdes qui sont en iceluy, qui s'en puisse veoir.

OUTRE que en ladicte collation il y auoit de toutes sortes de confitures et dragées qui se peuuent nommer, y auoit pour la parade vne longue table toute couuerte de figures faictes de sucre, representantes diuerses choses, et entre autres deux chariotz à quatre roues, trainés par animaux de diuerses espesses.

L'VN en l'honneur du Roy, menant en triomphe le dieu Mars : pour l'exposition duquel l'un des animaux trainant ledict chariot portoit en son col un petit ecusson où estoient escritz ces vers :

Inuincible vainqueur des belliqueux hazardz,  
Triomphant par la paix, vous triomphés de Mars,  
Qui vaincu rend l'espée à la pucelle Astrée,  
L'escu à la Prudenoe, et donne libre entrée  
Aux sept Artz liberaux qui diront d'une voix :  
Vive le grand Henry, Monarque des François.

L'AUTRE en l'honneur de la Royne, à laquelle, estante dans son chariot, les Graces presentoient diuerses choses. Pour l'exposition l'un des animaux trainantz ledict chariot portait en son col vn ecusson, auquel estoient ecrips ces vers :

Les palmes et les lauriers  
Que ces Graces vous presentent,  
Madame, vous representent  
L'honneur des combats guerriers  
Dont votre Mars se couronne.  
Mais celle de qui la main  
Ces lys assemblés vous donne,  
Nous est un signe certain  
Qu'en ceste sainte alliance,  
Gist l'heur et la paix de France.

LES TABLES sur lesquelles estoit dressée ladicte collation estoient couuertes de linge fin tresexquis. En ladicte salle y auoit bon nombre de musiciens jouantz tresmelo-dieusement avec tous instrumentz de musique, y joignant la voix avec vne telle armonie, que Leurs Maiestez en receurent beaucoup de plaisir. Et combien qu'il fust sur le soir, ladicte salle, pour grande qu'elle soit, estoit tellement garnie de flambeaux de cire blanche, que l'on y voyoit beaucoup plus clair que en plein jour.

LA ROYNE et les Dames et Damoiselles furent amenées audict logis par le Roy mesme et plusieurs Princes et Seigneurs de sa cour qui y voulurent assister : lesquelz tous s'en retournerent fort contents, remarquants de plus en plus l'entiere affection et tesmoignage de bonne volonté et parfaicte obeissance que les habitans dudict Caen ont touiours rendue à leur Roy et souuerain Seigneur.

LE LENDEMAIN jeudi xvij<sup>e</sup>. dudict mois, Leurs Maiestez partirent de ladicte Ville pour s'en retourner en France et prindrent chemin par leur ville de Lisieux.

SY L'ENTRÉE n'eust esté sy precipitée, il y auoit dessein de mettre sur la riuere deux Dieux marins, qui au-

roient disputé à qui auroit eu l'honneur de saluer le Roy et la Roïne : le fleuve d'Orne qui passe à Caen et celui d'Arne qui passe à Florence , vestuz en dieux marins , eussent fait ceste dispute.

MESMES il y auoit encores plusieurs vers Italiens , composez en l'honneur de la Roïne , pour placer avec les armes , escussons et inscriptions es lieux cy dessus descripts : lesquelz n'ayantz peu pour la briefueté du temps estre escriptz et poez sont neantmoins ici recitez.

Gran Regina di Francia alta e sourana ,  
Delle gratie l'albergo e del Amore ,  
al popol tuo quella si humana  
Virtà ch'innuola eloghe al sol l'honore  
E le sue acerbe praphe hora mai saua  
Tu sola poi far dolce il suo dolore,  
Tu poi sola addolcir li lamenti  
Tranquillo fare il mar, chetli li venti.

Sou milla i ben chi mondo hoggi vi dona.  
Etrusca sol l'honor del secol nostro  
Ma chi vi dona il cor tutto vi dona.

Lasciate Belle nimphe li boschi  
E seguir da qui mauri piu Diana  
Auri Maria piu illustre, degna et humana  
E per sua dea la riconoschi.

Deux jours auparauant que Leurs Maiestez fissent leur entré en ladicte ville , estoient arriuez en icelle : premierement Monseigneur de Belieure , Chancelier de France , assisté des Maistres des Requestes et de tous les Officiers de la Chancellerie.

Du DEPUIS, Monseigneur de Rosny , Grand Voyer de France , Grand Maistre de l'artillerie , Surintendant General des finances de Sa Maiesté. Au deuant desquelz sortirent en la campagne lesdicts Maire , Gouuerneurs et Escheuins de ladicte Ville , assistez d'un grand nombre

de notables Bourgeois et Habitants , lesquelz les saluerent et receurent avec joye et alegresse.

ET PARTICULIEREMENT lors de l'entrée de Monseigneur de Rosny en ladicte Ville, en consideration de sondict estat de Grand Maistre de l'Artillerie, furent tirées quelques volées de canon.

LES HARENGUES furent faictes à l'un et à l'autre par mondict Sr. Vauquelin , Lieutenant General de Monsieur le Bailly, au nom du Corps commun de ladicte Ville : tendantes en sommaire à louer l'admirable prudence , diligence et dexterité qui se remarque en eux , par le bon ordre que on veoid maintenant en ce Royaume , tant au faict de la Justice que aux autres affaires d'Estat, et à leur en rendre graces et prier Dieu qu'il leur continue longue et heureuse vie , affin que le peuple François jouisse de plus en plus du fruict de leur sage et heureuse conduite, et à les supplier treshumblement auoir tousiours la ville et habitans d'icelle en recommandation , et les entretenir es bonnes graces de Leurs Majestez.

LE CORPS de l'Vniuersité dudict Caen, alla aussy saluer mondict Seigneur le Chancelier , ayant prins son logis en la maison dudict Sr. de Rosel. Et luy fut faicte la haren-gue pour ladicte Vniuersité par M<sup>e</sup>. Jacques Jean, dict Janus, Prieur du College des Droicts et Vicechancelier de ladicte Vniuersité de Caen , telle qu'elle ensuit :

## HARENGVE POVR L'VNIVERSITÉ

DE CAEN,

A MONSEIGNEVR DE BELLIEVRE,

Chancelier de France.

TANTA virtutum tuarum admiratio, Illustrissime Parangeliarche , tantus in Galliam vniuersam meritorum tuo-



rum cumulus et tam incredibilis doctrinæ tuæ copia , tantum animo meo timorem incutit , vt initio dicendi apud te totus contremiscam , ac propemodum exanimatus obmutescam. Sed cum audio dicere te literas ita semper excoluisse , vt earum Professoribus ad te non denegaretur aditus , paterent aures tuæ querelis omnium , et omnia in te plena clementiæ , mansuetudinis , humanitatis ; cum video te ad omnem probitatem , beneuolentiam et liberalitatem a natura formatum , oneri et honori tuo , qui certe maximus est pro dignitate respondere : tum ego respirare incipio et collectis animis te nomine totius Academiæ Cadomensis liberius paulo salutare audeo quasi alterum Herculem ἀλεξικακον , qui Augiæ stabulum repurget , veterem disciplinam optimæ vitæ magistram restituat , qui Musarum alumnos foueat , eorum iura et priuilegia vere νομοφυλαξ custodiat et conseruet , qui rempublicam literariam imminentem sua virtute fulciat , collapsam instauraret , pristino suo splendori restitutam , non solum huic prouinciæ Normanici , sed et toti Reipublicæ Gallicanæ ornamento futuram Christianissimo et Invictissimo Principi nostro commendet.

Refert Æmilius Probus nemini ad regem Persarum accedere permissum , quin prius more patrio ad Chiliarchum eius et Tribunum militarem venisset , qui doceret eum adorandi regis modum. Fertur quoque a Sylla Pompeium salutatum fuisse Magnum , quod fortis bellator et insignis triumphator hominum prædicationem et famam superaret. Sic hodierno die te Magnum Franciæ Cancellarium humilissime salutat Academia Cadomensis , et ordinis togatorum Magistrum a Rege nostro constitutum agnoscit qui nobis eius mentem aperiat juris et æquitatis fidus interpres , omni obseruantia colendi nostri principis rationem nos doceat , in quo pene uno residet totius Reipublicæ literariæ salus.

Quorquor enim sunt in Academia Cadomensi homines

eruditi, qui in infimo puluere versantur quorum eruditio inopiæ molestiis oppressa nimium et languida cum meliores fruges non possit, siliquas sectari cogitur : totidem in te vnum oculos conficiunt, a te vno pendent veluti Mæcenate beneficio, qui eorum ingenia sopita liberali animo excitet, ac paupertatis vrgentis grave saxum euertat et propellat.

Meque enim cantare sub antro  
Pierio, Thyrsumve potest contingere sana  
Paupertas, atque æris inops quô nocte dieque  
Corpus eget.

Quod etsi taceremus, naufragii tamen præteriti tabulæ et fragmenta ipsa quæ supersunt in Academia tibi satis testarentur. Præterea quidam *μυσομυνοι* in nostras possessiones irruunt; id agunt, id moliantur vt parte domicilii Musarum Cadomensium jam occupata totam domum breui sunt inuasuri Academiamque ipsam suis priuilegiis et ornamentis nudatam auitisque sedibus deturbatam in exilium ire cogant.

Nihil vero habet autoritas tua maius, nomophilax vigilantissime, quam vt possis, vel natura melius quam vt velis conseruare literarum studia et seminaria virtutum, quæ syluescerent rubis atque spinis, nisi summa tua æquitate et prudentia excolerentur. Hæc tua summa laus erit quam nulla vnquam posteritatis obliuio delebit, si ad hæc studia recolenda Musasque Cadomenses conseruandas aliquam studii tui et operæ particulam liberaliter impertias, vt illarum alumni tua singulari humanitate leuentur ad Christianissimi et Inuictissimi Regis nostri gloriam, nominisque tui memoriam posteritati commendandam.

LE CORPS de la Justice alla saluer en leurs maisons mesdicts Seigneurs le Chancelier et de Rosny, et furent recitées ces paroles à mondict Seigneur le Chancelier

par noble homme M<sup>e</sup>. Augustin Le Petit, Sr. des Ifs,  
Conseiller du Roy, Lieutenant General Criminel au Bail-  
lyage dudict Caen :

**MONSEIGNEUR ,**

OUTRE que nous participons à la generale alegresse  
que chacun reçoit en l'esperée bienvenue du grand Hen-  
ry, nostre souverain Monarque, nous ressentons de sur-  
plus vne joye particuliere en l'heureuse possession de  
vostre chere presence, dont la veue fait ressentir à nos  
cœurs des contentements sy parfaicts, que nous la croyons  
estre ce vray Nepenthé, tant vanté dans Homere, lequel  
chassoit les ennuyes et charmoit les douleurs. C'est vn  
miracle tresgrand, mais qui n'aportera point d'etonne-  
ment à ceulx qui voudront se représenter que Dieu vous  
a tiré du Ciel pour en hienheurer la France, et vous a  
donné à elle pour estre comme l'ange tutelair de ses  
prouinces, se voulant servir de vostre prudence et sa-  
gesse pour faire connoistre ses merueilles en ce siecle de  
paix, comme du temps des troubles et de la guerre elle  
s'estoit aydée de la valeur inuincible de cest Alcide vi-  
vant :

*Cuius indomita virtus  
Colitur et toto Deus  
Narratur orbe.*

LES exemples en sont deuant nos yeux, qui voyons  
naistre tous les jours des fleurs et des fruicts en l'arbre  
de France, qui auparauant n'auoit que du bois et à peyne  
portoit des feuilles: Benedictions certes procedantes du  
Ciel, mais qui decohlent sur nous par la vertu singu-  
liere de vostre douce influence. En ces miraculeux effects  
paroist le diuin jugement de Sa Maiesté, qui a faict elec-  
tion de vostre personne pour estre le chef de sa justice,  
la gloire de son royaume, la force de son sceptre, l'ame

de son estat et l'esprit de son empire. Elle se souuenoit bien, en vous donnant ceste charge non moins difficile que honorable, que les Princes et les Monarques ressembtent à vne lampe vuide, et que le Magistrat estoit le cotton et l'huile qui donnoit la lumiere. Elle reconoissoit bien qu'en vous deferant ceste puissance souueraine, elle se delivroit de la peyne et du soucy, vous chargeoit de tout le faix et faisoit reposer son peuple sur les traux de vos veilles. Sy bien que l'on vous peut justement attribuer ce que le poete grec attribue au fils de Saturne quand, au second de son Iliade, il faict tous les Dieux dormantz excepté Jupiter qu'il exempte de tout sommeil, et dire de vous avec plus d'occasion ce que le bon Horace disoit de Mercure :

*Tu plas lætis animas reponis  
Sedibus virgaque leuem coerces  
Aurea dextram, superis deorum  
Gratus et imis.*

S'YL est donc ainsy, Monseigneur, que vous soyez eleué par dessus les autres comme vn astre resplendissant pour plus facilement communiquer voz influences et distribuer vostre lumiere aux Corps inferieurs : Ceste compagnie, qui faict membre de la Justice dont vous este le chef, se retourne comme le Meandre vers sa source, et implore par ma bouche vostre bienueillance et vostre grace, à ce qu'il vous plaise tousiours la maintenir et conseruer et tellement l'éclairer des beaux rayons de vos faueurs, qu'à l'aduenir elle ne puisse souffrir aucune eclipse, quelque empeschement qui se puisse mettre entre vous, son vnique soleil, et elle, que vous reconoitrez en corps et en esprit de tout dedier au bien de vostre seruice, vous disant pour dernieres paroles que tous nos vœux sont, vt

*In cælum redeas denique  
Lætus intersis populo nobisque.*

ET A MONSIEUR de Rosny porta la parole mondiet Sr. Vauquelin, President au siege presidial, comme il en suit :

MONSIEUR ,

AYANTZ l'honneur d'administrer icy la Justice soubz l'autorité du Roy , nous penserions auoir grandement manqué à nostre debuoir sy à vous, de qui toute la France attend secours, ne rendions l'obeissance et le seruice que nous vous deuons : Implorantz vne ayde comme ceulx qui sont en la Prouince la plus affligée et la plus oppressée de ce Royaume, et qui n'a esperance d'estre soulagée que par le moyen de la prudence et du bon ordre que vous apportez au maniement des affaires d'estat et des finances de Sa Maiesté. Remarquant en vos actions que vous suiuez l'exemple de ce grand Capitaine Athenien, lequel, quand il voulut s'entremettre des affaires publiques, se retira des compagnies où l'on ne faisait que dancier, faire grand chere et jouer, et veillant et negociant disoit que la victoire et les trophées de Milciades ne le laissoient reposer, voulant faire entendre qu'il le vouloit non seulement imiter, mais le surpasser. Aussy vous, ayant quitté tous autres plaisirs, veillez continuellement à remettre, par vne bonne œconomie, la France en sa premiere splendeur, hors de toute nécessité, et à deuancer en cela ceulx qui s'en sont meslez par cy deuant. En quoy faisant et taschant qu'il plaise à Sa Maiesté de soulager le pauvre peuple de ceste Prouince et y maintenir la justice, Vous acquererez une gloire immortelle enuers Dieu et les hommes, et ce moyen que l'illustre sang de Flandres et de Bethune, dont vous estes descendu soit et ayt tousiours esté vne pepiniere de grands Princes et de valeureux Seigneurs. Sy est-ce que cela ne vous apportera point plus d'honneurs que les benissons des pauvres peuples apporteront de bon heur à vostre maison, et qui plus est vous maintiendrez, par ce moyen, l'autorité du Roy, vous mesmes et vostre pos-

térité, et nous demeurerons à jamais vos humbles et affectionnez serviteurs.

MONDICT Seigneur de Rosny, le lendemain de son arrivée, fut aussy salué par les Deputez de l'Vniversité. Et luy fut faicte la harenque par M<sup>re</sup>. Jacques de Cahaignes, docteur et professeur du Roy en médecine, qui fut telle :

MONSEIGNEUR,

Nous, Professeurs des bonnes lettres et Deputez de l'Vniuersité, sommes icy venus pour vous saluer et presenter nostre humble et obéissant service, et par mesme moyen pour vous recommander les lettres tresrecommandables de soy, tant pour auoir leur source de la fontaine inexpuisable de la diuine sagesse. Ce que les poetes ont voulu dire, feignantz que Minerue, qui est la déesse des sciencs, est sortie du cerueau de Jupiter sans auoir eu mere : que pour estre un des premiers et principaux fondementz et apuy des Royaumes, par l'instruction de la jeunesse et la crainte de Dieu, en l'obéissance due à ses supérieurs et en la connoissance des sciences et arts liberaulx, sans laquelle les Royaumes ne pourroient non plus subsister que le monde sans la clarté du soleil. Or, est-il ainsy que les lettres ne peuuent estre maintenues en leur splendeur que par la conseruation des priuileges, et par dignes loyers et honnestes recompenses des labeurs littéraires.

COMME la pierre pentaure attire à soy tout ce qui en approche, aussy l'honneur et le loyer attirent les hommes aux sciences, et comme poignantz esperons les y aiguillonnent. Les Professeurs des lettres ressemblent à l'image de Memnon : Ils ne peuvent parler, ou s'y lz parlent, ils ne peuvent doctement parler, sy le soleil ne leur donne à la bouche, c'est à dire sy l'honneur et le loyer, sy l'or et l'argent ne leur echauffoit et animoit le courage, la langue et les leures.

C'EST pourquoy , Monseigneur , nous vous supplions tres humblement et coniuurons , par le zèle que vous deuez porter à la splendeur des lettres , pour auoir conioinct l'erudition avec la noblesse et avec la belle qualité que vous portez en ce Royaume , ne vouloir permettre que les priuileges octroyez à ceste Vniuersité par la liberalité de nos feuz Roys , soient , je ne dirai pas aneantys , mais non pas tant soit peu diminuez , et de conioindre vos prieres avec celles que nous ferons à Sa Maiesté , qu'il luy plaise nous faire jouyssants de l'effet d'une humble requeste que , Dieu aydant , nous luy presenterons.

Quoy faisant nous vous offrons le plus riche tresor que nous ayons , sauoir est , nostre plume. Laquelle , encore qu'elle ne soit des plus excellentes , elle peut toutefois porter le nom et la memoire de ceulx qui l'obligent jusques à la fin du monde.

MONSEIGNEUR , nous prions Dieu qu'il luy plaise vous donner avec la puissance la volonté de faire florir nostre Vniuersité , et vous conseruer en vostre grandeur et prospérité.

MESDICTS Seigneurs firent à tous de longs et grands remerciementz , et offre de faire plaisir et d'aporter enuers Sa Maiesté tout ce qui leur seroit possible pour les tenir recommandez enuers elle , et leur donner tout contentement.

VOILA en bref ce qui s'est passé de principal et plus remarquable au faict desdictes entrées , que lesdicts S<sup>r</sup> Maire , Gouverneurs , Escheuins et Officiers du Corps de l'Hostel Commun de ladict Ville , y denommez , ont fait rediger par escript , pour memoire à leurs successeurs , par ledict Beaulart , S<sup>r</sup>. de Maizet , Greffier en leurdict Hostel Commun de Ville.

---

## UN AMOUR LITTÉRAIRE.

*Suite.*

### VII.

L'été de cette année, pluvieux et froid au commencement, semblait avoir gardé toute sa splendeur et tous ses rayons pour les journées voisines de l'automne de septembre, et la saison des bains s'était prolongée au-delà des limites ordinaires. Toutefois, à l'époque où Raymond et Alfred se trouvaient réunis sur la côte, la désertion se faisait déjà sentir, et le rivage de Luc redevenait une solitude assez morne que traversaient, à de rares intervalles, des baigneurs transis, des chasseurs de goémons, des douaniers en veste verte, et des légions d'enfants, jouant avec les crabes attardées sous les pierres.

Alfred s'asseyait souvent, à quelques cents pas des habitations, sur le haut d'une falaise escarpée, regardant la mer monter, les lougres s'agiter sur leurs ancres, les mouettes, ces hirondelles de l'océan, voler, planer, tomber tout-à-coup perpendiculairement dans les flots, comme si un plomb meurtrier les eût atteintes, pour se relever bientôt en secouant leurs grandes ailes blanches. Le moindre accident de lumière, le plus simple épisode de la vie maritime, étaient pour lui un spectacle. Les nuages qui passaient sous le soleil promenaient sur la mer bleue de longues taches noires; et les voiles tendues à l'horizon, tantôt brillaient comme des nappes d'argent, tantôt se rembrunissaient comme des capes goudronnées: les pêcheurs aux jambes nues amarraient au rivage leurs canots chargés de butin; le bonnet monumental des femmes



normandes laissait aller au vent ses bavolettes de festons ; et des caravanes anglaises , hommes , femmes , enfants , domestiques , marchaient rapidement sur le sable , traînant après elles d'immenses silhouettes efflanquées.

L'aspect de la mer porte à rêver , et Alfred était l'homme du monde le mieux disposé à la rêverie. Il allait s'y livrer , ce jour là , lorsqu'un griffon blanc , orné d'un collier de laine rouge , vint , en grimpant à travers les roches , jouer et courir autour de lui.

— Je connais ce chien-là , pensa Alfred.

— Djinn ! ici , Djinn ! cria une voix qui partait d'en bas.

Alfred se pencha , et il vit , au-dessous de lui , un groupe qu'il n'avait pas encore aperçu.

Au pied du rocher , une femme , dont la figure , jeune encore , était encadrée de cheveux parfaitement blancs , barbouillait sur sa toile une vue marine , et , près d'elle , un homme , en robe de chambre à ramages et en pantoufles jaunes , dirigeait une lunette vers les côtes du Hâvre , et communiquait à sa compagne le résultat de ses découvertes.

Les yeux d'Alfred se rencontrèrent avec ceux de l'homme en robe de chambre.

— Je connais cette homme-là , pensa-t-il encore.

Mais l'homme avait relevé sa lunette , la femme peintre n'avait pas quitté des yeux son tableau et sa toile , et le griffon , moitié courant , moitié roulant , était revenu se blottir entre les jambes de son maître.

Alfred se préparait à descendre aussi , lorsqu'il fut rejoint par M. de Frileuse et son beau-père , qui venaient de chasser dans la campagne. Raymond semblait préoccupé.

— Voici du nouveau , dit-il à Alfred , avec une sorte de mauvaise humeur : tout notre monde de Sérillac et de Frileuse arrive demain : on n'a pu se passer de nous , et on vient nous voir.

— C'est fort bête , ajouta M. de Frileuse ; mais les femmes ne savent jamais rester en place.

— C'est plus que bête , s'écria Raymond ; quoi qu'il en soit , il faut prendre les femmes et le temps comme ils viennent. Allons organiser leurs logements.

Et il s'empara du bras d'Alfred , qu'il retint en arrière , pendant que M. de Frileuse se rapprochait de la côte pour tirer sur quelques mouettes isolées.

— Avez-vous réfléchi ? lui dit-il.

— A quoi ? demanda Alfred.

— A votre amour de campagne , mon ami.

— Que vous importe ?

— Plus que vous ne croyez. A propos , j'ai reçu une lettre de ma sœur.

— Que vous dit-elle ?

Raymond hésita un instant , fit un mouvement comme pour prendre la lettre dans sa poche , puis se retint.

— Elle me charge de vous dire *bien des choses* , répondit-il.

— Merci , dit froidement Alfred , qui s'attendait à mieux , et ne remarqua point l'espèce d'affectation emphatique avec laquelle Raymond prononça la formule banale dont la banalité même semblait , à son air , cacher quelque chose de mystérieux.

Et ils continuèrent leur chemin le long des dunes.

Les préparatifs ne furent pas longs : nos trois voyageurs avaient , jusqu'à ce jour , occupé chez un paysan deux chambres fort modestes , qui ne pouvaient plus leur convenir. On alla retenir plusieurs appartements dans le principal hôtel de Luc , et le déménagement se fit en un clin d'œil.

Il y a , dans cette hôtellerie , un salon commun , où l'on se réunit chaque soir ; un piano éreinté , quelques tables de jeu , une vaste cheminée autour de laquelle se rangent ceux qui n'ont rien à faire , et qu'infectent trop

souvent les intarissables bavards des intérieurs de diligence et des tables d'hôte.

Alfred et Raymond venaient à peine de s'y établir , lorsqu'un groupe passa sous les fenêtres qui donnent sur la mer. C'étaient la femme peintre avec son griffon , l'homme à robe de chambre , portant son pliant d'une main et sa lunette de l'autre ; enfin , une troisième personne qu'un large burnouss enveloppait des pieds à la tête.

— J'ai vu ces gens-là quelque part , dit Alfred.

— Et moi aussi , répliqua Raymond ; ils sont ici depuis hier.

En ce moment les étrangers entraient dans la salle ; le griffon était resté à la cuisine ; la lunette et le pliant avaient été posés dans un coin : le burnouss fut jeté à son tour sur une chaise.

Alfred , en se retournant , et à l'aspect de la belle voyageuse qui venait de quitter son manteau , ne put retenir une exclamation de surprise.

— Flora ! s'écria-t-il , et il attira vivement Raymond , comme pour s'abriter derrière lui.

— Je le savais , fit Raymond.

Puis , se dirigeant , avec un air de courtoisie étudiée , vers le groupe des nouveaux arrivants.

— M. Prempain , dit-il à l'homme aux pantoufles jaunes , pendant qu'Alfred saluait les dames , ne vous rappelez-vous donc pas mon ami Lautour qui faisait , l'hiver dernier , les beaux jours de nos réunions intimes ?

M. Prempain sembla se réveiller d'un rêve : il offrit gauchement sa main au jeune homme ; celui-ci l'effleura en s'inclinant , et prit bientôt un prétexte pour sortir de la salle commune.

Notre récit n'étant pas une énigme , il nous est indifférent de dire dès à présent ce qu'étaient les trois personnages en présence desquels nous nous trouvons , et comment ils nous apparaissaient à cette heure sur la plage de Luc.

Les liaisons que Raymond avait contractées à Paris n'étaient pas toutes des plus honorables. Cet homme , avide de mouvement , n'avait choisi pour y poursuivre le but de sa vie , ni les sentiers ombreux des poètes , ni les grands chemins bourgeois de la foule. Il avait toujours couru à travers champs , brisant les obstacles , s'embourbant à plaisir dans les fondrières , et ne dédaignant pas de s'arrêter parfois à la porte des bouges ténébreux qu'il trouvait sur son passage. Un hasard de ce genre lui avait fait franchir le seuil de la maison Prempain.

M. Prempain n'avait pas toujours eu de robe de chambre à ramages et de pantouffles jaunes. Soldat recruté de vive force par la république , il avait fait en sabots ses premières campagnes : puis il avait déserté et s'était fait marchand nomade : son bagage s'était grossi peu à peu à l'aide d'une certaine industrie , et , après bien des fortunes diverses , il s'était trouvé , à l'âge de cinquante ans , en état de vivre de ses rentes et d'enrichir la première femme qui voudrait se résigner à partager son lit et à rétablir de temps à autre l'harmonie douteuse de sa coiffure. A l'heure où nous nous trouvons , M. Prempain , quoique âgé de 60 ans à peine , était , grâce aux bons soins de sa femme , passé à l'état de momie : le griffon Djinn était sa société habituelle ; il ne figurait chez lui que comme comparse , aux jours des représentations solennelles , et on l'eût renfermé dans un étui , en compagnie de sa longue vue qu'il affectionnait particulièrement , s'il eût été utile de le faire pour ajouter à l'orgueil de son néant , et prévenir un retour impossible de raisonnement ou de clairvoyance.

M<sup>me</sup>. Prempain était , avant son mariage , une de ces femmes qui passent pour veuves , parce qu'elles ont une fille , et parce qu'elles laissent toujours percer quelque chiffon de deuil à travers les fioritures de leur toilette , quelque parenthèse larmoyante à travers leur conver-

sation apprêtée. On l'avait présentée à son mari comme la veuve d'un général quelconque, et il l'avait épousée pour telle, sans se soucier de vérifier ses titres, ou de se renseigner sur son origine. A peine entrée dans la maison, elle s'en était emparée comme d'une proie, qu'elle partagea d'abord avec un petit nombre de privilégiés, et qui devint ensuite la curée d'une foule d'habités plus ou moins équivoques. C'étaient des soupers fins, suivis de bouillottes infiniment prolongées, et, par intervalles, de grands *routs* chauds et bruyants, où l'on jouait gros jeu, et où, à côté de certains novices dont l'innocence protégeait le reste, se déroulait une collection de personnages problématiques comme Paris seul sait en produire. Telles étaient les réunions prétendues intimes dont parlait Raymond : mais, ce qu'il y avait de plus merveilleux, c'est que la maison Prempain ne perdait rien à ces exhibitions retentissantes, et que la mince fortune du logis prenait au contraire, chaque année, un accroissement des plus rapides.

Raymond s'était, on ne sait pourquoi ni comment, affilié à cette confrérie, et il y avait entraîné Alfred, pour lui apprendre, disait-il, à connaître les hommes, et à dessiner ses héros de roman d'après nature. La première impression d'Alfred avait été une impression de dégoût ; puis il avait vu rayonner, au milieu de ces ténèbres, une éblouissante figure, celle de Flora ; il s'était senti fasciné ; il avait fomenté en lui-même ce qu'il croyait être une passion, à l'aide de ses rêveries d'artiste et des modèles enivrants qui avaient posé pour lui dans les livres. Flora, belle par elle-même, et plus belle encore par la laideur de son entourage, avait conquis en peu de temps le cœur du poète : celui-ci l'avait aimée comme on aimait il y a dix ans, lorsqu'on arrivait à la vie réelle, tout frotté de romantisme, tout pavoisé de chevelures ruisselantes, de mantilles de soie et de clinquant oriental ; et, peu propre

à examiner ce que cette femme lui abandonnerait en échange, il avait jeté à ses pieds, dès le premier jour, tout ce qu'il y avait en lui de volonté et d'aspirations vers l'avenir.

Flora, que ses instincts, et une certaine noblesse de nature, plaçaient bien au-dessus de ceux qui vivaient auprès d'elle, avait promptement distingué le jeune homme éminent qui la cherchait sans cesse du regard : elle lui avait été bonne ; elle avait paru le remercier au fond du cœur de sa secrète préférence, et accepter comme un bienfait cette attention passionnée, qui la relevait à ses propres yeux. Alors avaient commencé des amours ardents, à la flamme desquels la vie encore tiède et molle d'Alfred s'était développée à l'excès. Comme les enfants dont la croissance se fait trop vite, cette organisation incertaine encore avait grandi démesurément dans l'intervalle de quelques accès de fièvre : son intelligence poétique s'était manifestée tout-à-coup par des éclairs suivis d'orages, et sa double initiation aux choses littéraires et aux choses du monde, s'était accomplie brusquement sous ces énergiques influences.

La fascination durait encore, au moment où Alfred prit le parti de se réfugier à la campagne : mais déjà ses dispositions intimes et, si je puis dire, les conditions de sa température morale s'étaient sensiblement modifiées. L'esprit de Flora était essentiellement dominateur ; celui d'Alfred était empreint par dessus tout d'indécision et de faiblesse ; et, néanmoins, les revoltes n'en étaient que plus fréquentes et plus terribles. Il sentait instantanément, à l'aide d'une lucidité fébrile, que la flamme, qui vivifie à distance, brûle et consume lorsqu'on s'en approche de trop près. La première caresse de Flora avait fait épanouir en lui mille facultés inconnues ; mais sa dernière étreinte avait failli les étouffer, et Alfred était de ceux qui tiennent moins aux richesses du cœur qu'aux trésors

de l'intelligence. D'ailleurs, il comprenait aussi que le cœur lui-même se calcinait au fond de cette fournaise tumultueuse ; il se comparait aux coupables du moyen-âge dont l'épreuve par le feu proclamait la faute, et il voyait un jugement de Dieu dans cet événement maladif, dans cette consommation graduelle du cœur et de l'âme dont il reconstruisait toujours en lui les mornes symptômes, aussitôt qu'il avait traversé les limites extrêmes de la passion.

Rendu à lui-même, Alfred, par une contradiction de son caractère, avait d'abord regretté amèrement les jours passés auprès de Flora. Le sentiment du vide le poursuivait en tous lieux : c'étaient les pâles nuits du Pôle après le soleil de la Ligne ; le silence du désert après les agitations du champ de bataille. Sans doute, le spectacle de la nature lui apportait des consolations pleines de fraîcheur : mais il fallait une voix humaine pour parler à cette imagination parfois étrange ; il lui fallait une main pour le guider ; un bras pour le soutenir aux heures de défaillance ; un regard ému pour nourrir, en la contenant, cette lueur toujours prête à s'égarer ou à s'éteindre.

Il en était donc à se repentir de sa désertion, à revenir de vague en vague et de détour en détour, jusqu'au courant impétueux qui devait le ramener à Flora, lorsque Marie lui apparut au milieu des fleurs et des vertes aubépines. La vue de cette jeune fille, le calme qui l'entourait, le parfum d'innocence qui émanait d'elle, le pressentiment confus d'un bonheur céleste qu'il n'avait jamais goûté jusqu'alors, firent prendre une autre direction à ses idées. Le fleuve changea de lit, comme il l'écrivait à Raymond : le blasphème de Faust se tut devant la prière de Marguerite ; l'imagination, harassée par l'orgie, se reposa doucement parmi les roses des champs ; et l'esprit, qui s'était cru un instant frappé d'impuissance et de mort, s'ouvrit à une lumière nouvelle et sortit, frais et dispos, comme le vieil Ulysse, du bain salubre de son Odyssée.

Raymond avait laissé Alfred quitter Paris, avec la croyance qu'il reviendrait, après une retraite de peu de jours. La phase sentimentale dans laquelle son ami venait d'entrer ne lui avait donné d'abord aucune inquiétude; puis il s'était étonné de sa persistance, et, tout en plaisantant Alfred, il avait aussi songé à Marie; il s'était rappelé qu'il l'avait vue toute enfant; il s'était senti pour elle, au fond de l'âme, une sorte d'affection sereine, la seule peut-être de ce genre que cet homme, dégradé aux trois quarts, mais bon en quelques points, eût éprouvée depuis la mort de sa mère. Alfred, à ses yeux, n'était capable que de tourner élégamment autour d'une passion sans s'y arrêter jamais: il lui eût sacrifié dix Flora sans scrupule; mais il ne pouvait oublier enfin que c'était lui qui avait envoyé Alfred à sa sœur; que c'était lui encore qui s'était fait son entremetteur littéraire: il se disait que, sans lui, Marie ne l'eût jamais rencontré, n'eût jamais été exposée à l'aimer en ce monde; et, l'idée seule qu'elle pourraient souffrir le tourmentait déjà comme un remords.

Obéissant à ces craintes peut-être chimériques, Raymond était venu au bord de la mer; il y avait attiré Alfred, il y avait fait venir Flora: un rapprochement entre ces deux êtres lui semblait préférable à toute autre chose, et il avait compté sur l'ascendant de la nymphe parisienne, sur la faible nature d'Alfred, sur l'autorité de sa propre parole, pour remédier au mal dont il redoutait les conséquences.

La lettre de M<sup>me</sup>. de Frileuse, son voyage imprévu et celui de ses voisins, compliquaient la question, et le jetaient dans des embarras dont il cherchait vainement l'issue.

Tout-à-coup une idée lui vint, et il s'y attacha, sans se donner le temps de l'approfondir. Il emmena dans un coin de la salle commune M<sup>me</sup>. Prempain et sa fille; leur parla basdurant quelques minutes, et les conduisit jusqu'à la porte.



— Pourquoi pas demain ? disait Flora.

— Ce soir, il le faut ! vous avez une heure devant vous.

— Et après ?

— Je vous ferai un signe et vous reviendrez.

M. Prempain , qui n'entendait rien à tout cela , mais qui se prêtait aux évolutions les plus diverses avec la docilité d'un conscrit sous les armes , ramassa une dernière fois son pliant et sa lunette , et la porte se referma sur les voyageurs.

Une heure après , Raymond sortait à son tour , lorsqu'il se trouva nez à nez avec Alfred , qui avait attendu la nuit sur la plage.

— Raymond , dit celui-ci , vous êtes un infâme ! c'est vous qui avez fait venir ici Flora et son ignoble mère ; c'est vous...

— Calmez-vous , Alfred , et écoutez-moi : Flora est partie , et elle sera demain au Havre.

Le visage du poète se rasséréna : toutefois un doute l'agitait encore.

— Mais pourquoi était-elle à Luc ?

— Que sais-je ? répliqua Raymond , avec un demi-sourire presque candide ; elle vous aimait , et elle est venue : votre accueil lui a fait croire que vous ne l'aimiez plus , et elle est partie. Flora vaut mieux que vous , mon ami. Bon soir.

Et il rentra brusquement au salon.

Alfred passa une nuit sans sommeil.

## VIII.

Le lendemain , au point du jour , il quitta sa chambre , donna un regard au soleil qui se levait , à la mer qui montait , à toute la nature maritime en mouvement , et s'engagea dans la route nue et sablonneuse qui devait amener les voyageurs. Le clocher de Luc , situé à un quart

de lieue du rivage , le tenta par la sévérité des tons de la pierre, l'antiquité des arceaux qui le décorent , la galerie crénelée qui en forme le faite. Il monta à ce clocher , s'assit entre deux créneaux , et attendit. Le poète aurait perdu un peu de l'enthousiasme que lui inspiraient cette ascension et cette vedette romantiques , s'il eût pu savoir que l'Etat-Major et le Cadastre avaient , bien avant lui , pris possession du même point , pour se livrer , de cette hauteur , aux ennuyeux tâtonnements de leurs cartes topographiques et de leurs plans parcellaires.

Grâce à son excessive vigilance , Alfred attendit longtemps : mais ces heures de faction ne furent pas perdues pour le cœur et pour l'imagination du poète : il commença par les débarrasser de cet attrayant fantôme de Flora , dont l'évocation était encore pour lui un mystère.

— J'ai aimé Flora , et elle m'aime encore , se disait-il , mais son temps est fait : je l'ai éprouvé hier , à la répulsion que sa vue soudaine m'a inspirée ; je l'éprouve ce matin , à la satisfaction que me cause son départ. Si c'est Raymond qui l'a amenée , il a réussi au-delà de ses vœux , peut-être : il me fallait cette dernière épreuve pour dessiner en traits ineffaçables le changement profond qui s'est opéré en moi.

Adieu donc , ajouta-t-il avec un véritable accent de triomphe : adieu au démon qui s'en va , et salut à l'ange qui arrive ! Je l'épie du haut de ma tour comme on épie un messager de joie , et l'aurore de cette journée ressemblera pour moi à l'aurore d'un bonheur sans fin.

Il y a , dans la vie , des heures propices où l'on dirait que les âmes se renouvellent , et recommencent avec ardeur , comme Pénélope , la trame qu'elles ont défaits au sein de leurs nuits douloureuses. Quels que soient les chocs qui les aient heurtées , quelles que soient les taches qui les aient salies , elles se sentent , malgré tout , jeunes , fortes et pures , marchent avec une agilité merveilleuse sur les

ruines de leur passé, et aspirent trop pour songer à se souvenir. Le gracieux mensonge du Léthé est encore une vérité pour bien des êtres vivants : ils n'ont qu'à se recueillir un peu , à mettre les deux mains sur leurs yeux et sur leurs fronts , à se laisser endormir par une illusion nouvelle , et , la jeunesse aidant , ils confondront bientôt dans un même oubli leurs vieilles douleurs et leurs derniers songes , s'en iront galment par le premier chemin qui s'ouvrira devant eux , et tendront la main à l'avenir avec la gaucherie d'un novice et la naïve confiance d'un enfant.

A neuf heures environ , un bruit lointain de voitures fit brusquement abandonner à Alfred sa pose contemplative : il prêta l'oreille , maudit les arbres et les maisons entre lesquels se perdait la route , et n'aperçut les voyageurs que lorsqu'ils furent arrivés à une faible distance de l'église. Ils étaient à pied , et les domestiques conduisaient leurs voitures restées à vide.

M<sup>me</sup>. de Frileuse et Raymond, qui avait devancé Alfred, ouvraient la marche , et causaient à demi-voix. Venait ensuite M<sup>me</sup>. de Sérillac, tenant par la main la plus jeune des filles de son amie , et Marie courait ça et là avec l'ainée , son chapeau renversé derrière la tête , comme une cape de moine , les cheveux au vent , le rire sur les lèvres et la joie dans les yeux.

Du haut de son clocher moyen-âge , Alfred , bientôt revenu de la contrariété que lui avait causée l'empressement de Raymond, contemplait avec ravissement ce petit tableau de famille. Quoique placée à l'arrière-garde , Marie le signala la première.

— Voici M. Alfred ! cria-t-elle , en accourant auprès de M<sup>me</sup>. de Sérillac.

L'avant-garde s'arrêta , et tous les yeux se portèrent vers la tour , que Marie indiquait de la main. Alfred leur envoya plusieurs saluts affectueux , et descendit lestement l'escalier tournant de l'église.

Au même instant, M. de Frileuse arrivait par la route de la mer ; en sorte que la nouvelle et l'ancienne colonie n'en firent bientôt plus qu'une , qui se dirigea lentement vers la côte.

Il y a , du bourg de Luc à la mer , un sentier qui s'embrancha avec la route empierrée , passe entre une marre entourée d'arbres et les murailles d'une habitation confortable , traverse ensuite des champs soumis à la plus riche culture , et conduit directement au bord de l'eau. Ce fut ce sentier que prirent nos piétons , pendant que leurs équipages suivaient la voie la plus praticable et la plus longue.

Le sentier est étroit , et permet à peine à deux personnes d'y marcher de front. M. de Frileuse jouait avec les enfants , Raymond causait toujours avec sa sœur , et Alfred donnait le bras à M<sup>me</sup>. de Sérillac. De temps à autre , Marie se rapprochait de sa mère , toute heureuse de la voir grimper sur les talus , sauter aux branches des ormes , appeler de loin cette belle nappe bleue qui s'étendait à l'horizon.

— Que ç'est beau , disait-elle avec sa petite voix caressante : mais où donc finit la mer , Monsieur Alfred ?

Et Alfred riait en tâchant de lui expliquer tout ce qu'il y avait d'infini dans ce lac azuré , que chaque pas en avant leur faisait mieux découvrir.

Marie avait une exclamation pour toutes les voiles qui passaient au large , pour tous les oiseaux inconnus qui volaient devant elle , pour tous les coquillages dont elle ramassait les débris. Et quand on eut atteint le sommet de la falaise , cet enthousiasme , que l'on eût cru épuisé , éclata de nouveau en folles expressions de contentement et de surprise.

Les ravissements d'Alfred avaient une autre source , mais ils suivaient la même progression croissante. Les moindres mouvements de Marie attiraient son attention

sympathique : il eût voulu être peintre pour saisir , dans ses élans spontanés , l'image de cette jeune fille , aux prises avec toutes les splendeurs et toutes les majestés de la nature ; mais il n'était que poète , et dut se contenter des facultés qu'il avait reçues. A Frileuse<sup>7</sup>, il avait déjà mis à profit les impressions toutes nouvelles qui étaient venues l'émouvoir ; aux bords de la Manche , il avait continué de sacrifier à la Muse , et l'arrivée de Marie lui permit d'achever sa moisson.

Chaque matin , il descendait sur la plage , se promenait seul , ou prenait un bain. Le bain , pour Alfred , n'était pas une simple ablution ou un exercice salutaire. Il mettait un certain orgueil à dompter les lames soulevées , une certaine volupté à se laisser bercer à leur surface : là , comme ailleurs , il poursuivait l'idéal à travers les traditions de la poésie et du roman. Bien différent de ces honnêtes bourgeois , qui attendent le flot sur une chaise , emprisonnent leurs cheveux ou leur perruque sous une calotte de toile cirée , et adoptent à leur front une visière verte , il se jetait dans l'eau avec une sorte de fureur impétueuse , faisait , pour gravir une vague , plus d'efforts qu'il n'en eût fallu pour atteindre au sommet d'une montagne , se fatiguait en quelques minutes , et revenait au rivage , plus fier que lord Byron après sa traversée d'Abydos.

Ensuite , il avisait sur la côte le premier matelot venu , ne se laissait désenchanter , ni par sa physionomie ronde et champêtre , ni par son vulgaire gilet de laine , ni par son patois fort peu harmonieux ; le transformait bien vite en Mazaniello ou en pêcheur des Lagunes , cherchait dans son répertoire maritime les mots les plus pittoresques , empruntés à Cooper ou à Eugène Sue , et s'apercevait à peine qu'il ne produisait aucune impression sur l'esprit d'un interlocuteur qui ne le comprenait pas.

Rentré chez lui , il mettait au net ses observations et

ses notes de voyage, dont il réservait le trésor pour un éditeur futur. Nous transcrivions ici quelques-uns des innombrables sonnets, élégies, méditations, barcarolles, que Marie, la campagne et l'Océan inspirèrent à M. Lautour, si cinq cents exemplaires, imprimés avec luxe, et en un seul tirage, n'en avaient paru sous l'étiquette fallacieuse de trois éditions successives. On nous permettra également d'abrégier notre conte, en nous dispensant de reproduire les quelques nouvelles *lettres à une jeune fille* que, fidèle à son programme, Old Goshawk envoya à *La Gazette des Femmes*, et que nos lecteurs trouveront, en feuilletant, à leur loisir, la collection de ce recueil. L'homme nous intéresse plus que l'écrivain, et son histoire pourra d'ailleurs, au besoin, servir d'introduction à ses œuvres.

La recette employée par Alfred pour éveiller le cœur de Marie ne lui coûtait que peu d'efforts. Il y avait dans son caractère quelque chose de doux et d'indolent, et il ne sortait point de son caractère : il voulait être aimé, et il se contentait de le vouloir, sans affecter les élans passionnés de quelques-uns, ou sans recourir aux formules maniérées et tendres que d'autres prodiguent à l'excès, en vue de se rendre aimables.

Pénétré de l'idée que la jeune fille venait à lui, il semblait ne pas faire un pas pour se rapprocher d'elle ; il se laissait aimer sans mot dire, profitait de sa petite renommée de grand homme pour prendre des airs distraits ou profonds, et, sous prétexte de ses goûts retirés et solitaires, choisissait le lieu et l'heure où Marie pourrait le voir, debout sur une falaise, comme le vieux trappeur d'Amérique, ou perché sur une tour isolée, comme au jour de l'arrivée des dames aux bords de la mer.

Marie subissait en enfant toutes ces influences. Alfred était devenu pour elle un génie familier et bienfaisant. Dans les dernières lettres que son journal lui avait apportées, elle avait clairement reconnu sa main : et elle

les relisait toutes, comme elle aurait lu des lettres d'amour, admirant la fraîcheur des idées, la beauté du style, la saine moralité des préceptes : il fallait être bien noble et bien bon, se disait-elle, pour écrire et penser ainsi ! une femme serait bienheureuse de passer toute sa vie dans ce paradis de sagesse, de mélodie et de lumière !

Quand elle le voyait de loin, son cœur l'appelait, et, s'il revenait par hasard, elle se figurait qu'un ange voilé lui avait porté son message : quand elle était assise près de lui, elle écoutait avec ravissement ses moindres paroles, trouvait une grâce ineffable dans ses moindres gestes, et ne s'endormait jamais sans avoir mêlé son nom à ses prières. Il n'eût eu qu'un mot à dire, et tout le secret de la jeune fille fût tombé en son pouvoir.

Alfred en devinait au moins la moitié, mais il ne se pressait pas de déchirer le rideau du temple : il aimait le voluptueux repos de cette halte heureuse : c'était pour lui un moment presque divin que cette hésitation de deux âmes entraînées l'une vers l'autre, de deux bouches prêtes à laisser échapper un même aveu, de deux mains qui allaient s'entrelacer au premier signe. Il eût fait plusieurs volumes de roman intime avec les seules émotions de cette Genèse.

Ce fut alors qu'en cherchant, un matin, je ne sais quel instrument de péche que Raymond l'avait prié d'aller prendre sur son bureau, il trouva la lettre que celui-ci avait reçue, quinze jours auparavant, de M<sup>me</sup>. de Frileuse, et voici ce qu'il lut rapidement dans cette lettre :

« Ecoute maintenant, mon bon frère, un secret important que je veux te livrer : M. Lautour est venu ici, comme tu sais ; tu sais aussi combien il est bon, distingué, spirituel, attentionné pour tout le monde ; Marie s'en est aperçue la première : elle l'a vu souvent ; elle s'est mise à l'aimer comme une petite folle, et n'osant trop en parler à sa mère, elle m'a choisie pour sa confidente ; elle l'aurait

conté tout aussi bien à la douzaine de pensionnaires dont elle nous dit chaque jour les noms , les bonnes qualités et les toilettes. Je ne te répéterai pas tous les charmants enfantillages qu'elle me débite avec une chaleur que je ne lui aurais pas soupçonnée : elle en perd la tête, elle en tomberait malade, et c'est surtout pour elle que j'ai mis sur le tapis le voyage de Luc. M<sup>me</sup>. de Sérillac me fait peur à moi-même avec ses préjugés de richesse et de famille : j'ai voulu tâter le terrain ; il y a peu d'espoir : pourtant, si M. Alfred , qui lui plaît déjà, mérite tout-à-fait ses bonnes grâces ; si, comme cela est certain, la passion de Marie (passion est le mot) ne fait que croître et embellir ; si, toi aussi, tu nous viens en aide, il faudra bien une conclusion à tout ceci : Parle donc à M. Lautour, dis-moi ce que tu en penses, et aide-moi à marier ces enfants , qui me semblent bien dignes l'un de l'autre : ce sera une bonne œuvre dont , un peu plus tard, M<sup>me</sup>. de Sérillac elle-même nous saura gré. »

Chose étrange dans l'histoire du cœur de l'homme , Alfred fut surpris et atterré par la lecture de cette lettre , qui lui apprenait pourtant bien peu de chose. Le mot de son énigme était trouvé, et cette découverte l'affligeait comme un malheur. Depuis ce jour, il se tint encore plus à l'écart , se retrancha derrière une froideur inaccoutumée, et vit , sous un tout autre respect, le mirage doré dont il avait paru subir la fascination.

— Qu'est-ce enfin que Marie ? se disait-il, avec cette franchise nue et désolante qui préside à nos entretiens avec nous-mêmes : Une jeune fille douce et bonne, pleine de santé, de fraîcheur et de joie : mais une femme grande, élevée , éloquente au cœur , comme dit un confrère , où suis-je aller la chercher sous cette enveloppe transparente ? j'ai voulu éveiller en elle l'intelligence, et rien n'a paru ; je lui ai parlé d'art, et elle m'a répondu fleurs et broderies ; je lui ai prêché le devoir , et elle aura traduit mes leçons



en phrases de catéchisme ! Que diable ferais-je , à Paris , de cette Gèneviève mariée et mère de famille ? Chacun de mes amis m'enverrait un biberon le jour de ma fête : je deviendrais électeur et juré , sous le bon plaisir de M. le préfet , marguillier même , s'il plaisait à Dieu ; j'aurais des gentils-hommes campagnards pour cousins , et une belle-mère blasonnée sur toutes les coutures : Balzac ajouterait , en mon honneur , un chapitre inédit à sa *physiologie du mariage* , c'est-à-dire à sa *physiologie du ridicule*.

Alfred se disait encore beaucoup d'autres choses , et sa contenance se ressentait de ses préoccupations. Mais tout passait sur le compte de son originalité habituelle , et il n'y avait à Luc qu'un seul regard qui pût lire dans son âme , et qui s'attachât , à son insu , à suivre les évolutions de sa pensée.

## IX.

L'océan est beau surtout le soir , lorsque le vent s'apaise , et que la vague veut s'endormir. Les teintes s'effacent peu à peu ; le ciel , la mer et les rivages confondent leurs lignes incertaines : un goëland crie sur le rocher ; un pêcheur chante sur la dune , un vague frémissement court le long des côtes , et le douanier , ombre inerte disciplinée , croise les promeneurs , ombres fantasmiques et pourtant recueillies.

Par une de ces soirées fraîches et calmes , Alfred , qui était sorti immédiatement après dîner pour lire , au coucher du soleil , des lettres apportées par le courrier du Havre , et qui ensuite avait erré long-temps seul , crut voir , au sommet de la falaise , théâtre isolé de ses fréquentes méditations , un groupe silencieux dont la nuit voilait les détails et les contours. En approchant , il se trouva au milieu de ses amis de Sérillac et de Frileuse ; mais , au

lieu de répondre à son salut , d'ailleurs prononcé fort bas et comme mélangé de tristesse , on l'accueillit par un chut général , pareil à ceux qui errent sur les bancs de la chambre législative, lorsqu'un orateur aimé paraît à la tribune.

Alfred prêta l'oreille comme les autres , et il entendit bientôt une mélodie étrange qui venait de la pleine mer. On eût dit par instants que c'étaient des voies enchantées, et , le moment d'après , les sons pénétrants et doux de plusieurs harpes éoliennes. Cette sérénade maritime devait s'exécuter à une grande distance , car elle arrivait souvent indistincte , à moins qu'emportée par le flot et par la brise , elle ne vint échouer , claire et sonore, au milieu des phosphorescences du rivage.

Tous écoutaient , et tous cédaient au charme de cette musique mystérieuse. Le poète surtout était ravi : il lui semblait que l'océan chantait avec les étoiles , et que la voix de Dieu et des anges venait se mêler aux plus caressantes voix de la nature : il sentait un écho vibrer en lui, il eût répondu volontiers « J'y vais ! » à cette mélodie qui le frappait comme un appel , et , si le Pégase ailé des anciens poètes lui eût présenté alors sa croupe mythologique , il se serait élancé impétueusement à la recherche de ces harmonies inconnues.

Au moment où elles allaient se taire , il se fit un grand bruit et une grande lueur sur l'océan. Des gerbes de feu montaient vers les nuées , des flammes bleues et roses se répandaient à la surface , et , au milieu de tous ces prestiges , un Yatch , pavoisé de vives couleurs , un Yatch aux formes sveltes et élégantes , couvert de matelots , de musiciens et de femmes , se balançait en déployant ses voiles , sur la crête d'une vague lumineuse.

Quelques secondes s'étaient à peine écoulées , qu'un silence profond et une obscurité impénétrable régnaient sur la terre et sur l'océan.

— Bravo ! bravo ! crièrent à la fois Raymond et M. de Frileuse ; bravo le Yatch ! bravo les musiciens ! bravo le feu d'artifice !

— Et le poète ? où donc est notre poète ? continua le beau-frère de Raymond. Quels beaux vers il va nous faire là-dessus ?

Alfred n'était plus là , et le groupe regagna sans lui l'hôtellerie.

Le lendemain matin , Raymond le trouva sur le rivage, une lunette à la main , et sondant les profondeurs de l'horison.

— Que diable avez-vous ainsi à regarder la pleine mer, mon cher Alfred ? lui dit-il, en lui frappant familièrement sur l'épaule. Avez-vous hérité des goûts et de la lunette de M. Prempain ?

A ce nom , Alfred devint pâle , et , sans dire mot , il montra à Raymond, du bout de l'instrument , un point noir qui se perdait dans le lointain.

— C'est, ma foi ! dit Raymond, après avoir feint de chercher la direction qu'on lui indiquait, c'est le Yatch philharmonique d'hier soir, le vaisseau des sorciers et des syrènes. Il y a là un mystère que j'eserais curieux d'éclaircir. Si vous le vouliez , Alfred, vous qui aimez les aventures, nous irions tous deux , pendant que nos dames dorment encore, à la découverte de ce conte de fées.

A la proposition imprévue de son compagnon, Alfred tressaillit visiblement. Depuis bien des jours , Raymond était devenu discret et presque mystérieux dans ses rapports avec le jeune homme. En toute circonstance , il eût accepté son offre avec empressement. Sauf la peur des nausées et de leurs accessoires , Alfred aimait ces courses maritimes. Il lui était agréable de laisser aller ses cheveux au souffle de la brise, de se poser à l'avant d'une barque , pareil à l'une de ces statues de bois peint

qui les décorent quelquefois , et d'évoquer , dans cette attitude , les plus poétiques créations d'Ossian, de Lord Byron et de Lamartine. Mais, à cette heure , et pendant que Raymond parlait, sa figure avait pris une expression rapide d'étonnement , de perplexité , de défiance. Il était en proie à je ne sais quelle lutte intérieure , et , comme toutes les natures incertaines , il faisait sur lui-même , au moment de prendre un parti décisif , un douloureux et suprême effort.

Enfin la volonté vint à son aide : un éclair mêlé d'héroïsme , de fatalité , de désespoir , brilla dans ses yeux : il les laissa errer des persiennes closes de l'hôtellerie aux falaises brumeuses des environs , et des falaises à l'océan , sur lequel le point immobile , qu'il n'avait cessé d'épier depuis l'aurore , semblait grandir avec le jour : puis , saisissant le bras de Raymond.

— Allons ! lui dit-il.

Et les deux amis descendirent silencieusement au rivage.

Un mouvement inaccoutumé fixa aussitôt leur attention. Plus de vingt barques étaient à flot, couvertes d'hommes, de filets, de provisions : des femmes et des enfants faisaient leurs adieux à leurs maris et à leurs pères : le tout était bruyant, confus , animé ; et les longs cris cadencés de la manœuvre y ajoutaient leur harmonie.

— Qu'est-ce donc ? maître Pierre , dit Raymond , en abordant gaiement un vieux marin , qui paraissait être le chef de l'expédition.

— Ne le voyez-vous pas ? nous partons *toutes* ! fit le matelot , avec une expression d'enthousiasme , qui vint illuminer une figure mâle , entourée de longs cheveux blancs.

Maître Pierre Pastey était le doyen des pêcheurs de Luc : c'était un vieillard vigoureux encore ; il était resté fidèle aux bonnes traditions , mettait un certain amour-

propre à ne modifier en rien son costume des anciens jours , et , s'il n'allait plus pêcher le hareng ou la morue dans les mers du Nord , il s'occupait à quelques courses de petit cabotage , et , dans ses jours de loisir , amorçait tranquillement les lignes monstrueuses qu'il tendait sur les rochers à la marée basse.

Maitre Pierre avait long-temps été syndic des associations de pêcheurs. Son crédit avait survécu à leur dissolution , et les marins du voisinage le considéraient encore comme leur chef. C'était un homme de ressource et de bon conseil , qui avait pour sa profession un véritable fanatisme , aimait ses barques comme ses enfants , et s'identifiait tellement avec elles , qu'aux jours des expéditions générales , il faisait entendre , sans la moindre hésitation , l'exclamation solennelle qui lui avait servi de réponse à son interlocuteur.

— *Toutes !* reprit Raymond : ceci tombe bien mal , car nous voulions , mon ami et moi , vous en demander une , pour courir un peu la mer de notre côté.

— Eh ! bien , venez avec nous , jeunes gens , dit le pêcheur : vous partagerez notre banc et notre pain bis , et vous n'aurez pas besoin d'user vos mains parisiennes à diriger la voile ou à manier les rames. Par exemple , ajouta-t-il , en jetant à Raymond un regard d'intelligence , nous ne nous chargeons pas de vous ramener.

Alfred regarda attentivement ces deux hommes , puis , adressant à son tour la parole au vieux marin :

— Nous dirigerons-nous vers le yacht qui est en vue ? lui dit-il à demi-voix.

— Nous lui toucherons la main en passant , jeune homme ! Cette coquille de noix paraît fringante , et nos marsouins des côtes sont toujours polis avec les demoiselles de bonne maison.

— Allons , en route ! dit Raymond. Quant au retour , nous en causerons tout-à-l'heure : la Bohême va toujours en avant.

Cela dit , les ancres furent levées , et le convoi se mit en marche.

Le soir de ce même jour , et pendant que les différents personnages de cette histoire , restés à Luc , attendaient vainement , du haut de la falaise , les mélodies et les luçurs merveilleuses que l'Océan leur avait envoyées la veille à pareille heure , une chaloupe , inconnue aux gens de Luc , déposait sur le rivage , au pied même du rocher , un homme seul , enveloppé d'un manteau , et dont les traits , loin de porter la trace d'une inquiétude ou d'un remords , respiraient au contraire , peut-être pour la première fois depuis longues années , ce contentement grave et réfléchi que donne le sentiment d'une bonne action.

L'homme au manteau s'élança , sans être vu , et en faisant un détour , vers le groupe rêveur qu'il avait distingué dans l'ombre. Une personne s'en était détachée à son approche. Il l'attira à quelques pas , dans un ravin étroit , formé à la longue par les ravages des grandes marées.

— Parti ! lui dit-il à voix basse.

— Pour ne plus revenir ?

— Pour ne plus revenir.

— Dieu vous juge , mon frère ! vous savez mieux que moi ce que vous avez fait ; mais il y a , près de nous , une pauvre enfant qui vous devra bien des larmes.

## X.

### CONCLUSION.

Certains lecteurs consciencieux et par trop avides ont la manie des conclusions. Une fois le rideau baissé sur une œuvre qu'ils auront eu l'indulgence de suivre jusqu'au bout , il leur faut le pourquoi et le comment de toute chose :

ils ont vu vivre un instant quelques personnages plus ou moins réels , et ils ne sont contents que quand toute leur biographie , si vulgaire qu'elle soit , leur a passé par les yeux et par les oreilles.

Ce goût est gênant pour l'auteur , parce qu'il ne sait pas toujours lui-même ce que deviennent ses silhouettes , et , qu'à vrai dire , il s'en inquiète médiocrement. L'art ressemble à ces feux de Bengale qui , allumés derrière une scène quelconque , noient tout-à-coup dans les flots d'une lumière immense et fantastique , et transfigurent , à l'aide d'un éclat presque idéal , les plus ignobles têtes de comparses , les plus grossières machines superposées dans ce magasin de bric-à-brac qu'on appelle un théâtre. Une fois la flamme éteinte , et la toile tombée , les héros redeviennent des cabotins , et parfois d'excellents pères de famille ; les sylphides , de maigres squelettes badigeonnés de rouge ; les temples grecs , des colosses de bois et de carton , revêtus d'un badigeon non moins équivoque. Que gagnerait-on à aller , après la pièce , se désenchanter dans la coulisse , en compagnie d'un pompier et d'un commissaire ?

Voilà pourtant ce qu'exigent bien des lecteurs , et ce que nous n'avons pas le courage de leur refuser.

Alfred Lautour a trente-cinq ans à l'heure qu'il est. Après avoir fait de l'art échevelé avec Flora , de l'art intime avec Marie , de l'art pittoresque avec l'Océan , il n'a plus fait d'art d'aucune espèce , et s'est adonné à la littérature. L'éditeur H. Souverain lui achète deux romans tous les six mois , et les cabinets littéraires de province se disputent ses œuvres. Il est guéri pour toujours des velléités aimantes de sa première jeunesse , et professe pour le mariage la même horreur qu'inspire une grossesse aux femmes du monde : celles-ci , parce qu'elles ne voudraient à aucun prix , courir le risque de se déformer la taille ; celui-là , parce qu'il aurait peur , avant tout , de

se déformer l'intelligence. Du reste, il a conservé un fond de touchante perplexité et de douce mélancolie, écrit toujours mieux qu'il ne pense, pense toujours mieux qu'il n'agit, et continue à se faire aimer... de sa portière, grâce à la bienveillance de son langage et à la régularité de ses habitudes.

La famille Prempain, abandonnée une dernière fois par Alfred, et depuis long-temps brouillée avec Raymond, a suivi M. Benazet aux eaux de Bade, et le marin Pierre est mort à la pêche du hareng.

Raymond de Bobème est devenu un gentilhomme campagnard de quarante-cinq ans environ, grand tueur de lièvres et de bécassines, grand entrepreneur de chemins vicinaux, dont il surveille à cheval la direction et les tranchées. Il a déserté Paris pour la province, et le jockey-club pour les comices agricoles. Une faïencerie modèle s'est élevée par ses soins dans un de ses bois, aux bords de la Sarthe, et il s'occupe de compléter cette usine au moyen d'un rail-way de cinquante mètres. Ces entreprises et beaucoup d'autres analogues lui assurent une grande majorité aux élections du conseil-général, et il se fera nommer député lors de la prochaine dissolution des chambres.

Autour de cette physionomie ouverte et quelque peu rude, se groupent bon nombre de personnages aux figures diversement caractérisées, mais sur lesquelles il serait difficile de distinguer autre chose qu'une expression de bien-être et de paix profonde. L'un supporte noblement ses rhumatismes, résultat de certaines ablutions un peu tardives aux bords de la Manche; l'autre passe sa vie à le guérir, et à chercher tantôt des maris pour ses filles, tantôt des romans à la mode pour ses lectures du soir; une autre encore appelée bientôt à l'honneur de devenir grand-mère, traite gravement, avec son vieux curé, des sujets religieux ou politiques, en préparant des layettes brodées.



Et quand le châtelain harassé rentre le soir, les guêtres de cuir aux pieds, et le fusil sur l'épaule, fredonnant entre ses dents, ou sifflant le long des haies quelque ritournelle égrillarde d'il y a dix ans, il voit accourir à sa rencontre une jeune femme aux cheveux bruns, vêtue de blanc, qui lui a crié de loin : « Est-ce toi, Raymond ? » et qu'il ramène gaiement au château, en l'appelant Marie.

Fallait-il, pour si peu, réveiller le conteur endormi, et le prier d'achever son conte !

Paul DELASALLE.

---

## LES BERGERIES (1).

Une charrue, un champ, une chaumière à l'abri du fœc,  
Voilà le bonheur.

ST.-JUST, *Rapport sur les factions  
de l'étranger*, 23 ventose, an 7

Un ruisseau argentelet,  
Au bord mousselet doucelet  
Me sera plus doux et fidèle.

MALHERBE *Le Bouquet des fleurs  
de Sénèque*.

Malheur à ceux qui mettent le flambeau divin de  
la liberté entre les mains d'un furieux.

Ce flambeau n'éclaire pas, il brûle, il réduit en  
cendres et les campagnes et les villes.

SCHILLER. *La Cloche*.

Lucy acheva sa prière, donna en passant un coup-d'œil à la glace, un coup de doigt à ses cheveux, et vint me demander le baiser du matin, que je fis sonner sur son front transparent de blancheur. Elle s'appuya sur mon bras en mignardisant.

— Descendons à la ferme, me dit-elle, tu verras mon

(1) Ce conte fait partie d'un recueil qui va paraître incessamment sous ce titre : *Contes Normands par Jean de Falaise*. Nous avons voulu donner à l'avance une idée de la manière de l'auteur, nous rendrons compte de son livre aussitôt qu'il sera publié.

beau fromage de chèvre. Je me ~~lais~~ais séduire, nous chaussâmes nos sabots, comme le temps était douteux, elle prit son ombrelle et moi mon parapluie, et nous descendîmes à la ferme. Nous étions établis dans la laiterie, où Lucy, m'étalant ses richesses, me forçait à goûter la crème appétissante de tous ses pots, quand nous entendîmes dans l'avenue le bruit d'un carosse, et nous regagnâmes au plus vite le logis.

— C'est notre bonne tante de Bellesme, me dit Lucy, courant l'aider à sortir de sa berline, ce qui n'était pas petite affaire.

— Et bonjour, mon neveu, et bonjour, ma nièce, nous dit ma vieille tante d'un ton tout frétilard. — Que dites-vous de ma surprise, mes enfants, j'ai quitté ma partie de boston pour voir comme aujourd'hui l'on vit à la campagne, et si les fleurs ont toujours même couleur que de mon temps.

— Pardieu, ma tante, nous vous montrerons qu'on y vit du moins aussi heureux que jamais, et j'espère bien vous donner l'envie de venir plus souvent compléter ce bonheur, et d'abord, ma tante, nous allons vous fatiguer de manière à vous faire trouver de la dernière mollesse nos durs lits campagnards. Là-dessus, Lucy s'empara de son bras gauche, et moi de son bras droit. Le manger m'a toujours semblé très-grave affaire.

— Combien de repas faites-vous, ma tante ?

— Mais...., fit elle en suspendant son mot, et me regardant d'une façon vraiment conique, mais je fais comme tout le monde, je fais trois repas.

Oh ! le triste siècle, ma tante, soupirai-je douloureusement, qui a supprimé le plus gai des trois, le galant, le délicieux petit souper. On ne trouve plus le temps de s'égayer à table.

— Ah bah ! me dit-elle d'un ton fort étonné. — S'il en eût été ainsi, il y a soixante ans, où seraient tant de

gloires charmantes, où seraient les mots les plus heureux de ce chevalier de Boufflers ?

Lucy, fort heureusement pour elle, ne connaissait point le chevalier de Boufflers, mais moi, vieux pêcheur, je n'ignorais point Aline et mille autres choses, je vis dans ce nom-là toute une histoire qui nous menaçait. — Voilà de quoi remplir notre soirée, pensai-je, quelque longue que septembre puisse la faire.

Lucy, peu soucieuse pour une maltresse de maison, de nos débats gastronomiques, mais bien autrement jalouse de déployer à ma tante tous ses joyaux et toutes ses perles, nous entraîna de nouveau vers la ferme, et nous fit entrer dans son étable, où un tout petit veau, pouvant à peine se soutenir sur ses énormes jambes, tétait sa mère, une bête superbe de la plaine de Caen, et allongait vers nous son museau tout baveux de lait. Ma Lucy fut bien étonnée de ne pas entendre ma tante se récrier d'admiration. Elle la mena vers une barrière, d'où nous vîmes, dans un coin de la riche prairie, six petites vaches de Bretagne, achetées chèrement par un connaisseur, et abondantes en lait. Ma tante fut encore plus froide pour les vaches que pour le veau. Ma pauvre Lucy consternée se tourna vers sa bergerie, mais ma tante n'eut pas plutôt passé la tête au-dessus de la porte basse, qu'elle se retira en disant : Oh ! fi donc, ma nièce, quelle horreur ! comment vos brebis ne sont-elles point lavées et peignées ! comment vos agneaux n'ont-ils pas même un collier de ruban ! où donc est votre houlette ?

Ma Lucy ouvrait ses grands beaux yeux. — Encore une histoire, me dis-je dans ma barbe. Ce fut à mon tour de faire les honneurs. Je conduisis ma tante au jardin, et la promenai le long des espaliers, mais elle se détournait toujours du côté du parterre, si bien qu'ayant aperçu un malheureux pavot, qui avait cru là sans que personne songeât à lui nuire, elle me dit d'un ton profond de reproche : Ah ! mon neveu, — un orgueilleux inutile !

— Quoi donc, ma tante ?

— Ah ! mon neveu, dans votre jardin, un orgueilleux inutile !

Je la voyais prête à se fâcher tout rouge. Je pris le parti de déraciner le pavot, et cela fait j'eus le droit de lui demander pourquoi elle en voulait ainsi à ce pauvre arbuste.

— M. de Florian leur faisait rude guerre, me répondit-elle.

— Troisième histoire, murmurai-je, et j'essuyai à une feuille de choux, où roulaient encore deux gouttes de rosée, mes mains et ma serpette.

Nous dinâmes à deux heures, suivant la louable coutume de ma tante ; comme je découpais de mon mieux un gigot du Percho (et ce ne sont pas les pire) : — au temps de votre jeunesse, ma tante, demandai-je, mangeait-on le gigot cuit ou cru ?

— Ah ! le temps de ma jeunesse, me répondit ma tante, en fixant le gigot, poussant un soupir et joignant les mains, le temps de ma jeunesse, mon neveu ; ah ! les temps ont tellement changé, que je ne sais plus comment vous le peindre. — Qu'il était beau le temps de ma jeunesse ! sans doute, ma nièce, vous avez vu à Paris bien des tableaux de Boucher, ce grand peintre qui n'eut qu'un rival.

L'érudition de ma Lucy fut encore une fois déroutée ; je n'avais jamais cru nécessaire de la faire arrêter au Louvre devant le Voyage à Cythère.

— Eh bien ! c'est lui qui pourrait seul vous donner une idée du temps de ma jeunesse. — Je fus présentée dès ma quinzième année à une femme charmante, à une reine adorable. — Pauvre reine !

Je vis deux larmes au bord des yeux de ma vieille tante ; ce fut une émotion spontanée que nous ne pûmes nous empêcher de partager.

— La reine avait sa ferme au petit Trianon ; un gentilhomme de M. de Penthièvre venait de publier *Galatée* ; la joie triomphait dans les salons de Paris. Le gouverneur du Sénégal et de Gorée était rendu aux dames. C'était une rage de bergers et de bergères , à laquelle n'échappaient ni peintres ni poètes. La philosophie avait fait les bergères peu sauvages et les bergers de parfaits ébontés. Malgré tout, ce monde était charmant pour son esprit et son abandon. — J'étais, mon neveu, une charmante bergère, blonde, fraîche et rieuse. Votre oncle (vous n'avez pas son portrait ; d'autres galeries précieuses ont été dépareillées par des gens qui n'en avaient point tant à montrer), votre oncle qui s'entendait assez à tourner un couplet, et commandait une compagnie de dragons dans le régiment de Penthièvre, s'avisa de me demander. Nous avons vécu ensemble douze ans, nous avons vécu heureux et je ne l'ai jamais connu. Dès que brillèrent les premières lueurs de la révolution, il devint sérieux et n'en parla qu'avec épouvante. Le soir de la procession à Notre-Dame, où il avait paru parmi les membres de la noblesse, et moi parmi les Dames de la cour, il me dit au souper : nous partirons demain pour nos terres en Normandie. Là vous vivrez comme il vous plaira.

— Soit, répondis-je, je ne quitterai plus mes brebis chéries, et nous ferons des rosières.

— Il sourit en frissonnant.

Le château d'Aigneville dominait la plus fraîche Tempête que pût rêver l'abbé Delille. Un rideau de bois le couvrait à l'arrière. Une veine d'eau qui descendait de ce taillis, déchirait inégalement le tapis velouté d'une immense prairie. Enfin entre deux collines, qui s'ouvraient pour le grand chemin d'Argentan, on voyait une partie de la ville surmontée par le dôme puissant de St.-Germain.

Sous un toit de chaume d'une exquise rusticité, je

rassemblai dix brebis des plus belles qu'on puisse trouver. Je les baptisai toutes ; à toutes je nouai un ruban de couleur différente. J'eus moi-même une houlette et un chapeau de bergère qui m'allait au mieux avec une robe à panniens.

Un jour nous vîmes arriver M. de Florian que j'avais connu à Paris, et votre oncle au régiment de Penthievre. Il me parut un peu changé. Une ombre de mélancolie troublait légèrement la suave tranquillité de son visage. Votre oncle s'empara de lui un instant. Je ne sais s'ils ne se parlèrent point de Paris et des clubs. Le front du marquis se rembrunit et il me lâcha enfin mon berger. Je l'emmenai aussi vite à la bergerie que vous m'entraîniez ce matin à votre étable. Je le fis asseoir sous le hêtre de la prairie, d'où je gardais mon petit troupeau. Il fut content de son élève et me demanda si je n'avais point quelque jardinnet, où je cultivasse de mes mains l'humble violette, la fleur des bergers.

— Hélas, non, monsieur, lui dis-je assez tristement.

— Et vous n'avez pas quelque oiseau familier, qui répète le nom de votre mieux-aimé ou qui gazouille aux premiers rayons du soleil.

Non, répondis-je ; mais le père de Galatée voudra bien achever ce qu'a commencé sa fille.

Le lendemain M. de Florian dépêcha à Paris son fidèle Mercier avec ordre de m'envoyer un couple d'oiseaux de Canarie, que je devais instruire avec ma serinette. Et devinez qui me les apporta ? — Ce fut avec tout son attirail de chevaux, le cent fois victorieux et à jamais illustre chevalier de Boufflers.

— Eh bien, mon cher, dit-il au marquis, de quel nom faut-il qu'on vous appelle depuis la loi sur la noblesse !

— Je suis et je serai toujours chez moi le marquis d'Aigneville, répartit votre oncle.

— Oh mon ami , dit le chevalier , quel ennui dans ce Paris ! On se regarde comme si on ne se connaissait pas , on s'aborde sans rire , on se parle sans jaser ,...

— Et on frappe sans juger , acheva votre oncle.

— Je m'étais laissé faire des Etats-Généraux , reprit M. de Boufflers , mais me voilà de nouveau homme de grand chemin , et mon premier exploit a été d'arrêter Mercier pour me charger de sa commission , et pour m'introduire auprès de votre Estelle , Monsieur de Florian.

Alors recommencèrent des jours charmants. J'étais obsédée par les soins de deux hommes que devait n'envier la France. M. de Florian tirait de nos bois un apologue , comme Numa une loi de son Egérie. M. de Boufflers avait entrepris au pastel le portrait qui pend dans votre chambre , mon neveu. Tous les portraits de boudoir ne se faisaient plus qu'au pastel. Il me forçait à poser dans mon costume de bergère , un chapeau de paille jeté sur la tête , vêtue de ma robe à panniers , et mon serin sur le doigt. Le chevalier avait le travers d'en vouloir à toutes les femmes qu'il trouvait sur son passage. Vos robes du jour , ma nièce , sont d'une pudeur sans égale. De mon temps , il était permis de se décolleter assez loin. Pendant qu'il crayonnait son esquisse , le beau chevalier , sous prétexte de poser de la façon la plus galante , le ruban de son chapeau , s'avisa de laisser errer ses doigts sur ce qu'il appelait mon blanc satin. Aussi sauvage que Clorinde , je piquai cruellement la main téméraire de l'aimable chevalier. Lui cueillant une rose à l'égantier voisin me l'offrit en disant cet impromptu , qu'il tenait sans doute prêt avant la bataille.

Comme vous , Thémire , la rose  
Se couvre de pudeur , et durement oppose  
Son épine aux doigts indiscrets  
Qui veulent cueillir ses attraits.  
Pourquoi , fleur cruelle et jolie ,

Garder à tes amants un dépit si jaloux ?  
Par sa rougeur , Thémire , et par sa jalousie ,  
Rose ne fut jamais aussi belle que vous.

Ne vous étonnez pas , mon neveu , si je me rappelle si bien les vers du chevalier. Il est des jours dans la vie dont on ne saurait oublier une parole.

Le jour de la fête d'Aigneville arriva. On devait danser sur une pelouse devant la grille du parc. Après vèpres , en effet , fillettes et garçons vinrent dans leur plus beau costume. M. de Boufflers jouait très-gentiment du cistre. Je le priai de nous faire danser. Il n'y consentit qu'à condition qu'il embrasserait toutes les danseuses. Toutes s'exécutèrent de fort bonne grâce , et les baisers du gracieux chevalier mirent tout le monde en gaité , si bien qu'on ne se souvenait pas d'avoir vu dans la paroisse une assemblée aussi joyeuse. On apporta pour les bonnes gens des cruches de cidre et des galettes. Un goûter délicat nous fut servi sous un pavillon dressé pour la fête. Le chevalier buvait aussi bien qu'il dessinait , qu'il jouait du cistre , qu'il rimait des vers et montait à cheval ; le marquis lui tenait tête avec cette gravité qui lui était devenue coutumière. Nous causions M. de Florian et moi de l'heureux dénouement de Valérie. Les paysans reposés s'étaient remis à la danse , et nous réjouissaient tout autant à voir que si nous eussions mené le rigodon nous-mêmes.

—Voilà , disais-je , des têtes de jeunes filles qui ne sont pas indignes de Greuze.

—Voici , poursuivait M. de Florain , un vieillard qui rappelle le père de l'Accordée de village : c'est la même dignité ; c'est le même éclat.

—Que ces bonnets leur vont bien ! reprenait M. de Boufflers , et que ces jupons montrent bien la jambe ! Ma foi , à Berne , je n'ai rien vu de mieux tourné.

J'allongeais le bras hors la fenêtre du pavillon pour at-



teindre une fleur de chèvrefeuille. — Le fidèle Jasmin entra et se jeta vers le marquis. — Comment nommez-vous vos laquais, mon neveu ?

— Justine, Frédéric et Baptiste, ma tante, tout comme dans les actes baptismaux.

— Les nôtres, mon neveu, portaient soit le nom générique de La Fleur, soit le nom individuel de Jasmin et de Rose.

— Bon ! ma tante ; mais Jasmin ?...

— Jasmin se pencha donc vers votre oncle avec plus de familiarité que de coutume, et lui dit : Cachez-vous, Monsieur le marquis, le boucher Artaud et un tas de gens déguenillés vous cherchent pour vous nuire sans doute.

Le marquis, sans froncer le sourcil, articula nettement :

— Qu'on fasse entrer ces Messieurs, je les attendais.

— Mais Monsieur le marquis, ... dit Jasmin s'obstinant.

— Autant vaut aujourd'hui que demain. — Dieu soit béni, ajouta votre oncle, le danger m'aborde en face.

Six monstres à figure hideuse, tels que jamais femme n'en conçut, se ruèrent par la porte entrouverte, avant que ni le chevalier, ni M. de Florian eussent rien compris à la frayeur de Jasmin, à la confiance du marquis et à l'approche d'un danger. — Le marquis les fit entrer avec toute sa politesse de grand seigneur, ce qui étourdit tellement ces hommes qu'ils se tinrent groupés, debout, immobiles.

— Que désirez-vous, Messieurs ? demanda le marquis.

Artaud recouvra la parole :

— Citoyen marquis, dit-il, nous venons vous arrêter, vous et madame, comme suspects à l'État.

— Est-ce tout ?

Artaud s'enhardissait.

— Le peuple a faim : nous prendrons les vivres qui se trouvent dans le château :

— Quoi ! mes moutons aussi ? m'écriai-je d'une voix déchirante.

— Oui, vos moutons aussi : citoyenne marquise, dit Artaud nullement ému.

— Est-ce tout ? dit le marquis avec un froid glacial.

— La France est en danger ; nous saisirons toutes les armes qui se trouvent au château et les chevaux dans les écuries.

— Mes chevaux aussi peut-être ? dit le chevalier se levant avec fureur.

— La France est en péril, répéta le Sans-culotte.

— Faut-il t'apprendre, paour, que je suis membre de la Constituante,

— Veux-tu joindre à ce titre-là celui de suspect, répliqua Artaud.

— Ah ! madame, soupira en se retournant vers moi le chevalier de Boufflers, nous ne savions pas quelle bête têtue et vorace était le peuple, quand nous nous égosillions à réclamer sa liberté.

— Oui, ce sont là ses paroles, mon neveu, et à ce propos je vous ferai remarquer que l'homme qui n'est point accoutumé aux richesses, il en use gauchement et brutalement.

Pendant ce dialogue, le marquis avait opéré le mouvement qu'il méditait. Il avait gagné la porte, et la retraite était coupée aux brigands. Le marquis, sans crainte ni joie, tira de sous son habit de soie brodé, deux riches pistolets, et dit, en ajustant Artaud et l'un de ses camarades : — Ah ! ça, Messieurs, vous ne valez pas encore vos confrères de Paris. — Le premier qui bouge tombe, fit-il avec un geste sans réplique.

— Chevalier, allez tirer vos chevaux de l'écurie, faites-les seller, et commandez qu'on m'en selle deux aussi.

Le chevalier me baisa la main, et sortit en me disant :

Je vais demander au prince Henri de Prusse le prix de tous mes madrigaux. — Et je ne le vis plus !

— Mon cher Florian , continua votre oncle , voilà votre besogne interrompue par des bergers peu doucereux.

Monsieur de Florian me baisa la main et me dit en sortant : Je vais à l'ombre du parc de Sceaux et de mon compatriote Boissy d'Anglas , chercher , s'il en est encore , quelques soirées tranquilles.

— Et je ne le vis plus !

— Charlotte , allez choisir quelques bijoux , prenez une robe moins légère , enveloppez-vous de votre manteau et montez sur le cheval le plus facile. Dites à Jasmin de se tenir prêt. Allez vite , ces Messieurs s'impatientent peut-être

Croyez que je ne fus point paresseuse , et quand votre oncle me vit en selle , il sortit du pavillon tenant toujours en respect le boucher et sa bande. Il sauta légèrement à cheval , jeta une bourse à Jasmin , me fit passer au grand trot et toute tremblante devant la bataillon honteux de bonnet rouges , fit un sourire qui marquait à la fois le mépris et la confiance , me mena à Boulogne , d'où sous un nom supposé il me fit passer en Angleterre , — et je ne le vis plus ! — Vous avouerez-je , ma nièce , que là il me servit d'avoir été bergère , et que trop heureuse je fus de trouver jusqu'à l'amnistie une place de laitière dans l'île de Wight. Paitre les moutons et les vaches au froid comme à la chaleur , sur la bruyère comme dans le marécage , c'était dur , mais j'étais jeune. Je sus par un émigré la mort du marquis à la malheureuse journée de St.-Roch.

Une pomme de calville que ma tante tenait sur son assiette fut lavée par deux ou trois larmes.

Ainsi finit l'histoire et le diner de ma tante. Nous vîmes bientôt ses paupières s'abaisser sur ses yeux , et nous en conclûmes qu'il était temps que Lucy reprît le bras

gauche de ma tante et moi son bras droit pour la mener au lit qui l'attendait.

Je possède une superbe édition du victorieux Boufflers, ma tante m'en avait dit tant de bien, que j'allai le pêcher dans ma bibliothèque, où, à vrai dire, il se trouvait noyé, et je le déposai sur ma table de nuit pour sa consommation matinale, si elle ne trouvait pas convenable de prolonger son sommeil. Dans l'idée d'une bonne action, j'allai moi-même me reposer auprès de Lucy. — Nous fûmes éveillés au matin par le bruit d'une voiture qui roulait et s'éloignait. Je sautai à bas de mon lit, et je vis bien stupéfait la berline de ma tante qui fuyait mon logis du pas le plus rapide de ses bidets. Je descendis à demi habillé, et Joseph me remit ce billet tracé de l'écriture vénérable du vieux temps. J'en revins faire la lecture au lit de Lucy, qui m'arracha pour prix d'un baiser la mercuriale suivante :

« Mon cher neveu, d'après les soins prévenants dont vous m'aviez entourée hier, j'étais loin de m'attendre à l'impertinence dont je souffre aujourd'hui. Apprenez, mon neveu, que s'il m'est permis de me souvenir de l'aimable chevalier qui a égayé les plus belles heures de ma jeunesse, je n'ai rien à faire avec ce livre obscène que vous m'avez mis sous la main. Cependant, je dois vous le dire, le portrait m'a paru ressemblant. Désormais, soyez-en sûr, je ne m'exposerai plus à de pareilles méprises. »

— Oh ! qu'as-tu fait là ? me demanda Lucy.

— Une sottise à réparer aujourd'hui même, en faisant hommage à ma tante des moralités pastorales de Monsieur de Florian.

JEAN DE FALAISE.

5 janvier 1839.

---

## Poésies.

---

### LA REINE DES SONGES.

Gentille fée, auprès de mon amie ,  
Repose-toi dans ton vol caressant ;  
Pour effleurer sa paupière endormie ,  
Pour lui parler de son époux absent.

J'ai , cette nuit , vu la reine des songes :  
A nos chevets la folle se suspend ,  
En secouant d'agréables mensonges ,  
Riche trésor qui sur nous se répand.

L'enchanteresse , au lit des jeunes mères ,  
D'illusions sème un riant essaim ;  
Son doigt , fécond en heureuses chimères ,  
Grandit l'enfant qui sommeille à leur sein.

De l'indigent elle touche la lèvre :  
L'angoisse fuit , et sa fortune accourt ;  
Et tous les biens , dont le destin le sèvre ,  
Sont prodigués à son repos trop court.

Sur un cachot elle souffle , et sa porte  
Ouvre au captif ses lourds battants de fer ;  
Il erre , il marche où le désir l'emporte ,  
Libre et joyeux , comme l'oiseau dans l'air.

L'étudiant voit briller la mansarde ,  
Où la jeunesse était son seul trésor ;  
Sur le plafond , qui partout se lézarde ,  
La fée étend des arabesques d'or.

Gentille fée, auprès de mon amie ,  
Repose-toi dans ton vol caressant ,

Pour effleurer sa paupière endormie ,  
Pour lui parler de son époux absent.

A moi, poète obscur et solitaire ,  
La bonne fée a laissé pénétrer  
Tous les secrets du merveilleux mystère ,  
Dont à nos yeux elle aime à s'entourer.

Au point du jour , pour sa splendide couche ,  
Elle choisit un rayon de soleil ;  
Elle a pour voile une aile d'oiseau-mouche ;  
L'astre du soir éclaire son réveil.

Sous les réseaux d'une blanche mantille ,  
Qu'une araignée ouvra de ses doigts ,  
Divin atôme, alors elle scintille ,        •  
Comme un rubis sur le bandeau des rois.

Elle a pour char une noisette creuse ,  
— Un écureuil en a rongé le fruit ,  
Et , dans les airs , nocturne voyageuse ,  
Vers ses sujets elle vole sans bruit.

Reine, j'ai vu ce carosse où tu joues ,  
Quand tu parcours l'hippodrôme des cieux :  
Des fils joyeux s'arrondissent en roues ,  
Deux diamants s'allongent en essieux.

Courtiers légers, de muettes baleines  
Le font glisser sur le mouvant chemin ;  
Un papillon , le plus vif des phalènes ,  
Guide la course , un fil d'or à la main.

Gentille fée , auprès de mon amie ,  
Repose-toi dans ton vol caressant ,  
Pour effleurer sa paupière endormie ,  
Pour lui parler de son époux absent.

Ad. PINCHON.

LE PRIVILÈGE DE SAINT-ROMAIN.

SONNET.

A M. FLOQUET.

Autrefois Saint-Romain dans un jour solennel ,  
Pour prix d'une victoire éclatante , assurée ,  
Contre un affreux serpent , terreur de la contrée ,  
De la peine de mort sauvait un criminel.

On proclamait son droit, juste , sage , éternel .  
Cette fête célèbre était belle et sacrée ,  
Car au rachat du sang elle était consacrée ,  
Et tout le peuple en chœur allait chantant Noël.

Mais ces temps ne sont plus : la Fierie vénérable  
N'ose plus réclamer le pardon d'un coupable ,  
A la sainte requête on ne répondrait pas.

Hélas ! dans nos cités que le luxe décore ,  
Le hideux échafaud, pour se rougir encore ,  
Se dresse sur le sol..... qui tremble sous nos pas.

Alph. LE FLAGUAIS.

---

BULLETIN.

THÉÂTRE DE CAEN. — C'est le 17 de ce mois que doivent débiter les nouveaux acteurs. Le Directeur s'est décidé à faire de grands sacrifices pour raviver le goût du spectacle affaibli dans ces derniers temps. Il est indispensable en effet de mettre de la variété dans un répertoire , si l'on veut conserver un public accouru d'abord avec empressement. Les acteurs qui nous restent sont : M<sup>me</sup>. Perron et Trellu, MM Assemat, Blanchard et Trellu. Nous ne voulons rien conjecturer sur l'accueil qui leur sera fait à la rentrée : nous souhaitons qu'il soit pour tous flatteur ou tout au moins bienveillant On a peint des décorations pour

monter *Guillaume-Tell*, la *Juive* et *Robert-le-Diable*. L'annonce de ces trois grands opéras est déjà une garantie du bon choix que M. Blot a fait en réorganisant sa troupe. Qu'il n'oublie pas le succès de *Lucie*; les applaudissements donnés au chef-d'œuvre de Donizetti peuvent se réveiller pour ceux de Rossini, de Meyer-Beer et d'Halévy. Dans notre prochain n°. nous rendrons compte des rentrées et des débuts; on voit d'après le tableau présenté par le Directeur, que sa troupe est au grand complet pour jouer le grand opéra, l'opéra comique, la comédie, le drame et le vaudeville.

— M. A. Thévenot se propose de publier, par souscription, son poème de *Napoléon* qui ne comporte pas moins de douze chants, avec un prologue et un épilogue. L'auteur a déjà obtenu le concours d'hommes célèbres dans les lettres et dans l'armée: nous ne doutons pas que nos lecteurs ne répondent à notre appel, en se faisant inscrire au nombre des souscripteurs. On s'adressera à cet effet au bureau de la Revue du Calvados, ou chez l'auteur, rue Alboy, n°. 10, à Paris. Prix: 6 fr.

— On annonce comme devant paraître prochainement le premier volume d'un grand ouvrage sur le droit administratif. L'auteur est M. Alfred Trolley, professeur à la Faculté de droit.

— On sait que Laplace est né à Beaumont-en-Auge (Calvados). Récemment M. le Ministre de l'Instruction publique a demandé aux chambres la somme de 40,000 fr. pour la réimpression des ouvrages qui ont fondé à jamais la réputation de notre grand géomètre. M. Arago a fait le rapport sur ce projet de loi, et ce rapport vient d'être distribué à MM. les Députés. La commission accorde les 40,000 fr. demandés par M. Villemain. Toutefois elle modifie le projet en ce sens, qu'indépendamment de leur titre particulier, *les sept volumes des œuvres de Laplace* porteront le titre de *collection mathématique nationale*. Le rapporteur a fait à cette occasion un exposé complet des principales découvertes dont la philosophie, l'astronomie, la navigation ont été redevables à nos géomètres.

— ASSOCIATION NORMANDE. — Une circulaire vient d'être adressée aux membres de cette Société par M. Girardin, inspecteur divisionnaire de l'Association pour la Seine-Inférieure: ils sont informés que les séances générales ouvriront à Rouen, le 18 juillet, à 7 heures du matin, dans la grande salle de l'hôtel de ville. La session durera jusqu'au 24 du même mois. L'association se divisera en quatre sections, savoir:

1<sup>re</sup>. Section. Agriculture et Industrie agricole.

2<sup>e</sup>. . . — Industrie, commerce, navigation, etc.



3<sup>e</sup>. — Sciences physiques, naturelles, médicales, morales, instruction, économie sociale.

4<sup>e</sup> — Littérature, beaux-arts, archéologie.

— La société des Antiquaires de Normandie tiendra sa séance publique, le 27 de ce mois, à deux heures. Elle sera présidée par son directeur M. Floquet, le savant auteur de l'histoire du Parlement de Rouen, qui se propose de faire une lecture.

— Nous recevons de M. Antony Duvivier, notre collaborateur, une brochure ayant pour titre : *Publications et documents inédits relatifs à l'histoire du Nivernais*. Ce travail consciencieux renferme des remarques judicieuses et des renseignements d'un véritable intérêt. Il sert d'introduction à l'*Inventaire des Archives de la commune de Nevers*, par C.-H. Parmentier.

— M<sup>lles</sup> Teresa et Maria Milanollo sont à Rouen où elles excitent un nouvel enthousiasme ; nous allons bientôt les posséder dans nos murs où elles ont laissé de si délicieux souvenirs. Les auditeurs ne leur feront pas faute, ou bien il faudrait fermer à jamais le temple de l'harmonie.

— L'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen met au concours l'*Eloge de Dumont d'Urville*. Le prix sera une médaille d'or de 200 fr. dont M. P.-A. Lair a fait les frais. Les mémoires devront être envoyés avant le 10 novembre, à M. Travers, secrétaire de l'Académie.

---

A partir de ce jour, M. Auguste LE FLAGUAIIS dirigera la *Revue du Calvados*. Quelques changements apportés dans l'administration de ce recueil, ont retardé la publication de ce numéro. A l'avenir, la Revue paraîtra très-régulièrement. — Le 1<sup>er</sup>. numéro de la 3<sup>e</sup>. année est sous presse.

## TABLE.

|                                                                                          |             |
|------------------------------------------------------------------------------------------|-------------|
| Marguerite, chronique Caennaise du XVI <sup>e</sup> . siècle; par M. Amédée Fauvel.      | 5—88        |
| La Divine Epopee, de M. Alexandre Soumet; par M. A. Delange.                             | 36          |
| Mary O'Brien, ballade Ecosaise; par Miss Ellen Donaldson.                                | 49          |
| Vers inédits de Huet, adressés à M <sup>me</sup> . de Montespan.                         | 53          |
| Fêtes du Monde, poésie; par M. Alph. Le Flaguais.                                        | 54          |
| A Martinez de la Rosa, poésie; par M. Antoni Deschamps.                                  | 56          |
| Lettre sur le Théâtre de Caen; par M. Auguste Le Flaguais.                               | 57          |
| Bulletin.                                                                                | 61          |
| Biographie. L'abbé De la Rue; par M. Georges Besnard.                                    | 65          |
| Prise et sac de Caen par les Anglais en 1346, (fragment inédit de l'abbé De la Rue).     | 77          |
| Quelques mots sur la poésie; par M. Emile Deschamps.                                     | 109         |
| Le matin d'un bal, poésie; par le même.                                                  | 113         |
| Epilogue à M. Sainte-Beuve, poésie; par le même.                                         | 115         |
| Cordoue, poésie; par M. Antoni Deschamps.                                                | 116         |
| Seconde lettre sur le Théâtre de Caen; par M. Auguste Le Flaguais.                       | 117         |
| Bulletin; par M. G. F.                                                                   | 119         |
| Guibray au temps de Louis XIII; par M. Edouard Réville.                                  | 121         |
| Un tacticien en amour; par M. Ch. Wolnez.                                                | 138         |
| Mémoires de l'Académie de Caen; par M. G. F.                                             | 150—267     |
| Dieu, poésie; par M. Arsène Houssaye.                                                    | 155         |
| La Linotte, poésie; par Th. Wains Desfontaines.                                          | 158         |
| Debuts poétiques du Bulletin de l'Instruction publique; par M. C. D.                     | 161         |
| Bouffé; par M. Auguste Le Flaguais.                                                      | 165         |
| Bulletin; par M. G. F.                                                                   | 169         |
| La Chasse, fragment; par M. F. Courty.                                                   | 173         |
| Rosemonde, légende de M. Henri Blaze; par M. Paul Delasalle.                             | 211         |
| La mort du Rossignol, poésie; par M. Roberge.                                            | 219         |
| Sonnet à M. Alph. Le Flaguais; par M. Emile Deschamps.                                   | 220         |
| A une jeune fille, poésie; par M. Eugène Postel.                                         | 221         |
| Sonnet à la Vierge; par M. Th. Wains-Desfontaines.                                       | 222         |
| Exposition de Lisieux; par M. G. Mancel.                                                 | 223         |
| La Revue du Calvados au Bulletin de l'Instruction publique.                              | 228         |
| Le château de Binnoric, ballade.                                                         | 234         |
| Troisième lettre; par M. Auguste Le Flaguais.                                            | 236         |
| Bulletin.                                                                                | 242         |
| Conquête de l'Angleterre, fragment inédit; par l'abbé De la Rue.                         | 248         |
| Le Manoir d'Ormeval, chronique; par M <sup>lle</sup> . Emilie D.                         | 254         |
| Souvenirs de Rochefort, poésie; par M <sup>me</sup> . Laure Jourdain.                    | 282         |
| Présent et à venir, poésie; par M. P. A. Dupont.                                         | 283         |
| Bluette, poésie; par M. Eugène de Lonlay.                                                | 284         |
| Bulletin.                                                                                | 287         |
| Hélène Gohier (Chronique Caennaise du XIII <sup>e</sup> . siècle); par M. Amédée Fauvel. | 289—364—420 |
| Mort de Segrals.—Lettre de Galand.                                                       | 321         |
| L'Amour impossible, roman de M. J. Barbey d'Aurevilly; par M. H. P.                      | 326         |
| Le Beuvray, poésie, par M. Antony Duvivier.                                              | 332         |
| Sonnet; par M. Georges Besnard.                                                          | 338         |
| Chronique du Théâtre; par M. G. F.                                                       | 339         |
| Bulletin.                                                                                | 345         |
| Biographie. Claude Fauchet, évêque constitutionnel du Calvados; par M. G.-S. Trébutien.  | 349—405—449 |

|                                                                                                                                                    |             |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------|
| Juana, poésie; par M. Alph. Le Flaguais. . . . .                                                                                                   | 388         |
| Les deux Anges, poésie; par M. Roberge.. . . .                                                                                                     | 390         |
| Chronique du Théâtre; par M. G. F. . . . .                                                                                                         | 392         |
| Bulletin.. . . .                                                                                                                                   | 399         |
| La dernière heure de Millevoys, poésie; par M. Marie Du Mesnil.. . . .                                                                             | 440         |
| Bulletin.. . . .                                                                                                                                   | 445         |
| Nécrologie. Henry Mondehare; par M. G. B.. . . .                                                                                                   | 448         |
| Une soirée d'hiver, souvenirs d'Espagne; par M. Antony Duvivier.. . . .                                                                            | 467         |
| Un homme célèbre; par M. Charles Woinez. . . . .                                                                                                   | 489         |
| Un chagrin d'enfant, poésie; par M. Roberge. . . . .                                                                                               | 492         |
| Amour sans fin, à Marcie; par M. Jules Canonge. . . . .                                                                                            | 493         |
| Après un voyage, poésie; par M. Ch. Carpentier. . . . .                                                                                            | 496         |
| Bulletin.. . . .                                                                                                                                   | 497         |
| Essai sur l'histoire littéraire de Caen aux XI <sup>e</sup> . et XII <sup>e</sup> . siècles, (1 <sup>re</sup> . partie); par M. G. Mancel. . . . . | 501         |
| Discours de l'entrée de Henri VIII à Caen, au mois de septembre 1603. . . . .                                                                      | 516-541-605 |
| Convulsion, poésie; par M. Alph. Le Flaguais. . . . .                                                                                              | 526         |
| Le Ruisseau d'amour; par M. Arsène Houssaye. . . . .                                                                                               | 533         |
| La Couronne d'épines; par le même.. . . .                                                                                                          | 533         |
| La Rose de Bengale; par le même. . . . .                                                                                                           | 534         |
| Bulletin.. . . .                                                                                                                                   | 535         |
| Un Amour littéraire; par M. Paul Delasalle. . . . .                                                                                                | 557-617     |
| Michel, chronique normande de M. F. Courty; par M. G. Mancel. . . . .                                                                              | 590         |
| A une Statue, poésie; par M. Paul Blier. . . . .                                                                                                   | 595         |
| Vèvres et son cheval; par le même. . . . .                                                                                                         | 596         |
| Rêvons, à mon frère, chanson; par M. Auguste Le Flaguais. . . . .                                                                                  | 597         |
| Bulletin.. . . .                                                                                                                                   | 599         |
| Les Bergeries, conte, par Jean de Falaise. . . . .                                                                                                 | 642         |
| La Reine des songes, poésie par M. Ad. Pinchon. . . . .                                                                                            | 654         |
| Le privilège de Saint-Romain, sonnet; par M. Alph. Le Flaguais. . . . .                                                                            | 657         |
| Bulletin.. . . .                                                                                                                                   | 657         |

G. F.











